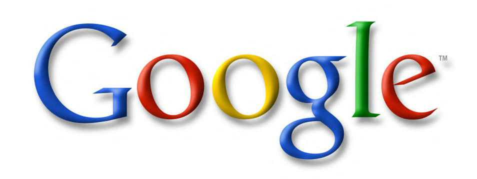
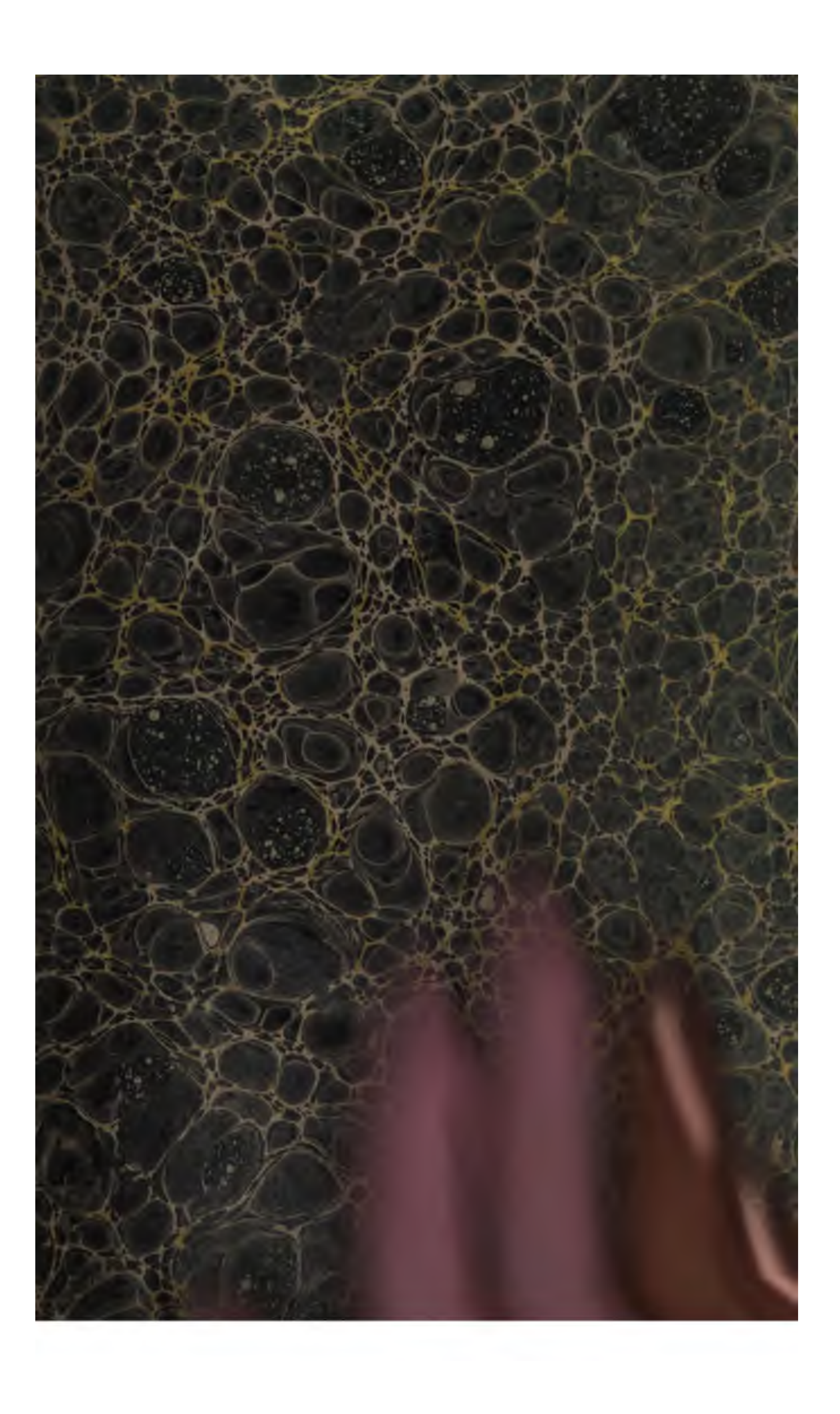





1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE
RECEIVED IN EXCHANGE
FROM
Mich. Law Lib.



LETTRES
ÉDIFIANTES
ET
CURIEUSES.

IMPRIMERIE DE J. B. KINDELEM.

LETTRES
ÉDIFIANTES
ET
CURIEUSES,
ÉCRITES
DES MISSIONS ÉTRANGÈRES.

NOUVELLE ÉDITION, ORNÉE DE CINQUANTE BELLES GRAVURES.

MÉMOIRES DES INDES.

TOME SIXIÈME.



A LYON,

CHEZ { J. VERNAREL, Libraire ;
Ét^e^. CABIN et Ce, Libraires, rue St-Dominique, n° 19.

M. DCCC. XIX.

PRÉFACE

DES

MÉMOIRES DE L'INDE.

La Mission de l'Inde offre encore un vaste champ à notre curiosité et à notre édification. Ce pays autrefois si connu par ses richesses, et même par ses lumières, étoit presque oublié de l'Europe; ce n'étoit que par de longs détours qu'on pouvoit y arriver, et la Perse étoit comme le canal et l'unique entrepôt de ses épiceries, de ses toiles, de ses pierreries, etc.

Les Portugais qui dans le xv.ᵉ et le xvi.ᵉ siècle se signalèrent par tant de découvertes et d'entreprises, pénétrèrent dans ces contrées par une route plus courte et plus facile.

Leurs conquêtes brusques et rapides étonnèrent des peuples lents, timides, et la plupart mécontens de l'espèce d'esclavage dans lequel ils gémissoient; il y en eut qui pou

en être délivrés se jetèrent entre leurs bras. Mais ces nouveaux colons, presque tous aventuriers, qui n'avoient d'estimable que leur bravoure, appesantirent encore leur joug, et enchérirent quelquefois sur les vexations, sur la cruauté des Maures et des Marattes, qui ravageoient tour à tour ces belles et fertiles régions. Ils ne respectèrent point assez les usages et les préjugés nationaux; ils attentèrent plus d'une fois à la liberté, à l'honneur, à la vie même de leurs hôtes malheureux. Aussi les habitans de l'Inde en conçurent-ils de haine, un mépris, une horreur qui s'est conservée, et qui dure encore contre les Européens, qu'ils confondent tous indistinctement avec les Portugais.

L'Inde, une des plus vastes contrées de l'Asie, tire son nom du fleuve *Indus*, qui prenant sa source vers le mont Caucase, après l'avoir traversé du nord au midi, va se jeter dans la mer des Indes. Elle a pour bornes au nord la Grande-Tartarie, dont elle est séparée par le mont Caucase; la Chine à l'orient; au midi l'Océan oriental, et la Perse à l'occident. On la divise en trois parties: l'Inde septentrionale ou l'em-

pire du Mogol, appelé communément l'Indoustan; la presqu'île occidentale deçà le Gange, et la presqu'île orientale delà le Gange.

Les Marattes régnoient autrefois dans ces deux dernières parties; le Mogol les en a presque entièrement chassés; mais l'on y voit encore quelques-uns des anciens souverains, sans cesse exposés aux courses désastreuses ou des Maures ou des Marattes.

Les Européens se sont établis sur les côtes, où ils ont des villes et des comptoirs qu'ils ont acquis ou envahis. Les richesses qu'y recueillirent les Portugais, et qu'ils firent passer en Europe après leurs premières expéditions, devinrent l'objet de l'émulation ou plutôt de la cupidité de notre continent.

Mais on ignoroit la route qui conduisoit dans ces régions, et pour y parvenir on ne tiroit aucune lumière des Portugais, que l'intérêt et la politique empêchoient de publier les journaux de leurs voyages. On tenta cependant, on essaya de leur dérober ou du moins de partager un commerce si lucratif.

Il y eut dès le xv [illegible] sieurs asso-

ciations pour aller à la découverte. L'amour du gain, ne se rebuta pas des malheurs des premières entreprises, et plusieurs puissances maritimes parvinrent enfin à se former des établissemens, soit aux dépens des Portugais, soit aux dépens des princes qui régnoient dans ces contrées.

Nous y allâmes à la suite, et après beaucoup d'autres nations de l'Europe; et la Compagnie des Indes y fit l'acquisition de Pondichery et de quelques autres places dans le Bengale et sur la côte de Coromandel.

Louis XIV, qui n'avoit pas moins de zèle pour la religion que pour la perfection des arts et la sûreté du commerce de ses sujets, s'occupa du soin d'y envoyer des missionnaires chargés d'entretenir chez les Français l'amour et le goût de la vertu, et de porter chez les nations infidèles les lumières de l'évangile. M. Colbert; ce ministre si sage, si zélé pour la gloire de son maître et les intérêts de la religion, regarda la conversion de tant de peuples plongés dans les ténèbres de la gentilité, comme une entreprise utile à la France, et glorieuse au grand prince qui l'honoroit de sa confiance.

Il songeoit à faire passer dans l'Inde des missionnaires animés du désir du salut des âmes et habiles dans les sciences de l'Europe. Sa mort retarda l'exécution d'un si noble projet; mais M. de Louvois, plein du même esprit et de la même ardeur, voulut, quelques années après, se servir de l'occasion de l'ambassade qu'on envoyoit à un des plus puissans rois des Indes (le roi de Siam) pour poursuivre un si glorieux dessein. Il demanda des ouvriers apostoliques aux supérieurs des Jésuites; et comme leurs colléges, surtout ceux où les jeunes Jésuites faisoient leurs études de théologie, étoient comme autant de fervens séminaires des Missions étrangères, on trouva à Paris, dans le seul collége de Louis-le-Grand, un beaucoup plus grand nombre de missionnaires qu'il n'y avoit de places sur les vaisseaux.

On en choisit six que leur vertu et leur habileté dans les mathématiques rendoient propres pour cet important dessein. Louis XIV voulut qu'ils partissent avec le titre honorable d'académiciens; et par un privilége unique, et qui ne devoit pas tirer à conséquence, les fit recevoir à l'Académie des

Sciences avant leur départ. C'étoient les pères Fontenay, Tachard, Gerbillon, Lecomte, Bouvet et Visdelou.

Le mérite de ces premiers missionnaires fit qu'on en demanda bientôt un plus grand nombre. Sa Majesté eut la bonté d'en envoyer quinze autres; ceux-ci furent suivis quelque temps après par plus de soixante, qui se sont répandus dans presque tous les royaumes des Indes, et qui ont été successivement remplacés tant que la Société a subsisté. Ce sont leurs lettres que nous présentons de nouveau au public, et que nous espérons qu'il accueillera et qu'il lira avec intérêt.

Chaque Mission a ses peines, et est parsemée de croix qui lui sont particulières. Celle des Indes paroît les réunir toutes : étude des langues, solitude, habitation incommode, climat brûlant, courses fréquentes et dangereuses, vie austère, usages singuliers, privation de toutes les douceurs, de tous les agrémens et de presque tous les besoins nécessaires en quelque sorte à l'entretien de la vie, et par-dessus tout, une prévention dans les Indiens qui rend leur con-

version extrêmement difficile. Pour y travailler avec quelque fruit, il faut devenir Indien soi-même, en prendre le ton, les manières, l'habillement, la nourriture, et leur cacher surtout qu'on est Européen.

C'est pour se mettre à couvert d'un pareil soupçon, qu'après avoir appris la langue et les coutumes du pays, ils s'habillent à la façon des pénitens indiens, et qu'ils se disent *Sanias Romabouri*, c'est-à-dire, prêtres ou religieux romains venant du nord. C'est pour cela qu'ils s'assujettissent à tous leurs usages, quelque gênans et quelque rebutans qu'ils soient; qu'ils s'asseyent à terre les jambes croisées, qu'ils mangent aussi à terre, sans rien toucher de la main gauche; ce qui seroit, selon l'opinion de ces peuples, tout à fait contraire aux règles de la politesse et de la bienséance; qu'ils observent un jeûne continuel, ne faisant qu'un seul repas par jour, qui consiste en quelques fruits, quelques légumes, et un peu de riz cuit à l'eau; car vous n'ignorez pas que le pain, le vin, la viande, les œufs et le poisson, qui sont les alimens ordinaires des autres nations, sont absolument interdits à un missionnaire

des Indes. Si les premiers missionnaires de Maduré eussent hésité à embrasser ce genre de vie dans toute sa rigueur, leur zèle eût été très-infructueux, et ils n'auroient pas converti, comme ils ont fait, plusieurs Brames, et plus de cent cinquante mille idolâtres. C'est en usant des mêmes moyens, et en prenant les mêmes précautions, que s'est établie la mission de Carnate.

On a de la peine à comprendre d'où peut venir aux Indiens cette aversion insurmontable qu'ils ont pour les Européens. Des personnes qui s'intéressent au progrès de la religion dans les Indes, ont souhaité d'avoir là-dessus un éclaircissement que je me fais un plaisir de leur donner, et qui servira à faire mieux connoître le génie et les mœurs de la nation indienne.

Pour cela il faut supposer deux choses, qu'on a touchées légèrement dans plusieurs lettres de ce recueil.

La première, que les Indiens sont partagés en diverses classes, auxquelles les Portugais ont donné le nom de *castes*. Il y en a trois principales : la caste des *Brames*,

qui est celle de la haute noblesse; la caste des *Kchatrys* ou *Rajas*, qui répond à ce qu'on appelle en Europe la petite noblesse; et la caste des *Choutres*, c'est-à-dire, des gens du commun.

Outre ces trois castes, qui sont d'une grande étendue, il y en a une quatrième, qu'on appelle la caste des *Parias*, qui comprend la plus vile populace; elle est regardée de toutes les autres comme une caste infâme, avec laquelle on ne peut avoir de commerce sans se perdre d'honneur. L'horreur qu'on a pour un *paria* va si loin, que tout ce qu'il touche devient souillé et est hors d'état de servir : on ne leur parle que de loin; il ne leur est pas permis d'habiter les villes; ils doivent s'en éloigner, et placer leurs villages à une certaine distance qui leur est prescrite.

Chacune de ces castes principales se partage en d'autres castes qui lui sont subordonnées, et dont les unes sont plus nobles que les autres. La caste des Choutres renferme le plus de ces castes subalternes : on comprend sous le nom de *Choutres*, les castes des marchands, des laboureurs, des

orfèvres, des charpentiers, des maçons, des peintres, des tisserands, etc. Chaque métier est renfermé dans une même caste; et il n'y a que ceux de cette caste qui puissent s'y employer.

Ainsi un charpentier seroit rigoureusement puni s'il se mêloit du métier d'un orfèvre. Il y a pourtant certaines professions auxquelles chacun peut s'appliquer, de quelque caste qu'il soit parmi les Choutres, telles que sont celles de soldat, de marchand et de laboureur. Mais il y en a d'autres qui ravilissent infiniment ceux qui les exercent; par exemple, en plusieurs endroits de l'Inde, on met au rang des Parias, les pêcheurs, les pâtres, les cordonniers, et généralement tous ceux qui travaillent en cuir.

La seconde chose qu'il est bon de remarquer, c'est qu'un Indien ne peut, sans se dégrader, prendre ses repas avec ceux d'une caste qui est inférieure à la sienne, ni manger ce qui auroit été apprêté par un homme de cette caste. Ainsi il faut que ce soit un Brame, et non pas un Choutre, qui prépare à manger à un autre Brame.

Il en est de même du mariage, que per-

sonne ne peut contracter hors de sa caste. Celui qui se seroit allié avec ceux d'une caste inférieure, seroit déshonoré à jamais, regardé comme un infâme, et chassé pour toujours de sa propre caste.

Enfin on ne peut exprimer jusqu'où va l'entêtement que les Brames ont pour leur noblesse, l'estime qu'ils font de leurs coutumes, et le mépris qu'ils ont pour les lois et pour les usages de toutes les autres nations.

Il est aisé de voir maintenant ce qui a pu donner aux Indiens cette horreur pour les Européens, dont il n'est pas possible qu'ils reviennent jamais. Lorsque les Portugais vinrent pour la première fois aux Indes, ils n'observèrent aucune des coutumes du pays, ils ne firent nulle distinction de castes, ils se mêlèrent indifféremment parmi les Parias, ils en prirent même à leur service, et dès-lors le mépris que les Indiens avoient pour les Parias passa jusqu'aux Portugais, et s'est toujours perpétué depuis ce temps-là. Quoique les autres Européens n'ignorassent pas la délicatesse des Indiens sur cet article, ils n'y ont pas eu plus d'égard que les Portu-

gais; ils ont vécu aux Indes comme ils vivent en France, en Angleterre et en Hollande, sans se contraindre, et sans s'accommoder, autant qu'ils le pouvoient, aux usages de la nation. A quoi l'on doit ajouter la licence de plusieurs d'entr'eux, leurs excès dans l'usage du vin, et la familiarité avec laquelle ils traitoient les ministres de leur religion : tout cela a choqué infiniment un peuple naturellement sobre, retenu, et qui a le plus profond respect pour ceux qui leur tiennent lieu de maîtres et de docteurs.

Voilà principalement ce qui a inspiré aux Indiens, à l'égard des Européens, cette aversion extrême dont il est parlé si souvent dans les lettres des missionnaires. Ce sont ces tristes préjugés qui entretiennent dans son aveuglement un peuple qui paroît avoir d'ailleurs d'assez heureuses dispositions pour la vertu.

Les missionnaires n'ont pas beaucoup de peine à convaincre les Indiens de la vérité de notre sainte religion, ni à leur faire sentir l'extravagance de leurs superstitions; ils n'ont pas même de grands sacrifices à leur demander; presque tous sont trop pauvres

pour entretenir deux femmes, et rien n'égale leur modération et leur sobriété; ils ne sont pas riches, ils craignent même de le paroître, et ils n'ont pas par conséquent la plupart des vices que produisent et qu'entretiennent le luxe et l'opulence. Mais le respect humain les arrête, ainsi que l'amour de leur caste, dont ils n'appréhendent rien tant que d'être chassés ou méconnus.

Cependant malgré ces obstacles, les missionnaires avoient réussi à y établir plusieurs chrétientés ferventes et nombreuses. A force de soins, de travaux, de patience, et surtout de prières à celui qui donne l'accroissement, et sans le secours duquel on arroseroit en vain de ses sueurs ces terres arides et incultes, ils avoient fait luire et goûter la vérité à une grande partie de ce bon peuple. Mais le nombre des ouvriers est bien diminué dans cette abondante moisson. Dieu veuille leur donner des coopérateurs, et enfin des successeurs qui les remplacent, et qui les surpassent en vertu et en talens.

Au reste, il ne faut pas croire qu'il suffise d'avoir du zèle et de la piété pour travailler avec fruit dans les contrées de l'Inde. On

doit y apporter de la disposition pour l'étude des langues, beaucoup de pénétration et de présence d'esprit pour répondre aux objections des Brames, qui ne manquent pas de subtilité; de la netteté, de la douceur, de la patience, et une sorte d'industrie pour exposer utilement et d'une manière sensible, noble et frappante, nos dogmes sacrés; des connoissances dans les mathématiques, dans la physique, et même dans la médecine; un esprit d'observation et d'analyse pour s'instruire soi-même, et profiter de tout ce qu'on rencontre de nouveau et de singulier, et surtout un grand courage qui ne s'étonne point des persécutions, et qui sache se passer des succès sans se ralentir, sans rien perdre de son ardeur.

Quels hommes pour les talens et pour la vertu que les Tachard, les Bouchet, les de la Fontaine, les Martin, les Mauduit, les le Gac, et tant d'autres qui ont travaillé dans ces Missions, et qui nous les ont fait connoître!

Aussi, quoi qu'on en dise, quand il s'agissoit d'aller aux Missions étrangères, les supérieurs des Jésuites se refusoient-ils pres-

que toujours aux instances de ceux qui n'avoient montré que des talens médiocres, persuadés que quoique les succès dans ce saint ministère dépendent principalement de la grâce, ils devoient faire de leur côté tout ce qui dépendoit d'eux, pour coopérer et concourir à la bonne œuvre qu'on vouloit entreprendre.

J'ai cru devoir renvoyer à la fin de ces Mémoires tout ce que j'ai pu rassembler sur Manille et les nouvelles Philippines, pour ne pas interrompre ce que nous rapportent les missionnaires de l'Inde proprement dite.

Ils nous apprennent avec assez de détail tout ce qu'on peut désirer de savoir de ces contrées, de leurs productions, de leurs manufactures, de leurs usages, de leur religion, de leur police.

On verra avec une sorte d'étonnement qu'un pays dont l'Europe tire tant de richesses, et où elle porte elle-même tant d'argent, n'est habité que par un peuple indigent et misérable; que l'or qu'on y amasse est presque tout enfoui, et qu'on n'y voit

partout que l'image triste et dégoûtante de la plus extrême pauvreté.

Effets déplorables du despotisme et de l'anarchie ! le christianisme, qui est opposé à tout ce qui est mauvais, est bien propre à les réparer. Il a adouci la condition des Indiens en leur apprenant à la supporter patiemment, et nous pouvons assurer que les moins malheureux sont ceux qui ont embrassé la doctrine évangélique, et qui en suivent fidèlement les saintes et sublimes maximes.

LETTRES

ÉDIFIANTES ET CURIEUSES,

ÉCRITES

PAR DES MISSIONNAIRES

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

MÉMOIRES DES INDES.

LETTRE

Du père Lainez, de la Compagnie de Jésus, supérieur de la mission du Maduré, le 10 *février* 1693, *aux pères de sa Compagnie qui travaillent dans la même mission, sur la mort du vénérable père Jean de Brito.* (Traduite du portugais).

Mes révérends pères,

P. C.

Je ne sais si nous devons nous affliger de la mort de notre cher compagnon, le père Jean de Brito, et pleurer la perte que cette chrétienté vient de faire d'un pasteur plein de zèle et d'un missionnaire infatigable, ou si nous devons nous réjouir des avantages que cette Eglise naissante retire de la mort d'un généreux confesseur de Jésus-Christ, qu'elle vient de donner au ciel. Car s'il est vrai, comme dit un père, que le sang des martyrs est une semence

féconde de nouveaux chrétiens, n'avons-nous pas lieu d'espérer que cette chrétienté va fructifier au centuple, et s'étendre dans tous ces vastes pays de l'Orient?

Permettez-moi donc, mes révérends pères, de vous inviter à remercier Dieu avec moi, d'avoir donné des martyrs à cette Eglise, et d'avoir fait la grâce à un de nos frères de répandre son sang pour la religion de Jésus-Christ. Cette faveur nous doit être beaucoup plus précieuse que les plus grands succès du monde. Quel bonheur pour nous, si nous étions destinés nous-mêmes à une semblable mort! Tâchons de ne pas nous en rendre indignes par nos infidélités. Ranimons notre zèle, travaillons avec plus de courage et plus de ferveur que jamais au salut de ces infidèles rachetés par le sang du Sauveur, et regardons le martyre de notre saint compagnon, comme une vive exhortation que Dieu nous fait de nous préparer, et de nous tenir prêts pour recevoir peut-être la même grâce.

Vous savez qu'il y a environ six ans que Ranganadadeven, prince de Maravas, après avoir fait souffrir de très-cruels tourmens au père Jean de Brito, lui défendit, sous peine de la vie, de demeurer et de prêcher l'évangile dans ses états. Il le menaça même de le faire écarteler, s'il n'obéissoit à ses ordres. Le serviteur de Dieu, qui étoit alors supérieur de la mission, pour ne pas irriter ce prince infidèle, se retira sur le champ du Maravas, dans le dessein pourtant d'y revenir bientôt. Car il ne pouvoit se résoudre d'abandonner entièrement une nombreuse chrétienté qu'il avoit établie avec des soins et des fatigues incroyables; et bien loin de craindre les menaces qu'on lui faisoit, il regardoit comme le plus grand bonheur qui lui pût arriver, l'honneur de mourir pour la défense de la foi. Mais Dieu se contenta alors de sa bonne volonté. Comme

il étoit sur le point de retourner au Maravas, nos supérieurs l'envoyèrent en Europe en qualité de procureur général de cette province. Il obéit, et arriva à Lisbonne sur la fin de l'année 1687.

Le roi de Portugal, dont il étoit connu, et auprès duquel il avoit eu l'honneur d'être élevé, marqua beaucoup de joie de son retour, et voulut le retenir à sa cour pour des emplois importans. Mais le saint homme, qui ne respiroit que la conversion des infidèles, s'en excusa fortement. *Votre Majesté*, dit-il au Roi avec respect, *a dans ses états une infinité de personnes capables des emplois dont elle veut m'honorer. Mais la mission du Maduré a très-peu d'ouvriers; et quand il s'en présenteroit un grand nombre pour cultiver ce vaste champ, j'ai l'avantage, par-dessus ceux qui s'y consacreroient, de savoir déjà la langue du pays, de connoître les mœurs et les lois de ces peuples, et d'être accoutumé à leur manière de vie, qui est fort extraordinaire.*

Le père de Brito, ayant ainsi évité le danger où il étoit de demeurer à la cour de Portugal, et ayant terminé les affaires dont il étoit chargé, ne pensa plus qu'à partir de Lisbonne, et qu'à retourner aux Indes. Dès qu'il fut arrivé à Goa, il prit des mesures pour revenir dans cette mission, dont on l'avoit nommé visiteur. Comme il brûloit du zèle de la maison de Dieu, il ne se donna pas le temps de se délasser des fatigues d'un si long voyage, ni de se remettre d'une dangereuse maladie qu'il avoit eue sur les vaisseaux. Tout son soin fut de remplir les devoirs de la nouvelle charge qu'on venoit de lui confier. Il commença par visiter toutes les maisons que nous avons dans le Maduré. Ensuite, il se rendit auprès des Maravas, ses chers enfans en Jésus-Christ, qui faisoient toutes ses délices. Il y a, comme vous savez, plusieurs églises répandues dans les

forêts de ce pays. Il les parcourut toutes avec un zèle infatigable, et avec de grandes incommodités. Les prêtres des gentils se déchaînèrent contre lui, et leur haine alla si loin, qu'il étoit chaque jour en danger de perdre la vie, et qu'il ne pouvoit demeurer deux jours de suite dans le même lieu, sans courir de grands risques. Mais Dieu le soutenoit dans ces dangers et dans ces fatigues, par les grandes bénédictions qu'il daignoit répandre sur ses travaux apostoliques.

Dans l'espace de quinze mois qu'il a demeuré dans le Maravas depuis son retour d'Europe jusqu'à sa mort, il a eu la consolation de baptiser huit mille catéchumènes, et de convertir un des principaux seigneurs du pays. C'est le prince *Teriadeven*, à qui devroit appartenir la principauté de Maravas ; mais ses ancêtres en ont été dépouillés par la famille de Ranganadadeven, qui y règne à présent. Comme la naissance et le mérite de Teriadeven, le font considérer et aimer de tous ceux de sa nation, sa conversion fit beaucoup de bruit, et fut l'occasion de la mort du père de Brito. Ce prince étoit attaqué d'une maladie que les médecins du pays jugeoient mortelle. Réduit à la dernière extrémité, sans espérance de recevoir aucun soulagement de ses faux dieux, il résolut d'employer le secours du Dieu des Chrétiens. A ce dessein, il fit plusieurs fois prier le père de le venir voir, ou du moins de lui envoyer un catéchiste pour lui enseigner la doctrine de l'évangile, en la vertu duquel il avoit, disoit-il, toute sa confiance. Le père ne différa pas à lui accorder ce qu'il demandoit. Un catéchiste alla trouver le malade, récita sur lui le saint évangile, et au même instant le malade se trouva parfaitement guéri.

Un miracle si évident augmenta le désir que Teriadeven avoit depuis long-temps de voir le prédicateur d'une loi si sainte et si merveilleuse ; il eut

bientôt cette satisfaction. Car le père ne doutant plus de la sincérité des intentions de ce prince, contre lequel il avoit été en garde jusqu'alors, se transporta dans les terres de son gouvernement, et comme ce lieu n'étoit point encore suspect aux prêtres des idoles, il y demeura quelques jours pour y célébrer la fête des Rois. Cette solennité se passa avec une dévotion extraordinaire de la part des Chrétiens, et avec un si grand succès, que le père de Brito baptisa ce jour-là de sa propre main, deux cents catéchumènes. Les paroles vives et animées du serviteur de Dieu, son zèle, la joie que faisoient paroître les nouveaux Chrétiens, la majesté des cérémonies de l'Eglise, et surtout la grâce de Jésus-Christ, qui voulut se servir de cette favorable conjoncture pour la conversion de Teriadeven, pénétrèrent si vivement le cœur de ce prince, qu'il demanda sur le champ le saint baptême. *Vous ne savez pas encore*, lui dit le père, *quelle est la pureté de vie qu'il faut garder dans la profession du christianisme. Je me rendrois coupable devant Dieu, si je vous accordois la grâce du baptême, avant que de vous avoir instruit, et disposé à recevoir ce sacrement.*

Le père lui expliqua ensuite ce que l'évangile prescrit touchant le mariage. Ce point étoit surtout nécessaire, parce que Teriadeven avoit actuellement cinq femmes et un grand nombre de concubines.

Le discours du missionnaire, bien loin de rebuter le nouveau catéchumène, ne servit qu'à l'animer et qu'à faire paroître sa ferveur et son empressement pour le baptême. *Cet obstacle sera bientôt levé*, dit-il au père, *et vous aurez sujet d'être content de moi.* Au même instant, il retourne à son palais, appelle toutes ses femmes, et après leur avoir parlé de la guérison miraculeuse qu'il avoit reçue du vrai Dieu par la vertu du saint évangile, il leur déclara

qu'il étoit résolu d'employer le reste de sa vie au service d'un si puissant et d'un si bon maître ; que ce souverain Seigneur défendoit d'avoir plus d'une femme ; qu'il vouloit lui obéir, et n'en avoir dorénavant qu'une seule. Il ajouta, pour consoler celles auxquelles il renonçoit, qu'il auroit soin d'elles, que rien ne leur manqueroit, et qu'il les considéreroit toujours comme ses propres sœurs.

Un discours si peu attendu jeta ces femmes dans une terrible consternation ; la plus jeune fut la plus vivement touchée. Elle n'épargna d abord ni prières, ni larmes pour gagner son mari, et pour lui faire changer de résolution ; mais voyant que ses efforts étoient inutiles, elle ne garda plus de mesures, et résolut de venger sur le père de Brito et sur les Chrétiens, l'injustice qu'elle se persuada qu'on lui faisoit. Elle étoit nièce de Ranganadadeven, prince souverain de Maravas, dont j'ai déjà parlé. Elle va le trouver pour se plaindre de la légèreté de son époux. Elle pleure, elle gémit, elle représente le triste état où elle étoit réduite, et implore l'autorité et la justice de son oncle. Elle lui dit que la résolution de Teriadeven ne venoit que de ce qu'il s'étoit abandonné à la conduite du plus détestable magicien qui fût dans l'Orient ; que cet homme avoit ensorcelé son mari, et qu'il lui avoit persuadé de la répudier honteusement, et toutes ses autres femmes, à la réserve d'une seule. Mais afin de venir plus heureusement à bout de son dessein, elle parla d'une manière encore plus vive et plus pressante aux prêtres des idoles, qui cherchoient depuis long-temps une occasion favorable pour éclater contre les ministres de l'évangile.

Il y avoit parmi eux un Brame nommé *Pompavanan*, fameux par ses impostures et par la haine irréconciliable qu'il portoit aux missionnaires, et surtout au père de Brito. Ce méchant homme ravi

de trouver une si belle occasion de se venger de celui qui détruisoit l'honneur de ses idoles, qui lui enlevoit ses disciples, et qui par-là le réduisoit avec toute sa famille à une extrême pauvreté, assemble les autres Brames, et délibère avec eux sur les moyens de perdre le saint missionnaire, et de ruiner sa nouvelle église. Ils furent tous d'avis d'aller ensemble parler au prince. Le brame Pompavanan se mit à leur tête, et porta la parole. Il commença par se plaindre qu'on n'avoit plus de respect pour les dieux ; que plusieurs idoles étoient renversées, et la plupart des temples abandonnés ; qu'on ne faisoit plus de sacrifices ni de fêtes, et que tout le peuple suivoit l'infâme secte des Européens ; que ne pouvant souffrir plus long-temps les outrages qu'on faisoit à leurs dieux, ils alloient tous se retirer dans les royaumes voisins, parce qu'ils ne vouloient pas être spectateurs de la vengeance que ces mêmes dieux irrités étoient prêts à prendre et de leurs déserteurs, et de ceux qui devant punir ces crimes énormes, les toléroient avec tant de scandale.

Il n'en falloit pas tant pour animer Ranganadadeven, qui étoit déjà prévenu contre le père de Brito, et vivement pressé par les plaintes et par les larmes de sa nièce, et qui d'ailleurs n'avoit pas, à ce qu'il croyoit, sujet d'aimer le prince Teriadeven. Il ordonna sur le champ qu'on allât piller toutes les maisons des Chrétiens, qui se trouvoient sur ses terres ; qu'on fît payer une grosse amende à ceux qui demeureroient fermes dans leur créance, et surtout qu'on brûlât toutes les églises. Cet ordre rigoureux s'exécuta avec tant d'exactitude, qu'un très-grand nombre de familles chrétiennes furent entièrement ruinées, parce qu'elles aimèrent mieux perdre tous leurs biens que de renoncer à la foi. La manière dont on en usa avec le père de Brito, fut encore plus violente. Ranganadadeven qui le regardoit comme

l'auteur de tous ces désordres prétendus, commanda expressément qu'on s'en saisît, et qu'on le lui amenât. Ce barbare prétendoit, par la rigueur avec laquelle il le traiteroit, intimider les Chrétiens, et les faire changer de résolution.

Ce jour-là, qui étoit le 8 du mois de janvier de cette année 1693, le saint missionnaire avoit administré les sacremens à un grand nombre de fidèles, et soit qu'il se doutât de ce qu'on tramoit contre lui, soit qu'il en eût une connoissance certaine par quelque voie que nous ne savons pas, il conseilla plusieurs fois aux Chrétiens assemblés de se retirer, pour éviter la sanglante persécution dont ils étoient menacés. Quelques heures après, on lui vint dire qu'une troupe de soldats s'avançoit pour s'assurer de sa personne; il alla au-devant d'eux avec un visage riant, et sans faire paroître le moindre trouble. Mais ces impies ne l'eurent pas plutôt aperçu qu'ils se jetèrent sur lui impitoyablement, et le renversèrent par terre à force de coups. Ils ne traitèrent pas mieux un brame chrétien nommé *Jean*, qui l'accompagnoit; ils lièrent étroitement ces deux confesseurs de Jésus-Christ. Deux jeunes enfans chrétiens, qui avoient suivi le père de Brito, et dont le plus âgé n'avoit pas encore quatorze ans, bien loin d'être ébranlés par les cruautés qu'on exerçoit sur lui, et par les opprobres dont on le chargeoit, en furent si animés et si affermis dans leur foi, qu'ils coururent, avec une ferveur incroyable, embrasser le saint homme dans les chaînes, et ne voulurent plus le quitter. Les soldats voyant que les menaces et les coups ne servoient de rien pour les éloigner, garrottèrent aussi ces deux innocentes victimes, et les joignirent ainsi à leur père et à leur pasteur.

On les fit marcher tous quatre en cet état; mais le père de Brito, qui étoit d'une complexion délicate, et dont les forces étoient épuisées par de longs et

pénibles travaux, et par la vie pénitente qu'il avoit menée dans le Maduré depuis plus de vingt ans, se sentit alors extrêmement affoibli. Tout son courage ne put le soutenir que peu de temps. Bientôt il fut si las et si accablé, qu'il tomboit presque à chaque pas. Les gardes, qui vouloient faire diligence, le pressoient à force de coups de se relever, et le faisoient marcher, quoiqu'ils vissent ses pieds tout sanglans et horriblement enflés.

En cet état, qui lui rappeloit celui où se trouva son divin Maître allant au Calvaire, on arriva à un gros village nommé *Anoumandancouri*, où les confesseurs de Jésus-Christ reçurent de nouveaux outrages. Car pour faire plaisir au peuple accouru en foule de toutes parts à ce nouveau spectacle, on les plaça dans un char élevé sur lequel les Brames ont coutume de porter par les rues leurs idoles comme en triomphe, et on les y laissa un jour et demi exposés à la risée du public. Ils eurent là beaucoup à souffrir, soit de la faim et de la soif, soit de la pesanteur des grosses chaînes de fer dont on les avoit chargés.

Après avoir ainsi contenté la curiosité et la fureur de ce peuple assemblé, on leur fit continuer leur route vers Ramanadabouram, où le prince de Maravas tient sa cour. Avant que d'y arriver, ils furent joints par un autre confesseur de Jésus-Christ. C'étoit le catéchiste Moutapen. Il avoit été pris à Candaramanicom, où le père l'avoit envoyé pour prendre soin d'une église qu'il y avoit fondée. Les soldats, après s'en être saisis, brûlèrent l'église, abattirent les maisons des Chrétiens selon l'ordre qu'ils en avoient reçu, et conduisirent ce catéchiste étroitement lié à la ville de Ramanadabouram. Cette rencontre donna de la joie à tous les serviteurs de Dieu, et le père de Brito se servit de cette occasion pour les animer à persévérer avec ferveur dans la confession de la foi de Jésus-Christ. Ranganadadeven, qui étoit à quel-

ques lieues de sa ville capitale, lorsque ces glorieux confesseurs y arrivèrent, ordonna qu'on les mît en prison, et qu'on les gardât à vue jusqu'à son retour.

Cependant le prince Teriadeven, ce zélé catéchumène, qui étoit l'occasion innocente de toute la persécution, s'étoit rendu à la cour, pour y procurer la grâce de celui à qui il croyoit être redevable de la vie du corps et de l'âme. Ayant appris la cruauté avec laquelle on avoit traité le serviteur de Dieu pendant tout le chemin, il pria les gardes d'avoir plus de ménagement pour un prisonnier qu'il considéroit. On eut d'abord quelque égard à la recommandation de ce prince. On ne traita plus le père avec la même rigueur, mais il ne laissa pas de souffrir beaucoup, et de passer même quelques jours sans prendre autre nourriture qu'un peu de lait qu'on lui donnoit une fois par jour.

Pendant ce temps-là, les prêtres des idoles firent de nouveaux efforts pour obliger le prince de Maravas à faire mourir les confesseurs de Jésus-Christ. Ils se présentèrent en foule au palais, vomissant des blasphèmes exécrables contre la religion chrétienne, et chargeant le père de plusieurs crimes énormes. Ils demandèrent au prince, avec de grands empressemens, qu'il le fît pendre dans la place publique, afin que personne n'eût la hardiesse de suivre la loi qu'il enseignoit. Le généreux Teriadeven, qui étoit auprès du prince de Maravas lorsqu'on lui présenta cette injuste requête, en fut outré, et s'emporta vivement contre les prêtres des idoles qui en sollicitoient l'exécution. Il s'adressa ensuite à Ranganadadeven, et le pria de faire venir en sa présence, les Brames les plus habiles pour les faire disputer avec le nouveau docteur de la loi du vrai Dieu, ajoutant que ce seroit un moyen sûr et facile de découvrir la vérité.

Le prince fut choqué de la liberté de Teriadeven. Il lui reprocha en colère qu'il soutenoit le parti in-

fâme d'un docteur d'une loi étrangère, et lui commanda d'adorer sur le champ quelques idoles qui étoient dans la salle. *A Dieu ne plaise*, répliqua le généreux catéchumène, *que je commette une telle impiété ; il n'y a pas long-temps que j'ai été miraculeusement guéri d'une maladie mortelle par la vertu du saint évangile : comment après cela oserois-je y renoncer pour adorer les idoles, et perdre en même temps la vie de l'âme et du corps ?*

Ces paroles ne firent qu'augmenter la fureur du prince ; mais par des raisons d'état, il ne jugea pas à propos de la faire éclater. Il s'adressa à un jeune seigneur qu'il aimoit, nommé Pouvaroudeven, et lui fit le même commandement. Celui-ci, qui avoit aussi été guéri par le baptême, quelque temps auparavant, d'une très-fâcheuse incommodité dont il avoit été affligé durant neuf ans, balança d'abord ; mais la crainte de déplaire au Roi, qu'il voyoit furieusement irrité, le porta à lui obéir aveuglément. Il n'eut pas plutôt offert son sacrifice, qu'il se sentit attaqué de son premier mal, mais avec tant de violence, qu'il se vît en peu de temps réduit à la dernière extrémité. Un châtiment si prompt et si terrible le fit rentrer en lui-même ; il eut recours à Dieu qu'il venoit d'abandonner avec tant de lâcheté. Il pria qu'on lui apportât un crucifix ; il se jeta à ses pieds, il demanda très-humblement pardon du crime qu'il venoit de commettre, et conjura le Seigneur d'avoir pitié de son âme en même temps qu'il auroit compassion de son corps. A peine eut-il achevé sa prière, qu'il se sentit exaucé ; son mal cessa tout de nouveau, et il ne douta point que celui qui lui accordoit avec tant de bonté la santé du corps, ne lui fît aussi miséricorde, et ne lui pardonnât sa chute.

Tandis que Pouvaroudeven sacrifioit aux idoles, le prince de Maravas s'adressa une seconde fois à Teriadeven, et lui ordonna avec menaces de suivre

l'exemple de ce seigneur; mais Teriadeven lui repartit généreusement qu'il aimeroit mieux mourir que de commettre une si grande impiété; et pour lui ôter toute espérance de le gagner, il s'étendit sur la vertu du saint évangile, et sur les louanges de la religion chrétienne. Le prince, outré d'une réponse si ferme, l'interrompit, et lui dit d'un ton moqueur: *Hé bien! tu vas voir quelle est la puissance du Dieu que tu adores, et quelle est la vertu de la loi que ton infâme docteur t'a enseignée. Je prétends que dans trois jours ce scélérat expire par la force seule de nos dieux, sans même qu'on touche à sa personne.*

A peine eut-il dit ces paroles, qu'il commanda que l'on fît, à l'honneur des pagodes, le sacrifice qu'ils appellent *patiragalipouci*. C'est une espèce de sortilége, auquel ces infidèles attribuent une si grande force, qu'ils assurent qu'on n'y peut résister, et qu'il faut absolument que celui contre lequel est fait ce sacrifice, périsse. De là vient qu'ils le nomment aussi quelquefois *santourovesangaram*, c'est-à-dire, destruction totale de l'ennemi. Ce prince idolâtre employa trois jours entiers dans ces exercices diaboliques, faisant plusieurs sortes de sacrifices, pour ne pas manquer son coup. Quelques gentils qui étoient présens, et qui avoient quelquefois entendu les exhortations du confesseur de Jésus-Christ, avoient beau lui représenter que toutes ses peines seroient inutiles; que tous les maléfices n'auroient aucune vertu contre un homme qui se moquoit de leurs dieux. Ces discours irritèrent furieusement ce prince; et, comme le premier sortilége n'avoit eu aucun effet, il crut avoir manqué à quelque circonstance; ainsi il recommença par trois fois le même sacrifice, mais sans pouvoir réussir.

Quelques-uns des principaux ministres des faux dieux voulant le tirer de l'embarras et de l'extrême

confusion où il étoit, lui demandèrent permission de faire une autre sorte de sacrifice, contre lequel, selon eux, il n'y avoit point de ressource. Ce sortilége est le *salpechiam*, qui a, disent-ils, une vertu si infaillible, qu'il n'y a nulle puissance, soit divine, soit humaine, qui en puisse éluder la force; ainsi, ils assuroient que le prédicateur mourroit immanquablement le cinquième jour. Des assurances si positives calmèrent un peu Ranganadadeven, dans le désespoir où il étoit de se voir confondu, aussi-bien que tous ses dieux, par un seul homme qu'il tenoit dans les fers et qu'il méprisoit. Mais ce fut pour lui et pour les prêtres des idoles une nouvelle confusion, lorsque les cinq jours du *salpechiam* étant expirés, le saint homme qui devoit être entièrement détruit, n'avoit pas même perdu un seul de ses cheveux.

Les Brames dirent au tyran que ce docteur de la nouvelle loi étoit un des plus grands magiciens qui fût au monde, et qu'il n'avoit résisté à la vertu de tous leurs sacrifices, que par la force de ses enchantemens. Ranganadadeven prit aisément ces impressions; il fit venir devant lui le père de Brito, et lui demanda, en lui montrant son bréviaire, qu'on lui avoit ôté lorsqu'on le fit prisonnier, si ce n'étoit point de ce livre qu'il tiroit cette vertu, qui avoit rendu jusqu'alors tous leurs enchantemens inutiles? Comme le saint homme lui eût répondu qu'il n'en falloit pas douter: *Hé bien*, dit le tyran, *je veux voir si ce livre te rendra aussi impénétrable à nos mousquets*. En même temps il ordonna qu'on lui attachât le bréviaire au cou, et qu'on le fît passer par les armes. Déjà les soldats étoient prêts à faire leurs décharges, lorsque Teriadeven, avec un courage héroïque, se récria publiquement contre un ordre si tyrannique; et se jetant parmi les soldats, il protesta qu'il vouloit lui-même mourir, si on ôtoit la vie à son cher

maître. Ranganadadeven, qui s'aperçut de quelque émotion parmi les troupes, eut peur d'une révolte, parce qu'il ne doutoit pas que Teriadeven ne trouvât encore plusieurs partisans, qui ne souffriroient pas qu'on insultât ouvertement ce prince. Ces considérations arrêtèrent l'emportement de Ranganadadeven; il fit même semblant de révoquer l'ordre qu'il avoit donné, et commanda qu'on remît en prison le confesseur de Jésus-Christ.

Cependant, dès ce jour-là même, il prononça la sentence de mort contre lui; et, afin qu'elle fût exécutée sans obstacle, il fit partir le père secrètement sous une bonne garde, avec ordre de le mener à Ouriardeven, son frère, chef d'une peuplade située à deux journées de la cour, pour le faire mourir sans délai. Quand on signifia cet arrêt au serviteur de Dieu, la joie de se trouver si près de ce qu'il souhaitoit avec tant d'ardeur, fut un peu modérée par la peine qu'il eut de quitter ses chers enfans en Jésus-Christ, qui étoient en prison avec lui. Cette séparation lui fut si sensible, qu'il ne put retenir ses larmes en leur disant adieu. Il les embrassa tendrement tous quatre l'un après l'autre, et les anima chacun en particulier à la constance par des motifs pressans, et conformes à la portée de leurs esprits et à l'état où ils étoient. Ensuite leur parlant à tous ensemble, il leur fit un discours touchant et pathétique pour les exhorter à demeurer fermes dans la confession de la foi, et à donner généreusement leur vie pour le véritable Dieu, de qui ils l'avoient reçue. Les gentils, qui étoient présens, en furent attendris jusqu'aux larmes, et ne pouvoient assez s'étonner de la tendresse que le serviteur de Dieu faisoit paroître pour ses disciples, pendant qu'il paroissoit comme insensible aux approches de la mort qu'il alloit souffrir. Ils n'étoient pas moins surpris de la sainte résolution des quatre autres confesseurs de Jésus-Christ, qui montroient tant

d'impatience de répandre leur sang pour l'amour de leur Sauveur. Ainsi, le père sortit de la prison de Ramanadabouram, suivi des vœux de ses disciples, qui demandoient avec instance de le suivre et de mourir avec lui.

Il partit sur le soir avec les gardes qu'on lui donna; mais son épuisement étant plus grand encore qu'au voyage précédent, ce ne fut qu'avec des peines incroyables qu'il arriva au lieu de son martyre. On ne sait si ce fut la crainte de le voir expirer avant son supplice, qui fit qu'on le mit d'abord à cheval; mais on l'en descendit bientôt après. Il marchoit nu-pieds, et ses chutes fréquentes lui déchirèrent tellement les jambes, qu'il avoit fort enflées, qu'on eût pu suivre ses pas à la trace de son sang. Il faisoit effort cependant pour avancer, jusqu'à ce que ses gardes voyant qu'il ne pouvoit plus du tout se soutenir, se mirent à le traîner impitoyablement le long du chemin. Outre ces fatigues horribles, et ce traitement plein de cruauté, on ne lui donna pour toute nourriture durant le voyage, qui fut de trois jours, qu'une petite mesure de lait, de sorte que les païens mêmes s'étonnèrent qu'il eût pu se soutenir jusqu'au terme du voyage, et que les Chrétiens attribuèrent la chose à une faveur particulière de Dieu.

Ce fut en ce pitoyable état qu'il arriva le 31 janvier à Orejour, où devoit s'accomplir son martyre. C'est une grande bourgade située sur le bord de la rivière de Pambarou, aux confins de la principauté de Maravas et du royaume de Tanjaour. Dès que Ouriardeven, frère du cruel Ranganadadeven, et encore plus inhumain que lui, eut appris l'arrivée du serviteur de Dieu, il ordonna qu'on le lui amenât. Ce barbare lui fit d'abord un accueil assez favorable. Il étoit, depuis quelques années, devenu aveugle et paralytique des pieds et des mains, et comme il avoit souvent ouï parler des merveilles que Dieu opéroit par le saint évangile, il conçut quelque espérance

que le docteur de la nouvelle loi étant en son pouvoir, ne lui refuseroit pas une grâce que tant d'autres avoient reçue; c'est pourquoi, après lui avoir marqué assez de douceur dans cette première audience, où l'on ne parla que de religion, il lui envoya le lendemain toutes ses femmes, qui se prosternèrent aux pieds du confesseur de Jésus-Christ, pour le conjurer de rendre la santé à leur mari. Le père de Brito les ayant renvoyées sans leur rien promettre, Ouriardeven le fit appeler en particulier pour l'engager, à quelque prix que ce fût, à faire ce miracle en sa faveur. D'abord il promit, s'il lui accordoit ce qu'il lui demandoit, que non-seulement il le tireroit de prison, et le délivreroit de la mort, mais encore qu'il le combleroit de riches présens. *Ce ne sont pas de semblables promesses*, lui repartit le fervent missionnaire, *qui pourroient m'obliger à vous rendre la santé, si j'en étois le maître; ne pensez pas aussi que la crainte de la mort puisse m'y contraindre. Il n'y a que Dieu seul, dont la puissance est infinie, qui puisse vous accorder cette grâce.*

Le barbare, choqué de cette réponse, commanda aussitôt qu'on remenât le prisonnier à son cachot, et qu'on préparât incessamment les instrumens de son supplice. L'exécution fut pourtant encore différée de trois jours, pendant lesquels on lui donna beaucoup moins de nourriture qu'à l'ordinaire; en sorte que si on ne se fût pas pressé de le faire mourir par le fer, apparemment qu'il seroit mort de faim et de misère. Le 3 février, qui fut la veille de son martyre, il trouva le moyen de m'envoyer une lettre, qui étoit adressée à tous les pères de cette mission, et que je garde comme une précieuse relique. Il n'avoit alors ni plume ni encre. Ainsi, il se servit pour l'écrire d'une paille et d'un peu de charbon détrempé avec de l'eau. Voici les propres termes de cette lettre :

MES

MES RÉVÉRENDS PÈRES et très-chers Compagnons,

P. C.

Vous avez su du catéchiste Canaguien ce qui s'est passé dans ma prison jusqu'à son départ. Le jour suivant, qui fut le 28 de janvier, on me fit comparoître en jugement, où je fus condamné à perdre la vie à coups de mousquets. J'étois déjà arrivé au lieu destiné à cette exécution, et tout étoit prêt, lorsque le prince de Maravas appréhendant quelque émotion, ordonna qu'on me séparât des autres confesseurs de Jésus-Christ, mes chers enfans, pour me remettre entre les mains de son frère Ouriardeven, à qui on envoie ordre en même temps de me faire mourir sans différer davantage. Je suis arrivé avec beaucoup de peine à sa cour le dernier jour de janvier, et ce même jour Ouriardeven m'a fait venir en sa présence, où il y a eu une grande dispute : après qu'elle a été finie, on m'a ramené en prison, où je suis encore à présent, attendant la mort que je dois souffrir pour mon Dieu. C'est l'espérance de jouir de ce bonheur qui m'a obligé à venir deux fois dans les Indes. Il est vrai qu'il m'en a coûté pour l'obtenir; mais la récompense que j'espère de celui pour qui je me sacrifie, mérite toutes ces peines, et de bien plus grandes encore. Tout le crime dont on m'accuse, c'est que j'enseigne la loi du vrai Dieu, et qu'on n'adore plus les idoles. Qu'il est glorieux de souffrir la mort pour un tel crime! C'est aussi là ce qui fait ma joie et ce qui me remplit de consolation en Notre-Seigneur. Les soldats me gardent à vue, ainsi je ne puis vous écrire plus au long. Adieu, mes pères, je vous demande votre bénédiction, et me recommande à vos saints sacrifices.

De vos révérences,

Le très-humble serviteur en J. C. JEAN DE BRITO.

De la prison d'Ourejour, le 3 de février 1693.

C'étoit dans ces sentimens et avec ce grand courage que l'homme de Dieu attendoit l'heureux moment de son martyre. Ouriardeven, qui avoit eu des ordres exprès de le faire mourir incessamment, voyant qu'il ne pouvoit rien obtenir pour sa guérison, le mit entre les mains de cinq bourreaux pour le couper en pièces, et l'exposer à la vue du peuple après qu'il seroit mort.

A une portée de mousquet d'Ourejour, on avoit planté un grand pieu ou espèce de poteau fort élevé au milieu d'une vaste campagne, qui devoit servir de théâtre à ce sanglant spectacle. Le 4 février, vers midi, on y amena le serviteur de Dieu pour achever son sacrifice en présence d'une grande multitude de peuple qui étoit accouru de toutes parts. Etant arrivé auprès du poteau, il pria les bourreaux de lui donner un moment pour se recueillir, ce qu'ils lui accordèrent; alors s'étant mis à genoux en présence de tout ce grand peuple, et étant tourné vers le poteau, auquel son corps, séparé de sa tête, devoit être attaché, il parut entrer dans une profonde contemplation. Il est aisé de juger quels pouvoient être les sentimens de ce saint religieux dans une semblable conjoncture, persuadé qu'il alloit dans quelques momens jouir de la gloire des saints et s'unir éternellement avec son Dieu. Les gentils furent si touchés de la tendre dévotion qui paroissoit peinte sur son visage, qu'ils ne purent retenir leurs larmes. Plusieurs même d'entr'eux condamnoient hautement la cruauté dont on usoit envers ce saint homme.

Après environ un quart d'heure d'oraison, il se leva avec un visage riant, qui montroit assez la tranquillité et la paix de son âme; et s'approchant des bourreaux, qui s'étoient un peu retirés, il les embrassa tous à genoux avec une affection et une joie qui les surprit, Ensuite s'étant relevé : *Vous*

pouvez à présent, leur dit-il, *mes frères*, *faire de moi ce qu'il vous plaira*, ajoutant beaucoup d'autres expressions pleines de douceur et de charité qu'on n'a pu encore recueillir.

Les bourreaux à demi-ivres se jetèrent sur lui, et déchirèrent sa robe, ne voulant pas se donner la peine ni le temps de la lui détacher. Mais, ayant aperçu le reliquaire qu'il avoit coutume de porter au cou, ils se retirèrent en arrière, saisis de frayeur, et se disant les uns aux autres que c'étoit assurément dans cette boîte qu'étoient les charmes dont il enchantoit ceux de leur nation qui suivoient sa doctrine, et qu'il falloit bien se donner de garde de la toucher, pour n'être pas séduits comme les autres. Dans cette ridicule pensée, un d'eux prenant un sabre pour couper le cordon qui tenoit le reliquaire, fit au père une large plaie, dont il sortit beaucoup de sang. Le fervent missionnaire l'offrit à Dieu comme les prémices du sacrifice qu'il étoit sur le point d'achever. Enfin, ces barbares, persuadés que les charmes magiques des Chrétiens étoient assez puissans pour résister au tranchant de leurs épées, se firent apporter une grosse hache, dont on se servoit dans leurs temples, pour égorger les victimes qu'on immoloit aux idoles; après quoi ils lui attachèrent une corde à la barbe, et la lui passèrent autour du corps pour tenir la tête penchée sur l'estomac pendant qu'on lui déchargeroit le coup.

L'homme de Dieu se mit aussitôt à genoux devant les bourreaux, et levant les yeux et les mains au Ciel, il attendoit en cette posture la couronne du martyre, lorsque deux Chrétiens de Maravas ne pouvant plus retenir l'ardeur dont leurs cœurs étoient embrasés, fendirent la presse et s'allèrent jeter aux pieds du saint confesseur, protestant qu'ils vouloient mourir avec leur charitable pasteur, puisqu'il s'exposoit avec tant de zèle à mourir pour eux; que la

faute, s'il y en avoit de son côté, leur étoit commune, et qu'il étoit juste qu'ils en partageassent avec lui la peine. Le courage de ces deux Chrétiens surprit étrangement toute l'assemblée, et ne fit qu'irriter les bourreaux. Cependant, n'osant pas les faire mourir sans ordre, ils les mirent à l'écart; et après s'en être assurés, ils retournèrent au père de Brito, et lui coupèrent la tête. Le corps, qui devoit naturellement tomber sur le devant, étant penché de ce côté-là avant que de recevoir le coup, tomba néanmoins à la renverse avec la tête, qui y tenoit encore, les yeux ouverts et tournés vers le ciel. Les bourreaux se pressèrent de la séparer du tronc, de peur, disoient-ils, que par ses enchantemens il ne trouvât le moyen de l'y réunir. Ils lui coupèrent ensuite les pieds et les mains, et attachèrent le corps avec la tête au poteau qui étoit dressé, afin qu'il fût exposé à la vue et aux insultes des passans.

Après cette exécution, les bourreaux menèrent au prince les deux Chrétiens qui étoient venus s'offrir au martyre. Ce barbare leur fit couper le nez et les oreilles, et les renvoya avec ignominie. Un d'eux, pleurant amèrement de n'avoir pas eu le bonheur de donner sa vie pour Jésus-Christ, revint au lieu du supplice. Il y considéra à loisir les saintes reliques; et, après avoir ramassé dévotement les pieds et les mains qui étoient dispersés de côté et d'autre, il les approcha du poteau, où étoient la tête et le corps, et y demeura quelque temps en prières avant que de se retirer.

Voilà, mes révérends pères, quelle a été la glorieuse fin de notre cher compagnon le révérend père Jean de Brito. Il soupiroit depuis long-temps après cet heureux terme; il y est enfin arrivé. Comme c'est dans les mêmes vues que lui que nous avons quitté l'Europe, et que nous sommes venus aux Indes, nous espérons avoir peut-être un jour le

même bonheur que ce serviteur de Dieu. Plaise à la miséricorde infinie de Notre-Seigneur Jésus-Christ de nous en faire la grâce, et que de notre côté nous n'y mettions aucun obstacle! La chrétienté des Maravas se trouve dans une grande désolation, par la perte de son saint pasteur. Joignez donc, je vous conjure, vos prières aux nôtres, afin que le sang de son premier martyr ne lui soit pas inutile, et qu'elle retrouve par les intercessions de ce nouveau protecteur, d'autres pères aussi puissans que lui en œuvres et en paroles, qui soutiennent et qui achèvent ce qu'il a si glorieusement commencé.

Au moment que j'appris la nouvelle de l'emprisonnement de notre glorieux confesseur, je me mis en chemin pour aller au Maravas l'assister, et lui rendre tous les bons offices dont je suis capable. Je marchois avec une diligence incroyable, et j'avois déjà fait une partie du voyage, lorsqu'on m'apporta des nouvelles sûres de son martyre. Je résolus de passer outre; mais les Chrétiens qui m'accompagnoient, et les gentils même qui se trouvèrent présens, me représentèrent que si j'entrois plus avant dans le Maravas, j'exposerois, sans espérance d'aucun succès, cette chrétienté désolée à une nouvelle persécution. Cette crainte me fit changer de dessein; je me retirai dans une bourgade voisine, pour être plus à portée de secourir ceux qui étoient encore en prison, et pour tâcher de retirer les reliques du saint martyr, ou de les faire décemment ensevelir.

Si je vous marque ici, mes révérends pères, moins de choses que vous n'en désireriez savoir, soyez assurés que je ne vous mande rien que je n'aie appris de gens dignes de foi, qui en ont été témoins oculaires. Si je découvre dans la suite quelque chose de plus, je ne manquerai pas de vous en faire part. Je me recommande cependant à vos saints sacrifices, et suis avec respect, etc.

LETTRE

Du père Pierre Martin, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au père de Villette, de la même Compagnie.

A Balassor, royaume de Bengale, le 30 janvier 1699.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

ON m'a remis entre les mains les lettres que vous vous êtes donné la peine de m'écrire. Je ne vous dirai pas le plaisir que j'ai ressenti en recevant ces marques de votre cher souvenir. Il est plus doux que vous ne pensez, d'apprendre dans ces extrémités du monde, que nos amis ne nous oublient point, et que pendant que nous combattons, ils lèvent les mains au ciel, et nous aident de leurs prières. J'en ai eu, je vous assure, un très-grand besoin depuis que je vous ai quittés, et je me suis trouvé dans des occasions qui vous paroîtroient bien délicates et bien difficiles, si je pouvois vous les marquer ici.

Je suis venu dans les Indes par l'ordre de mes supérieurs. Je vous avouerai que je n'ai eu aucun regret de quitter la Perse, mon attrait étant pour une autre mission, où je croyois qu'il y avoit encore plus à souffrir et plus à travailler. J'ai trouvé ce que je cherchois plutôt que je n'eusse pensé. Dans le voyage, je fus pris par les Arabes, et retenu prisonnier pour n'avoir pas voulu faire profession du mahométisme. Quelque envie qu'eussent ces infidèles de savoir qui nous étions, le père Beauvollier mon

compagnon et moi, ils n'en purent venir à bout, et ils crurent toujours que nous étions de Constantinople. Ce qui les trompoit, c'est qu'ils nous voyoient lire des livres turcs et persans. Nous les laissâmes dans cette erreur jusqu'à ce qu'un d'entr'eux s'avisa d'exiger de nous la profession de leur maudite secte. Alors nous nous déclarâmes hautement Chrétiens, mais toujours sans dire notre pays. Nous parlâmes même très-fortement contre leur imposteur Mahomet; ce qui les mit de si mauvaise humeur contre nous, qu'ils saisirent le vaisseau, quoiqu'il appartînt à des Maures. Ils nous menèrent à terre, et nous mirent en prison. Ils nous firent comparoître plusieurs fois, le père et moi, devant les magistrats, pour tâcher de nous séduire; mais nous trouvant toujours, par la miséricorde de Dieu, fermes et constans, ils se lassèrent enfin de nous tourmenter, et envoyèrent un exprès au gouverneur de la province pour savoir ce qu'ils feroient de nous. On leur ordonna de nous mettre en liberté, pourvu que nous ne fussions pas *Franquis*, c'est-à-dire, Européens. Ils ne soupçonnèrent presque pas que nous le fussions, parce que nous parlions toujours turc, et que le père Beauvollier ne lisoit que des livres arabes, et moi des livres persans. Ainsi le Seigneur ne nous jugea pas dignes, dans cette occasion, de souffrir la mort pour la gloire de son saint nom, et nous en fûmes quittes pour la prison et pour quelques autres mauvais traitemens.

De là nous vînmes à Surate, où le père Beauvollier demeura pour être supérieur de la maison que nous y avons. Pour moi, je ne m'y arrêtai pas, mais je passai dans le Bengale après avoir couru risque plus d'une fois de tomber entre les mains des Hollandais.

Sitôt que je fus arrivé dans ce beau royaume qui est sous la domination des Mahométans, quoique presque tout le peuple y soit idolâtre, je m'appli-

quai sérieusement à apprendre la langue bengale. Au bout de cinq mois je me trouvai assez habile pour pouvoir me déguiser, et me jeter dans une fameuse université de Brames (docteurs des Indiens). Comme nous n'avons eu jusqu'à présent que de fort légères connoissances de leur religion, nos pères souhaitoient que j'y demeurasse deux ou trois ans pour pouvoir m'en instruire à fond. J'en avois pris la résolution, et j'étois prêt à l'exécuter, lorsqu'il s'éleva tout à coup une si furieuse guerre entre les Mahométans et les gentils, qu'il n'y avoit de sûreté en aucun lieu, surtout pour les Européens. Mais Dieu, dans l'occasion, donne une force qu'on ne comprend pas. Comme je n'appréhendois presque pas le danger, mes supérieurs me permirent d'entrer dans un royaume voisin nommé Orixa, où dans l'espace de seize mois j'eus le bonheur de baptiser près de cent personnes, dont quelques-unes passoient l'âge de soixante ans. J'espérois, avec la grâce de Dieu, faire dans la suite une récolte plus abondante; mais tout ce que nous pûmes obtenir, fut d'avoir soin d'une espèce de paroisse érigée dans la principale habitation que la royale Compagnie de France a dans le Bengale.

Comme cette mission ne manque pas d'ouvriers, nos supérieurs résolurent de m'envoyer avec trois de nos pères à Pondichery, l'unique place un peu fortifiée que les Français aient dans les Indes. Il y a environ cinq ans que les Hollandais s'en rendirent les maîtres. Nous y avons une assez belle église, dont nous allons nous remettre en possession en même temps que les Français rentreront dans la place. Là nous serons à la porte de la mission de Maduré (1), la plus belle, à mon sens, qui soit au

(1) *Maduré*, royaume situé au milieu des terres, dans la grande péninsule de l'Inde, qui est en-deçà du Gange.

monde. Il y a sept Jésuites, presque tous Portugais, qui y travaillent infatigablement avec des fruits et des peines incroyables. Ces pères me firent proposer, il y a plus de dix-huit mois, de me donner à eux pour aller prendre part à leurs travaux. Si j'eusse pu disposer de moi, j'aurois pris volontiers ce parti; mais nos supérieurs ne l'ont pas jugé à propos, parce qu'ils veulent que nous établissions de notre côté des missions françaises, et que dans ces vastes royaumes nous occupions les pays que nos pères portugais ne peuvent cultiver à cause de leur petit nombre. C'est ce que notre supérieur général le père de la Breuille, qui est présentement dans le royaume de Siam, vient de me marquer dans sa dernière lettre. Il me charge de la mission de Pondichery, et me fait espérer que dans peu de temps il me permettra d'entrer dans les terres, ce que je souhaite depuis long-temps.

Par les dernières lettres reçues d'Europe, on mande que je suis destiné pour la Chine; mais je renonce sans peine à cette mission, sur la parole qu'on me donne de me faire passer incessamment dans celle de Maduré, qui a, je vous l'avoue, depuis long-temps bien des charmes pour moi. Dès que je fus en Perse, je portai souvent mes voeux vers ce pays-là, sans avoir alors aucune espérance de les voir exaucés. Mais je commence à juger que ces désirs si ardens et conçus de si loin, ne venoient que d'une bonne source. Je les ai toujours senti croître et s'augmenter à mesure que je m'approche de cet heureux terme. Vous n'aurez pas de peine à comprendre pourquoi je m'y sens si fort attiré, si je vous dis qu'on compte dans cette mission plus de cent cinquante mille Chrétiens, et qu'il s'y en fait tous les jours un très-grand nombre. Le moins que chaque missionnaire en baptise par an est mille. Le père Bouchet, qui y travaille depuis dix ou douze ans,

écrit que cette dernière année il en a baptisé deux mille pour sa part, et qu'en un seul jour il a administré ce premier sacrement à trois cents; en sorte que les bras lui tomboient de foiblesse et de lassitude. Au reste, ce ne sont pas, dit-il, des Chrétiens comme ceux du reste des Indes. On ne les baptise qu'après de grandes épreuves, et trois et quatre mois d'instruction. Quand une fois ils sont Chrétiens, ils vivent comme des anges, et l'église de Maduré paroît une vraie image de l'Eglise naissante. Ce père nous proteste qu'il lui est quelquefois arrivé d'entendre les confessions de plusieurs villages, sans y trouver personne coupable d'un péché mortel. Qu'on ne s'imagine pas, ajoute-t-il, que ce soit l'ignorance ou la honte qui les empêche d'ouvrir leur conscience à ce sacré tribunal; ils s'en approchent aussi bien instruits que des religieux, et avec une candeur et une simplicité de novice.

Le même père marque qu'il est chargé de la conduite de plus de trente mille âmes, de sorte qu'il n'a pas un moment de repos, et qu'il ne peut même demeurer plus de huit jours dans un même quartier. Il lui seroit impossible, aussi bien qu'aux autres pères, vu leur petit nombre, de vaquer à tout par eux-mêmes. C'est pourquoi ils ont chacun huit, dix, et quelquefois douze catéchistes, tous gens sages et parfaitement instruits de nos mystères et de notre sainte religion. Ces catéchistes précèdent les pères de quelques jours, et disposent les peuples à recevoir les sacremens, ce qui en facilite beaucoup l'administration aux missionnaires. On ne peut retenir ses larmes de joie et de consolation, quand on voit l'empressement qu'ont ces peuples pour la parole de Dieu, le respect avec lequel ils l'écoutent, l'ardeur avec laquelle ils se portent à tous les exercices de piété, le zèle qu'ils ont pour se procurer mutuellement tous les secours nécessaires au salut, pour se pré-

venir dans leurs besoins, pour se devancer dans la sainteté, où ils font des progrès merveilleux. Ils n'ont presque aucun des obstacles qui se trouvent parmi les autres peuples, parce qu'ils n'ont point de communication avec les Européens, dont quelques-uns ont gâté et corrompu par leurs débauches et par leurs mauvais exemples presque toute la chrétienté des Indes. Leur vie est extrêmement frugale; ils ne font point de commerce, se contentant de ce que leurs terres leur donnent pour vivre et pour se vêtir.

La vie des missionnaires ne sauroit être plus austère ni plus affreuse, selon la nature. Ils n'ont souvent pour tout habit qu'une longue pièce de toile dont ils s'enveloppent le corps. Ils portent aux pieds des sandales bien plus incommodes que les soques des Récollets; car elles ne tiennent que par une espèce de grosse cheville à tête, qui attache les deux premiers doigts de chaque pied à cette chaussure. On a toutes les peines du monde à s'y accoutumer. Ils s'abstiennent absolument de pain, de vin, d'œufs, et de toutes sortes de viande, et même de poisson. Ils ne peuvent manger que du riz et des légumes sans nul assaisonnement, et ce n'est pas une petite peine de conserver un peu de farine pour faire des hosties, et ce qu'il faut de vin pour célébrer le saint sacrifice de la messe. Ils ne sont pas connus pour être Européens: si l'on croyoit qu'ils le fussent, il faudroit qu'ils quittassent le pays; car ils n'y feroient absolument aucun fruit. L'horreur des Indiens pour les Européens a plus d'une cause. On a fait souvent de grandes violences dans leur pays. Ils ont vu des exemples affreux de toutes sortes de débauches et de vices; mais ce qui les frappe particulièrement, c'est que les *Franquis*, ainsi qu'ils les nomment, s'enivrent et mangent de la chair, chose si horrible parmi eux, qu'ils regardent comme des personnes infâmes ceux qui le font.

Ajoutez à la vie austère que mènent les missionnaires, les dangers continuels où ils sont de tomber entre les mains des voleurs, qui sont là en plus grand nombre que parmi les Arabes mêmes. Ils n'oseroient presque tenir rien de fermé à clef, de peur de donner du soupçon qu'ils eussent des choses précieuses. Il faut qu'ils portent et qu'ils conservent tous leurs petits meubles dans des pots de terre. Ils se qualifient *Brames du nord*, c'est-à-dire, docteurs venus du nord pour enseigner la loi du vrai Dieu. Quoiqu'ils soient obligés de pratiquer une pauvreté très-rigoureuse, et qu'il faille peu de chose pour leur personne, il leur faut néanmoins d'assez grands fonds pour pouvoir entretenir leurs catéchistes, et subvenir à une infinité de frais et d'avanies qu'on leur fait. Ils souffrent souvent de véritables persécutions. Il n'y a guère que quatre ans qu'un de nos plus célèbres et saints missionnaires (le père Jean de Brito) fut martyrisé. Le prince de Maravas lui fit couper la tête pour avoir prêché la loi de Jésus-Christ. Hélas, oserois-je jamais espérer une telle faveur! Je vous conjure, mon très-cher père, de ne cesser par vous-même et par vos amis, de demander à Notre-Seigneur qu'il me convertisse véritablement à lui, et que je ne me rende pas indigne de souffrir quelque chose pour sa gloire.

Je me ferai un plaisir de vous instruire plus au long de tout ce qui regarde cette charmante mission, quand j'aurai eu le bonheur de la connoître par moi-même. S'il y avoit quelques personnes vertueuses de celles que vous conduisez si bien dans la voie du Seigneur, qui voulussent contribuer dans ces pays à sa gloire, en y fondant la pension de quelques catéchistes, je vous assure devant Dieu que jamais argent ne peut être mieux employé. L'entretien d'un catéchiste nous coûte par an dix-huit ou vingt écus (c'est beaucoup pour nous, c'est peu de chose

en France), et nous pouvons compter que chaque catéchiste gagne par an à Jésus-Christ cent cinquante ou deux cents âmes. Mon Dieu, il y a tant de personnes zélées qui donneroient volontiers leur sang pour en retirer une seule des mains du démon : du moins on le dit souvent au pied de l'oratoire. Ne s'en trouvera-t-il point qui veuille par un si petit secours nous aider à remplir la bergerie du Père de famille ? Je connois votre zèle pour la conversion des âmes, mon très-cher père; vous vous étiez sacrifié pour aller en Grèce ramener au troupeau de Jésus-Christ les pauvres schismatiques qui s'en sont séparés depuis si long-temps. Votre santé foible obligea les supérieurs de vous faire retourner sur vos pas. Vous aurez sans doute rapporté dans votre province tout le zèle qui vous en avoit fait sortir si généreusement. Appliquez-le, je vous conjure, ce zèle qui vous dévore, à nous procurer des missionnaires et des catéchistes. Je n'avois pas jusqu'ici écrit une seule lettre pour inviter personne à venir nous aider dans nos travaux, parce que je ne voyois point sur mon passage de moisson qui n'eût assez d'ouvriers. Maintenant que je découvre des campagnes entières dans une parfaite maturité; des infidèles par milliers, qui ne demandent qu'à être instruits, je crie de toutes mes forces qu'on nous envoye d'Europe des secours d'hommes et d'argent, de bons missionnaires et des fonds pour leur donner des catéchistes, et je me crois obligé en conscience d'intéresser dans une si bonne œuvre tous ceux que je connois propres à nous aider. Je ne vois personne, mon révérend père, qui puisse mieux que vous entrer dans de si pieux desseins. Si vous nous trouvez quelques secours, envoyez-les à Paris au père qui a soin de nos missions des Indes orientales et de la Chine.

Le père Bouvet a mené à la Chine en 1698,

une florissante recrue de missionnaires. L'escadre du Roi en a apporté ici une petite troupe, mais très-choisie, qui est destinée aussi pour ce vaste empire : elle est composée des pères Fouquet, Pelisson, et d'Entrecolle, et des frères Rhodes et Fraperie, qui sont très-habiles dans la médecine et dans la chirurgie. Ils valent tous infiniment, et méritent véritablement d'aller travailler dans un si beau champ. Le père d'Entrecolle s'est fait admirer par son zèle et par sa charité dans le vaisseau sur lequel il a passé. L'escadre du Roi a été affligée dans les Indes d'une terrible mortalité. Une grande partie des équipages y a péri ; j'étois à cent lieues de l'endroit où elle est venue aborder. Aussitôt que j'appris un si grand malheur, je me jetai dans une chaloupe avec le père d'Entrecolle, pour aller la secourir. A notre arrivée nous trouvâmes deux aumôniers morts, tous les chirurgiens des vaisseaux morts aussi ou malades ; de sorte qu'il nous fallut pendant deux mois servir de médecins, de chirurgiens, d'aumôniers et d'infirmiers. La *mousson* (1) pressa le père d'Entrecolle de partir avec le père Fouquet et le frère Fraperie, qui étoient aussi venus depuis nous au secours des vaisseaux du Roi ; de sorte que je me trouvai presque seul pendant assez long-temps, ayant sur les bras plus de cinq cents malades, dont plusieurs étoient attaqués de maladies contagieuses. Deux autres de nos pères vinrent ensuite partager un si saint travail, et profiter d'une occasion que nous ne croyions pas trouver aux Indes, de servir si utilement les Français, nos chers compatriotes.

La main de Dieu s'est fait sentir bien vivement sur eux ; c'est une espèce de miracle qu'on ait pu

---

(1) C'est la saison propre pour aller des Indes à la Chine, lorsque les vents d'ouest soufflent.

sauver les vaisseaux du Roi, je dis pas tous; car l'*Indien*, un des plus beaux, alla s'échouer sur les côtes du Pegou (1), où les autres prirent la maladie; il n'y a eu que celui qui se sépara pour porter à Mergui (2) les pères Tachard et de la Breuille qui ait été préservé d'accident. Un si grand fléau a touché plusieurs de ceux qui étoient sur la flotte, et servi à les mettre dans la voie du salut. Il y avoit parmi eux quelques nouveaux convertis qui étoient plus attachés que jamais à leurs erreurs; j'ai eu la consolation de recevoir leur abjuration, et de les voir mourir avec de grands sentimens de componction et de pénitence. L'escadre, quoique diminuée d'un vaisseau, est présentement en bon état.

Nous allons dans peu de jours prendre possession de Pondichery; Dieu me fasse la grâce de n'y rester qu'autant de temps qu'il en faudra pour apprendre un peu la langue du pays, qui m'est nécessaire pour ma chère mission de Maduré. Cette langue est toute différente du turc, du persan, du maure et du bengale que j'ai déjà apprises; mais le persan et le maure me serviront beaucoup, à cause d'un grand nombre de Mahométans qui sont répandus dans les terres. La langue portugaise me sera encore nécessaire pour traiter avec nos pères de cette nation; j'ai été obligé de l'apprendre, parce que je me suis trouvé chargé de plus de mille Portugais des Indes, qui se trouvèrent abandonnés de leur pasteur pendant plus de six mois.

Dans le temps que j'en avois la conduite, je reçus ordre de M. l'évêque de Saint-Thomé (3) de publier le jubilé, et de le leur faire gagner; ces bonnes gens

(1) Royaume qui est à la côte orientale du golfe de Bengale, au-delà du Gange.

(2) Ville du royaume de Siam, sur le golfe de Bengale.

(3) Ville qu'on appelle aussi *Meliapor*, côte de Coromandel.

ne savoient ce que c'étoit que jubilé. Je travaillai pendant plus d'un mois à les mettre en état de profiter du trésor que l'Eglise leur ouvroit; je faisois deux sermons par jour, et deux catéchismes; le matin étoit destiné à l'instruction des adultes catéchumènes, et l'après-dînée à celle des Chrétiens; la moitié de la nuit se passoit à entendre les confessions des hommes, et depuis la pointe du jour jusqu'à neuf heures que je disois la messe, j'entendois les confessions des femmes. Ce grand travail me dédommageoit de quatre années que j'avois passées sans pouvoir rien faire qu'apprendre des langues. Je me sens plus d'ardeur que jamais pour étudier celle de Maduré, parce que je suis convaincu qu'elle me sera plus utile que toutes les autres. Je ne veux retenir de français qu'autant qu'il en faudra pour vous écrire, pour vous instruire de tout ce qui se passera dans ces missions, et pour vous demander le secours de vos prières. Souvenez-vous de ce que vous me promîtes, quand nous nous séparâmes, et comptez que toutes les fois que j'ai dit la sainte messe, j'ai pensé nommément à vous. Aidons-nous tous deux mutuellement à nous sanctifier; et quoique nous fassions si loin l'un de l'autre notre sacrifice, unissons-le toujours dans celui pour lequel seul nous le faisons. Je suis avec bien du respect, etc.

LETTRE

Du père Pierre Martin, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au père le Gobien, de la même Compagnie.

A Camien-Naixen-Patty, dans le royaume de Maduré, le 1.er juin 1700.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

Je vous ai marqué dans mes dernières lettres le désir que j'avois de me consacrer à la mission de Maduré. Je cherchois les moyens d'exécuter un dessein que Dieu m'avoit inspiré depuis long-temps, lorsque le père Bouchet arriva à Pondichery. Je ne puis vous exprimer de quels sentimens je fus pénétré en voyant cet excellent missionnaire qui, dans l'espace de douze années, a eu le bonheur de baptiser plus de trente mille âmes. Je ne pouvois l'entendre parler des travaux de nos pères missionnaires, de la ferveur des Chrétiens, du grand nombre de conversions qui se font tous les jours dans cette Eglise naissante, sans me sentir animé d'une nouvelle ardeur de me joindre à ces ouvriers évangéliques, et d'aller prendre part à leurs travaux. Les sentimens de mes supérieurs se trouvèrent conformes à mes vues. Ils pensoient à établir une nouvelle mission dans les royaumes de Carnate, de Gingi et de Golconde, comme on vous l'a déjà mandé, et de la former sur le modèle de celle que nos pères portugais cultivent dans le royaume de Maduré, depuis plus de quatre-vingts ans, avec des bénédictions extraordinaires du Ciel.

Pour réussir dans une entreprise si glorieuse à Dieu et si avantageuse à l'Eglise, il étoit nécessaire d'envoyer quelques-uns de nos pères français dans cette ancienne mission, où ils pussent apprendre la langue, s'instruire des coutumes et des usages de ces peuples, former des catéchistes, lire et transcrire les livres que le vénérable père Robert de Nobilibus et nos autres pères ont composés; en un mot, recueillir tout ce que le travail et l'expérience de tant d'années avoient donné de lumières à ces sages ouvriers, et tâcher d'en profiter dans une entreprise toute semblable à la leur. On jeta les yeux sur le père Mauduit et sur moi : mais on jugea à propos de nous faire prendre deux routes différentes. Le père Mauduit, après avoir été à Meliapor visiter le tombeau de l'apôtre saint Thomas, eut ordre de se rendre auprès du père François Laynez dans le Maduré, pendant que j'irois par mer trouver le père Provincial des jésuites portugais, qui étoit alors dans le royaume de Travancor, afin de lui demander, pour mon compagnon et pour moi, la permission d'aller travailler quelque temps dans la mission de Maduré.

Je m'embarquai donc à Pondichery vers la fin de septembre 1699, sur un vaisseau de guerre français, monté par M. le chevalier des Augers, qui commandoit une petite escadre, et qui m'offrit très-obligeamment de me mettre à terre à la côte de Travancor. Il ne falloit que quinze ou vingt jours pour doubler le cap Comorin, si le vent avoit été favorable; mais il nous fut si contraire, que pendant plus d'un mois nous ne fîmes que lutter contre des orages et des tempêtes. Outre cette première disgrâce, la maladie se mit dans nos équipages qui n'étoient pas encore bien rétablis de ce qu'ils avoient souffert à Negrailles. Nous ne perdîmes cependant que six ou sept personnes, par le soin qu'eut M. des

Augers de procurer aux malades les secours dont ils avoient besoin. Cet officier, aussi distingué par sa piété que par sa valeur, songeoit également à l'âme et au corps; de sorte que la fête de la Toussaint étant arrivée dans le cours de notre voyage, il fit ses dévotions, et me donna la consolation de les faire faire à la plus grande partie de l'équipage, sains et malades. Enfin, après quarante jours de navigation, nous découvrîmes les montagnes du cap Comorin, si fameux par les premières navigations des Portugais.

J'avois résolu d'y prendre terre; mais le vent s'étant considérablement augmenté pendant la nuit, nous nous trouvâmes le lendemain avoir dépassé ce cap de plus de quinze lieues. Quoique la côte fût remplie de bois, et qu'il ne parût aucune habitation, je priai M. des Augers de me faire mettre à terre avec deux de nos pères, que M. de la Roche-Hercule, autre capitaine de notre petite escadre, avoit eu l'honnêteté de recevoir sur son bord. Ces deux pères, l'un Italien et l'autre Portugais, alloient à Travâncor, aussi bien que moi, demander la permission de travailler dans la mission de Maduré. M. des Augers eut la bonté de nous donner une chaloupe armée pour nous porter à terre, et pour nous défendre, s'il étoit nécessaire, des corsaires qui infestent ordinairement ces mers. Comme nous n'étions guère à plus de trois lieues de la côte, nous crûmes que nous aborderions aisément; mais, à mesure qu'on approchoit du rivage, nous y trouvions plus de difficulté. La mer brisoit par-tout avec violence, et l'on ne voyoit aucun endroit sûr pour nous débarquer : de sorte que l'officier qui commandoit la chaloupe, et qui étoit neveu de M. des Augers, nous eût ramenés au vaisseau, si, après avoir couru une grande étendue de côte, il n'eût aperçu enfin dans le bois une assez grosse fumée, et, peu de

temps après, un pêcheur assis sur un *catimaron* (ce sont quelques grosses pièces de bois liées ensemble en manière de radeau.)

Comme ce pêcheur se laissoit aller avec ses filets au gré des flots, on alla droit à lui; et quoiqu'il fît tous ses efforts pour nous éviter, nous prenant pour des corsaires, on l'atteignit bientôt d'assez près, pour l'obliger de venir à nous. Sa crainte se changea en des transports de joie extraordinaires, quand il aperçut dans notre chaloupe trois pères semblables à ceux qui ont soin des Chrétiens de la côte de Malabar, et qu'il vit un chapelet que je lui présentai. Il le baisa mille fois, et fit à diverses reprises le signe de la croix, d'où nous connûmes que ce bon homme étoit Chrétien. Il nous marqua qu'il falloit mouiller à l'endroit même où nous étions, parce que notre chaloupe se briseroit infailliblement, si l'on approchoit plus près du rivage. Il nous fit entendre que dans l'endroit où nous avions vu de la fumée, il y avoit une petite bourgade dont la plupart des habitans étoient Chrétiens; qu'il alloit les avertir de notre arrivée, et qu'ils viendroient avec joie nous prendre dans un petit bateau. Cela ne manqua pas. Peu de temps après nous vîmes plusieurs hommes sortir du bois, et se mettre en mer avec un canot soutenu par les deux côtés de *catimarons*, pour empêcher qu'il ne tournât. La précaution étoit nécessaire; car sans cet appui, nous n'eussions jamais osé nous hasarder sur ce fragile vaisseau. Ce n'étoit qu'une écorce d'arbre large de deux pieds, et longue de huit à dix au plus. On n'y mettoit le pied qu'en tremblant. Une fois nous le vîmes tourner tout d'un coup. Heureusement il n'y avoit encore que quelques hardes qui furent gâtées. Enfin, je vous assure que m'étant trouvé souvent exposé à de très-grands dangers sur la Méditerranée, sur la mer Noire et sur celle des Indes, je ne me

suis jamais vu plus en péril que ce jour-là. Quand nous approchions de la terre dans le canot l'un après l'autre, ces bonnes gens qui étoient venus au-devant de nous, se jetoient à l'eau, et emportant tout à la fois le vaisseau, le pilote et le missionnaire, ils nous conduisoient au rivage sur leurs épaules. C'est de cette manière que nous abordâmes à la côte de Travancor.

Étant tous trois débarqués, nous remerciâmes Notre-Seigneur à genoux de nous avoir conservés, et nous baisâmes cette terre sanctifiée autrefois par les pas de l'apôtre des Indes saint François-Xavier. Quoiqu'il ne fût qu'environ midi, le soleil avoit déjà mis en feu les sables sur lesquels il falloit marcher. Ils étoient si brûlans, que nous n'en pûmes longtemps soutenir l'ardeur. La douleur augmentant à chaque pas que nous faisions, elle devint si violente, qu'il fallut ôter nos chapeaux de dessus la tête, et nous les mettre sous les pieds pendant quelque temps, pour ne pas brûler tout à fait. Mais le soulagement des pieds, comme vous pouvez juger, coûtoit cher à la tête. Les Indiens, nos guides, voyant que nous n'en pouvions presque plus, nous firent prendre la route d'un bois. La terre et l'air n'y étoient pas si échauffés; mais en échange c'étoient des broussailles et des épines qui nous entroient dans les pieds, et nous déchiroient toutes les jambes. Le père italien qui ne faisoit que de relever de maladie, souffrit beaucoup plus que mon compagnon et moi. Enfin, après avoir traversé le bois, nous arrivâmes à une petite église, dont le dedans étoit très-propre, quoique ce ne fût qu'une cabane faite de terre, et couverte de paille. Une petite image de la sainte Vierge faisoit tout l'ornement de l'autel. Après avoir prié Dieu, et pris un léger repas de quelques herbes cuites à l'eau et de quelques cocos que les Chrétiens nous présentèrent, nous nous remîmes sur le soir

en chemin, et au bout d'environ une lieue, nous arrivâmes chez le père Emmanuel Lopez, de notre Compagnie, lequel a soin d'une partie des Chrétiens de la côte de Travancor.

Il y a plus de cinquante ans que ce missionnaire travaille avec un zèle infatigable au salut des Malabares. Il est le dernier Jésuite qui ait paru dans le Maduré avec l'habit que nous portons en Europe. Car, quoiqu'il y ait plus de quatre-vingts ans que le père Robert de Nobilibus fonda cette fameuse mission sur le pied où elle est aujourd'hui, c'est-à-dire, en s'accommodant aux coutumes du pays, soit pour l'habit, la nourriture et la demeure, soit pour les autres usages qui ne sont point contraires à la foi et aux bonnes mœurs; cependant les Portugais ne purent se résoudre à ne plus paroître en ces terres en habit européen, qu'après avoir été convaincus par une longue expérience, que cette conduite étoit très-préjudiciable à la religion, et à la propagation de la foi, par l'aversion et le mépris que ces peuples ont conçus contre les Européens. Nous fûmes édifiés de la beauté et de la propreté de l'église du père Lopez, mais nous le fûmes bien davantage du nombre et de la piété des fidèles qui sont sous sa conduite, et qui se distinguent de tous les autres Malabares par leur docilité et par une foi vive et animée. Aussi cette chrétienté passe-t-elle pour être la plus florissante de la côte de Travancor. Le père Lopez nous reçut avec des transports de joie qui nous marquèrent son bon cœur; mais il ne put retenir ses larmes, ni s'empêcher de jeter de profonds soupirs, quand je lui dis que j'allois trouver le père Provincial pour demander permission d'entrer dans la mission de Maduré. *Ah ! que vous êtes heureux, mon cher père*, me dit-il en m'embrassant tendrement ! *que ne puis-je vous y accompagner ! Mais hélas ! je suis indigne de travailler jamais avec cette troupe de*

saints qui y sont employés. Quoique ce père eût de grands talens et un zèle égal pour la conversion des âmes, ses supérieurs n'ont pourtant pas voulu lui permettre de rentrer dans cette mission, et d'y prendre l'habit que nous y portons, parce qu'y ayant paru pendant plusieurs années comme Européen, il n'auroit pu jamais si bien se déguiser qu'on ne l'eût reconnu, ce qui l'eût rendu inutile à la conversion de ces peuples, ainsi peut-être que tous les autres qu'on auroit soupçonnés d'être du même pays, et d'avoir vécu selon les mêmes usages que lui. Après un repos de deux jours dans la compagnie de ce charitable missionnaire, nous continuâmes notre route le long de la côte, qui me parut assez peuplée; mais, d'un si grand peuple, il n'y a guère que la caste des pêcheurs qui ait embrassé la religion chrétienne.

Quoique vous ayez souvent entendu parler de caste, je ne sais si vous êtes instruit assez distinctement de ce que c'est. On appelle une *caste* l'assemblage de plusieurs familles d'un même rang ou d'une même profession. Cette distinction ne se trouve proprement que dans l'empire du Mogol, dans le royaume de Bengale, dans l'île de Ceylan et dans la grande péninsule de l'Inde qui lui est opposée, et dont nous parlons maintenant. Il y a quatre castes principales : la caste des *Brames*, qui passe sans contredit pour la première et la plus noble; la caste des *Rajas*, qui prétendent être descendus de diverses familles royales; la caste des *Choutres* et celle des *Parias*. Chacune de ces castes est partagée en plusieurs branches, dont les unes sont plus nobles et plus élevées que les autres. La caste des Choutres est la plus étendue, et celle dont les branches sont plus nombreuses; car sous le nom de Choutres sont compris les peintres, les écrivains, les tailleurs, les charpentiers, les maçons, les tisserands et autres. Chaque métier est renfermé dans sa caste, et ne

peut être exercé que par ceux dont les parens en faisoient profession. Ainsi le fils d'un tailleur ne peut pas devenir peintre, ni le fils d'un peintre tailleur. Il y a cependant certains emplois qui sont communs à toutes les castes. Chacun, par exemple, peut être marchand ou soldat. Il y a aussi diverses castes qui peuvent s'appliquer à labourer et cultiver la terre, mais non pas toutes. Quoiqu'il n'y ait que la caste des Parias qui passe pour infâme, et dont ceux qui la composent ne peuvent presque entrer dans aucun commerce de la vie civile, il y a cependant certains métiers qui abaissent ceux qui les exercent presque jusqu'au rang des Parias. Ainsi un cordonnier et tout homme qui travaille en cuir, et en plusieurs endroits les pêcheurs et ceux qui gardent les troupeaux, passent pour Parias.

Les Portugais ne connoissant point dans les commencemens la différence qu'il y a entre les castes basses et celles qui sont plus élevées, ne firent aucune difficulté de traiter indifféremment avec les unes et les autres, de prendre à leur service des Parias et des pêcheurs, et de s'en servir également dans leurs divers besoins. Cette conduite des premiers Portugais choqua les Indiens, et devint très-préjudiciable à notre sainte religion : car ils regardèrent dès-lors les peuples de l'Europe, comme des gens infâmes et méprisables, avec lesquels on ne pouvoit pas avoir commerce sans se déshonorer. Si l'on eût pris dès ce temps-là les sages précautions qu'on a gardées depuis près d'un siècle dans le Maduré, il eût été facile de gagner tous ces peuples à la nation portugaise premièrement, et ensuite à Jésus-Christ : au lieu qu'aujourd'hui la conversion des Indiens est comme impossible aux ouvriers évangéliques de l'Europe : je dis impossible à ceux qui passent pour Européens, fissent-ils même des miracles.

De tous les hommes apostoliques que Dieu a suscités dans ces derniers temps pour la conversion des nations, on peut assurer que saint François-Xavier a été le plus puissant en œuvres et en paroles. Il prêcha dans la grande péninsule de l'Inde, en un temps où les Portugais étoient dans leur plus haute réputation, et où le succès de leurs armes donnoit beaucoup de poids à la prédication de l'évangile. Il ne fit nulle part ailleurs des miracles plus éclatans, et cependant il n'y convertit aucune caste considérable. Il se plaint lui-même dans ses lettres, de l'indocilité et de l'aveuglement de ces peuples, et marque que les pères qu'il employoit à leur instruction, avoient peine à soutenir parmi eux le dégoût causé par le peu de fruit qu'ils y faisoient. Ceux qui connoissent le caractère et les mœurs de ces peuples, ne sont point surpris de cette obstination en apparence si peu fondée. Ce n'est pas assez qu'ils trouvent la religion véritable en elle-même, ils regardent le canal par où elle leur vient, et ne peuvent se résoudre à rien recevoir de la part des Européens, qu'ils regardent comme les gens les plus infâmes et les plus abominables qui soient au monde.

Aussi a-t-on vu jusqu'à présent qu'il n'y a parmi les Indiens que trois sortes de personnes qui aient embrassé la religion chrétienne, lorsqu'elle leur a été prêchée par les missionnaires d'Europe reconnus pour Européens. Les premiers sont ceux qui se mirent sous la protection des Portugais, pour éviter la tyrannique domination des Maures. Tels furent les Paravas, ou habitans de la côte de la Pêcherie, qui pour cela, avant même que saint François-Xavier vînt dans les Indes, se disoient Chrétiens, quoiqu'ils ne le fussent que de nom. Ce fut pour les instruire de la religion qu'ils avoient embrassée presque sans la connoître, que ce grand Apôtre parcourut cette partie méridionale de l'Inde, avec

des travaux incroyables. En second lieu, ceux que les Portugais avoient subjugués sur les côtes par la force des armes, professèrent d'abord à l'extérieur la religion de leurs vainqueurs. Ce furent les habitans de Salsette et des environs de Goa, et des autres places que le Portugal conquit sur la côte occidentale de la grande péninsule de l'Inde. On les obligeoit à renoncer à leurs castes, et à prendre les mœurs européennes, ce qui les irritoit extrêmement, et les mettoit au désespoir. Enfin, la dernière espèce d'Indiens, qui se firent Chrétiens dans ces premiers temps, furent, ou des gens de la lie du peuple, ou des esclaves que les Portugais achetoient dans les terres, ou des personnes qui avoient perdu leur caste par leurs débauches et par leur mauvaise conduite. Ce fut principalement à l'occasion de ces derniers, qu'on recevoit avec bonté comme tous les autres lorsqu'ils vouloient se faire Chrétiens, que les Indiens conçurent tant de mépris pour les Européens. Cela joint à la haine naturelle qu'on a d'une sujétion forcée, et peut-être au souvenir de quelques expéditions militaires où il s'étoit glissé un peu de cruauté, a fait une si forte impression sur leurs esprits, qu'ils n'ont pu encore en revenir, et il y a bien de l'apparence qu'ils n'en reviendront jamais. Quelqu'un peut-être se persuadera que c'est faute d'ouvriers, ou de zèle dans les ouvriers, que les Gentils des Indes, qui sont au milieu des terres, n'ont pas embrassé la foi. On en sera détrompé, si l'on veut bien faire un peu d'attention à ce que je vais dire.

Il y a dans la ville de Goa presque autant de prêtres et de religieux que de séculiers européens; les cérémonies de la religion s'y font toutes avec autant de dignité et d'appareil que dans les premières cathédrales de l'Europe; le corps de saint François-Xavier, toujours entier, y a été jusqu'ici un mi-

racle continuel, et une preuve authentique de la vérité de notre sainte religion ; et cependant, quoiqu'on compte dans cette grande ville plus de quarante ou cinquante mille idolâtres, à peine en baptise-t-on chaque année une centaine, encore sont-ce la plupart des orphelins, qu'on arrache par ordre du vice-roi d'entre les mains de leurs proches. On ne peut pas dire ici que ce soit faute d'ouvriers ou faute de connoissances et de lumières dans les gentils. Plusieurs d'entre eux écoutent la vérité, la sentent, en demeurent persuadés de leur propre aveu ; mais ce seroit une honte pour eux de s'y soumettre, tant qu'elle leur est annoncée par des organes vils et souillés, selon eux, de mille coutumes basses, ridicules et abominables. C'est ce que les missionnaires qui venoient d'Europe dans les Indes, furent long-temps à pouvoir comprendre, ou s'ils le comprirent, ils se contentèrent de déplorer un si étrange aveuglement, sans se mettre en peine d'y apporter remède. Il n'y en a point d'autre, et l'expérience en a enfin convaincu les plus entêtés, que de renoncer aux coutumes des Européens, et d'embrasser celles des Indiens en tout ce qui ne choque ni la foi ni les bonnes mœurs, selon la règle pleine de sagesse que leur a donnée la sacrée Congrégation de la propagation de la foi.

C'est donc en menant parmi eux une vie austère et pénitente, parlant leurs langues, prenant leurs usages, tout bizarres qu'ils sont, et s'y naturalisant; enfin, en ne leur laissant aucun soupçon qu'on soit de la race des *Franguis*, qu'on peut espérer d'introduire solidement et avec succès la religion chrétienne dans ce vaste empire des Indes. Je ne parle ici que des lieux où il n'y a point d'Européens; car, sur le bord de la mer, où ils sont établis, cette méthode est impraticable. Il ne faut pas espérer qu'on puisse pousser le christianisme, des côtes dans

le fond des terres. Depuis plus de cent cinquante ans on s'en est flatté vainement ; c'est dans le centre et dans le milieu des terres qu'il faut l'établir solidement, et ensuite l'étendre vers la circonférence, et jusque sur les côtes où il n'y a qu'une partie du plus bas peuple qui soit chrétien. Le père Robert de Nobilibus, illustre par sa naissance, étant proche parent du pape Marcel II, et neveu propre du cardinal Bellarmin, mais plus illustre encore par son esprit, par son courage et par le zèle des âmes dont il brûloit, fut le premier qui, au commencement du siècle passé, mit en usage le moyen dont je viens de parler. Le nombre prodigieux de gentils qui ont embrassé depuis ce temps-là, et qui embrassent encore tous les jours notre religion dans les royaumes de Maduré, de Tanjaour, de Marava et de Maissour, marque assez que le Ciel suscita cet admirable missionnaire, non-seulement pour procurer par lui-même, et par ses frères qui l'imitent, la conversion de ces pays méridionaux de l'Inde, mais aussi pour convaincre tous les autres missionnaires qui voudroient se consacrer au salut des âmes dans l'empire du Mogol, qu'il ne restoit point d'autre moyen pour gagner à Jésus-Christ ces peuples innombrables de l'Inde. Enfin, sans sortir du royaume de Travancor, nos pères que j'y ai vus m'ont avoué qu'avec tout ce qu'ils ont d'avantages pour se faire écouter, il s'en faut bien que le fruit réponde à leurs travaux. Ils arrosent tous les jours ces sables brûlans de leurs sueurs à l'exemple de saint François-Xavier, qui souffrit sur cette côte tant de persécutions ; mais ils n'en recueillent presque que des épines ; et si on en excepte les Chrétiens de Reytoura, dont j'ai parlé, et de quelques autres églises, tous les autres font souvent gémir les ouvriers évangéliques par leur indocilité ou par leur entêtement. En voici un trait qui étoit tout r[illegible] and [illegible].

Un Chrétien de la caste des pêcheurs mourut, non-seulement sans avoir voulu recevoir les sacremens, mais même après avoir appelé les prêtres des idoles pour invoquer le démon sur lui. Quoique ce malheureux eût fait une fin si funeste, ses parens prétendoient qu'il fût enterré dans l'église. Le père leur représenta que ce seroit la profaner, et qu'un homme mort dans l'impénitence, et même dans l'apostasie, ne pouvoit pas être mis en terre sainte, ni avoir part aux suffrages des fidèles. Ces raisons firent peu d'impression sur l'esprit des parens du coupable ; ils se mirent en devoir de porter son corps à l'église. Le père en ayant barricadé les portes, ces opiniâtres résolurent de revenir, en grand nombre, les enfoncer le lendemain ; et en attendant, déposèrent le corps dans une maison voisine, sans laisser personne pour le garder. Le jour suivant ils furent fort surpris lorsque, voulant prendre ce corps pour le porter à l'église, ils trouvèrent que les *adibes* (espèce de renards), l'avoient dévoré, et qu'il n'en restoit que la carcasse. Ces animaux avoient creusé et percé la muraille, qui n'étoit que de terre, et s'étoient assouvis des entrailles et des chairs de ce malheureux. Cet accident jeta la consternation dans le village ; tous les habitans, et même les parens du défunt, crurent reconnoître la justice divine sur ce réprouvé ; ils vinrent, avec de grands cris, se jeter par terre à la porte de l'église pour implorer la miséricorde de Dieu ; ils firent avec soumission la pénitence que le père leur imposa, et allèrent jeter dans la mer les restes de ce cadavre. Il faut souvent de ces sortes d'événemens pour réveiller la crainte des Chrétiens, et les rendre plus dociles et plus soumis : cela ne seroit pas nécessaire dans nos missions de Maduré.

En traversant le royaume de Travancor, où l'idolâtrie est si enracinée, ce ne me fut pas une petite

consolation de voir le long de cette côte des croix plantées de tous côtés sur le rivage, et un grand nombre d'églises où Jésus-Christ est adoré. Les principales sont : *Mampoulain*, *Reytoura*, *Poudoutourcy*, *Culechy*, *Cabripatan*, le *Topo* et *Cuvalan*. Outre ces églises, il y en a plusieurs autres qui en sont comme des succursales. Ce fut à Culechy que je rencontrai le père André Gomez, provincial de la province de Malabar, homme d'un mérite distingué, et qui étoit supérieur de la maison professe de Goa, lorsqu'il fut choisi pour gouverner la province de Malabar. Il faisoit, selon la coutume, la visite de toute cette chrétienté; mais ayant su que nous devions bientôt arriver, mon compagnon et moi, il s'arrêta pour nous attendre. Il nous reçut avec des démonstrations de joie et de charité très-grandes, et nous conduisit au *Topo*, qu'on appelle le collége de Travancor, et qui est sa demeure ordinaire.

Ce collége est situé dans une des plus petites bourgades de cette côte; il n'est bâti que de terre, et n'est couvert que de feuilles de palmier sauvage. L'église dédiée à la sainte Vierge est aussi simple que la maison; et la vie que les pères mènent répond parfaitement à la pauvreté de l'une et de l'autre. Je fus merveilleusement édifié de voir ces hommes vénérables, par leur âge et par leurs travaux, habiter sous des huttes si misérables, dans un dépouillement qu'on peut appeler universel de toutes les commodités de la vie. La vue de Dieu, qu'ils cherchent uniquement, les entretient dans une paix et dans une tranquillité parfaite, quoiqu'exposés d'ailleurs aux insultes des idolâtres des terres et aux courses des pirates qui infestent ces mers, et qui sont venus plus d'une fois renverser leurs cabanes, et piller le peu de meubles qui s'y trouvoient.

Aussitôt que le père Provincial m'eut accordé la mission de Maduré, que j'étois venu lui demander,

je m'appliquai de toutes mes forces à apprendre la langue *tamul* ou *malabare*, afin d'être bientôt en état de faire les fonctions de missionnaire. Car c'est un ordre que les pères de cette province ont sagement établi, de ne laisser entrer personne dans la mission de Maduré, qu'il ne sache la langue du pays. Sans cette précaution, on verroit bientôt qui nous sommes, et tout seroit perdu. Le Topo n'étoit pas un lieu propre à m'avancer dans la langue autant que je le souhaitois: on ne parle pas assez bien *tamul* sur les côtes, qui ne sont habitées que par de petites gens grossiers et sans politesse. Le père Provincial eut la bonté de m'envoyer à Cotate, où je pouvois trouver moins de distraction et plus de secours. Ce qui me fit le plus de plaisir, c'est que j'y rencontrai le père Mainard, qui avoit soin de l'église de cette ville. Comme il est né dans les Indes d'un père et d'une mère français, il sait parfaitement les deux langues; la nôtre, qu'il a retenue de ses parens, et la malabare, qu'il a apprise dès l'enfance des gens du pays, et qui lui est devenue comme naturelle.

Cotate est une assez grande ville, située au pied des montagnes du cap Comorin, qui n'en est éloigné que d'environ quatre lieues. Elle est devenue fameuse en Europe et dans toutes les Indes, par une infinité de miracles qu'y a opérés, et qu'y opère encore tous les jours saint François-Xavier. Cette ville, qui termine le royaume de Travancor du côté du sud, n'est pas plus à couvert que le reste du pays, des courses des Badages, qui viennent presque tous les ans du royaume de Maduré faire le dégât dans les terres du roi de Travancor. La plaine où saint François-Xavier, le crucifix à la main, arrêta lui seul une grande armée de ces barbares, n'est qu'à deux lieues de Cotate du côté du nord. Je ne sais si lorsque le saint fit ce prodige, les rois de Travancor étoient différens de ce qu'ils sont aujourd'hui; mais,

à moins que leur puissance n'ait étrangement diminué, celui en faveur duquel saint François-Xavier mit en fuite les barbares, n'avoit assurément nulle raison de prendre la qualité de *grand Roi*, puisqu'il est un des plus petits princes des Indes, et qu'il est tributaire du royaume de Maduré. Mais comme il ne paye ce tribut que malgré lui, les Badages sont obligés d'entrer quelquefois à main armée dans ses terres pour l'exiger. Il lui seroit cependant assez facile de se mettre à couvert de leurs incursions, et de rendre même son royaume inaccessible de ce côté-là; car les Badages ne peuvent guère entrer dans le Travancor, que par un défilé de montagnes. Si l'on fermoit ce passage par une bonne muraille, et qu'on y postât un petit corps de troupes, les plus grosses armées ne pourroient le forcer, ce qui délivreroit Cotate et le reste du pays d'un pillage presque annuel, sans quoi le roi de Travancor ne sauroit tenir tête à tant d'ennemis qu'il n'a jamais vaincus, hormis une fois par leur imprudence. Le fait est assez singulier pour devoir trouver ici sa place.

Les Badages avoient pénétré jusqu'à Corculam, qui est la capitale et la principale forteresse de Travancor, et le roi lui-même, par un trait de politique, qui n'a peut-être jamais eu d'exemple, leur en avoit livré la citadelle. Ce prince se sentant plus d'esprit et de courage que n'en ont d'ordinaire les Indiens, étoit au désespoir de voir son royaume entre les mains de huit ministres, qui, de temps immémorial, laissant au prince le titre de souverain, en usurpoient toute l'autorité, et partageoient entr'eux tous les revenus de la couronne. Pour se défaire de ces sujets impérieux devenus ses maîtres, il fit un traité secret avec les Badages, par lequel il devoit leur livrer quelques-unes de ses terres, et leur remettre sa forteresse, pourvu qu'ils le délivrassent des ministres qui le tenoient en tutelle. Il y auroit eu en lui

lui de la folie de recevoir ainsi l'ennemi dans le cœur de ses états, et de vouloir, en rompant huit petites chaînes, s'en mettre une au cou infiniment plus pesante, s'il n'eût pris en même temps des mesures justes pour chasser les Badages de son royaume après qu'ils l'auroient aidé à devenir véritablement roi. Les Badages entrèrent à l'ordinaire sur les terres, sans trouver presque aucune résistance, et pénétrèrent jusqu'à la capitale. Là le prince, avec des troupes qu'il avoit gagnées, se joint à eux et les met en possession de la place. On fait mourir un ou deux des huit ministres qui le chagrinoient; les autres prennent la fuite, ou sauvent leur vie à force d'argent. Le prince fait aussi semblant d'avoir peur; mais au lieu de se cacher, il ramasse les troupes qui s'étoient dispersées, et vient fondre tout d'un coup sur la forteresse de Corculam. Les Badages, qui ne s'attendoient point à être attaqués, sont forcés; on en tue un grand nombre dans la ville, et le reste gagne en désordre le chemin par où ils étoient venus. Le prince les poursuit, le peuple s'unit à lui, et on fait main basse de tous côtés sur les Badages avant qu'ils aient le temps de se reconnoître, en sorte qu'il n'y en eut qu'un très-petit nombre qui purent retourner chez eux. Après cette victoire, le roi de Travancor rentra dans sa capitale triomphant, et prit en main le gouvernement du royaume. Il commençoit à se rendre redoutable à ses voisins, lorsque ceux de ces anciens ministres, auxquels il avoit épargné le dernier supplice et laissé du bien pour vivre honnêtement, conjurèrent contre lui, et le firent assassiner un jour qu'il sortoit de son palais. Ce vaillant prince vendit chèrement sa vie. Il tua deux de ses assassins et en blessa un troisième grièvement; mais à la fin, il succomba percé de mille coups, et mourut fort regretté de tous ses sujets, et particulièrement des Chrétiens, qu'il aimoit et qu'il favorisoit en la

Les ministres qui avoient été les auteurs de la conspiration, se saisirent derechef du gouvernement, et pour conserver quelque idée de la royauté, mirent sur le trône une sœur du Roi, dont ils ont fait un fantôme de reine. Un seul fait vous fera juger de son crédit, et en même temps de la grandeur et de la puissance de cet état. Des pêcheurs ayant pris un buffle qui s'étoit jeté dans la mer, je ne sais par quel hasard, prétendoient le vendre et en profiter; mais les officiers de la reine s'en saisirent, et l'envoyèrent à cette princesse comme un présent considérable. Elle n'en fut pas long-temps la maîtresse; car, un des gouverneurs en ayant eu envie, le lui envoya fièrement demander. La reine, quoique surprise du procédé peu honnête du ministre, n'eut point d'autre parti à prendre que de lui envoyer le buffle, et de lui faire excuse de l'avoir reçu sans son agrément.

Il n'y avoit que deux ou trois ans que la tragédie dont je viens de parler s'étoit jouée, quand j'arrivai à Cotate. Cette ville, l'une des principales de ce petit état, est partagée entre les ministres du royaume, sans que la reine y ait, à ce que je crois, la moindre autorité. Notre église se trouve située dans le quartier du principal de ces ministres. On a été plus de douze ou quinze ans à la bâtir, quoiqu'elle l'eût pu être dans six mois, parce que ces officiers, qui n'ont point d'autre dieu que leur intérêt, faisoient à tout moment suspendre l'ouvrage pour tirer de l'argent; de sorte que cet édifice a quatre fois plus coûté qu'il ne vaut; car il n'est considérable que par le lieu où on l'a élevé, le sanctuaire et l'autel étant placés à l'endroit même qu'occupoit la cabane où saint François-Xavier se retiroit le soir, après avoir prêché le jour à ces peuples. C'est à cette cabane que les gentils mirent le feu une nuit, pensant le faire périr dans les flammes. L'on rapporte que la cabane fut réduite en cendres, sans que le saint, qui y resta

toujours en prières, reçût la moindre atteinte du feu. Les Chrétiens, pour honorer un lieu si saint et si miraculeux, y plantèrent d'abord une grande croix, que Dieu rendit bientôt fameuse parmi les idolâtres mêmes, par un très-grand nombre de miracles. Il me souvient d'en avoir lu autrefois plusieurs, que le père Bartoli raconte dans la vie de l'Apôtre des Indes, aussi bien que celui des lampes suspendues devant l'image du saint, dans lesquelles l'eau brûloit comme si ç'eût été de l'huile. Comme ce miracle dura long-temps, il demeura long-temps aussi imprimé dans la mémoire des gentils, et j'ai trouvé encore sur les lieux des gens qui m'en ont parlé. Mais, pour les lampes, je fus bien surpris de n'en point voir dans l'église ce grand nombre qui y brûloient autrefois; il n'en reste qu'une qu'on entretient jour et nuit; les gentils viennent encore y prendre de l'huile par dévotion, et je crois qu'ils en usent bien autant ou plus que le feu n'en consume. On m'avoit dit aussi que la statue du saint Apôtre étoit toute couverte de perles; je n'y en vis aucune. Il ne faut pas s'en étonner; les fréquentes révolutions qui arrivent en ce royaume donnent lieu aux gentils de piller impunément l'église, comme le reste du pays; et les Paravas, qui habitent la côte de la Pêcherie, sont devenus si pauvres et si misérables depuis qu'ils ne sont plus sous la domination des Portugais, qu'ils n'ont guère de quoi orner la statue de leur saint. Le diadême qui est sur sa tête, n'a été, pendant plusieurs années, que de plomb, et ce n'est que depuis peu qu'on y en a mis un d'argent, dans lequel on a enchassé quelques diamans dont on m'avoit fait présent, et que j'ai volontiers consacrés à cet usage.

J'arrivai à Cotate peu de jours avant la fête de saint François-Xavier; j'y fus témoin de l'affluence extraordinaire du peuple qui s'y rend tous les ans pour cette solennité. On y accourt de vingt et trente

lieues à la ronde : il semble que toute la côte de la Pêcherie et celle de Travancor y soient venues fondre cette année. Les pères de notre Compagnie, qui ont soin des églises de ces deux grands rivages, s'y trouvèrent avec leurs Chrétiens, et furent occupés à entendre les confessions, tant que la veille et le jour de la fête purent durer.

J'avois une vraie douleur de ne pouvoir m'employer avec eux à un si saint ministère, faute de savoir la langue du pays; mais j'eus la consolation, pendant qu'ils confessoient, de donner la communion à plus de huit cents Chrétiens. Quand l'heure de la grand'messe fut venue, on fit sortir de l'église les gentils, et alors un des plus fameux missionnaires du pays étant monté en chaire à l'une des portes de l'église, pour être entendu également au dedans et au-dehors, prononça le panégyrique du Saint. Après avoir exposé les travaux de l'Apôtre dans la prédication de la foi au royaume de Travancor, au cap Comorin et à la côte de la Pêcherie, il s'étendit sur les prodiges qu'il avoit faits, et qu'il continuoit de faire chaque jour dans l'église de Cotate. Il prit ensuite à témoin tous les assistans d'un miracle qui venoit d'y arriver encore, il n'y avoit pas plus d'une heure, et qu'il raconta avec toutes ses circonstances.

Un idolâtre voyant qu'un de ses enfans qu'il aimoit tendrement, perdoit les yeux par une fluxion opiniâtre, s'adressa au saint Apôtre, et fit vœu de donner à son église de Cotate huit fanons, qui font environ quarante sous de notre monnoie, si son fils pouvoit être délivré d'une incommodité si fâcheuse. L'enfant guérit parfaitement, et le père vint à Cotate pour y accomplir son vœu. Il y apporta son fils et le présenta au Saint; mais au lieu de donner huit fanons, comme il s'y étoit engagé, il n'en donna que cinq, et se mit en devoir de se retirer. A peine

étoit-il hors de la porte de l'église, que, regardant l'enfant qu'il tenoit entre ses bras, il remarqua que ses yeux, qui étoient beaux et sains quand il l'avoit apporté à l'église, se trouvoient dans un état bien plus mauvais qu'avant qu'on eût fait le vœu. Saisi d'un événement si funeste, et ne doutant point que ce ne fût un châtiment du saint Apôtre, pour avoir usé de mauvaise foi dans l'accomplissement de sa promesse, il se prosterne au pied de l'autel, avoue et publie à tout le monde la faute qu'il a commise, et l'accident qui lui est arrivé; il offre les trois fanons qu'il avoit retenus, frotte les yeux de son enfant de l'huile de la lampe qui est suspendue devant l'image du Saint, et sortant ensuite de l'église, il voit avec joie que les yeux de son fils sont sans aucune apparence de mal. Il s'écrie alors qu'il est exaucé, il rentre, il se prosterne derechef au pied de l'autel, pour remercier le Saint de la grâce qu'il vient de recevoir une seconde fois par son intercession. Tous les Chrétiens et les infidèles qui se trouvèrent assemblés, se convainquirent du miracle. Le père, qui prêcha une heure après, comme j'ai dit, fit voir aux Chrétiens que le bras de Dieu n'étoit pas raccourci dans ces derniers temps, et les porta à le louer et à le remercier de ce qu'il avoit bien voulu opérer cette merveille en leur présence, pour les confirmer de plus en plus dans leur foi. Il exhorta en même temps les gentils, en faveur de qui ce dernier miracle avoit été fait, de reconnoître le Dieu tout-puissant, et de se rendre à des vérités certifiées chaque jour par tant de prodiges éclatans.

Je ne doutois nullement qu'une guérison si authentique n'ouvrît les yeux à un grand nombre d'idolâtres, ou qu'au moins le père de cet enfant ne demandât à se faire instruire sur l'heure même avec toute sa famille. Je fus étrangement surpris de voir que ni lui ni aucun de cette prodigieuse multitude

d'infidèles, qui ne pouvoient nier un fait si public et si frappant, ne pensât pas seulement à se faire chrétien. Ils regardent saint François-Xavier comme le plus grand homme qui ait paru dans ces derniers temps; ils l'appellent *Peria Padriar*, qui veut dire le *Grand Père*, et il y a même lieu de craindre qu'ils ne le mettent au rang de leurs fausses divinités, malgré le soin qu'on a de les instruire du culte qui lui est dû. Cependant ils demeurent tranquilles dans leurs erreurs, et quand nous les pressons, ils se contentent de répondre froidement, qu'ils ne peuvent abandonner leur religion pour prendre celle d'une caste aussi basse et aussi méprisable que celle des Pranguis.

Ce fut presque dans le même temps qu'une femme chrétienne vint aussi s'acquitter d'un vœu qu'elle avoit fait. Il y avoit plus de quatorze ans qu'elle étoit mariée sans avoir d'enfans, ce qui l'affligeoit sensiblement; car la stérilité n'est guère moins honteuse parmi ces peuples, qu'elle l'étoit autrefois chez les Juifs. Elle vint donc à Cotate, et fit une neuvaine au saint Apôtre pour en obtenir un enfant, qu'elle lui présenta par avance pour être son esclave. C'est la manière de vouer les enfans en ce pays-ci, au lieu de leur faire porter un habit particulier, comme on fait ailleurs. On les amène à l'église à un certain âge, et on les déclare publiquement pour esclaves du Saint, par l'intercession de qui ils ont reçu la vie, ou par qui ils ont été préservés de la mort; après quoi le peuple s'assemble, l'enfant est mis à l'enchère comme un esclave, et les parens le retirent en payant à l'église le prix qu'en a offert le plus haut enchérisseur. La femme chrétienne, dont je parle, ayant eu une fille l'année même qu'elle fit son vœu, elle l'éleva avec un grand soin pendant trois ans, afin que le prix qu'on en offriroit fût plus considérable, et qu'ainsi son offrande fût plus forte.

Elle vint ensuite, selon la coutume, la présenter à l'église. L'argent qui revient de ces espèces de rançons, s'emploie d'ordinaire à faire nourrir des orphelins, ou à donner à manger aux pauvres qui viennent de fort loin en pélerinage à Cotate.

Je ne puis passer sous silence une autre espèce de vœu qu'un gentil vint faire à l'église du Saint peu de jours après sa fête. Ces peuples ont coutume de s'associer assez souvent, tantôt cinq cents, tantôt mille, pour faire entr'eux une manière de loterie. Ils mettent tous les mois dans une bourse chacun un fanon, qui vaut, comme j'ai dit, environ cinq sous de notre monnoie. Quand la somme dont on est convenu se trouve amassée, les associés s'assemblent au jour et au lieu marqué. Chacun écrit son nom dans un billet séparé, et tous ces noms sont mis dans une urne. Après qu'on les a long-temps ballottés en présence de tout le monde, on fait approcher un enfant, qui met la main dans l'urne, et celui dont le nom sort le premier, emporte toute la somme. Par ce moyen, qui est fort innocent, des gens, de très-pauvres qu'ils étoient auparavant, peuvent devenir tout d'un coup à leur aise, et pour toujours hors de la nécessité. Un gentil qui avoit mis à deux loteries, souhaitant ardemment emporter les deux lots tout à la fois, vint un jour auparavant à l'église de Cotate, et promit d'y donner cinq fanons, si le Saint daignoit bien le favoriser à la première loterie. Plein de confiance, il se rendit avec les autres dans la place publique où l'on étoit assemblé, et publia tout haut le vœu qu'il avoit fait le jour précédent au *Grand Père*. La chose se tourna en raillerie; mais on fut bien surpris quand on vit que le premier billet tiré étoit le sien. Il emporta la somme, et alla sur le champ à l'église remercier son bienfaiteur, et s'acquitter de la dette qu'il avoit contractée. Il ajouta que s'il étoit assez heureux pour

obtenir l'autre lot par son intercession, il redoubleroit de grand cœur la même offrande qu'il venoit de faire. La confiance dont il se sentit pénétré fut si grande, que, s'étant rendu dans la place pour la seconde fois, il dit à ses compagnons d'une voix assurée, qu'ils n'avoient que faire de rien espérer, parce que le grand père des Chrétiens, qui l'avoit favorisé dans la première loterie, l'aideroit encore dans celle-ci. Quelques-uns en effet craignirent le pouvoir du Saint; d'autres s'en moquèrent et plusieurs gagèrent avec lui qu'il n'auroit rien. Il emploie à ces gageures toute la première somme qu'il avoit gagnée. On écrit les billets, on les met dans l'urne, on les brouille, l'enfant les tire, et celui de cet homme revient encore le premier, au grand étonnement de tous les assistans, qui ne voulurent plus qu'il eût part dans leurs loteries. Il s'en mit peu en peine, ayant déjà gagné des sommes considérables; mais il ne manqua pas de venir à l'église s'acquitter aussi fidèlement que la première fois du vœu qu'il avoit fait, et il donna même plus qu'il n'avoit promis. On lui parla, comme vous pouvez croire, de changer de religion, et de reconnoître le Dieu par la vertu de qui le grand Père l'avoit si libéralement et si miraculeusement assisté. Point de réponse ni de conversion. Je vous avoue, mon très-cher père, qu'on est pénétré d'une vive douleur, quand on voit le déplorable aveuglement où sont ces idolâtres, et que le démon, pour les retenir sous sa puissance, ait trouvé le secret de leur donner une horreur si affreuse des Européens, par qui seuls le salut leur peut venir. Car on ne peut pas douter, encore une fois, que le mépris qu'ils font de nous, comme *Pranguis*, ainsi qu'ils nous appellent, ne soit la vraie cause de leur obstination; puisque dans le Maduré, et dans les autres royaumes, où les ministres de l'évangile ne passent pas pour Européens, il se convertit un si grand nombre d'infidèles.

Après la fête de saint François-Xavier, je retournai au Topo, étant convenu que je reviendrois à Cotate à Noël, pour commencer tout de bon à apprendre la langue malabare. J'y fis beaucoup de progrès en peu de temps, parce que le père Maynard, dont j'ai parlé, eut la bonté de me l'enseigner avec une assiduité et des soins incroyables. Durant tout le temps que je demeurai avec ce cher missionnaire, nous ne baptisâmes que sept ou huit adultes, de caste assez basse; le plus considérable étoit le maçon qui avoit bâti notre église. Comme il étoit docile, d'un naturel doux, et qu'il n'avoit point de vices, Dieu lui fit la grâce de pénétrer les vérités de la foi à travers les nuages du *pranguinisme*, dont elles sont comme éclipsées aux yeux des gentils, qui nous connoissent pour Européens. Ce fut le premier à qui j'eus la consolation d'apprendre le catéchisme et les prières chrétiennes en langue malabare.

Mais la chose la plus singulière que je vis à Cotate pendant mon séjour, ce fut l'aventure d'un fameux pénitent idolâtre qui couroit tout le pays depuis huit ou neuf mois. Cet homme étoit dans un état à donner de la compassion. Il s'étoit fait mettre au cou une espèce de collier fort extraordinaire. C'étoit une plaque de fer de trois pieds et demi en carré, épaisse à proportion, au milieu de laquelle il y avoit une ouverture assez large. Après y avoir passé la tête, il avoit fait appliquer tout autour de l'ouverture une bande de fer, qui venoit lui serrer le cou, et qui tenoit à la plaque avec de bons clous bien rivés, afin qu'il ne lui fût pas libre de se décharger quand il voudroit d'un fardeau si pesant et si incommode. Cette large plaque ainsi enchâssée au cou, l'empêchoit de pouvoir se coucher ou appuyer sa tête contre quoi que ce soit. Ainsi quand il vouloit prendre un peu de repos, il falloit dresser des supports pour soutenir ce vaste collier des deux côtés: il s'étoit

lui-même imposé cette pénitence, pour amasser, en se montrant par le pays, une somme d'argent qu'il destinoit à creuser un *Tarpa culam*, c'est-à-dire, un étang revêtu de pierres dans une plaine où il n'y a point d'eau, et où les voyageurs souffrent beaucoup de la soif. Car c'est une dévotion de ce peuple, une manière d'honorer leurs dieux, et une œuvre des plus méritoires, de faire des réservoirs sur les grands chemins, d'entretenir des gens qui présentent de l'eau à boire aux passans, ou de bâtir de grandes salles où les étrangers puissent se retirer et se mettre à couvert pendant la nuit. Celui dont je parle, crut ne pouvoir s'attirer plus d'aumônes, qu'en paroissant dans l'état digne de pitié, où je viens de vous le représenter. Il y avoit sept ou huit jours que je l'avois rencontré dans les rues de Cotate, accablé sous le poids de son énorme collier, et recevant les aumônes que les gentils lui faisoient assez libéralement. Je fus touché de lui voir une assez heureuse physionomie, et des manières de demander plus modestes et plus soumises, que n'ont d'ordinaire les pénitens qui courent le pays. Dans ce moment, je me sentis inspiré de prier Notre-Seigneur d'avoir pitié de ce malheureux, qui seroit capable de souffrir beaucoup pour son amour, s'il savoit l'obligation qu'ont tous les hommes de n'aimer et de ne servir que lui seul. Je ne sais si Dieu eut égard à mes foibles prières; mais, huit jours après, je fus fort surpris de voir à la porte de notre église le pénitent au collier qui demandoit à parler au *Gourou* (au père). Je crus qu'il cherchoit quelque aumône, et je tâchai de lui faire entendre qu'il ne devoit rien espérer de nous, pour le sujet qui le faisoit quêter: mais comme je parlois fort mal la langue malabare, je connus qu'il ne m'entendoit pas. On me fit comprendre qu'il cherchoit autre chose que de l'argent. J'avertis le père Maynard de vouloir bien venir lui

parler. Il y vint, et s'approchant du pénitent, il lui dit: *Que venez-vous chercher à l'église des Chrétiens, où l'on honore le vrai Dieu, vous qui adorez des idoles, et qui êtes l'esclave des démons?* Le pénitent répondit avec modestie : *c'est parce qu'on m'a dit que c'étoit ici la maison du vrai Dieu que j'y viens, pour voir si je trouverai en lui plus de consolation que je n'en ai trouvé dans les dieux que j'adore, dont je ne suis guère satisfait, après tout ce que vous voyez que je fais pour leur plaire. Je viens donc m'informer de votre Dieu, et apprendre à le connoître, pour mettre en repos, s'il est possible, mon esprit, qui est depuis long-temps agité. N'est-ce pas ici*, ajouta-t-il, *le temple de l'Être souverain, Créateur du ciel et de la terre, qui récompense ceux qui le servent, et qui punit éternellement ceux qui en adorent d'autres que lui? Je n'ai jusqu'ici adoré et servi mes dieux, que parce que je n'en ai point connu de plus grand qu'eux: mais si vous me pouvez faire voir que le vôtre est au-dessus de tous, je renonce à eux, et je les abandonne pour jamais.*

Ces paroles nous touchèrent vivement, et nous eussions versé des larmes de joie, sans la crainte que nous eûmes qu'il ne cherchât peut-être à nous tromper. Pour éprouver donc sa sincérité par l'endroit que nous crûmes devoir lui être le plus sensible : *Si vous voulez*, lui dîmes-nous, *connoître le souverain Seigneur, et apprendre de notre bouche les perfections infinies qui le distinguent de vos prétendues divinités, il faut commencer par ôter de votre cou cet instrument de mortification recherchée, qui vous accable, et que vous ne portez que pour vous distinguer, et pour rendre honneur à l'ennemi de l'Être souverain; car tandis que vous en demeurerez chargé, la divine parole n'entrera point dans votre cœur, ou bien vous ne la pourrez goûter.* J'avois quelque scrupule de l'obliger à quitter

son habit de pénitent, avant que d'entrer un peu plus avant en matière, et de le disposer davantage à ce que l'on voudroit, et je craignois que cette épreuve ne le rebutât. Mais il n'en parut pas le moins du monde ébranlé. *Je suis prêt*, nous dit-il, *à tout quitter, s'il le faut, pour connoître le Souverain bien, mais je ne puis me débarrasser sans le secours d'un serrurier*. Certainement le fameux Siméon Stylite (s'il est permis de comparer un si grand saint à un homme qui étoit encore idolâtre), ne montra pas plus de soumission et de promptitude à descendre de sa colonne au premier ordre des pères du concile, que celui-ci à renoncer aux marques de pénitence, dont il se faisoit honneur parmi les gentils. Le serrurier vint, et ce ne fut qu'avec bien du temps et une peine extrême qu'il dériva les clous qui tenoient attaché le petit collier au grand. Celui qui les avoit mis ne prétendoit pas apparemment qu'on les en ôtât jamais. Ce fut dans l'église même de Saint-François-Xavier, que nous délivrâmes ce pauvre esclave de satan, du joug que son redoutable maître lui avoit imposé. La plaque étoit si pesante, que je ne la pouvois soulever de terre qu'avec peine. Nous la suspendîmes à la muraille près de l'autel, comme une dépouille enlevée à l'enfer, et une des plus précieuses offrandes qu'on eût peut-être jamais fait au saint Apôtre. Dès que le pénitent se vit libre, la joie parut peinte sur son visage, peut-être du plaisir que l'on venoit de lui faire, peut-être de l'espérance qu'il avoit qu'ayant obéi, nous allions enfin l'éclairer sur la science du salut. Sans perdre de temps le père Maynard commença à lui expliquer les mystères de notre sainte religion, et moi à lui apprendre les prières et le catéchisme, ne sachant pas assez bien la langue pour l'entretenir.

Quoiqu'il parût content de nos instructions, et qu'il fût charmé surtout de ce que nous lui disions

de la grandeur de Dieu et de son amour pour les hommes, nous lûmes plus d'une fois dans ses yeux qu'il rouloit quelques pensées chagrinantes au fond de l'âme. Ceux qui l'avoient connu dans la ville, avant qu'il s'adressât à nous, lui faisoient de sanglans reproches, non pas précisément de ce qu'il changeoit de religion, mais de ce qu'il se faisoit disciple des docteurs *Pranguis*, lui qui étoit d'une des meilleures castes de tout le pays. C'étoit en effet cette idée du *pranguinisme* qui lui causoit toute sa peine. Dès que nous le sûmes, nous prîmes la résolution de l'envoyer dans le Maduré se faire baptiser par quelqu'un de ceux qui y vivent sous l'habit de *Sanias*. (C'est le nom qu'on donne aux religieux des Indes.) Nous lui dîmes donc que nous n'étions que les *Gouroux* ou les docteurs des castes basses, qui sont sur les côtes, et qu'il lui convenoit à lui, qui étoit homme de qualité, de s'adresser aux docteurs des hautes castes, qui sont dans les terres, et de se mettre au nombre de leurs disciples; qu'il trouveroit dans le Maduré ces docteurs, qui lui enseigneroient la loi du vrai Dieu; qu'il les allât trouver, et qu'après avoir achevé de l'instruire, ils le mettroient au nombre des fidèles. Ce bon homme qui avoit pris amitié pour nous, eut beaucoup de peine à se déterminer sur le parti que nous lui proposions : mais enfin comme nous lui persuadâmes que c'étoit son avantage, il nous crut, et s'en alla trouver un de nos pères de la mission de Maduré, qui le baptisa et le renvoya ensuite dans son pays travailler à la conversion de ses parens pour lesquels il nous parut avoir beaucoup de zèle et de tendresse.

J'avançois cependant dans l'étude de la langue malabare; et le désir d'entrer au plutôt dans la mission de Maduré, faisoit que je tâchois d'y paroître bien plus savant encore que je n'étois en effet. J'en fus puni : car l'opinion qu'on eut de mon habileté retarda mon départ au lieu de l'avancer. Le père Emmanuel

Lopez, dont j'ai parlé au commencement de cette lettre, étant tombé malade sur la fin de février, et ne se trouvant personne qui pût desservir ses églises pendant le carême qui approchoit, le père Provincial m'appela au Topo, et me proposa d'aller passer le carême au nord de la côte de Travancor, pour avoir soin du père malade, et aider les fidèles en son absence, m'engageant sa parole qu'après Pâques immédiatement il m'enverroit dans la mission de Maduré, qui faisoit l'objet de tous mes vœux. Je représentai que je n'étois guère capable encore d'une pareille commission, sur-tout dans le temps de carême et de Pâques, où il faut confesser tout le monde : que pour les églises qui sont au nord du royaume de Travancor, je ne pouvois pas absolument m'en charger, parce que la langue malabare y est fort corrompue et mêlée avec la langue qu'on nomme *malcamel*: que si cependant on manquoit d'ouvriers pour assister les Chrétiens dans le temps pascal, je croyois qu'on pouvoit prendre un tempérament, qui étoit d'envoyer au nord du royaume de Travancor un des pères qui travailloit à la côte de la Pêcherie, et de me faire occuper sa place, parce que les Chrétiens de cette côte parlant fort distinctement la langue tamul, je pouvois les entendre, et me faire entendre aussi plus facilement. Le père Provincial agréa la proposition, et m'envoya à Tala, sur la côte de la Pêcherie.

Je me mis en chemin, et je remarquai dans mon voyage de terre, deux choses que je n'avois point observées quand je doublai par mer le cap Comorin. La première, est une église bâtie en l'honneur de la sainte Vierge, sur la pointe méridionale de ce cap, et au-dessous de cette pointe, un rocher qui s'avance dans la mer, et qui y forme une espèce d'île; c'est sur ce rocher que se retirèrent autrefois les Chrétiens de la côte de la Pêcherie, pour éviter la fureur des

Maures qui les poursuivoient vivement. Ce lieu leur servit d'asile plusieurs mois, pendant lesquels ils ne se nourrirent que du poisson qu'ils pêchoient, et des coquillages qu'ils pouvoient ramasser au pied de ce rocher. Depuis, on y a planté une croix, qui se découvre de fort loin. La seconde chose que je remarquai, est une grande pagode de pierre, qui est un peu plus avant dans les terres que l'église de la sainte Vierge, quoiqu'elle soit sur la même pointe. Comme cette pagode est nord et sud, et directement opposée aux montagnes qui séparent le royaume de Travancor de celui de Maduré, si l'on tiroit une ligne à travers la pagode et ces montagnes, qui n'en sont éloignées que d'une lieue et demie, on auroit une division juste de ces deux royaumes, dont celui de Travancor s'étend le long de la côte occidentale, celui de Maduré sur la côte orientale, mais bien plus avant dans les terres du côté du nord.

C'est précisément au cap Comorin que commence la côte de la Pêcherie, si fameuse par la pêche des perles. Elle forme une espèce de baie, qui a plus de quarante lieues depuis le cap Comorin, jusqu'à la pointe de Ramanancor, où l'île de Ceylan est presque unie à la terre-ferme, par une chaîne de rochers que quelques Européens appellent *le pont d'Adam*. Les gentils racontent que ce pont est l'ouvrage des singes du temps passé. Ils se persuadent que ces animaux, plus braves et plus industrieux que ceux d'aujourd'hui, se firent un passage de la terre ferme en l'île de Ceylan; qu'ils s'en rendirent maîtres, et délivrèrent la femme d'un de leurs dieux qui avoit été enlevée. Ce qui est certain, c'est que la mer, dans sa plus grande hauteur, n'a pas plus de quatre à cinq pieds d'eau en cet endroit-là; de sorte qu'il n'y a que des chaloupes, ou des bâtimens fort plats, qui puissent passer entre les intervalles de ces rochers. Toute la côte de la Pêcherie est inabordable aux vaisseaux

d'Europe, parce que la mer y brise terriblement, et il n'y a qu'à *Tutucurin* que les navires puissent passer l'hiver, cette rade étant couverte par deux îles qui en font la sûreté. Comme la côte de la Pêcherie est renommée par tout le monde, je m'imaginois y trouver plusieurs grosses et riches bourgades : il y en avoit autrefois un grand nombre, mais depuis que la puissance des Portugais s'est affoiblie dans les Indes, et qu'ils n'ont plus été en état de protéger cette côte, tout ce qui s'y trouvoit de considérable a été abandonné et détruit. Il ne reste aujourd'hui que de misérables villages, dont les principaux sont *Tala*, *Manapar*, *Alandaley*, *Pundicaël*, et quelques autres. J'excepte toujours Tutucurin, qui est une ville de plus de cinquante mille habitans, partie chrétiens et partie gentils.

Quand les Portugais parurent dans les Indes, les Paravas, qui sont les peuples de la côte de la Pêcherie, gémissoient sous la domination des Maures, qui s'étoient en partie rendus maîtres du royaume de Maduré. Dans cette extrémité, leur chef résolut d'implorer le secours des Portugais, et de se mettre avec toute sa caste sous leur protection. Les Portugais, qui ont toujours eu beaucoup de zèle pour l'établissement de la religion chrétienne, la leur accordèrent, mais à condition qu'ils embrasseroient le christianisme, à quoi les Paravas s'obligèrent. Dès que ce traité eut été conclu, les Portugais chassèrent les Maures de tout le pays, et y firent divers établissemens. Ce fut alors que la côte de la Pêcherie devint une florissante chrétienté par les travaux si connus de saint François-Xavier, qui bâtit partout des églises, que nos pères ont cultivées depuis ce temps-là avec un très-grand soin.

La liberté que les Paravas avoient sous les Portugais de trafiquer avec leurs voisins, les rendoit riches et puissans ; mais depuis que cette protection leur a manqué, ils se sont vus bientôt opprimés, et réduits

réduits à une extrême pauvreté. Leur plus grand commerce aujourd'hui vient de la pêche du poisson, qu'ils transportent dans les terres, et qu'ils échangent avec le riz et les autres provisions nécessaires à la vie, dont cette côte est presque entièrement dépourvue, n'étant couverte que de bois épineux et d'un sable aride et brûlant; car c'est uniquement ce que je trouvai dans l'espace de douze lieues, depuis le cap Comorin jusqu'à Tala, avec sept ou huit bourgades, qui ont chacune une église dépendante de celle de Tala.

Je ne pus voir la misère où vivent ces pauvres Chrétiens dont on m'avoit chargé, sans en être attendri. Je tâchai d'adoucir leurs peines, qui ne sauroient manquer d'être très-méritoires, à en juger par la vivacité de leur foi, et par leur attachement simple et fervent à toutes les pratiques de piété, que les pères Portugais de notre Compagnie ont eu soin d'introduire parmi eux. Une des choses qui contribue le plus à rendre cette chrétienté si distinguée entre toutes les autres, c'est le soin qu'on prend d'enseigner de très-bonne heure la doctrine chrétienne aux plus petits enfans. Cette sainte coutume s'est conservée inviolablement en ce pays-là depuis le temps de saint François-Xavier. Il étoit persuadé que la foi ne pouvoit manquer de jeter de profondes racines dans le cœur des habitans, si dès la première enfance on les instruisoit bien des mystères et des préceptes de notre religion. La suite a fait voir qu'il ne se trompoit pas; car nulle part ailleurs dans les Indes, on ne trouve ni plus de crainte de Dieu, ni plus d'attachement au christianisme que chez les Paravas. Depuis qu'un enfant commence, pour ainsi dire, à bégayer, jusqu'à ce qu'il se marie, il est obligé de se rendre tous les jours à l'église; les filles le matin au soleil levé, les garçons le soir au soleil couché. Ils récitent d'abord tous ensemble les prières ordinaires du matin et du soir, après quoi se partageant

en deux chœurs, et demeurant tous assis à terre, deux des plus habiles de chaque chœur se lèvent au milieu de l'église, et par forme de demandes et de réponses, répètent toute la doctrine chrétienne. Après cette première répétition, où il n'y a qu'eux qui parlent, ils interrogent ceux des deux chœurs qui les ont écoutés, lesquels tous ensemble répondent à la demande qu'on leur fait. Au reste cette doctrine chrétienne comprend non-seulement l'explication des mystères et des préceptes de la religion, mais encore, comme j'ai dit, la manière de se confesser et de communier, et des méthodes pour bien faire toutes les autres actions, auxquelles ces fervens Chrétiens se trouvent ainsi accoutumés presque avant l'usage de la liberté et de la raison. La doctrine chrétienne étant achevée, on se remet à genoux pour faire un acte de contrition, et après avoir récité le *Salve Regina*, et la prière à l'Ange gardien, on demande la bénédiction de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge, et l'on se retire. Cette pratique s'observe non-seulement dans les lieux où les pères font leur demeure, mais encore dans toutes les autres bourgades, où les chefs, comme les vicaires de chaque église, assemblent les enfans et leur font faire assidument tout ce que je viens de marquer.

Comme les pères qui cultivent cette grande chrétienté, ne sont pas en fort grand nombre, les fidèles commencent dès les premiers jours du carême à s'acquitter du devoir pascal. Ainsi après avoir pris à Tala les connoissances nécessaires, je commençai la visite de mes églises pour préparer tout le monde à la confession et à la communion. Ayant remarqué qu'une église fort ancienne de la petite bourgade de Cuttangeli menaçoit ruine, et qu'on n'y étoit pas en sûreté, j'en fis bâtir une nouvelle. Je fatiguai beaucoup dans mes tournées, et je fus plus d'une fois en danger d'être dévoré par les tigres qui sortent

des bois pour chercher de l'eau. On ne sauroit croire le désordre que ces bêtes féroces ont fait cette année sur toute la côte. Outre le bétail qu'ils ont enlevé, on compte plus de soixante et dix personnes qui ont disparu, et qui ont été apparemment dévorées par ces cruels animaux. On les voyoit s'approcher sur le soir, des étangs qui sont pour l'ordinaire assez près des villages: malheur alors au bétail, aux enfans, et même aux hommes qui se trouvoient à leur portée. Rien ne leur échappoit. La crainte qu'on en avoit étoit devenue si grande, que toutes les nuits on faisoit la garde dans les villages et l'on y allumoit de grands feux. Personne n'osoit sortir de sa maison durant les ténèbres, ni se mettre en chemin; il n'étoit pas même trop sûr de marcher le jour, à moins qu'on ne fût bien accompagné. Cela ne m'empêcha pas pourtant de traverser plus d'une fois durant la nuit de grandes forêts, pour aller administrer les sacremens à de pauvres moribonds qui ne pouvoient pas attendre. Je prenois la précaution de me faire escorter par quelques Chrétiens, les uns portant des torches allumées, et les autres battant le tambour, dont le bruit épouvante les tigres et les met en fuite. Une chose qui doit paroître extraordinaire, et qui ne peut venir que d'une protection de Dieu toute particulière, c'est que dans tout le carnage qu'ont fait depuis un an ces redoutables animaux, aucun Chrétien n'a péri. On a même pris garde que les Gentils se trouvant avec les Chrétiens, les tigres dévoroient les idolâtres sans faire aucun mal aux fidèles; ceux-ci trouvant des armes sûres dans le signe de la croix, et dans les saints noms de Jésus et de Marie; ce que les Gentils voyant avec admiration, ils ont commencé aussi à se servir des mêmes armes pour éviter la fureur des tigres, et se préserver du danger.

Le bois infesté par les tigres règne pendant cinq ou six lieues; le reste de la côte n'est que

un sable qui fatigue extrêmement les voyageurs. J'éprouvai encore là les soins de la divine Providence. Je marchois le long de la mer pendant une nuit fort obscure, accompagné de deux de mes catéchistes, et je me trouvai sur le bord d'une petite rivière que j'avois traversée quelque temps auparavant sans aucun danger. Avançant comme pour passer ce gué, je tombai tout à coup avec le catéchiste qui me soutenoit, dans un grand fond que la marée avoit creusé en mangeant et emportant le sable. Nous nous serions noyés dans cette espèce d'abîme sans la main de Dieu qui nous soutint. Nous en fûmes quittes pour être bien mouillés, ce qui ne nous empêcha pas de continuer notre route jusqu'à la plus prochaine église où nous rendîmes grâces à Notre-Seigneur, de nous avoir délivrés de ce danger.

Après avoir visité les églises de mon district, je revins la semaine-sainte à Tala, où un grand nombre de Chrétiens se rendirent de diverses bourgades des environs. Je travaillai beaucoup pendant ce saint temps; les confessions me fatiguoient extraordinairement par la difficulté que j'avois à les entendre; car ces peuples parlent avec une vîtesse surprenante, ou peut-être que cela me paroissoit ainsi, parce que je n'avois pas encore l'oreille bien faite à leur langage. Les larmes me venoient quelquefois aux yeux, quand ne pouvant comprendre ce qu'ils me disoient, il falloit les faire recommencer jusqu'à trois et quatre fois; ce que ces bonnes gens faisoient avec une patience merveilleuse, cherchant même les mots et les tours les plus aisés pour s'exprimer. Outre le travail des confessions, j'avois celui de la prédication; et comme il m'étoit impossible de parler encore sur le champ, j'étois obligé de préparer et d'apprendre par cœur ce que je devois dire. Cependant quoique je fisse une infinité de fautes, soit dans le tour de la langue, soit dans la prononciation, qui est très-

difficile, ils ne paroissoient point rebutés de m'entendre, aimant mieux, disoient-ils, ouir quatre paroles de la bouche des pères, quoique mal arrangées et mal prononcées, que les grands discours que leurs catéchistes leur auroient pu faire.

Je fis dresser en divers endroits de la bourgade, plusieurs petits reposoirs, et le jeudi-saint, sur le soir, nous y allâmes tous en procession faire les stations de la passion. A chaque station, on faisoit tout haut des prières et des actes conformes au mystère qu'on venoit honorer. Les stations achevées, nous retournâmes à l'église qui se trouva trop petite pour la grande multitude de Chrétiens qui s'y étoient rendus de tous côtés. Je sortis, et tout le peuple s'étant rangé dans la place vis-à-vis l'église, mon catéchiste raconta fort au long l'histoire de la passion de Notre-Seigneur. Je fis ensuite, le crucifix à la main, un petit discours, dans lequel je tâchai de leur inspirer des sentimens de pénitence et d'amour envers notre divin Maître. Il étoit assez avant dans la nuit lorsqu'on se sépara. Le lendemain on revint pour les cérémonies du vendredi-saint, que nous fîmes toutes excepté celles de la messe : car il n'est pas permis, dans ces églises, de garder, du jeudi au vendredi, une hostie consacrée, à cause des soudaines irruptions que les Gentils, qui viennent du milieu des terres, font quelquefois sur les Chrétiens. Ce fut à l'adoration de la croix qu'il m'eût été bien difficile de retenir mes larmes, les voyant couler en abondance des yeux de la plupart de nos fervens Chrétiens. Jésus-Christ eût été là présent attaché sur la croix, qu'ils n'eussent pas embrassé ses genoux avec plus de démonstrations de reconnoissance et de tendresse. Nous exposâmes l'après-dînée une représentation du saint suaire, tel qu'on le montre dans plusieurs églises d'Europe; il y eut encore bien des pleurs répandus à cette pieuse cérémonie. Je

parlai aussi un moment sur ce sujet, et l'on fit des prières et des chants en l'honneur de la passion de Notre-Seigneur. J'employai le samedi-saint, le jour de Pâques et le reste des fêtes à confesser ceux qui ne s'étoient pas encore acquittés de ce devoir; après quoi je partis pour faire une seconde fois la visite de mes églises, et travailler plus à loisir que la première à l'instruction de ceux dans qui j'avois trouvé quelque ignorance. Mais le jour même que je m'étois mis en chemin, je reçus une lettre du père Provincial, qui m'ordonnoit de remettre le soin de cette mission à deux pères qu'il y envoyoit, et de me préparer selon sa promesse à entrer incessamment dans celle de Maduré.

Dès que j'eus lu la lettre, je me rendis au Topo pour recevoir les ordres et les dernières instructions de mon supérieur. Il me les donna, et je pris la route de Maduré. Après avoir traversé de nouveau le cap Comorin, je vins par Tala, Manapar, Alandaley et Punicael, me rendre à Tutucurin. Cette ville est presque à une égale distance du cap Comorin et du passage de Ramanancor. Comme Punicael est sur le bord d'une petite rivière qui a deux embouchures, on va aisément par eau de là à Tutucurin. Pour cela il n'y a qu'à observer le temps des marées; pendant le flux, on remonte de Punicael, qui est à la première embouchure, jusqu'au confluent des deux bras de la rivière: au reflux, on descend jusqu'à la seconde embouchure, où se trouve Tutucurin.

Tutucurin paroît, à ceux qui y abordent par mer, une fort jolie ville. On découvre divers bâtimens assez élevés dans les deux îles qui la couvrent, une petite forteresse que les Hollandais ont bâtie depuis quelques années pour se mettre à couvert des insultes des Gentils qui viennent des terres, et plusieurs grands magasins bâtis sur le bord de l'eau, qui font un assez bel aspect. Mais dès qu'on a mis pied à

terre, toute cette beauté disparoît, et l'on ne trouve plus qu'une grosse bourgade presque toute bâtie de *palhotes*. Les Hollandais tirent de Tutucurin des revenus considérables, quoiqu'ils n'y soient pas absolument les maîtres. Toute la côte de la Pêcherie appartient en partie au roi de Maduré, et en partie au prince de Marava, qui a secoué depuis peu le joug de Maduré, dont il étoit tributaire auparavant. Les Hollandais voulurent, il y a quelques années, s'accommoder avec le prince de Marava, de ses droits sur la côte de la Pêcherie, et sur tout le pays qui en dépend. Ils lui envoyèrent pour cela une célèbre ambassade avec de magnifiques présens. Le prince reçut les présens, et donna de grandes espérances, dont on n'a vu jusqu'à présent aucun effet.

Les Hollandais, sans être maîtres de la côte, n'ont pas laissé d'agir souvent à peu près comme s'ils l'étoient. Il y a quelqnes années qu'ils s'emparèrent des églises des pauvres Paravas pour en faire des magasins, et des maisons des missionnaires pour y loger leurs facteurs. Les pères furent obligés de se retirer dans les bois où ils se firent des huttes, pour ne pas abandonner leur troupeau dans un si pressant besoin. Il est vrai que les Paravas montrèrent en cette occasion une fermeté inébranlable et un attachement inviolable pour leur religion. On les voyoit tous les dimanches sortir en foule de Tutucurin, et des bourgades, pour aller entendre la messe dans les bois. Les pères y exerçoient, au milieu des gentils, les fonctions de leur ministère plus librement qu'ils n'eussent fait auprès des Hollandais. Le zèle des Paravas choqua apparemment quelques-uns de ces Messieurs; ils se mirent en tête de les pervertir, et de leur faire embrasser leur religion. Dans cette vue, ils appelèrent de Batavia un ministre pour instruire, disoient-ils, ces pauvres abusés; mais la tentative réussit mal. Dès la première conférence que

le chef de la caste des Paravas eut avec le prédicant, il le confondit par ce raisonnement : *Vous devez savoir,* lui dit-il, *que quoique notre caste eût embrassé la religion catholique avant la venue du Grand-Père dans les Indes* (c'est de saint François-Xavier qu'il parloit), *nous n'étions chrétiens que de nom, mais gentils en effet. La foi que nous professons, ne prit racine dans nos cœurs, que par la force et par le nombre des miracles que notre saint Apôtre opéra dans tous les lieux de cette caste. C'est pourquoi avant que vous nous parliez de changer de religion, il faut, s'il vous plaît, que premièrement vous fassiez à nos yeux, non pas seulement autant de miracles qu'en a fait le Grand-Père, mais beaucoup davantage, puisque vous voulez nous prouver que la loi que vous nous apportez est meilleure que celle qu'il nous a enseignée. Ainsi, commencez par ressusciter du moins une douzaine de morts : car saint François-Xavier en a ressuscité cinq ou six dans cette côte ; guérissez tous nos malades, rendez notre mer une fois plus poissonneuse qu'elle n'est, et quand cela sera fait, nous verrons ce qu'il y aura à vous répondre.* Le pauvre ministre ne sachant que répliquer à ce discours, et voyant d'ailleurs cet air de fermeté et de raison, qu'il n'attendoit pas dans des pêcheurs, ne songea qu'à se rembarquer au plus vîte. Mais, avant que de le laisser partir, on voulut voir si la violence n'auroit pas plus de pouvoir que l'exhortation. On se mit donc en devoir de forcer les Paravas d'aller au prêche. Le chef de la caste eut le courage de faire afficher un écrit à la porte de la loge hollandaise, par lequel il déclaroit que si quelque Paravas alloit au temple des Hollandais, il seroit traité à l'heure même comme rebelle à Dieu et traître à la nation. Personne ne fut tenté d'y aller, excepté un seul. C'étoit un homme riche et puissant, dont la fortune dépendoit des Hollandais, et qui fut assez

lâche, de peur de s'attirer leur disgrâce, pour s'y trouver une fois.

On en avertit le chef de la caste des Paravas, lequel résolut d'en faire un exemple. Il mit donc ses gens sous les armes, se saisit des avenues, afin qu'à la sortie du temple, le coupable ne pût lui échapper. Dès qu'il parut, il le fit mettre à mort. Les Hollandais voulurent se mettre en devoir de le secourir; mais ils n'y furent pas à temps, et ils furent obligés eux-mêmes de se retirer, pour ne pas irriter des peuples qui étoient résolus de conserver leur religion aux dépens de leur vie.

Ces persécutions ont cessé par la grâce de Dieu; il est venu des directeurs plus doux et plus raisonnables, qui bien loin d'inquiéter ces peuples sur leur religion et de leur faire violence, ont consenti que leurs anciens pasteurs revinssent demeurer dans les bourgades, et continuassent les mêmes fonctions qu'ils avoient toujours faites depuis saint François-Xavier. Au reste, je dois rendre cette justice aux directeurs d'aujourd'hui, que j'en ai trouvé parmi eux de très-honnêtes, qui gagnoient l'affection des peuples, et se faisoient aimer des missionnaires, lesquels, de leur côté, leur rendoient dans l'occasion des services assez importans.

Pour ce qui regarde le commerce des Hollandais sur cette côte, outre les toiles qu'on leur apporte de Maduré, et qu'ils échangent avec le cuir du Japon et les épiceries des Moluques, ils tirent un profit considérable de deux sortes de pêches qui se font ici, celle des perles et celle des *xanxus*. Les xanxus sont de gros coquillages semblables à ceux avec lesquels on a coutume de peindre les Tritons. Il est incroyable combien les Hollandais sont jaloux de ce commerce; il iroit de la vie pour un Indien qui oseroit en vendre à d'autres qu'à la compagnie de Hollande. Elle les achète presque pour

rien, et les envoie dans le royaume de Bengale, où ils se vendent fort cher. On scie ces coquillages selon leur largeur : comme ils sont ronds et creux, quand ils sont sciés, on en fait des bracelets, qui ont autant de lustre que le plus brillant ivoire. Ceux qu'on pêche sur cette côte, en une quantité extraordinaire, ont tous leurs volutes de droite à gauche. S'il s'en trouvoit quelqu'un qui eût ses volutes de gauche à droite, ce seroit un trésor que les Gentils estimeroient des millions, parce qu'ils s'imaginent que ce fut dans un xanxus de cette espèce qu'un de leurs dieux fut obligé de se cacher, pour éviter la fureur de ses ennemis qui le poursuivoient par mer.

La pêche des perles enrichit la compagnie de Hollande d'une autre manière. Elle ne fait pas pêcher pour son compte, mais elle permet à chaque habitant du pays, Chrétien, Gentil ou Mahométan, d'avoir pour la pêche autant de bateaux que bon lui semble, et chaque bateau lui paye soixante écus et quelquefois davantage. Ce droit fait une somme considérable; car il se présentera quelquefois jusqu'à six ou sept cents bateaux pour la pêche. On ne permet pas à chacun d'aller travailler indifféremment où il lui plaît, mais on marque l'endroit destiné pour cela. Autrefois, dès le mois de janvier, les Hollandois déterminoient le lieu et le temps où la pêche se devoit faire cette année-là, sans en faire l'épreuve auparavant; mais comme il arrivoit souvent que la saison ou le lieu marqué n'étoit pas favorable, et que les huîtres manquoient, ce qui causoit un notable préjudice après les grandes avances qu'il avoit fallu faire, on a changé de méthode, et voici la règle qu'ils observent aujourd'hui.

Vers le commencement de l'année, la compagnie envoie dix ou douze bateaux, au lieu où l'on a dessein de pêcher. Ces bateaux se séparent en diverses rades, et les plongeurs pêchent chacun quelques milliers

d'huîtres, qu'ils apportent sur le rivage. On ouvre chaque millier à part, et on met aussi à part les perles qu'on en tire. Si le prix de ce qui se trouve dans un millier monte à un écu ou au-delà, c'est une marque que la pêche sera en ce lieu-là très-riche et très-abondante : mais si ce que l'on peut tirer d'un millier n'alloit qu'à trente sous, comme le profit ne passeroit pas les frais qu'on seroit obligé de faire, il n'y auroit point de pêche cette année-là. Lorsque l'épreuve réussit et qu'on a publié qu'il y aura pêche, il se rend de toutes parts sur la côte au temps marqué, une affluence extraordinaire de peuple et de bateaux, qui apportent toutes sortes de marchandises. Les commissaires hollandais viennent de Colombo, capitale de l'île de Ceylan, pour présider à la pêche. Le jour qu'elle doit commencer, l'ouverture s'en fait de grand matin par un coup de canon. Dans ce moment tous les bateaux partent et s'avancent dans la mer, précédés de deux grosses chaloupes hollandaises, qui mouillent l'une à droite et l'autre à gauche pour marquer les limites du lieu de la pêche, et aussitôt les plongeurs de chaque bateau se jettent à la hauteur de trois, quatre et cinq brasses. Un bateau a plusieurs plongeurs qui vont à l'eau tour à tour : aussitôt que l'un revient, l'autre s'enfonce. Ils sont attachés à une corde dont le bout tient à la vergue du petit bâtiment, et qui est tellement disposée, que les matelots du bateau, par le moyen d'une poulie, la peuvent aisément lâcher ou tirer, selon le besoin qu'on en a. Celui qui plonge a une grosse pierre attachée au pied, afin d'enfoncer plus vîte ; et une espèce de sac à sa ceinture pour mettre les huîtres qu'il pêche. Dès qu'il est au fond de la mer, il ramasse promptement ce qu'il trouve sous sa main, et le met dans son sac. Quand il trouve plus d'huîtres qu'il n'en peut emporter, il en fait un monceau, et revenant sur l'eau pour prendre

haleine, il retourne ensuite, ou envoie un de ses compagnons le ramasser. Pour revenir à l'air, il n'a qu'à tirer fortement une petite corde, différente de celle qui lui tient le corps; un matelot qui est dans le bateau, et qui tient l'autre bout de la même corde pour en observer le mouvement, donne aussitôt le signal aux autres, et dans le moment on tire en haut le plongeur, qui pour revenir plus promptement détache s'il peut la pierre qu'il a au pied. Les bateaux ne sont pas si éloignés les uns des autres, que les plongeurs ne se battent assez souvent sous les eaux, pour s'enlever les monceaux d'huîtres qu'ils ont ramassés.

Il n'y a pas long-temps qu'un plongeur, ayant vu qu'un de ses compagnons lui avoit volé ainsi plusieurs fois de suite ce qu'il avoit eu bien de la peine à recueillir, jugea à propos d'y mettre ordre. Il lui pardonna la première et la seconde fois; mais voyant qu'il continuoit à le piller, il le laissa plonger le premier, et l'ayant suivi de près avec un couteau à la main, il le massacra sous les eaux, et l'on ne s'aperçut de ce meurtre que lorsqu'on retira le corps de ce malheureux, sans vie et sans mouvement. Ce n'est pas là ce qu'on a le plus à craindre dans cette pêche. Il court en ces mers des requins si forts et si terribles, qu'ils emportent quelquefois et le plongeur et ses huîtres, sans qu'on en entende jamais parler.

Quant à ce que l'on dit de l'huile que les plongeurs mettent dans leur bouche, ou d'une espèce de cloche de verre, dans laquelle ils se renferment pour plonger, ce sont des contes de personnes qui veulent rire ou qui sont mal instruites. Comme les gens de cette côte s'accoutument dès l'enfance à plonger et à retenir leur haleine, ils s'y rendent habiles, et c'est suivant leur habileté qu'ils sont payés. Avec tout cela, le métier est si fatigant,

qu'ils ne peuvent plonger que sept ou huit fois par jour. Il s'en trouve qui se laissent tellement transporter à l'ardeur de ramasser un plus grand nombre d'huîtres, qu'ils en perdent la respiration et la présence d'esprit; de sorte que, ne pensant pas à faire le signal, ils seroient bientôt étouffés, si ceux qui sont dans le bateau n'avoient soin de les retirer, lorsqu'ils demeurent trop long-temps sous l'eau. Ce travail dure jusqu'à midi, et alors tous les bateaux regagnent le rivage.

Quand on est arrivé, le maître du bateau fait transporter dans une espèce de parc les huîtres qui lui appartiennent, et les y laisse deux ou trois jours, afin qu'elles s'ouvrent, et qu'on puisse en tirer les perles. Les perles étant tirées et bien lavées, on a cinq ou six petits bassins de cuivre, percés comme des cribles, qui s'enchassent les uns dans les autres, en sorte qu'il reste quelque espace entre ceux de dessus et ceux de dessous. Les trous de chaque bassin sont différens pour la grandeur; le second bassin les a plus petits que le premier, le troisième que le second, et ainsi des autres. On jette dans le premier bassin les perles grosses et menues, après qu'on les a bien lavées comme j'ai dit. S'il y en a quelqu'une qui ne passe point, elle est censée du premier ordre; et celles qui restent dans le second bassin sont du second ordre, et de même jusqu'au dernier bassin, lequel n'étant point percé, reçoit les semences de perles. Ces différens ordres font la différence des perles, et leur donnent ordinairement le prix, à moins que la rondeur plus ou moins parfaite, ou l'eau plus ou moins belle, n'en augmente ou diminue la valeur. Les Hollandais se réservent toujours le droit d'acheter les plus grosses: toutefois si celui à qui elles appartiennent ne veut pas les donner pour le prix qu'ils en offrent, on ne lui fait aucune violence, et il lui est permis de les vend

à qui il lui plaît. Toutes les perles qu'on pêche le premier jour appartiennent au roi de Maduré ou au prince de *Marava*, suivant la rade où se fait la pêche. Les Hollandais n'ont point la pêche du second jour, comme on l'a quelquefois publié ; ils ont assez d'autres moyens de s'enrichir. Le plus court et le plus sûr est d'avoir de l'argent comptant : pourvu qu'on paye sur le champ, on a tout ici à fort grand marché.

Je ne parlerai point d'une infinité de vols et de supercheries qui se font dans cette pêche; cela nous mèneroit trop loin. Je vous dirai seulement qu'il règne pour l'ordinaire de grandes maladies sur cette côte au temps de la pêche, soit à cause de la multitude extraordinaire de peuple qui s'y rend de toutes parts et qui n'habite pas fort à l'aise, soit à cause que plusieurs se nourrissent de la chair des huîtres, qui est indigeste et malfaisante, soit enfin à cause de l'infection de l'air ; car la chair des huîtres étant exposée à l'ardeur du soleil, se corrompt en peu de jours, et exhale une puanteur qui peut toute seule causer des maladies contagieuses.

La pêche qui s'est faite cette année à Tutucurin a été très-malheureuse. L'épreuve s'en étoit trouvée très-belle, et on y étoit accouru de toutes parts; mais quand l'ouverture de la pêche se fit vers la fin du mois de mars, on fut bien surpris de voir que tous les plongeurs ensemble n'avoient ramassé que deux ou trois milliers d'huîtres, et presque point de perles dedans. La désolation fut encore plus grande les jours suivans; car, comme si les huîtres avoient tout à coup disparu, on n'en trouva plus aucune. Plusieurs attribuèrent cet accident aux courans qui avoient apporté des sables et couvert les huîtres : quelques Chrétiens le regardèrent comme un châtiment du Ciel. On avoit coutume de temps immémorial, de donner à l'église la plus prochaine de l'endroit où se faisoit le pêche, les premières perles

que prenoient les pêcheurs chrétiens : mais cette année on résolut de ne point se conformer à ce pieux usage. Les inventeurs d'une pareille épargne n'en furent pas plus riches, et la pêche fut perdue au grand préjudice des Hollandais, des habitans de la côte et de tous les étrangers qui avoient fait de très-grandes avances.

Pendant que je m'instruisois ainsi des nouvelles du pays, j'écrivis au père Xavier Borghèse, qui de tous les missionnaires de Maduré étoit le plus proche de Tutucurin, pour l'informer de mon dessein, le prier de m'envoyer des guides, et savoir de lui comment je me comporterois à mon entrée dans une terre, qui faisoit depuis long-temps l'objet de mes plus ardens désirs. Ce père me répondit très-obligeamment qu'il ne s'en fieroit pas à des guides pour me conduire, et qu'il viendroit lui-même me prendre à Tutucurin, si le temps étoit propre à entrer dans le Maduré ; mais que tout le pays étant en armes, ce seroit s'exposer à un péril évident d'être volé ou massacré, que de se mettre alors en chemin. Il ajoutoit qu'on venoit d'arrêter prisonnier le père Bernard de Saa, son voisin, pour avoir converti un homme d'une haute caste ; qu'on l'avoit traîné devant les juges, et qu'à force de coups on lui avoit fait sauter une partie des dents de la bouche, pendant qu'on déchiroit ses catéchistes à coups de fouet ; que dans tout le pays l'émotion étoit générale contre les Chrétiens ; enfin, qu'étant lui-même en danger d'être pris à chaque moment, il n'avoit garde de conseiller à un étranger de se rendre auprès de lui dans une conjoncture si fâcheuse. Je fus touché de la persécution des Chrétiens ; mais je le fus bien plus vivement de ce qu'on m'empêchoit d'aller prendre part à leurs souffrances. Néanmoins, sans me rebuter d'une réponse qui sembloit m'ôter toute espérance, j'écrivis une seconde fois au père Borghèse, et le suppliai de faire tous ses

efforts pour me procurer l'entrée dans ma chère mission : je lui ajoutai que s'il ne le vouloit pas, à quoi je le conjurois de bien penser devant Dieu, j'étois résolu de m'embarquer pour aller chercher une autre porte, ou par le royaume de Tanjaour, ou par quelque autre endroit que ce pût être, nul danger et nulle difficulté n'étant capables de m'arrêter. Cette seconde lettre tomba heureusement entre les mains du père Bernard de Saa, qui venoit d'être exilé pour la foi, après avoir été très-cruellement traité, comme je viens de le marquer. Il s'étoit retiré depuis deux ou trois jours à Camien-Naiken-Patti. Il y reçut ma lettre, et l'ouvrit suivant la permission que lui en avoit donnée le père Borghèse. Voyant un homme déterminé à tout tenter et à tout souffrir, il crut qu'il étoit inutile de me faire aller chercher bien loin l'entrée d'une mission, à la porte de laquelle je me trouvois, et que, danger pour danger, il valoit mieux que je me livrasse à ceux du lieu où l'on me destinoit, qu'à d'autres où je périrois peut-être sans aucun fruit. C'est ce qu'il m'écrivit en m'envoyant ses catéchistes, pour me servir de guides. L'arrivée de ces Chrétiens si attendus, et dont quelques-uns avoient beaucoup souffert pour la vraie religion, me causa une joie des plus sensibles. Je partis avec eux de Tutucurin sans différer. C'étoit sur le soir du dimanche de la très-sainte Trinité, où j'avois lu à la messe l'ordre que Notre-Seigneur donna à ses apôtres, d'aller par tout le monde prêcher l'évangile et baptiser les nations. Je sortis de la ville, comme pour aller confesser quelque malade, et, à l'entrée de la nuit, me trouvant dans le bois, je quittai mon habit ordinaire de Jésuite, pour prendre celui des missionnaires de Maduré. Les Paravas qui m'avoient accompagné jusque-là, s'en retournèrent; et je m'abandonnai à la conduite de mes guides, ou plutôt à celle de Notre-Seigneur. Nous marchâmes

presque

presque toute la nuit dans une grande obscurité jusqu'au lever de la lune. Mes gens prétendoient laisser le chemin ordinaire, et me conduire au travers des bois, pour éviter une petite forteresse, dont la garnison a coutume de faire de grandes violences aux passans. Elle étoit alors beaucoup plus à craindre à cause des troubles du royaume. Mais, soit que mes guides sussent mal les chemins détournés, ou que dans les ténèbres ils se fussent trompés, nous nous trouvâmes, sans y penser, presqu'au pied de la forteresse, et contraints de passer près le corps-de-garde, qui étoit à la porte. Je pris sur le champ mon parti, qui fut de ne montrer ni crainte ni défiance : je dis à mes conducteurs de s'entretenir entr'eux, comme s'ils eussent été des gens de la bourgade voisine. Ils suivirent mon conseil, élevèrent la voix, portèrent même la parole à quelqu'un des gardes d'un air familier et délibéré, comme en pays de connoissance. Ce stratagème réussit heureusement ; nous passâmes sans que la pensée vînt à aucun des gardes d'examiner davantage qui nous étions ; la Providence veillant ainsi sur moi et sur nos chers missionnaires, à qui je portois de petits secours dont ils avoient un très-grand besoin.

Le danger évité, nous continuâmes notre route, et nous arrivâmes un peu avant le jour à Camien-Naiken-Patti, où le père Bernard de Saa m'attendoit avec une inquiétude d'autant plus grande, qu'il avoit appris que le jour d'auparavant on avoit commis un vol considérable sur le chemin que je devois tenir. Je ne saurois vous exprimer avec quelle tendresse j'embrassai un confesseur de Jésus-Christ, sorti tout récemment de la prison, et de dessous les coups des ennemis du nom chrétien, ni ce que Dieu me fit sentir de consolation en prenant possession de cette terre bénie, après tant de désirs, de travaux, de courses, et de craintes de n'y arriver peut-être

jamais. Ce seroit le lieu de vous mander l'histoire de la nouvelle persécution, et l'état où se trouvent aujourd'hui ces églises: mais cette lettre n'est déjà que trop longue, et vous me permettrez de remettre à la première que j'aurai l'honneur de vous écrire plusieurs choses très-curieuses. Je me recommande cependant plus que jamais à vos saints sacrifices, moi et les disciples que j'espère que le Seigneur va me donner, et je suis avec bien du respect, etc.

LETTRE

Du père Mauduit, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au père le Gobien, de la même Compagnie.

A Pouleour, dans les Indes orientales, le 29 septembre 1700.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

J'AI eu la consolation de recevoir deux de vos lettres; j'ai répondu à la première il y a déjà plus d'un an, et je répondrai maintenant à la seconde qu'on m'a envoyée de Pondichery, où les vaisseaux du Roi sont heureusement arrivés depuis quelques jours. J'aurois bien souhaité vous écrire par les vaisseaux de la Compagnie royale des Indes; mais, lorsqu'ils partirent, j'étois si occupé auprès des malades de l'escadre commandée par M. des Augers, que je ne pus trouver un seul moment pour le faire.

Je me rendis à Pondichery quelque temps après le départ de ces vaisseaux, dans la vue de me consacrer entièrement à la pénible et laborieuse mission

de Maduré, et de me joindre au père Bouchet, qui y travaille depuis plusieurs années avec un zèle et un succès qu'on ne peut assez admirer. Je fis toutes les avances nécessaires pour l'exécution d'une si sainte entreprise ; mais Dieu, qui avoit d'autres desseins sur moi et sur mes compagnons, ne permit pas que j'y réussisse.

Je ne me rebutai pourtant point, non plus que le père de la Breuille, supérieur de nos missions françaises des Indes, avec lequel j'agissois de concert. Nous formâmes le dessein de porter la foi dans les royaumes voisins de celui de Maduré, et d'y établir une nouvelle mission sur le modèle de celle que nos pères portugais ont dans ce royaume. Nos compagnons ayant approuvé cette résolution, nous ne cherchâmes plus que les moyens de faire réussir une œuvre si glorieuse à Dieu et si avantageuse à la religion. Nous ne doutions pas qu'il ne se trouvât bien des obstacles à surmonter; mais vous savez que les difficultés ne doivent jamais arrêter des missionnaires, surtout après l'expérience que nous avons que Dieu, par les grandes traverses, prépare d'ordinaire aux plus heureux événemens.

Le père Martin alla trouver le père Provincial de Malabar, qui le reçut avec beaucoup de bonté, et qui lui marqua un lieu où il pourroit aisément s'instruire des coutumes du pays, et de la manière dont il faut vivre parmi ces nations, les plus superstitieuses qui aient jamais été. Pour moi, je partis de Pondichery le 21 septembre 1699 pour aller au Petit-Mont, à peu de distance de Saint-Thomé. Je fis ce voyage dans la vue d'y apprendre parfaitement la langue, de m'informer des lieux où nous pourrions établir la nouvelle mission, et surtout dans le dessein d'y recueillir quelque étincelle du zèle ardent du grand apôtre des Indes, saint Thomas, qui a sanctifié le Petit-Mont par le séjour qu'on tient qu'il y a fait.

Comme je n'y trouvai pas tous les secours qu'on m'y avoit fait espérer, je n'y demeurai que deux mois. Je revins à Pondichery, pour passer de là à Couttour, première résidence de la mission de Maduré, où je devois m'instruire de ce qui regardoit celle que nous voulions établir.

J'y arrivai en habit de Sanias le 7 décembre, veille de la Conception de la sainte Vierge. Le père François Laynez, que j'y trouvai, me reçut avec des marques d'une amitié sincère. Je ne puis vous exprimer les sentimens dont je fus pénétré dans cette sainte maison, ni combien je fus édifié de la vie pénitente qu'y mènent nos pères. Dieu répand de grandes bénédictions sur leurs travaux; j'ai tâché de les partager avec eux, et j'ai eu la consolation d'administrer les sacremens à un très-grand nombre de ces nouveaux Chrétiens, dont la ferveur et la piété me tiroient les larmes des yeux. J'ai baptisé à Couttour plus de cent personnes, et plus de huit cents à Corali, autre résidence de cette mission. Ce grand nombre vous surprendra peut-être; mais qu'est-ce, en comparaison de ce que fait le père Laynez dans le Maravas, où il a baptisé en six mois plus de cinq mille personnes! Il n'a pas tenu à moi ni à lui que je ne l'y aie accompagné, et que je ne me sois dévoué à recueillir une moisson si abondante; mais les ordres que j'avois ne me le permettoient pas. Je les suivis, et je partis au commencement de juin 1700, pour aller du côté de Cangibouram, ville qui est au nord de Pondichery.

Sitôt que j'y fus arrivé, je commençai à travailler. Je vous dirai, mon cher père, pour votre consolation et pour celle des personnes qui s'intéressent à nos missions, et qui veulent bien les soutenir par leurs charités, que deux églises s'élèvent déjà à l'honneur du vrai Dieu au milieu d'une nation ensevelie dans les plus épaisses ténèbres de l'infidélité.

Depuis trois mois et demi que je suis en ce pays, j'ai eu le bonheur de baptiser près de cent vingt personnes. Jugez par ces heureux commencemens de ce que nous pourrons faire dans la suite avec la grâce de Dieu dans une mission si féconde, si on nous envoie les secours qui sont nécessaires; mais il faut pour cela des hommes de résolution, et qui puissent faire de la dépense; car on est obligé de garder ici bien plus de mesures que dans le Maduré, où le christianisme est aujourd'hui très-florissant, et l'on doit s'attendre à souffrir bien des persécutions, soit de la part des gentils, soit d'ailleurs, si l'on ne s'observe, et si l'on n'a un peu de quoi apaiser la mauvaise humeur des grands du pays.

Comme la vie que l'on mène dans cette mission est très-rude, je suis bien aise de vous avertir qu'il faut que ceux de nos pères qui voudront venir prendre part à nos travaux, soient d'une santé forte et robuste : car leur jeûne sera continuel, et ils n'auront pour toute nourriture que du riz, des herbes et de l'eau. J'écris ceci sans craindre qu'une vie si austère soit capable de les rebuter, persuadé au contraire que c'est ce qui les animera davantage à préférer cette mission aux autres. Je ne doute point qu'ils n'y soient remplis de joie et de consolation, du moins si j'en juge par mon expérience; car je puis vous assurer que je n'ai jamais été si content que je le suis avec mes herbes, mon eau et mon riz : c'est sans doute une grâce très-particulière de Dieu. Aidez-moi, mon révérend père, à l'en remercier, et faites qu'on nous envoye d'Europe tous les secours qui nous sont nécessaires par tant de différentes raisons.

Vous penserez peut-être comme beaucoup d'autres, que ce n'est pas assez ménager nos missionnaires que de les engager à une austérité de vie capable de les tuer ou de les épuiser en peu de temps. Je vous

répondrai en deux mots que ce genre de vie est absolument nécessaire pour gagner ces infidèles, qui ne feroient nulle estime ni de la loi du vrai Dieu, ni de ceux qui la prêchent, s'ils nous voyoient vivre avec moins d'austérité que ne vivent leurs brames et leurs religieux. Nous conseillerez-vous de changer à cette condition? Qu'est-ce donc que notre vie, qu'il la faille tant ménager, après qu'un Dieu a bien voulu donner la sienne, pour sauver ceux auprès de qui nous travaillons? Quand on fait réflexion que l'enfer se remplit tous les jours, et que nous pouvons l'empêcher par la vie pénitente que nous menons, je vous assure qu'on n'a plus envie de l'épargner.

Quoique la vie des missionnaires soit aussi austère que je viens de vous le marquer, je vous répète encore qu'ils ne laissent pas d'avoir de grandes dépenses à faire, non pas pour leurs personnes, comme vous voyez, puisqu'ils ne boivent point de vin, qu'ils ne mangent ni pain, ni viande, ni poisson, ni œufs, et qu'ils sont vêtus d'une simple toile; mais pour les nouveaux établissemens qu'ils sont obligés de faire, pour la construction des églises qu'ils élèvent au vrai Dieu dans ces terres infidèles, et surtout pour l'entretien d'un grand nombre de catéchistes qui sont absolument nécessaires en ce pays. Un catéchiste est un homme que nous instruisons à fond de nos mystères, et qui va devant nous de village en village apprendre aux autres ce que nous lui avons appris. Il tient un registre exact de ceux qui demandent le baptême, de ceux qui doivent approcher des sacremens, de ceux qui sont en querelle, de ceux dont la vie n'est pas exemplaire, et généralement de l'état du lieu où on l'envoie. Nous arrivons ensuite, et nous n'avons plus qu'à confirmer par quelques instructions ce que le catéchiste a enseigné, et qu'à faire les fonctions qui sont proprement de notre ministère. Vous concevez par là

l'utilité et la nécessité indispensable des catéchistes, et nous espérons que vous le voudrez bien faire comprendre à tous ceux qui s'intéressent à l'établissement de l'évangile.

Je viens de recevoir des lettres de Pondichery, qui me marquent que trois nouveaux missionnaires de notre Compagnie y sont arrivés pour passer à la Chine. Le récit qu'on leur a fait des bénédictions que Dieu donne à cette nouvelle mission, et les grandes espérances que nous avons de convertir ces vastes pays, et de les gagner à Jésus-Christ, a porté le père de la Fontaine, homme d'un mérité distingué, et l'un de ces trois missionnaires, à demander de demeurer avec nous. Je ne doute pas que plusieurs autres ne suivent son exemple, et ne viennent prendre part aux pénibles, mais salutaires travaux de cette chrétienté naissante. Je vous prie de ne me pas oublier dans vos prières, nous en avons plus besoin que jamais, et d'être persuadé que je suis avec respect, etc.

LETTRE

Du père Dolu, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au père le Gobien, de la même Compagnie.

A Pondichery, le 4 d'octobre 1700.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

JE vous écris cette lettre par la voie d'Angleterre, en attendant que je le puisse faire plus au long par les vaisseaux de la royale Compagnie,

qui partiront au mois de janvier. Je vous enverrai par cette voie les lettres originales de ce qui se passe de plus édifiant en ces quartiers. Vous y verrez le commencement de la nouvelle mission que nous avons entreprise sur le modèle de celle de Maduré, à deux journées d'ici, où se termine la mission de nos pères portugais.

Le père Mauduit est le premier qui soit allé mettre la main à l'œuvre. Il a fait son noviciat dans le Maduré même, en vivant de riz et de légumes seulement, comme vivent nos pères en ce pays-là. Il a baptisé plus de sept cents personnes pendant cinq à six mois qu'il a demeuré avec eux, et depuis qu'il est allé prendre possession de la nouvelle vigne du Seigneur, il a baptisé plus de cent vingt personnes, parmi lesquelles il y a deux brames, ce qui est une grande conquête. Il a obtenu des seigneurs de ce pays-là la permission de bâtir deux églises, qui sont à présent achevées. La vie qu'il mène est bien rude et bien austère, ce qui est nécessaire pour convertir ces peuples; mais ce qui lui donne beaucoup de crédit et d'entrée partout, c'est qu'il a des brames qui l'accompagnent et qui lui servent de catéchistes.

Les vaisseaux du Roi nous ont apporté cette année les pères Hervieu, de la Fontaine et Noëlas, qui sont venus ici pour passer à la Chine. Le père de la Fontaine a été si édifié des travaux de nos pères, et des grands biens qu'on fait en cette mission, qu'il a pris la résolution de demeurer parmi nous avec l'agrément des supérieurs. Il s'applique actuellement à apprendre la langue du pays, pour aller au plutôt joindre le père Mauduit dans sa nouvelle mission. La ferveur est présentement pour la Chine; mais si nos pères avoient la même idée que nous avons de la sainte mission de Maduré, je ne doute pas qu'ils ne la préférassent aux missions de la Chine et du Canada. J'ose même vous assurer

que la vie toute apostolique qu'on y mène, les souffrances et les travaux continuels auxquels on est exposé, et les grands fruits qu'on y fait, passent tout ce qu'on peut vous dire de ces célèbres missions. Jugez-en par ce seul trait.

Depuis quatre ans et demi que le père Bouchet est dans l'église d'Aour qu'il a fondée, il a baptisé plus de dix mille âmes. C'est une chose charmante de voir la ferveur extraordinaire avec laquelle vivent ces nouveaux Chrétiens. Ils récitent tous les jours ensemble les chapelets de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge. Ils font le matin et le soir les prières et l'examen, et quelques-uns même la méditation. Le père Martin, qui est depuis deux mois à Aour avec le père Bouchet, me mandoit après trois semaines de séjour, qu'il avoit baptisé plus de soixante personnes pour sa part; qu'il ne se passoit presque aucun jour qu'il n'y eût des baptêmes et des mariages, et qu'il lui faudroit une relation entière pour me raconter tous les biens et toutes les choses édifiantes qu'il a vues dans cette mission. S'il m'envoie l'ample récit qu'il m'a promis, je vous en ferai part.

Ce même père Martin entra dans la mission de Maduré le jour de la sainte Trinité 1699. A la première résidence où il alla, il trouva un de nos pères qui venoit d'être chassé de son église, et qu'on avoit si fort maltraité, qu'on lui avoit fait sauter deux dents de la bouche à force de coups, parce qu'il avoit converti et baptisé un homme d'une grande *caste;* c'est ainsi qu'ils appellent ce que les Juifs appeloient *tribu.*

J'ai reçu depuis peu une lettre du père Laynez, célèbre missionnaire du Maduré. Il étoit allé, au commencement de cette année, secourir les Chrétiens de Maravas, où le vénérable père Jean de Brito a été martyrisé. Le père Laynez y a passé

cinq mois dans des dangers continuels, couché à l'ombre de quelque arbre, ou au bord de quelque étang, où les naturels du pays viennent souvent se laver. Il les instruisoit de nos mystères; et Dieu donnoit tant de force et d'onction à ses paroles, qu'en peu de mois il a baptisé quatre à cinq mille idolâtres, sans parler de plusieurs milliers de Chrétiens, auxquels il a administré les sacremens de la pénitence et de l'eucharistie. Il me marque qu'il ne sait comment il a pu suffire à un travail si excessif. C'est ce père même qui revenant, l'année passée, d'assister les Chrétiens d'Outremelour, qui est la dernière résidence de Maduré, souffrit un tourment bien douloureux et bien extraordinaire. Il avoit obtenu du *Durey* ou seigneur d'Outremelour, la permission de bâtir une église sur ses terres, vers le nord, et proche la célèbre ville de Cangibouram, qui est dans le royaume de Carnate. Un gouverneur l'ayant arrêté, à la sollicitation de quelques gentils, ce barbare lâcha sur lui quelques soldats à grande gueule (c'est ainsi qu'on les appelle), qui, comme autant de chiens enragés, le mordirent jusqu'au sang par tout le corps, et lui firent des plaies si profondes, qu'il en a été long-temps très-incommodé. Je crois vous avoir déjà mandé cette action inhumaine.

Je vous quitte pour aller baptiser trois adultes, de plusieurs qui se font instruire. Je vous manderai la première fois ce que je fais ici pour rendre vénérable notre sainte religion aux gentils, et pour les y attirer. Comme ils sont frappés singulièrement de nos fêtes et de nos cérémonies, j'imagine chaque jour quelque manière de les célébrer avec plus d'éclat et de pompe. Dans la dernière solennité du jour de l'Assomption de la sainte Vierge, vous eussiez été charmé de voir les gentils mêmes s'unir à nous, pour contribuer à l'envi à honorer la Reine du ciel. Je vous en enverrai une petite relation. Je me recom-

mande à vos saints sacrifices, et je vous prie de croire que je suis avec bien du respect, etc.

LETTRE

Du père Bouchet, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au père le Gobien, de la même Compagnie.

À Maduré, le 1.er de décembre 1700.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

NOTRE mission de Maduré est plus florissante que jamais. Nous avons eu quatre grandes persécutions cette année. On a fait sauter les dents à coups de bâton à un de nos missionnaires, et actuellement je suis à la cour du prince de ces terres, pour faire délivrer le père Borghèse qui a déjà demeuré quarante jours dans les prisons de Trichirapali, avec quatre de ses catéchistes qu'on a mis aux fers. Mais ces persécutions sont cause de l'augmentation de la religion. Plus l'enfer s'efforce de nous traverser, plus le Ciel fait de nouvelles conquêtes. Le sang de nos Chrétiens répandu pour Jésus-Christ est, comme autrefois, la semence d'une infinité de prosélytes.

Dans mon particulier, ces cinq dernières années, j'ai baptisé plus de onze mille personnes, et près de vingt mille depuis que je suis dans cette mission. J'ai soin de trente petites églises, et d'environ trente mille Chrétiens; je ne saurois vous dire le nombre des confessions, je crois en avoir ouï plus de cent mille.

Vous avez souvent entendu dire que les mission-

naires de Maduré ne mangent ni viande, ni poisson, ni œufs; qu'ils ne boivent jamais de vin ni d'autres liqueurs semblables; qu'ils vivent dans de méchantes cabanes couvertes de paille, sans lit, sans siége, sans meubles; qu'ils sont obligés de manger sans table, sans serviette, sans couteau, sans fourchette, sans cuiller. Cela paroît étonnant; mais croyez-moi, mon chér père, ce n'est pas là ce qui nous coûte le plus. Je vous avoue franchement que depuis douze ans que je mène cette vie, je n'y pense seulement pas. Les missionnaires ont ici des peines d'une autre nature, dont le père Martin vous écrira amplement l'année prochaine. Pour ce qui est de moi, je ne souffre que de n'avoir pas de quoi entretenir plus de catéchistes, qui m'aideroient à travailler à la conversion des âmes. J'ai un déplaisir que je ne puis vous expliquer, quand je vois venir des idolâtres de plusieurs cantons, qui me demandent des maîtres, pour leur enseigner la loi de Dieu, et que je ne puis ni me multiplier moi-même, ni multiplier mes catéchistes, faute de ce qui seroit nécessaire à leur subsistance. *Parvuli petierunt panem, et non erat qui frangeret eis* (Lam. IV, 4.). Ainsi je sèche de douleur de voir périr des âmes pour lesquelles Jésus-Christ a répandu son sang. Ah! seroit-il possible qu'on ne fût point sensible à leur perte? J'ai vendu cette année un calice d'argent que j'avois, pour me donner un catéchiste de plus. Vous me demandez ce que je veux, je vous réponds que je ne veux rien pour moi, mais rien, vous dis-je, rien du tout: ce que je souhaite, et ce que je vous demande par les entrailles de Jésus-Christ, c'est de me procurer autant d'aumônes que vous pourrez pour ces catéchistes, et comptez qu'un catéchiste de plus ou de moins est une chose de la dernière conséquence. Je me recommande instamment à vos saints sacrifices, et suis avec bien du respect, etc.

LETTRE

Du père Pierre Martin, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au père le Gobien, de la même Compagnie.

A Aour, dans le Maduré, le 11 décembre 1700.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

JE vous tiens parole, et je reprends aujourd'hui la suite des nouvelles que je n'eus pas le temps de vous écrire dans ma dernière lettre. Je commence par une relation succincte de la persécution que le père de Saa a soufferte dans ces derniers temps.

Ce missionnaire, qui me reçut avec tant de bonté à mon entrée dans le royaume de Maduré, avoit gagné à Jésus-Christ, entre plusieurs personnes considérables, un néophyte d'une caste très-distinguée, et proche parent d'un ennemi mortel des Chrétiens. Celui-ci se mit dans l'esprit de pervertir le nouveau Chrétien, et de le ramener au culte des idoles; mais voyant ses prières, ses promesses, et ses menaces également inutiles, et que rien ne pouvoit faire perdre à son parent le précieux don de la foi, il tourna toute sa fureur contre le missionnaire qui l'avoit converti, et résolut de le perdre avec tous les Chrétiens. Dans ce dessein, il présenta une requête au gouverneur de la province, dans laquelle il demandoit qu'on arrêtât le docteur étranger, qui séduisoit les peuples, et qui empêchoit qu'on n'adorât les dieux du pays.

L'or qu'il fit briller aux yeux de cet officier intéressé, le rendit plus zélé et plus vif qu'il n'eût apparemment été. Une compagnie de ses gardes eut ordre de s'assurer au plutôt du missionnaire. Cette troupe animée par l'auteur de la persécution, qui se mit à leur tête, vient fondre pendant la nuit sur sa maison, y entre avec violence, la pille et la saccage, sans que le père de Saa pût dire une parole, quand il l'auroit voulu. Il étoit arrêté par une fluxion violente, qui s'étant jetée sur la gorge et sur le cou, lui avoit ôté l'usage de la voix. Son état douloureux ne toucha point ces barbares, ils l'arrêtèrent avec tous ses catéchistes, et le traînèrent avec ignominie à la maison du gouverneur. Cet officier fit au père de grands reproches de ce qu'il venoit suborner les peuples, et détruire une religion qu'on professoit, disoit-il, dans tout le pays, depuis plus de deux cent mille ans : que pour venger l'honneur de ses dieux offensés, il le condamnoit à avoir sans délai le nez et les oreilles coupés. C'étoit vouloir ôter au missionnaire toute créance, et le mettre hors d'état de se faire écouter : car ce supplice rend infâme dans les Indes, non-seulement celui qui l'endure, mais ceux encore qui auroient le moindre commerce avec un homme ainsi mutilé.

Cet ordre barbare alloit s'exécuter, et un soldat avoit déjà le sabre à la main, lorsqu'un des juges s'avisa de dire au gouverneur qu'il valoit mieux casser les dents à ce blasphémateur, pour proportionner en quelque sorte le châtiment au crime qu'il avoit fait de décrier leurs dieux. Le gouverneur qui goûta cette raison, ordonna sur le champ à deux soldats de lui faire sauter les dents de la bouche à coups poing, ou si cela ne suffisoit pas, avec un instrument de guerre qu'un d'eux tenoit alors à la main. Les soldats plus humains que leur maître frappèrent le père : mais ils le faisoient mollement, et plusieurs coups

ne portoient point. Le gouverneur s'en aperçut, et les menaçant de son sabre, il ne fut content qu'après qu'on eût cassé au père quatre ou cinq dents. La multitude des coups qu'il reçut sur la tête et sur le visage, et que sa fluxion rendoit infiniment douloureux, fit craindre qu'il n'expirât entre les mains de ses bourreaux : il éleva plus d'une fois les yeux et les mains au ciel, et offrit sa vie à Dieu en le priant de vouloir bien éclairer ces pauvres aveugles.

Les catéchistes, les mains liées derrière le dos, assistèrent au supplice de leur maître. On tâcha de les intimider ; on ne réussit pas, et ils marquèrent tous avoir de la peine de n'y pas participer. Il y en eut même un qui, plus courageux que les autres, s'avança, et se mettant entre le père et les soldats, leur dit d'un ton de voix élevé : *Pourquoi veut-on nous épargner ? c'est nous, bien plus que notre maître, qui devons être punis, puisque c'est nous qui l'avons amené dans ce pays, et qui l'aidons en tout ce qu'il fait pour la gloire du Créateur du ciel et de la terre que nous adorons.* Le gouverneur ne put souffrir la sainte liberté du catéchiste, il le fit meurtrir de coups ; et dans le transport de sa colère, il est certain qu'il l'eût fait mourir aussi bien que le père, s'il en eût eu l'autorité.

Après cette première exécution, on les renvoya tous en prison, dans l'espérance d'en tirer quelque grosse somme d'argent : mais le père manda qu'il faisoit profession de pauvreté, qu'on ne devoit rien attendre de lui ni de ses disciples, et que d'ailleurs il leur étoit si glorieux de souffrir pour la cause du Seigneur du ciel et de la terre, qu'ils donneroient volontiers de l'argent, s'ils en avoient, pour obtenir qu'on augmentât leurs supplices, et qu'on voulût même leur ôter la vie. Une réponse si ferme déconcerta le gouverneur, qui se contenta de bannir le père de Saa des terres de son gouvernement, et de

faire encore quelques mauvais traitemens à ses catéchistes. La sentence du père portoit, qu'*on chassoit ce prédicateur étranger, parce qu'il méprisoit les grands dieux du pays, et qu'il faisoit tous ses efforts pour détruire le culte qu'on leur rendoit*. C'est ainsi que ce saint missionnaire sortit de prison. Il avoit la tête et le visage si extraordinairement enflés, qu'on auroit eu peine à le reconnoître. Les soldats qui avoient ordre de le conduire jusqu'au lieu de son exil, ne purent le voir dans un état si pitoyable, sans en être touchés de compassion, et sans lui demander pardon des mauvais traitemens qu'ils lui avoient faits malgré eux. Le père attendri leur donna sa bénédiction, et pria Notre-Seigneur de dissiper les ténèbres de leur ignorance. Il se mit ensuite en chemin : mais comme sa foiblesse étoit extrême, les soldats s'offrirent à le porter tour à tour entre leurs bras. Il ne le voulut pas, et il se traîna comme il put jusqu'au terme de son bannissement.

Je le trouvai presque guéri de ses plaies, quand j'arrivai à Camien-Naiken-Patti. Ses dents qui avoient été toutes ébranlées, lui causoient encore des maux très-aigus; mais la douleur ne lui ôtoit rien de sa gaieté ordinaire, ni du désir ardent qu'il avoit de rentrer dans le champ de bataille à la première occasion qui se présenteroit.

Le gouverneur qui l'avoit jugé, ressentit bientôt les effets de la vengeance de Dieu. Le tonnerre tomba deux fois sur sa maison, désola ses troupeaux, et lui tua entr'autres une vache qu'il nourrissoit avec beaucoup de superstition. Cette mort le toucha sensiblement; mais ce qui augmenta sa douleur, fut que le même coup de tonnerre, qui frappa cet animal si cher, fit disparoître une grosse somme d'or, qui étoit le fruit de son avarice et de ses tyrannies. Enfin, pour mettre le comble à sa désolation, on lui ôta presque au même temps son gouvernement, pour une

une raison que je n'ai pas sue, on le mit aux fers, et on le condamna à payer une grosse amende.

Un soldat qui avoit paru plus ardent que les autres à tourmenter le père, en fut puni d'une manière moins funeste. Il fut blessé dangereusement à la chasse, et regardant cet accident comme une punition de sa cruauté, il pria un de ses parens d'aller se jeter aux pieds du missionnaire, de lui demander pardon en son nom, et de le supplier de procurer quelque soulagement à son mal. Le père le fit avec joie, et lui envoya sur le champ des remèdes par un de ses catéchistes. Ces châtimens étonnèrent les gentils et donnèrent une haute idée du pouvoir du Seigneur du ciel qui protégeoit si visiblement ses serviteurs, et ceux qui lui étoient recommandés de leur part.

Après avoir demeuré près d'un mois à Camien-Naiken-Patti, à cause des troubles du royaume qui rendoient les chemins impraticables, j'en partis pour me rendre à Aour, qui est la principale maison de la mission de Maduré. Le père Bouchet qui a soin de cette maison, et à qui je suis en partie redevable de la grâce que les pères portugais m'ont faite de me recevoir dans leur mission, ayant appris que j'étois arrivé sur la frontière de Maduré, mais que les troupes répandues dans le royaume à cause de la guerre, m'empêchoient de l'aller joindre, envoya au-devant de moi un fervent chrétien, qui connoissoit parfaitement toutes les routes. Je me mis sous la conduite de ce guide, qui me fit bientôt quitter le grand chemin, pour entrer dans le pays de la *Caste des Voleurs*. On la nomme ainsi, parce que ceux qui la composent, faisoient autrefois métier de voler sur les grands chemins. Quoique la plupart de ces gens-là se soient convertis à la foi, et qu'ils aient aujourd'hui horreur de l'ombre même du vol, ils ne laissent pas de retenir leur ancien nom, et les voyageurs

n'osent encore passer par leurs forêts. Les premiers missionnaires de Maduré furent assez heureux pour gagner l'estime de cette caste : de sorte qu'à présent il n'y a guère de lieu dans le royaume, où nous soyons mieux reçus et plus en sûreté que dans leurs bois. Si quelqu'un, je dis de ceux mêmes qui ne sont point encore convertis, étoit assez téméraire pour enlever la moindre chose aux docteurs de la loi du vrai Dieu, on en feroit un châtiment exemplaire. Cependant comme l'ancienne habitude et l'inclination naturelle ne se perdent pas si vîte ni si aisément, on éprouve long-temps ceux qui demandent à se faire Chrétiens; mais quand une fois ils le sont, on a la consolation de voir que, bien loin d'exercer leurs brigandages, ou de faire le moindre tort à qui que ce soit, ils détournent autant qu'ils peuvent leurs compatriotes de ce vice.

Ce fut donc par le milieu de ces bois que je passai sans aucun danger, et que je me rendis à Ariepaty, une de leurs principales bourgades. Nous y avions autrefois une église, mais elle a été ruinée depuis quelques années avec la forteresse que le prince de Maduré fit démolir, après s'en être rendu maître. Etant arrivé, je me retirai avec mes gens sous des arbres un peu à l'écart, pour laisser passer la chaleur du jour : mais à peine y eus-je demeuré un quart-d'heure que je vis venir à moi le chef d'Ariepaty accompagné des principaux habitans, qui me saluèrent en se prosternant de la manière que les Chrétiens ont coutume de le faire devant les ouvriers évangéliques dans toute la mission, pour montrer aux idolâtres l'honneur et le respect qu'ils portent à ceux qui leur enseignent la sainte loi. Comme il y avoit plusieurs gentils parmi ceux qui vinrent me saluer, les Chrétiens s'en séparèrent pour venir en particulier recevoir ma bénédiction. Ils me marquèrent les uns et les autres beaucoup de joie de mon arrivée, et m'invi-

tèrent à entrer dans leur bourgade. Comme je témoignai que j'étois pressé de me rendre à mon terme, et que je ne pouvois m'arrêter, ils m'envoyèrent du lait, du riz, des herbes et des fruits, pour moi et pour ceux qui m'accompagnoient.

Après que les hommes se furent retirés, les femmes vinrent me saluer à leur tour, et me prièrent instamment de presser les pères que j'allois trouver, de leur envoyer quelque missionnaire, pour rebâtir l'église d'Ariepaty, et pour instruire un grand nombre de leurs compatriotes, qui étoient disposés à entendre la parole de Dieu et à se convertir. Je les assurai que les pères souhaitoient ardemment de leur rendre service, de bâtir des églises, et d'augmenter parmi eux le nombre des adorateurs du vrai Dieu; qu'il en viendroit bientôt quelqu'un, et que moi-même je demeurerois volontiers dans leur pays, si je n'avois ordre de me rendre au plutôt à Aour. On fut content de ma réponse, et l'on me donna des guides, pour me conduire jusqu'à deux journées de là.

Je me remis donc en chemin, et j'arrivai ce jour-là même à un petit village situé entre deux montagnes, et fameux par les vols qui s'y commettent. J'avois déjà choisi un lieu pour y passer la nuit, lorsqu'un des principaux habitans de ce village me vint trouver, et me dit que je n'étois pas là en sûreté, qu'on craignoit qu'il ne m'arrivât quelque accident pendant la nuit, qu'il me prioit de le suivre, et qu'il me mettroit hors d'insulte: *Car si quelque étourdi venoit à perdre le respect qui vous est dû*, m'ajouta-t-il, *la faute en retomberoit sur le village entier qui deviendroit par-là odieux à toute la nation.* Je m'abandonnai à la conduite de ce bon homme qui me mena dans une grande pagode, la plus belle et la mieux bâtie que j'aie vue dans ce royaume. Elle a quarante-huit pieds de large sur près de quatre-vingts de long, mais la voûte n'est pas élev[illegible]

c'est le défaut de tous les temples des Indes. Elle est soutenue par divers piliers assez bien travaillés et tout d'une seule pierre. Le portique qui fait l'entrée de cette pagode, et qui règne sur toute sa largeur, est appuyé de même sur huit colonnes de pierre ciselées, qui ont leurs bases et leurs chapiteaux d'un goût à la vérité différent du nôtre, mais qui n'est point barbare, et qui plairoit en Europe. Le temple, qui est bâti de belles pierres de taille, n'a aucune fenêtre. Les épaisses ténèbres et la puanteur insupportable qui y règnent, semblent avertir que ce lieu est consacré au démon. Je passai la nuit sous le portique; l'eau qu'on m'y apporta pour me rafraîchir, me parut être tirée d'un cloaque, tant elle sentoit mauvais; je n'en pus boire, et pour ne pas augmenter ma soif, je m'abstins entièrement de manger.

Je continuai mon chemin le jour suivant, et fus coucher dans un village, où j'espérois trouver quelques rafraîchissemens. Mais la guerre, qui désole ce pays, en avoit fait fuir tous les habitans; ainsi je fus obligé de passer ce soir-là sans manger. Cependant je partis le lendemain, qui étoit un dimanche, long-temps avant le jour, parce que je voulois dire la messe à une petite église que nos pères ont bâtie depuis peu au milieu des bois. Aussitôt que j'y fus arrivé, et que j'eus averti les Chrétiens de mon dessein, ils me supplièrent de leur donner le temps d'assembler les fidèles des environs. Ils s'y rendirent en si grand nombre, que l'église se trouva trop petite ce jour-là. Il seroit difficile d'exprimer la joie dont ces bons néophytes étoient pénétrés d'avoir le bonheur d'entendre la messe. Je confessai les malades, et je me disposois à partir, lorsque je vis arriver une grosse troupe de Chrétiens, qui venoient d'une ville éloignée de trois heures de chemin, pour m'inviter d'y aller passer quelques jours. Je leur marquai que ce seroit pour moi une grande consolation, mais que le temps

n'y étoit pas propre, parce qu'on m'avoit assuré que l'armée devoit passer en peu de jours par leur ville, et qu'ayant pris la route des bois pour l'éviter, il y auroit de l'imprudence de m'engager sans nécessité dans un péril, dont par la grâce de Notre-Seigneur, je m'étois garanti jusqu'alors; que sachant d'ailleurs qu'un des pères les avoit visités depuis peu, je les priois de trouver bon que je continuasse mon voyage, ce qu'ils m'accordèrent avec regret, et en se recommandant à mes prières.

J'arrivai de là en deux jours à Serrhine, qui est la demeure ordinaire d'un de nos missionnaires. Je ne l'y trouvai point, parce qu'il étoit allé depuis quelques mois visiter les Chrétiens des montagnes de Maduré: mais j'eus le bonheur d'y rencontrer le père Bouchet, qui étoit venu administrer les derniers sacremens à un Chrétien moribond, et qui m'y attendoit depuis quatre ou cinq jours. Quoique j'eusse déjà vu cet illustre missionnaire à Pondichery, je l'embrassai avec des sentimens tout nouveaux de tendresse et de respect, pour s'être intéressé à me faire recevoir dans cette chère mission. Comme il n'y avoit que trois mois qu'il étoit sorti d'une affaire très-fâcheuse, et qu'il n'étoit pas encore bien remis d'une maladie qui lui étoit survenue depuis, je le trouvai fort changé et dans une grande foiblesse. Voici le sujet de la persécution dont je parle.

Trois catéchistes ayant oublié leur devoir et la sainteté du ministère qu'on leur avoit confié, causèrent de si grands scandales qu'on fut obligé de les priver de leurs emplois. Ces malheureux, au lieu de se reconnoître et de mettre à profit les salutaires avis qu'on leur donna, levèrent le masque, devinrent apostats, et prirent la résolution de perdre les missionnaires et la mission. Pour venir à bout d'un si détestable dessein, ils formèrent trois chefs d'accusation contre les prédicateurs de l'évangile. Le premier fut qu'ils

étoient *Pranguis*, c'est-à-dire, Européens, gens infâmes par conséquent et exécrables à toute la nation. Le second que quoiqu'ils fussent depuis long-temps établis dans le royaume, et qu'ils y eussent la direction et le gouvernement d'un grand nombre d'églises, ils n'avoient cependant jamais rien payé au prince. Enfin la passion qui aveugloit ces perfides, les porta à accuser nos missionnaires d'avoir fait assassiner un religieux d'un autre ordre, ce qui les avoit rendus, disoient-ils, si odieux au souverain pontife, qui est le chef de tous les Chrétiens, qu'il avoit refusé de mettre au nombre des saints le père Jean de Brito, martyrisé pour la foi dans le Marava. Quoique ce fût une calomnie atroce et ridicule que cette accusation, et que le religieux qu'ils prétendoient avoir été assassiné fût actuellement à Surate de retour de Rome où le Pape l'avoit fait évêque, il y avoit cependant beaucoup à craindre qu'à la faveur de vingt mille écus qu'ils offroient au prince pour exterminer les Chrétiens, ces misérables révoltés ne fissent chasser du royaume tous les ouvriers évangéliques, et surtout le père Bouchet, à qui ils en vouloient particulièrement.

D'abord ce zélé missionnaire eut recours à Dieu, et lui recommanda pendant plusieurs jours une affaire si importante ; ensuite, pour prévenir les pernicieux desseins de ces scélérats, il prit la résolution d'aller saluer le prince régent, et de lui demander sa protection. Cette démarche étoit si hardie qu'aucun missionnaire ne l'avoit osé faire jusqu'alors, dans la crainte que la couleur de son visage ne le trahît, et ne le fît reconnoître pour Européen, ce qu'il falloit éviter sur toutes choses, parce que ce prince a une si grande horreur des Pranguis, que quoiqu'engagé dans une fâcheuse guerre, il chassa, il n'y a pas long-temps, des canonniers fort habiles qui étoient à son service, et dont il sembloit qu'il

ne se pouvoit passer, dès le moment qu'il apprit qu'ils étoient Européens.

Le père mettant toute sa confiance en Dieu, prépare ses présens, va à la ville, se présente à la porte du palais, demande audience au prince, qui gouverne sous l'autorité de la Reine, comme je l'ai déjà dit. Car cette princesse, qui est comme dépositaire de la couronne, fait élever avec un grand soin son petit-fils, prince âgé de quatorze à quinze ans, à qui le royaume appartient, et confie cependant tout le gouvernement de l'état au *Talavay* (prince régent), qui en est le maître absolu, et qui dispose de tout à sa volonté; mais avec tant de sagesse et un si parfait désintéressement, qu'on le regarde comme le plus grand ministre qui ait jamais gouverné le Maduré.

Mais quelque désintéressé que soit ce prince, le père Bouchet crut qu'il ne falloit point paroître en sa présence sans garder le cérémonial du pays, c'est-à-dire, sans faire quelques présens. Ceux qu'il prépara étoient peu de chose, mais ils étoient nouveaux, et c'étoit tout ce qu'il avoit. Il fit donc porter avec lui un globe terrestre d'environ deux pieds de diamètre, où les noms de tous les royaumes, provinces, côtes, mers, étoient écrits en langue *tamul;* un autre globe de verre d'environ neuf pouces de diamètre, étamé en dedans comme les miroirs; quelques verres de multiplication, quelques verres ardens, plusieurs curiosités de la Chine qu'on lui avoit envoyées de la côte de Coromandel, des bracelets de jais garnis d'argent; un coq fait de coquilles, et travaillé avec beaucoup d'art et de propreté; enfin des miroirs ordinaires, et d'autres curiosites pareilles qu'on lui avoit données ou qu'il avoit achetées. De plus, le père crut qu'il falloit mettre dans ses intérêts quelques seigneurs de la cour, afin qu'ils parlassent en sa faveur et qu'ils lui procurassent une audience

favorable. Car il étoit de la dernière importance, pour l'honneur de la religion et pour le bien de l'église de Maduré, que la première fois que les docteurs de la sainte loi paroissoient à la cour, ils y fussent reçus avec quelque considération, afin d'autoriser par-là leur ministère auprès d'un peuple, qui suit plus aveuglément que tout autre les volontés et les inclinations de ses souverains.

Le père, ayant pris ainsi les mesures de sagesse qu'il crut nécessaires pour réussir dans son dessein, espéra tout de la bonté de Dieu, qui tient les cœurs des princes entre ses mains, et qui les tourne comme il lui plaît. Il ne fut point trompé; le Talavay le reçut avec tant d'honneur et de distinction, qu'il n'eût jamais osé espérer un accueil si favorable. Car non-seulement il se leva dès que le père parut, mais il le salua de la manière que les disciples ont coutume ici de saluer leurs maîtres, et les peuples leurs seigneurs, ce qui consiste à joindre les deux mains, et à les élever ainsi jointes jusqu'au front. Le père Bouchet pour soutenir son caractère, et pour répondre à un accueil si prévenant, salua le prince comme les maîtres font leurs disciples, c'est-à-dire, en ouvrant les mains et en les étendant vers le prince comme pour le recevoir. Après quoi le prince régent fit asseoir le père auprès de lui sur une espèce de sopha, avec cette nouvelle marque de distinction, que ce siége se trouvant trop étroit pour tenir deux personnes commodément, le prince se serra, pour faire asseoir le père auprès de lui, et mit même ses genoux sur ceux du père.

Il faut être instruit, comme nous le sommes ici, des coutumes du pays, et de l'horreur naturelle que ces peuples, et surtout les Brames, ont pour les Européens, pour comprendre combien cette réception étoit honorable. Le père Bouchet en fut surpris jusqu'à l'admiration aussi bien que tous les seigneurs

de la cour, qui étoit ce jour-là fort nombreuse, car il y avoit plus de cinq cents personnes, dont la plus grande partie étoient Brames. Le père étant assis auprès du prince, de la manière dont je viens de le marquer, fit son compliment. Il dit qu'il étoit venu du Nord, et des quartiers de la grande ville de Rome, pour faire connoître au peuple de ce royaume l'Être souverain, et les instruire de sa sainte loi; que depuis plusieurs années étant témoin de ses actions héroïques et de tant de victoires qu'il avoit remportées sur les ennemis de l'état, il s'étoit senti pressé du désir de voir enfin un si grand prince, et de lui demander l'honneur de sa protection en faveur du ministère qu'il exerçoit; qu'un des principaux articles de la loi qu'il enseignoit, obligeant les sujets à être parfaitement soumis à leur souverain, et à lui garder une fidélité inviolable, il pouvoit s'assurer de sa fidélité et de celle qu'il ne manquoit pas d'inspirer à tous ses disciples.

Le prince répondit qu'il falloit que le Dieu qu'il adoroit fût bien puissant, et qu'il méritât de grands honneurs pour obliger un homme de son mérite à entreprendre un si long voyage, dans la vue de le faire connoître à des peuples qui n'en avoient jamais entendu parler; qu'on voyoit assez par la maigreur de son visage qu'il menoit une vie extrêmement austère, et par les présens qu'il avoit apportés, que ce n'étoit point par nécessité qu'il avoit quitté son pays: qu'on lui avoit déjà parlé fort avantageusement de son esprit et de sa doctrine; que des occupations sans nombre ne lui permettant pas d'entendre, comme il l'eût souhaité, l'explication des figures qui étoient tracées avec tant d'art sur le globe qu'il lui avoit présenté, il avoit donné ordre au premier astrologue du royaume de conférer avec lui, pour apprendre l'usage de cette merveilleuse machine; que, comme il voyoit parmi ses présens quelque chose qui feroit

plaisir à la Reine, il le quittoit pour quelques momens, afin d'aller lui-même l'offrir à cette princesse. Le régent se leva au même temps, et ordonna à quelques seigneurs de mener le père dans le jardin, où ils lui tiendroient compagnie jusqu'à son retour.

La Reine, charmée de la nouveauté des présens, les reçut avec joie et en fit de grands éloges. Elle admira surtout le globe de verre, les bracelets et le coq de coquilles qu'elle ne pouvoit se lasser de regarder. Elle ordonna au régent de remercier de sa part le docteur étranger, de lui faire toute sorte d'honneurs, et de lui accorder tout ce qu'il demanderoit.

Comme le père Bouchet avoit disparu aux yeux de la cour, et qu'on l'avoit mené au jardin, le bruit se répandit dans le palais, et du palais dans la ville, qu'on l'avoit arrêté et mis en prison. Cette nouvelle fit triompher pour peu de temps les ennemis de notre sainte religion, et jeta dans une terrible consternation les Chrétiens, qui attendoient avec inquiétude quel seroit le succès de cette visite. Mais la tristesse des fidèles se changea bientôt en des transports de joie. Car le prince étant de retour, reçut le père en présence de toute la cour avec les mêmes honneurs qu'il a coutume de recevoir les ambassadeurs, c'est-à-dire, qu'il lui mit sur la tête en forme de voile une pièce de brocard d'or, longue d'environ huit pieds, et répandit sur lui des eaux de senteur, après quoi il lui déclara qu'il avoit un ordre exprès de la Reine, de lui accorder tout ce qu'il demanderoit.

Si le père eût voulu alors dire un mot contre les catéchistes apostats, qui, depuis plusieurs mois, causoient tant de troubles et tant de scandale dans son église, il est certain que le prince les eût fait punir sévèrement, et les eût même peut-être bannis du royaume. Mais le missionnaire, animé de l'esprit du Sauveur, et se souvenant qu'il étoit père, ne

voulut pas perdre ses enfans, quoiqu'ingrats et traîtres à Jésus-Christ et à son Eglise. Il se contenta de les pouvoir mettre par sa visite, hors d'état de nuire à la religion, et de tromper désormais les peuples par leurs calomnies et leurs noires accusations. Après avoir donc marqué à ce prince qu'il étoit infiniment sensible à ses bontés, il lui demanda tout de nouveau pour lui et pour ses disciples la grâce de vouloir bien les protéger, lui promettant que pour reconnoître la faveur qu'il leur feroit, ils prieroient tous les jours le Seigneur du ciel et de la terre, qu'ils adoroient, de le combler de toutes sortes de prospérités, et de le rendre toujours victorieux de ses ennemis. Le prince, de son côté, promit de ne le pas oublier; et après l'avoir salué comme il avoit fait d'abord, il se retira ordonnant à ses officiers de faire porter le père par toute la ville dans le plus beau palanquin de la cour, pour faire connoître à tout le monde qu'il honoroit ce docteur étranger, et qu'il le prenoit sous sa protection.

La modestie du père Bouchet eut beaucoup à souffrir en cette occasion; il délibéra s'il ne devoit pas refuser cet honneur public qu'on lui vouloit faire; mais, après y avoir pensé devant Dieu, il crut qu'il étoit de la gloire du Seigneur et de l'honneur du christianisme, que tous les habitans de la capitale du royaume fussent convaincus que le prince estimoit la religion qu'il enseignoit, et qu'au besoin elle trouveroit dans lui un asile. Il entra donc dans le palanquin qu'on lui avoit préparé, et souffrit qu'on le portât par toute la ville au bruit des instrumens. Cette pompe attira bientôt dans les rues par où il passoit, une multitude infinie de peuple, qui le saluoit avec beaucoup de respect. Les fidèles, qui avoient été jusqu'alors dans la crainte de voir leur religion méprisée et condamnée par le prince, suivoient en foule avec des applaudissemens et des cris de joie,

publiant tout haut qu'ils étoient Chrétiens et disciples du docteur étranger. Le succès de cette espèce de triomphe affermit les néophytes dans leur foi, et acheva de déterminer un grand nombre d'idolâtres à demander le baptême. On ne se contenta pas de conduire le père Bouchet par toute la ville de Trichirapali, on le porta de la même manière jusqu'au lieu de sa résidence, qui est éloignée de la capitale d'environ quatre lieues. Sitôt qu'il y fut arrivé, il assembla les Chrétiens dans l'église, qui est dédiée à la sainte Vierge, pour remercier Dieu tous ensemble de la grâce qu'il venoit de leur faire dans une occasion si importante.

Le croiroit-on? la voix de Dieu, qui prenoit si visiblement la défense du père contre ses calomniateurs, ne fit aucune impression sur l'esprit des trois apostats; on les pressa encore de rentrer dans leur devoir, et de ne pas continuer à scandaliser leurs frères avec un danger si manifeste de s'attirer quelque châtiment d'éclat. Ils demeurèrent opiniâtres, et le père se vit forcé de renouveler publiquement l'excommunication, qui avoit déjà été fulminée contre eux par un de nos missionnaires. Comme on n'avoit point encore vu dans cette chrétienté d'exemple d'une sévérité pareille, les fidèles en furent vivement frappés; et, regardant ces trois rebelles comme des membres véritablement pourris depuis qu'on les avoit retranchés du corps de l'Eglise, ils ne voulurent plus avoir de commerce ni aucune sorte de communication avec eux. Ces malheureux jusqu'alors incapables de revenir à eux-mêmes, sentirent vivement ce dernier coup, qui les rendoit tout à la fois un objet d'horreur pour les Chrétiens, et les exposoit aux railleries des infidèles, qui les montrant au doigt, se disoient les uns aux autres: *Voilà les traîtres à leurs docteurs*, c'est-à-dire, selon les idées qu'on a en ce pays-ci de la trahison: *voilà les plus méchans hommes, et les*

âmes les plus noires qui soient au monde. Deux d'entr'eux ne pouvant soutenir ces reproches sanglans, après six mois entiers de révolte, vinrent se jeter aux pieds du père, pénétrés de douleur de leur apostasie, et des maux effroyables qu'ils avoient voulu causer à cette Eglise naissante. Le père, qui soupiroit depuis long-temps après le retour de ces brebis égarées, les reçut avec bonté; et, après une confession publique et une rétractation authentique qu'ils firent dans l'église, de leur désertion infâme et de leurs calomnieuses accusations, ils reçurent l'absolution, et furent remis au nombre des fidèles. Pour le troisième, il demeura obstiné dans son apostasie, et il y a peu d'apparence qu'il en revienne jamais, si Dieu, par un coup de grâce extraordinaire, ne le convertit.

Quoique cette affaire se fût heureusement terminée, les peines et les fatigues que le père Bouchet s'étoit données pour la faire réussir, étoient si grandes, qu'il en tomba malade, et il n'étoit pas encore bien rétabli, lorsque je le trouvai à Serrhine. Nous n'y demeurâmes qu'un jour; et dès le lendemain nous nous rendîmes à Aour, qui n'en est éloigné que d'une petite journée. Quand le père Bouchet vint dans la mission de Maduré, il y a environ douze ans, les missionnaires y vivoient encore dans une si grande crainte et avec tant de circonspection, qu'ils n'osoient entrer que de nuit dans les bourgades : mais les choses, grâces à Dieu, ont bien changé depuis ce temps-là; car, non-seulement nous entrâmes en plein jour dans Aour, mais les Chrétiens des bourgades voisines s'étant assemblés, nous y reçurent au son des instrumens et avec des cris d'alégresse, qui me firent verser bien des larmes de joie et de consolation. Il est incroyable quel est l'amour, la tendresse et le respect que les Chrétiens de cette bourgade ont pour le père Bouchet, parce qu'ils sont persuadés qu'il les aime tous comme ses enfans. Nous allâmes

droit à l'église, que nous trouvâmes ornée comme si c'eût été le jour de Pâques. On y rendit grâces à Dieu et à la très-sainte Vierge de l'heureux succès de mon voyage, avec des démonstrations d'affection que j'attribuai à l'estime que le père Bouchet s'est acquise à lui-même et à tous ceux qui font profession du même institut que lui.

Peu de jours après, je reçus la visite de ceux de nos pères qui font leur demeure proche d'Aour, et ceux qui en sont plus éloignés me firent l'honneur de m'écrire. Je m'étois toujours formé une haute idée de la vertu et du mérite de ces hommes apostoliques; mais depuis que j'ai eu l'avantage d'en voir plusieurs et de les pratiquer, j'avoue que je ne les connoissois qu'à demi. Ce sont de vrais apôtres. A la manière dont ils vivent, et dont ils attirent sur leurs travaux les bénédictions du Ciel, je ne suis point surpris qu'ils fassent tant de conversions. Mais je me trouve bien téméraire d'avoir espéré pouvoir atteindre à leurs hautes vertus, et j'admire leur charité de me souffrir parmi eux. Je vous parle, mon cher père, dans une parfaite ouverture de cœur, et sans aucune vue de flatterie ou d'humilité.

Comme il est à propos qu'un nouveau missionnaire se forme auprès de quelqu'un des anciens à la manière dont on cultive cette précieuse vigne du Seigneur, tous les pères furent d'avis que je demeurasse à Aour avec le père Bouchet, visiteur de la mission, parce qu'en même temps je pourrois le soulager dans les travaux dont il étoit accablé. Je fus très-sensible à la grâce qu'on me faisoit de me donner un maître si expérimenté. Aour est aujourd'hui sans contredit la mission la plus considérable du Maduré, non-seulement à cause du voisinage de la capitale, mais parce qu'il y a vingt-neuf églises qui en dépendent, dans lesquelles on compte plus de trente mille Chrétiens. C'est le fruit des travaux du père Visiteur.

Il n'y avoit à Trichirapaly, quand il y vint, que des églises de *Parias*, la dernière de toutes les castes, ce qui donnoit aux gentils très-peu d'idée de notre sainte religion. Aujourd'hui il y a quatre églises pour les castes hautes, dans quatre endroits différens de cette grande ville. Quoique toutes ces églises ne soient bâties que de terre et couvertes de paille, elles ne laissent pas d'être fort propres et fort ornées au-dedans; mais nous souhaiterions ardemment qu'il y en eût au moins une de pierre, qui égalât ou qui surpassât les temples des idoles. Ce ne sauroit être que quand il plaira à Dieu d'inspirer la pensée en Europe à quelque âme généreuse de nous en donner le moyen. Cela serviroit beaucoup au progrès de la religion, au moins si nous en jugeons par ce qui est arrivé à Aour.

Lorsque le père Bouchet s'y établit, ce n'étoit qu'un méchant petit village, où il y avoit très-peu de Chrétiens. Comme il connoît parfaitement le génie de ces peuples, qui se laissent prendre par les sens, il résolut d'y bâtir une église assez belle pour donner de la curiosité, et y attirer les infidèles. Elle ne fut pas plutôt achevée qu'on venoit la voir de toutes parts, et surtout de la capitale. Cela donnoit occasion au père de parler de Dieu à une grande multitude de peuple; plusieurs se convertirent, et vinrent s'établir à Aour, qui est devenu par-là une des plus grosses bourgades du royaume. Vous ne serez peut-être pas fâché de savoir comment est faite cette église, et qu'avec assez peu de dépense dans un pays où rien n'est cher, il seroit aisé d'en faire plus d'une semblable.

Elle est bâtie au milieu d'une grande cour. Les murailles, de distance en distance, sont peintes et ornées en-dedans de hautes colonnes, qui soutiennent une corniche, laquelle règne tout autour du bâtiment. Le pavé est si propre et si bien uni, qu'il paroît n'être que d'une seule pierre de marbre blanc. L'autel est au milieu de la croisée, afin qu'on puisse le voir de tous

côtés. Huit grandes colonnes qui soutiennent une couronne impériale, en font tout l'ornement; l'or et l'azur y brillent de toutes parts, et l'architecture indienne, mêlée avec celle d'Europe, y fait un très-agréable effet. Comme cette église est dédiée à la sainte Vierge, les Chrétiens y viennent en pélerinage de tous les endroits du royaume, et les grâces continuelles qu'ils y reçoivent par l'intercession de la Mère de miséricorde, animent et soutiennent leur foi, qui est encore pure et en sa première vigueur. J'espère que vous lirez un jour avec plaisir dans l'histoire de l'église de Notre-Dame d'Aour, que le père Bouchet a dessein de composer, un grand nombre de miracles, dont plusieurs personnes dignes de foi ont été témoins oculaires. Mais je ne puis m'empêcher de vous écrire ce qui arriva peu de temps avant mon arrivée à une femme idolâtre.

Elle demeuroit à trois journées de chemin d'Aour, et elle étoit affligée d'un mal qui, depuis quatre ou cinq ans, lui avoit ôté l'usage de la parole. Sa famille, qui l'aimoit beaucoup, avoit essayé tous les remèdes naturels et même les diaboliques pour la guérir, mais toujours inutilement. On l'avoit enfin abandonnée, et le mal étoit jugé désormais incurable, lorsqu'un Chrétien entrant par hasard dans cette maison, et voyant l'état pitoyable où étoit cette femme, en fut touché. Après avoir ouï le détail des médicamens et des sortiléges qu'on avoit épuisés sur elle : *Vous avez grand tort*, s'écria-t-il pénétré d'une vive foi, *de n'avoir pas eu recours au Dieu que nous adorons. Il commande à la nature comme il lui plaît, et si vous me promettez de vous faire Chrétiens, je vous apprendrai un moyen infaillible de rendre la santé à votre malade.* On lui promit tout ce qu'il voulut. *Hé bien*, repartit-il, *que quelques-uns d'entre vous viennent donc avec moi à* Aour; *c'est là que se trouve le remède dont je parle.* Il partit le jour même avec trois

trois ou quatre des parens de cette pauvre malade; ils arrivent à *Aour;* la beauté de l'église et l'air majestueux de la statue de la sainte Vierge, qui est placée sur l'autel, les charma d'abord. On leur expliqua le pouvoir qu'avoit auprès de Dieu celle dont ils admiroient l'image. Ils promirent de nouveau de se faire Chrétiens, si leur parente recouvroit la parole et la santé par l'intercession de la Mère de Dieu; après quoi on leur donna dans un petit vase, de l'huile de la lampe qui brûle devant l'autel. Le Chrétien, qui les accompagnoit toujours, étant de retour chez la malade, se mit à genoux devant une image de la sainte Vierge, qu'il avoit apportée; et après avoir fait sa prière avec beaucoup de ferveur, il versa sur la langue de la muette deux ou trois gouttes de la liqueur qu'on avoit apportée. Il fit la même chose le lendemain et les jours suivans; enfin, le cinquième jour, au grand étonnement des parens et de plusieurs gentils qui se trouvèrent assemblés, la malade commença à parler avec une entière liberté, et se trouva quelques jours après en parfaite santé. Elle vint à Aour, avec cinq de ses parens, remercier Dieu et la sainte Vierge de sa guérison; tous se firent instruire, et remportèrent chez eux la précieuse grace du baptême.

Je ne puis non plus omettre ici la faveur particulière dont je me suis cru redevable à la sainte Vierge. Il n'y avoit que deux jours que j'étois arrivé à Aour. Après avoir assisté le soir avec le père Bouchet aux prières et aux autres exercices de piété qu'on a coutume de faire à l'église, nous entrâmes dans la chambre, où deux de nos pères, qui étoient venus me rendre visite, récitoient ensemble leur bréviaire à la lumière d'une petite lampe. Je crus voir au milieu de la chambre une espèce de corde, semblable à celles dont nous nous servons pour lier nos cheveux sur le haut de la tête. Je la ramassai pour voir à la

lampe à quoi elle pourroit être bonne. Je fus bien surpris d'apercevoir que ma corde prétendue étoit un serpent, qui se dressoit pour me piquer. Je le lâchai tout effrayé, et on le tua dans le moment. Je ne conçois pas comment je n'avois pas senti plutôt le mouvement de ce serpent, ou comment il ne m'avoit pas piqué dès qu'il se sentit touché. Je n'en serois pas réchappé, car la morsure de cette espèce de serpent est si dangereuse, qu'il n'y a point de remède contre elle, quoiqu'il y en ait en ce pays d'excellens contre les blessures de presque tous les autres. J'attribuai ma conservation à la protection de la Mère de Dieu, qui ne voulut pas que je perdisse la vie, avant que d'avoir travaillé dans cette mission à procurer la gloire de son Fils. Je m'y engageai sur l'heure même par de nouvelles promesses.

Le père Bouchet pourroit dire d'Aour à peu près ce que saint Grégoire-le-Thaumaturge disoit en mourant de sa ville épiscopale : *Il n'y avoit que dix-sept Chrétiens quand j'y vins ; grâces à Jésus-Christ, je n'y vois aujourd'hui que dix-sept infidèles.* Il ne reste dans toute cette grosse bourgade que deux ou trois familles de gentils. De là vient aussi que tous les exercices de la religion chrétienne s'y pratiquent avec autant de liberté et de paix, qu'on le pourroit faire en France. Tous les matins, à la pointe du jour, on se rend à l'église pour la prière. On commence par réciter en commun la couronne ou chapelet de Notre-Seigneur, lequel est composé de trente-trois *Pater*, en mémoire des trente-trois années qu'il a vécu sur la terre. Ce qu'il y a de particulier, c'est qu'après chaque *Pater*, on demande à Dieu la grâce d'acquérir quelque vertu, de vaincre quelque vice, ou de garder quelqu'un de ses commandemens. On prie ensuite pour les nécessités communes et particulières de la mission, pour les âmes du purgatoire, et enfin pour ceux qui sont en

péché mortel, selon l'ancien usage établi dans les Indes par saint François-Xavier. Dans la difficulté qu'ont nos pères de se trouver partout pour baptiser les enfans et pour absoudre les adultes moribonds, ils se sont particulièrement appliqués à apprendre à tout le monde à former un acte de contrition, et à bien prononcer la formule du baptême. Pour cela, tous les matins sans manquer, après la prière, on récite tout haut la formule de l'un et de l'autre. Nos missionnaires se trouvent fort bien d'avoir introduit cet usage. Les Chrétiens baptisent chaque année un grand nombre de petits enfans des gentils, quand ils les voient près d'expirer, et nous avons sujet de croire que l'habitude de s'exciter à la contrition est un remède bien salutaire aux adultes, qui ont reçu le baptême, lorsqu'ils sont surpris ou qu'ils meurent dans les voyages loin des églises et des missionnaires.

Il y a peu de jours qu'il ne se fasse des confessions, des communions et des baptêmes. Voici l'ordre qu'on y tient : les premiers exercices du matin étant finis, le père ou le catéchiste préparent en public à la confession ceux qui veulent se confesser. Pendant que le père entend les confessions, le catéchiste dispose au baptême ceux qui doivent être baptisés. Les confessions étant achevées, on fait les baptêmes, à moins que les confessions n'emportent trop de temps; car alors on remet les baptêmes à l'après-dînée. La messe se dit ensuite, avant laquelle on prépare aussi à la communion ceux qui sont jugés dignes d'en approcher : de sorte que jamais les fidèles ne se confessent ni ne communient qu'on ne les instruise de nouveau, comme s'ils ne l'avoient point encore fait. Le reste du jour, depuis la messe jusqu'au soir, les missionnaires font le catéchisme ou apprennent les prières aux catéchumènes. Au coucher du soleil, on vient à la prière du soir, qui n'est pas moins longue que celle du matin; on y fait

l'examen de conscience, on y récite chaque jour à deux chœurs la troisième partie du rosaire, ajoutant à la fin de chaque dizaine une prière particulière à l'honneur d'un des mystères de la très-sainte Vierge. On finit par le *Salve Regina*, qui, chaque jour, est suivi d'une exhortation ou d'une instruction que le père fait sur quelqu'un des devoirs de la vie chrétienne; ou, si le père est absent, le catéchiste lit un chapitre de quelqu'un des livres que les missionnaires ont composés.

L'exercice des dimanches est à peu près semblable, excepté que le peuple étant plus nombreux, on multiplie plusieurs fois les mêmes exercices. Ce n'est que vers le midi qu'on dit la messe, à cause des confessions. Le prêtre montant à l'autel, on lit une courte méthode pour assister avec fruit au sacrifice. Ensuite on chante des cantiques au son des instrumens jusqu'au temps de la communion, qu'on récite tout haut les actes que doivent faire ceux qui reçoivent Jésus-Christ. Pendant que le célébrant se déshabille, qu'il fait l'action de grâces, et qu'il se recueille un moment pour la prédication, qu'on ne manque jamais de faire les dimanches, on répète encore tout haut les principales prières du Chrétien et l'abrégé de la doctrine du salut. Le père monte en chaire, qui est placée ordinairement à la porte de l'église, afin qu'on l'entende et dedans et dehors. Ainsi, il est toujours deux ou trois heures après-midi quand on se retire.

Après un travail tel que celui-là dans un climat brûlant, un repas de riz et d'herbes cuites à l'eau, sans pain, sans vin, sans chair, sans poisson, ne paroît guère capable de soutenir un homme qui, outre ce que je viens d'expliquer, a souvent confessé près de la moitié de la nuit; encore ne prend-il guère en repos ce peu de nourriture : car il faut quitter presque aussitôt pour aller administrer le baptême,

qui se donne à bien plus de monde les fêtes que les jours ouvrables; mais Dieu y supplée par sa bonté, et nous fait trouver des forces. Je ne vous parle point d'un travail qu'on peut regarder comme casuel, quoiqu'il soit souvent de tous les jours et de toutes les heures du jour; c'est de prévenir les querelles, de réconcilier les ennemis, d'accorder les différends, de répondre à des doutes de conscience, de visiter les malades, d'examiner les empêchemens des mariages et d'en relever quand on le peut. Ce dernier point nous embarrasse souvent, à cause d'une infinité de coutumes de ce pays, différentes des nôtres, et auxquelles il faut avoir de grands égards. Au milieu de tant d'occupations, ce sont les confessions qui nous accablent. En cinq mois que j'ai demeuré à Aour, il n'y a eu que trois ou quatre jours où nous n'en ayons point eu à entendre; et il est assez ordinaire que dans la suite de tant d'exercices différens, la nuit vienne sans que nous ayons pu trouver un moment pour réciter notre bréviaire; de sorte que dans l'accablement où l'on se trouve, il faut encore dérober au sommeil le temps nécessaire pour prier Dieu.

Mais je puis vous assurer que les exercices dont je viens de parler ne sont pourtant rien encore en comparaison de ceux des fêtes les plus solennelles. Je fus témoin de ce qui se passa cette année le jour de l'Assomption. Les Chrétiens se rendirent à Aour plusieurs jours auparavant pour se confesser : car le jour de la solennité on ne pourroit contenter qu'une très-petite partie de ceux qui veulent faire leurs dévotions. On commença donc huit jours avant la fête à se préparer à la passer saintement. Chaque jour on fit sur le mystère et sur une des principales vertus de la sainte Vierge, un sermon qui étoit suivi de prières et d'autres exercices de piété. Plusieurs jeûnèrent pendant les huit jours, et quelques-uns ne

mangèrent que des herbes. On chanta tous les jours des cantiques à l'honneur de la Mère de Dieu, et l'on disposa un grand nombre de catéchumènes à recevoir ce jour-là le baptême. Comme la persécution arrivée dans une province éloignée avoit obligé deux de nos pères à se retirer à Aour, nous nous trouvâmes quatre missionnaires, qui fûmes si occupés pendant tout ce temps-là, qu'à peine pûmes-nous suffire aux pénitens qui se présentoient. Le jour de la fête nous chantâmes une grand'messe. Il n'est pas possible d'exprimer quelle est la joie et la dévotion qu'ont ces peuples, de nous voir officier solennellement. La messe fut précédée et suivie de deux processions, qui ne se firent pas avec moins d'appareil. La multitude des Chrétiens et des Gentils qui y assistèrent fut innombrable. Il étoit plus de trois heures après-midi quand la cérémonie fut achevée.

J'eus le bonheur d'administrer le baptême ce jour-là à soixante et dix-huit personnes. Il en restoit encore cent trente-sept à baptiser, que je remis au lendemain. Je fus si fatigué du travail de ces deux jours-là, de la prononciation des prières, des onctions, des signes de croix, de l'infusion de l'eau, qu'il m'avoit fallu recommencer tant de fois, que je puis dire sans exagération qu'il me falloit soutenir les bras sur la fin, et que je n'avois presque plus de voix pour prononcer les paroles sacramentales et les oraisons du rituel. Ce qu'il y a de consolant pour nous, c'est que nous ne célébrons aucune fête avec cet appareil, qu'elle ne soit suivie de la conversion de plusieurs idolâtres. Ainsi, on regarde peu à la peine, par l'espérance qu'on a de faire connoître la religion à une multitude de gens qui viennent là par curiosité, et dont il y en a toujours quelques-uns qui se laissent gagner.

La tranquillité avec laquelle vous voyez que nous faisons nos fonctions n'empêche pas que nous n'ayons

de fréquentes alarmes, et que nous ne soyons chaque jour à la veille de quelque persécution. Pendant le peu de séjour que j'ai fait à Aour, nous nous sommes trouvés trois fois sur le point de prendre la fuite, et de nous retirer dans les bois, où l'on avoit déjà porté ce que nous avions de plus précieux, c'est-à-dire, les ornemens de l'église et nos livres. Mais, après beaucoup de travail, l'espérance du martyre est tout ce qui doit flatter un missionnaire. En attendant cette grâce, si Dieu nous en jugeoit dignes, nous ne manquons pas d'occasions de souffrir pour nous y préparer.

J'avois ouï dire, et je m'étois bien attendu avant que de venir ici qu'on n'y trouvoit ni pain, ni viande, ni œufs, ni poisson, ni vin que celui dont on use à la messe; mais je vous dirai que ce que j'ai vu est tout autre chose encore que ce que je m'étois figuré. On ne boit que de l'eau, qui est souvent très-bourbeuse, et qui jamais n'est bien pure, étant puisée dans des étangs, où les hommes et les animaux se lavent tous les jours. On ne mange que des herbes et des légumes, dont le goût est insipide ou si amer, que rien, dans nos racines d'Europe, n'en approche. Il faut y être accoutumé dès l'enfance pour en pouvoir manger sans dégoût. Je me souviens à cette occasion du mot que dit fort agréablement un missionnaire nouvellement arrivé. On lui demanda ce qu'il pensoit des herbes qu'on lui servoit. *J'avois cru jusqu'à présent*, répondit-il en riant, *qu'il n'y avoit que les animaux qui eussent du fiel; mais je vois que dans ce pays les herbes mêmes et les légumes n'en manquent pas*. Il nous est permis de nous servir de beurre pour les assaisonner; mais ceux qui nous les préparent (car ce seroit déshonorer le ministère, au jugement des Indiens, que de nous charger nous-mêmes de ce soin); ceux, dis-je, qui nous les préparent le font si mal, que c'est toujours une vraie

mortification pour nous que de manger. D'ailleurs, le riz, qui sert de pain, étant cuit dans l'eau simple, ôte le goût qu'il pourroit y avoir. On croit, dans les commencemens, qu'avec un peu de courage on s'accoutumera à cette nourriture toute insipide qu'elle est; mais l'estomac en prend peu à peu une si grande horreur, que ce n'est que par une pure nécessité qu'on se résout à manger. Les fruits sont si rares, qu'on regarde comme un régal d'avoir pour sa collation quelque rave ou quelque petit concombre. Il nous est souvent arrivé, au père Bouchet et à moi, de n'avoir le soir, les jours mêmes que nous ne jeûnions pas, qu'un méchant morceau de galette cuite sur la braise et à demi-brûlée.

Les peines d'esprit passent souvent de beaucoup celles du corps. Ce que saint Paul appeloit la sollicitude des Eglises, se fait sentir ici d'une manière bien vive. Apprendre que des temples du vrai Dieu sont abattus ou brûlés; les fidèles mis en prison ou tourmentés avec danger de perdre la foi; les bourgades chrétiennes ravagées ou détruites par les guerres continuelles que se font les rajas et les petits princes, à qui le roi de Maduré laisse vider leurs querelles particulières par les armes; voir ceux sur qui l'on croyoit pouvoir compter, tomber dans une apostasie honteuse, ou retourner à l'idolâtrie, après avoir été long-temps catéchumènes, et les catéchistes enfin être quelquefois les premiers à scandaliser le peuple par leurs mauvais exemples, ou à troubler par entêtement et opiniâtreté les missionnaires dans l'exercice de leur ministère, sans qu'on ose les punir, pour ne pas attirer à toute la mission une cruelle persécution : telles sont les peines que l'on souffre souvent ici. Peut-on voir de telles foiblesses, sans en être affoibli soi-même, au sens que le dit l'Apôtre des nations, et être témoin de tels scandales, sans en avoir une vive douleur? (II Cor. ch. XI, v. 29).

Ajoutez la solitude affreuse dans une mission éloignée pour l'ordinaire de toute connoissance; nulle société qu'avec des gens sans agrément et sans politesse; un cérémonial le plus embarrassant et le plus ridicule presque en tout qu'on puisse imaginer; la privation durant les années entières de tous les secours spirituels qu'on ne peut recevoir que par le ministère d'autrui; la communication des lettres très-rare et très-difficile par la crainte d'être reconnu pour Européen, ou de donner quelque soupçon si l'on nous savoit en commerce avec les Portugais et les autres Européens de la côte, et d'attirer ensuite sur nous des persécutions comme il est arrivé plus d'une fois. Mais au milieu de tout cela on gagne beaucoup d'âmes à Jésus-Christ, et comme j'ai dit, l'on considère tout cela comme une préparation au martyre dont on ne sauroit trop acheter la grâce : voilà ce qui soutient.

Pendant le temps que j'ai demeuré à Aour, le père Bouchet a été presque toujours incommodé, ce qui m'a obligé de me charger du soin des malades pour leur administrer les sacremens. On n'attend pas ici à l'extrémité pour appeler un confesseur : avant qu'il y ait du danger, on nous envoie chercher d'une, de deux et de trois journées, d'où il arrive souvent que le mal n'ayant point eu de suite, nous trouvons à notre arrivée le malade en parfaite santé. Outre ces voyages, qui ont été assez fréquens, j'ai fait la visite de toutes les églises de la dépendance d'Aour. Je m'arrêtai près d'un mois à Coulmeni. C'est une grosse bourgade, où il y a une belle église, fondée par un Chrétien nommé *Chinapen.* Cet homme étant encore jeune, rencontra par hasard un catéchiste qui expliquoit la doctrine chrétienne à quelques néophytes; il y prit goût, et se trouvant bientôt instruit, il demanda le baptême. On le lui différa, dans la crainte que ses parens ne le perver-

tissent; mais il fallut enfin céder à sa ferveur. Après qu'il fut baptisé, il eut à souffrir de grandes persécutions de sa famille et de ses voisins, étant le seul de la bourgade qui fût chrétien. Loin de se rendre à leurs instances, il travailla si utilement, qu'il gagna plusieurs de ses compatriotes et toute sa famille, qui étoit nombreuse. Il bâtit d'abord une petite chapelle, et ensuite une grande église, où s'assemblèrent pendant mon séjour diverses troupes de Chrétiens des lieux circonvoisins, et entr'autres de Chirangam, qui n'est éloigné de Coulmeni que d'environ quatre lieues.

Le Chirangam est une île que forme le fleuve Caveri, vis-à-vis de la ville de Trichirapaly, capitale du royaume. C'est un lieu des plus fameux qui soient dans l'Inde. Il y a un temple entouré de sept enceintes de murailles, qui passe pour le plus saint de tout le pays. Ainsi, il ne faut pas s'étonner que les habitans de cette île soient plus superstitieux et plus obstinés que les autres dans l'idolâtrie. Il n'y a que peu d'années que la foi a commencé d'y pénétrer, et que le père Bouchet y a fait élever une petite église. Les Chrétiens, au nombre d'environ quatre-vingts, ont coutume de s'y assembler au son d'une clochette, ce qui chagrine fort les prêtres du temple voisin. Ils ont souvent tenté de brûler le petit édifice; mais Dieu n'a pas permis qu'ils soient encore venus à bout d'exécuter leur mauvais dessein.

En sortant de Coulmeni, où j'eus la consolation de baptiser trente-un catéchumènes, je passai par le village d'Adatura; j'y confessai et communiai ceux qui n'avoient pu venir à Coulmeni, et je me rendis à Aour, où le père Bouchet, de son côté, avoit baptisé en mon absence quarante-trois personnes. Le lendemain, m'entretenant avec ce missionnaire, je lui disois que, par la miséricorde de Notre-Seigneur, il me sembloit que notre mission jouissoit

d'une assez grande paix. *Hélas! mon cher père*, me répondit-il, *le calme trop grand est toujours ici la marque de quelque prochaine tempête: vous l'éprouverez*. En effet, dès ce soir-là même nous reçûmes deux nouvelles qui nous affligèrent beaucoup: la première fut l'embrasement de l'église de Calpaleam, la plus belle de la mission après celle d'Aour. Elle avoit été brûlée par un parti de cavalerie du roi de Tanjaour, qui étant en guerre avec celui de Maduré, désoloit la campagne, et ravageoit tout ce qu'il rencontroit.

L'autre nouvelle, plus triste encore, fut l'emprisonnement du père Borghèse qu'on avoit enlevé de sa maison et mené au gouverneur général des provinces méridionales de ce royaume. Il y avoit longtemps qu'on le menaçoit de cette insulte; mais il s'observoit, et sans donner aucune prise à ses ennemis, il continuoit ses exercices à l'ordinaire, et convertissoit un grand nombre d'idolâtres, surtout de la caste des *Chanes*, qui ont soin des palmiers. Un gentil, proche parent de celui qui avoit excité contre le père Bernard de Saa la persécution dont j'ai parlé au commencement de ma lettre, et peut-être même à son instance, alla trouver le gouverneur, et lui promit deux mille écus, s'il vouloit faire arrêter le père. Le gouverneur gagné, en donna l'ordre; mais il traita le père Borghèse avec bien plus d'humanité qu'on n'avoit fait le père de Saa: car il défendit qu'on lui fît aucune violence, peut-être par respect pour la haute réputation de science et de vertu que ce père s'étoit acquise depuis plusieurs années dans sa province.

Dès que nous sûmes cette nouvelle, le père Bouchet envoya ses catéchistes à la cour demander au prince régent la liberté du serviteur de Dieu; mais comme ils ne rapportoient pas de réponse, le père Bouchet crut devoir aller en personne solliciter la délivrance de son frère. L'affaire étoit difficile; il

s'agissoit d'arracher un prisonnier des mains d'un gouverneur, qui par malheur se trouvoit être gendre du prince régent, et de le délivrer d'un tribunal, dont il est inouï qu'aucun ait été élargi, sans payer une grosse somme, et il ne nous étoit ni expédient ni possible de la consigner. Mais Dieu, qui conduisoit l'affaire, donna au père Bouchet d'autres moyens de réussir. Le gendre du régent ayant été démis de son gouvernement, je ne sais pourquoi, huit jours précisément après avoir fait arrêter le père Borghèse, il vint à la cour implorer l'assistance de ses patrons, et tâcher de se faire rétablir. L'ambassadeur d'un prince tributaire de Maduré, qui avoit beaucoup de crédit à la cour, et qui estimoit et protégeoit les Chrétiens, prit leur défense et demanda au gouverneur la délivrance du père Borghèse. Le Gouverneur espérant à son tour quelques bons offices de l'ambassadeur, la lui promit, et écrivit en effet deux ou trois fois sur ce sujet au lieutenant de la province. Mais celui-ci, qui ne redoutoit peut-être guère l'autorité d'un homme dépossédé, loin d'exécuter ses ordres, menaçoit tous les jours le père de le tourmenter, s'il ne se rachetoit promptement à prix d'argent. Il fit même étaler en sa présence les instrumens de plusieurs supplices; mais le père, sans s'étonner, disoit en souriant, que ces instrumens n'étoient propres qu'à tourmenter des enfans, et qu'en quittant son pays pour venir annoncer l'évangile aux peuples de Maduré, il s'étoit résolu à en souffrir s'il falloit beaucoup d'autres. *Nous verrons*, reprit le lieutenant, *si vos disciples seront aussi fiers que vous, ou si vous n'aurez point compassion d'eux.* Et faisant prendre un des catéchistes, il ordonna qu'on lui disloquât tous les os. Ce catéchiste, sans attendre ce que son maître répondroit : *Remercions Dieu, mon cher père*, s'écria-t-il en se jetant à ses pieds, *de la grâce qu'il me fait : c'est maintenant que je com-*

mence à être véritablement votre disciple. Nous n'avons commis d'autre crime que de faire connoître Dieu, et de porter les hommes à l'adorer et à le servir. Je m'estime heureux de souffrir pour une si bonne cause. Ne craignez pas que je recule, ni que je fasse rien d'indigne d'un Chrétien. Donnez-moi seulement votre bénédiction, et me voilà prêt à tout souffrir. Le père fut attendri, et le lieutenant avec ceux de sa suite, frappé d'étonnement, en demeura là, et n'osa pas aller plus avant.

Cependant le prince régent rétablit son gendre dans son gouvernement, et lui ordonna, à la prière du père Bouchet, d'écrire de sa part au lieutenant, non-seulement de mettre incessamment le père Borghèse et ses catéchistes en liberté, mais encore de restituer tout ce qu'on leur avoit enlevé. Puis, le regardant d'un œil sévère : *N'avez-vous point de honte*, ajouta-t-il, *de persécuter un étranger, qui ne vous fait aucun mal, et qui est venu de si loin faire pénitence en ce pays-ci? qu'on exécute mes ordres, et que je n'entende plus parler de cette affaire.* Ces paroles et le ton de maître dont elles furent prononcées, eurent, avec un peu de temps, l'effet qu'on en devoit attendre. Le lieutenant parut vouloir obéir; mais, avant que de délivrer le père, il lui représenta que jamais prisonnier, quelque puissant qu'il fût, n'avoit été traité avec plus de respect que lui, et que tant d'égards méritoient bien quelque petite somme au moins par reconnoissance. *Seigneur*, dit le père, *je ne vous suis obligé que de m'avoir fait souffrir quelque chose pour ma religion, et ce service ne sauroit se payer avec de l'argent. Si vous me croyez coupable pour avoir annoncé la loi du vrai Dieu, je suis encore entre vos mains, voilà ma tête; il me sera très-glorieux de la donner pour une si bonne cause; mais il me seroit honteux de donner la moindre chose pour ma délivrance.* On

admira la fermeté du docteur étranger, et on le laissa sortir après quarante jours de prison. Mais, comme si l'on s'en fût repenti, à peine étoit-il à un quart de lieue de la ville, qu'on l'envoya reprendre, et qu'on fit encore des tentatives pour tirer quelque chose de lui. Les habitans, indignés qu'on revînt tant de fois à la charge, crioient que la famine dont ils étoient menacés, ne venoit que de la colère du Dieu des Chrétiens, qui suspendoit les pluies, et les empêchoit de tomber, pour venger l'innocence de ses docteurs. Cependant il fallut encore comparoître devant le lieutenant; c'étoit toujours de l'argent qu'il vouloit, à moins que le missionnaire, par un écrit signé de sa main, ne s'obligeât à ne plus prêcher l'évangile; *car ceux qui vous ont fait arrêter,* ajouta sans déguisement le lieutenant, *refusent de payer la somme qu'ils ont promise, si l'on n'obtient cela de vous.*

Vous me connoissez bien mal, seigneur, lui repartit le père; *croyez-vous que j'aie quitté mon pays et tout ce que j'avois de plus cher au monde; que je sois venu prêcher ici la loi du vrai Dieu, et que je l'aie prêchée depuis tant d'années, pour garder maintenant le silence? Je vous déclare que bien loin de signer ce qu'on me demande, j'emploierai plus que jamais ce qui me reste de vie et de force à faire de nouveaux disciples au Dieu du ciel.* Les gentils s'entre-regardoient, et se disoient les uns aux autres que cet homme étoit un rocher, au pied duquel toutes les paroles et les menaces n'étoient que de foibles ondes qui venoient se briser. Le lieutenant remit donc le père en liberté; et comme dès le lendemain il plut si abondamment, que les étangs en furent remplis et les campagnes inondées, les idolâtres ne manquèrent pas de dire que la sécheresse, qui avoit désolé si long-temps

le pays, n'avoit pu être qu'un châtiment de l'injuste détention du père Borghèse et de ses catéchistes.

Il arrive ici d'autres marques bien plus sensibles de la protection que Dieu donne à la religion que nous annonçons. Il n'est pas croyable combien le baptême y produit d'effets miraculeux. On m'apporta à la fête de l'Assomption un enfant de six à sept ans tourmenté du démon, qui le faisoit tomber presque continuellement dans des convulsions tout à fait étranges. Lorsque je voulus le baptiser les convulsions augmentèrent d'une manière si violente, que le père Bouchet fut obligé de le prendre entre ses bras, et de le tenir de toutes ses forces; mais à peine avois-je versé l'eau sur sa tête, que, par la vertu du sacrement, il se trouva parfaitement délivré, sans que depuis ce temps-là il ait paru dans lui la moindre marque de possession. Il étoit d'un village où il n'y avoit que sa mère qui fût baptisée. Les idolâtres du lieu, témoins de la possession ou de la maladie de cet enfant pendant plus de deux ans, le voyant revenir de l'église des Chrétiens si parfaitement guéri, conçurent une si haute idée de notre sainte religion, que quinze ou vingt résolurent de l'embrasser. Ils demandèrent qu'on leur envoyât quelqu'un pour les instruire. Tous nos catéchistes étoient dispersés de côté et d'autre, et il ne restoit que celui qui est attaché au service de cette église: on le leur envoya. Il les prêche actuellement, et ils l'écoutent avec beaucoup de docilité.

Voilà de ces occasions précieuses où, faute d'avoir assez de catéchistes, nous sommes exposés à manquer l'œuvre de Dieu et la conversion de toute une bourgade. D'y aller nous-mêmes, il ne seroit pas quelquefois expédient: car, outre que nous sommes en trop petit nombre, et que notre est nécessaire à l'église pour l'administrati e-mens, la couleur de notre visage no

pourroit donner horreur pour toujours de la religion que nous annonçons. Les catéchistes nous déchargent de beaucoup de travail, et préviennent les esprits en notre faveur. On nous passe ensuite plus aisément les difficultés que notre air étranger fait naître dans les esprits. Enfin l'expérience de près d'un siècle nous a appris, que toutes les premières ébauches des conversions doivent se faire par les catéchistes; et c'est pour cela que dans toutes nos lettres vous nous voyez faire tant d'instances pour en avoir un plus grand nombre. C'est une des plus grosses dépenses que vous fassiez pour nous, quoique leur pension n'aille pas au delà de cinq ou six pistoles pour chacun : mais n'y ayez pas de regret, et faites bien comprendre aux personnes généreuses qui nous aident de leurs charités, que c'est de l'argent qui produit au centuple, et que de toutes les bonnes œuvres qu'on peut entreprendre pour le service du prochain, il n'en est point de plus méritoire.

Le père Bouchet a ordinairement une douzaine de catéchistes; c'est peu pour trente églises dont il a soin. Pour les bien desservir, il faudroit que chaque église eût son catéchiste. J'ai été témoin que plusieurs gentils étant venus nous demander à être instruits, il a fallu, faute de secours, les remettre à un autre temps. Dans cet intervalle les bons désirs passent, et souvent ils ne reviennent plus. Au défaut des catéchistes, on engage les plus fervens Chrétiens et les moins grossiers à en faire l'office dans leurs villages. Un enfant de neuf à dix ans le fait actuellement dans le sien. Sa conversion a quelque chose de merveilleux. Il conçut le désir d'être baptisé. Pour exécuter ce dessein, il alloit trouver tous les jours en secret dans les champs un berger chrétien, qui l'instruisoit en gardant son troupeau. Il apprit du berger les commandemens de Dieu et les prières des

des Chrétiens; après quoi il pressa son père, sa mère et sa sœur, de vouloir les apprendre de lui. D'abord on le traitoit d'enfant; mais il réitéra si souvent et si vivement ses instances, qu'on commença à l'écouter. Quand il voyoit qu'on vouloit offrir quelque sacrifice aux idoles, il menaçoit de tout briser. Comme c'étoit un fils unique tendrement aimé, on n'osoit le contredire, on quittoit tout, ou bien on attendoit qu'il fût absent de la maison. Enfin, cet admirable enfant n'a eu aucun repos qu'il n'eût persuadé au père, à la mère, à la sœur, de se faire tous trois Chrétiens.

Le petit prince sur les terres duquel cette famille demeure, ayant appris qu'ils se disposoient à recevoir le baptême, en fit un jour des reproches au père, qui l'étoit allé voir, disant que ceux qui embrassoient la loi des Chrétiens ne vivoient pas long-temps; et pour preuve de cela qu'une femme chrétienne étoit morte depuis fort peu de jours. Le discours du prince frappa cet homme encore foible dans la foi, et étant retourné tout triste dans sa maison, il redit à sa famille ce que le prince venoit de lui raconter. L'enfant prit la parole: *Je m'étonne, mon père*, lui dit-il, *que vous n'ayez pas demandé un écrit, par lequel le prince vous garantît de la mort, pourvu que vous demeurassiez infidèle. Est-ce que les Chrétiens ne vivent pas aussi long-temps que les gentils ? ou est-ce que les gentils ne meurent pas aussi bien que les Chrétiens ? Le Prince même n'a-t-il pas perdu sa femme, qui étoit idolâtre ? Gardez-vous donc bien, mon cher père, de vous laisser ainsi surprendre.*

Ces paroles, dignes de sortir, non de la bouche d'un enfant de neuf à dix ans, mais de celle d'un missionnaire expérimenté, touchèrent si vivement ce pauvre père, qu'il vint peu de jours après avec toute sa famille, demander à être instruit et baptisé. Je

fus surtout charmé de la candeur et de l'esprit de l'enfant, qui a une douceur d'ange, et la plus heureuse physionomie. Son père souhaiteroit fort qu'il apprît à lire et à écrire; mais il ne sauroit l'obtenir. *Si je sais lire et écrire*, dit l'enfant, *l'on me mettra dans quelque emploi, où je serai exposé à faire tous les jours des péchés, qui m'empêcheront d'aller au ciel; au lieu que si je ne sais rien, je resterai à la maison où je ne m'occuperai qu'à travailler et qu'à prier Dieu.* C'est la réponse que je lui ai entendu faire moi-même, lorsque je le pressois de s'attacher à l étude, admirant à cet âge la force des lumières de la grâce, qui sans doute en fera un jour un des plus fervens appuis de cette Eglise naissante.

Je n'admirai pas moins la réponse que me fit une femme baptisée depuis peu d'années par le père Bouchet. Ce père passoit un jour par un village de gentils. Cette femme venoit de perdre son mari qu'elle aimoit tendrement, et dans l'excès de sa douleur, poussant des cris lamentables, elle vouloit absolument se brûler avec le corps du défunt. Le père, qui entendit ses gémissemens de fort loin, envoya un de ses catéchistes savoir quelle en étoit la cause. L'ayant apprise, il alla à la maison de la veuve, où étoient tous ses parens assemblés, qui ne pouvoient lui persuader de vivre. Le père fut fut plus heureux, car non-seulement il la détourna de se jeter dans le bûcher de son mari; mais à l'occasion de ces flammes passagères, il lui parla si fortement des vérités de l'autre vie, et surtout du feu de l'enfer, que saisie de crainte, elle changea la résolution qu'elle avoit prise de se brûler toute vive, en celle de se faire chrétienne pour éviter les peines éternelles de l'enfer. Depuis son baptême elle a toujours été très-fervente, et quoique fort éloignée de l'église, elle y vient souvent faire sa prière. Un jour donc qu'elle me racontoit sa

conversion, et que je lui faisois faire quelques réflexions sur le malheur éternel qu'elle avoit évité : *Il est vrai, mon père*, me répondit-elle d'un air gai et content, *que Dieu m'a délivrée de l'enfer par sa miséricorde*, *et je l'en remercie tous les jours ; mais je ne laisse pas de souffrir en cette vie les peines du purgatoire pour la satisfaction de mes péchés*. En disant ces paroles, elle montra ses mains, qui étoient fort enflées et crevées en plusieurs endroits, par la violence du travail : car depuis la mort de son mari, de riche qu'elle étoit, étant tombée dans la pauvreté, elle est obligée de gagner sa vie à piler du riz. Je lui dis pour la consoler que le partage des Chrétiens devoit être la peine et l'affliction; qu'on n'alloit au ciel que par la voie des souffrances que Jésus-Christ nous a tracée ; qu'elle avoit raison d'appeler son travail son purgatoire ; et que si elle l'offroit bien à Dieu, il lui tiendroit lieu de celui de l'autre vie, qui est incomparablement plus rigoureux, et qu'il lui procureroit une gloire prompte et un repos éternel. Elle me remercia et me parut fort consolée.

Ce que le père Simon Carvalho m'a raconté d'un catéchumène a quelque chose de plus surprenant. Cet homme, natif de Tanjaour, capitale du royaume de même nom, avoit fait bâtir un temple d'idoles dans l'espérance de devenir fort heureux; mais voyant que son bonheur ne croissoit pas à proportion que le temple s'avançoit, il se dégoûta, perdit la confiance qu'il avoit en ses idoles, et ayant entendu parler de *Vastou*, qui en langue *talmul* signifie *l'Être souverain*, ou *la première et suprême cause de toutes choses*, il se mit en tête de connoître *Vastou*, et de lui parler. De tous les moyens qu'il imagina, il crut que le plus efficace, pour mériter cet honneur, étoit de faire de longs jeûnes, et de se retirer du commerce et de la conversation des hommes. Pen-

dant huit mois entiers qu'il vécut en solitude, il perdit tout l'embonpoint qu'il avoit naturellement, et devint extrêmement maigre. Au bout de ces huit mois le démon s'empara du corps de son frère, et commença à le tourmenter terriblement. Le pénitent surpris de voir qu'au lieu d'attirer *Vastou* chez lui par ses austérités, il y avoit attiré le diable, interrompit sa retraite, et visita pendant plusieurs jours quelques temples d'idoles où il fit divers sacrifices pour la délivrance de son frère possédé; mais ce fut en vain, jusqu'à ce qu'un jour, par je ne sais quelle inspiration, il menaça le diable que s'il ne se retiroit, il mèneroit son frère à l'église des Chrétiens. Depuis cette menace, le démon sembla se retirer, et le frère du pénitent demeura tranquille, et ne donna plus aucune marque de possession; mais il mourut quatre jours après.

Les gentils qui furent témoins de cette mort, ne manquèrent pas de dire au pénitent que le démon avoit ôté la vie à son frère pour le punir de sa curiosité, et qu'il la lui ôteroit à lui-même, s'il ne cessoit de chercher *Vastou*. Le pénitent méprisant leurs avis, rentra dans sa solitude, et continua encore pendant un an son silence et ses jeûnes rigoureux. Une nuit qu'il étoit éveillé, il ouït, sans voir personne, une voix distincte qui lui disoit: *Je suis* Vastou *que tu cherches; j'ai tué ton frère, et je te tuerai aussi dans huit jours*. Le pénitent fut terriblement effrayé; mais comme il avoit beaucoup d'esprit, et que Dieu vouloit l'éclairer, il fit cette judicieuse réflexion, que la voix qu'il avoit entendue ne pouvoit être celle de *Vastou; car Vastou*, disoit-il, *est le souverain Être, la cause et le principe de tout ce qui est: je cherche à le connoître pour le servir et pour l'adorer; cette recherche ne peut lui être désagréable, et ce seroit sans raison qu'il auroit tué mon frère, et qu'il me menaceroit moi-même*

de me tuer. Ainsi il faut que ce soit le diable, qui contrefait Vastou et qui a ôté la vie à mon frère. Sur cela, il prit la résolution d'avoir recours au *Gourou* (docteur des Chrétiens), pour s'instruire de leur loi, dont il avoit déjà entendu parler, sans savoir qu'ils adorassent *Vastou.* Il alla trouver le père Simon Carvalho, qui est chargé de la chrétienté de Tanjaour. Le père commença à l'instruire des mystères de notre sainte religion, et après l'avoir convaincu qu'elle seule rendoit à *Vastou* le culte qui lui étoit dû, il le remit entre les mains d'un de ses catéchistes, pour lui apprendre les prières de l'Eglise, et achever de l'instruire. Le père eût bien voulu se charger seul de l'instruction d'un homme que Dieu vouloit si visiblement sauver; mais il étoit alors accablé de travail, ayant en deux mois et demi baptisé plus de cinq cents catéchumènes, et confessé près de quatre mille personnes, quoique le feu de la guerre fût allumé de toutes parts dans ce royaume.

Ce père, l'un des plus illustres et des plus zélés ouvriers de cette mission, est de la province de Goa, où il passoit, sans contredit, pour le plus bel esprit qu'il y eût. Il y enseignoit la théologie avec un grand applaudissement, n'ayant encore que trente et un ans, et il étoit dès-lors dans une si haute réputation de vertu, qu'on ne l'appeloit communément que *le saint père.* Quoiqu'il s'occupât très-utilement au service du prochain dans la ville et aux environs de Goa, il se sentit vivement pressé de se consacrer à la mission de Maduré. Il communiqua son dessein aux Provinciaux des provinces de Goa et de Malabar, et prit des mesures si justes avec eux, qu'il fut incorporé à la mission de Maduré, avant même qu'on soupçonnât qu'il eût envie de s'y consacrer, et que personne pût s'y opposer. Il y est un grand exemple de zèle, de mortification, de charité, et de toutes

les autres vertus qui sont le propre d'un homme apostolique. Pour moi, je regarde comme un prodige qu'étant presque toujours malade, il puisse soutenir les travaux immenses de sa mission. Il est vrai que dans la crainte qu'on a qu'il n'y succombe enfin, on a résolu de m'envoyer prendre sa place au retour du voyage que je vais faire à Pondichery.

C'est une chose extraordinaire de voir la douleur dont ce saint homme paroît saisi, quand il arrive des disgrâces à quelqu'une de nos Eglises; il en a le cœur si serré qu'il ne peut prendre de nourriture; il est deux ou trois jours sans manger, et il dépérit à vue d'œil. Ainsi on lui cache tout ce qu'on peut des traverses dont le démon ne manque pas de nous affliger. Mais Dieu paroît prendre plaisir à l'éprouver. Nul missionnaire ne souffre plus de persécutions que lui dans le lieu où il travaille. Il n'y a qu'un an et demi qu'il eut la douleur de voir renverser une belle église qu'il venoit de bâtir entre la ville de Tanjaour et un fameux temple d'idoles. Les prêtres de ce temple l'avoient vue s'élever avec un chagrin mortel; ils résolurent de la détruire, et voici l'artifice dont ils se servirent. Ils répandirent parmi le peuple que les dieux de leur temple vouloient qu'on détruisît l'église des *brames* du nord (c'est le nom qu'on donne à nos pères en ce pays); autrement qu'ils abandonneroient leur demeure, *parce que quand il falloit aller au travers de l'air, de ce temple à la ville de Tanjaour, ils trouvoient en chemin l'église de ces étrangers, et que leur étant impossible de passer par dessus, ils étoient contraints par une force invisible, de prendre un fort long détour, ce qui leur étoit très-incommode et les fatiguoit beaucoup*. Quelque grossières que fussent les plaintes de ces dieux imaginaires, les idolâtres y furent sensibles; ils s'assemblèrent, et conclurent d'abattre l'église sous les auspices d'un ministre d'état qu'ils

avoient gagné, et qui étoit d'ailleurs grand ennemi de notre religion.

Pendant que j'étois occupé à Aour, soit auprès des Chrétiens qui s'y rendent en foule pour y faire leurs dévotions, soit auprès des catéchumènes qu'on y instruit sans cesse, soit enfin auprès des gentils que la beauté de notre église y attire, le père Bouchet qui étoit à Trichirapaly, m'invita à aller passer quelques jours avec lui. C'étoit, il y a quelques années, une affaire pour nous d'entrer dans cette grande ville, et nous n'y demeurions qu'avec inquiétude : mais depuis que le régent a eu la bonté d'accorder sa protection au père Bouchet, nous y allons en plein jour tête levée; et les gardes qui sont aux portes, loin de nous faire aucune peine, nous saluent avec un grand respect. J'allai donc trouver le père Bouchet, et je traversai une grande partie de la ville qui me parut extrêmement peuplée, mais mal bâtie, la plupart des maisons n'étant que de terre et couvertes de paille. Ce n'est pas qu'il n'y ait des gens assez puissans, qui pourroient en faire bâtir de belles et de solides; mais ou leur avarice, ou la crainte de paroître riches les empêche de se loger avec plus de propreté. Je trouvai le père Bouchet en parfaite santé, et j'eus la consolation de voir auprès de lui un grand nombre de Chrétiens distingués par leur piété et leur zèle. J'admirai surtout la ferveur d'une vertueuse veuve, qui, dans le désir qu'elle a de peupler le ciel d'âmes innocentes, s'est appliquée depuis quelques années à donner des remèdes aux enfans qui sont malades. Comme ses remèdes sont bons et ses cures heureuses, on l'envoie querir de toutes parts; ce qui lui donne la facilité de baptiser un grand nombre d'enfans, lorsqu'elle les voit dans un danger évident de mort. Il n'est point d'année qu'elle n'en baptise au moins quatre cents. La bénédiction que Dieu lui donne, a fait naître à quel-

ques autres personnes de son sexe l'envie de l'imiter, et il y en a présentement deux ou trois qu'elle instruit de ses secrets, pour leur donner accès dans toutes les maisons où il y a des enfans qu'on peut secourir. Les personnes qui ont la charité de nous envoyer des remèdes, seront bien aises d'apprendre ce nouvel usage que nous en faisons.

Il y a encore à Trichirapaly un homme que sa piété distingue beaucoup. C'est le premier receveur du domaine des provinces méridionales du royaume. Sa conversion a coûté la vie à un de nos plus fervens catéchistes. Cet homme étant encore idolâtre, ne laissoit pas de vivre fort régulièrement selon sa secte. Il observoit avec une exactitude scrupuleuse toutes les superstitions des païens, et il ne manquoit jamais au temps même le plus froid de l'année, d'aller tous les jours de grand matin à la rivière s'y plonger jusqu'au cou, et faire en cet état de longues prières à ses dieux, ce que ces pauvres aveugles regardent comme une action très-méritoire. Le catéchiste, homme fort zélé, et qui connoissoit d'ailleurs combien le receveur étoit régulier dans sa conduite, résolut de le gagner à quelque prix que ce fût, persuadé que si on le convertissoit à Jésus-Christ, dans une religion si sainte, il deviendroit capable de tout. Pour trouver l'occasion de l'aborder et de l'instruire, il entreprit d'aller comme lui tous les matins à la rivière, où, sans se faire connoître, mais prenant soin seulement de se laisser apercevoir, retiré à l'écart, il se plongeoit dans l'eau, et offroit au vrai Dieu, avec de ferventes prières, la mortification d'un bain si long, et auquel il n'étoit pas accoutumé, pour la conversion d'une âme qui se faisoit ainsi tous les jours la victime du démon. Il continua plusieurs jours ce pénible exercice, jusqu'à ce que le gentil étonné de voir son assiduité à venir se laver, et ne croyant pas qu'un autre que lui pût tenir contre le froid qu'il

faisoit alors, eut la curiosité de savoir qui il étoit, et quelle dévotion l'amenoit. Le catéchiste qui n'attendoit que cet heureux moment, lui dit: *ce n'est pas à des dieux sourds et impuissans comme les vôtres que j'adresse mes vœux, mais au souverain maître du ciel et de la terre, au Créateur de toutes choses, qui seul mérite le culte et l'adoration de tous les hommes. Les dieux que vous adorez, outre qu'ils ne sauroient vous faire ni bien ni mal, sont encore indignes d'être regardés même comme des hommes, puisqu'ils ont vécu d'une manière plus barbare et plus impure que les bêtes farouches et les animaux les plus immondes.* Il n'avançoit rien qu'il ne prouvât par des faits tirés des histoires authentiques du pays, que le gentil ne pouvoit révoquer en doute. Ce discours ne fit d'impression sur l'idolâtre qu'autant qu'il falloit pour vouloir en savoir davantage. Il pria le catéchiste, qui ne cherchoit que cela, de vouloir l'instruire plus à fond de notre religion, et de lui en expliquer les mystères. Les jours suivans se passèrent à l'explication de plusieurs points particuliers, et à la lecture des livres des Chrétiens, qui traitent de la grandeur de Dieu et des fins dernières de l'homme, lesquels furent mis en parallèle avec les livres des idolâtres, où il ne se trouve que des infamies ou des impertinences et des faussetés visibles. Les réflexions du catéchiste furent si solides, et Dieu leur donna tant de force et tant d'onction, qu'il vint à bout enfin de ce qu'il avoit si ardemment désiré; mais il lui en coûta la vie: car les bains longs et fréquens qu'il avoit pris dans un temps où le froid, quoique médiocre pour nous, est très-sensible par rapport aux Indiens, éteignirent en lui la chaleur naturelle. Il languit plusieurs mois et mourut enfin pénétré de joie d'avoir, à l'exemple de son divin Maître, donné sa vie pour sauver son prochain. Il fut fort regretté des Chrétiens, mais sur-

tout de notre néophyte qui étoit inconsolable de perdre son premier maître en Jésus-Christ, et d'avoir été la cause innocente de sa mort. Il ne s'est point démenti depuis le moment de sa conversion, et il n'a rien relâché de ses jeûnes rigoureux et de ses longues prières : en sorte que la vie sainte et exemplaire qu'il mène, anime et soutient toute cette chrétienté.

A une des extrémités de Trichirapaly, il y a une église que le père Bouchet y a fait bâtir sur les ruines d'une pagode. On en avoit autrefois donné l'emplacement aux premiers missionnaires de Maduré. Mais les guerres, qui sont assez fréquentes en ces états, étant survenues, les pères furent obligés de quitter la ville, et d'aller se cacher dans les bois. Pendant leur absence, un idolâtre s'empara de l'emplacement, et y fit bâtir un petit temple qu'il remplit de pagodes de toutes les grandeurs. Il n'y a que peu d'années que le père Bouchet s'est remis en possession de ce lieu, et qu'il a obligé le prêtre des idoles d'en sortir. Ce fut un spectacle bien glorieux à la religion, et bien digne de compassion tout ensemble, de voir les mouvemens inutiles que se donnoit ce pauvre homme pour enlever ses dieux. Les Chrétiens le pressoient de déloger, et pour finir plus vîte, ils prenoient les idoles, et les mettoient eux-mêmes par terre sans beaucoup de précaution. Plusieurs se trouvant brisées, il en ramassoit les morceaux épars, pleurant à chaudes larmes, mais n'osant se plaindre, parce qu'on le faisoit sortir d'un lieu qui ne lui appartenoit pas, et qu'il avoit usurpé. Le temple fut abattu, et sur ses ruines on bâtit une église et une petite maison qui sert à loger les missionnaires.

Pendant le peu de temps que je fus à Trichirapaly avec le père Bouchet, nous ne laissâmes pas de baptiser une quarantaine de catéchumènes que nos catéchistes avoient instruits, et je retournai à Aour,

pour y célébrer la fête de saint François-Xavier, et pour me disposer au voyage de Pondichery. Je suis sur le point de partir, après avoir eu la consolation de baptiser à Aour et dans les succursales de sa dépendance environ six cents personnes en cinq mois que j'y ai demeuré. J'aurai l'honneur de vous écrire sitôt que je serai arrivé à Pondichery, et de vous rendre compte de mon voyage par la première occasion qui se présentera. En attendant je recommande notre chère mission au zèle libéral de vos amis, et je vous prie de ne pas m'oublier dans vos prières, etc.

LETTRE

Du père Diusse, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au révérend père Directeur des Missions françaises de la Chine et des Indes orientales de la même Compagnie.

A Surate, le 28 de janvier 1701.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

IL y a quelque temps que j'ai eu l'honneur de vous écrire, pour vous marquer combien il seroit avantageux à notre sainte religion d'établir une nouvelle mission dans les provinces occidentales de l'empire du Mogol. Mais, dans la crainte que j'ai que vous n'ayez pas reçu mes lettres que j'envoyai par la voie de terre, je vais vous faire ici un petit abrégé de ce que je vous mandois.

Quoique le mahométisme soit la religion dominante à la cour du Mogol, et que tous les officiers

du prince en fassent profession, cependant presque tout le peuple est idolâtre ; de sorte qu'on peut dire que pour un mahométan, il y a deux et trois cents gentils. Ces peuples ont pour la plupart leurs *rajas*, qui reconnoissent le Mogol pour souverain, et qui sont dans l'Indostan à peu près ce que les ducs de Guyenne, de Bretagne et de Normandie étoient autrefois en France.

Il seroit facile d'établir des missions florissantes dans les terres de ces rajas, et d'y recueillir une abondante moisson. Le pays qui s'étend depuis l'embouchure du grand fleuve *Indus* jusque vers Caboul, seroit, à mon avis, le lieu le plus propre pour commencer ce grand ouvrage. On m'a assuré que dans les montagnes qui séparent la Perse de l'empire du Mogol, il y avoit des Chrétiens qui s'imprimoient, avec un fer chaud, la figure de la croix sur le corps. Il y a bien de l'apparence que ces Chrétiens ne le sont que de nom, et que tout leur christianisme ne consiste qu'en cette marque extérieure qui les distingue des gentils et des mahométans; cependant vous voyez que ce seroit ici une entrée pour les conduire à embrasser une religion que vraisemblablement on a autrefois professée dans leur pays.

Il y a encore dans ces mêmes montagnes des peuplades entières de ces anciens Persans, qu'on nomme *gavres* en Perse et qu'on appelle *parsis* à Surate et aux environs, où ils se sont établis en grand nombre. Ces peuples, qui paroissoient avoir de l'inclination pour nous, ont toujours eu beaucoup d'éloignement du mahométisme, au point que ceux qui sont en Perse se voyant depuis deux ou trois ans vivement pressés par le nouveau roi de Perse de se faire mahométans, ils le prièrent avec de grandes instances de leur permettre d'embrasser le christianisme.

Vous voyez, mon révérend père, que la moisson

est abondante dans ces vastes pays; mais il faudroit, pour la recueillir, des missionnaires également vertueux et savans, et des fonds suffisans pour les entretenir : car ce n'est point assez que les missionnaires qu'on destinera à cette nouvelle mission, aient beaucoup de zèle et de vertu, il faut de plus qu'ils aient une grande habileté, non-seulement pour détruire les anciennes erreurs de ces peuples, mais pour leur inspirer d'abord une haute estime de notre religion. Si l'impression qu'elle fera dans leur esprit en ces commencemens est forte et vive, et qu'elle réponde en quelque sorte à la grandeur de nos mystères, je suis persuadé qu'elle ne s'effacera jamais, et qu'elle sera comme la base et le fondement solide et assuré du salut de cette nation. Au contraire, si l'impression est foible et superficielle, leur foi et leur religion auront le même caractère, et l'on n'avancera guère, ou rien ne durera.

Ainsi, parmi ce grand nombre d'excellens sujets d'une vertu sûre et éprouvée, dont vous pouvez disposer, il est important que vous en destiniez quelques-uns, d'un mérite extraordinaire, à un ouvrage qui doit avoir de si grandes suites pour le christianisme. On en doit certainement tout espérer, surtout après que les vastes états de l'Indostan auront été partagés entre les enfans d'Aurengzeb, qui règne depuis si long-temps; car on ne doute point que ces princes ne fussent favorables aux missionnaires, et qu'ils ne les protégeassent ouvertement dans toutes les provinces, principalement s'ils les y trouvoient déjà établis à la mort de leur père. Le prince Chalem, qui est l'aîné, a toujours marqué beancoup de bonté à nos pères portugais qui sont à Agra; il a même depuis peu appelé à Caboul, où il est présentement avec un corps d'armée considérable, le père Magallens, ancien missionnaire de Delhi et d'Agra, et il a ordonné aux gouverneurs et aux autres offi-

ciers des lieux par où ce père passera, de lui fournir tout ce qui lui sera nécessaire pour faire son voyage. On croit qu'il appelle ce père à la cour pour avoir soin des Chrétiens qui sont à sa suite. Voilà, mon révérend père, un léger crayon des grands biens que l'on peut faire en ce pays. Je vous enverrai un mémoire plus ample et plus détaillé par la première voie que je trouverai. Je me recommande à vos saints sacrifices, et suis avec bien du respect, etc.

ROUTE qu'il faut tenir pour passer les détroits de Malaca *et de* Gobernadour.

DE la pointe d'Achem il faut aller terre à terre le long de l'île de Sumatra jusqu'au cap des Diamans, c'est-à-dire, environ quarante-cinq lieues. Toute cette côte est assez haute, les rivages sont bordés de verdure, le fond est bon depuis sept jusqu'à quatorze et quinze brasses, tant qu'on ne s'éloigne point de la terre de plus de deux lieues. Au cap des Diamans, on fait le sud-quart-sud-est, et l'on découvre bientôt l'île Polverère, qui est fort haute et bien boisée. On peut la voir de vingt lieues, et elle n'est éloignée du cap des Diamans que d'environ vingt-cinq. Il n'y a point d'habitans, et toute l'île n'a pas plus d'un quart de lieue de tour; le mouillage est bon. A une ou deux lieues de Polverère on met le cap à l'est (terme de marine, qui signifie aller à l'est) pour reconnoître Poljara; c'est une autre petite île qu'on trouve à dix-huit lieues; elle ressemble fort à la précédente, et par un beau temps la vue porte de l'une à l'autre. Poljara est du côté de la terre des Indes; il n'est pas nécessaire d'en approcher plus près que de huit ou neuf lieues; mais il faut se mettre entre ces deux îles pour entrer dans le vrai canal; lorsqu'on est à cette distance de Poljara, on

voit d'un côté la terre de l'Inde, qui est basse et bordée de bois, et de l'autre on perd de vue les côtes de Sumatra. Qu'on mette le cap au sud-est-quart-est, prenant un peu du sud-est pour donner juste entre deux bancs de sable, qu'il faut passer nécessairement. Il vaut mieux prendre la petite passe, qui est à l'est, et la plus proche de Malaca; la grande passe, qui est à l'ouest, est trop éloignée des terres. On découvre bientôt la montagne de Porcelar du côté des Indes; mais pour ne manquer aucune des sûretés qu'on peut prendre, il faut encore reconnoître les îles d'Aros, qui sont à l'ouest franc: alors on est sûr d'être dans le bon chemin, et l'on fait le sud-est-quart-d'est pour gagner la côte des Indes et venir mouiller devant Malaca. Dans ce détroit, les vents venoient ordinairement de terre pendant la nuit, et à midi ils venoient de la mer. Presque toutes les nuits nous avions de bons grains mêlés d'éclairs, les courans portoient nord-est et sud-est. On mouilloit deux ou trois fois en vingt-quatre heures, et il falloit envoyer la chaloupe sonder incessamment devant nous pour nous marquer le chemin.

Après qu'on a vu les îles d'Aros, on vient reconnoître le cap de Rochade du côté de l'Inde, et ce cap reste à l'est. Enfin, on achève de s'assurer de sa route par un rocher très-pointu et sans mousse ni verdure, qui reste est-sud-est du cap de Rochade. Faisant le sud-quart-sud-est, en peu d'heures avec la marée on mouille à une bonne lieue de Malaca, et l'on commence à revoir de là les terres de Sumatra.

La côte de Malaca est basse et couverte de cocotiers et de palmiers qui cachent la ville. On ne voit que quelques maisons assez semblables à celles d'Achem, qui s'étendent à plus d'une demi-lieue sur le bord de la mer. La citadelle paroît noire; il y a plusieurs sentinelles blanches sur les remparts, et dedans il y a une hauteur et un reste de clocher qui

semble être joint à une maison blanche; c'est ce qui paroît d'abord, et c'est à quoi l'on peut reconnoître Malaca : avec ce que j'en ai dit on ne sauroit s'y tromper. Au sortir de Malaca, on met le cap au sud-quart-sud-est jusqu'au détroit de Gobernadour, et pendant quarante lieues il n'y a rien à craindre. Quand on ne peut refouler (aller contre) la marée, il faut mouiller deux fois le jour; on trouve sur le chemin les îles Maricacai, qui restent à la droite; il y en a aussi sur la gauche, mais sans nom. Pour donner dans le détroit de Gobernadour, il faut faire d'abord le nord en laissant le détroit de Siucapour à la droite; tout y est plein d'îles, les courans sont rapides, les marées violentes, et quelquefois de douze heures. En entrant dans le détroit, on voit une île, sur laquelle il y a trois arbres qui paroissent de loin comme trois mâts de navires; on l'appelle l'*Ile-de-Sable;* on la voit d'une lieue. Elle peut avoir un quart de lieue de long et cent pas de large; elle est presque de niveau à la mer. On la laisse à la droite, et l'on trouve seize brasses d'eau; alors on fait l'est, et on rencontre une autre petite île toute de sable, où il y a sept ou huit arbres fort hauts et séparés les uns des autres; on la nomme l'*Ile-Carrée*. De l'Ile-Carrée on voit l'Ile-Saint-Jean toujours à la droite; celle-ci a bien quatre ou cinq lieues de tour. Si l'on ne trouvoit que cinq brasses, il faudroit faire l'est-quart-nord-est; mais si l'on est au large et sans fond, on fait l'est franc, sans pourtant trop s'approcher des îles qui sont sur la gauche. De là on découvre la montagne de Ior, et l'on est par le travers de ce petit royaume. Enfin, en continuant cette route à l'est, on voit le cap de Romanca. On fait l'est-sud-est et l'est-quart-sud-est; et quand ce cap reste au nord, on fait l'est-sud-est pour aller reconnoître les pierres blanches, qui sont de petites îles un peu au large. Sitôt qu'on les a vues, il faut faire l'est

quelque

quelque temps, puis l'est-nord-est, et enfin le nord-est et le nord-est-quart-nord, pour se jeter dans le golfe de Siam, et de là dans la grande mer de la Chine. Le détroit de Gobernadour a vingt lieues de long, et est fort difficile quand on n'y a jamais passé.

LETTRE

Du père Mauduit, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au père le Gobien, de la même Compagnie.

A Carouvepondi, royaume de Carnate, dans les Indes orientales, le 1.er janvier 1702.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

DANS les lettres que j'ai eu l'honneur de vous écrire les années précédentes, je vous marquois que nos supérieurs ayant résolu d'établir une nouvelle mission au royaume de Carnate, dans le voisinage et sur le modèle de celle de Maduré, ils m'avoient choisi pour exécuter cette entreprise. Comme les coutumes et les mœurs de ces peuples sont fort extraordinaires, et qu'il est nécessaire de les connoître et de s'y conformer en tout ce qui n'est pas contraire à la loi de Dieu, pour les gagner à Jésus-Christ, je crus que je devois aller m'en instruire dans le Maduré même auprès du père François Lainez et du père Joseph Carvalho. Ce dernier vient de perdre la vie pour la confession de la foi dans les prisons de Tanjaour. Je travaillai environ six mois avec eux dans cette mission, et j'y baptisai huit à neuf cents

personnes, dont la plus grande partie, instruits déjà par ces pères, étoient disposés à recevoir le premier sacrement de l'Eglise. J'y serois volontiers demeuré plus long-temps pour profiter à loisir des lumières et des exemples de ces deux saints missionnaires; mais nos supérieurs me pressoient de prendre incessamment la route du Nord pour me rendre à Cangivaron, capitale du royaume de Carnate.

Après avoir recommandé à la sainte Vierge la nouvelle mission que j'allois établir, et l'avoir mise sous sa protection, je commençai à travailler, et en moins de cinq ou six mois, je bâtis deux églises proche la ville de Cangivaron, et je baptisai près de cent cinquante personnes. Comme on ne peut presque rien faire en ce pays sans le secours des catéchistes, ainsi que je vous l'ai déjà mandé plusieurs fois, je cherchai d'abord avec soin des sujets propres à cet important emploi, et je m'appliquai à les former. C'est une nécessité d'en avoir toujours un grand nombre; car, outre qu'il y a beaucoup de travail, le catéchiste d'une basse caste ne peut servir à instruire les Indiens d'une caste plus élevée. Les Brames et les Choutres qui sont les principales castes et les plus étendues, ont un mépris bien plus grand pour les Parias, qui sont au-dessous d'eux, que les princes n'en pourroient avoir en Europe pour le plus bas peuple. Ils seroient déshonorés dans leur pays, et déchus des droits de leur caste, s'ils avoient écouté les instructions d'un homme qu'ils regardent comme un malheureux. Il nous faut donc et des catéchistes parias pour les Parias, et des catéchistes brames pour les Brames, ce qui nous jette dans un grand embarras; car il n'est pas aisé d'en former, surtout parmi les derniers, parce que la conversion des Brames est très-difficile, et qu'étant fiers naturellement et entêtés de leur naissance et de leur supériorité au-dessus des autres castes, on les trouve

toujours bien moins dociles et plus attachés aux superstitions de leur pays.

Dieu cependant m'a fait la grâce de convertir deux jeunes Brames, qui ont de l'esprit et un très-beau naturel. Il y a quelques mois que je les ai baptisés, et je les instruis avec un grand soin, dans l'espérance d'en faire un jour deux excellens catéchistes. J'ai eu aussi le bonheur de m'attacher un catéchiste parias fort habile. Comme il a été autrefois prêtre des idoles, il est parfaitement instruit de tous les secrets de la religion païenne. Et cela lui donne un grand avantage pour faire connoître à ses compatriotes le déplorable aveuglement où ils sont, de rendre à de fausses divinités le culte qui n'est dû qu'au véritable Dieu.

Il y a quelque temps qu'un catéchiste de la mission de Maduré me pria de me trouver à Pouleour pour y baptiser quelques catéchumènes parias et pour y confesser quelques néophytes de cette caste. La crainte que les Brames et les Choutres ne vinssent à savoir que j'avois fait cette démarche, et ne me regardassent comme un homme infâme et indigne d'avoir jamais aucun commerce avec eux, m'empêcha d'y aller. Les paroles de l'apôtre saint Paul, que j'avois lues le matin à la messe, me déterminèrent à prendre cette résolution. *Nemini dantes ullam offensionem, ut non vituperetur ministerium vestrum.* (II Cor. ch. 3). Je fis donc venir ces pauvres gens à trois lieues d'ici dans un lieu écarté, où j'allai les trouver pendant la nuit et avec de grandes précautions, et j'en baptisai neuf avec quelques habitans d'un petit village, que je laissai rempli de joie et de consolation, de se voir mis au nombre des enfans de Dieu. Peu de temps après, je baptisai une *Deva Dachi* ou *Esclave divine ;* c'est ainsi qu'on appelle les femmes dont les prêtres des idoles abusent, sous prétexte que leurs dieux les demandent et les re-

tiennent à leur service. Je me souvins en cette occasion de ce que dit Notre-Seigneur dans l'évangile, qu'*il y aura de ces malheureuses pécheresses, qui entreront plutôt dans le royaume de Dieu, que plusieurs de ceux qui se croient justes* (Matt. 11). Car cette *Deva Dachi* reçut le baptême avec de si grands sentimens de piété, que je ne pus retenir mes larmes.

Le 23 du mois de mars de l'année passée il y eut ici une éclipse de lune. Comme les Brames sont les dépositaires de la science et de la doctrine parmi les Indiens, et qu'ils s'appliquent particulièrement à l'astronomie, ils n'avoient pas manqué de prédire cette éclipse. J'examinai leur calcul, et je ne le trouvai pas tout à fait juste, ce qui me donna occasion de faire un type de cette éclipse, où j'en marquai exactement le temps et la durée. J'envoyai ce type à Cangivaron et dans les villes voisines; il se trouva juste, car l'éclipse arriva précisement à l'heure que j'avois marquée, ce qui donna à ces peuples une haute idée de la science des Brames du Nord; c'est le nom qu'on nous donne en ce pays.

Rien n'est plus extravagant que le sentiment des Indiens sur la cause des éclipses. Toutes les fois que l'ombre de la terre nous cache la lune, ou que la lune nous empêche de voir le soleil, ce qui fait les éclipses, comme tout le monde sait, ces peuples superstitieux s'imaginent qu'un dragon engloutit ces deux astres et les dérobe à nos yeux. Ce qui est plus ridicule, c'est qu'afin de faire quitter prise à ce prétendu monstre, ils font pendant ce temps-là un charivari épouvantable, et que les femmes enceintes s'enferment avec un grand soin dans leurs maisons, d'où elles n'osent sortir, de peur que ce terrible dragon, après avoir englouti la lune, n'en fasse autant à leurs enfans.

Quelques Brames m'étant venus voir en ce temps-

là, ne manquèrent pas de me parler de l'éclipse. Je leur fis voir clairement que tout ce qu'on disoit du dragon qui engloutit le soleil et la lune dans le temps que ces deux astres sont éclipsés, n'étoit qu'une fable grossière, dont on abusoit le peuple. Ils en convinrent aisément. *Puisque vous êtes de si bonne foi*, leur repartis-je, *permettez-moi de vous dire que, comme vous vous êtes trompés jusqu'à présent sur la cause des éclipses, vous pourriez bien vous tromper aussi en croyant que* Brama, Vichenou *et* Routren *sont des dieux dignes d'être adorés ; puisque ces prétendus dieux n'ont été que des hommes corrompus et vicieux, que la flatterie et la passion ont érigés en divinités.* Il n'est pas difficile de convaincre des gens qui n'ont aucun principe ; mais il n'est pas aisé de leur faire quitter leurs erreurs, ni de leur persuader d'agir conformément à la vérité connue. Quand on leur reproche quelque vice, ou qu'on les reprend d'une mauvaise action, ils répondent froidement que cela est écrit sur leur tête, et qu'ils n'ont pu faire autrement. Si vous paroissez étonné de ce langage nouveau, et que vous demandiez à voir où cela est écrit, ils vous montrent les diverses jointures du crâne de leur tête, prétendant que les sutures mêmes sont les caractères de cette écriture mystérieuse. Si vous les pressez de déchiffrer ces caractères, et de vous faire connoître ce qu'ils signifient, ils avouent qu'ils ne le savent pas. *Mais, puisque vous ne savez pas lire cette écriture*, disois-je quelquefois à ces gens entêtés, *qui est-ce donc qui vous la lit? Qui est-ce qui vous en explique le sens, et qui vous fait connoître ce qu'elle contient? D'ailleurs, ces prétendus caractères étant les mêmes sur la tête de tous les hommes, d'où vient qu'ils agissent si différemment, et qu'ils sont si contraires les uns aux autres dans leurs vues, dans leurs desseins et dans leurs projets?*

Les Brames m'écoutoient de sang froid, et sans s'inquiéter ni des contradictions où ils tomboient, ni des conséquences ridicules qu'ils étoieut obligés d'avouer. Enfin, lorsqu'ils se sentoient vivement pressés, toute leur ressource étoit de se retirer sans rien dire. On voit par-là quel est à peu près le caractère des gens de ce pays, et que la conversion des Brames est un ouvrage plus difficile qu'on ne s'imagine.

Depuis environ un an, les conversions n'ont pas été si fréquentes qu'elles l'étoient dans les premiers mois que je me suis établi ici. J'ai souvent envoyé mes catéchistes dans les villages et dans les bourgades voisines, pour y annoncer le royaume de Dieu; mais le succès n'a pas répondu à mes intentions ni à leurs travaux. Dans la plupart des lieux où ils ont été, on n'a pas seulement voulu les entendre; et il n'y a eu qu'un petit nombre d'âmes choisies qui ayent écouté la divine parole, et qui s'y soient rendues dociles. On fait souvent bien des courses et bien des voyages sans gagner personne à Jésus-Christ.

Je n'ai quitté qu'avec regret la mission de Maduré. Ah! quand aurai-je la consolation de baptiser quatre ou cinq cents personnes dans un seul jour, comme fit l'année passée dans le Maravas le père François Laynez? Cet ouvrier infatigable m'a dit souvent qu'il ne falloit pas se rebuter, si on ne faisoit pas d'abord un grand nombre de conversions; qu'il en est à peu près des missionnaires comme des laboureurs; qu'il faut semer beaucoup, si l'on veut recueillir beaucoup; que les commencemens de la mission de Maduré, où la récolte est aujourd'hui si abondante, avoient été très-difficiles, et qu'on y avoit prêché pendant plusieurs années sans y convertir presque personne. Je tâche de profiter des saintes instructions que cet ancien et expérimenté

missionnaire a eu la bonté de me donner, et j'espère qu'un jour la divine semence que nous nous efforçons de répandre de côté et d'autre fructifiera au centuple.

Comme notre dessein est d'établir une mission solide, non-seulement dans le royaume de Carnate, d'où je vous écris cette lettre, mais encore dans les royaumes qui nous environnent, on a jugé à propos que je prisse une connoissance exacte de ces pays, afin de voir en quels lieux il sera plus avantageux de s'établir. C'est ce qui m'a obligé d'entreprendre un assez long voyage du côté de l'ouest, dont je ne suis de retour que depuis deux mois. Je vais vous en rendre un compte exact dans la petite relation que je joins à cette lettre.

RELATION

D'un voyage que le père Mauduit a fait à l'ouest du royaume de Carnate en 1701.

Le 3 septembre 1701, je partis de Carouvepondi, où je fais ma résidence ordinaire, et qui n'est qu'à deux ou trois lieues de Cangivaron, capitale du royaume de Carnate, et je me rendis ce jour-là même, d'assez bonne heure, à Ayenkolam, autrefois ville considérable, et qui n'est aujourd'hui qu'un gros bourg. Un Chrétien que j'avois baptisé depuis quelques mois, me reçut chez lui avec beaucoup de charité; mais je ne m'y arrêtai pas. Je continuai mon chemin, et j'allai coucher plus loin dans une grande pagode, qui est dédiée à un singe, que les Indiens adorent comme une divinité. Comme il n'y a dans tout ce pays ni hôtellerie ni caravanserails où l'on se puisse loger quand on fait voyage, on

se retire d'ordinaire dans les temples pour y passer la nuit. Je me plaçai avec mes catéchistes au milieu de cette pagode ; nous y fîmes nos prières ordinaires ; et après nous être prosternés plusieurs fois devant l'image de Jésus crucifié, que j'avois attachée à un des piliers, nous chantâmes en *tamul* divers cantiques pour glorifier Dieu dans un lieu où il est si souvent deshonoré. Un des Brames qui a soin de ce temple, chagrin de voir que nous méprisions ses idoles et que nous leur tournions le dos, nous en vint marquer son indignation ; mais, sans nous mettre en peine de ses reproches, nous continuâmes de chanter, jusqu'à ce qu'il fallut prendre un peu de repos. Je passai une très-mauvaise nuit. L'ardeur du soleil que j'avois eu presqu'à plomb sur la tête pendant tout le jour, et les mauvaises eaux que j'avois été obligé de boire, me causèrent une fièvre très-violente. Cet accident ne m'empêcha pas cependant de me mettre le lendemain en chemin, et d'arriver à Alcatile, grande ville fort peuplée, mais sale et mal bâtie, comme le sont d'ordinaire presque toutes les villes des Indes.

Je vis, les yeux baignés de larmes, de tristes restes d'une cérémonie diabolique, que les Maures (c'est-à-dire les Mahométans) s'efforcent d'abolir, depuis qu'ils se sont rendus maîtres de la plus grande partie de ce pays. Il y avoit peu de jours qu'une femme, ou pénétrée de douleur de la mort de son mari, ou touchée du désir de faire parler d'elle, s'étoit jetée dans le bûcher sur lequel on brûloit le corps du défunt, et y avoit été consumée par les flammes. On voyoit encore les colliers, les bracelets et les autres ornemens de cette malheureuse victime du démon, attachés aux branches des arbres qui environnent le lieu où s'étoit faite cette triste cérémonie. On y avoit même élevé un mausolée pour conserver à la postérité la mémoire d'une action si héroïque dans l'idée

de ces peuples, qui mettent les femmes au nombre de leurs divinités, quand elles ont le courage de se brûler ainsi toutes vives après la mort de leurs époux.

Je couchai à Alcatile dans la maison d'un Brame qui adoroit tous les jours le démon sous la figure et sous le nom de *Poulear*. Ayant trouvé cette idole élevée dans la chambre où l'on me logea, je crus devoir la renverser par terre. Le Brame vint le lendemain avec des fleurs et de l'eau pour honorer selon sa coutume le dieu Poulear, et pour lui faire un sacrifice; mais voyant et l'idole renversée, et une espèce d'autel que j'avois dressé en sa place pour célébrer nos saints mystères, il se retira, et me donna toute la commodité de faire les exercices de notre sainte religion. Je le fis en effet avec autant de paix et de tranquillité, que dans une ville chrétienne. Mon arrivée attira plusieurs personnes dans cette maison : ce qui me donna occasion de leur parler de Dieu, et du malheur qu'ils avoient de ne pas connoître cet Etre souverain, qui est la source de tous les biens. Ils écoutèrent avec attention tout ce que je leur dis; mais ils n'en furent point touchés, et il n'y en eut aucun qui marquât pour lors vouloir embrasser la religion chrétienne. J'eus seulement la consolation de baptiser un enfant qui étoit à l'extrémité, et qu'on m'apporta pour lui donner quelques remèdes. Je laissai encore dans de très-bonnes dispositions un homme et une femme de la secte des *Linganistes*. Après les avoir instruits, je dis au mari qu'il falloit qu'il me mît entre les mains le *lingan* qu'il avoit au cou. Cette proposition lui fit changer de visage; ses yeux devinrent affreux, et sa bouche demi-béante; enfin il me parut un autre homme; mais comme je le pressai vivement, il obéit, et me donna son lingan. Le lingan est une figure monstrueuse et abominable, que quelques-uns de ces

idolâtres portent au cou pour marquer le dévouement et l'attachement qu'ils ont à une espèce de *Priape*, la plus infâme de toutes leurs divinités. La femme de ce linganiste marqua beaucoup plus de ferveur que son mari; car elle arracha elle-même avec plaisir du cou et des bras de son fils, je ne sais quelles écritures superstitieuses qu'on y avoit attachées. Je baptisai cet enfant, et je laissai le père et la mère avec trois ou quatre personnes d'un village voisin, entre les mains d'un bon chrétien, pour achever de les instruire et pour les préparer au saint baptême, que j'espérois leur conférer à mon retour.

Avant que de quitter Alcatile, j'allai voir un fameux docteur linganiste, qui s'étoit acquis beaucoup d'estime et de réputation dans tout le pays. Je le trouvai occupé à la lecture d'un livre qui parloit du Seigneur du ciel et de la terre. Après les civilités ordinaires, il me demanda si la loi de ce souverain maître n'étoit pas la véritable religion. Je lui répondis qu'il n'en falloit pas douter, et qu'il n'y en avoit point d'autre : j'ajoutai qu'il seroit inexcusable, s'il n'embrassoit point cette religion, et s'il n'en suivoit pas les maximes. Il me parla de la religion chrétienne avec éloge, et me montra même des livres qui en traitoient. Je lui dis que tout mon désir étoit de faire connoître à tous les peuples cet Etre souverain dont il m'avoit parlé, et que je le priois de vouloir bien m'aider dans une si sainte entreprise. *Ce travail seroit fort inutile*, me repartit ce docteur; *l'esprit des Indiens est trop borné, et ils ne sont point capables d'une connoissance si élevée. Quoique les perfections infinies de ce souverain Etre soient incompréhensibles*, lui dis-je, *il n'y a personne qui ne le puisse connoître autant qu'il est nécessaire pour le salut. Car il en est en quelque manière de Dieu comme de la mer; quoiqu'on n'en voie pas toute l'étendue, et qu'on n'en connoisse pas la profon-*

deur, on ne laisse pas de la connoître assez pour faire des voyages d'un fort long cours, et pour se rendre au lieu où l'on a dessein d'aller. La comparaison lui plut; mais je ne pus l'engager à embrasser le christianisme, ni le porter à faire connoître le vrai Dieu. Il étoit à peu près du caractère de ceux dont parle l'Apôtre, qui ayant connu Dieu, ne l'ont pas glorifié comme ils devoient. Les mœurs de ce docteur étoient trop corrompues, et le gros lingan qu'il portoit au cou étoit comme le sceau de sa réprobation. J'aurois fort souhaité convertir le Brame qui m'avoit reçu si charitablement dans sa maison, et qui paroissoit m'écouter avec beaucoup de docilité; mais il avoit trois femmes qu'il aimoit, et son attachement pour elles, ne lui permettoit pas de suivre la lumière qui l'éclairoit. La polygamie a toujours été dans l'Orient un des plus grands obstacles qu'on ait trouvé à la conversion des gentils.

Je laissai à Alcatile un de mes catéchistes, pour instruire les catéchumènes que j'y avois faits, et je me disposai à continuer mon voyage toujours à l'ouest. J'y trouvai de grandes difficultés. On me dit que les Maures et les *Marastes* (1) se faisoient de ce côté-là une cruelle guerre et que tous les chemins étoient fermés. *Eh bien ! nous prendrons la route du Nord*, repartis-je sur le champ à ceux qui sembloient vouloir m'effrayer; *et après que nous aurons marché quelque temps de ce côté-là, nous tournerons vers le sud-ouest.* On m'assura que l'embarras seroit à peu près le même, à cause de la révolte des *Paleagarens*, qui sont de petits princes tributaires des Maures. Je vis bien, à la manière dont on me parloit, qu'on n'avoit envie que de rompre mon voyage, et de m'empêcher de pénétrer plus avant

(1) Ce sont les sujets du fameux Sevagi, qui se rendit au dernier siècle si redoutable dans les Indes.

dans le pays. Ainsi, sans m'arrêter davantage à tout ce qu'on me disoit, j'implorai l'assistance de Dieu, et je pris la route de Velour, qui est à l'ouest d'Alcatile.

J'entrai dans cette grande ville, accompagné de mes catéchistes, dont quelques-uns étoient Brames, et j'allai loger chez un Brame; ce qui m'attira beaucoup de considération, et me fit passer pour un *Sanias* d'une grande autorité. Sur le bruit qui s'en répandit, le *Durey* (gouverneur de la ville) accompagné d'un grand nombre de personnes distinguées, me vint rendre visite. Je fis tomber la conversation sur le souverain Seigneur de toutes choses et sur ses admirables perfections. Il m'écouta avec plaisir, et il me parut, autant que j'en pus juger par ses discours, n'être pas éloigné du royaume de Dieu. La forteresse de Velour est une des plus considérables de tout le pays. Les officiers de ce poste important étoient alors brouillés avec les principaux Brames de la ville. Le gouverneur me demanda s'ils ne se réconcilieroient pas bientôt, et s'ils ne s'uniroient pas entre eux par une bonne paix. Je lui répondis que la paix leur étoit absolument nécessaire, et que s'ils vouloient suivre mes conseils, ils la feroient incessamment, puisque les Maures qui les environnoient de toutes parts, ne cherchoient qu'à profiter de leurs divisions, que quelque Marastes avoient déjà pris leur parti, et qu'on ne devoit pas douter qu'un plus grand nombre ne suivît dans peu de temps un exemple si pernicieux. Le gouverneur, content de ma réponse, me quitta après m'avoir fait beaucoup d'honnêtetés, et m'avoir assuré de sa protection. Les Brames ayant fait réflexion aux avis que j'avois pris la liberté de leur donner, se réconcilièrent avec les officiers de la forteresse, et firent avec eux une paix solide. Je ne manquai pas d'en faire compliment au gouverneur, qui fut si content de ma conduite, qu'il eut la bonté

de me donner une maison, et de m'en mettre lui-même en possession, en me marquant qu'il feroit dans la suite quelque chose de plus pour moi. Il m'appela quelques jours après, pour savoir mon sentiment sur la maladie de sa femme, qui étoit incommodée depuis long-temps. Je vis cette dame, je lui parlai de Dieu et de la nécessité qu'il y a de se sauver : elle m'écouta avec attention, et je la laissai dans de très-bonnes dispositions pour notre sainte religion.

Comme les Maures infestoient tout ce pays, et qu'ils faisoient souvent des courses jusqu'aux portes de Velour, on n'y parloit que de guerre, et on n'étoit occupé que des préparatifs que l'on faisoit pour se défendre, et pour repousser les ennemis; ainsi je ne crus pas devoir penser alors à aucun établissement dans cette graude ville. Je baptisai seulement douze ou quinze Parias que je trouvai suffisamment instruits, et après avoir recommandé à quelques-uns de mes gens que je laissai là, quelques catéchumènes auxquels je promis de conférer le baptême à mon retour, je continuai mon voyage vers l'ouest.

Le pays est beau et agréable, et il me parut assez peuplé. Mais il l'étoit bien davantage avant que les Maures s'en fussent rendus les maîtres. Leurs troupes, qui étoient répandues dans la campagne, ne me causèrent aucun embarras. Je vis sur ma route plusieurs petites villes, et entre autres Palliconde, dont la situation est admirable. Les *Rajas-Poutres*, qui sont seigneurs de ces villes, me reçurent avec beaucoup de civilité. Ces princes, dont la caste est fort illustre, sont venus du Nord s'établir en ce pays, et s'y maintiennent par la protection des Maures, dont ils ont embrassé les intérêts. Je me suis souvent entretenu avec ces rajas, et ils m'ont toujours marqué beaucoup d'amitié. Ils m'ont même témoigné qu'ils auroient de la joie de voir quelques missionnaires s'établir dans leurs états.

Je passai ensuite par la petite ville de Kuriyetam, et j'allai loger chez un marchand. Je fis tous les exercices de notre sainte religion dans sa maison, et j'annonçai Jésus-Christ à sa nombreuse famille et à plusieurs autres personnes qui n'en avoient point entendu parler. Ce marchand, touché de mes exhortations, m'apporta lui-même des fleurs et du *sanbrani* (espèce d'encens), pour l'offrir au vrai Dieu. J'aurois eu plus de joie s'il s'étoit offert lui-même; mais le temps n'étoit pas venu, et j'espère que Dieu achèvera ce qu'il semble avoir commencé pour la conversion de ces pauvres gens.

J'arrivai deux jours après à Erudurgam. C'est une ville située auprès de cette longue chaîne de montagnes, qui coupent presque d'une extrémité à l'autre la grande péninsule de l'Inde en-deçà du Gange. On m'arrêta à la porte de cette ville, parce que le fameux *Ram-Raja*, qui a fait de si grandes conquêtes dans les Indes, surprenoit autrefois les villes et les forteresses sous un habit de *Sanias*, semblable à celui que je portois. Je dis aux officiers que je n'avois point d'autre dessein en venant à Erudurgam que d'y faire connoître le véritable Dieu, et de retirer les peuples de la profonde ignorance où ils étoient sur leur salut. On se contenta de cette réponse, et après m'avoir fait attendre long-temps à la porte, on me laissa enfin entrer. Dès le soir même, un docteur mahométan me vint voir avec quelques Brames idolâtres. C'étoit un homme qui avoit de l'étude et de la capacité. Il me fit plusieurs questions fort spirituelles; il parloit la langue *tamul* avec beaucoup de facilité et d'élégance, et je n'en fus pas surpris, quand on m'eut appris qu'il étoit du royaume de Tanjaour. Il me parut, par toutes ses manières, être un fort honnête homme et mériter l'estime qu'on avoit pour lui. J'aurois fort souhaité le gagner à Jésus-Christ; mais outre que je ne demeurai qu'un

jour en ce lieu-là, ce docteur étoit maure, c'est-à-dire, beaucoup plus éloigné du royaume de Dieu, que ne le sont les païens mêmes.

Je trouvai de grandes difficultés à continuer mon voyage. Il me falloit traverser des montagnes presque inaccessibles. Les catéchistes que j'avois envoyés de ce côté-là en avoient été effrayés plus d'une fois. Ils me disoient que les princes qui sont au-delà de ces hautes montagnes, étoient en guerre, et qu'il n'étoit pas de la prudence de s'exposer dans un temps si dangereux à aller dans un pays qu'on ne connoissoit pas. Les Indiens sont naturellement timides, tout les effraye. Sans avoir égard à leurs rapports, je me mis en chemin pour aller à Peddu-Nayaken-Durgam. Quoiqu'il n'y ait qu'une demi-journée d'Erudurgam jusqu'à cette ville, nous marchâmes deux jours entiers par des bois et des montagnes affreuses, sans savoir où nous allions, parce que nous étions égarés. Outre la faim et la lassitude dont nous étions accablés, les tigres et les autres bêtes féroces, dont ces montagnes sont pleines, nous donnoient de grandes inquiétudes. Dans cette extrémité nous nous mîmes en prières et nous eûmes recours à la sainte Vierge, qui sembla nous exaucer; car un moment après nous découvrîmes une route qui nous remit dans notre chemin. Nous trouvâmes même de bonnes gens qui voulurent bien nous servir de guides jusqu'au village voisin.

Après nous être un peu délassés, nous passâmes enfin ces hautes montagnes, dont on nous avoit fait tant de peur, et nous traversâmes un gros bourg sans trouver personne, parce que tous les habitans avoient pris la fuite, par la crainte des Maures qui couroient la campagne. Enfin, après bien des fatigues, nous arrivâmes à Peddu-Nayaken-Durgam, petite ville, mais alors si peuplée, parce que les habitans des lieux circonvoisins s'y étoient réfugiés

que nous ne trouvâmes qu'une méchante cabane pour nous retirer. Nous y passâmes la nuit avec beaucoup d'incommodité, et j'allai le lendemain à la forteresse pour saluer le prince. On m'arrêta à la porte, et je ne pus être admis à l'audience qu'après avoir été interrogé par quelques Brames, qui me firent diverses questions, et qui me conduisirent enfin par bien des détours dans l'appartement du *Paleagaren*. Je trouvai un fort bon homme, qui me reçut avec honnêteté : je lui présentai quelques fruits du pays, et un peu de jais, substance que les Indiens regardent comme quelque chose de précieux. Le prince étoit assis, et avoit devant lui une espèce de petite estrade, où il m'invita de m'asseoir. Comme je ne crus pas devoir me mettre dans un lieu plus élevé que celui où il étoit, j'étendis ma peau de tigre à terre, selon la coutume de ce pays ; je m'assis ensuite, et je lui exposai le sujet de mon voyage, à peu près en ces termes : *Je n'ai quitté mon pays, seigneur, et je ne me suis rendu ici, avec des peines et des travaux immenses, que pour retirer vos sujets des épaisses ténèbres où ils vivent depuis si long-temps, en adorant des divinités qui sont l'ouvrage des mains des hommes. Il n'y a qu'un souverain Seigneur de toutes choses, qui a créé le ciel et la terre ; c'est ce souverain Maître de l'univers que tous les hommes doivent connoître, et à qui ils doivent être soumis ; c'est sa loi qu'ils doivent suivre, s'ils veulent être éternellement heureux ; et c'est cette loi sainte dont je viens instruire vos peuples. S'ils l'embrassent et s'ils la gardent avec fidélité, on ne verra plus parmi eux ni troubles, ni divisions, ni violence, ni injustice : la charité, la douceur, la piété, la justice et toutes les autres vertus seront la règle de leur conduite. Soumis et fidèles au prince qui les gouverne, ils s'acquitteront de ce qu'ils doivent au souverain Seigneur, et parviendront par-là à la souveraine*

veraine félicité. Après lui avoir expliqué les principaux attributs de Dieu, et lui avoir donné une grande idée de la morale chrétienne, je lui demandai sa protection. Il me la promit, me fit trouver un logement commode, et ordonna à un de ses officiers de me donner, à moi et à mes gens, tout ce qui seroit nécessaire ce jour-là pour notre subsistance.

Dès qu'on a passé les hautes montagnes dont je viens de parler, on ne se sert plus dans tout le pays que de la langue *talanque* ou *canaréenne*. Je trouvai cependant auprès de cette ville un gros bourg rempli de *Tamulers*, qui s'y étoient retirés pour se mettre à couvert de la violence des Maures. Plusieurs *Bramenati* me visitèrent; c'est le nom qu'on donne aux femmes des Brames. Elles me firent plusieurs questions, et entr'autres elles me demandèrent si leurs maris, qui avoient entrepris de longs voyages, réussiroient, et s'ils seroient bientôt de retour en leur pays. Je leur répondis que je n'étois point venu pour les tromper, comme faisoient tous les jours leurs faux docteurs, qui les séduisoient par les fables qu'ils leur débitoient avec tant de faste et d'ostentation ; mais que mon dessein étoit de leur enseigner le chemin du ciel, et de leur apprendre les moyens nécessaires pour y parvenir et pour acquérir les biens éternels. Elles m'écoutèrent avec attention, me saluèrent ensuite avec beaucoup de civilité, comme elles avoient fait d'abord, et se retirèrent sans me donner aucune espérance de conversion. Il y eut plusieurs autres personnes de moindre qualité, qui demandèrent à se faire instruire, et qui furent plus dociles à mes instructions. C'est ce qui m'engagea à laisser un de mes catéchistes pour les disposer au saint baptême, et à leur promettre que je repasserois par leur ville à mon retour.

J'allai ensuite à Bairepalli ; mais je n'y trouvai qu'un seul homme, tous les habitans ayant pris la

fuite à l'approche des Maures. Le lendemain je me rendis à Tailur, petite ville qui appartient à un autre Paleagaren. La forteresse en est assez bonne; j'y dis la messe, et j'y trouvai le chef d'une nombreuse famille qui m'écouta volontiers, et qui me parut avoir un véritable désir de son salut, quoiqu'il fût de la secte des Linganistes. Je passai ensuite par Sapour, qui n'est qu'à une petite journée de Tailur. Sapour étoit autrefois une ville fort peuplée; ce n'est plus aujourd'hui qu'un village, où plusieurs *Tamulers*, qui s'y sont retirés depuis longtemps, m'écoutèrent avec plaisir, et me promirent de se servir des moyens que je leur marquai pour se faire instruire de notre sainte religion.

J'arrivai le même jour à Coralam, dont les Maures se sont rendus maîtres depuis peu de temps. Coralam a été une ville des plus considérables des Indes. Quoiqu'elle ait beaucoup perdu de l'éclat et de la splendeur qu'elle avoit autrefois, elle ne laisse pas d'être encore fort grande et fort peuplée. J'eus beaucoup de peine à y entrer, et encore plus à y trouver une maison. Les personnes chez qui je logeai m'entendirent avec plaisir parler de Dieu, surtout les femmes, qui me marquèrent qu'elles étoient disposées à suivre la religion que je leur prêchois, pourvu que leurs maris l'embrassassent; car c'est la coutume en ce pays, que les femmes suivent la religion de leurs maris. Aussi le principal soin d'un missionnaire est de gagner les chefs de famille, qui font en peu de temps plus de fruit en leur maison, que n'en pourroient faire les plus fervens catéchistes.

J'eus de longs entretiens avec un Brame, qui me fit diverses questions, et qui me parla beaucoup du dieu *Bruma*. Je lui fis voir combien les sentimens qu'il avoit de la divinité, étoient ridicules et extravagans. Tantôt il assuroit que *Bruma* avoit un corps, et tantôt qu'il n'en avoit point. *Si* Bruma *a un corps*,

lui disois-je, *comment est-il partout? Et s'il n'en a point, comment osez-vous assurer que les Brames sont sortis de son front, les rois de ses épaules, et les autres castes des autres parties de son corps?* Cette objection l'embarrassa, et l'obligea de se retirer. Mais il me promit de me revenir voir. Il y revint en effet accompagné d'un Maure. Celui-ci qui avoit beaucoup voyagé, et qui avoit demeuré trois ans à Goa, me regarda attentivement; et élevant sa voix, s'écria que j'étois un *Pranguis*. Cette parole fut un coup de foudre pour moi, parce que je ne doutois pas que ce seul soupçon ne fût capable de renverser tous nos projets, et je ne me trompai pas.

Un des principaux de la ville m'avoit offert quelques jours auparavant de me bâtir une maison, pour y faire en toute liberté les exercices de notre sainte religion, et plusieurs personnes m'avoient promis de se faire instruire; mais dès qu'ils eurent appris ce que le Maure avoit dit, l'idée que j'étois un *Pranguis* fit de si fortes impressions sur leurs esprits, que je les vis en un moment entièrement changés à mon égard. Ils me traitèrent cependant toujours avec honneur; mais ils me firent dire que le temps n'étoit pas propre à faire un établissement; que le gouverneur devoit bientôt changer; qu'il falloit attendre son successeur, et savoir sur cela ses sentimens, dont on ne pourroit s'informer que dans quelques mois. Je connus bientôt que tout ce qu'ils me disoient n'étoit qu'un honnête prétexte dont ils se servoient pour retirer la parole qu'ils m'avoient donnée, et pour se défaire de moi. Quelque envie que j'eusse de commencer un établissement à Coralam, où il y a beaucoup à travailler pour la conversion des âmes, je ne crus pas devoir demeurer plus long-temps dans un lieu, où le soupçon que j'étois *Pranguis* pouvoit avoir de fâcheuses suites pour nos desseins. Ainsi je résolus de partir incessamment. Je me trouvois alors

au milieu des terres, c'est-à-dire, également éloigné de la côte de Coromandel et de celle de Malabar. J'aurois bien souhaité poursuivre mon voyage du côté de l'ouest; mais la crainte d'être reconnu pour *Pranguis*, et la saison des pluies qui approchoit, m'obligèrent d'aller au Nord chercher chez quelque Paleagaren, ce que je ne devois pas espérer de trouver parmi les Maures.

Je quittai donc Coralam, et le lendemain je m'arrêtai à Sonnakallu. C'est un lieu entouré de montagnes, qui lui servent de défense. Je ne pus voir le Paleagaren, parce qu'il avoit une grosse fluxion sur les yeux; mais je saluai son premier ministre, qui me reçut avec honneur. Je parlai de notre sainte religion à plusieurs personnes, qui me parurent être touchées de ce que je leur disois, et qui me prièrent de leur envoyer quelqu'un pour les instruire.

De là je vins à Ramasa-Mutteram, qui est une ville assez considérable; mais avant que d'y entrer, nous nous arrêtâmes, mes gens et moi, pour nous reposer. A peine nous étions-nous assis, qu'une bonne veuve s'approcha de nous pour savoir qui nous étions, et quels étoient nos desseins. Nous les lui expliquâmes, et nous lui dîmes que nous étions des serviteurs du souverain Seigneur de l'univers, qui venions pour le faire connoître aux habitans de cette ville, et pour leur apprendre le chemin du ciel, dont ils étoient fort éloignés. J'ajoutai que si quelque personne charitable vouloit nous aider à bâtir en ce lieu-là un temple à ce souverain Maître, je m'y arrêterois quelque temps, et que j'y laisserois ensuite quelqu'un de mes disciples pour instruire ceux qui voudroient embrasser notre sainte religion. La veuve goûta cette proposition. Elle m'offrit d'abord une petite maison qu'elle avoit hors de la ville. Je lui remontrai que si nous étions dans la ville même, nous y ferions nos fonctions avec plus

de commodité pour nous, et avec plus d'avantage pour les habitans. Elle me répondit que j'avois raison, qu'elle en vouloit faire la dépense, et que je n'avois qu'à lui envoyer dans quelques mois quelqu'un de mes gens pour consommer cette affaire. Je la remerciai de sa bonne volonté, et je lui promis de lui faire savoir de mes nouvelles.

Je me rendis ensuite à Punganour, grande ville et très-peuplée, mais sale et mal bâtie, quoiqu'elle soit la capitale de tout le pays. Dès le lendemain, j'allai trouver l'*Alvadar*, qui est le premier ministre, et comme le maître du royaume, le Roi étant un jeune prince qui se tient presque toujours enfermé dans la forteresse avec la reine sa mère. L'alvadar, qui étoit environné de plusieurs Brames, me reçut avec civilité. Je le priai de me présenter au Roi, il me dit que le temps n'étoit pas propre, et qu'on ne pourroit le voir qu'après que la fête qui se célébroit avec grande solemnité seroit passée. Ce retardement m'obligea de demeurer à Punganour plus long-temps que je n'eusse souhaité. J'annonçai Jésus-Christ au milieu de cette grande ville: on m'écouta; mais comme la plupart des habitans sont de la secte des *linganistes*, on fut peu touché de mes discours. Il n'y eut qu'une seule femme qui se convertit avec ses quatre enfans, et un jeune homme d'un beau naturel, qui étoit au service d'un seigneur maure, et qui résolut de quitter son maître pour se retirer dans son pays, et y faire profession de la religion chrétienne.

Il y avoit près de quinze jours que j'étois à Punganour, lorsque l'alvadar m'envoya la permission de bâtir une église au vrai Dieu dans le lieu que je voudrois choisir. Mon désir étoit de parler au jeune Roi et à la Reine sa mère, dans l'espérance que je pourrois gagner à Jésus-Christ cette princesse, dont on m'avoit fait de grands éloges. Mais quel que efforts que je fisse, je ne pus parvenir à les voir. Un

Tamuler, homme d'esprit, m'assura que ce refus venoit de la crainte qu'avoit l'alvadar que je ne fisse quelques reproches au Roi sur le *lingan* qu'il portoit depuis quelques années; mais je suis persuadé que si j'eusse pu faire quelques présens à ce prince et à sa mère, on n'auroit fait aucune difficulté de me procurer l'audience que je demandois.

Avant que de sortir de cette grande ville, je baptisai trois enfans de la femme dont j'ai parlé. Pour elle, comme elle avoit porté long-temps le *lingan*, je crus qu'il la falloit éprouver plus long-temps, aussi-bien que son fils aîné, que je pris à mon service, dans l'espérance d'en faire un jour un excellent catéchiste. Car, outre qu'il entendoit déjà plusieurs langues, il savoit fort bien lire et écrire en *tamul*. Pendant que je me disposois à baptiser ces trois catéchumènes, dix ou douze Tamulers entrèrent dans la chambre où se devoit faire la cérémonie. L'équipage où je les vis me surprit. Ils avoient chacun à la main quelqu'un des instrumens dont on se sert pour bâtir : je crus qu'on me les envoyoit pour mettre la main à l'œuvre, et pour élever une église au vrai Dieu. Je leur demandai s'ils venoient à ce dessein : *Nous le souhaiterions fort*, repartirent ces bonnes gens, *et nous nous ferions un grand plaisir de contribuer à une si sainte œuvre ; mais nous ne pouvons vous offrir que nos bras, et nous sommes bien fâchés de ne pouvoir faire davantage.* Je les remerciai de leur bonne volonté, et je les priai de la conserver pour quelqu'autre occasion. Ils assistèrent au baptême des trois catéchumènes, dont ils furent fort édifiés, et me conjurèrent de leur laisser un de mes catéchistes pour les instruire, ce que je fis avec plaisir.

Mon dessein étoit en quittant Punganour d'aller à Terapadi. C'est une fameuse pagode du côté du nord, où les gentils vont en pélerinage de toutes les parties des Indes, et y portent des présens con-

sidérables ; mais je fis réflexion que parmi la multitude de gens qui y alloient en foule en ce temps-là, je pourrois rencontrer quelqu'un qui me feroit passer pour *Pranguis*, et qui par-là détruiroit entièrement l'œuvre de Dieu ; ainsi je pris le parti de revenir à Tailur. Ce ne fut pas sans peine, car il me fallut prendre de longs détours pour éviter la rencontre des Maures, qui désoloient tout ce pays-là. Après avoir marché assez long-temps, je m'arrêtai auprès d'un étang pour y prendre quelque repos. Une femme, d'un âge fort avancé, m'ayant aperçu, vint s'asseoir assez près de moi. Je lui parlai de son salut et du danger où elle étoit de se perdre éternellement. Elle m'écouta avec une attention extraordinaire et de grands sentimens de piété. Elle comprenoit parfaitement tout ce que je lui enseignois, et me le répétoit avec beaucoup de fidélité, ce qui me faisoit bien voir que pendant que mes paroles frappoient ses oreilles, le Saint-Esprit l'instruisoit intérieurement, et lui faisoit goûter tout ce que je lui disois. Elle me marqua un désir extrême de recevoir le baptême. Comme je fis quelque difficulté de la baptiser, elle me représenta qu'étant accablée d'infirmités et âgée de près de cent ans, elle ne pourroit se transporter en aucune église des Chrétiens; qu'ainsi elle seroit dans un danger évident de ne jamais recevoir ce sacrement, qui est nécessaire au salut ; que je ne devois pas douter que Dieu ne m'eût conduit à ce dessein sur le bord de cet étang. Elle me conjura avec une si grande abondance de larmes de ne lui pas refuser la grâce qu'elle demandoit, que la voyant suffisamment instruite, je me rendis à ses instances, et je la baptisai avec la même eau auprès de laquelle le Seigneur nous avoit conduits, elle et moi, par une providence si particulière. Le baptême sembla donner de nouvelles forces à son corps, et remplit son âme d'une joie

et d'une consolation qu'elle ne pouvoit exprimer.

Je logeai à Tailur chez un ancien hôte, qui me fit le meilleur accueil qu'il lui fut possible. Quoiqu'il fût *linganiste*, je le laissai dans de fort bonnes dispositions. S'il se fait Chrétien, comme il me l'a promis, je suis assuré qu'il gagnera à Jésus-Christ un grand nombre de ses compatriotes, et que sa famille, qui est très-nombreuse, suivra son exemple.

Je repassai par Peddu-Nayaken-Durgam, et j'y laissai deux de mes disciples, parce que c'est un pays où il y a beaucoup de bien à faire. J'y trouvai des gens fort dociles, et qui m'avouèrent de bonne foi, qu'au milieu des bois et des montagnes dont ils étoient environnés, ils étoient comme des bêtes. *Ecoutez-moi*, leur dis-je, *et je vous apprendrai le chemin qu'il faut tenir pour parvenir au royaume céleste, et pour vous rendre éternellement heureux. Ouvrez les yeux à la lumière que je vous présente, et laissez-vous conduire.* Quelques-uns me promirent de se faire instruire par ceux que je leur laissois : il y en eut d'autres qui m'avouèrent ingénument que le royaume dont je leur parlois n'étoit pas fait pour eux, et qu'ils n'y devoient pas penser. Ce n'étoit pas le temps de les désabuser d'une erreur si grossière, parce que le but de mon voyage n'étant que de découvrir le pays, et de m'instruire de ce qui est le plus avantageux pour les desseins que nous avons d'y établir solidement la foi, je ne m'arrêtois dans les lieux par où je passois, qu'autant qu'il étoit nécessaire pour prendre ces connoissances.

En passant par Velour, j'avois promis à quelques catéchumènes de les baptiser à mon retour, si je les trouvois suffisamment instruits. C'est ce qui me porta à en prendre le chemin, sans faire assez d'attention au danger auquel je m'exposois, vu l'état où se trouvoit cette ville. Les Maures qui avoient dessein depuis long-temps de s'en emparer, la tenoient comme blo-

quée, et couroient tout le pays. J'eus le malheur de tomber entre leurs mains, dans un passage dont ils s'étoient saisis un quart d'heure avant que j'y arrivasse. On me conduisit au capitaine qui commandoit ce petit corps. Il me regarda avec fierté, et me reçut d'abord assez mal; mais il s'adoucit dans la suite, et me renvoya le lendemain assez honnêtement. Je n'entrai point dans Velour, pour ne pas donner de soupçon aux Maures, qui n'auroient pas manqué de me chagriner; mais je pris le chemin d'Alcatile, où j'arrivai heureusement, et où j'appris que les catéchistes que j'avois laissés à Velour avoient pris la fuite à l'approche des Maures, qu'ils étoient tombés entre leurs mains par leur imprudence, et qu'après avoir été pillés et dépouillés, ils avoient été attachés à des arbres. Cette nouvelle m'affligea beaucoup; mais j'adorai la conduite du Seigneur sur nous, et je me soumis à sa volonté.

Je fis quelques catéchumènes à Alcatile, et j'en eusse fait assurément un plus grand nombre, si toute la ville n'eût pas alors été occupée à célébrer la fête d'une de leurs plus fameuses divinités. Je logeai chez un homme fort entêté de ses faux dieux et fort zélé pour leur service. Pendant le peu de temps que je demeurai dans sa maison, je lui donnai une si haute idée de notre religion, qu'il voulut partager les fleurs qu'on lui apportoit tous les jours, entre le vrai Dieu que nous adorions chez lui, et le démon qu'il adoroit dans le temple qu'il avoit fait bâtir devant sa maison; mais je lui dis que ces deux cultes étoient incompatibles, qu'on ne pouvoit servir deux maîtres, accorder la lumière avec les ténèbres, ni le vrai Dieu avec *Poulear*. Je prie le Seigneur d'éclairer cet homme charitable, dont la conversion auroit des suites très-avantageuses pour la religion. Je ne quittai qu'à regret Alcatile, mais il étoit temps de me rendre à Carouvepondi, qui est le lieu d'où j'étois parti deux mois auparavant.

Le fruit que j'ai tiré de mon voyage, c'est que j'ai connu les lieux où nous pourrons établir des missionnaires et envoyer des catéchistes. Il semble que le temps soit venu de travailler solidement à la conversion de ces pays ensevelis depuis tant de siècles dans les ténèbres du paganisme. Il faut se hâter de peur que les Mahométans qui s'emparent peu à peu de tous ces royaumes n'obligent ces peuples à suivre leur malheureuse religion. Rien n'édifie davantage ces idolâtres, et ne les engage plus fortement à embrasser la religion chrétienne, que la vie austère et pénitente que mènent les missionnaires. Un missionnaire de Carnate et de Maduré, ne doit point boire de vin ni manger de chair, ni d'œufs, ni de poisson ; toute sa nourriture doit consister dans quelques légumes, ou dans un peu de riz cuit à l'eau, ou un peu de lait, dont même il ne doit user que rarement. C'est une nécessité d'embrasser ce genre de vie, si l'on veut faire quelque fruit, parce que ces peuples sont persuadés que ceux qui instruisent les autres et qui les conduisent, doivent vivre d'une vie beaucoup plus parfaite. Hélas ! que nous serions heureux, si par chacun de nos jeûnes nous pouvions obtenir de Dieu la conversion d'un idolâtre ! Pendant que j'ai travaillé dans le Maduré à la conversion des âmes, trois ou quatre baptêmes répondoient à un jeûne ; depuis que je suis dans cette nouvelle mission, trois ou quatre jeûnes répondent à un baptême, c'est encore beaucoup ; mais j'espère de la bonté de Dieu que le nombre des baptêmes égalera bientôt le nombre des jeûnes, et que dans quelques années il les surpassera infiniment. C'est ce que je vous prie de demander tous les jours à Dieu, afin qu'au milieu d'une moisson si abondante nous remplissions les greniers du Père de famille, en nous acquittant parfaitement des devoirs qui sont attachés à notre vocation et à notre ministère.

LETTRE

Du père Petit, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au père de Trevou, de la même Compagnie, confesseur de S. A. R. Monseigneur le Duc d'Orléans.

A Pondichery, le 12 février 1702.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

ON ne peut être plus sensible que je le suis à toutes les bontés dont vous m'honorâtes à mon départ de France pour venir ici. J'en conserverai toute ma vie une parfaite reconnoissance. Recevez-en, s'il vous plaît, aujourd'hui les premières marques dans cette lettre que je prends la liberté de vous écrire. Il y a près de cinq semaines que je suis arrivé à Pondichery avec le père Tachard. Vous verrez par la relation qu'il envoie en France, combien notre voyage a été heureux, et quelle route nous avons tenue.

Pour venir du lieu de notre débarquement à Pondichery, il nous a fallu traverser le petit royaume de Maravas, qui est une dépendance de la mission de Maduré. Vous avez souvent entendu parler de cette mission comme d'une des plus saintes et des plus glorieuses à Jésus-Christ que nous ayons dans les Indes. On ne vous en a point trop dit, et je puis vous assurer par tout ce que j'ai vu en passant en divers lieux, que l'idée qu'on vous en a donnée, est plus au-dessous qu'au-dessus de la vérité. Les ouvriers qui cherchent le travail et la croix, trouvent

ici de quoi se satisfaire pleinement, et le succès répond abondamment au travail. Les conversions augmentent chaque jour de plus en plus. Le père Martin a baptisé dans son district en moins de cinq mois près de onze cents personnes, et le père Lainez, dans le Maravas, en vingt-deux mois, près de dix mille. On est bien dédommagé des peines du voyage, et bien animé à apprendre promptement les langues, quand on voit de l'ouverture à pouvoir, avec le secours du Seigneur, faire bientôt quelque chose de semblable.

Nous ne sommes pas même ici tout à fait sans quelque espérance du martyre qui est la couronne de l'apostolat. Deux de nos pères viennent encore d'avoir le bonheur de confesser Jésus-Christ dans les fers. L'un des deux y est mort de misère et d'épuisement le 14 novembre dernier; c'est le père Joseph Carvalho. Son compagnon dans la prison étoit le père Bertholde. Ils avoient été arrêtés dans la persécution sanglante qui s'est élevée depuis peu contre les Chrétiens dans le royaume de Tanjaour, qui est assez proche de Pondichery. Vous ne sauriez croire, mon révérend père, combien on se sent animé à souffrir et à porter avec joie le travail et les peines attachées à son emploi, quand on songe au besoin qu'on aura de Dieu dans des épreuves beaucoup plus grandes, où l'on peut chaque jour se voir exposé. Mais quel bonheur aussi de pouvoir espérer qu'on ne sera point abandonné de sa grâce toute-puissante, et qu'on est destiné peut-être à verser son sang pour la cause de Jésus-Christ. Priez bien Dieu, je vous en conjure, qu'il veuille me rendre digne d'une si grande faveur, et qu'il ait plus d'égard aux mérites de tant de saints religieux dont nous sommes les frères, qu'à ce que pourroient attirer sur nous nos misères et nos fréquentes infidélités.

Je me donne présentement tout entier à apprendre

la langue malabare, afin d'entrer au plutôt dans la nouvelle mission de Carnate, que nos pères français viennent d'établir sur le modèle de celles des Jésuites portugais. Je compte beaucoup, surtout dans ces commencemens, sur le secours des catéchistes qui savent la langue et qui sont faits aux usages du pays; mais on n'en a pas autant qu'on voudroit, parce qu'ils ne peuvent vaquer à leur ministère sans quitter toute autre sorte de travail, et qu'ainsi c'est à nous à les nourrir et à les entretenir de tout. Pour en avoir beaucoup, il faudroit que les aumônes d'Europe fussent plus abondantes sans comparaison qu'elles ne sont. Nos pères disent ici que vingt écus de France suffisent par an pour l'entretien d'un catéchiste. Si donc par vous-même, mon révérend père, ou par vos amis, vous pouvez nous en procurer plusieurs, vous devez compter qu'un grand nombre d'infidèles vous auront, et à eux, l'obligation de leur salut éternel. Je ne vous en dirai pas davantage, persuadé par le zèle que vous avez pour la gloire de Dieu et pour l'avancement de la religion, que vous nous ménagerez tous les secours qui dépendent de vous, et que vous ferez valoir la cause de nos pauvres infidèles, autant que vaut le sang du Fils de Dieu, qui n'a pas cru trop faire en le versant pour les racheter. Je me recommande à vos saints sacrifices, et suis avec bien du respect, etc.

LETTRE

Du père Tachard, supérieur général des missionnaires français de la Compagnie de Jésus dans les Indes orientales, au père de la Chaise, de la même Compagnie, confesseur du Roi.

A Pondichery, le 16 février 1702.

MON TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

J'AI eu l'honneur de vous écrire du Cap-Vert ce qui s'étoit passé depuis notre départ du Port-Louis. Je continue, comme je m'y suis engagé, à vous faire le détail de notre voyage. Depuis le Cap-Vert, il ne nous arriva rien de particulier jusqu'à l'île d'Anjouan, qui est au nord de la grande île de Madagascar. Les habitans d'Anjouan, qui sont venus de l'Arabie, appellent leur île *Zoani*, dont les Européens en y ajoutant la syllabe *an*, qui est un article de la langue de ces insulaires, ont formé le nom d'*Anjouan*. Comme les ouragans se font ordinairement sentir aux mois d'août et de septembre sur les côtes de l'Indoustan, il est dangereux d'arriver aux Indes avant le 10 d'octobre; ainsi, ayant fait une navigation beaucoup plus courte qu'on ne devoit l'espérer, nous fûmes obligés de demeurer assez long-temps à l'île d'Anjouan, et plus long-temps encore à la hauteur du 21 et du 22.e degré de latitude septentrionale, où nous louvoyâmes pendant un mois, pour attendre la saison propre à mouiller dans la rade de Surate.

Le séjour que nous fîmes à Anjouan, nous donna

le temps de prendre, par plusieurs observations réitérées, sa véritable latitude. Dans la partie de l'île la plus septentrionale, où nous étions sur le bord de la mer, elle est de 11 degrés 50 min., et ainsi le milieu de l'île est à 12 degrés de latitude méridionale. Cette observation que je fis avec un quart de cercle d'un pied de rayon, est d'autant plus nécessaire qu'il n'y avoit pas long-temps qu'un vaisseau anglais, faute de savoir la latitude de l'île d'Anjouan, avoit échoué à Mayote, qui est une île vers le sud, éloignée de plus de quatorze ou quinze lieues de celle d'Anjouan. Il y a sept ans que le même malheur seroit arrivé à un vaisseau du Roi, de soixante pièces de canon, si la bonne manœuvre que fit le capitaine ne l'eût sauvé ; le danger fut très-grand, et l'on voyoit déjà les rochers sous le vaisseau, qui se seroit infailliblement brisé, parce que les courans le portoient à terre. Cette erreur vint de ce que les pilotes, sur de mauvaises cartes, prirent Mayote pour Moali, quoique l'île de Moali soit plus septentrionale d'environ trente minutes, ou de dix lieues marines que celle de Mayote.

Le 4 d'août, vers les onze heures du matin, le soleil s'éclipsa presque entièrement. Je ne vous envoie point le type de cette éclipse, parce que tous mes papiers sont encore à Manapar, vers le cap Comorin ; mais j'espère vous l'envoyer l'an prochain. Ce type est singulier, en ce que, par une méthode dont je ne sache pas que personne se soit encore servi, il fait voir la grandeur et la durée de cette éclipse solaire, et tous les endroits du monde où elle a paru.

Le bon air de l'île d'Anjouan et les rafraîchissemens qu'on y trouve en abondance, rendirent la santé aux malades du vaisseau presque aussitôt qu'on les eut mis à terre ; mais un grand nombre de ceux qui se portoient le mieux, tombèrent ma-

lades, les uns pour avoir pris avec excès des boissons du pays, qui sont très-violentes, les autres au contraire, pour avoir trop mangé des fruits rafraîchissans, et bu sans discrétion de l'eau vive qui coule des rochers. Les fièvres étoient malignes, accompagnées de grands dévoiemens et de transport au cerveau. Ces maladies naissantes dont nous craignions les suites, parce qu'elles pouvoient devenir contagieuses, nous firent quitter cette île agréable et fertile, beaucoup plutôt que nous n'eussions fait. Nous levâmes l'ancre le 14 d'août avec un vent favorable, mais qui ne dura pas; car à peine eûmes-nous fait sept ou huit lieues que le calme nous prit. Les courans nous portèrent vers l'île de Moali, et nous obligèrent à passer à l'occident de l'île de Comore ou Angasie, la plus grande de ce petit archipel.

Ce fut un coup de providence spéciale pour deux pauvres Anglais, qui étoient dans cette île depuis deux ans, dénués de tout, et abandonnés aux insultes et à la cruauté d'un peuple barbare. Nous avions envoyé notre chaloupe à terre chercher quelque chose qui nous manquoit; on mit en panne, et on l'attendit deux ou trois heures. Comme elle revenoit, nous fûmes fort surpris d'y voir deux hommes tout nus, décharnés et moribonds. L'un étoit âgé d'environ trente ans; l'autre ne paroissoit pas en avoir plus de vingt. Après qu'on les eut interrogés, nous apprîmes qu'ils avoient fait naufrage à l'île de Mayote, dont nous avons déjà parlé. Le premier étoit dans un grand navire de la Compagnie d'Angleterre, qui s'étoit perdu il y avoit près de trois ans; et l'autre venoit de Boston, où il s'étoit engagé avec des flibustiers anglais. Ces deux vaisseaux avoient péri, parce que les pilotes avoient pris l'île de Mayote pour celle de Moali. Ceux des passagers et de l'équipage, qui purent se sauver à terre,

terre, furent traités par les habitans avec beaucoup de ménagement, aussi long-temps que leur nombre les rendit redoutables. Mais diverses maladies causées, aux uns par le mauvais air ou par la débauche, et aux autres par la tristesse et par le chagrin qu'ils prirent, les ayant réduits à quinze ou seize personnes, les barbares, qui ne les craignoient plus, cherchèrent bientôt les moyens de leur ôter les biens et la vie.

Il y avoit parmi ces malheureux sept Français et trois Allemands; les autres étoient Anglais ou Hollandais. Comme leur nombre diminuoit chaque jour, et qu'ils se voyoient mourir de misère l'un après l'autre, ils prirent la résolution de sortir à quelque prix que ce fût de cette île, dont ils ne pouvoient pas espérer qu'aucun vaisseau d'Europe vînt jamais les tirer, le port étant inaccessible à ceux mêmes d'une médiocre grandeur. Dans cette vue, ils firent, des débris de leurs navires, une chaloupe assez grande pour les porter, avec des sommes d'argent considérables qui leur restoient. Ils devoient mettre le lendemain à la voile, quand le roi du pays, qui eut quelque soupçon de ce qui se passoit, leur envoya demander leur chaloupe, qu'il trouvoit, disoit-il, fort à son gré. Ce n'étoit visiblement qu'un prétexte pour les arrêter, et pour se rendre maître de leur argent. Les Européens, qui se trouvèrent alors assemblés dans une cabane sur le bord de la mer, tinrent conseil, et furent tous d'avis de refuser le roi de Mayote le plus honnêtement qu'ils pourroient. Ils virent bien qu'après cette démarche on ne chercheroit qu'à les perdre, et qu'ainsi il falloit qu'ils se tinssent sur leurs gardes plus que jamais. Mais les barbares qui s'étoient aperçus que la poudre leur manquoit, parce qu'ils n'alloient plus à la chasse, les environnèrent en foule et les attaquèrent avec furie dans leur cabane, où ils se dé-

fendirent long-temps. Comme elle n'étoit environnée que de grosses nattes, et qu'elle n'étoit couverte que de paille et d'écorces d'arbres, les barbares y mirent aisément le feu, et y brûlèrent la plupart de ces misérables. Ceux qui échappèrent à demi-grillés ne furent pas plus heureux, car on les mit brutalement à mort. Ainsi, de toute cette troupe il ne resta que trois Anglais, qui se tinrent cachés jusqu'à ce que la fureur du combat et du carnage fut passée. On eut pitié d'eux, et on leur donna un petit canot avec quatre hommes qui les menèrent à Angasie.

Ces pauvres gens y furent bien reçus par le roi de la partie occidentale de l'île où on les débarqua. Il les entretint d'abord à ses dépens; mais s'étant bientôt lassé de cette hospitalité, il les laissa chercher de quoi vivre comme ils pourroient. Pendant une année et demie ils se nourrirent du fruit du cocotier, et du lait qu'ils tiroient des vaches, quand ils pouvoient les trouver à l'écart; après quoi un des trois ne pouvant pas soutenir plus long-temps une si grande disette, tomba malade et mourut. Ses deux compagnons se mirent en devoir de l'enterrer; mais comme si la terre eût dû être profanée par la sépulture d'un Européen, les habitans d'Angasie ne voulurent pas le leur permettre, et les obligèrent de le jeter dans la mer. Voilà ce que nous apprîmes de ces deux Anglais, qui racontèrent leurs disgrâces aux officiers de notre vaisseau. Ils étoient sur le rivage de l'île d'Angasie quand notre chaloupe y aborda; ils ne dirent rien jusqu'à ce que la voyant se remettre en mer, ils se jetèrent à la nage, et firent tant d'efforts, toujours criant qu'on les attendît, qu'enfin ils l'atteignirent. On les reçut et on les mena à bord; là, ayant compassion de ce qu'ils avoient souffert et de l'état pitoyable où ils étoient encore, chacun se fit un devoir de les soulager et de leur donner des vivres et des habits. Quand nous

fûmes arrivés à Surate, le plus âgé se retira chez les Anglais; l'autre ayant déclaré que son père étoit Hollandais, quoiqu'il fût établi à Boston, alla loger chez les Hollandais.

Depuis Angasié jusqu'à Surate nous eûmes beaucoup de malades qui ne manquèrent pas de secours. Le père Petit, mon compagnon, demeurant assidument auprès d'eux à les servir et à leur inspirer des sentimens propres à l'état où chacun se trouvoit, il ne fut pas long-temps sans être attaqué lui-même d'une fièvre très-maligne. Il m'édifia par sa résignation et par sa patience dans la maladie, autant qu'il avoit fait auprès des malades par son courage et par sa charité. A ces dernières maladies près, qui nous emportèrent sept ou huit personnes, nous fîmes la plus heureuse navigation et la plus tranquille en tout sens, dont j'aie jamais entendu parler: point de tempêtes, point de calmes fâcheux; l'union et la bonne intelligence furent toujours si grandes entre les officiers et les personnes qui passèrent aux Indes sur ce vaisseau, qu'on ne se sépara les uns des autres qu'avec une véritable douleur. Les premiers qui se retirèrent furent deux jeunes pères Capucins, qui nous avoient charmés dans tout le voyage par leur douceur, leur honnêteté et leur zèle. Nous avions aussi avec nous deux pères Carmes déchaussés de Flandres, pour lesquels M. le Nonce s'étoit intéressé. Ils le méritoient; car on ne sauroit voir deux religieux plus vertueux et plus recueillis; ils nous donnèrent en particulier des marques très-touchantes de leur confiance et de leur amitié.

Les troubles de Surate ne nous permirent pas d'y demeurer long-temps. Les forbans anglais qui désolent ces mers depuis quelques années, par les pirateries continuelles qu'ils exercent, venoient d'enlever deux vaisseaux richement chargés. Les marchands mahométans, à qui ces vaisseaux apparte-

noient, irrités de tant de pertes, prétendoient en rendre responsables les nations de l'Europe, établies à Surate, c'est-à-dire, les Français, les Anglais et les Hollandais. Les avanies qu'on leur faisoit nous obligèrent d'en sortir incessamment. Nous nous embarquâmes le 20 octobre 1701, pour aller à Calicut. Nous passâmes par Goa, où nous eûmes la satisfaction de faire nos dévotions au tombeau de l'apôtre des Indes, saint François-Xavier. Ce tombeau est richement orné, et il n'y a que deux ans que le Grand-Duc de Toscane, ce prince si sage et si estimé dans l'Europe, y a envoyé un magnifique piédestal de marbre jaspé, orné de plaques de bronze, où les principales actions de saint François-Xavier sont représentées avec une beauté et une délicatesse merveilleuses.

Après quelques jours de navigation, nous arrivâmes à Termepatan, petite bourgade située sur une petite rivière, où nous mouillâmes et où nous trouvâmes *le Pontchartrain*, vaisseau de la royale Compagnie de France, qui venoit de l'île de *Mascarin* (l'île Bourbon), et qui avoit rencontré au cap Comorin un forban anglais de quarante pièces de canon. Ce forban, qui avoit un nombreux équipage et tous ses canons dehors, avoit donné une chaude alarme à M. du Bosc, capitaine du Pontchartrain, et étoit venu sur lui jusqu'à la demi-portée du canon; mais ayant aperçu tout l'équipage du Pontchartrain sur le pont, et en résolution de se bien défendre, il s'étoit retiré, et étoit allé mouiller à une lieue plus loin.

C'est ici qu'il nous fallut quitter le vaisseau *la Princesse*, sur lequel nous étions venus de France. Ce ne fut point sans regret, parce que nous avions encore à doubler le cap Comorin, ce qui n'est pas aisé à faire dans une barque où il faut toujours aller terre à terre. Nous nous embarquâmes à Termepa-

tan pour Calicut, qui n'en est éloigné que de dix lieues. Calicut a été autrefois une ville célèbre, et la capitale d'un royaume de même nom; mais ce n'est aujourd'hui qu'une grande bourgade mal bâtie et assez déserte. La mer, qui, depuis un siècle, a beaucoup gagné sur cette côte, a submergé la meilleure partie de l'ancienne ville, avec une belle forteresse de pierres de taille qui y étoit. Les barques mouillent aujourd'hui sur leurs ruines, et le port est rempli d'un grand nombre d'écueils qui paroissent dans les basses marées, et sur lesquels les vaisseaux font assez souvent naufrage.

L'empire des Portugais commença dans les Indes par la prise de Calicut, qu'ils conservèrent jusqu'à ce que les Naïres, qui sont les gentilshommes et les meilleurs soldats du pays, voyant que les Hollandais attaquoient de tous côtés les Portugais, et leur enlevoient leurs meilleures places, se servirent de cette occasion pour agir de leur côté, et se remettre en possession de Calicut. Ils y trouvèrent plus de cent pièces de canon de fonte, dont ils jetèrent une partie dans un lac voisin, et portèrent l'autre au nombre de trente ou quarante pièces, à une demi-lieue dans les terres pour les mettre en sûreté. On les y voit encore.

Dans ce pays, qu'on appelle *Malleami*, il y a des *castes*, comme dans le reste des Indes. Ce sont à peu près les mêmes coutumes, et surtout le même mépris pour la religion et pour les manières des Européens. Mais ce qu'on n'a peut-être jamais vu ailleurs, et ce que j'avois eu de la peine à croire, c'est que parmi ces barbares, au moins dans les castes nobles, une femme peut avoir légitimement plusieurs maris. Il s'en est trouvé qui en avoient eu tout à la fois jusqu'à dix, qu'elles regardoient comme autant d'esclaves qu'elles s'étoient soumis par leur beauté et par leurs charmes. Ce désordre el-

que chose de monstrueux, et plusieurs autres que ne connoissent point leurs voisins, et qui règnent parmi ces peuples, sont fondés dans leur religion. Ils prétendent en cela, comme les anciens païens, ne rien faire que ce qu'ont fait les dieux qu'on adore dans le Malleami.

Les Jésuites avoient une belle église à Calicut, que le prince du pays s'avisa, il y a quelque temps, de faire abattre, en haine des Portugais. Mais l'illustre comte de Villaverde, alors vice-roi des Indes, l'a obligé de la rebâtir; elle n'étoit pas encore achevée quand nous y passâmes. C'est en cette ville que le père Petit a commencé les premières épreuves de la vie austère qu'il doit mener dans le Maduré, couchant à terre sur une natte, ne mangeant que du riz, et ne buvant que de l'eau. Quelque rude qu'ait dû être cet essai, et quoiqu'il ne fût pas trop bien remis de la grande maladie qu'il avoit eue sur les vaisseaux, Dieu l'a soutenu, et il n'en a point été incommodé.

Après avoir demeuré trois jours à Calicut, nous nous embarquâmes sur une petite *manchoue* (espèce de felouque) qui nous porta à Tanor, à quatre lieues de là. Tanor est une bourgade pleine de Chrétiens, dont le père Miranda, jésuite, a soin aussi bien que de ceux de Calicut. Ce fut pour moi une grande joie d'y trouver ce saint missionnaire que j'avois connu autrefois à Pondichery, où il étoit venu, par ordre de ses supérieurs, se guérir d'une fâcheuse maladie, contractée dans la pénible mission du Maduré.

Comme les côtes de Malabar, de Travancor et de la Pêcherie sont presque toutes chrétiennes, et sous la conduite des Jésuites, nous avons eu le saint plaisir de visiter en passant la plupart des églises de ces quartiers-là. On ne peut recevoir plus d'honneur ni plus d'amitié que nous en ont fait les missionnaires et leurs fidèles. Voici comment nous fûmes introduits

à Periapatam, et cela a été partout à peu près de même. A une petite demi-lieue de l'église, nous trouvâmes les enfans qui venoient au-devant de nous au son des tambours et des trompettes, portant des banderoles en forme de bannières, et ayant leurs petites clochettes à la main. Dès qu'ils nous aperçurent, ils poussèrent de grands cris de joie, et se pressèrent de venir se jeter à nos pieds, pour recevoir notre bénédiction. Ils reprirent ensuite leur marche, et se mirent à chanter à deux chœurs la doctrine chrétienne. La croix et les banderolles marchoient les premières en forme de procession. A l'entrée de la bourgade étoient les hommes et les femmes, séparés en deux troupes qui nous donnèrent mille nouvelles démonstrations de la joie que causoit notre arrivée. Ils remercioient Dieu d'envoyer dans leur pays de nouveaux missionnaires, pour achever d'instruire et d'éclairer leurs compatriotes qui sont encore dans l'infidélité. L'air retentissoit par reprises des noms de Jésus, de Marie et de François-Xavier, dont ils nous appeloient les successeurs. Le père qui a soin de cette mission nous attendoit à la porte de l'église. Il nous présenta de l'eau bénite, et nous conduisit en cérémonie jusqu'à l'autel, où nous fîmes notre prière pendant que les Chrétiens chantoient le psaume *Laudate Dominum omnes gentes*.

Il n'y a point de missionnaire sur cette côte qui n'ait trois ou quatre mille Chrétiens sous sa conduite, et il y en a qui en ont jusqu'à dix ou douze mille : car chaque Jésuite a quatre ou cinq églises à desservir; de sorte qu'il faut qu'ils soient presque toujours en campagne, ou pour instruire les infidèles, ou pour visiter et consoler les fidèles malades et leur administrer les sacremens. Il semble qu'il y ait entre les Chrétiens des diverses églises, comme une louable émulation, à qui servira mieux Jésus-Christ, et à qui fera plus d'honneur à la véri-

table religion, dans un pays où l'hérésie ne fait guère moins de mal que le paganisme et l'infidélité. Il faut pourtant convenir que les Paravas, qui sont les Chrétiens de la côte de la Pêcherie, que saint François-Xavier appeloit autrefois ses chers enfans, se distinguent de tous les autres par leur zèle et par leur attachement à la religion catholique. Ils ne savent ce que c'est que de la dissimuler; ils en font une profession publique, soit qu'ils se trouvent parmi les idolâtres, ou parmi les Hollandais, auxquels ils sont presque tous soumis. Nous attribuons ceci en partie à leur naturel heureux, dont la grâce se sert pour les fixer dans le bien, et en partie à la protection particulière du grand apôtre des Indes saint François-Xavier, qui fit long-temps de ce pays-ci sa mission favorite.

Nous partîmes de Tanor le 27 novembre avec un petit vent de nord-ouest, et nous rasâmes toujours les terres, sans nous en éloigner de plus d'un demi-quart de lieue, et quelquefois de beaucoup moins: car le long de cette côte occidentale, la mer en cette saison, c'est-à-dire, depuis octobre jusqu'en mars, est aussi tranquille qu'une rivière, et on met pied à terre aussi facilement qu'on le feroit sur la Seine et sur la Loire. Il n'en va pas ainsi de la côte de Coromandel, qui est à l'opposite, depuis le cap Comorin jusqu'à Bengale; on ne peut y prendre terre qu'avec une peine extrême et beaucoup de danger, à cause des vagues de la mer qui viennent continuellement se briser sur les rivages avec un bruit et une impétuosité surprenante.

Cette tranquillité de la mer sur laquelle nous naviguions pour lors, ne nous empêcha pas de souffrir beaucoup dans ce voyage. Notre barque avoit vingt rameurs, mais ils ne travailloient pas tant que dix d'Europe. Nous n'avions ni toile ni cabane pour nous mettre à couvert de l'extrême chaleur du jour,

et de la grande humidité de la nuit qu'il falloit passer avec beaucoup d'incommodités entre les bancs sur lesquels nos rameurs étoient assis. Le père Petit et le frère Moricet soutinrent cette fatigue, sans presque s'en apercevoir; mais pour moi, dès la première nuit, je fus attaqué d'un rhumatisme dont les douleurs étoient si vives qu'il m'étoit impossible de prendre aucun repos.

Comme la plupart des bourgades qu'on trouve depuis Tanor jusqu'à Coulan, sont ou tout à fait ou en partie de la dépendance des Hollandais, nous ne pûmes débarquer nulle part : nous fûmes même obligés d'attendre la nuit pour passer la barre de Cochin, afin de n'être pas découverts. Après ce danger, nous en courûmes un autre beaucoup plus grand, ayant pensé être pris le lendemain par un *bot*, c'est-à-dire, par la grosse chaloupe d'un forban anglais de quarante ou cinquante pièces de canon. Nous étions infailliblement enlevés, si nos rameurs n'eussent donné en cet endroit des preuves de ce qu'ils pouvoient au besoin. La crainte de tomber entre les mains des pirates leur fit trouver des bras, et leur tint lieu de voiles. Nous paroissions voler sur la mer; mais c'étoit courir d'un autre côté à notre perte. Nous fuyions le bot pour aller au forban que nous vîmes à l'ancre à deux lieues de Calicoulan. Ce dernier danger alarma nos matelots déjà fatigués, et ne sachant quel parti prendre. Le vent contraire et leur épuisement les empêchoit de reculer; et s'ils passoient à la vue de ce vaisseau corsaire, c'étoit se perdre sans ressource. Ils résolurent d'arrêter, et quand la nuit seroit venue, de faire tout de nouveau force de rames. Ils jetèrent donc l'ancre comme s'ils eussent voulu prendre terre; et dès qu'il n'y eut plus de jour, s'étant remis à ramer, ils travaillèrent tant cette nuit-là et le lendemain tout le jour, que nous arrivâmes à Coulan le 30 novembre, à sept

heures du matin. La chaloupe aborda au pied de notre église, où nous eûmes la consolation de dire la messe, le père Petit et moi, pendant que la musique de M. l'évêque de Cochin chantoit divers motets de dévotion.

Ce prélat, qui est religieux de l'ordre de saint Dominique, se déclare hautement pour être le père et le protecteur des Jésuites, et leur fait l'honneur de demeurer dans leur maison. Après avoir achevé notre action de grâces, nous allâmes le saluer dans son appartement, où le père d'Acosta, supérieur de la maison, nous conduisit. Outre les marques de bonté et d'estime que notre robe nous attira de la part de ce prélat, notre pays et le nom du grand prince, dont nous avons le bonheur d'être sujets, nous méritèrent encore des caresses toutes particulières. Il a une vénération si grande pour la sacrée personne du Roi, et il est si charmé des vertus, et surtout du zèle de ce monarque à défendre et à étendre de tous côtés la religion catholique, que sans cesse il en revenoit là. Il est aisé de juger, en l'écoutant, qu'il est habile théologien et fort versé dans l'histoire universelle, sacrée et profane. Mais pour l'histoire des rois de France, et celle de LOUIS LE GRAND en particulier, j'ai vu peu de personnes qui en parlassent plus savamment et qui parussent en avoir fait une étude plus exacte que lui. Toutes les honnêtetés de cet illustre prélat, non plus que les instances du père d'Acosta, ne nous purent obliger à passer le reste du jour à Coulan. Nous nous embarquâmes sur les quatre heures du soir, dans l'espérance de gagner le lendemain Manpouli, qui en est à cinq ou six lieues, et d'y dire la messe dans l'église qu'ont encore là nos pères portugais; mais la mer se trouva si grosse, et elle brisoit à la côte avec tant de furie, que nous fûmes obligés de continuer notre route sans aborder.

Pendant ce voyage, que nous fîmes toujours le long des côtes de Malabar et de Travancor, nous eûmes le temps de voir la véritable situation des terres et des bourgades que toutes nos cartes de géographie et de marine défigurent étrangement. Quand le frère Moricet, que j'ai laissé à Manapar, sera arrivé, j'aurai l'honneur de vous envoyer une carte exacte de tout ce pays, qui est extrêmement peuplé : car on ne fait presque pas deux lieues terre à terre, sans trouver des villages et de grandes habitations. Nos cartes marquent des îles sur la côte de Travancor; nous les avons cherchées inutilement; elles ne se trouvent point. Depuis Calicut jusqu'au cap Comorin il n'y a qu'une seule île, à deux lieues de Calicut, que les cartes ne marquent pas, peut-être parce qu'elle est trop proche de la terre.

Après quinze jours de navigation, depuis Tremepatan, nous arrivâmes enfin à Periepatan, où nous fûmes reçus comme j'ai eu l'honneur de vous dire. La fête de saint André, à qui est dédiée l'église de cette bourgade, y avoit attiré extraordinairement quelques missionnaires, et un fort grand nombre de Chrétiens venoient des lieux circonvoisins pour participer ce jour-là aux saints mystères. Le plaisir de nous voir leur fit différer quelque temps leur départ. De Periepatan au Topo il n'y a qu'une petite lieue. Le Topo est comme le collége de la province de Malabar, où le Provincial fait ordinairement sa demeure. Les pères du Topo nous reçurent avec une tendresse et une charité propres à nous faire bientôt oublier nos fatigues, et nous engagèrent à aller avec eux à Cotate y célébrer la fête de saint François-Xavier. L'église de Cotate, qu'on a dédiée [illegible] ...nd apôtre, est fameuse dans toute l'Inde par continuels qui s'y font, par le moyen d brûle devant l'image du s[illegible] peuples est grand, et l'on y

quatre-vingts lieues. Nous eûmes la joie d'y trouver à notre arrivée, une assemblée toute extraordinaire de Chrétiens; mais cette joie fut interrompue quelque temps, par la défense que le gouverneur de la ville envoya de célébrer la fête de saint François-Xavier; cet ordre, qu'on n'attendoit pas, surprit et affligea tout le monde. En voici le sujet.

Une veuve considérable de la ville se préparoit depuis trois mois à faire un sacrifice public au démon, par intérêt ou par superstition, et peut-être par tous les deux à la fois. L'envie de chagriner les Chrétiens qu'elle haïssoit à la mort, et d'assembler plus de monde chez elle, lui fit choisir tout exprès le jour auquel elle savoit que se fait la fête de saint François-Xavier, et qu'un nombre infini d'étrangers ne manque jamais de se rendre à Cotate. Dans une grande salle de sa maison, qui n'étoit pas éloignée de l'église du saint apôtre, on voyoit déjà trois colonnes de terre de trois ou quatre pieds de haut, posées en triangle, et éloignées l'une de l'autre d'environ une toise. Elle engraissoit depuis long-temps avec beaucoup de soin, un cochon qui devoit servir de victime, et qu'elle devoit elle-même égorger dans l'enceinte de ces colonnes. Les principaux de la ville et les personnes les plus riches des environs, qui étoient de sa caste, devoient se rendre au temps qu'elle marqueroit. Il ne falloit plus qu'un ordre du gouverneur, qui permît de faire le sacrifice à un certain jour, et qui défendît aux Chrétiens de faire leur fête ce jour-là. Elle l'obtint, et la chose demeura secrète jusqu'au commencement de décembre, que le missionnaire qui a soin de cette fameuse église en fut averti. Il ne perdit pas un moment; et au lieu de s'adresser au gouverneur de la ville qui avoit porté l'ordre, il alla droit au gouverneur de la province. Il lui représenta et le mécontentement de tant de peuples qui étoient venus de loin pour solenniser la fête de

saint François-Xavier, et l'injure qu'on faisoit à la mémoire de l'apôtre des Indes, si, au lieu de célébrer sa fête, on faisoit au démon un de ces abominables sacrifices pour lesquels cet homme miraculeux avoit toujours eu tant d'horreur. La remontrance du père eut tout l'effet qu'on en attendoit. Le gouverneur de la province donna ordre qu'on solennisât la fête à l'ordinaire, et que le sacrifice fût rejeté à un autre jour. Ainsi, ce contre-temps ne servit qu'à rendre notre cérémonie plus dévote par cette espèce de victoire que la vraie religion venoit de remporter sur l'idolâtrie. Je m'informai à cette occasion de la manière dont les prêtresses idolâtres font en ce pays-ci leurs sacrifices, et voici ce que j'en pus apprendre.

Quand tout le monde est assemblé dans la salle, la prêtresse se met au milieu des trois colonnes, et commence à invoquer le diable, en prononçant certaines paroles mystérieuses avec de grands hurlemens et une agitation effroyable de tout son corps. Divers instrumens de musique l'accompagnent avec des sons qui varient selon la différence des esprits qui semblent tour à tour la posséder. Enfin, il y a un certain air sacré qu'on ne commence pas plutôt de jouer, que la mégère se lève, prend un couteau, égorge le cochon, et se jetant sur la plaie, boit de son sang tout fumant encore. Alors elle crie, elle prophétise, elle menace la peuplade et la province des plus terribles châtimens de la part du démon qui l'inspire, ou dont elle feint d'être inspirée, si les assistans ne se déterminent à lui donner ce qu'elle demande : de l'or, de l'argent, des joyaux, du riz, de la toile, tout lui est bon; et ces enragées impriment pour l'ordinaire tant de crainte aux assistans, qu'elles tirent quelquefois jusqu'à la valeur de deux ou trois cents écus.

La ville de Cotate est grande et bien peuplée,

quoiqu'elle n'ait, non plus que la plupart des autres villes des Indes, ni fossés ni murailles. Elle est dans les terres, à quatre lieues du cap Comorin, au pied des montagnes, qui rendent ce cap fameux par les merveilles qu'on en raconte. Car plusieurs assurent que dans cette langue de terre, qui n'a pas plus de trois lieues d'étendue, on trouve en même temps les deux saisons de l'année les plus opposées, l'hiver et l'été, et que quelquefois dans un même jardin de cinq cents pas en carré, on peut avoir le plaisir de voir ces deux saisons réunies, les arbres étant chargés de fleurs et de fruits d'un côté, pendant que de l'autre ils sont dépouillés de toutes leurs feuilles. Je n'ai point eu le loisir d'aller moi-même être juge de la vérité ou de la fausseté du fait; mais il est certain que des deux côtés du cap les vents sont toujours opposés, et soufflent comme s'ils vouloient se combattre; de sorte que quand à la côte occidentale du cap, les vents viennent de l'ouest, à la côte orientale ils viennent de l'est. C'est ce que nous avons éprouvé nous-mêmes dans ce voyage. Depuis Calicut jusqu'au cap Comorin, ayant presque toujours eu le vent au sud-est ou sud-ouest, nous le trouvâmes au nord-est dès que nous eûmes passé ce cap. Comme donc cette diversité des vents, surtout lorsqu'elle est durable, contribue infiniment à la diversité des saisons, il n'est pas incroyable que vers la pointe du cap il puisse y avoir, dans un assez petit espace de terrain, des endroits tellement exposés à l'un des vents, et tellement à couvert de l'autre, que le froid ou le chaud et les impressions qui les suivent se fassent sentir en même temps dans des lieux assez peu éloignés, comme dans d'autres qui le seroient beaucoup davantage. Mais je laisse à nos savans à rechercher la raison physique de cette contrariété de vents qu'on ne voit point ailleurs, où il semble que des principes tout semblables devroient également la causer.

Ce seroit ici le lieu de faire une description exacte de tout le pays qui est entre Cotate et Pondichery, puisque je l'ai parcouru dans ce voyage ; mais il faudroit plus de temps. On me presse de finir ma lettre, et je remets ces détails à une autre occasion. J'ajoute seulement deux mots d'une cruelle persécution excitée depuis peu contre les Chrétiens à Tanjaour, et dont je ne doute pas que quelques-uns de nos missionnaires n'écrivent un plus grand détail en Europe. On assure que plus de douze mille Chrétiens ont déjà confessé généreusement Jésus-Christ, quoique leurs persécuteurs n'aient rien épargné pour ébranler leur constance et les forcer à retourner aux superstitions du pays. Plusieurs ont perdu leurs biens, et se sont laissé chasser de leurs terres avec leurs familles entières, ou bien se sont vu enlever leurs femmes et leurs enfans pour être prostitués d'une manière infâme. D'autres, enfermés dans des cachots puans et obscurs, ont long-temps souffert une faim et une soif cruelles. Plusieurs, après avoir été déchirés à coups de fouet, ont enduré qu'on leur appliquât sur diverses parties du corps, avec des fers tout rouges de feu, le caractère des idoles qu'ils ne vouloient pas adorer. On a arrêté en cette occasion deux de nos pères, dont un a eu le bonheur de mourir, les fers aux pieds, des mauvais traitemens qu'il avoit reçus dans sa prison. Son compagnon a été relâché après avoir été tourmenté cruellement pendant plusieurs jours. Ceux des missionnaires qu'on a laissés en liberté n'ont eu guère moins à souffrir. Outre la douleur de voir leurs travaux de plusieurs années en danger de devenir inutiles, et la tendre compassion que leur causoit le supplice de tant d'innocens, il a fallu qu'ils se soient tenus cachés dans les bois, pour obéir à leurs supérieurs, qui leur avoient défendu de se montrer pendant quelque temps, et pour animer et fortifier de près et de loin,

par des exhortations et par des lettres vives et touchantes, ceux de leur troupeau que la persécution sembloit avoir ébranlés. Nous espérons que les personnes pleines de zèle et de charité auront pitié de cette chrétienté; c'est dans ces occasions plus que jamais, qu'il seroit nécessaire que nous eussions de quoi tirer nos pauvres néophytes de l'extrême misère où les a réduits leur constance à pratiquer l'évangile que nous leur enseignons. Jugez, mon révérend père, de notre affliction, quand nous voyons ces confesseurs de Jésus-Christ venir à nos pieds nous demander quelque assistance, et que notre pauvreté ne nous laisse presque aucun moyen de les soulager. On n'hésitera point à vendre et à engager tout ce qu'on peut avoir, jusqu'aux vases sacrés, lorsqu'il sera absolument nécessaire; mais on sera bientôt au bout, et les meubles les plus précieux de notre église ne s'étendent pas bien loin, comme vous pouvez penser. Un besoin si pressant parle assez au cœur de ceux qui sont touchés du salut des âmes, et de l'honneur dû aux autels. Je suis avec un profond respect, etc.

LETTRE

Du père Tachard, supérieur des missions de la Compagnie de Jésus dans les Indes orientales, à M. le comte de Crécy.

A Pondichery, le 4 de février 1703.

MONSIEUR,

IL est bien juste que je vous fasse part des premiers fruits de notre mission française de Carnate, puisque cet établissement si important pour la publication

blication de l'évangile, et pour la conversion de plusieurs nations, est une suite du zèle, de l'habileté et de la fermeté avec lesquels vous nous avez conservé, par les traités de paix, le fort et la mission de Pondichery, d'où l'on envoie avec tant de bénédictions du Ciel des ouvriers évangéliques dans les royaumes voisins.

Après les débris de notre mission de Siam, dont la perte vous fut si sensible, la plupart de nos pères se retirèrent à Pondichery sur la côte de Coromandel, où je les fus joindre après mon troisième voyage en France. En voyant le grand nombre d'idolâtres qui nous environnoient à l'ouest et au nord, nous fûmes touchés d'un véritable désir de travailler à leur conversion. Les grands progrès que les Jésuites portugais avoient faits vers le sud, où ils avoient formé une chrétienté de près de deux cent mille âmes, nous firent juger qu'en employant les mêmes moyens pour la conversion des Indiens situés au nord de Pondichery, nous pourrions peut-être avec le temps obtenir de Notre-Seigneur les mêmes bénédictions. Pour y réussir, nous commençâmes par nous établir à Pondichery: mais les Hollandais nous en ayant chassés presqu'aussitôt que nous eûmes commencé à faire nos premières fonctions dans l'église que nous y avions bâtie, nos espérances alloient être perdues sans ressource, si la Providence n'eût mis entre vos mains la conclusion de la paix générale. Ce fut, Monsieur, par votre moyen que Pondichery fut rendu à la royale Compagnie, et vous devîntes en même temps comme le restaurateur de notre mission chancelante, dont vous étiez déjà en tant de manières le bienfaiteur, comme de toutes nos autres missions du Levant, des Indes orientales et de la Chine.

Quand j'arrivai à Pondichery à mon voyage, je trouvai le père Mauduit, qui commencé un établissement à trente

lieues d'ici vers le nord-ouest, après avoir quitté la mission de Maduré, où il avoit appris la langue et les coutumes du pays. Il étoit allé à Carouvepondi, où il cultivoit une centaine de Chrétiens qu'il avoit baptisés depuis qu'il s'y étoit établi. Ce même père avoit fait divers voyages et diverses découvertes dans les pays voisins, et surtout vers le nord-ouest, où il avoit eu occasion d'annoncer l'évangile à divers peuples, et de baptiser quelques personnes. Pendant ces courses apostoliques, il jeta les fondemens de l'église de Tarcolan, autrefois le centre de l'idolâtrie de Carnate, et de l'église de Ponganour, grande ville et fort peuplée, éloignée de Pondichery d'environ cinquante lieues, où il avoit eu le bonheur de conférer le baptême à plus de quatre-vingts idolâtres.

Avant que de partir de France cette dernière fois, j'avois obtenu de notre père Général que le père Bouchet revînt dans nôtre nouvelle mission française. Ce père après la révolution de Siam avoit passé dans la province de Malabar, et s'étoit consacré à la mission de Maduré, où Dieu avoit donné tant de bénédiction et de succès à son zèle, qu'il avoit formé à Aour, à quatre lieues de la ville de Trichirapaly, aujourd'hui capitale du royaume, une église de plus de vingt mille Chrétiens qu'il avoit baptisés de sa main. Dès que je lui eus signifié la volonté de nos supérieurs, il se mit en état de quitter sa mission, et malgré les larmes et les instantes prières de ses chers néophytes, il se mit en chemin. Cette séparation se fit avec des circonstances, dont le seul récit m'a souvent tiré les larmes des yeux, et il est difficile de voir l'empressement, la tendresse et la douleur de tant de milliers de fervens Chrétiens, sans en être vivement touché. Cependant il nous falloit nécessairement un homme de son expérience et de sa capacité pour donner à la nouvelle mission de Carnate une forme convenable à nos desseins, je veux dire,

afin que ses fondemens fussent solides, et qu'on fût dès-lors en état de s'y employer efficacement au salut des âmes. Le père Bouchet amena avec lui d'Aour un autre missionnaire français, le père de la Fontaine, qu'il avoit formé de sa main; de sorte qu'au mois de mars 1702, ils se trouvèrent trois missionnaires dans le royaume de Carnate. Le père Bouchet fut nommé supérieur de la nouvelle mission; il étoit difficile de faire un meilleur choix, comme vous le verrez dans la suite. Il s'établit à Tarcolan, et ayant laissé le père Mauduit dans son église de Carouvepondi, il envoya le père de la Fontaine à Ponganour, où l'on parle la langue *talangue*, qui est aussi différente du malabar que l'espagnol l'est du français.

Les missionnaires qui s'étoient assemblés à Carouvepondi avoient résolu entr'eux, en entrant dans cette nouvelle mission, de prendre l'habit et la manière de vivre des *Sanias brames* (religieux pénitens). C'étoit prendre un engagement bien difficile, et il n'y a que le zèle et la charité apostolique, qui en puisse soutenir la rigueur et les austérités. Car outre l'abstinence de tout ce qui a eu vie, de chair, de poisson et d'œufs, les Sanias brames ont des coutumes extrêmement gênantes. Il faut se laver tous les matins dans un étang public, en quelque temps que ce soit, faire la même chose avant le repas, qu'on ne doit prendre qu'une fois le jour. Il faut avoir un Brame pour cuisinier, parce que ce seroit se rendre odieux et indigne de son état, que de manger quoi que ce soit qui eût été préparé par des gens d'une caste inférieure. Cet état les oblige à une extrême solitude, et à moins qu'un Sanias ne sorte pour le bien de ses disciples, ou pour secourir le p
il ne lui est pas permis de paroître hors de s
tage. Je ne parle point ici d'autres lois aussi
qu'un missionnaire sanias doi [illegible] ic

s'il veut retirer quelque avantage de ses travaux pour le salut des pauvres Indiens.

Tarcolan étoit une ville considérable, pendant que les rois de Golconde en ont été les maîtres; et il y a trente ans qu'ils l'étoient encore; mais elle est beaucoup déchue de sa grandeur et de ses richesses depuis que les Maures s'en sont emparés par la conquête du royaume de Golconde. Si l'on en croit les traditions fabuleuses des gentils, elle étoit anciennement si belle et si magnifique, que les dieux du pays y tenoient leurs assemblées générales, quand il leur plaisoit de descendre sur la terre. Les Maures après l'avoir conquise, la voyant presque déserte par la fuite des habitans, qui craignoient l'avarice et la cruauté de leurs vainqueurs, y ont fait une petite enceinte, après avoir rasé presque toutes les magnifiques pagodes que les gentils y avoient bâties. Ils n'ont gardé que la principale dont ils ont fait une forteresse, où ils entretiennent une petite garnison. L'étendue des terres que le grand Mogol a subjuguées, et le nombre infini des villes qu'il a prises, ne lui permettant pas d'y établir des gens de sa religion, qui est la mahométane, il a confié la garde de la plupart des villes moins importantes à des gentils, et il en doit être content, car il en est parfaitement bien servi.

L'Empereur, pour récompenser les services de ses *Omeraux*, qui sont les grands de l'empire, leur donne, comme en souveraineté pendant leur vie, des provinces particulières, à condition d'entretenir dans ses armées un certain nombre de cavaliers, quand il en a besoin. Quelque puissans que soient ces gouverneurs, ils ont des surveillans qu'on appelle les *Divans*, charge qui répond à celle des intendans de nos provinces de France. L'emploi de ces divans, qui sont indépendans des gouverneurs ou omeraux, est de lever les tributs de l'Empereur, et d'empê-

cher les injustices que ces petits souverains exercent ordinairement sur les peuples. Le gouverneur général de Cangibouran, d'où dépend la ville de Tarcolan, s'appelle *Daourkan*. C'est un homme de fortune, qui s'est élevé par son mérite, et qui a rendu des services importans à l'état; ce qui a porté le grand Mogol à lui donner Tarcolan de la manière dont je viens de le dire. Daourkan a établi cinq gouverneurs particuliers dans cette grande ville; on les appelle *Cramani :* le premier de ces cinq gouverneurs, qui avoit un *topo* (bois de haute futaie) auprès de Tarcolan, l'a donné au père Bouchet, qui y a fait bâtir une petite église et une maison, où il demeure depuis qu'il est dans le royaume de Carnate.

Peu de temps après que cet ancien missionnaire eut paru dans ce *topo*, le bruit se répandit dans la ville et aux environs qu'il y avoit un fameux pénitent auprès de Tarcolan. Le cramani son bienfaiteur fut le premier à lui rendre visite dans ce petit ermitage. Le père Bouchet, qui sait parfaitement la langue et les coutumes du pays, le reçut avec tant d'honnêteté, que le cramani fut charmé, non-seulement de la vie austère du sanias brame, et de son désintéressement à ne rien prendre de personne sous quelque prétexte que ce fût, mais encore de ses manières polies et de la sainteté de ses discours. Il faut connoître la curiosité naturelle des Indiens, pour n'avoir pas de peine à croire ce que ce missionnaire m'écrit de la foule du peuple qui venoit continuellement à son ermitage. Il m'assure qu'il avoit de la peine à trouver le temps de réciter son bréviaire, de faire ses prières, et de prendre le petit repas qu'il fait chaque jour. Ces fréquentes visites ont été interrompues à diverses reprises par la jalousie des Brames et des Joguis, qui faisoient courir le bruit, par leurs émissaires, que le Sanias du topo étoit de la caste abominable des *Pranguis*, qu'

habitent les côtes des Indes, qu'il buvoit du vin en secret, qu'il mangeoit de la viande avec ses disciples, et qu'il commettoit toute sorte de crimes. Ces calomnies jointes à la couleur du Sanias, qui rendoit fort probable ce qu'on disoit de son pays, ont ralenti assez souvent l'ardeur des peuples à venir se faire instruire; mais le cramani son bienfaiteur ayant examiné lui-même, durant quatre ou cinq mois, la vie pénitente du missionnaire, et son exactitude à garder toutes les pratiques les plus sévères de son état, s'est converti. Il a long-temps disputé, mais enfin il s'est rendu de bonne foi, et c'est assurément un fervent Chrétien.

Ces bruits si désavantageux à la religion s'évanouirent tout à fait par deux ou trois visites importantes que le Sanias romain reçut dans sa solitude. Le premier, qui contribua beaucoup à détruire la calomnie des Brames, fut un célèbre Brame, intendant de Daourkan. Il y a divers degrés de noblesse parmi les Brames, comme il y en a en Europe parmi les gentilshommes. Cet intendant général étoit *Tatouvadi*, c'est-à-dire, de la première noblesse ou du premier rang. Il fit de grandes honnêtetés au missionnaire; et après un long entretien qu'il eut avec lui, il convint qu'il n'y avoit qu'un seul Etre souverain qui méritât nos adorations. La seconde visite fut encore plus importante et plus avantageuse à notre sainte religion. Daourkan, qui est le gouverneur général du royaume de Carnate, comme je l'ai déjà dit, a adopté un *Rajapour*, nommé *Sek*, et l'a fait son lieutenant général. Celui-ci ayant eu ordre de son père de se rendre à Velour, dernière place des Marastes, qui étoit assiégée depuis plusieurs mois par les Maures, et qui étoit sur le point de se rendre (comme elle a fait depuis deux mois), passa à Tarcolan, et alla voir le Sanias pénitent. Comme les visites des grands de cet empire ne se

font qu'en grande cérémonie et qu'avec beaucoup de pompe, Sek vint à l'ermitage au son des tambours et des timbales, accompagné d'un gros corps d'infanterie et de cavalerie. On ne peut pas se comporter d'une manière plus respectueuse que fit ce seigneur avec le Sanias romain. Il lui offrit des terres, l'assura de sa protection, et après s'être recommandé à ses prières, il monta à cheval pour continuer son voyage.

Depuis ce temps-là la persécution qu'on faisoit au missionnaire sur le *pranguinisme*, c'est-à-dire, en l'accusant d'être Européen, a diminué, et les gentils ne peuvent s'empêcher d'avoir beaucoup d'estime pour la doctrine et la personne du père, après avoir été témoins des honneurs que lui font leurs vainqueurs et leurs maîtres.

Le gouverneur particulier de Tarcolan vint ensuite, et tous les habitans de cette ville suivirent son exemple; de sorte que la loi de Dieu ne paroît plus avec opprobre; au contraire, chacun s'empresse de l'écouter et de s'en instruire. Il faut cependant de la patience pour laisser fructifier cette divine semence: car ces idolâtres ont des obstacles presque insurmontables pour le salut.

Le père Mauduit après avoir établi deux églises, l'une à Carouvepondi et l'autre à Eroudourgan, ville qui n'est qu'à trente lieues de Pondichery, vers le nord-ouest, s'est appliqué à l'étude du *grandan*, qui est la langue savante du pays. Pour rendre son ministère plus utile aux Indiens, il faut entendre leurs livres, qui sont écrits en cette langue, et paroître savant dans les sciences dont leurs docteurs font profession. Les Brames, qui veulent être seuls les dépositaires des sciences, ne permettent point qu'on traduise les auteurs qui en traitent, et d'ailleurs ils en sont infiniment jaloux, persuadés que la science est le véritable caractère de la noblesse,

Le père de la Fontaine a eu un bonheur extraordinaire dès le commencement de sa mission. Il a su gagner la bienveillance du prince de Ponganour, où il s'est établi, et de la princesse son aïeule, qui est régente de ses états pendant sa minorité. Outre près de cent adultes, tous de castes distinguées, qu'il a baptisés, il compte neuf Brames parmi ses néophytes, c'est-à-dire, qu'il a lui seul en huit mois baptisé plus de Brames adultes que presque tous les missionnaires de Maduré n'en ont baptisé en dix ans. Si ces conversions continuent, comme nous avons lieu d'espérer, on pourra l'appeler l'apôtre des Brames, et si Dieu fait la grâce à un grand nombre de ces nobles savans d'embrasser le christianisme, on convertira aisément toutes les autres castes. Ce n'est pas que de si grands succès, au commencement d'une mission naissante, ne me fassent de la peine, dans la crainte qu'ils ne soient suivis de quelque violente persécution, qui ruine toutes nos espérances; mais Dieu est le maître; c'est à nous à nous conformer en tout et partout à sa sainte volonté. Il y a cinq ou six jours que deux de nos missionnaires se sont joints aux trois premiers; j'espère que Notre-Seigneur leur accordera les mêmes bénédictions.

Voilà, Monsieur, un petit détail des conquêtes apostoliques de nos missionnaires, auxquelles vous contribuez si libéralement par vos aumônes. Si leurs prières et celles de leurs néophytes sont exaucées, comme il n'y a pas lieu d'en douter, quelle sera la mesure de la reconnoissance de ce Père de famille qui récompense jusqu'à un verre d'eau présenté à ses serviteurs? Je n'oserois vous dire que je joins mes foibles vœux à ceux de ces hommes apostoliques; mais vous me permettrez de vous assurer qu'il n'y en a point qui soit avec plus de respect et de reconnoissance que moi, etc.

LETTRE

Du père Tachard, supérieur général des Missionnaires français de la Compagnie de Jésus, au révérend père de la Chaise, de la même Compagnie, confesseur du Roi.

A Pondichery, le 30 septembre 1703.

MON TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

NOUS avons jusqu'à présent attendu l'arrivée des vaisseaux de France; mais quoique la saison soit déjà avancée, il n'en a encore paru aucun, et nous ne savons s'il en viendra cette année. Cette incertitude m'oblige à vous écrire par un vaisseau danois, qui est le seul qui retourne en Europe.

Notre mission du royaume de Carnate commence à s'établir solidement. Nous y avons présentement quatre excellens missionnaires, dont le père Bouchet, qui a tant fait de conversions dans le Maduré, est supérieur. Les trois autres sont les pères Mauduit, de la Fontaine et Petit. Le père de la Breuille s'étoit aussi consacré à travailler dans ce vaste champ; mais une maladie dangereuse l'ayant obligé de revenir à Pondichery, je n'ai pas cru devoir l'exposer une seconde fois à une vie si dure et si laborieuse.

Il s'est élevé cette année une petite persécution contre le père Bouchet. On l'a mis en prison avec ses catéchistes, et on l'a menacé de le brûler tout vif et de lui faire souffrir des tourmens qui font horreur. On étoit sur le point de [illegible] oper les mains, avec de la toile de co[illegible] de

l'huile, et on devoit y mettre le feu, lorsque Notre-Seigneur détourna les juges de se servir d'un supplice si violent. On lui a présenté plusieurs fois des fers rouges de feu pour le tourmenter par tout le corps; mais sa douceur et son air modeste et grave sembloient retenir ses bourreaux. Quand il fut arrêté, on se saisit de sa chapelle et de tous les petits meubles de son ermitage, et on lui enleva toutes les aumônes qu'il avoit, soit pour son entretien et celui de ses catéchistes, soit pour la subsistance des autres pères. Enfin, après avoir demeuré un mois en prison, où il ne prenoit qu'une ou deux fois par jour un peu de lait dans un morceau d'écorce de bois, on le délivra avec quelques chrétiens qui avoient été les compagnons de ses souffrances. Mais en lui rendant la liberté, on ne lui rendit pas ce qu'on lui avoit enlevé, et il a fallu y suppléer comme nous avons pu. La manière dont ce fervent missionnaire s'est comporté pendant tout ce temps-là a fait beaucoup d'honneur à notre sainte religion, les infidèles ne pouvant s'empêcher d'admirer sa patience et la joie qui étoit répandue sur son visage.

Le père de la Fontaine a eu aussi part aux opprobres de la croix du Sauveur. Les Brames de la ville de Punguenour, voyant les progrès qu'il faisoit, en conçurent de la jalousie, et résolurent de le faire chasser de son ermitage avec outrage et ignominie. Dans cette vue ils engagèrent quelques néophytes de leur caste à l'accuser de se servir de vin au sacrifice de la messe, ce qui passe parmi ces peuples pour un crime capital. Après bien des affronts et des peines humiliantes, dont Notre-Seigneur a tiré sa gloire, la persécution a cessé, et ce père travaille avec plus de bénédictions qu'auparavant à la conversion des gentils. Quant au père Petit, ne sachant pas encore assez bien la langue du pays, il s'est retiré dans une espèce de désert où il demeure pour l'ap-

prendre et pour se former peu à peu aux bizarres coutumes de ces peuples, et à la vie pénitente qu'il doit mener.

Le père Mauduit est actuellement en prison, d'où il m'écrit en ces termes : *J'ai été battu, bafoué et meurtri jusqu'à la mort avec mes bons catéchistes ; mais enfin je suis encore vivant et en état de rendre service à Dieu, si mes péchés ne m'en rendent pas indigne. On m'a tout pris, et je vous prie de me secourir.* J'avoue que cette triste nouvelle m'a percé le cœur ; mais ce qui me pénètre de douleur est de nous voir presque dépourvus de tout, et dans une espèce d'impossibilité de secourir ce pauvre captif pour Jésus-Christ. Nous commençons à vendre nos meubles et ce qui nous reste d'instrumens de mathématiques, pour ne pas manquer à nos chers missionnaires dans des nécessités si pressantes.

Les pères Quenein, Papin et Baudré sont dans le royaume de Bengale, où ils ne manquent pas d'occupation. Ce dernier vint l'an passé sur les vaisseaux de la royale Compagnie. Sa santé ne lui a pas permis d'entrer dans la mission des terres, à laquelle il souhaitoit ardemment de se consacrer.

Nous sommes ici cinq prêtres et deux frères de notre Compagnie, tous fort occupés. Le père de la Breuille, qui est revenu de Carnate, enseigne la philosophie. Le père Dolu est curé de la paroisse des Malabares. Le père de la Lane, venu par les derniers vaisseaux, apprend les langues du pays, pour entrer en mission l'année prochaine. Le père Turpin travaille très-utilement à la conversion des gentils de cette ville, et apprend la langue latine à quelques jeunes Français et Portugais, q[illegible] des-tinent à l'état ecclésiastique. Le frère [illegible] prend la lecture, l'écriture, l'arithméti[illegible] tage et autres sciences aux enfans, afin [illegible] dans la suite gagner leur v[illegible]

de bien élever cette jeunesse, et de lui inspirer la crainte de Dieu. Le Seigneur a béni cette année nos travaux, car nous comptons plus de trois cents personnes adultes, baptisées dans notre église. La ville de Pondichery s'augmente tous les jours. On y compte plus de trente mille âmes, entre lesquelles il n'y a encore qu'environ deux mille Chrétiens. Nous espérons, avec la grâce de Dieu, qu'en peu d'années la plus grande partie de ce peuple embrassera notre sainte religion. Nous ferons tous nos efforts pour cela, et je puis vous assurer que nous n'y épargnerons ni nos peines, ni nos travaux. S'il vient ici cette année quelques vaisseaux français, j'aurai l'honneur de vous écrire plus amplement, et de vous assurer que je suis toujours avec un très-profond respect, etc.

LETTRE

Du père le Gobien, aux Missionnaires français à la Chine et aux Indes.

MES RÉVÉRENDS PÈRES,

QUELQUE sensibles que nous ayons été à la perte que nous avons faite du révérend père Verjus, je ne doute pas que la nouvelle de sa mort, qui doit maintenant avoir été portée jusqu'à vous, n'ait fait au fond de vos cœurs les mêmes impressions, et peut-être encore de plus vives, puisque vous perdez en sa personne celui que vous regardiez avec raison comme le père et le fondateur de vos missions. Il l'étoit en effet, et c'est à l'établissement de cet ouvrage si nécessaire au salut des âmes, qu'il a employé une bonne partie de sa vie. Il y a consacré ses soins, ses veilles,

Tome 6e N° 1



LE REVEREND PERE ANTOINE VERJUS,

Instituteur et premier Directeur des Missions Françaises, de la Compagnie de Jesus à la Chine et aux Indes Orientales. Mort à Paris, le 16 Mai 1706, âgé de 75 ans.



Perlier sculp.

sa santé, le crédit de ses amis, toutes les pensées de son esprit, et j'ose dire, toute la tendresse et tous les mouvemens de son cœur.

J'ai cru, mes révérends pères, pour ne vous pas laisser sans quelque consolation dans une si juste douleur, et pour adoucir même, en quelque façon, la nôtre, ne pouvoir rien faire de mieux, que de recueillir ce que j'ai su par moi-même, et ce que j'ai pu apprendre par d'autres, des particularités de sa vie et de ses vertus. Le récit que je vous en ferai sera court et simple, et ne contiendra rien qui ne soit conforme à l'exacte vérité. Mais j'espère, sa mémoire vous étant aussi chère qu'elle l'est, que vous en serez touchés, et que vous y trouverez même, quelque fervens que vous puissiez être, de quoi vous instruire et vous édifier.

Le père Antoine Verjus naquit à Paris le 24 janvier 1632. On remarqua en lui, dès ses plus tendres années, un naturel heureux, et cet assemblage de bonnes qualités, qui font toujours naître de grandes espérances, et qui attirent l'attention et les soins particuliers des parens. Il parut même, en diverses occasions, que la Providence veilloit d'une manière spéciale à sa conservation; et l'on a toujours regardé dans sa famille, non-seulement comme un effet sensible de cette protection particulière de Dieu, mais encore comme une chose qui approchoit du miracle, ce qui lui arriva à l'âge de neuf ou dix ans.

Un jour qu'il se promenoit à la campagne, s'étant échappé à la vigilance de ceux qu'on avoit commis pour son éducation, il monta sur un puits très-profond qui n'étoit couvert que de mauvaises planches, et se faisoit un divertissement de s'y promener comme sur une espèce de théâtre, quand les deux planches du milieu lui manquèrent tout à coup sous les pied Il étoit perdu sans ressource, si, en tombant, il se fût pris à une des planches qui restoient en

et où il demeura attaché, n'ayant, pour soutenir tout le poids de son corps, ainsi suspendu, que l'extrémité de ses doigts. Il demeura en cet état jusqu'à ce qu'une jeune paysanne accourut au bruit qu'elle entendit; mais comme elle n'avoit pas assez de force pour l'aider à sortir de ce danger, tout ce qu'elle put faire fut de crier elle-même, et d'appeler du monde à son secours. Alors un homme inconnu s'approcha, et l'ayant retiré sans peine, il l'avertit d'aller sur l'heure même à une chapelle de la sainte Vierge, qui étoit dans le voisinage, pour y rendre grâce à Dieu de l'avoir délivré d'un péril si évident. Il le fit avec joie, car il avoit déjà envers Marie une dévotion particulière, qu'il a conservée jusqu'à la fin de ses jours. Toute la bonté de son cœur se fit connoître dès cet âge tendre. A peine eut-il rejoint les gens de sa maison, qu'il envoya promptement chercher celui qui lui avoit sauvé la vie, afin de lui procurer la récompense qu'il méritoit. Mais cet homme, que la Providence sembloit n'avoir conduit là que pour le tirer de ce péril, disparut à l'instant; et quelque diligence qu'on fît pour le trouver, ou du moins pour savoir qui il étoit, on n'en put jamais être instruit.

A l'égard de la jeune paysanne, pour reconnoître le service qu'elle lui avoit rendu, il s'appliqua à l'instruire lui-même des mystères et des devoirs de la religion, et il le fit si parfaitement, tout enfant qu'il étoit encore, qu'on la jugea digne, quelque temps après, d'être reçue en qualité de religieuse chez les hospitalières de la place Royale, où elle a donné, pendant toute sa vie, de grands exemples des vertus propres à son état. Il courut dans sa jeunesse, malgré l'attention de ses parens, plusieurs autres dangers, où la protection de Dieu parut toujours d'une manière si visible, que le père Verjus, qui parloit peu de lui, avouoit quelquefois à ses amis qu'il ne

pouvoit s'en rappeler le souvenir sans être pénétré de la plus vive reconnoissance.

Monsieur Verjus, qui comptoit pour peu les avantages de la fortune, s'ils n'étoient accompagnés et soutenus d'un vrai mérite, n'épargna rien pour cultiver les heureuses inclinations d'un fils qu'il aimoit tendrement. Quoique personne ne fût plus capable que lui de donner à ses enfans une éducation heureuse, comme le savent ceux qui l'ont connu, et comme il a assez paru par les fruits solides qu'ils ont retirés de ses soins, et par la manière dont ils se sont distingués dans la profession qu'ils ont suivie, il crut cependant n'en pouvoir donner à celui-ci une meilleure, que de le faire étudier dans notre collége de Paris. Il y fit en peu de temps de grands progrès et dans les sciences et dans la piété. Dès-lors on admiroit en lui des sentimens nobles et élevés beaucoup au-dessus de son âge; un naturel égal et sans humeur, une sagesse anticipée, un esprit vif et pénétrant, et qui ne se rebutoit pas aisément du travail, beaucoup de fermeté et de courage, en un mot, les plus heureuses dispositions du monde à servir quelque jour utilement l'état dans le siècle, comme plusieurs autres de sa famille. Mais Dieu, qui vouloit l'attirer à son service, lui inspira d'autres vues. Dans le temps qu'on songeoit à le retirer du collége pour lui faire prendre le parti de l'épée, il se sentit fortement pressé de quitter le monde, et d'entrer dans notre Compagnie. Le père Petau, à qui il avoit déjà confié sa conscience, fut celui qu'il consulta sur son dessein. Ce grand homme, aussi recommandable par sa sagesse et par son éminente vertu, que par cette capacité profonde qui le rendit une des plus vives lumières de son siècle, se fit un plaisir de l'écouter; et comme il connoissoit déjà, par lui-même et par le témoignage public, la piété constante et les talens naturels du jeune homme,

après quelques entretiens particuliers, il l'assura que sa vocation venoit de Dieu. Il en fallut faire la déclaration à son père, qui en fut vivement touché, et qui mit d'abord tout en œuvre pour s'opposer au dessein de son fils; mais comme ni la tendresse ni l'autorité paternelle ne gagnoient rien sur un esprit naturellement ferme, il lui fit faire divers voyages de plaisir aux environs de Paris, pour voir s'il n'y avoit point quelque légéreté dans son dessein, et si le commerce du monde ne lui inspireroit point d'autres sentimens.

Ce fut dans une de ces promenades qu'il commença à donner des marques de ce zèle ardent pour la conversion des infidèles, qui a si fort éclaté dans la suite de sa vie. Il se trouva un jour chez un gentilhomme, ami particulier de M. Verjus. Pour faire plaisir au père, le gentilhomme n'omit rien de ce qu'il crut propre à éprouver la vocation du fils: mais, bien loin de l'ébranler, le jeune homme n'en parut que plus affermi. Il s'insinua même si bien dans l'esprit du gentilhomme, et lui parla sur la conversion des infidèles d'une manière si pathétique, qu'il l'engagea à contribuer, par ses aumônes, à cette bonne œuvre. Il lui laissa sur cela un mémoire écrit de sa main, où il l'exhortoit à donner deux mille écus au noviciat des Jésuites, pour y élever de jeunes missionnaires propres à aller porter les lumières de l'évangile dans le nouveau Monde. Ce mémoire se trouva dans les papiers du gentilhomme après sa mort, avec son testament, qui étoit en effet chargé de cette aumône, et qui fut exécuté avant même que le père Verjus eût fait ses premiers vœux de religion. Cependant M. Verjus voyant que tous les moyens qu'il avoit pris pour faire changer de résolution à son fils, n'avoient servi qu'à la fortifier, ne voulut plus s'opposer aux desseins de la Providence, et il en fit le sacrifice

sacrifice à Dieu, en homme vertueux et plein de religion.

La séparation coûta cher à l'un et à l'autre, et le père Verjus a avoué depuis, qu'en ce moment il sentit les mouvemens de la nature se réveiller dans son cœur, d'une manière si forte, qu'il en fut ébranlé. Mais, dès qu'il fut au noviciat, il protesta à Jésus-Christ que sa croix lui tiendroit lieu à l'avenir, de tout ce qu'il avoit eu de plus cher dans le monde. En même temps ses peines s'évanouirent, et il ne songea plus qu'à acquérir la perfection de l'état qu'il venoit d'embrasser.

On ne sauroit dire avec quelle ferveur il s'appliqua à remplir tous les devoirs de sa profession. Il étoit alors dans sa dix-neuvième année; et, comme il avoit l'esprit mûr et fort avancé, il prit les choses de la piété, non pas en novice, mais en homme fait. Il s'appliqua particulièrement aux vertus solides, et propres à former un homme destiné à travailler au salut des âmes. La conversion du nouveau Monde ayant été le principal attrait de sa vocation, c'est là qu'il rapportoit ses prières, ses communions, ses mortifications et toutes les autres pratiques de la vie religieuse; et son zèle le porta dès ce temps-là à écrire à notre père Général pour lui demander la permission de s'y consacrer lui-même le plutôt qu'il se pourroit. Ce fut dans de si saintes dispositions qu'il fit ses premiers vœux.

Après son noviciat, on l'envoya régenter en Bretagne. Le désir qu'il avoit de se consacrer aux missions ne s'y ralentit pas; au contraire, il s'y alluma encore davantage par les exemples de plusieurs fervens missionnaires, que les Jésuites avoient de tous côtés dans cette province. Mais il comprit bien, par la conduite qu'on observe dans notre Compagnie, qu'il n'étoit pas encore mûr pour des emplois si difficiles; qu'outre les forces du corps et un âge plus

avancé, il falloit acquérir beaucoup de connoissances, et s'exercer long-temps dans le travail; qu'enfin il ne devoit pas aller dans le nouveau Monde pour se rendre saint, mais plutôt qu'il falloit se rendre saint, pour être en état d'aller travailler avec succès à la conversion du nouveau Monde. Ainsi, il ne songea qu'à se perfectionner dans son emploi; et les classes furent pour lui une espèce d'apprentissage, où il s'accoutuma de bonne heure, comme il espéroit de le faire un jour dans les missions, à souffrir, à travailler, à instruire et à former les autres à la vertu. A mesure qu'il enseignoit à ses écoliers les voies du salut, il marchoit à grands pas dans celle de la perfection; et comme il rapportoit tout à cette fin, ni l'étude des langues, ni la lecture des auteurs profanes, ni le plaisir qu'il prenoit à la poésie et à l'éloquence, ne furent pas capables de dessécher sa dévotion. Mais aussi il sut si bien allier l'un avec l'autre, que la dévotion ne parut jamais nuire à ses études. Il y fit en effet des progrès très-considérables, et il se trouvoit parmi nous peu de personnes qui eussent plus de goût que lui pour les ouvrages d'esprit, et qui entendissent plus finement les belles-lettres.

Il fit ensuite sa théologie avec le même succès, et il crut alors pouvoir espérer que le père Général écouteroit ses prières, et qu'il lui accorderoit enfin la grâce qu'il avoit si long-temps désirée. Bien des raisons cependant paroissoient s'opposer à son dessein. Comme il s'abandonnoit sans ménagement à tout ce qu'il entreprenoit, son extrême application à l'étude lui avoit causé des maladies considérables, jusqu'à l'obliger souvent d'en interrompre le cours, et de laisser les classes pour quelque temps. Sa poitrine même paroissoit entièrement ruinée, et on désespéroit qu'il pût jamais se rétablir. D'ailleurs on devoit avoir de la peine à se priver en France d'un homme que son esprit, sa capacité et son excellent naturel

rendoient propre à d'autres fonctions importantes, et qui demandoient moins de forces que les emplois de la vie apostolique.

Cependant sa fermeté et son zèle lui firent presser si fortement ses supérieurs, qu'il leur fit une espèce de violence; et malgré tous les obstacles qu'on lui opposa, il obtint enfin du père Général la permission de partir. Mais Dieu ne lui inspiroit ce grand zèle que pour éprouver sa fidélité, ou plutôt il attendoit encore plus de son zèle, que ce qu'il lui avoit inspiré. Il ne demandoit qu'une place parmi les missionnaires; et Dieu, en le destinant à en être le père et le conducteur, vouloit en quelque manière, qu'il les remplît toutes.

M. le comte de Crecy qui fut averti, quoiqu'un peu tard, de son dessein, ne put jamais se résoudre à perdre un frère qui lui étoit si cher. Il s'opposa fortement à son départ; et il lui fut d'autant plus aisé d'y réussir, que les médecins déclarèrent que dans la foiblesse où se trouvoit alors le père Verjus, il ne pouvoit pas même entreprendre le voyage, sans courir risque de sa vie. Les raisons et les prières de M. de Crecy touchèrent les supérieurs, et il fut conclu que le père Verjus resteroit en France. Tout ce qu'on put faire pour le consoler, fut de lui donner quelque espérance d'obtenir dans un autre temps ce qu'on étoit alors obligé de lui refuser.

Le père Verjus songea donc à rétablir sa santé. Mais comme il n'attendoit rien des remèdes ordinaires, qu'il avoit si souvent et si inutilement employés, il eut recours à de nouveaux moyens que sa piété lui inspira. Il avoit une grande vénération pour la mémoire de M. Michel le Nobletz, célèbre missionnaire de Bretagne, qui étoit mort quelques années auparavant en odeur de sainteté (le 5 mai 1652), et dont il avoit ouï parler avec admiration durant son séjour en cette province. Il [illegible] nt dans ses

dévotions particulières; et pour obtenir sa guérison par les mérites de ce saint missionnaire, il s'engagea par vœu à écrire sa vie. Cette vie, qu'il donna sous le nom de l'abbé de saint André fut reçue du public avec un applaudissement général. On la lut dans toutes les communautés, et on la proposa aux ecclésiastiques des séminaires, comme un modèle parfait pour ceux qui travaillent à la conversion des âmes.

L'estime que tout le monde fit de cet ouvrage, qui n'étoit pourtant qu'un premier essai, ne donna jamais envie au père Verjus de s'en déclarer l'auteur. Il compta pour rien les louanges qu'il méritoit, pourvu que le prochain en retirât un solide avantage : et cela a été une des maximes qu'il a le plus constamment suivies, de travailler toujours sans aucune vue d'intérêt propre, sachant bien que Dieu nous récompense au centuple, non-seulement de la gloire que nous lui rendons, mais encore de celle que nous nous dérobons, pour l'amour de lui, dans l'esprit des hommes. Ce travail qui devoit être, ce semble, un obstacle au rétablissement de sa santé, devint un remède à son mal, comme sa foi le lui avoit fait espérer. Il se trouva dans la suite beaucoup mieux; et quoiqu'il ne fut point encore assez fort pour exécuter ses premiers desseins, il ne désespéra pas de pouvoir s'occuper utilement en France au salut du prochain.

On eût bien souhaité qu'il se fût appliqué à la prédication. Il avoit pour cela des qualités qui ne se trouvent guère réunies dans la même personne : une éloquence naturelle et pleine d'onction, une politesse qui n'avoit rien d'affecté, beaucoup de feu dans l'esprit et dans l'action, une imagination qui répandoit partout de l'agrément et de la clarté, et surtout un sens droit, un discernement juste, et un goût exquis, pour découvrir ce qu'il y a de vrai et de solide en chaque chose : mais la foiblesse de sa poitrine et un asthme continuel empêchèrent tou-

jours les supérieurs de l'appliquer à cette fonction.

Il s'en consola plus aisément que ses amis, parce qu'il redoutoit ce que ce ministère a d'éclatant ; mais, pour ne pas laisser languir son zèle, il résolut d'écrire sur des matières de piété. Pour connoître ce que le père Verjus étoit capable de faire en ce genre-là, outre la vie de M. le Nobletz, dont j'ai parlé, il ne faut que jeter les yeux sur celle de saint François de Borgia, qu'il a beaucoup plus travaillée, et à laquelle il eût encore voulu mettre la dernière main sur la fin de sa vie, si ses occupations et ses incommodités lui eussent laissé quelques momens de loisir. C'est un ouvrage plein de cet esprit du christianisme et de ces grands sentimens, qui font paroître la vertu dans tout son jour. Tout y respire le mépris des grandeurs humaines, les charmes de la solitude, le prix des humiliations, l'amour de la pénitence, et la douceur de la prière et de la contemplation : il est difficile de lire cette histoire avec quelque attention, sans être également touché et des grands exemples qu'on y remarque, et de la manière vive et éloquente dont les choses sont exposées par l'auteur.

Le père Verjus avoit surtout pour écrire une facilité merveilleuse. Rien, ce semble, ne lui coûtoit ; et dès qu'il prenoit la plume, tout ce qu'il vouloit dire se présentoit d'abord à son esprit, et couloit comme de source, sans qu'il fût obligé de le chercher. Je me suis moi-même fait souvent un plaisir de lui voir écrire un grand nombre de lettres sur des affaires importantes, qui demandoient de la réflexion et de la justesse : il les écrivoit toutes aussi vîte que si on les lui eût dictées ; et je trouvois à la fin non-seulement qu'il n'avoit rien omis d'essentiel ni pour le fond ni pour l'ordre, mais qu'il y avoit partout un agrément et un tour d'esprit, r
il est difficile d'arriver, même avec beaucoup d'étu

et de travail. Il y a peu de personnes, en France, d'une certaine distinction, qui n'aient lu ou reçu de ses lettres, soit de celles qu'il écrivoit en son nom, soit de celles qu'il a écrites pour le révérend père de la Chaise. Comme il tenoit lui-même un registre de celles particulièrement qui étoient sur des affaires importantes, le nombre qu'on en a est si prodigieux, qu'on pourroit être surpris, qu'avec ses autres occupations, il ait pu fournir à un si grand travail.

Il seroit à souhaiter pour le public, qu'on eût conservé les lettres qu'il a écrites à feue Madame l'abbesse de Malnouë (Marie-Eléonore de Rohan), sur différens sujets de spiritualité. Cette princesse, si recommandable par sa piété, par son esprit et par sa politesse, pouvoit elle-même servir de modèle à tous ceux qui se piquoient de bien écrire. Elle se connoissoit parfaitement en ces sortes d'ouvrages; et le commerce qu'elle avoit avec tout ce qu'il y avoit de plus poli et de plus spirituel, lui donnoit lieu d'en pouvoir juger mieux que tout autre. Elle disoit quelquefois que dans les lettres des personnes de sa connoissance qui écrivoient le mieux, il lui sembloit voir tout d'un coup ce qu'ils avoient d'esprit; mais que dans celles qu'elle recevoit du père Verjus, elle appercevoit, comme en éloignement et en perspective, un fond d'esprit en réserve, qui alloit incomparablement au-delà de ce qu'il en vouloit faire paroître. Elle voulut mettre à la tête de son admirable paraphrase sur le livre de la Sagesse une préface de la façon du père Verjus. Ce père en fit une très-courte, et en si peu de temps, qu'il sembla y affecter quelque sorte de négligence. Cependant elle parut si belle à Madame de Malnouë, qu'elle ne pouvoit se lasser de dire que ce petit nombre de paroles, rangées en apparence sans art et sans étude, valoient un livre entier.

La réputation que le père Verjus s'étoit acquise

de bien écrire, le fit rechercher de plusieurs personnes de qualité, qui eussent bien voulu profiter de son esprit et de ses talens; il s'en excusa toujours sur l'obligation où il croyoit être de donner son temps à quelque chose de plus important à la gloire de Dieu et au salut du prochain. Cependant il ne put se défendre de prêter sa plume pour travailler à quelques ouvrages d'un genre différent; mais c'étoit dans une conjoncture où le devoir et l'amitié sembloient l'exiger de lui. Parmi ceux-là, on peut mettre l'apologie de M. le cardinal de Furstemberg, enlevé à Cologne pendant qu'on y traitoit de la paix; plusieurs manifestes français et latins pour les princes d'Allemagne, contre les prétentions de la cour de Vienne, et quelques autres écrits de même nature qui regardoient les intérêts de la France, et qu'il fit pour soulager M. le comte de Crecy, lorsqu'il fut envoyé auprès de lui en Allemagne par ordre même du Roi. Ce fut en 1672 que ce ministre, accablé par la multitude des affaires dont il étoit chargé, et encore plus par ses indispositions, souhaita avoir auprès de lui le père Verjus, dont il connoissoit mieux que personne l'habileté et la facilité pour le travail. Ce père s'acquit, dans toutes les cours d'Allemagne, une grande réputation, non-seulement par son esprit, mais beaucoup plus encore par sa vertu et par sa droiture. On admiroit en lui, avec une pénétration à laquelle rien n'échappoit, une modestie et des airs simples et unis, qui ont toujours fait son caractère parmi nous, et qui étoient encore plus remarquables au milieu du monde. Il se faisoit honneur de porter son habit jusque dans les palais des princes protestans, où le nom de Jésuite étoit le plus en horreur; et il paroissoit dans toute sa conduite un fond de piété et de religion qui le faisoit aimer et respecter de ceux dont il étoit connu.

Le premier ministre de M. l'électeur de Brande-

bourg, homme d'une capacité reconnue dans tout l'empire, mais zélé calviniste, et qui dès son enfance avoit pris dans les livres de ses docteurs d'étranges impressions contre les Jésuites, disoit souvent qu'il passeroit volontiers sa vie avec lui. Ce n'est pas que ce père le ménageât en aucune manière quand il s'agissoit de religion ; il lui parloit sur ce sujet avec la liberté qui convient à un ministre de Jésus-Christ; et il employa souvent toute la force de son zèle pour lui faire sentir ses erreurs et pour l'en détacher. S'il ne réussit pas à le convertir, la considération que ce ministre avoit pour lui fut cependant utile à la religion. Il lui représenta combien il étoit honteux de recevoir et de récompenser, comme on faisoit en quelques cours d'Allemagne, et surtout en celle de son maître, certains réfugiés de France et d'autres royaumes catholiques, à qui le seul esprit de libertinage avoit fait quitter leur pays et leur religion, et il ferma par-là à plusieurs, l'asile qu'ils cherchoient à leurs désordres. Ce n'étoit que par un esprit de zèle, et pour les ramener plus aisément dans le bon chemin, qu'il en usoit de la sorte. Lorsqu'il pouvoit les joindre et leur parler, il n'est point de mouvemens qu'il ne se donnât pour les faire revenir de leur égarement. Il s'appliquoit à les instruire; il les effrayoit par la crainte des jugemens de Dieu; il les gagnoit par mille bons offices; il procuroit leur réconciliation avec les supérieurs, dont ils craignoient les châtimens et l'autorité; il tâchoit de mettre à couvert leur honneur et celui de leur ordre, s'ils étoient religieux : enfin il les conduisoit dans des lieux où il pouvoit espérer que leurs personnes et leur salut seroient à l'avenir en sûreté. Cette espèce de mission que son zèle lui avoit inspirée jusque dans les cours et dans les palais des princes hérétiques, l'occupoit de telle sorte et lui réussit si bien, qu'il sembloit que la Providence ne l'y avoit envoyé que pour faire rentrer dans l'Eglise ces esprits égarés.

Le premier ministre du duc de Hanovre (M. de Grote) n'eut pas moins de considération pour le père Verjus, qu'en avoit eu celui de Brandebourg. Il servoit un prince catholique, et il avoit le malheur de suivre le parti protestant. La beauté et l'élévation de son génie, jointes à une naissance très-distinguée, lui donnoient un grand crédit en cette cour. Mais plus il avoit de mérite, plus il étoit touché de celui du père Verjus. Il se déroboit souvent à ses plus importantes affaires, pour l'entretenir et pour disputer avec lui. Il sembloit qu'il cherchât la vérité; il l'écoutoit du moins avec plaisir, quand le père tâchoit de la lui faire connoître. Mais ses préjugés l'emportèrent sur sa raison, et quoique ébranlé, il ne put jamais se résoudre à abandonner ses sentimens. Il avoua pourtant de bonne foi que le père Verjus l'avoit entièrement persuadé que les opinions des calvinistes n'étoient pas soutenables, et que pour lui, s'il pouvoit une fois se déterminer à condamner celles de Luther, ce ne seroit jamais que pour embrasser la religion catholique. Il ajoutoit aussi que le père lui avoit donné une haute idée des Jésuites, et qu'il se croiroit fort heureux d'en avoir toujours auprès de lui deux ou trois de son caractère.

Mais la princesse Sophie, palatine, alors duchesse d'Osnabruk, et depuis duchesse douairière de Hanovre, connut peut-être mieux que personne les excellentes qualités du père Verjus. Elle l'honora de son estime et de sa confiance, et lui en donna, en diverses rencontres, des marques très-particulières. Comme elle comptoit entièrement sur sa discrétion et sa prudence, elle voulut bien s'ouvrir à lui sur plusieurs affaires importantes qui concernoient sa maison, et qui paroissoient même devoir être avantageuses à la religion catholique. C'est ce qui fit que le père Verjus répondit d'abord avec toute l'appli-
son zèle à l'honneur que lui faisoit cette

et qu'il chercha à entrer dans les desseins qu'elle lui proposoit. Ils furent cependant sans effet par divers obstacles qui les arrêtèrent, et auxquels le désir qu'il avoit d'étendre la vraie religion, ne lui permit pas d'être insensible.

Si le père Verjus s'acquit tant d'estime à la cour des princes protestans de l'Empire, il est aisé de juger qu'il ne se fit pas moins estimer chez les princes catholiques. M. l'électeur de Cologne (Maximilien-Henri, duc de Bavière), M. l'évêque de Strasbourg (François Egon de Furstemberg), et M. le prince Guillaume de Furstemberg son frère, qui a été depuis cardinal, lui donnèrent toutes les marques possibles de bienveillance. Non-seulement ils lui parloient familièrement de leurs affaires et de leurs intérêts, mais ils cherchoient toutes les occasions de l'obliger. Ils lui accordoient avec plaisir les grâces qu'il prenoit la liberté de leur demander, et qui jamais ne le regardoient personnellement. Ils l'invitoient même à se charger librement des prières qu'on voudroit leur faire par son canal, persuadés que ce qu'il auroit trouvé juste, mériteroit toujours leur attention.

M. l'évêque de Munster (Bernard de Gaalen), quoique accablé d'affaires, et toujours occupé d'une infinité de grands projets, et M. le duc de Hanovre, catholique, qui étoit le prince, et peut-être l'homme de l'Empire le plus savant dans la religion, témoignoient souvent qu'ils ne se délassoient agréablement qu'en sa compagnie. Ils lui trouvoient de l'érudition dans toutes les sciences, de la délicatesse pour les belles-lettres, une critique fine dans les ouvrages d'esprit, et une douceur animée de je ne sais quelle vivacité, qui réveilloit toujours la conversation; mais surtout une vertu à l'épreuve, et qui ne se démentoit jamais : de sorte qu'ils le faisoient venir auprès d'eux le plus souvent qu'ils pouvoient, et

qu'ils ne s'en séparoient jamais qu'avec une nouvelle envie de le revoir.

Mais celui qui se distingua davantage, par l'estime qu'il eut pour le père Verjus, fut sans doute le célèbre évêque de Paderborn (Ferdinand de Furstemberg), alors coadjuteur de Munster. Toute l'Europe sait que personne ne se connoissoit mieux en mérite que ce grand prince; quelque caché qu'il pût être, il l'alloit chercher jusque dans les lieux les plus reculés, parmi les étrangers, aussi bien que parmi ceux de sa nation; et il croyoit ne pouvoir rendre assez d'honneur à ceux qui se distinguoient par quelque endroit. Dès qu'il connut le père Verjus, il se l'attacha par les témoignages de la plus sincère affection; et dans le dessein qu'il avoit de le retenir toujours auprès de sa personne, il combattoit continuellement les résistances de M. le comte de Crecy, qui de son côté ne pouvoit guère se passer de lui dans les différentes cours d'Allemagne où le service du Roi l'appeloit.

Le père s'attacha d'autant plus à mériter et à cultiver les bonnes grâces de M. l'évêque de Paderborn, qu'il reconnut en lui un grand fond de religion, et un désir très-ardent d'étendre partout la foi catholique. Il sut avec quelle piété ce prince si zélé avoit déjà établi des missions en Allemagne; il lui persuada de répandre encore ses libéralités jusqu'à la Chine, en donnant un fonds considérable pour y entretenir à perpétuité huit missionnaires. Cette fondation, mes révérends pères, dont vous êtes parfaitement instruits par les relations publiques, et dont vous avez en partie recueilli les fruits, est également due et au zèle de cet incomparable prélat, et au soin que le père Verjus eut de la lui inspirer.

Comme la marque la plus sûre d'un mérite vrai et solide, est sans doute l'estime universelle des grands hommes avec qui on a lieu d'avoir quelque

commerce, dans le dessein que j'ai, mes révérends pères, de vous faire connoître celui du père Verjus, ne soyez pas surpris si je m'étends sur l'idée que les personnes les plus qualifiées en ont eue. La France a jugé de lui comme l'Allemagne; et le sentiment de ceux qui ont eu de la considération pour lui, lui est d'autant plus avantageux, qu'ils ont encore eu plus de temps pour le connoître que les étrangers.

Si le père Verjus avoit de la considération pour la personne de M. le cardinal d'Estrées, cet illustre prélat, que nul autre n'a surpassé en génerosité, ne manquoit aussi aucune occasion de marquer l'estime qu'il avoit pour le père Verjus. Il sembloit souvent descendre de son rang pour venir s'entretenir familièrement avec lui; il se faisoit un plaisir de l'obliger et de le prévenir en toute rencontre; et comme si ce n'eût pas été assez de l'honorer de sa protection et de son amitié, il voulut absolument lui faire accepter une pension considérable, non pas tant, disoit-il, pour pourvoir à ses besoins, que pour faire connoître combien il le considéroit. Le père Verjus refusa constamment cette marque de sa bienveillance, et il l'assura toujours de la manière la plus forte, qu'il ne se mettroit jamais hors d'état de pouvoir jurer que son extrême dévouement pour sa personne, avoit été et seroit toute sa vie désintéressé; mais que pour marquer à Son Eminence qu'il ne prétendoit pas se défendre de lui avoir obligation, il consentoit, quand elle auroit cinquante mille écus de rente, d'en recevoir tous les mois dix ou douze écus pour les missions. C'est ainsi qu'oubliant ses propres intérêts, il ne perdoit jamais de vue ceux de l'Église et du prochain.

Il se servit encore plus avantageusement pour ses missions de la faveur de M. le marquis de Louvois, et de celle de M. le marquis de Seignelay. On vit, durant quelques années, dans ces deux ministres,

une espèce d'émulation à qui donneroit au père Verjus plus de marques de son pouvoir et de sa protection. Ils sembloient se disputer l'un à l'autre les occasions de lui procurer des grâces; et il ménagea si sagement leur bonne volonté, ou, comme il le disoit lui-même, Dieu le conduisit si heureusement dans les affaires qu'il eut à traiter avec eux, que ses chères missions profitèrent toujours de la disposition favorable où ces deux grands hommes étoient à son égard.

Mais de tous ceux qui étoient alors dans le ministère, celui qui, sans contredit, lui voulut le plus de bien, ce fut M. le marquis de Croissy. Ce ministre a souvent dit qu'il ne croyoit pas avoir dans le monde un ami plus attaché et plus solide. Aussi n'avoit-il rien de caché pour lui dans ce qui regardoit ses intérêts particuliers et ceux de sa famille; il lui communiquoit ses desseins; il lui faisoit part de ses succès; il déchargeoit ses peines dans son cœur, et de quelque affaire qu'il lui parlât, il trouvoit toujours dans les vues que le père Verjus lui proposoit, comme il l'a souvent témoigné lui-même, des conseils pleins de sagesse et de religion.

Je ne puis omettre ici une marque singulière, et qui a été sue de peu de personnes, qu'il lui donna de son estime, en le proposant au Roi pour ménager une des affaires les plus délicates et les plus importantes de l'Europe, et qui demandoit dans celui à qui on la confioit, le plus de sagesse et de talent pour s'insinuer dans les esprits. L'instruction qu'on devoit lui donner pour cela étoit déjà toute dressée et subsiste encore. Elle faisoit voir jusqu'où alloit la confiance qu'on avoit en lui, puisqu'on lui remettoit la disposition de plusieurs sommes considérables, qu'il devoit employer selon les occurrences. Mais un changement inopiné, qui arriva par rapport à cette affaire, fit prendre d'autres mesures, et le tira de

l'embarras où on l'avoit exposé sans le consulter. Car dans le temps qu'on jeta les yeux sur lui, et que le Roi agréa le choix que le ministre vouloit faire, le père Verjus ne savoit rien de ce qui se ménageoit; et lorsqu'il en fut enfin instruit, il se trouva fort incertain sur le parti qu'il avoit à prendre. Quoiqu'il eût pour la gloire et le service du Roi un dévouement entier, qu'il avoit assez fait paroître en d'autres occasions, dans celle-ci néanmoins il étoit combattu par l'opposition extrême qu'il sentoit pour tout ce qui paroissoit ne pas s'accorder avec l'humilité de sa profession. La situation d'esprit où ces deux considérations le mirent, lui fit regarder l'événement qui changeoit la disposition des choses, comme un coup heureux, et comme une preuve sensible de la protection de Dieu sur lui. Car il étoit si éloigné de se procurer, ou même de désirer des emplois éclatans, qu'il évitoit avec soin les occasions les plus naturelles de se produire; et quoiqu'en différens temps de sa vie il ait eu occasion de rendre compte au Roi d'affaires très-importantes pour le bien de la religion et pour celui de l'état, il l'a toujours fait par le ministère des personnes qui avoient l'honneur d'approcher Sa Majesté, sans vouloir paroître lui-même en rien. On lui représenta souvent qu'ayant l'honneur d'être connu du Roi autant qu'il l'étoit, il ne pouvoit se dispenser de le remercier lui-même des libéralités qu'il répandoit de temps en temps sur ses missions, et de la protection qu'il leur accordoit; mais la parfaite reconnoissance dont il étoit pénétré à cet égard, ne le fit jamais sortir des règles de modestie qu'il s'étoit prescrites, et ses remercîmens passoient toujours par le même canal par où les grâces lui venoient.

M. le maréchal de Luxembourg (François-Henri de Montmorenci), que sa valeur et ses victoires ont rendu si célèbre dans l'Europe, avoit pour le père

Verjus une confiance qu'on peut dire qu'il n'a jamais eue pour personne. Quoique peut-être plus occupé de sa propre gloire et de celle de l'état, que du soin de son salut, il conservoit pourtant en son cœur des principes de religion, qui lui faisoient estimer la vertu, et qui le portoient quelquefois à rentrer en lui-même. Il s'en est souvent expliqué à ce père, qui ne désespéroit pas de le voir un jour aussi vif et aussi ardent pour Dieu qu'il l'avoit été pour le monde. Mais ce fut particulièrement dans une de ces conjonctures, où il est si avantageux de trouver un homme sage et affectionné sur qui on puisse compter, qu'il lui marqua la confiance intime qu'il avoit en lui. Avant que de faire une démarche qui pouvoit avoir de grandes suites pour sa personne, il voulut l'entretenir et lui ouvrir sa conscience. Il souhaita même avoir son avis sur un mémoire important qu'il préparoit, et qui devoit être présenté au Roi. Cette confiance ne diminua pas dans la suite, elle a continué jusqu'à la mort; et le père Verjus s'en servoit toujours pour lui inspirer des sentimens chrétiens.

Il n'est pas nécessaire de vous rien marquer en détail sur la considération que le révérend père de la Chaise avoit pour le père Verjus, et sur la confiance qu'il lui a témoignée. Vos missions en ont trop ressenti les effets pour qu'aucun de vous puisse l'ignorer. Comme il lui connoissoit des vues droites et désintéressées, et un zèle très-ardent pour l'avancement de la religion, il se servoit volontiers de lui dans les affaires qui pouvoient se communiquer, et particulièrement pour écrire une grande partie des lettres à quoi l'engageoit la multitude des affaires dont il étoit chargé. Il entroit aussi avec plaisir dans tous les desseins que le père Verjus lui proposoit pour le bien de ses chères missions, et les appuyoit de son crédit.

En voilà assez, mes révérends pères, pour faire

connoître les sentimens qu'on avoit dans le monde pour le père Verjus. D'autres, mieux informés des particularités de sa vie, trouveront peut-être que j'ai omis bien des choses qui auroient pu servir à relever son mérite. Mais je les prie de considérer que ce sont des secrets qui ont à peine échappé à son extrême confiance pour ses plus intimes amis, et qu'il eût ensevelis avec lui, s'il les eût cru capables de les révéler au public.

Je passe à la considération qu'on eut toujours pour lui dans son ordre. Les généraux qui ont gouverné de son temps, l'ont toujours regardé comme un homme solide et extrêmement attaché aux véritables intérêts de son corps, qu'il ne séparoit jamais de ceux de l'Eglise. Ils prenoient volontiers ses avis, ils entroient avec plaisir dans ses vues, ils admiroient son zèle et respectoient sa vertu. Les supérieurs de Paris eussent bien souhaité, pour sa conservation, qu'il eût modéré son travail. Cependant, dans cet excès même qu'ils ne pouvoient approuver, ils donnoient des éloges continuels à ses bonnes intentions, à sa tendre piété, et à sa profonde humilité.

Mais quelle idée n'en avoient point les particuliers qui étoient assez heureux pour vivre avec lui? Ils trouvoient dans sa personne non-seulement un fond d'édification, mais encore une ressource assurée dans leurs affaires. Malgré la multitude de ses occupations, il étoit toujours prêt à les recevoir et à s'employer pour leur service. Il ne ménageoit, pour les contenter, ni sa peine, ni son crédit; et les Jésuites étrangers étoient si convaincus de sa générosité, qu'ils s'adressoient à lui comme s'il eût été à Paris le procureur de toutes les provinces.

Vous jugerez par-là, mes révérends pères, de ce qu'il pouvoit être pour ses amis. Personne n'en a eu un plus grand nombre, et personne peut-être n'a mieux su les cultiver, et plus mérité leur attachement.

Il

Il n'attendoit pas qu'ils s'ouvrissent à lui dans leurs besoins ; il y pensoit le premier, et il se faisoit un plaisir de les prévenir. Quelques bons offices au reste qu'il eût rendus, il ne souffroit qu'avec peine qu'on lui en témoignât de la reconnoissance ; et il disoit ordinairement que c'étoit lui faire plaisir que de lui donner occasion d'en faire aux autres.

Il est temps, mes révérends pères, que je reprenne la suite de sa vie, et que je vous parle de ce qui en a fait et la plus longue et la plus douce occupation. Le procureur des missions du Levant étant mort, pour le remplacer, on jeta les yeux sur le père Verjus, et il reçut cet emploi, non-seulement comme une disposition de la Providence, mais encore comme un dédommagement de la perte qu'il croyoit avoir faite en demeurant en France. Par-là il se trouvoit continuellement occupé de ce qui étoit le plus capable de nourrir son zèle ; et au lieu qu'en devenant missionnaire, il auroit été borné à une église et à une province ; par ce nouvel emploi, il étoit chargé de la conversion de plusieurs royaumes. Aussi ne regarda-t-il pas cette occupation comme un temps de repos. Il fut même d'abord persuadé qu'une santé plus forte que la sienne étoit nécessaire pour en remplir toutes les obligations; et il compta moins sur son courage, que sur les secours de la Providence.

Ces missions manquoient alors en plusieurs endroits d'ouvriers, faute d'un revenu suffisant pour les entretenir ; et la piété des fidèles s'étant refroidie, on étoit contraint d'abandonner sans instruction un grand nombre de schismatiques. Mais le père Verjus fit bientôt changer de face à ces nouvelles Eglises ; il les augmenta en peu de temps d'un grand nombre d'établissemens ; il les pourvut de ministres qu'il prit dans toutes nos provinces ; et au lieu que ses prédécesseurs étoient obligés de refuser la plupart de ceux qui se présentoient, il se plai---it toujours de

n'en pas avoir assez. On fut surpris de sa conduite, et les supérieurs lui demandèrent souvent : *Unde ememus panes ut manducent hi* (Jean. VI, 5.)? Où trouverez-vous de quoi entretenir un si grand nombre de missionnaires? A quoi il répondoit que nous devions craindre de manquer à la Providence, mais qu'il ne falloit jamais appréhender que la Providence nous manquât. Il ajoutoit aussi que ce n'étoient pas les aumônes qui nous donnoient de bons missionnaires, mais que les bons missionnaires nous procuroient infailliblement des aumônes, selon cette parole de Jésus-Christ: *Cherchez premièrement le royaume de Dieu, et le reste vous sera donné.* (Matt. VI, 33.)

Aussi la crainte de manquer d'argent n'empêcha jamais le père Verjus d'entreprendre une bonne œuvre. Alors il empruntoit hardiment de grosses sommes, et ne craignoit point de faire de nouvelles dettes, dès qu'il le jugeoit nécessaire au salut du prochain. L'expérience qu'il avoit que Dieu ne se laisssoit jamais vaincre en libéralité, animoit chaque jour sa confiance. Il écoutoit froidement les avis de ceux qui tróuvoient de la témérité dans ses desseins; ou bien il leur disoit en souriant: *Arcæ meæ confido. Comptez un peu sur mes fonds.* Ce qu'il entendoit de ces fonds inépuisables du Père de famille, dont les ouvriers sont toujours récompensés au centuple.

Non-seulement le Ciel bénissoit d'une manière particulière les saintes entreprises du père Verjus, par les grandes aumônes qu'il lui ménageoit dans ses besoins, mais beaucoup plus encore par la multitude d'excellens sujets qui se présentoient à lui de toutes parts. Le nombre en étoit si grand, que si l'on eût abandonné les jeunes Jésuites à leur ferveur et au zèle du père Verjus, nos autres missions, et je peux dire même nos colléges, auroient été dépeuplés. Ce n'est pas que le père, en les invitant à entrer dans la

vigne du Seigneur, leur proposât rien qui pût tant soit peu flatter la nature ou la curiosité. Bien loin de leur cacher les croix qui se trouvent comme semées dans les voies de l'apostolat, il affectoit, ce semble, d'en augmenter le nombre. Il ne leur parloit que de ce qu'ils avoient à souffrir de la faim, de la soif, des naufrages, des persécutions, du martyre. « Ce n'est pas, écrivoit-il à l'un d'eux, au
» Thabor que Jésus vous appelle, c'est au Calvaire,
» c'est à la mort. Souvenez-vous, mon cher père,
» qu'un apôtre meurt à tout moment. Il ne faut pas
» vous cacher les difficultés à vous-même; elles sont
» grandes, et la charité ordinaire n'est pas assez forte
» pour les surmonter. Mais la charité de Jésus-
» Christ, qui vous presse, augmentera sans doute
» la vôtre. L'exemple de vos frères vous animera,
» et vous vous trouverez, comme je l'espère de la
» miséricorde de Dieu, rempli de joie et de conso-
» lation dans vos travaux. »

Il s'expliquoit à un autre en cette manière : « Je
» suis touché jusqu'à verser des larmes, en lisant
» dans votre dernière lettre tout ce qu'il a plu à
» Dieu de vous inspirer pour la conversion des in-
» fidèles. Il ne faut pas un courage moins grand
» que le vôtre pour entreprendre de si grandes
» choses. Mais soyez néanmoins persuadé que tout
» ce que vous vous représentez dans la ferveur de
» vos prières, est beaucoup au-dessous de ce que
» vous éprouverez. Donnez à votre zèle autant d'éten-
» due que vous pourrez, la Providence vous don-
» nera encore des croix que vous n'avez pas prévues.
» Mais cela même vous doit animer. Le disciple
» n'est pas de meilleure condition que le Maître, et
» nous ne mériterions pas d'être à la suite de Jésus-
» Christ, si nous ne portions comme lui une pe-
» sante croix. »

Toutes ses lettres et tous ses discours étoient pleins

de ces sentimens; et il ne pouvoit souffrir qu'en écrivant à ceux qui se présentent pour les missions, on parlât de certains petits adoucissemens qui se trouvent quelquefois dans un pays plutôt que dans un autre. Il étoit, au contraire, persuadé que plus une mission est dure, fatigante, laborieuse, plus on trouve des Jésuites qui veulent s'y consacrer; et il disoit avec esprit, qu'il en étoit d'un apôtre comme d'un bon général d'armée, qui, dans le combat, se porte toujours où il voit le plus grand feu.

Ce n'est pas que dans la pratique il négligeât rien de ce qui pouvoit adoucir la vie pénible de ses missionnaires. Il les aimoit avec une tendresse de père; il compatissoit à toutes leurs souffrances; et jamais il ne recevoit de leurs lettres sans les mouiller de ses larmes, surtout quand il y trouvoit des signes de leur apostolat, je veux dire des croix et des afflictions. Lorsqu'ils étoient sur le point de partir, il pourvoyoit à leurs besoins au-delà même de leurs désirs. Il employoit tout son crédit pour leur procurer dans les ports de mer la protection des intendans, et l'amitié des capitaines. Il avoit partout des relations, en Portugal, en Angleterre, en Hollande, à Constantinople, en Perse et dans les Indes, pour les pourvoir plus sûrement d'argent et des autres choses nécessaires. Enfin, il se croyoit d'autant plus obligé de contribuer même à leur commodité, qu'il les trouvoit plus ardens à souffrir pour Jésus-Christ.

Le père Verjus n'avoit pas moins d'estime que de tendresse pour ses chers missionnaires, et il n'y en avoit aucun parmi eux qu'il ne regardât avec respect, et dont il n'admirât la vertu et le mérite. Si leurs voyages n'étoient pas heureux; si dans le compte qu'ils lui rendoient de leurs entreprises, il ne trouvoit pas que les progrès répondissent à ses espérances; s'il s'élevoit quelque persécution, il n'en rejetoit jamais la faute sur eux : à l'entendre parler, c'étoit

toujours à lui qu'il falloit s'en prendre; et en ces occasions il disoit ordinairement: Je vois bien que je gâte tout, et que par mes péchés j'arrête l'œuvre de Dieu.

Comme les gens de bien n'ont pas toujours les mêmes vues dans le service du Seigneur, il est quelquefois arrivé que les missionnaires d'un pays se plaignoient qu'on négligeoit leur mission, pendant qu'on sembloit ne songer qu'à étendre les autres; et ils écrivoient même sur ce sujet des lettres assez vives, que la vue des besoins véritables où se trouvoient les peuples dont ils étoient chargés, leur arrachoit. Le père Verjus, loin de les condamner, louoit toujours leur zèle; il leur représentoit ses raisons, le malheur des temps, l'état peu favorable de ses affaires; il tâchoit surtout de les bien convaincre de sa bonne volonté, et il faisoit tous ses efforts pour les consoler. Dans les temps les plus difficiles, il ne perdoit jamais courage; et bien loin de se rebuter par les difficultés que la malice des hommes ou l'ennemi commun faisoit naître, il se fortifioit, si je l'ose dire, à mesure qu'il se sentoit foible, et une entreprise manquée étoit pour lui une raison d'en former une autre.

Il faut pourtant avouer que le père Verjus eut d'abord quelque peine à entreprendre les nouveaux établissemens qui se sont faits par les Jésuites français aux Indes et à la Chine. Il en prévit les difficultés, sachant surtout les différends qui étoient alors entre la cour de Rome et celle de Portugal, au sujet des vicaires apostoliques et des évêques français que la sacrée Congrégation avoit nommés, et qui avoient obtenu une pleine juridiction en ce pays-là, contre les priviléges que le roi de Portugal soutenoit lui avoir été autrefois accordés. Il vit bien qu'il seroit difficile, quelques mesures qu'on prît, de concilier des intérêts si différens, et de content

même temps les évêques portugais déjà établis dans les Indes, et les évêques français qui s'y établissoient de nouveau; les uns et les autres prétendant qu'on devoit absolument dépendre d'eux. Cependant comme c'étoit par les ordres exprès du Roi que devoient partir les six premiers Jésuites, qui allèrent à la Chine en qualité de mathématiciens de Sa Majesté, il crut qu'étant appuyés d'une si puissante protection, ils pourroient se ménager avec les uns et les autres, et qu'on auroit même des égards pour eux, jusqu'à ce que les contestations de la couronne de Portugal, avec la sacrée Congrégation, eussent été réglées; et il se rendit enfin aux ordres réitérés qui lui furent donnés sur cela par M. le marquis de Louvois. Il est vrai que quand il eut une fois pris son parti, il mit en œuvre tout ce que son zèle put lui suggérer, pour soutenir et pour avancer cet ouvrage, malgré les persécutions et les obstacles par lesquels le démon traverse ordinairement toutes les entreprises qui regardent la gloire de Dieu, et qui, comme vous savez, et comme vous l'avez peut-être éprouvé vous-mêmes, n'ont pas manqué dans celle-ci.

Il ne se contenta pas des moyens ordinaires que lui donnoit la France, pour faire passer des ouvriers dans les Indes, il chercha à s'ouvrir de nouveaux chemins par la Pologne, par la Perse et par la mer Rouge. L'Angleterre même, quoiqu'en guerre avec nous, lui donna quelquefois la facilité de faire passer des missionnaires sur ses vaisseaux, et nous devons savoir gré à la Compagnie royale de Londres des bons offices qu'elle nous a rendus à cet égard. Ainsi on vit en peu de temps nos missionnaires répandus dans les royaumes de Siam, de Maduré, de Malabar, de Bengale, de Surate, du Tunquin et de la Chine. Ces succès devoient ce semble borner le zèle du père Verjus; mais il assuroit qu'il ne mourroit point content, qu'il n'eût au moins établi

cent Jésuites français en Orient; et si ses souhaits n'ont pas été entièrement accomplis, il s'en est peu fallu.

On ne sauroit assez admirer comment en si peu d'années le père Verjus put trouver des fonds suffisans, pour fournir à tant de nouveaux établissemens, surtout lorsqu'on sait jusqu'où alloit son désintéressement, et combien il étoit éloigné de ces vues basses, où la conscience et l'honneur peuvent le moins du monde être intéressés. Il pressoit les personnes zélées, autant qu'il lui étoit possible, de contribuer à une si sainte œuvre. Il tâchoit de les y porter par ses discours, par ses lettres, par ses amis, et par les autres moyens que peut découvrir une piété ingénieuse. Mais s'il pouvoit s'apercevoir que dans les dons et les aumônes qu'on lui faisoit, il entrât quelque autre vue que le désir de glorifier Dieu, c'en étoit assez pour l'obliger à les refuser.

Bien des gens seroient encore en état présentement de rendre témoignage à la vérité, et je pourrois citer moi-même plusieurs exemples dont j'ai eu connoissance; mais je me contenterai d'en rapporter un très-édifiant, et propre à faire connoître son caractère. Un père de famille qui avoit un bien très-considérable, se trouvant au lit de la mort, et voulant songer à sa conscience, fit appeler le père Verjus pour se confesser. Il n'avoit aucune habitude avec lui; et sa seule réputation l'avoit porté à lui donner cette marque de confiance. Le malade commença par lui dire qu'il avoit dessein d'abandonner tout son bien à notre Compagnie. Le père Verjus écouta froidement la proposition, et sans passer plus avant, il voulut savoir si le mourant ne laissoit point d'enfans dans le monde. Cet homme qui paroissoit accablé de son mal, se réveilla alors tout d'un coup; et comme si la colère lui eût donné de nouvelles forces, il s'emporta si violemment contre les déréglemens

de son fils, et il en fit un portrait si affreux, que le père Verjus jugea d'abord qu'il y avoit dans ce père mourant plus d'animosité que de raison.

Cependant pour ne pas révolter un esprit irrité, il s'étendit en général sur la mauvaise conduite des enfans, qui s'attirent souvent la juste indignation de leurs parens. Il le loua ensuite de ce que contre la coutume de quelques pères, il ne s'étoit point aveuglé sur les défauts de son fils. Mais quand après un long discours il s'aperçut que le malade lui donnoit volontiers son attention. « Après tout, lui dit-il,
» l'action que vous allez faire, mérite beaucoup de
» réflexion : vous devez bientôt paroître devant Dieu,
» et il ne sera plus temps alors de réparer le tort
» que vous faites à votre fils, si par hasard il se trouve
» moins coupable que vous ne vous l'êtes imaginé.
» Vous ne voudriez pas mourir chargé de la moindre
» injustice à l'égard de votre plus cruel ennemi;
» combien plus devez-vous appréhender d'ôter in-
» justement le bien et l'honneur à la personne du
» monde qui vous doit être la plus chère! Je ne
» veux point croire que ce jeune homme soit tout
» à fait innocent, puisque vous l'accusez vous-même;
» mais je n'ose aussi le juger digne d'une punition si
» sévère, jusqu'à ce qu'on lui ait donné le temps
» de justifier sa conduite. Au reste, l'aigreur, la
» colère et l'emportement ne sont pas de bonnes
» dispositions pour se préparer à mourir. Faites venir
» votre fils, parlez-lui en père et non pas en ennemi;
» écoutez tranquillement ses excuses, et faites en-
» suite ce que la raison, l'amour paternel et la reli-
» gion vous inspireront. Mais quelque parti que vous
» preniez après cela pour disposer de vos biens, je-
» tez les yeux sur toute autre personne que sur les
» Jésuites; et pour moi, quelque ardeur que j'aie pour
» l'établissement de mes missions, vous pouvez comp-
» ter que mon zèle ne servira jamais de prétexte, ni

» à la vengeance d'un père, ni à la ruine d'un fils. »

Ce discours, que le père Verjus étendit avec une éloquence vraiment chrétienne, eut tout l'effet qu'il s'étoit proposé. Le malade appela son fils, lui parla avec plus de modération, l'écouta et le jugea moins criminel. De sorte qu'en peu d'heures leur réconciliation fut si parfaite, qu'elle fut suivie de larmes, et de mille marques d'une tendresse réciproque.

Le jeune homme, dans la suite, ne pouvoit s'exprimer assez vivement sur les obligations qu'il reconnoissoit avoir à un homme, qui, sans le connoître, et en quelque sorte contre ses propres intérêts, lui avoit rendu un service si essentiel; et il disoit souvent que s'il lui eût été permis de révéler certains secrets de famille qu'il devoit prudemment ensevelir avec son père, le monde connoîtroit, dans la personne du père Verjus, jusqu'où peut aller la sagesse, la bonté et le désintéressement d'un confesseur.

Lorsqu'on le louoit de ce détachement, il répondoit agréablement qu'il n'y avoit que deux choses qui pouvoient enrichir ses missions: recevoir peu et avec discrétion, et dépenser beaucoup et avec libéralité. Ce qu'il expliquoit de cette manière: « Je
» suis persuadé qu'il y a certains biens qui appau-
» vrissent, au lieu d'enrichir. Ce qui nous vient de
» la passion, de l'intérêt, de la cupidité, ne sert
» jamais à avancer la gloire de Dieu. J'aime mieux,
» pour nourrir tous les ministres de l'évangile, ce
» petit nombre de pains que Jésus-Christ bénit dans
» le désert, que toutes les richesses qui ne seroient
» ni données ni reçues dans un esprit de charité et
» de zèle. L'un croît toujours et se multiplie au-delà
» même de nos besoins: l'autre périt sans aucun
» fruit, ou ne sert qu'à une vaine ostentation. Cela
» même nous doit inspirer une grande foi et une
» sainte prodigalité: car, lorsqu'on dispense avec
» confiance à ses ministres le peu qui [illegible] e Dieu,

» et que lui-même a béni, comme les apôtres fai-
» soient aux peuples qui suivoient Jésus-Christ, le
» Ciel fait alors des miracles en notre faveur, et
» l'abondance suit de près notre pauvreté. » Le père Verjus ne regardoit pas ces maximes comme des idées de pure spéculation, il en faisoit la règle ordinaire de sa conduite. Aussi tout sembloit naître sous sa main, dès qu'il étoit dans le besoin, et la Providence lui fournissoit à point nommé tous les secours nécessaires.

C'est par-là que les missions dont il eut soin s'étendirent dans la plus grande partie du monde. Lorsqu'il en fut chargé, il avoit commencé, si je puis m'exprimer ainsi, à être comme un père de famille borné à un petit nombre d'enfans, et il devint en peu d'années le père de plusieurs nations. Quelque plaisir qu'il eût de voir les grands succès que le Ciel donnoit à ses travaux, il connut bien qu'un seul homme ne pouvoit plus remplir un emploi qu'il avoit rendu si pénible. Il crut donc qu'il étoit temps de le partager, et il demanda instamment aux supérieurs, pour être le compagnon de son zèle, une personne pour qui, depuis long-temps, il avoit une véritable estime (le père Fleuriau). Il lui remit le soin de toutes les missions du Levant, c'est-à-dire, de Constantinople, de Grèce, de Syrie, d'Arménie et de Perse, et il se borna à celles des Indes Orientales et de la Chine. Mais son grand âge et ses infirmités continuelles ayant, quelque temps après, diminué considérablement ses forces, il se crut enfin obligé de se décharger entièrement, et de se donner encore un second successeur (le père Magnan) dans cette portion qu'il s'étoit réservée.

Ce fut alors qu'étant débarrassé de ses occupations extérieures, il s'occupa tout entier du soin de sa perfection. Il goûta sa liberté et sa solitude, non pas tant parce qu'elles lui procuroient du repos, que

parce qu'elles lui donnoient le temps de travailler uniquement pour lui-même. La prière, la mortification, la lecture de l'Ecriture sainte partagèrent tout son temps. Il s'occupoit sans cesse des pensées de la mort, et il en parloit si souvent dans ses discours et dans ses lettres, qu'il sembloit n'être attentif qu'à cette parole de l'Apôtre, *quotidiè morior*. Cette pensée lui devint encore plus familière depuis un accident qui lui arriva à Fontainebleau, où il tomba tout à coup sans connoissance, et avec des symptômes qui le menaçoient d'une mort subite.

Il regarda cette chûte comme un avertissement de ce qui devoit bientôt lui arriver. Il en remercia Dieu comme d'une grâce singulière, et il sentit de nouveaux désirs d'être bientôt en état de s'aller unir avec Jésus-Christ. Mais cette pensée de la mort, qui avoit fait d'abord sa plus douce consolation, devint pour lui dans la suite la source d'une épreuve pénible et humiliante. A force d'y penser, il en craignit les suites, et il ne pouvoit l'envisager sans trouble. Ce n'étoient dans son âme qu'inquiétudes, que dégoûts, que ténèbres : une foule de pensées se succédoient les unes aux autres pour le tourmenter. Il se reprochoit cent fois le jour le retardement des progrès de l'évangile, comme s'il en eût été effectivement la cause. Des vapeurs auxquelles il avoit été de temps en temps sujet, et qui devinrent alors presque continuelles, et une fâcheuse insomnie, jointe à la délicatesse de sa conscience, contribuèrent à ces agitations de son esprit; et Dieu, par ces peines, voulut, sur la fin de sa vie, exercer sa patience, et purifier son âme.

Au milieu de ces inquiétudes, il conserva toujours néanmoins dans son cœur, une solide confiance en la miséricorde divine; et quoiqu'elle n'eût rien de cette douceur sensible, qui produit le calme et la paix, elle avoit toute la force [illegible] epter

avec soumission, et même avec action de grâces, tout ce qui nous vient de la main de Dieu. Le trouble dont il fut agité pendant près de deux ans, avoit pourtant ses intervalles; et la dernière année de sa vie il recouvra entièrement la paix. Mais comme il craignoit qu'une longue maladie ne le plongeât en son premier état, il pria Dieu de lui accorder un genre de mort qui ne l'exposât point à de semblables alarmes; et il se tenoit si sûr de l'obtenir, que quelques mois avant que de mourir, il ne se séparoit jamais de ses amis, sans leur dire le dernier adieu. Il mourut en effet presque subitement le 16 de mai 1706, à quatre heures du matin, dans la soixante et quatorzième année de son âge, étouffé par son asthme, dont les accès étoient devenus très-fréquens et très-violens.

Jamais mort, quelque subite qu'elle parût, ne fut moins imprévue que la sienne. Il s'y étoit préparé par l'innocence de sa vie, par la pratique constante des vertus religieuses, par de continuelles méditations sur la vanité du monde, par un pressentiment intérieur qui l'obligeoit à se tenir toujours prêt à aller paroître devant Dieu. Nous avons tout sujet de croire qu'il étoit mûr pour le ciel, et que Dieu ne l'a retiré de ce monde, que pour le récompenser avec un grand nombre de saintes âmes, à qui il avoit procuré par ses travaux le bonheur éternel. Mais comme le Père des lumières découvre souvent des taches dans ce qui paroît aux yeux des hommes le plus pur et le plus parfait, vous devez, mes révérends pères, joindre vos prières aux nôtres, pour hâter dans l'autre vie, s'il étoit nécessaire encore, le repos d'un homme qui dans celle-ci a sacrifié tout le sien pour vous. Permettez-moi d'ajouter que ses religieux exemples nous laissent encore une autre obligation, et que nous ne pouvons nous représenter ce qu'il a fait, sans penser à ce que nous devons faire nous-mêmes.

A considérer les grandes qualités que la nature, l'éducation et la grâce avoient réunies dans la personne du père Verjus, il semble qu'on ne puisse guère espérer de lui ressembler parfaitement; il est pourtant vrai qu'il se trouve peu de personnes parmi nous plus propres à nous servir de modèle. Avec un esprit élevé, et toujours rempli de grands desseins, mais qui ne regardoient jamais que la gloire de Dieu, personne ne s'abaissoit plus volontiers que lui à tout ce que la vie religieuse a de plus simple et de plus commun. Comme il aimoit la retraite, il aimoit aussi la régularité; et il gémissoit souvent de ce que ses occupations, ses voyages, ses visites et ses infirmités l'obligeoient quelquefois à se dispenser de certaines observances: car pour la prière, la lecture des livres spirituels, l'exactitude à réciter en son temps l'office divin, à célébrer chaque jour les divins mystères, et à se confesser régulièrement deux fois la semaine, rien n'a été capable de le déranger sur cela un seul moment.

Sa mortification n'a pas été une de ses moindres vertus. Il regardoit les croix comme son partage, et il les aimoit comme la plus précieuse portion de l'héritage de Jésus-Christ. Quoiqu'il eût un air toujours gai et content, et que la tranquillité de son esprit se fît remarquer dans sa conduite et dans ses entretiens, il a passé presque toute sa vie dans les souffrances. Son mal de poitrine le fit languir dans la jeunesse; un asthme succéda à cette langueur; ensuite il fut tourmenté par des migraines violentes; enfin des fluxions sur toutes les parties du corps, et des vapeurs très-fâcheuses achevèrent de ruiner sa santé. Il ne goûtoit aucun des plaisirs innocens que les personnes même les plus spirituelles se permettent quelquefois; et si quelque chose étoit capable de lui donner de la joie, c'étoit de penser que ses infirmités lui tiendroient peut-être lieu

purgatoire. C'étoit ainsi qu'il s'expliquoit dans ses plus grandes peines. Au lieu de prendre après le repas, selon notre coutume, un peu de relâche dans la conversation, il se retiroit ordinairement en sa chambre pour écrire ou pour prier. Il dormoit très-peu, et étoit souvent obligé de passer une partie de la nuit sans se coucher.

Il recevoit surtout avec plaisir toutes les incommodités qui accompagnent la pauvreté de notre état. Non-seulement il fuyoit avec soin tout ce qui auroit eu parmi nous quelque air de singularité, mais dans les choses même les plus communes il se négligeoit jusqu'à paroître quelquefois choquer la bienséance. Pour les présens qu'on lui vouloit faire, il les refusoit constamment, et disoit même ordinairement, pour se défendre de les recevoir, qu'il n'en connoissoit pas l'usage. M. de Crécy, son frère, plus attentif qu'un autre à ses besoins, lui envoya un jour une table commode pour écrire, dont il jugea que le religieux le plus austère pouvoit sans peine se servir. Le père la trouva trop belle, et M. de Crécy fut obligé de la reprendre. Une autre fois il le pria d'accepter un fauteuil de marroquin tout uni, parce qu'il sut qu'il passoit la plus grande partie de la nuit sur une mauvaise chaise de paille; il le refusa avec la même fermeté que le reste, et comme malgré sa résistance on ne laissa pas de le mettre auprès de son lit: *Ce sont-là*, dit-il en riant, *les armes de Saül, qui ne sont pas bonnes pour David.* En effet, il ne put jamais se résoudre de s'y asseoir une seule fois; et de peur de le chagriner, on le fit porter dans la chambre des malades.

Plusieurs personnes qui avoient éprouvé sur ce point sa délicatesse, lui envoyèrent, sans se nommer, diverses choses qui pouvoient être de quelque utilité pour sa santé ou pour son soulagement; mais on sut que l'usage qu'il en faisoit, étoit de les en-

voyer à l'hôpital; et il arrêta bientôt par-là le cours de ces libéralités.

Il semble qu'il eût perdu le goût, tant il étoit indifférent pour tout ce qu'on lui présentoit à manger. Il commençoit sans réflexion par le fruit, ou par quelque autre mets que ce fût, selon que le hasard le déterminoit. Jamais il ne s'est plaint de la qualité des viandes; et il ne trouvoit rien de mauvais, parce qu'il croyoit que tout étoit bon pour un pauvre.

Quoiqu'il fût très-sensible au froid, il eut bien de la peine à souffrir qu'on lui fît du feu dans sa chambre; et pour l'y obliger, il fallut un ordre exprès du père Général, qui en fut sollicité par une personne de la première distinction. Encore en usa-t-il si modérément, qu'il sembloit plutôt en faire pour obéir que pour se chauffer. Et lorsque ses amis lui représentoient qu'il n'étoit pas de la bienséance de paroître faire usage de ces sortes d'épargnes, surtout lorsque des cardinaux, des évêques et d'autres personnes d'un rang distingué lui faisoient l'honneur de le visiter dans sa chambre, il disoit qu'au contraire un peu d'avarice ne sied pas mal à un religieux; que les grands du monde n'ignorent pas entièrement les engagemens de notre pauvreté; et que quand ils ont assez d'humilité pour descendre jusqu'à nous, ils doivent bien s'attendre à partager un peu avec nous les incommodités de notre état.

Il joignoit à cette parfaite mortification une sincère humilité. Malgré l'estime universelle où il étoit, il avoit de très-bas sentimens de lui-même, et ces sentimens paroissoient dans la manière dont il s'exprimoit, lorsqu'il étoit obligé de parler de lui. Il n'aimoit ni les louanges ni la flatterie; et il eût voulu paroître n'avoir part à rien, si ce n'est, comme je l'ai déjà marqué, pour se donner le blâme de tout ce qui tournoit mal. Il traitoit les autres au contraire avec des manières pleines d'estime et de res-

pect, et trouvoit toujours lieu de leur dire des choses obligeantes.

Le mépris qu'il faisoit de l'approbation et des louanges des hommes sur ce qui le regardoit personnellement, ne l'empêchoit pas d'être vif, lorsqu'il s'agissoit de la réputation de ses amis, ou de l'honneur de ses missions. Son zèle s'allumoit alors, et le rendoit ardent à les défendre; mais c'étoit toujours d'une manière qui ne lui faisoit rien perdre de sa douceur naturelle, et en gardant les règles les plus exactes de la charité chrétienne : car il avoit sur ce point une extrême délicatesse de conscience, et il n'est point de moyen dont il ne se servît pour éviter toutes les contestations qui pouvoient altérer cette vertu. Si cependant, malgré les précautions qu'il pouvoit prendre, on attaquoit injustement des personnes dont il devoit soutenir l'honneur et les intérêts, il n'épargnoit aussi ni ses soins ni son travail, pour faire en sorte que le public fût instruit de la vérité, et rendît enfin justice au mérite. C'est lui, comme vous savez, qui engagea un de nos meilleurs écrivains à réfuter les atroces calomnies dont quelques hérétiques avoient voulu noircir les nouveaux Chrétiens de l'Orient, en décriant le zèle de ceux qui avoient travaillé à leur conversion. C'est aussi particulièrement à sa prière, que, dans les dernières disputes sur les cérémonies chinoises, qui ont fait tant de bruit en Europe, d'autres se sont employés à éclaircir la vérité. Vous pouvez juger combien il dut être sensible à tout ce qui se passa dans cette affaire; et si on pouvoit vous instruire en détail de la manière dont il s'y comporta, il n'en faudroit pas davantage pour faire son éloge.

Afin de conserver encore plus long-temps la mémoire d'un homme qui vous doit être si cher, on a fait graver son portrait. Les traits, qui en sont assez bien pris, vous retraceront aisément l'air de

son

son visage, mais ils ne pourront vous bien représenter la pénétration et la vivacité de son esprit, beaucoup moins encore toute la bonté de son cœur et les autres qualités de son âme, qui ont fait dire à tous ceux qui l'ont connu, que le père Verjus étoit un bon ami, un parfaitement honnête homme, et un très-saint religieux. Je suis avec tout le respect possible, etc.

LETTRE

Du père Bouchet, de la Compagnie de Jésus, missionnaire de Maduré, et supérieur de la nouvelle mission de Carnate, à M. l'ancien évêque d'Avranches.

MONSEIGNEUR,

LES travaux d'un homme apostolique dans les Indes orientales sont si grands et si continuels, qu'il semble que le soin de prêcher le nom de Jésus-Christ aux idolâtres, et de cultiver les nouveaux fidèles, soit plus que suffisant pour occuper un missionnaire tout entier. En effet, dans certains temps de l'année, bien loin d'avoir le loisir de s'appliquer à l'étude, à peine a-t-on celui de vivre, et souvent le missionnaire est forcé de prendre sur le repos de la nuit le temps qu'il doit donner à la prière et aux autres exercices de sa profession. Cependant, dans quelques autres saisons, nous nous trouvons assez en liberté pour pouvoir nous délasser de nos travaux par quelque sorte d'étude. Notre soin alors est de rendre nos délassemens mêmes utiles à notre sainte religion. Nous nous instruisons dans cette [illegible] sciences qui ont cours parmi les idolâtres,

version desquels nous travaillons ; et nous nous efforçons de trouver, jusque dans leurs erreurs, de quoi les convaincre de la vérité que nous venons leur annoncer.

C'est dans ce temps où les occupations attachées à mon ministère m'ont laissé quelque loisir, que j'ai approfondi autant qu'il m'a été possible, le système de religion reçu parmi les Indiens. Ce que je me propose dans cette lettre, Monseigneur, est seulement de vous mettre devant les yeux, et de rapprocher les unes des autres quelques conjectures, qui sont, ce me semble, capables de vous intéresser. Elles vont toutes à prouver que les Indiens ont tiré leur religion des livres de Moïse et des prophètes : que toutes les fables dont leurs livres sont remplis, n'y obscurcissent pas tellement la vérité, qu'elle soit méconnoissable; et qu'enfin, outre la religion du peuple hébreu, que leur a apprise, du moins en partie, leur commerce avec les Juifs et les Egyptiens, on découvre encore parmi eux des traces bien marquées de la religion chrétienne, qui leur a été annoncée par l'apôtre saint Thomas, par Pantænus et plusieurs autres grands hommes, dès les premiers siècles de l'Eglise.

Je n'ai point douté, Monseigneur, que vous n'approuvassiez la liberté que je prends de vous adresser cette lettre. J'ai cru que des réflexions, qui peuvent servir à confirmer et à défendre notre sainte religion, devoient naturellement vous être présentées. Vous y prendrez plus de part que personne, après avoir démontré, comme vous l'avez fait, la vérité de notre foi par la plus vaste érudition, et par la plus exacte connoissance de l'antiquité sacrée et profane.

Je me souviens, Monseigneur, d'avoir lu dans votre savant livre de la Démonstration évangélique, que la doctrine de Moïse avoit pénétré jusqu'aux Indes. Votre attention à remarquer dans les auteurs

tout ce qui s'y rencontre de favorable à la religion, vous a fait prévenir une partie des choses que j'aurois à vous dire. J'y ajouterai donc seulement ce que j'ai découvert de nouveau sur les lieux, par la lecture des plus anciens livres des Indiens, et par le commerce que j'ai eu avec les savans du pays.

Il est certain que le commun des Indiens ne donne nullement dans les absurdités de l'athéisme. Ils ont des idées assez justes de la Divinité, quoiqu'altérées et corrompues par le culte des idoles. Ils reconnoissent un Dieu infiniment parfait, qui existe de toute éternité, qui renferme en soi les plus excellens attributs. Jusque-là rien de plus beau et de plus conforme au sentiment du peuple de Dieu sur la Divinité. Voici maintenant ce que l'idolâtrie y a malheureusement ajouté.

La plupart des Indiens assurent que ce grand nombre de divinités qu'ils adorent aujourd'hui, ne sont que des dieux subalternes et soumis au souverain Etre, qui est également le Seigneur des dieux et des hommes. Ce grand Dieu, disent-ils, est infiniment élevé au-dessus de tous les êtres, et cette distance infinie empêchoit qu'il eût aucun commerce avec de foibles créatures. Quelle proportion, en effet, continuent-ils, entre un Etre infiniment parfait, et des êtres créés, remplis comme nous d'imperfections et de foiblesses? C'est pour cela même, selon eux, que *Parabaravaston*, c'est-à-dire *le Dieu suprême*, a créé trois dieux inférieurs : *Brama*, *Vistnou* et *Routren*. Il a donné au premier la puissance de créer, au second le pouvoir de conserver, et au troisième le droit de détruire.

Mais ces trois dieux, qu'adorent les Indiens, sont, au sentiment de leurs savans, les enfans d'une femme, qu'ils appellent *Parachatti*, c'est-à-dire, *la Puissance suprême*. Si l'on réduisoit cette fable à ce qu'elle étoit dans son origine, on y découvriroit aisément la

vérité, toute obscurcie qu'elle est par les idées ridicules que l'esprit de mensonge y a ajoutées.

Les premiers Indiens ne vouloient dire autre chose, sinon que tout ce qui se fait dans le monde, soit par la création qu'ils attribuent à Brama, soit par la conservation, qui est le partage de Vistnou, soit enfin par les différens changemens, qui sont l'ouvrage de Routren, vient uniquement de la puissance absolue du Parabaravaston, ou du Dieu suprême. Ces esprits charnels ont fait ensuite une femme de leur Parachatti, et lui ont donné trois enfans qui ne sont que les principaux effets de la toute-puissance. En effet, *Chatti*, en langue indienne, signifie *puissance*, et *Para* signifie *suprême* ou *absolue*. Cette idée qu'ont les Indiens d'un Etre infiniment supérieur aux autres divinités, marque au moins que leurs anciens n'adoroient effectivement qu'un Dieu, et que le polythéisme ne s'est introduit parmi eux que de la manière dont il s'est répandu dans tous les pays idolâtres.

Je ne prétends pas que cette première connoissance prouve d'une manière bien évidente le commerce des Indiens avec les Egyptiens ou avec les Juifs. Je sais que sans un tel secours l'Auteur de la nature a gravé cette verité fondamentale dans l'esprit de tous les hommes, et qu'elle ne s'altère chez eux que par le déréglement et la corruption de leur cœur. C'est pour la même raison que je ne dis rien de ce que les Indiens ont pensé sur l'immortalité de nos âmes et sur plusieurs autres vérités semblables. Mais il est bon de savoir comment nos Indiens trouvent expliquée dans leurs auteurs, la ressemblance de l'homme avec le souverain Etre. Voici ce qu'un savant Brame m'a assuré avoir tiré sur ce sujet d'un de leurs plus anciens livres. Imaginez-vous, dit cet auteur, un million de grands vases tout remplis d'eau, sur lesquels le soleil répand les rayons de sa lumière. Ce bel astre, quoique unique, se multiplie

en quelque sorte, et se peint tout entier en un moment dans chacun de ces vases; on en voit partout une image très-ressemblante. Nos corps sont ces vases remplis d'eau; le soleil est la figure du souverain Etre : et l'image du soleil, peinte dans chacun de ces vases, nous représente assez naturellement notre âme créée à la ressemblance de Dieu même.

Je passe, Monseigneur, à quelques traits plus marqués et plus propres à satisfaire un discernement aussi exquis que le vôtre. Trouvez bon que je vous raconte ici simplement les choses telles que je les ai apprises. Les Indiens croient que Brama est celui des trois dieux subalternes, qui a reçu du Dieu suprême la puissance de créer. Ce fut donc Brama qui créa le premier homme : mais ce qui fait à mon sujet, c'est que Brama forma l'homme du limon de la terre encore toute récente. Il eut, à la vérité, quelque peine à finir son ouvrage. Il y revint à plusieurs fois, et ce ne fut qu'à la troisième tentative que ses mesures se trouvèrent justes. La fable a ajouté cette dernière circonstance à la vérité; et il n'est pas surprenant qu'un dieu du second ordre ait eu besoin d'apprentissage pour créer l'homme dans la parfaite proportion de toutes les parties où nous le voyons. Mais si les Indiens s'en étoient tenus à ce que la nature, et probablement le commerce des Juifs, leur avoient enseigné de l'unité de Dieu, ils se seroient aussi contentés de ce qu'ils avoient appris par la même voie de la création de l'homme : ils se seroient bornés à dire, comme ils font après l'Ecriture sainte, que l'homme fut formé du limon de la terre tout nouvellement sortie des mains du Créateur.

Ce n'est pas tout; l'homme une fois créé par Brama, avec la peine dont j'ai parlé, le nouveau créateur fut d'autant plus charmé de sa créature, qu'elle [illegible]us coûté à perfectionner. Il s'agit

maintenant de la placer dans une habitation digne d'elle. L'Ecriture est magnifique dans la description qu'elle nous fait du paradis terrestre. Les Indiens ne le sont guère moins dans les peintures qu'ils nous tracent de leur *Chorcam*. C'est, selon eux, un jardin de délices où tous les fruits se trouvent en abondance. On y voit même un arbre dont les fruits communiqueroient l'immortalité s'il étoit permis d'en manger. Il seroit bien étrange que des gens qui n'auroient jamais entendu parler du paradis terrestre, en eussent fait, sans le savoir, une peinture si ressemblante.

Ce qu'il y a de merveilleux, c'est que les dieux inférieurs, qui, dès la création du monde, se multiplièrent presque à l'infini, n'avoient pas, ou du moins n'étoient pas sûrs d'avoir le privilége de l'immortalité, dont ils se seroient cependant fort accommodés. Voici une histoire que les Indiens racontent à cette occasion. Cette histoire, toute fabuleuse qu'elle est, n'a point assurément d'autre origine que la doctrine des Hébreux, et peut-être même celle des Chrétiens.

Les dieux, disent nos Indiens, tentèrent toutes sortes de voies pour parvenir à l'immortalité. A force de chercher, ils s'avisèrent d'avoir recours à l'arbre de vie qui étoit dans le Chorcam. Ce moyen leur réussit; et en mangeant de temps en temps des fruits de cet arbre, ils se conservèrent le précieux trésor qu'ils ont tant d'intérêt de ne pas perdre. Un fameux serpent, nommé *Cheien*, s'aperçut que l'arbre de vie avoit été découvert par les dieux du second ordre. Comme apparemment on avoit confié à ses soins la garde de cet arbre, il conçut une si grande colère de la surprise qu'on lui avoit faite, qu'il répandit sur le champ une grande quantité de poison. Toute la terre s'en ressentit, et pas un homme ne devoit échapper aux atteintes de ce poison mortel. Mais le

Dieu *Chiven* eut pitié de la nature humaine; il parut sous la forme d'un homme, et avala sans façon tout le venin, dont le malicieux serpent avoit infecté l'univers.

Vous voyez, Monseigneur, qu'à mesure que nous avançons, les choses s'éclaircissent toujours un peu. Ayez la patience d'écouter une nouvelle fable que je vais vous raconter; car certainement je vous tromperois, si je m'engageois à vous dire quelque chose de plus sérieux. Vous n'aurez pas de peine à y démêler l'histoire du déluge, et les principales circonstances que nous en rapporte l'Ecriture.

Le dieu Routren (c'est le grand destructeur des êtres créés) prit un jour la résolution de noyer tous les hommes, dont il prétendoit avoir lieu de n'être pas content. Son dessein ne put être si secret qu'il ne fût pressenti par Vistnou, conservateur des créatures. Elles lui eurent, dans cette rencontre, une obligation bien essentielle. Il découvrit donc précisément le jour auquel le déluge devoit arriver. Son pouvoir ne s'étendoit pas jusqu'à suspendre l'exécution des projets du dieu Routren; mais aussi sa qualité de dieu conservateur des choses créées, lui donnoit droit d'en empêcher, s'il y avoit moyen, l'effet le plus pernicieux; et voici la manière dont il s'y prit.

Il apparut un jour à *Sattiavarti*, son grand confident, et l'avertit en secret qu'il y auroit bientôt un déluge universel; que la terre seroit inondée, et que Routren ne prétendoit rien moins que d'y faire périr tous les hommes et tous les animaux. Il l'assura cependant qu'il n'y avoit rien à craindre pour lui, et qu'en dépit de Routren il trouveroit bien moyen de le conserver et de se ménager à soi-même ce qui lui seroit nécessaire pour repeupler le monde. Son dessein étoit de faire paroître une barque merveilleuse au moment que Routren s'y atten oins,

d'y enfermer une bonne provision d'au moins huit cent quarante millions d'âmes et de semences d'êtres. Il falloit au reste que Sattiavarti se trouvât au temps du déluge sur une certaine montagne fort haute, qu'il eut soin de lui faire bien reconnoître. Quelque temps après, Sattiavarti, comme on lui avoit prédit, aperçut une multitude infinie de nuages qui s'assembloient. Il vit avec tranquillité l'orage se former sur la tête des hommes coupables. Il tomba du ciel la plus horrible pluie qu'on vit jamais. Les rivières s'enflèrent et se répandirent avec rapidité sur toute la surface de la terre; la mer franchit ses bornes, et se mêlant avec les fleuves débordés, couvrit en peu de temps les montagnes les plus élevées: arbres, animaux, hommes, villes, royaumes, tout fut submergé, tous les êtres animés périrent et furent détruits.

Cependant Sattiavarti, avec quelques-uns de ses pénitens, s'étoit retiré sur la montagne. Il y attendoit le secours dont le dieu l'avoit assuré; il ne laissa pas d'avoir quelques momens de frayeur. L'eau, qui prenoit toujours de nouvelles forces, et qui s'approchoit insensiblement de sa retraite, lui donnoit de temps en temps de terribles alarmes. Mais, dans l'instant qu'il se croyoit perdu, il vit paroître la barque qui devoit le sauver; il y entra incontinent avec les dévots de sa suite; les huit cent quarante millions d'âmes et de semences d'êtres s'y trouvèrent renfermées. La difficulté étoit de conduire la barque et de la soutenir contre l'impétuosité des flots qui étoient dans une furieuse agitation. Le dieu Vistnou eut soin d'y pourvoir: car sur le champ il se fit poisson, et il se servit de sa queue comme d'un gouvernail pour diriger le vaisseau. Le dieu poisson et pilote fit une manœuvre si habile, que Sattiavarti attendit fort en repos dans son asile, que les eaux s'écoulassent de dessus la face de la terre. La chose

est claire, et il ne faut pas être bien pénétrant pour apercevoir dans ce récit, mêlé de fables et des plus bizarres imaginations, ce que les livres sacrés nous apprennent du déluge, de l'arche et de la conservation de Noé avec sa famille.

Nos Indiens n'en sont pas demeurés là, et après avoir défiguré Noé sous le nom de *Sattiavarti*, ils pourroient bien avoir mis sur le compte de *Brama* les aventures les plus singulières de l'histoire d'Abraham. En voici quelques traits qui me paroissent fort ressemblans. La conformité du nom pourroit d'abord appuyer mes conjectures. Il est visible que de *Brama* à Abraham il n'y a pas beaucoup de chemin à faire, et il seroit à souhaiter que nos savans, en matière d'étymologies, n'en eussent point adopté de moins raisonnables et de plus forcées. Ce Brama, dont le nom est si semblable à celui d'Abraham, étoit marié à une femme que tous les Indiens nomment Sarasvadi. Vous jugerez, Monseigneur, du poids que le nom de cette femme ajoute à ma première conjecture. Les deux dernières syllabes du mot *Sarasvadi* sont dans la langue indienne une terminaison honorifique; ainsi, *vadi*, répond assez bien à notre mot français *madame*. Cette terminaison se trouve dans plusieurs noms de femmes distinguées, par exemple, dans celui de *Parvadi*, femme de Routren. Il est dès-lors évident que les deux premières syllabes du mot *Sarasvadi*, qui font proprement le nom tout entier de la femme de Brama, se réduisent à *Sara*, qui est le nom de la femme d'Abraham.

Il y a cependant quelque chose de plus singulier. Brama, chez les Indiens, comme Abraham chez les Juifs, a été le chef de plusieurs castes ou tribus différentes. Les deux peuples se rencontrent même fort juste sur le nombre de ces tribus. A Tichirapali, où est maintenant le plus fameux temple de l'Inde

célèbre tous les ans une fête, dans laquelle un vénérable vieillard mène devant soi douze enfans qui représentent, disent les Indiens, les douze chefs des principales castes. Il est vrai que quelques docteurs croient que ce vieillard tient dans cette cérémonie la place de Vistnou; mais ce n'est pas l'opinion commune des savans ni du peuple, qui disent communément que Brama est le chef de toutes les tribus.

Quoi qu'il en soit, je ne crois pas que pour reconnoître dans la doctrine des Indiens celle des anciens Hébreux, il soit nécessaire que tout se rencontre parfaitement conforme de part et d'autre. Les Indiens partagent souvent à différentes personnes, ce que l'Ecriture nous raconte d'une seule, ou bien rassemblent dans une seule ce que l'Ecriture divise dans plusieurs. Mais cette différence, bien loin de détruire nos conjectures, doit servir, ce me semble, à les appuyer; et je crois qu'une ressemblance trop affectée, ne seroit bonne qu'à les rendre suspectes. Cela supposé, je continue à raconter ce que les Indiens ont tiré de l'histoire d'Abraham, soit qu'ils l'attribuent à Brama, soit qu'ils en fassent honneur à quelqu'autre de leurs dieux, ou de leurs héros.

Les Indiens honorent la mémoire d'un de leurs pénitens, qui, comme le patriarche Abraham, se mit en devoir de sacrifier son fils à un des dieux du pays. Ce dieu lui avoit demandé cette victime, mais il se contenta de la bonne volonté du père, et ne souffrit pas qu'il en vînt jusqu'à l'exécution. Il y en a pourtant qui disent que l'enfant fut mis à mort, mais que ce dieu le ressuscita.

J'ai trouvé une coutume qui m'a surpris, dans une des castes qui sont aux Indes, c'est celle qu'on nomme la *Caste des Voleurs*. N'allez pas croire, Monseigneur, que parce qu'il y a parmi ces peuples une tribu entière de voleurs, tous ceux qui font ce métier, soient rassemblés dans un corps particu-

lier, et qu'ils aient pour voler un privilége à l'exclusion de tout autre; cela veut dire seulement que tous les Indiens de cette caste volent effectivement avec une extrême licence; mais par malheur ils ne sont pas les seuls dont il faille se défier.

Après cet éclaircissement qui m'a paru nécessaire, je reviens à mon histoire. J'ai donc trouvé que dans cette caste on garde la cérémonie de la circoncision; mais elle ne se fait pas dès l'enfance; c'est environ à l'âge de vingt ans; tous même n'y sont pas sujets, et il n'y a que les principaux de la caste qui s'y soumettent. Cet usage est fort ancien, et il seroit difficile de découvrir d'où leur est venue cette coutume, au milieu d'un peuple entièrement idolâtre.

Vous avez vu, Monseigneur, l'histoire du déluge et de Noé dans Vistnou et dans Sattiavarti; celle d'Abraham dans Brama et dans Vistnou; vous verrez encore, avec plaisir, celle de Moïse dans les mêmes dieux, et je suis persuadé que vous la trouverez encore moins altérée que les précédentes.

Rien ne me paroît plus ressemblant à Moïse que le Vistnou des Indiens métamorphosé en Chrichnen: car d'abord *Chrichnen*, en langue indienne, signifie *Noir;* c'est pour faire entendre que Chrichnen est venu d'un pays où les habitans sont de cette couleur; les Indiens ajoutent qu'un des plus proches parens de Chrichnen fut exposé, dès son enfance, dans un petit berceau sur une grande rivière, où il fut dans un danger évident de périr. On l'en tira, et comme c'étoit un fort bel enfant, on l'apporta à une grande Princesse qui le fit nourrir avec soin, et qui se chargea ensuite de son éducation.

Je ne sais pourquoi les Indiens se sont avisés d'appliquer cet événement à un des parens de Chrichnen, plutôt qu'à Chrichnen même. Que faire à cela? il faut bien dire les choses telles qu'elles sont, et pour rendre les aventures plus ressemblantes

n'irai pas déguiser la vérité. Ce ne fut donc point Chrichnen, mais un de ses parens qui fut élevé au palais d'une grande princesse; en cela la comparaison avec Moïse se trouve défectueuse. Voici de quoi réparer un peu ce défaut.

Dès que Chrichnen fut né, on l'exposa aussi sur un grand fleuve, afin de le soustraire à la colère du Roi qui attendoit le moment de sa naissance pour le faire mourir. Le fleuve s'entr'ouvrit par respect, et ne voulut pas incommoder de ses eaux un dépôt si précieux; on retira l'enfant de cet endroit périlleux, et il fut élevé parmi des bergers; il se maria dans la suite avec les filles de ces bergers, et il garda long-temps les troupeaux de ses beaux-pères. Il se distingua bientôt parmi tous ses compagnons, qui le choisirent pour leur chef. Il fit alors des choses merveilleuses en faveur des troupeaux et de ceux qui les gardoient; il fit mourir le Roi qui leur avoit déclaré une cruelle guerre; il fut poursuivi par ses ennemis, et comme il ne se trouva pas en état de leur résister, il se retira vers la mer; elle lui ouvrit un chemin à travers son sein, dans lequel elle enveloppa ceux qui le poursuivoient. Ce fut par ce moyen qu'il échappa aux tourmens qu'on lui préparoit. Qui pourroit douter après cela que les Indiens n'aient connu Moïse sous le nom de *Vistnou* métamorphosé en *Chrichnen?* Mais à la connoissance de ce fameux conducteur du peuple de Dieu, ils ont joint celle de plusieurs coutumes qu'il a décrites dans ses livres, et de plusieurs lois qu'il a publiées, et dont l'observation s'est conservée après lui.

Parmi ces coutumes que les Indiens ne peuvent avoir tirées que des Juifs, et qu'ils suivent encore aujourd'hui dans le pays, je compte les bains fréquens, les purifications, une horreur extrême pour les cadavres par l'attouchement desquels ils se croient souillés, l'ordre différent et la distinction

des castes, la loi inviolable qui défend les mariages hors de sa tribu ou de sa caste particulière. Je ne finirois point si je voulois épuiser ce travail; je m'attache à quelques remarques qui ne sont pas tout à fait si communes dans les livres des savans.

J'ai connu un Brame très-habile parmi les Indiens, qui m'a raconté l'histoire suivante, dont il ne comprenoit pas lui-même le sens, tandis qu'il est demeuré dans les ténèbres de l'idolâtrie. Les Indiens font un sacrifice nommé *Ekiam* (c'est le plus célèbre de tous ceux qui se font aux Indes); on y sacrifie un mouton; on y récite une espèce de prière, dans laquelle on dit à haute voix ces paroles : *Quand sera-ce que le Sauveur naîtra? Quand sera-ce que le Rédempteur paroîtra?*

Ce sacrifice d'un mouton me paroît avoir beaucoup de rapport avec celui de l'agneau pascal; car il faut remarquer sur cela, que comme les Juifs étoient tous obligés de manger leur part de la victime, aussi les Brames, quoiqu'ils ne puissent manger de viande, sont cependant dispensés de leur abstinence au jour du sacrifice de l'*Ekiam*, et sont obligés par la loi de manger du mouton qu'on immole, et que les Brames partagent entr'eux.

Plusieurs Indiens adorent le feu. Leurs dieux mêmes ont immolé des victimes à cet élément. Il y a un précepte particulier pour le sacrifice d'*Oman*, par lequel il est ordonné de conserver toujours le feu, et de ne le laisser jamais éteindre. Celui qui assiste à l'*Ekiam*, doit tous les matins et tous les soirs mettre du bois au feu pour l'entretenir. Ce soin scrupuleux répond assez juste au commandement porté dans le Lévitique (c. VI, v. 12 et 13): *Ignis in altari semper ardebit, quem nutriet sacerdos, subjiciens ligna manè per singulos dies.* Les Indiens ont fait quelque chose de plus en considération du

feu. Ils se précipitent eux-mêmes au milieu des flammes. Vous jugerez comme moi, Monseigneur, qu'ils auroient beaucoup mieux fait de ne point ajouter cette cruelle cérémonie à ce que les Juifs leur avoient appris sur cette matière.

Les Indiens ont encore une fort grande idée des serpens. Ils croient que ces animaux ont quelque chose de divin, et que leur vue porte bonheur. Ainsi plusieurs adorent les serpens, et leur rendent les plus profonds respects. Mais ces animaux, peu reconnoissans, ne laissent pas de mordre cruellement leurs adorateurs. Si le serpent d'airain que Moïse montra au peuple de Dieu, et qui guérissoit par sa seule vue, eût été aussi cruel que les serpens animés des Indes, je doute fort que les Juifs eussent jamais été tentés de l'adorer.

Ajoutons enfin la charité que les Indiens ont pour leurs esclaves. Ils les traitent presque comme leurs propres enfans; ils ont grand soin de les bien élever; ils les pourvoient de tout libéralement; rien ne leur manque, soit pour le vêtement, soit pour la nourriture; ils les marient, et presque toujours ils leur rendent la liberté. Ne semble-t-il pas que ce soit aux Indiens, comme aux Israélites, que Moïse ait adressé sur cet article les préceptes que nous lisons dans le Lévitique? Quelle apparence y a-t-il donc que les Indiens n'aient pas eu autrefois quelque connoissance de la loi de Moïse? Ce qu'ils disent encore de leur loi et de Brama leur législateur, détruit, ce me semble, d'une manière évidente, ce qui pourroit rester de doute sur cette matière.

Brama a donné la loi aux hommes. C'est ce *Vedam* ou *Livre de la loi* que les Indiens regardent comme infaillible. C'est, selon eux, la pure parole de Dieu dictée par l'*Abadam*, c'est-àdire, par celui qui ne peut se tromper, et qui dit essentiellement la vérité. Le Vedam ou loi des Indiens, est divisé en quatre

parties. Mais, au sentiment de plusieurs doctes Indiens, il y en avoit anciennement une cinquième, qui a péri par l'injure des temps, et qu'il a été impossible de recouvrer.

Les Indiens ont une estime inconcevable pour la loi qu'ils ont reçue de leur Brama. Le profond respect avec lequel ils l'entendent prononcer, le choix des personnes propres à en faire la lecture, les préparatifs qu'on doit y apporter, cent autres circonstances semblables, sont parfaitement conformes à ce que nous savons des Juifs par rapport à la loi sainte, et à Moïse qui la leur a annoncée. Le malheur est que le respect des Indiens pour leur loi va jusqu'à nous en faire un mystère impénétrable. J'en ai cependant assez appris par quelques docteurs, pour faire voir que les livres de la loi du prétendu Brama sont une imitation du Pentateuque de Moïse.

La première partie du Vedam, qu'ils appellent *Irroucouvedam*, traite de la première cause, et de la manière dont le monde a été créé. Ce qu'ils m'en ont dit de plus singulier par rapport à notre sujet, c'est qu'au commencement il n'y avoit que Dieu et l'eau, et que Dieu étoit porté sur les eaux. La ressemblance de ce trait avec le premier chapitre de la Genèse, n'est pas difficile à remarquer. J'ai appris de plusieurs Brames, que dans le troisième livre qu'ils nomment *Samavedam*, il y a quantité de préceptes de morale. Cet enseignement m'a paru avoir beaucoup de rapport avec les préceptes moraux répandus dans l'Exode. Le quatrième livre, qu'ils appellent *Adaranavedam*, contient les différens sacrifices qu'on doit offrir, les qualités requises dans les victimes, la manière de bâtir les temples, et les diverses fêtes que l'on doit célébrer. Ce peut être là, sans trop deviner, une idée prise sur les livres du Lévitique et du Deutéronome. Enfin, de peur qu'il ne manque quelque chose au parallèle,

comme ce fut sur la fameuse montagne de Sinaï que Moïse reçut la loi, ce fut aussi sur la célèbre montagne de *Mahamerou*, que Brama se trouva avec le Vedam des Indiens. Cette montagne des Indes est celle que les Grecs ont appelée *Meros*, où ils disent que Bacchus est né, et qui a été le séjour des dieux. Les Indiens disent encore aujourd'hui que cette montagne est l'endroit où sont placés leurs *Chorcams* ou les différens paradis qu'ils reconnoissent.

N'est-il pas juste qu'après avoir parlé assez long-temps de Moïse et de la loi, nous disions aussi quelques mots de *Marie*, sœur de ce grand prophète? Je me trompe beaucoup, ou son histoire n'a pas été tout à fait inconnue à nos Indiens.

L'Ecriture nous dit de Marie, qu'après le passage miraculeux de la mer Rouge, elle assembla les femmes israélites; elle prit des instrumens de musique, et se mit à danser avec ses compagnes, et à chanter les louanges du Tout-Puissant. Voici un trait assez semblable, que les Indiens racontent de leur fameuse *Lakeoumi*. Cette femme, aussi bien que Marie sœur de Moïse, sortit de la mer par une espèce de miracle. Elle ne fut pas plutôt échappée au danger où elle avoit été de périr, qu'elle fit un bal magnifique, dans lequel tous les dieux et toutes les déesses dansèrent au son des instrumens.

Il me seroit aisé, Monseigneur, en quittant les livres de Moïse, de parcourir les autres livres historiques de l'Ecriture, et de trouver dans la tradition de nos Indiens, de quoi continuer ma comparaison. Mais je craindrois qu'une trop grande exactitude ne vous fatiguât. Je me contenterai de raconter encore une ou deux histoires, qui m'ont le plus frappé, et qui font le plus à mon sujet.

La première qui se présente à moi, est celle que les Indiens débitent sous le nom d'*Arichandiren*. C'est un roi de l'Inde fort ancien, et qui au nom

et à quelques circonstances près, est, à le bien prendre, le Job de l'Ecriture. Les dieux se réunirent un jour dans leur Chorcam, ou, si vous l'aimez mieux, dans le paradis de délices. *Devindiren* le dieu de la gloire présidoit à cette illustre assemblée. Il s'y trouva une foule de dieux et de déesses : les plus fameux pénitens y eurent aussi leur place, et surtout les sept principaux anachorètes. Après quelques discours indifférens, on proposa cette question : si parmi les hommes il se trouve un prince sans défaut. Presque tous soutinrent qu'il n'y en avoit pas un seul qui ne fût sujet à de grands vices, et *Vichouva-Moutren* se mit à la tête de ce parti. Mais le célèbre *Vachichten* prit un sentiment contraire, et soutint fortement que le roi Arichandiren, son disciple, étoit un prince parfait. Vichouva-Moutren, qui, du génie impérieux dont il est, n'aime pas à se voir contredit, se mit en grande colère, et assura les dieux qu'il sauroit bien leur faire connoître les défauts de ce prétendu prince parfait, si on vouloit le lui abandonner.

Le défi fut accepté par Vachichten; et l'on convint que celui des deux qui auroit le dessous, céderoit à l'autre tous les mérites qu'il avoit pu acquérir par une longue pénitence. Le pauvre roi Arichandiren fut la victime de cette dispute. Vichouva-Moutren le mit à toutes sortes d'épreuves. Il le réduisit à la plus extrême pauvreté : il le dépouilla de son royaume; il fit périr le seul fils qu'il eût; il lui enleva même sa femme Chandirandi. Malgré tant de disgrâces, le prince se soutint toujours dans la pratique de la vertu avec une égalité d'âme dont n'auroient pas été capables les dieux mêmes qui l'éprouvoient avec si peu de ménagement. Aussi l'en-
pensèrent-ils avec la plus grande magnificen
dieux l'embrassèrent l'un après l'[illegible] il n'
jusqu'aux déesses qui ne lui

mens. On lui rendit sa femme, et on ressuscita son fils. Ainsi Vichouva-Moutren céda, suivant la convention, tous ses mérites à Vachichten, qui en fit présent au roi Arichandiren; et le vaincu alla fort à regret recommencer une longue pénitence, pour faire, s'il y avoit moyen, bonne provision de nouveaux mérites.

La seconde histoire a quelque chose de plus funeste, et ressemble encore mieux à un trait de l'histoire de Samson, que la fable d'Arichandiren ne ressemble à l'histoire de Job.

Les Indiens assurent donc que leur dieu *Ramen* entreprit un jour de conquérir Ceylan. Et voici le stratagème dont ce conquérant, tout dieu qu'il étoit, jugea à propos de se servir. Il leva une armée de singes, et leur donna pour général un singe distingué, qu'ils nomment *Anouman*. Il lui fit envelopper la queue de plusieurs pièces de toiles, sur lesquelles on versa de grands vases d'huile. On y mit le feu, et ce singe courant par les campagnes au milieu des blés, des bois, des bourgades et des villes, porta l'incendie partout. Il brûla tout ce qui se trouva sur sa route, et réduisit en cendres l'île presque toute entière. Après une telle expédition, la conquête n'en devoit pas être fort difficile, et il n'étoit pas nécessaire d'être un dieu bien puissant pour en venir à bout.

Je me suis peut-être trop arrêté, Monseigneur, sur la conformité de la doctrine des Indiens avec celle du peuple de Dieu. J'en serai quitte pour abréger un peu ce qui me resteroit à vous dire sur un second point que j'étois résolu de soumettre, comme le premier, à vos lumières et à votre pénétration. Je me bornerai à quelques réflexions assez courtes, qui me persuadent que les Indiens les plus avancés dans les terres ont eu, dès les premiers temps de l'Eglise, la connoissance de la religion chrétienne, et qu'eux

aussi bien que les habitans de la côte, ont reçu les instructions de saint Thomas et des premiers disciples des Apôtres.

Je commence par l'idée confuse que les Indiens conservent encore de l'adorable Trinité, qui leur fut autrefois prêchée. J'ai parlé des trois principaux dieux des Indiens, Brama, Vistnou et Routren. La plupart des gentils disent à la vérité, que ce sont trois divinités différentes, et effectivement séparées. Mais plusieurs Nianigueuls (hommes spirituels) assurent que ces trois dieux séparés en apparence, ne font réellement qu'un seul Dieu. Que ce Dieu s'appelle Brama, lorsqu'il crée et qu'il exerce sa toute-puissance; qu'il s'appelle Vistnou, lorsqu'il conserve les êtres créés, et qu'il donne des marques de sa bonté; et qu'enfin il prend le nom de Routren, lorsqu'il détruit les villes, qu'il châtie les coupables, et qu'il fait sentir les effets de sa juste colère. Il n'y a que quelques années qu'un Brame expliquoit ainsi ce qu'il concevoit de la fabuleuse trinité des païens. Il faut, disoit-il, se représenter Dieu et ses trois noms différens qui répondent à ses trois principaux attributs, à peu près sous l'idée de ces pyramides triangulaires qu'on voit élevées devant la porte de quelques temples. Vous jugez bien, Monseigneur, que je ne prétends pas vous dire que cette imagination des Indiens réponde fort juste à la vérité que les Chrétiens reconnoissent. Mais au moins fait-elle comprendre qu'ils ont eu autrefois des lumières plus pures, et qu'elles se sont obscurcies par la difficulté que renferme un mystère si fort au-dessus de la foible raison des hommes.

Les fables ont encore plus de part dans ce qui regarde le mystère de l'Incarnation. Mais du reste, tous les Indiens conviennent que Dieu s'est incarné plusieurs fois. Presque tous s'accordent à attribuer ces incarnations à Vistnou, le second dieu de leur

trinité. Et jamais ce dieu ne s'est incarné, selon eux, qu'en qualité de sauveur et de libérateur des hommes.

J'abrège autant qu'il m'est possible, et je passe à ce qui regarde nos sacremens. Les Indiens disent, que le bain pris dans certaines rivières, efface entièrement les péchés, et que cette eau mystérieuse lave non-seulement les corps, mais purifie aussi les âmes d'une manière admirable. Ne seroit-ce point là un reste de l'idée qu'on leur auroit donnée du baptême ?

Je n'avois rien remarqué sur la divine eucharistie; mais un Brame converti me fit faire attention, il y a quelques années, à une circonstance assez considérable pour avoir ici sa place. Les restes des sacrifices, et le riz qu'on distribue à manger dans les temples, conservent chez les Indiens le nom de *Prajadam*. Ce mot indien signifie en notre langue *divine Grâce*. Et c'est ce que nous exprimons par le terme grec *eucharistie*.

Il y a quelque chose de plus marqué sur la confession. C'est une espèce de maxime parmi les Indiens, que celui qui confessera son péché, en recevra le pardon. *Cheida param chounal Tiroum*. Ils célèbrent une fête tous les ans, pendant laquelle ils vont se confesser sur le bord d'une rivière, afin que leurs péchés soient entièrement effacés. Dans le fameux sacrifice *Ekiam*, la femme de celui qui y préside, est obligée de se confesser, de descendre dans le détail des fautes les plus humiliantes, et de déclarer jusqu'au nombre de ses péchés. Une fable des Indiens, que j'ai apprise sur ce sujet, appuyera encore davantage mes conjectures.

Lorsque Chrichnen étoit au monde, la fameuse *Draupadi* étoit mariée à cinq frères célèbres, tous rois de Maduré. L'un de ces princes tira un jour une flèche sur un arbre, et en fit tomber un fruit admi-

rable. L'arbre appartenoit à un célèbre pénitent, et avoit cette propriété, que chaque mois il portoit un fruit; et ce fruit donnoit tant de force à celui qui le mangeoit, que pendant tout le mois cette seule nourriture lui suffisoit. Mais parce que dans ces temps reculés on craignoit beaucoup plus la malédiction des pénitens, que celle des dieux, les cinq frères appréhendoient que l'ermite ne les maudit. Ils prièrent donc Chrichnen de les aider dans une affaire si délicate. Le dieu Vistnou métamorphosé en Chrichnen leur dit aussi bien qu'à Draupadi qui étoit présente, qu'il ne voyoit qu'un seul moyen de réparer un si grand mal. Que ce moyen étoit la confession entière de tous les péchés de leur vie: que l'arbre dont le fruit étoit tombé, avoit six coudées de haut; qu'à mesure que chacun d'eux se confesseroit, le fruit s'éleveroit en l'air de la hauteur d'une coudée, et qu'à la fin de la dernière confession, il s'attacheroit à l'arbre comme il étoit auparavant.

Le remède étoit amer, mais il falloit se résoudre à en passer par-là, ou bien s'exposer à la malédiction d'un pénitent. Les cinq frères prirent donc leur parti, et consentirent à tout déclarer. La difficulté étoit de déterminer la femme à faire la même chose, et on eut bien de la peine à l'y engager. Depuis qu'il s'agissoit de parler de ses fautes, elle ne se sentoit d'inclination que pour le secret et pour le silence. Cependant, à force de lui remettre devant les yeux les suites funestes de la malédiction de Sanias (c'est ainsi que les Indiens appellent leurs pénitens), on lui fit promettre tout ce qu'on voulût.

Après cette assurance, l'aîné des princes commença cette pénible cérémonie, et fit une confession très-exacte de toute sa vie. A mesure qu'il parloit, le fruit montoit de lui-même, et se trouva seulement élevé d'une coudée à la fin de cette première confession. Les quatre autres princes continuèrent, à l'exemple

de leur aîné, et l'on vit arriver le même prodige, c'est-à-dire, qu'à la fin de la confession du cinquième, le fruit étoit précisément à la hauteur de cinq coudées.

Il ne restoit plus qu'une coudée; mais c'étoit à Draupadi, que le dernier effort étoit réservé. Après bien des combats, elle commença sa confession, et le fruit s'éleva peu à peu. Elle avoit achevé, disoit-elle, et cependant il s'en falloit encore d'une demi-coudée, que le fruit n'eût rejoint l'arbre d'où il étoit tombé. Il étoit évident qu'elle avoit oublié ou plutôt caché quelque chose. Les cinq frères la prièrent avec larmes, de ne se pas perdre par une mauvaise honte, et de ne les pas envelopper dans son malheur. Leurs prières n'eurent aucun effet. Mais Crichnen étant venu au secours, elle déclara un péché de pensée, qu'elle vouloit tenir secret. A peine eut-elle parlé, que le fruit acheva sa course merveilleuse, et alla de lui-même s'attacher à la branche où il étoit auparavant.

Je finirai par ce trait, Monseigneur, la longue lettre que j'ai pris la liberté de vous écrire. Je vous y ai rendu compte des connoissances que j'ai acquises au milieu des peuples de l'Inde, autrefois apparemment chrétiens, et replongés depuis long-temps dans les ténèbres de l'idolâtrie. Les missionnaires de notre Compagnie, sur les traces de saint François-Xavier, travaillent depuis un siècle à les ramener à la connoissance du vrai Dieu, et à la pureté du culte évangélique.

Vous voyez, Monseigneur, qu'en même temps que nous faisons goûter à ces peuples abandonnés la douceur du joug de Jésus-Christ, nous tâchons de rendre quelque service aux savans d'Europe, par les découvertes que nous faisons dans les pays qui ne leur sont pas assez connus. Il n'appartient qu'à vous, Monseigneur, de suppléer, par votre pro-

fonde pénétration, et par votre commerce assidu avec les savans de l'antiquité, à ce qui pourroit manquer de notre part aux lumières que nous acquérons parmi ces peuples. Si ces nouvelles connoissances sont de quelque usage pour le bien de la religion, personne ne saura mieux les faire valoir que vous. Je suis avec un profond respect, etc.

LETTRE

Du père Bouchet, missionnaire de la Compagnie de Jésus aux Indes, au père Baltus, de la même Compagnie.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

J'AI lu, avec un plaisir incroyable, votre excellente réponse à l'Histoire des oracles. On ne peut réfuter avec plus de solidité que vous le faites, les fausses raisons sur lesquelles étoit appuyé le système dangereux que vous avez entrepris de combattre. Vous avez prouvé d'une manière invincible, que les démons rendoient autrefois des oracles par la bouche des faux prêtres des idoles, et que ces oracles ont cessé à mesure que le christianisme s'est établi dans le monde sur les ruines du paganisme et de l'idolâtrie. Quoiqu'il soit difficile de rien ajouter à tant de preuves convaincantes dont votre ouvrage est rempli, et que vous avez puisées dans les ouvrages des Pères de l'Eglise, et des païens mêmes, j'ose néanmoins vous assurer que je puis encore vous fournir, en faveur du sentiment que vous soutenez, une nouvelle démonstration, à laquelle on ne peut rien oppo[ser] de raisonnable. Elle n'est pas tirée comme les [illegible]

des monumens de l'antiquité, mais de ce qui se passe souvent à nos yeux dans nos missions de Maduré et de Carnate, et dont j'ai moi-même été témoin.

J'ai eu l'avantage de consacrer la meilleure partie de ma vie à prêcher l'évangile aux idolâtres des Indes, et j'ai eu en même temps la consolation de reconnoître que quelques-uns des prodiges qui ont contribué à la conversion des païens au temps de la primitive Eglise, se renouvellent tous les jours dans les chrétientés que nous avons le bonheur de fonder au milieu des terres infidèles. Oui, nous y trouvons encore maintenant des preuves sensibles des deux vérités que vous avez si bien établies dans la suite de votre ouvrage : car il est certain, en premier lieu, que les démons rendent encore aujourd'hui des oracles aux Indes, et qu'ils les rendent, non pas par le moyen des idoles, ce qui seroit sujet à l'imposture et à l'illusion, mais par la bouche des prêtres de ces mêmes idoles, ou quelquefois de ceux qui sont présens quand on invoque le démon. En second lieu, il n'est pas moins vrai que les oracles cessent dans ce pays, et que les démons y deviennent muets et impuissans à mesure qu'il est éclairé de la lumière de l'évangile. Pour être convaincu de la vérité de ces deux propositions, il suffit d'avoir passé quelque temps dans la mission des Indes.

Si le Seigneur me fait la grâce de me rendre à cette chère mission, que je n'ai quittée qu'à regret, et à laquelle je dois retourner incessamment, afin d'y consommer ce qui me reste de santé et de vie, je vous enverrai, dans un plus grand détail, certaines réponses particulières, et certains oracles qui ne peuvent avoir été rendus que par le démon. Il me suffira aujourd'hui de vous apporter quelques preuves générales qui ne laisseront pas de vous faire plaisir.

C'est un fait dont personne ne doute aux Indes,

et dont l'évidence ne permet pas de douter, que les démons rendent des oracles, et que ces malins esprits se saisissent des prêtres qui les invoquent, ou même indifféremment de quelqu'un de ceux qui assistent et qui participent à ces spectacles. Les prêtres des idoles ont des prières abominables qu'ils adressent au démon, quand on le consulte sur quelque événement; mais, malheur à celui que le démon choisit pour en faire son organe. Il le met dans une agitation extraordinaire de tous ses membres, et lui fait tourner la tête d'une manière qui effraie. Quelquefois il lui fait verser des larmes en abondance, et le remplit de cette espèce de fureur et d'enthousiasme, qui étoit autrefois chez les païens, comme il l'est encore aujourd'hui chez les Indiens, le signe de la présence du démon, et le prélude de ses réponses.

Dès qu'on aperçoit, ou dans le prêtre, ou dans quelqu'un des assistans ces signes du succès de l'évocation, on s'approche du possédé, et on l'interroge sur le sujet dont il est question. Le démon s'explique alors par la bouche de celui dont il s'est emparé. Les réponses sont communément assez équivoques, quand les questions qu'on lui propose regardent l'avenir. Il ne laisse pas néanmoins de réussir assez souvent, et de répondre avec une justesse qui passe de beaucoup les lumières des plus clair-voyans; mais on trouve également, et dans l'ambiguité de certaines réponses et dans la justesse des autres, de quoi se convaincre que le démon en est l'auteur : car après tout, quelque éclairé qu'il soit, l'avenir, quand il dépend d'une cause libre, ne lui est point certainement connu; et d'ailleurs, ses conjectures étant d'ordinaire fort justes, et ses connoissances beaucoup supérieures aux nôtres, il n'est pas surprenant qu'il rencontre quelquefois assez bien dans des occasions, où l'homme le plus fin et le plus adroit auroit des pensées bien éloignées des siennes.

Je ne prétends pas, qu'à l'imitation des oracles rendus véritablement par les démons, les prêtres des idoles ne se fassent quelquefois un art de contrefaire les possédés, et de répondre comme ils peuvent à ceux qui les consultent; mais, après tout, cette dissimulation n'est, comme je vous l'ai dit, qu'une imitation de la vérité : encore le démon est-il communément si fidèle à se rendre à leur évocation, que la fraude ne leur est guère nécessaire. Je ne me propose pas de vous rapporter grand nombre d'exemples ; mais en voici un qui se présente à mon esprit, et qui, ce me semble, doit convaincre tout homme sensé, que le démon a véritablement part aux oracles qui se rendent aux Indes.

Sur le chemin de Varongapatti à Calpaleam on rencontre un fameux temple, que les Indiens nomment *Changandi*. A l'est et à une demi-lieue environ de ce temple, on trouve une bourgade assez peuplée, et célèbre par l'événement que je vais vous raconter. Un des habitans de cette bourgade étoit fort favorisé du démon ; c'étoit à cet homme qu'il se communiquoit le plus volontiers, jusque-là que toutes les semaines il se saisissoit de lui à certain jour marqué, et rendoit par sa bouche les oracles les plus surprenans. On accouroit en foule à sa maison pour le consulter. Cependant, malgré l'honneur que lui attiroit la distinction que le démon faisoit de sa personne, il commençoit à se lasser de son emploi : le démon qui lui procuroit tant de visites, se rendoit fort incommode; il ne le saisissoit jamais, qu'il ne le fît beaucoup souffrir en le quittant; et ce malheureux pouvoit compter qu'il avoit toutes les semaines un jour réglé d'une violente maladie. Il lui arriva dans la suite quelque chose encore de plus fâcheux ; car le démon, qui s'attiroit par son moyen la confiance et les adorations d'une multitude innombrable d'Indiens, s'avisa de demeu-

rer plusieurs jours en possession de celui par qui il se trouvoit si fort honoré. Il ne tardoit même guère à revenir, et il sembloit ne s'assujettir à une espèce d'alternative, que pour renouveler plus souvent la frayeur qu'il causoit à son arrivée, et les tourmens qui accompagnoient sa sortie. Ses fréquentes et longues visites allèrent si loin, que ce misérable Indien se trouva absolument hors d'état de prendre soin de sa famille, qui ne pouvoit pourtant se passer de lui. Ses parens consternés allèrent à plusieurs temples pour prier les faux-dieux d'arrêter, ou du moins d'adoucir les violences du malin esprit; mais ces prétendues divinités s'accordoient trop bien avec le démon, contre lequel on imploroit leur secours, pour rien faire à son désavantage : on n'obtint donc rien de ce qu'on demandoit; le démon même en devint plus furieux, et continua comme auparavant de rendre ses oracles par la bouche de son ancien hôte, avec cette différence qu'il le tourmentoit bien plus violemment, et qu'il fit enfin appréhender que le pauvre homme n'en mourût.

Les choses étant presque désespérées, on crut qu'il n'y avoit plus d'autre remède que de s'adresser à celui-là même qui faisoit tout le mal. On s'imagina qu'il voudroit bien rendre un oracle en faveur d'un malheureux par le moyen duquel il en rendoit tant d'autres. On l'interrogea donc un samedi au soir, pour savoir s'il ne se retireroit point, et ce qu'il exigeoit pour diminuer le nombre de ses visites et pour en adoucir la rigueur. L'oracle répondit en peu de mots que si le lundi suivant on menoit le malade à Changandi, il ne seroit plus tourmenté, et ne recevroit plus de ses visites.

On ne manqua pas d'exécuter ses ordres, dans l'espérance qu'on avoit de voir ce malheureux soulagé. On le porta à Changandi la veille du jour marqué par le démon; mais il y fut plus tourmenté

que jamais : on l'entendoit pousser des cris affreux, comme un homme qui souffre les plus cruels tourmens ; cependant rien ne paroissoit à l'extérieur, et on se consoloit sur ce que le temps marqué par l'oracle n'étoit pas encore arrivé. Enfin, le lundi étant venu, l'oracle s'accomplit à la lettre, mais d'une manière bien différente de celle à quoi l'on s'attendoit : le malade expira dans les plus horribles convulsions, après avoir jeté beaucoup de sang par le nez, par les oreilles et par la bouche ; ce qui est aux Indes le signe ordinaire d'une maladie et d'une mort causée par la possession. C'est ainsi que le démon justifia son oracle, par lequel il assuroit que ce malheureux cesseroit d'être malade et de recevoir de ses visites.

Il est aisé de s'imaginer combien les assistans furent effrayés d'un événement si tragique. Personne, je vous assure, ne s'avisa alors de soupçonner qu'il y eût de la fraude dans la possession de cet homme, et dans les oracles qu'il avoit rendus si long-temps. Je ne crois pas même que nos critiques les plus difficiles se persuadent qu'on puisse pousser la dissimulation jusque-là. Du moins la femme de ce malheureux n'en jugea pas de la sorte. Elle fut si frappée de la mort subite et violente de son mari, qu'elle abjura l'idolâtrie et le culte du démon, dont son époux avoit été la funeste victime ; elle se fit instruire au plutôt, et reçut le saint baptême à Calpaleam. C'est là que je l'ai moi-même confessée plusieurs fois, et que je lui ai fait souvent raconter cet événement en présence des idolâtres, et plus souvent encore en présence des Chrétiens qui se rendoient à notre église.

Je passe à d'autres choses sur lesquelles les démons sont très-souvent consultés dans les Indes. Ceux de tous les diseurs d'oracles en qui l'on a le plus de confiance sont, sans contredit, certains devins qui

se mêlent de découvrir les voleurs dont les vols sont secrets. Après avoir tenté toutes les voies ordinaires et naturelles, on a recours à celle-ci ; et par malheur pour ces pauvres idolâtres, le démon ne les sert que trop bien à leur gré. Il s'est passé de mon temps des choses étonnantes sur ce sujet. En voici une sur laquelle vous pouvez compter.

On avoit si subtilement et si secrètement volé des bijoux précieux au général d'armée de Maduré, que celui qui en étoit coupable sembloit être hors d'atteinte de tout soupçon. Aussi, quelque recherche qu'on fît du voleur, on ne put jamais en avoir la moindre connoissance. On consulta à Tichirapali un jeune homme qui étoit un des plus fameux devins du pays. Après avoir évoqué le démon, il dépeignit si bien l'auteur du vol, qu'on n'eut pas de peine à le reconnoître. Le malheureux qu'on n'avoit pas même soupçonné, tant on étoit éloigné de jeter les yeux sur lui, ne put tenir contre l'oracle ; il avoua son crime, et protesta qu'il n'y avoit rien de naturel dans la manière dont son vol avoit été découvert.

Quand plusieurs personnes deviennent suspectes d'un vol, et qu'on ne peut en convaincre aucune en particulier, voici le biais qu'on prend pour se déterminer. On écrit les noms de tous ceux qu'on soupçonne, sur des billets particuliers, et on les dispose en forme de cercle : on évoque ensuite le démon avec les cérémonies accoutumées, et on se retire après avoir fermé et couvert le cercle, de manière que personne ne puisse y toucher. On revient quelque temps après, on découvre le cercle, et celui dont le nom se trouve hors de rang est censé le seul coupable : cette espèce d'oracle a si souvent et si constamment servi aux Indes à decouvrir avec certitude un criminel entre plusieurs innocens, que cette unique preuve suffit pour faire le procès à un homme.

Il y a encore une autre manière par laquelle les

démons ont coutume de s'expliquer aux Indes ; c'est durant la nuit, et par le moyen des songes. Il est vrai que cette manière m'a paru plus sujette à la fourberie ; mais après tout, il s'y rencontre quelquefois des choses si surprenantes et des circonstances si singulières, qu'on ne peut douter que les démons n'y aient bonne part, et qu'ils n'instruisent en effet par cette voie, les prêtres des idoles qui ont soin de les évoquer.

Je vous rapporte peu d'exemples de tout ce que j'avance, non pas qu'ils soient rares aux Indes, et qu'il ne s'en trouve fort souvent d'incontestables ; mais la chose est si fort hors de doute dans le pays, qu'on ne pense pas même à les recueillir. Si, néanmoins, vous souhaitez un plus grand détail, je ne manquerai pas de vous satisfaire, dès que Dieu m'aura fait la grâce de me rendre à ma chrétienté de Maduré, après laquelle je soupire avec un ardeur que je ne puis vous exprimer.

Mais après tout, mon révérend père, quelle raison auroit-on de douter que les démons rendent des oracles aux Indes, tandis que nous avons des preuves si convaincantes, qu'ils y font une infinité de choses qui sont fort au-dessus du pouvoir des hommes ? On voit, par exemple, ceux qui évoquent les démons, soutenir seuls et sans appui un berceau de branches d'arbres coupées, et qui ne sont attachées ensemble par aucun endroit : d'autres élèvent en l'air une espèce de grand linceul, qui se tient étendu dans toute sa largeur ; ils prouvent par-là que le démon s'est véritablement communiqué à eux. Quelques-uns boivent, à la vue de tout le monde, de grands vases remplis de sang, qui contiennent plusieurs pintes de Paris, sans en recevoir la moindre incommodité.

Je sais de plus, par le témoignage d'un homme digne de foi, et sur lequel on peut s'appuyer solide-

ment, qu'il s'est trouvé par hasard dans une assemblée où il fut témoin du fait que je vais vous raconter. On avoit attaché, dans un endroit d'une petite chambre, un corps solide de la hauteur d'un homme, et on l'avoit tellement joint à la muraille, qu'il ne pouvoit en être séparé qu'avec de grands efforts : cependant, sans qu'on y touchât, et même sans qu'on s'en approchât, on le vit se détacher de lui-même, et s'avancer assez loin hors de l'endroit où il avoit été placé. Ajoutez à cela que le démon, semblable à lui-même dans tous les lieux et dans tous les temps, exige souvent de ceux qui l'évoquent les sacrifices les plus abominables, et les plus capables d'inspirer de l'horreur aux hommes, mais en même temps les plus propres à satisfaire sa malignité.

Que diroient enfin nos prétendus esprits forts d'Europe, c'est-à-dire, ces gens qu'une critique outrée rend incrédules sur les choses les plus avérées, quand ils ont intérêt de ne les pas croire ; que diroient-ils, dis-je, s'ils étoient, comme nous, les témoins de la cruelle tyrannie que les démons exercent sur les idolâtres des Indes ? Ces malins esprits leur mettent quelquefois la tête si bas, et leur font plier les bras et les jambes par derrière de telle sorte, que leur corps ressemble à une boule ; ce qui leur cause les plus cuisantes douleurs. En vain les porte-t-on aux temples des idoles pour y recevoir quelque soulagement ; ce n'est pas là qu'ils doivent s'attendre à le trouver ; nos églises et nos Chrétiens sont le seul secours qu'ils puissent opposer à une tyrannie si cruelle ; et ce remède, comme vous le verrez dans la suite, prouve d'une manière invincible quels sont les véritables auteurs des douleurs inconcevables que ces malheureux ont à souffrir.

Vous voyez que je me suis un peu écarté de la matière des oracles, qui fait le principal sujet de ma lettre : je ne crois pas cependant que cette dig

vous paroisse tout à fait inutile. Quand on sera bien convaincu que les démons ont sur les idolâtres un pouvoir qui ne peut leur être contesté, on en sera plus disposé à croire ce que j'ai déjà eu l'honneur de vous dire sur les oracles que les mêmes démons rendent parmi les Indiens; et je suis persuadé qu'un homme dont la foi est bien saine sur l'existence des démons, ne doit guère avoir de peine sur le dernier article.

Au reste, il ne s'agit pas ici de cavernes et de lieux souterrains, ni de fournir aux prêtres des idoles les trompettes du chevalier Morland pour grossir leur voix ou pour en multiplier le son. Ce n'est pas que les prêtres indiens ne soient assez trompeurs pour avoir imaginé tous les moyens capables de surprendre les peuples, et pour supposer de faux oracles au défaut de ceux que les démons leur auroient refusés: mais ils n'ont pas besoin de prendre cette peine, et je vous ai déjà fait remarquer que les démons ne leur sont que trop fidèles. Autant il est vrai que ces malins esprits rendent des oracles aux Indes, autant seroit-il ridicule de supposer en ce pays-ci, comme on l'a fait par rapport aux siècles passés, que ces oracles se rendissent par la bouche des statues. Vous avez démontré le peu de fondement de cette conjecture par les témoignages de l'antiquité, et par le ridicule même qui en est inséparable; mais, par rapport aux Indes, on a autant de témoins du contraire, qu'il y a d'idolâtres et même de Chrétiens dans tout le pays. Il est certain que depuis tant d'années que je demeure parmi ces peuples, je n'ai jamais entendu dire qu'aucune idole ait parlé: cependant je n'ai rien épargné pour m'instruire à fond de tout ce qui regarde les idoles et ceux qui les adorent.

Ce qu'il y a de plus convaincant, c'est que rien n'auroit été si aisé que d'imaginer cet expédient, si les démons n'eussent point eux-mêmes rendu les

oracles par la bouche des hommes. On voit dans les Indes des statues énormes par leur grosseur et par leur hauteur qui sont toutes creuses en dedans : ce sont celles qui sont à l'entrée des temples des païens. Il semble qu'elles soient faites exprès pour favoriser l'imposture des prêtres des idoles, s'ils avoient eu besoin d'y avoir recours. Mais, en vérité, cet appât seroit bien grossier, et j'ai peine à croire qu'aucun Indien s'y laissât tromper. Voici quelques exemples qui vous apprendront de quoi sont capables les prêtres des Indiens en matière d'imposture, mais qui vous convaincront en même temps qu'ils ont affaire à des gens qui ne sont pas aisément les dupes de leurs supercheries. Vous jugerez par-là que, puisque c'est une opinion si constante et si universelle aux Indes, que les démons y rendent des oracles, elle n'est certainement point établie sur la fourberie de quelques particuliers, ni sur la trop grande crédulité du commun du peuple.

Il y a quelques années qu'un roi de Tanjaour, fort affectionné aux idoles, sentit peu à peu refroidir son ancienne dévotion. Il étoit, avant ce temps-là, très-régulier à visiter tous les mois un temple fameux qu'on nomme *Manarcovil*. Il y faisoit de grosses aumônes aux prêtres de ce temple, et vous jugez qu'une dévotion si libérale ne pouvoit manquer d'être fort de leur goût. Mais, quelle désolation pour eux, quand ils s'aperçurent que le prince abandonnoit leur temple ! Je m'imagine qu'ils se seroient consolés plus aisément de sa désertion, si du moins il avoit envoyé les sommes qu'il avoit coutume de leur distribuer : le mal fut qu'ils se virent privés tout à la fois, et de l'honneur de voir le prince, et du profit qu'ils tiroient de ses visites. Sur cela les Brames s'assemblèrent ; et, comme la chose étoit de la dernière importance pour eux, ils délibérèrent long-temps le parti qu'ils avoient à

prendre. La question étoit d'engager le prince à visiter, selon son ancienne coutume, le temple de Manarcovil. S'ils étoient assez heureux que d'y réussir, ils ne doutoient point que les libéralités ne se fissent à l'ordinaire.

Voici donc le stratagème qu'ils imaginèrent. Ils firent courir le bruit partout le royaume que *Manar* (c'est le nom de l'idole), étoit extrêmement affligé, qu'on lui voyoit répandre de grosses larmes, et qu'il étoit important que le roi en fût instruit. L'affliction de leur dieu venoit, disoient-ils, du mépris que le prince sembloit faire de lui : que Manar l'avoit toujours aimé et protégé; qu'il se trouvoit cependant réduit à la triste nécessité de le punir de l'outrage qu'il en recevoit, et qu'un reste de tendresse lui arrachoit ces larmes qu'on lui voyoit répandre en abondance.

Le roi de Tanjaour, bon païen et superstitieux à l'excès, fut effrayé de cette nouvelle. Il se crut perdu sans ressource, s'il n'essayoit de calmer au plutôt la colère du dieu Manar. Il alla donc au temple, suivi d'une grande foule de ses courtisans; il se prosterna devant l'idole, et voyant qu'effectivement elle versoit des pleurs, il conjura le dieu de lui pardonner son oubli, et lui promit de réparer avec usure le tort que sa négligence pouvoit avoir fait à son culte dans l'esprit de ses sujets. Pour accomplir sa parole, il s'y prit de la manière du monde la plus capable de satisfaire les Brames : il leur fit distribuer sur le champ mille écus qu'il avoit apportés à cette intention. Le pauvre prince ne s'avisoit pas même de soupçonner la moindre fourberie de la part des Brames; la statue étoit entièrement séparée de la muraille, et placée sur un piédestal; c'étoit pour le prince une démonstration de la vérité de ce prodige, et selon lui les Brames étoient les plus honnêtes gens du monde. Mais les officiers qui étoient à la

suite du prince, ne furent pas tout à fait si crédules. Un entr'autres s'approcha du roi comme il sortoit du temple, et lui dit qu'il y avoit quelque chose de si extraordinaire dans cet événement, qu'il y soupçonnoit de la supercherie. Le prince s'emporta d'abord contre l'officier, et regarda un pareil doute comme une impiété détestable; cependant à force de lui répéter la même chose, l'officier obtint la permission qu'il demandoit avec instance, d'examiner de près la statue. Il rentre sur le champ dans le temple; il place des gardes à la porte, et prend avec lui quelques soldats de confiance. Il fait donc enlever la statue d'une espèce d'autel sur lequel elle étoit placée, il l'examine avec soin de tous côtés; mais il fut étrangement surpris de ne trouver rien qui appuyât ses conjectures. Il s'étoit imaginé qu'il y avoit un petit canal de plomb qui passoit de dessus l'autel dans le corps de la statue, et que par ce moyen on y seringuoit de l'eau, qui couloit ensuite par les yeux. Il ne trouva rien de semblable; mais comme il s'étoit si fort avancé, il fit de nouvelles recherches, et découvrit enfin, par une petite ligne presque imperceptible, l'union de la partie supérieure de la tête avec la partie inférieure; il sépara avec violence ces deux morceaux, et trouva dans la capacité du crâne un peu de coton trempé dans de l'eau, qui tomboit goutte à goutte dans les yeux de l'idole.

Quelle joie pour l'officier d'avoir enfin rencontré ce qu'il cherchoit! Mais quelle surprise pour le prince, quand on lui fit voir de ses propres yeux l'imposture des Brames qui l'avoient ainsi trompé! il entra dans la plus furieuse colère, et châtia à l'instant ces fourbes. Il commença par se faire rendre la somme qu'il avoit donnée, et condamna les Brames à mille écus d'amende. Il faudroit connoître combien ces sortes de gens sont attachés à l'argent, pour juger de la grandeur de cette peine. Une si g

amende leur fut sans comparaison plus insupportable que les plus rigoureux supplices.

S'imaginera-t-on aisément que des gens capables d'une fourberie de cette nature, n'eussent point inventé le secret de parler par la bouche de leurs idoles, la chose étant aussi facile que je vous l'ai montré, s'ils avoient cru pouvoir prendre à ce piége les gentils qui consultent les oracles, ou si ces oracles ne se rendoient pas constamment aux Indes, non par l'organe des statues, mais par la bouche des prêtres que le démon fait entrer dans une espèce de fureur et d'enthousiasme, ou même par la bouche de quelqu'un de ceux qui assistent au sacrifice, et qui se trouvent quelquefois, malgré qu'ils en aient, beaucoup plus habiles dans l'art de deviner qu'ils ne souhaiteroient de l'être?

Ce que je vous dis sur la manière dont les oracles se rendent aux Indes, est si constant dans le pays, que dès qu'un oracle est prononcé par quelqu'autre voie que ce puisse être, dès-lors on y soupçonne de la fraude et de la supercherie.

Deux marchands, racontent nos Indiens, avoient enterré de concert, dans un endroit fort caché, un trésor qui leur étoit commun; le trésor fut cependant enlevé; celui des deux qui avoit fait le coup, étoit le plus hardi à se déclarer innocent, et à traiter son associé d'infidèle et de voleur. Il alla même jusqu'à protester qu'il prouveroit son innocence par l'oracle d'un Dieu célèbre, que les Indiens adorent sous un certain arbre. Au jour dont on étoit convenu, on fit les évocations accoutumées, et l'on s'attendoit que quelqu'un de l'assemblée seroit saisi du dieu ou du démon auquel on s'adressoit. Mais on fut bien surpris, lorsqu'on entendit sortir de l'arbre une voix, qui déclaroit innocent du vol celui qui en étoit l'auteur, et qui en chargeoit au contraire l'infortuné marchand qui n'en avoit pas même eu la pensée.

Mais parce que c'est une chose inouie aux Indes, que les oracles se rendent de cette manière, ceux qui étoient députés de la cour pour assister à cette cérémonie, ordonnèrent qu'avant de procéder contre l'accusé, on examineroit avec soin s'il n'y avoit point lieu de se défier de ce nouvel oracle. L'arbre étoit pourri en dedans, et sur cela, sans autre recherche, on jeta de la paille dans un trou de l'arbre, ensuite on y mit le feu, afin que la fumée, ou l'ardeur de la flamme obligeât l'oracle à parler un autre langage, supposé, comme on s'en doutoit, qu'il y eût quelqu'un de caché dans le tronc de l'arbre. L'expédient réussit; le malheureux qui ne s'étoit pas attendu à cette épreuve, ne jugea pas à propos de se laisser brûler; il cria de toute sa force qu'il alloit tout déclarer, et qu'on retirât le feu qui commençoit déjà à se faire vivement sentir. On eut pitié de lui, et la fourberie fut ainsi découverte.

Encore une fois, c'est une chose incontestable parmi les Indiens, que les arbres et les statues ne savent ni pleurer ni parler. Ce qui peut bien arriver quelquefois, c'est que les démons fassent mouvoir de petites idoles, quand les idolâtres le souhaitent avec empressement, et que pour l'obtenir, ils emploient les moyens nécessaires. Voici ce que les Chrétiens, qui ont eu autrefois de grandes habitudes avec les idolâtres, m'ont raconté sur cette espèce de prodige opéré par le démon.

Certains pénitens font des sacrifices sur le bord de l'eau avec beaucoup d'appareil; ils décrivent un cercle d'une ou de deux coudées de diamètre; autour de ce cercle ils placent leurs idoles, en sorte que leur situation répond aux huit rumbs de vent. Les païens croient que huit divinités inférieures président à ces huit endroits du monde, également éloignés les uns des autres. Ils invoquent ces fausses divinités, et il arrive de temps en temps que quelqu'une de ces

statues se remue à la vue de tous les assistans, et tourne dans l'endroit même où elle est placée sans que personne s'en approche. Cela se fait certainement de manière qu'on ne peut attribuer ce mouvement qu'à l'opération invisible du malin esprit.

Les Indiens qui font ces sortes de sacrifices, placent aussi quelquefois au centre du cercle dont je vous parle la statue de l'idole à laquelle ils veulent sacrifier. Ils se croient favorisés de leurs dieux, d'une façon toute singulière, si cette petite statue vient à se mouvoir d'elle-même. Souvent, après qu'ils ont employé toutes les oraisons sacriléges destinées à cette opération superstitieuse, les statues demeurent immobiles, et c'est alors un très-mauvais augure. Ce qui est certain, c'est qu'elles s'agitent quelquefois, et se mettent dans un assez grand mouvement. Je sais encore ce fait de personnes qu'on ne peut accuser d'être trop crédules en cette matière, et qui par-là n'en sont que plus dignes de foi.

Voilà, au reste, jusqu'où s'étend le pouvoir des démons sur cet article. Il est inouï que jamais l'esprit malin ait parlé par la bouche d'une idole, ni qu'un prêtre des Indiens ait mis en œuvre un pareil artifice. On n'en trouve aucune trace dans leurs livres; du moins puis-je assurer que je n'y ai jamais rien lu de semblable, quelque application que j'aie apportée à m'instruire de tout ce qui regarde le culte des idoles.

Je finis par ce qu'il y a, dans la matière que je traite, de plus intéressant et de plus glorieux pour notre sainte religion. Je parle du silence miraculeux des oracles dans les Indes à mesure que Jésus-Christ y est reconnu et adoré. Je dis plus encore, et puisque nous parlons du pouvoir des démons et de la victoire qu'a remportée sur eux la croix de Jésus-Christ, j'ajouterai que cette adorable croix, non-seulement ferme la bouche à ces oracles trompeurs, mais qu'elle est encore, dans ces pays infidèles, le seul rempart

qu'on puisse opposer avec succès à la tyrannie que ces maîtres cruels exercent sur leurs exclaves.

Je ne prétends pas dire que du moment que l'étendard de la croix fut levé dans les Indes, par les premiers missionnaires qui y ont planté la foi, on ait vu tout à coup cesser tous les oracles dans toutes les parties de l'Inde idolâtre, et que les démons, depuis ce moment, n'aient plus conservé aucun pouvoir sur les infidèles qui demeuroient dans leur infidélité: c'est en réfutant une supposition pareille de M. Van-Dale, que vous avez justifié à M. de Fontenelle l'opinion des anciens Pères de l'Eglise sur la cessation des oracles. Vous lui avez fait voir que les oracles du paganisme n'ont cessé qu'à mesure que la doctrine salutaire de l'évangile s'est répandue dans le monde; que cet événement miraculeux, pour n'être pas arrivé tout à coup et en un instant, n'en doit pas être moins attribué à la force toute puissante de Jésus-Christ, et que le silence des démons, aussi bien que la destruction de leur tyrannie, n'en est pas moins un effet de l'autorité qu'il a donnée aux Chrétiens de les chasser en son nom. C'est de ce pouvoir absolu de Jésus-Christ crucifié, et de ceux qui font profession de l'adorer, que je prétends vous donner une preuve subsistante par la simple exposition des merveilles dont nous avons le bonheur d'être témoins.

En effet, quand il arrive que quelques Chrétiens se trouvent par hasard dans ces assemblées tumultueuses, où le démon parle par la bouche de ceux dont il se saisit, il garde alors un profond silence, sans que les prières, les évocations, les sacrifices réitérés soient capables de le lui faire rompre. Ce qui est si commun dans les endroits de la mission de Maduré où nous avons des habitations, que les idolâtres, avant que de commencer leurs cérémonies sacriléges, ont grand soin d'examiner si quelque Chrétien ne se seroit point mêlé : tant ils

sont persuadés qu'un seul Chrétien confondu dans la foule, rendroit leur démon muet et impuissant. En voici quelques exemples.

Il y a peu d'années que dans une procession solennelle où l'on portoit en triomphe une des idoles de Maduré, le démon s'empara d'un des spectateurs. Dès qu'on eut aperçu dans lui les signes qui marquoient la présence de cet esprit, on s'approcha de lui en foule, pour être à portée d'entendre les oracles qu'il prononceroit. Un Chrétien passa par hasard dans cet endroit: il n'en fallut pas davantage pour imposer silence au démon: il cessa sur le champ de répondre à ceux qui l'interrogeoient sur le succès des choses à venir. Comme on vit que le démon s'obstinoit à ne plus parler, quelqu'un de la troupe dit qu'infailliblement il y avoit un Chrétien dans l'assemblée; on se mit en devoir de le chercher, mais celui-ci s'échappa, et vint en hâte se retirer à notre église.

Un de nos missionnaires allant dans une bourgade, s'arrêta dans une de ces salles qui sont sur les chemins pour la commodité des passans. Le père s'étoit retiré dans un coin de la salle: mais un des Chrétiens qui l'accompagnoient, s'aperçut que dans la rue voisine les habitans environnoient un homme obsédé par le démon, et que chacun interrogeoit l'oracle, pour savoir de lui plusieurs choses secrètes. Le Chrétien se mêla dans la foule, et le fit si adroitement, qu'il ne fut point aperçu de ceux mêmes dont il s'approcha le plus près. Il étoit absolument impossible qu'il eût été reconnu de celui dont le démon s'étoit saisi: mais le démon lui-même ressentit bientôt le pouvoir de ce nouveau venu: il cessa dès le moment même de parler; on eut beau lui promettre des sacrifices, on n'en put tirer une seule parole. Cependant le Chrétien se retira à peu près aussi secrètement qu'il étoit venu. Le démon alors délivré de la présence

d'un plus puissant que lui, se mit aussitôt à parler comme auparavant, et commença par déclarer à l'assemblée, que son silence avoit été causé par la présence d'un Chrétien, dont on ne s'étoit point aperçu, et qui pourtant s'étoit trouvé mêlé parmi eux.

Je ne finirois point, si je voulois raconter tout ce que je sais d'événemens semblables : ils confirment tous d'une manière invincible que le pouvoir des esprits de ténèbres ne peut tenir contre la puissance victorieuse que JÉSUS-CHRIST communique aux enfans de lumière, qui se font les disciples et les adorateurs de sa croix. Je puis dire seulement en général, conformément à une de vos remarques, que quelques-uns de nos Chrétiens des Indes, semblables en ce point comme en bien d'autres à ceux de la primitive Eglise, pourroient appeler en défi sur cet article, et mettre à cette épreuve les Indiens les plus entêtés de leurs oracles, et de toutes les superstitions du paganisme.

Mais ce n'est pas seulement en imposant silence aux oracles que se manifeste le pouvoir de la croix sur l'empire des démons; c'est encore, au moins avec autant d'éclat, par la vertu miraculeuse qu'elle a de forcer ces tyrans d'abandonner les malheureux dont ils s'emparent, et qu'ils tourmentent de la manière la plus cruelle. C'est là un second article dont les idolâtres et les Chrétiens conviennent sans difficulté; et le bruit est généralement répandu dans tout le pays, que le moyen sûr de chasser les démons et d'en être délivré, c'est d'embrasser la loi de Jésus-Christ.

L'expérience nous confirme tous les jours cette vérité d'une manière bien consolante pour nous, et bien glorieuse à notre sainte religion. En effet, ces hommes si maltraités par le démon, n'ont pas plutôt commencé à se faire instruire de nos saints mystères, qu'ils se sentent soulagés; et enfin au bout de quinze jours, ou d'un mois tout au plus, ils se trouv

entièrement délivrés et jouissent d'une parfaite santé.

Au reste, jugez combien il faut que cette opinion universelle soit fondée : car rien autre chose qu'une certitude infaillible de leur guérison, n'engageroit ces malheureux à avoir recours à un tel remède. Ce ne sont point ici de ces événemens qu'on puisse expliquer à son gré, en supposant de la mauvaise foi dans ceux qui se disent tourmentés, et guéris ensuite par la vertu toute puissante de notre sainte religion. Quand on est soi-même de bonne foi, et qu'on connoît le génie des Indiens, on n'est guère tenté de recourir à de pareilles suppositions. Les idolâtres et surtout ceux qui sont les plus dévots envers leurs idoles, et qui par la même raison sont plus sujets aux insultes du démon, ont d'étranges préjugés contre la religion chrétienne. Ils n'ont aucun avantage à espérer d'une fourberie de cette nature; ils n'ont rien à craindre des Chrétiens, et ils ont tout à redouter des infidèles; ils s'exposent à perdre leurs biens, à être méprisés dans leurs castes, à être mis en prison, à être maltraités de leurs compatriotes. Mais ces obstacles sont encore plus terribles à l'égard de ceux qui sont de castes où il y a peu de Chrétiens, et où par conséquent il leur seroit difficile et presque impossible, après cette démarche, de trouver des personnes qui voulussent s'allier à eux.

Cette dernière réflexion me paroît la plus considérable; mais il n'y a que ceux qui vivent parmi ces peuples, qui puissent en comprendre toute la force. Pour la concevoir en quelque manière, il faut supposer, ce qui est très-certain, qu'il n'y a point de nation où les parens aient un attachement si violent pour leurs enfans : la tendresse des pères et des mères passe à cet égard tout ce que nous pouvons imaginer. Elle consiste surtout à les établir, et à les marier avec avantage; mais il n'est point permis de con-

tracter aucune alliance hors de sa caste particulière. Ainsi embrasser le christianisme quand on est d'une caste où il y a peu de Chrétiens, c'est renoncer en quelque sorte à l'établissement de sa famille, et combattre par conséquent les sentimens les plus vifs et les plus naturels. Cependant les tourmens que le démon fait souffrir à ces malheureux sont si violens, qu'ils se trouvent forcés de passer par dessus ces considérations : ils viennent à nos églises, comme je vous l'ai dit, et ils y trouvent leur soulagement et leur guérison. Ce motif de crédibilité joint aux autres qu'on a grand soin de leur expliquer, et plus que tout cela la grâce victorieuse de Jésus-Christ les détache peu à peu de leurs anciennes superstitions, et leur fait embrasser cette loi sainte, qui leur procure de si grands avantages dès cette vie, et qui leur en promet d'infiniment plus grands pour l'éternité.

Ce ne sont point là, encore une fois, de ces événemens rares et dont on ne voie que peu d'exemples; c'est un miracle presque continuel, et qui se renouvelle tous les jours. J'ai baptisé une fois, dans l'espace d'un mois, quatre cents idolâtres, dont deux cents au moins avoient été tourmentés par le démon, et avoient été délivrés de sa persécution, en se faisant instruire de la doctrine chrétienne. Nous serions étonnés s'il ne venoit incessamment quelqu'un de ces malheureux chercher du secours dans nos églises; et je puis assurer, en mon particulier, avec toute sorte de sincérité, qu'il y en a presque toujours quelqu'un à Aour, qui est une de nos principales églises, et où j'ai demeuré plusieurs années. C'est là, et j'en ai été souvent le témoin, que les Chrétiens de tout âge, de tout sexe, de toute condition, chassent les démons, et délivrent les possédés par la seule invocation du nom de Jésus-Christ, par le signe de la croix, par l'eau bénite, et par les autres saintes pratiques qu'autorise la religion chrétienne,

et dont nos bons Indiens font certainement un meilleur usage, que ne font communément nos Chrétiens d'Europe; jusque-là même qu'ils contraignent souvent les démons de rendre malgré eux témoignage à la force toute puissante de JÉSUS-CHRIST, et qu'on voit tous les jours ces malheureux esprits avouer qu'ils sont cruellement tourmentés dans les enfers; que le même sort attend tous ceux qui les consultent; qu'enfin la seule voie d'éviter de si grands tourmens, est d'embrasser et de suivre la loi que prêchent les *Gouroux* (docteurs) des Chrétiens.

Aussi nos néophytes ont-ils un souverain mépris pour les démons, sur lesquels la qualité seule de Chrétien leur donne une si grande autorité. Ils leur insultent en présence des païens, et les défient, avec une généreuse confiance, de rien attenter sur leur personne, quand une fois ils sont armés du signe de notre rédemption. Néanmoins ce sont souvent ces mêmes Indiens qui ont été le plus cruellement maltraités par les malins esprits, et qui les redoutoient le plus, tandis qu'ils vivoient dans les ténèbres du paganisme.

J'ai souvent interrogé les plus fervens de nos Chrétiens, qui avoient été dans leur jeunesse les victimes de la fureur du démon, et qui lui avoient servi d'instrument pour rendre ses oracles. Ils m'ont avoué que le démon les maltraitoit avec tant de furie, qu'ils s'étonnoient de ce qu'ils n'en étoient pas morts. Ils n'ont jamais pu me rendre compte des réponses que le démon a rendues par leur bouche, ni de la manière dont les choses se passoient lorsqu'il étoit en possession de leur corps; alors ils étoient tellement hors d'eux-mêmes, qu'ils n'avoient aucun usage libre de leur raison ni de leurs sens, et qu'ils n'avoient aucune part à ce que le démon prononçoit et opéroit par eux.

Peut-être que des esprits prévenus ou incrédules ne jugeront pas à propos d'ajouter grande foi au témoignage de ces bons Indiens : mais moi qui connois à fond leur innocence et leur sincérité, moi qui suis le témoin et le dépositaire de leurs vertus, et qui ne puis les connoître sans les comparer aux fidèles des premiers siècles, je me ferois un grand scrupule de douter un seul moment de la validité des témoignages qu'ils me rendent. Ils croiroient faire un grand péché s'ils trompoient leur *Gourou* (père spirituel), et certainement ceux que j'ai interrogés sont d'une conscience si délicate, que la seule apparence du péché les jette dans des inquiétudes que nous avons quelquefois bien de la peine à calmer.

N'est-il pas bien consolant pour nous de voir renouveler sous nos yeux non-seulement la ferveur, mais encore les miracles de la primitive Eglise? Quel sujet de joie pour les personnes zélées qui s'intéressent à l'entretien des missionnaires et des fervens Chrétiens qui nous aident dans nos travaux apostoliques, d'apprendre que la gloire de la religion à laquelle ils contribuent par leurs libéralités, se répand avec tant d'éclat dans les pays infidèles! Je suis sûr que personne n'y prend plus d'intérêt que vous, mon révérend père, et que vous me saurez gré de vous avoir fait le récit des victoires que notre sainte religion remporte dans les Indes sur les puissances de l'enfer. Vous avez trop heureusement travaillé à assurer ce triomphe à la croix de Jésus-Christ, pour n'être pas sensible à ce que j'ai l'honneur de vous en mander. Ce n'est là cependant qu'un essai que je perfectionnerai, si vous le souhaitez, quand je serai de retour aux Indes. Je suis avec beaucoup de respect, etc.

LETTRE

Du père Martin, missionnaire de la Compagnie de Jésus aux Indes, au père de Villette, de la même Compagnie.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

L'INTÉRÊT que vous prenez aux bénédictions que Dieu répand sur nos travaux, mérite bien que de notre côté nous prenions le soin de vous en instruire, et je me fais un devoir de seconder là-dessus votre inclination. Il me semble que je vous parlai, dans ma dernière lettre, du voyage que j'avois fait à la côte de Coromandel, et c'est là, si je ne me trompe, que finit ma relation. Il faut vous rendre compte maintenant de ce qui s'est passé de plus singulier depuis ce temps-là.

Ce fut la veille du mercredi des cendres que je partis de Coromandel pour retourner dans la mission qui m'a été destinée. Il étoit environ minuit quand je me trouvai avec mes disciples sur le bord d'une rivière qu'il fallut traverser. L'obscurité nous engagea dans un passage si profond, que nous pensâmes nous noyer; nous ne nous en serions jamais tirés, sans une protection particulière de Dieu.

C'est une nécessité de prendre le temps de la nuit pour s'éloigner des côtes habitées par les Européens; car si nous étions aperçus des gentils, ils ne manqueroient pas de nous reprocher que nous sommes *Pranguis*, et cette idée nous rendroit méprisables à leurs yeux, et leur inspireroit pour la religion une horreur qu'on ne pourroit jamais vaincre.

Après avoir marché quelque-temps, je passai le reste de la nuit dans une masure qui se trouvoit à l'entrée d'un village. Le froid qui m'avoit saisi au passage de la rivière me causa la fièvre, ce qui alarma fort les Chrétiens qui m'accompagnoient. J'aurois eu besoin d'un peu de feu, mais nous n'osâmes en allumer, de crainte d'attirer les gentils à notre cabane; car ils auroient bientôt conjecturé d'où je venois. Ainsi je me remis en chemin deux heures avant le jour, et je fis encore une longue traite, dont je fus extrêmement fatigué.

Le Seigneur avoit ses vues, en m'inspirant de marcher à si grandes journées. Sur le soir, nous vîmes paroître à notre droite quatre ou cinq personnes, qui avançoient vers nous à grands pas, dans le dessein de nous joindre. Nous crûmes d'abord que c'étoient des voleurs, car toutes ces campagnes en sont infestées; mais notre crainte se dissipa bientôt: ces bonnes gens étoient des Chrétiens, qui ne se pressoient si fort de m'atteindre, que pour me prier de venir préparer à la mort une femme chrétienne qui étoit à l'extrémité. Je me détournai de mon chemin afin de les suivre, et j'arrivai vers la fin du jour sur le bord d'un étang fort écarté; c'est là qu'ils avoient transporté la malade, parce qu'il y auroit eu du danger à entrer dans le village, dont les habitans sont presque tous idolâtres et ennemis du nom chrétien. Je fus extrêmement édifié des saintes dispositions de cette mourante. Après l'avoir confessée et disposée à bien mourir, je continuai ma route vers Couttour.

Il étoit environ midi quand j'y arrivai. J'y trouvai un Jésuite portugais, nommé le père Berthold, qui travaille dans cette mission avec un zèle bien au-dessus de ses forces. Il m'apprit de quel danger la Providence venoit de le délivrer. Il étoit allé de grand matin à son confessionnal; (c'est une cabane

couverte de paille, où il y a un petit treillis qui répond à la cour de l'église, et où les Chrétiens se rendent un à un pour se confesser). En secouant la peau de cerf sur laquelle nous avons coutume de nous asseoir, il en sortit un gros serpent de ceux qu'on appelle en portugais *Cobra-Capel*. Le venin en est fort subtil, et le père n'eût pas manqué d'en être mordu, s'il se fût assis sur cette peau sans l'avoir remuée auparavant. Les murailles de terre, dont nos pauvres maisons sont construites, nous attirent souvent de semblables hôtes, et nous exposent à tout moment à leurs morsures. Cette espèce de serpent est encore plus commune dans ces terres que dans les autres endroits de l'Inde, parce que les gentils s'imaginant que ces reptiles sont consacrés à un de leurs dieux, leur rendent un certain culte, et ont si grand soin de les conserver, qu'ils en nourrissent à la porte des temples et jusque dans leurs propres maisons. Ils leur donnent le nom de *nalla-pambou*, qui signifie *bon serpent;* car, disent-ils, il fait le bonheur des lieux qu'il habite. Cependant, tout bon [illegible], il ne laisse pas de porter la mort dans le sein même de ses adorateurs.

Le remède spécifique contre la morsure de ces serpens, et de quantité d'autres bêtes venimeuses qu'on trouve aux Indes, se nomme *veia-marondou*, c'est-à-dire, *le remède au venin*. Il est plus en usage parmi les Chrétiens que parmi les gentils; parce que ceux-ci recourent aussitôt aux invocations du démon, et à une infinité d'autres superstitions dont ils sont fort entêtés, au lieu que les Chrétiens n'ont recours qu'aux remèdes naturels, entre lesquels celui-ci tient le premier rang. On dit que c'est un *Joghi* (pénitent gentil), qui communiqua ce secret à un de nos premiers missionnaires, en reconnoissance d'un service important qu'il en avoit reçu.

Ce n'est pas seulement contre la morsure des serpens

serpens que les idolâtres emploient les pactes superstitieux, c'est presque dans toutes leurs maladies. Une des choses qui fait le plus de peine aux nouveaux fidèles, qui sont si fort mêlés parmi les gentils, c'est d'empêcher, quand ils sont malades, que leurs parens idolâtres n'emploient de semblables moyens. Il arrive quelquefois que, quand ils dorment ou qu'ils tombent en défaillance, on leur attache au bras, au cou, ou aux pieds, des figures et des écrits qui sont autant de signes de quelque pacte fait avec le démon. Dès que le malade revient à lui, ou qu'il s'éveille, il ne manque pas d'arracher ces caractères infâmes, et il aime mieux mourir que de recouvrer sa santé par des voies si criminelles. On en voit qui ne veulent pas même recevoir les remèdes naturels de la main des gentils, parce qu'ils y mêlent souvent des cérémonies superstitieuses.

Je ne m'arrêtai qu'un demi-jour à Couttour, et je repassai par la peuplade où, deux mois auparavant, dans mon voyage de Pondichery, j'avois baptisé deux enfans, et un adulte qui étoit sur le point d'expirer. J'espérois y recueillir des fruits abondans de la semence évangélique que j'avois jetée à mon passage : car j'avois appris que la sainte mort de cet homme nouvellement baptisé avoit touché plusieurs gentils, et qu'ils n'attendoient qu'un catéchiste pour se faire instruire et embrasser le christianisme; mais j'eus la douleur de me voir frustré d'une partie de mes espérances. L'ennemi du Père de famille avoit semé la zizanie dans ce petit champ; la plupart de leurs parens s'étoient soulevés contre eux, et en avoient séduit plusieurs; de trente-trois personnes qui s'étoient déclarées pour Jésus-Christ, je n'en trouvai que dix-sept qui eussent résisté à la persécution de leurs proches. A la vérité presque tous s'assemblèrent autour de moi; mais à leur air

et à leur contenance, je démêlai sans peine ceux qui étoient demeurés constans, d'avec ceux qui avoient été infidèles à la grâce; je reprochai aux uns leur lâcheté, et j'encourageai les autres. Quatre ou cinq des plus fervens m'accompagnèrent jusqu'à une peuplade voisine appelée *Kokeri*. J'y trouvai le père Antoine Dias occupé à entendre les confessions des fidèles qui s'étoient rendus en foule à son église. J'eus la consolation d'aider ce zélé missionnaire, et nous ne fûmes libres l'un et l'autre que bien avant dans la nuit.

La première personne que je confessai fut une veuve âgée d'environ soixante ans. Sa confession finie, elle me tira un peu à l'écart, et développant un linge, elle y prit vingt fanons qu'elle mit à mes pieds, (car c'est la manière respectueuse dont les Chrétiens de cette nouvelle Eglise font leurs offrandes.) « Comme je n'ai guère de temps à vivre, me dit-» elle, je vous prie de recevoir cette somme (c'est » environ deux écus), afin de faire prier Dieu pour » moi après ma mort. » Je lui répondis que nous adressions continuellement à Dieu des prières pour la sanctification des fidèles, et que quand quelqu'un venoit à mourir, nous avions soin de redoubler nos vœux et d'offrir le saint sacrifice de l'autel pour son salut; mais que nous ne pouvions recevoir d'argent à cette intention. « Je ne serai pas contente, » reprit cette sainte veuve, que vous n'acceptiez ce » que je vous offre, ou du moins que vous ne dé-» terminiez à quelle bonne œuvre je dois l'appli-» quer. » Comme elle me pressoit fort, je lui fis faire attention à la pauvreté extrême de l'église où nous étions. « Ah ! me dit-elle toute transportée de joie, » que vous me faites plaisir ! non-seulement je con-» sacre les vingt fanons à l'embellissement de l'église, » mais j'y destine encore tout ce que désormais je » pourrai recueillir de mon travail. » Une libéralité

si extraordinaire nous surprit, et elle doit surprendre tous ceux qui sont instruits comme nous de l'indigence de ces peuples, des impôts dont ils sont accablés, et de l'attachement naturel qu'ils ont à l'argent.

Cette action me rappelle le souvenir d'une autre qui n'est pas moins édifiante. Dans un temps où l'on étoit menacé d'une famine générale, un bon néophyte vint trouver le père Bouchet, et mit à ses pieds cinq fanons. Le père refusa d'abord son offrande, apportant pour raison que, durant la cherté où l'on se trouvoit, il étoit difficile qu'il ne fût dans le besoin. « Il est vrai, répondit ce fervent néophyte, » avec une foi digne des premiers siècles; il est » vrai que ces cinq fanons sont toutes mes richesses, » et que la disette qui augmente chaque jour me » réduit à la dernière extrémité; mais c'est pour » cela même que je fais présent à l'Eglise du peu » que je possède; Dieu devient mon débiteur, ne » me payera-t-il pas au centuple? » Le missionnaire ne put retenir ses larmes à la vue d'une si vive confiance en Dieu. Il reçut son aumône de peur d'affoiblir sa foi; mais ce ne fut qu'à condition qu'il viendroit le trouver dès qu'il manqueroit des choses nécessaires à sa subsistance.

Comme le temps me pressoit de me rendre à Counampaty, qui étoit le lieu de ma nouvelle mission, je me séparai du père Dias bien plutôt que je n'eusse voulu; je fis tant de diligence, que j'arrivai le lendemain d'assez bonne heure sur les bords du Coloran. C'est en certains temps de l'année un des plus gros fleuves et des plus rapides que l'on voie; mais en d'autres, à peine mérite-t-il le nom de ruisseau. Lorsque je le passai, on ne parloit que de la célèbre victoire que le *Talavai* (prince de Tichirapaly) venoit de remporter sur les troupes du roi de Tanjaour, et qui pensa causer la disgrâce du premier minist

de ce prince, un des plus crûels persécuteurs de notre sainte religion. La manière dont ce ministre se tira du danger où il étoit vous fera connoître son caractère, et ce que nous devons craindre d'un ennemi si adroit. Voici comme on me raconta la chose.

Le Talavai s'étoit campé sur la rive septentrionale du fleuve, pour mettre son royaume à couvert de l'armée de Tanjaour, qui faisoit de grands ravages dans tout le pays; mais quelque effort qu'il fît, il ne put arrêter les incursions d'un ennemi dont la cavalerie étoit beaucoup plus nombreuse que la sienne. Il crut que le plus sûr pour lui étoit de faire diversion. Sur le champ, il prit le dessein de repasser le fleuve qui avoit fort baissé, afin d'aller ensuite porter la consternation jusque dans le royaume de Tanjaour. Il exécuta ce projet si secrètement, que les ennemis ne s'aperçurent de son passage, que lorsqu'ils virent ses troupes dépliées sur l'autre bord de la rivière, et prêtes à pénétrer dans le cœur du royaume, qui étoit resté sans défense. Ce passage imprévu les déconcerta. Il ne leur restoit d'autre ressource que de passer aussi la rivière pour venir au secours de leur pays; ce fut en effet le parti auquel ils se déterminèrent; mais ils choisirent mal le gué, et d'ailleurs les pluies qui récemment étoient tombées sur les montagnes de Malabar où ce fleuve prend sa source, le grossirent de telle sorte au temps que ceux de Tanjaour tentoient le passage, que plusieurs fantassins et quelques cavaliers furent emportés par le courant. Le Talavai qui s'aperçut de leur désordre, vint fondre sur eux, et n'eut pas de peine à les rompre. Ce fut moins un combat qu'une fuite, et la déroute fut générale : enfin une victoire si complète fut suivie du ravage de la plus grande partie du royaume de Tanjaour.

Le Roi, outré de se voir vaincu par un peuple accoutumé à recevoir ses lois, entra dans de grands

soupçons de l'infidélité ou de la négligence de son premier ministre Balogi, ou comme d'autres l'appellent, *Vagogi-Pandiden*. Les grands qui le haïssoient et qui avoient conjuré sa perte, appuyèrent fortement ce soupçon, et firent retomber sur lui le succès infortuné de cette guerre; mais Balogi, sans s'effrayer des complots qui se tramoient contre lui, alla secrètement trouver le Roi. « Prince, lui » dit-il d'un ton assuré, je porterai moi-même ma » tête sur un échafaud, si dans huit jours je ne » conclus la paix avec vos ennemis. » Le terme qu'il assignoit étoit court, et le Roi le lui accorda.

Cet adroit ministre envoya aussitôt ses secrétaires chez les principaux marchands de la ville et des environs; il ordonna à chacun d'eux de lui prêter une somme considérable, sous peine de confiscation de tous leurs biens; il tira tout ce qu'il put d'argent de ses parens et de ses amis; il détourna même une grosse somme du trésor royal; enfin, en moins de quatre jours il amassa près de cinq cent mille écus, qu'à l'instant il employa à se concilier la reine de Tichirapaly, à corrompre la plupart de ceux qui composoient son conseil, et surtout à mettre dans son parti le père du Talavai, homme avide d'argent au-delà de tout ce qu'on peut imaginer. Il fit si bien, qu'avant les huit jours expirés, sans que le Talavai même en eût connoissance, la paix fut conclue dans Tichirapaly avec le roi de Tanjaour. C'est ainsi que le vaincu donna la loi au victorieux, et que le ministre rentra dans les premières faveurs de son prince; son pouvoir devint plus absolu que jamais. Il n'en usa dans la suite que pour renverser la fortune de presque tous les grands du royaume, et pour faire souffrir aux Chrétiens une cruelle persécution dont je vous ferai une autre fois le récit.

Après bien des fatigues, j'arrivai enfin à Counampaty. C'étoit autrefois une des plus florissantes Eglises

de la mission : mais elle a été presque tout à fait ruinée par les guerres continuelles et par les différens troubles survenus entre les divers seigneurs qui habitent ces bois. Il y a trois ans que le père Simon Carvalho prend soin de cette Eglise, et, malgré la foiblesse de sa santé, il y a fait des fruits extraordinaires. La première année il baptisa plus de sept cent soixante personnes; la seconde, il en baptisa mille; et la troisième, il en baptisa douze cent quarante.

Les incommodités presque continuelles de ce missionnaire obligèrent enfin les supérieurs à lui procurer du soulagement; ils l'envoyèrent à Aour pour y aider le père Bouchet, que de longues fatigues avoient épuisé. Un travail ainsi partagé ne suffisoit pas à leur zèle : le père Carvalho, après de fortes instances, obtint la permission d'aller fonder de nouvelles églises dans la partie occidentale du royaume de Maduré, le long des montagnes qui séparent ce royaume d'avec celui de Maissour. L'air y est empesté, et l'on y manque de presque toutes les choses nécessaires à la vie. Cependant ce père y a déjà fondé deux églises, l'une dans la grande peuplade nommée *Totiam*, l'autre dans la ville de *Tourcour*, capitale des états d'un prince nommé *Leretti*.

Ce fut vers la mi-carême que je pris possession de l'église de Counampaty. Quoique cette peuplade soit fort petite, les seigneurs y sont néanmoins très-puissans, et se sont rendus de tout temps redoutables aux princes d'alentour. Comme ils sont voleurs de profession, ils font des excursions nocturnes, et pillent tous les pays circonvoisins. Cependant quelque éloignés qu'ils soient du royaume de Dieu par des engagemens si criminels, ils ne laissent pas d'affectionner les missionnaires. C'est d'eux que nous tenons le terrain où l'église est bâtie. La peuplade ne peut guère être insultée, parce qu'elle est environnée

d'un bois très-épais : il n'y a qu'une avenue fort étroite, fermée par quatre ou cinq portes en forme de claies, qu'il seroit difficile de forcer, si elles étoient défendues par des soldats. Celui qui en est aujourd'hui seigneur, a perdu, par son peu de conduite et par ses débauches, la plus grande partie des biens que ses ancêtres lui ont laissés ; mais il a conservé le respect et l'affection qu'ils lui ont inspirés pour les missionnaires.

Comme il faut traverser quatre ou cinq lieues de bois pour venir à Counampaty, ce dangereux trajet sert quelquefois aux néophytes moins fervens, de raison ou de prétexte pour se dispenser de se rendre à l'église aux jours marqués. Et quoique, pour se mettre à couvert de toute insulte, ils n'aient qu'à déclarer qu'ils vont faire leur prière à l'église du vrai Dieu, et rendre visite aux *Souamis* (les missionnaires), le moindre accident qui arrive à quelqu'un d'eux, suffit pour jeter l'épouvante parmi les autres.

C'est ce qui a déterminé le père Simon Carvalho à bâtir une église dans un lieu plus proche de Tanjaour, où l'on pût venir par un pays découvert, qui ne fût ni des dépendances de ce prince, ni exposé aux irruptions des voleurs. L'endroit qui lui a paru le plus propre à élever cette église, est au-delà du fleuve, assez près d'une peuplade nommée *Elacourrichi*, et à l'entrée d'un bois qui appartient au prince d'Ariélour, autrement dit *Naynar*.

Le père avoit déjà obtenu du prince la permission d'y faire défricher un certain espace de bois ; je fis continuer l'ouvrage dès le lendemain de mon arrivée, dans le dessein de m'y rendre après les fêtes de Pâques, et d'y rester jusqu'à la mi-juin, qui est le temps où la rivière commence à se former et à grossir par les pluies qui tombent alors sur les montagnes de Malabar. Ainsi, mon district est composé des terres de trois différens princes : de Maduré, de

Tanjaour et du Naynar. L'on n'y compte guère moins de trente mille Chrétiens. Comme l'étendue en est fort vaste, il est rare qu'il ne s'y élève souvent des persécutions : aussi quand je pris possession de cette église, elle en avoit à souffrir en deux endroits différens, et étoit fort menacée dans un troisième.

Le premier de ces deux endroits étoit la province de Chondanarou. Les principaux du pays, animés contre les fidèles, dont ils voyoient croître le nombre chaque jour, conjurèrent leur perte : ils en prirent plusieurs; ils en bâtonnèrent quelques-uns, et s'engagèrent tous par un écrit qu'ils signèrent, à ne souffrir plus qu'aucun de la contrée embrassât le christianisme. De plus, ils réglèrent que ceux qui l'avoient déjà embrassé, renonceroient à la foi, ou seroient chassés des peuplades. Ils songeoient même à démolir l'église. Mais le chef de la peuplade, qui est Chrétien, s'opposa fortement à une entreprise qui tendoit à l'entière destruction de cette chrétienté naissante. Il employa si à propos le crédit de ses proches et de ses amis, de ceux mêmes qui étoient idolâtres, qu'il ramena peu à peu les esprits à des conseils modérés.

Le catéchiste du lieu, qui avoit la réputation d'habile médecin, et qui par-là s'étoit rendu nécessaire à toute la contrée, eut le courage d'aller lui-même trouver nos ennemis, et de leur représenter vivement qu'il étoit injuste de persécuter une loi dont les maximes étoient si saintes et si conformes à la droite raison : qu'elle enseignoit à ne faire tort à personne, à faire du bien à tout le monde, même à ceux qui nous font du mal; à reconnoître et à servir le véritable Dieu, à obéir aux princes, aux parens, aux maîtres et à tous ceux qui sont revêtus de quelque autorité.

Ces hommes excités par la haine qu'ils portoient à notre sainte foi, lui firent une réponse qui n'étoit

peut-être jamais sortie de la bouche des gentils les plus brutaux et les plus barbares. « C'est, dirent-ils, » parce que cette loi est sainte, que nous la haïs- » sons et que nous voulons la détruire. Si elle nous » permettoit de voler impunément; si elle nous dis- » pensoit de payer le tribut que le roi exige; si elle » nous apprenoit à tirer vengeance de nos ennemis, » et à satisfaire nos passions sans être exposés aux » suites de la débauche, nous l'embrasserions avec » joie : mais puisqu'elle met un frein si rigoureux » à nos désirs, c'est pour cela même que nous la » rejetons, et que nous vous ordonnons à vous ca- » téchiste, de sortir au plutôt de la province. J'en » sors, dit le catéchiste, puisque vous m'y forcez, » mais cherchez un médecin qui prenne soin de » vous, et qui vous guérisse de vos maladies, comme » je l'ai fait si souvent. »

Cette persécution s'étant élevée à l'insçu du gouverneur de la province, je l'envoyai aussitôt visiter par un de mes catéchistes, et cette honnêteté fut soutenue de quelques présens, selon la coutume du pays. Le catéchiste sut si bien s'insinuer dans l'esprit du gouverneur, qu'il fut ordonné sur le champ qu'on laisseroit à tous les peuples la liberté d'embrasser une loi qui ne commandoit que des choses justes et saintes. Quelque précis que fussent ces ordres, il n'y eut jamais moyen de faire casser l'acte que nos ennemis avoient passé entr'eux. On en demeura là de peur de les aigrir, et nous nous contentâmes d'avoir mis le gouverneur dans nos intérêts.

Cette épreuve, au reste, n'a servi qu'à faire éclater davantage la fermeté de nos néophytes; un d'eux s'est signalé par une constance vraiment chrétienne. On l'a fouetté cruellement à diverses reprises; on lui a serré étroitement les doigts avec des cordes, et brûlé les bras en y appliquant des torches ardentes, sans que ces divers supplices aient pu le faire

chanceler un instant dans sa foi. J'ai vu moi-même les cicatrices de tant de plaies, que cet illustre néophyte a eu l'honneur de recevoir pour Jésus-Christ.

Ce fut principalement sur un des plus anciens Chrétiens que les gentils déployèrent toute leur rage : il étoit habile sculpteur. Les gentils l'avoient souvent pressé de travailler aux chars de triomphe destinés à porter leurs idoles ; mais ils ne purent vaincre sa résistance. Ils dissimulèrent quelque temps, parce qu'ils avoient besoin de lui pour d'autres ouvrages. Enfin, la fureur l'emportant sur toute autre considération, ils le saisirent, le maltraitèrent, pillèrent sa maison, ravagèrent ses terres, et le chassèrent honteusement de sa peuplade. Il en sortit plein de joie, trop heureux, disoit-il, de tout perdre et de tout souffrir pour Jésus-Christ. Il se retira dans la province voisine, où un homme riche, qui connoissoit son habileté, le recueillit dans sa maison, et l'occupa à divers ouvrages.

Dans la suite, ceux mêmes dont il avoit été si indignement traité le firent prier d'oublier les insultes passées, et de retourner parmi ses concitoyens dont il seroit reçu avec honneur. Je l'envoyai chercher moi-même, et l'exhortai à rentrer au plutôt en possession de ses biens ; mais je fus extraordinairement surpris et encore plus édifié de sa réponse. « Nos ennemis, me dit-il, m'ont rendu service en voulant » me nuire. Si je fusse demeuré dans mon pays, » peut-être n'aurois-je pu me défendre de travailler » à leurs idoles et à leurs chars de triomphe. Hélas ! » il ne faudroit qu'un instant où l'espérance du gain » et la crainte des mauvais traitemens me feroient » céder à leurs instances. Maintenant je n'ai plus » rien à perdre, puisque je ne possède rien. Je gagnerai ma vie à la sueur de mon front : si le maître » que je sers veut m'employer à des ouvrages défendus, je puis me retirer ailleurs ; au lieu que si

» je rentre dans les biens dont on m'a dépouillé,
» puis-je compter sur moi-même? Que sais-je si
» j'aurai toujours le même courage que je me sens à
» présent? La paix dont je jouis m'est plus précieuse
» que tout ce que j'ai perdu. »

Un désintéressement si parfait détermina un lâche Chrétien qui en fut témoin, à se déclarer plus ouvertement pour la religion qu'il n'avoit fait jusqu'alors. C'étoit le chef d'un petit village. Tous ceux qui y possèdent quelque fonds de terre, lui paient tous les ans un certain droit. Ces redevances l'obligent de son côté à donner chaque année un festin à ses compatriotes. On accompagne ce festin de cérémonies qui tiennent fort de la superstition païenne. Il y en a une entr'autres aussi infâme qu'elle est risible. Celui qui donne le festin est obligé, sur la fin du repas, de se barbouiller tout le corps d'une manière bizarre, de prendre en main la peau du mouton qui a été servi, de courir après les conviés, et de les frapper de cette peau en poussant des cris aigus, comme feroit un homme en fureur et agité d'un esprit étranger. Il doit ensuite parcourir toutes les maisons de la peuplade, y faire mille gestes ridicules, et y affecter une infinité de postures lascives et indécentes. Les femmes qui se tiennent à leur porte pour être témoins de ce spectacle, souffrent sans nulle pudeur ces bouffonneries infâmes: elles le saluent même comme une divinité, s'imaginant qu'un de leurs dieux s'empare de lui, et le force à faire toutes ces grimaces, et à prendre toutes ces postures extravagantes. Telles sont les cérémonies de ce repas solennel.

Le Chrétien dont je parle n'eut jamais part à des actions si éloignées de la retenue et de la modestie chrétienne. Il se contentoit de donner le festin où il ne se glissoit rien de superstitieux, après quoi il se retiroit pour ne pas participer aux criminelles folies

des idolâtres. Un autre étoit substitué à sa place par l'assemblée, qui se chargeoit de la conclusion du festin, en faisant les cérémonies insensées que je viens de décrire. Mais quelques ennemis des Chrétiens s'avisèrent de lui intenter procès, prétendant qu'il étoit déchu de ses droits, puisqu'il n'accomplissoit pas les cérémonies inséparables du festin. Il étoit à craindre qu'il ne succombât à une tentation si délicate. En effet, il s'efforça de me persuader qu'il n'y avoit point de mal à se barbouiller, à courir çà et là armé de la peau de mouton, à parcourir les maisons du village, à se mettre dans quelque posture grotesque, pourvu qu'il n'y mêlât rien d'indécent. « Où » est le crime, poursuivit-il, si je déclare d'abord » que je fais toutes ces choses par pur divertissement, » que je ne suis point animé de l'esprit de leur dieu, » et que je renonce à toutes les révérences et à tout » le culte qu'on me rendra ? »

C'est ainsi que ce pauvre homme cherchoit à s'abuser lui-même ; mais je le détrompai ; je lui fis sentir qu'il deviendroit véritablement l'auteur de tous les actes d'idolâtrie que les gentils commettroient à son égard ; qu'il se rendroit coupable de toutes les superstitions auxquelles il donneroit lieu par ses bouffonneries affectées ; enfin, que s'il n'y avoit point d'autre moyen de maintenir ses droits et ses prééminences dans le village, il devoit absolument y renoncer ; qu'autrement je ne le reconnoissois plus pour enfant de Dieu, ni pour mon disciple.

Je m'aperçus à son air que mes raisons et mes menaces n'auroient fait qu'une légère impression sur son esprit, si elles n'avoient été soutenues de l'exemple du fervent chrétien dont j'ai parlé plus haut. Il rougit enfin de sa lâcheté. Après avoir combattu les divers mouvemens qui s'élevoient au fond de son cœur, il se jeta à mes pieds, il les embrassa avec larmes ; il protesta à haute voix que quand même les gentils

voudroient le dispenser de ces cérémonies si contraires à la foi et aux bonnes mœurs, il renonçoit dès maintenant à tous les droits et à tous les avantages qu'il avoit possédés jusqu'alors. Il faut connoître quel est l'attachement de ces peuples pour ces sortes de droits, afin de bien juger de la violence que ce Chrétien a dû se faire en cette rencontre.

Ce fut le gouverneur d'une peuplade qu'on nomme Chitrakuri, qui excita la seconde persécution. Il y avoit peu d'années que le christianisme s'y étoit établi d'une manière assez extraordinaire. La femme d'un orfèvre, nommée *Mouttaï* (c'est-à-dire *Marguerite*), qui s'étoit convertie à la foi, avoit aussi converti son mari. Ils s'animoient l'un l'autre à augmenter le nombre des fidèles, lui parmi les hommes, et elle parmi les femmes; leur exemple et leurs discours en avoient déjà gagné à Jésus-Christ plus de quarante en moins de deux ans. La femme surtout donnoit des marques d'un zèle qui égaloit celui de nos catéchistes. Elle avoit engagé son mari à transcrire les prières qui se récitent tous les dimanches dans nos églises : cette petite chrétienté s'assembloit dans la maison de l'orfèvre, où l'on avoit dressé une chapelle : ils y faisoient leurs prières, et écoutoient attentivement les instructions de ce fervent Chrétien.

Mouttaï avoit trouvé entrée dans presque toutes les maisons de la peuplade, par le moyen de certains remèdes qu'elle distribuoit aux malades avec un succès, qui certainement ne venoit ni de son habileté ni de son expérience. Elle s'attachoit par là tous les cœurs, et faisoit goûter à des familles entières les vérités saintes de notre religion. Un jour, ayant engagé plusieurs de ces familles à se convertir à Jésus-Christ, et leur ayant enseigné elle-même les prières des Chrétiens, elle fit venir un catéchiste nommé *Reïapen* (c'est-à-dire *Pierre*), pour les instruire parfaitement de nos mystères. Ce catéchiste s'ac-

quitta d'abord de ses fonctions avec plus de zèle que de prudence. Le gouverneur, informé de ce qui se passoit, envoya chercher Reïapen, et lui demanda tout en colère, pourquoi il venoit séduire les peuples, et leur enseigner sans sa permission une religion étrangère. Je ne me souviens point quelle fut sa réponse, mais elle déplut au gouverneur, et il fit signe à ses gens de maltraiter le catéchiste.

On lui donna d'abord quelques coups, qu'il souffrit avec une patience invincible; mais comme on vouloit lui ôter le toupeti (c'est une pièce de toile dont les Indiens s'entourent le milieu du corps), il poussa si rudement celui qui lui vouloit faire cet outrage, qu'il le mit par terre. A l'instant les soldats se jetèrent sur lui avec fureur, le dépouillèrent de ses habits, le chargèrent de coups, le traînèrent par les cheveux hors de la peuplade, et l'y laissèrent tout meurtri et nageant dans son sang, avec défense, sous peine de la vie, de paroître jamais dans la peuplade.

Ce mauvais traitement fait au catéchiste étoit, ce semble, le prélude des maux qui étoient près de fondre sur le reste des Chrétiens. Néanmoins on vit bientôt renaître le calme, et le gouverneur ne poussa pas plus loin ses violences. Je crus pourtant devoir prévenir les suites que pouvoit avoir cette insulte : je m'adressai pour cela au gouverneur général de la province, homme modéré et affectionné aux Chrétiens. La visite que je lui fis rendre, et les petits présens que je lui envoyai eurent tout le succès que j'en pouvois attendre. Le gouverneur de la peuplade reçut ordre de ne plus inquiéter ni le catéchiste, ni les néophytes.

Un temps considérable s'étoit écoulé depuis l'exil de Reïapen jusqu'à son rappel, et je craignois fort que cette chrétienté encore naissante, n'étant plus cultivée par ses soins, ne vînt à chanceler dans la

foi. Mais la vertueuse Mouttaï avoit pris le soin de fortifier ces néophytes par son zèle et par son assiduité à les instruire. Elle m'amena treize catéchumènes au commencemeut du carême; je les joignis à plusieurs autres; et après les avoir disposés à la grâce du baptême par de fréquentes instructions, le jour de Pâques je leur conférai à tous le sacrement de notre régénération en Jésus-Christ.

Parmi le grand nombre de baptêmes que j'administrai en ce saint temps, il y en a deux ou trois qui ont quelque chose de singulier. Le premier fut celui d'une dame de la cour, nommée *Minakchiamal.* Elevée dans le palais dès son bas âge, elle étoit entrée fort avant daus la confidence de la reine mère, qui l'avoit établie comme la prêtresse de ses idoles; son ministère étoit de les laver, de les parfumer, de les arranger proprement, chacune selon son rang et sa qualité, au temps du sacrifice. C'étoit à elle d'offrir les fleurs, les fruits, le riz, le beurre à chacune des idoles. Elle devoit être alors fort attentive à n'en oublier aucune, de peur que celle qu'on auroit négligée ne fût mécontente, et ne fît tomber sa malédiction sur la famille royale. On lui avoit fait épouser un grand du royaume, qui avoit l'intendance générale de la maison du prince. Ce mariage donnoit la liberté à Minackchiamal de sortir de temps en temps, et de s'instruire de ce qui se passoit hors du palais. Elle entendit parler de la loi des Chrétiens, et elle eut la curiosité de les connoître. Une femme chrétienne, avec qui elle avoit des liaisons étroites, lui procura peu à peu la connoissance d'un catéchiste pieux et habile, qui l'entretint souvent de la grandeur du Dieu que nous adorons, et lui inspira par ses discours une haute idée de notre sainte religion. Il arriva même que dans les divers entretiens qu'ils eurent ensemble, ils reconnurent qu'ils étoient parens assez proches.

La proximité du sang redoubla l'estime et la confiance. Cependant, bien qu'elle connût la sainteté de la loi chrétienne, elle ne parloit pas encore de l'embrasser; mais une disgrâce inopinée fraya le chemin à la lumière qui vint l'éclairer. Son mari, accusé de malversation dans l'administration de sa charge, fut condamné à une grosse amende. Minackchiamal ressentit vivement un malheur qui déshonoroit sa maison. Elle se vit réduite à vendre quantité de ses bijoux et de ses perles, pour tirer son mari d'un si mauvais pas; et le chagrin qu'elle en conçut, mina peu à peu sa santé, et lui causa une maladie violente. D'ailleurs le démon la tourmentoit souvent en reconnoissance des sacrifices qu'elle lui offroit chaque jour; et ce n'étoit que parmi les Chrétiens qu'elle trouvoit de l'adoucissement à ses maux, et une force extraordinaire contre les attaques du malin esprit.

Mais cela ne suffisoit pas pour briser tout à fait les chaînes qui la retenoient encore captive. Une seconde disgrâce acheva ce que la première n'avoit fait qu'ébaucher. Son mari, qui lui avoit obligation de sa délivrance et de son rétablissement, ne paya ce bienfait que d'ingratitude. Comme il n'avoit point d'enfans, et qu'il désespéroit d'en avoir, il passa à de secondes noces, sans cependant dépouiller Minackchiamal du titre et des prérogatives de première femme. Ce coup imprévu lui fut plus sensible que tous les autres : Dieu, en même temps, répandit dans son âme les plus vives lumières ; elle fut parfaitement convaincue de la vérité de notre religion, et prit enfin la résolution de l'embrasser.

Il ne restoit plus qu'un lien assez difficile à rompre; l'office de *Poujari* (prêtresse) de la reine mère, étoit incompatible avec le titre de servante du Seigneur. Il y avoit du risque à déclarer qu'elle vouloit quitter cet emploi pour se faire Chrétienne : car,

car, quoique dans l'occasion elle entretînt la reine de ce qu'elle avoit appris de notre religion, elle ne lui faisoit pas apercevoir quel étoit là-dessus son dessein. Le parti qu'elle prit, fut de représenter à cette princesse, que ses infirmités ne lui permettant plus d'avoir soin des idoles, ni de se rendre aux sacrifices, elle la prioit instamment de confier cet emploi à un autre. La reine écouta ses raisons, en lui ordonnant néanmoins de venir au palais de deux jours en deux jours, comme à l'ordinaire. Ainsi, Minackchiamal continuoit d'être à la suite de la reine, mais elle ne participoit plus aux œuvres des païens, et n'avoit plus l'intendance des sacrifices.

Dès qu'elle se vit libre, son unique passion fut d'être admise au rang des fidèles. Dans l'impatience qu'elle avoit de porter le caractère des enfans de Dieu, elle demanda permission à la reine de s'absenter du palais pour quatre ou cinq jours; et l'ayant obtenue, elle se mit aussitôt en chemin pour venir me trouver à Counampaty. Son mari vouloit qu'elle prît un palanquin, voiture ordinaire des gens de qualité, et qu'elle se fît suivre par un grand nombre de domestiques; mais elle s'obstina toujours à faire le voyage à pied. « La grâce après laquelle je sou» pire, disoit-elle, mérite bien que j'aie un peu » de peine à l'obtenir. » Elle vint donc à pied suivie d'une seule femme païenne qu'elle avoit à demi gagnée à Jésus-Christ, et accompagnée de trois catéchistes qui lui servoient de guides.

Comme cette manière de voyager lui étoit nouvelle, ses pieds s'enflèrent extraordinairement; mais l'insigne faveur qu'elle étoit sur le point de recevoir occupoit toute son attention; à peine même s'aperçut-elle qu'elle souffroit. Je lui conférai le baptême avec le plus de solennité qu'il me fut possible, et elle le reçut avec des sentimens de joie qui ne se peuvent exprimer. Je lui fis présent d'un cha-

pelet de jais dont ces peuples font grand cas, de quelques médailles et d'un *Agnus Dei.* « Ces mar-
» ques de notre sainte religion, me dit-elle en les
» recevant, me sont infiniment plus précieuses que
» l'or, les perles, les rubis et le corail, dont les per-
» sonnes de mon rang ont coutume de se parer. »

La piété la portoit à faire quelque présent à l'église : elle désiroit surtout d'orner la statue de la sainte Vierge d'un *padacam* de perles et de rubis. (C'est une espèce d'ornement que les dames indiennes suspendent à leur cou, et qu'elles laissent tomber sur leur poitrine). Notre coutume est de ne recevoir que rarement les dons même que les nouveaux fidèles veulent faire à l'église, afin de les bien convaincre de notre désintéressement. Je fis donc difficulté d'accepter ce qu'elle m'offroit. Je lui représentai qu'un si riche ornement réveilleroit l'avidité des gentils, et deviendroit la source de quelque persécution nouvelle. Mais, m'apercevant que ma résistance l'affligeoit, je crus devoir me relâcher un peu de ma sévérité. Je pris une partie des bijoux qu'elle me présentoit, et je fis venir un orfèvre pour les mettre en œuvre selon ses intentions. Ma prédiction ne fut que trop vraie ; peu après il s'éleva une persécution ; la maison de l'orfèvre fut pillée, et les libéralités de Minackchiamal devinrent la proie d'un soldat gentil. Nous espérons que cette généreuse chrétienne conservera sa foi pure dans le séjour de l'impiété ; et qu'au milieu d'une cour idolâtre, elle sera le soutien de la religion, et l'appui des Chrétiens persécutés.

Ce fut elle qui m'apprit les raisons qu'on avoit de craindre une troisième persécution à Tanjaour. Elle me raconta que plusieurs poètes ayant récité des vers en l'honneur des faux dieux devant le roi, qui se pique d'entendre la poésie, un poète inconnu se leva au milieu de l'assemblée, et prenant la parole. « Vous prodiguez, leur dit-il, votre encens et

» vos éloges à des divinités chimériques; elles ne
» méritent point les louanges dont vous les comblez.
» Le seul Être souverain doit être reconnu pour
» vrai Dieu; lui seul mérite vos hommages et vos
» adorations. »

Ce discours révolta l'orgueil des autres poètes, et ils demandèrent justice au prince de l'insulte qu'on faisoit à leurs dieux. Le roi leur répondit que quand la fête seroit passée, il feroit venir le poète inconnu, et qu'il examineroit les raisons qu'il avoit eues d'avancer une proposition si hardie. Quand les Chrétiens apprirent ce qui venoit de se passer au palais, la consternation fut générale. Dans la persuasion où l'on étoit que ce poète avoit été aposté par les fidèles pour décrier les dieux du pays, il étoit à craindre qu'il ne s'élevât contre ceux-ci une sanglante persécution. Il falloit donc chercher quelque moyen d'écarter l'orage. Le père Carvalho qui gouvernoit alors cette église, songeoit à se ménager un entretien avec le poète, afin de sonder ses véritables sentimens. Il espéroit, ou le gagner à Jésus-Christ, ou découvrir du moins le motif qui l'avoit porté à se déclarer si hautement pour le vrai Dieu dans une cour païenne. Mais il n'y eut jamais moyen de l'attirer auprès du missionnaire. Tout ce que purent savoir les catéchistes, c'est qu'il étoit Brame, et du nombre de ceux qu'on appelle *nianigueuls*, c'est-à-dire, *spirituels*, qui ont appris dans leurs anciens livres à ne reconnoître qu'un Etre souverain, et à mépriser cette foule de dieux que révèrent les gentils.

Ce fut un nouveau sujet d'inquiétude pour le missionnaire. Il avoit raison de craindre que si le poète venoit à être cité en présence du Roi, il ne pût résoudre les difficultés que lui opposeroient les docteurs idolâtres; il prit donc le dessein de fournir des armes à ce nouvel athlète, et pour cela il lui

fit proposer de lire la première partie de l'introduction à la foi, composée par le père de Nobilibus, cet illustre fondateur de la mission de Maduré. Ce livre est écrit dans toute la pureté de la langue; car ce père en connoissoit toutes les délicatesses. L'unité de Dieu y est démontrée par des raisons si claires, si sensibles, et en même temps si convaincantes, qu'il n'est point d'esprit raisonnable qui puisse y résister. Mais le Brame enflé d'orgueil et plein de mépris pour la loi chrétienne, regarda comme un outrage le secours qu'on lui offroit.

On peut juger de l'embarras où se trouva le père Carvalho. Il lui vint à l'esprit d'aller trouver le Roi, et de lui représenter qu'il seroit injuste de condamner notre loi sur les preuves insuffisantes qu'apporteroit un homme peu éclairé; que le Brame étoit plus entêté qu'habile; qu'il n'avoit pas la première idée des raisons fondamentales sur lesquelles est appuyée la vérité d'un seul Etre souverain : qu'il s'offroit lui-même de soutenir cette vérité contre tous les docteurs gentils, et qu'il se condamnoit par avance au châtiment le plus sévère, s'il ne la mettoit dans une évidence à laquelle il n'y auroit point de réponse. Ce missionnaire avoit tout le zèle et toute la capacité nécessaires pour exécuter ce projet avec succès : il est habile théologien, et sait parfaitement la langue du pays. Cependant, après quelques réflexions, il jugea que cette démarche seroit plus préjudiciable qu'utile à la religion; que sa présence fortifieroit l'opinion dont on étoit prévenu que le poète n'avoit déclamé contre les dieux qu'à l'instigation des Chrétiens; qu'enfin l'indignation du prince en deviendroit plus grande, et la persécution qu'on craignoit plus certaine.

Un autre incident confirma le père dans sa pensée. L'esprit du Roi étoit fort aigri par d'autres vers injurieux aux divinités païennes, dont un de nos

Chrétiens étoit l'auteur. Ce néophyte excelloit dans la poésie indienne : il avoit fait étant encore gentil, un ouvrage en ce genre, qui mérita les applaudissemens du prince lui-même. Depuis sa conversion, il n'employoit son talent qu'aux éloges de la religion sainte qu'il professe. Un des jeunes gens de la ville, à qui il avoit autrefois enseigné la poésie, s'avisa un jour de lui demander des vers qu'il pût réciter à la fête d'un des dieux du pays. Le Chrétien y consentit de bonne grâce; il composa sur le champ une pièce assez longue, qu'il écrivit sur des feuilles de palmier sauvage. Il racontoit, entr'autres choses, les infâmes et ridicules aventures qu'on attribue à ce dieu, et il concluoit cette espèce d'ode par ces paroles: *Quiconque a commis toutes ces abominations, peut-il être un dieu ?* Le jeune homme lut d'abord ces vers avec complaisance; mais la fin de l'ouvrage lui fit bientôt sentir le ridicule dont on le couvroit lui et son dieu prétendu. De colère il va trouver un poète idolâtre, qui d'intime ami de notre néophyte, étoit devenu son ennemi irréconciliable, jusqu'à se vanter de le faire périr par l'épée d'un bourreau. Une haine si outrée venoit de ce que dans une dispute publique sur la religion, le nouveau Chrétien avoit confondu le poète gentil et l'avoit réduit à un honteux silence. Il conservoit toujours dans le cœur le souvenir de cet affront; et ravi d'avoir en main de quoi perdre le néophyte, il se donna tant de mouvemens, qu'enfin il fit tomber les vers entre les mains du prince, qu'il savoit être fort jaloux de l'honneur de ses dieux.

Telle étoit la situation de la chrétienté de Tanjaour, quand je succédai au père Carvalho. Il se répandoit tous les jours de nouveaux bruits qui me jetoient dans de nouvelles alarmes. Selon ces bruits, l'esprit du prince s'aigrissoit de plus [illegible] le feu de la persécution alloit s'allumer

Je voulus savoir ce qu'il y avoit de réel dans tout ce qui se publioit. Je m'adressai pour cela à un des principaux officiers de la cour nommé *Chitabara*, qui est fort avant dans la confidence du Roi, et qui protége les Chrétiens. Je fis partir quatre de mes catéchistes avec des présens qu'ils devoient lui offrir (car ces sortes de visites ne se rendent jamais les mains vides), et je le suppliai de m'informer des sentimens du prince à notre égard, sans me déguiser ce que nous avions à craindre ou à espérer.

Un autre que Chitabara, témoin de nos alarmes, nous eût fait acheter chèrement sa réponse. Mais ce seigneur est d'une droiture et d'un désintéressement qu'on ne trouve point parmi ceux de sa nation. Il nous rassura sur nos craintes, et nous fit dire que le Roi ne pensoit plus ni à l'insulte publique que le Brame avoit faite aux dieux, ni à la satire adroite du néophyte; que des affaires importantes occupoient toute son attention; que même des courtisans s'étant échappés jusqu'à dire qu'un prince ne doit tolérer aucune des religions étrangères, le Roi faisant peu de cas de cet avis, avoit répondu qu'il ne vouloit contraindre personne; et que cette réponse avoit fermé la bouche aux mal-intentionnés. Les catéchistes vinrent m'apporter cette agréable nouvelle qui rendit le calme et la tranquillité à tous les cœurs.

Cependant la foule des Chrétiens augmentoit de plus en plus, et il ne se passoit guère de jours que je ne baptisasse quelque catéchumène. Parmi le grand nombre de personnes qui reçurent la grâce du baptême, il y en a une que je ne puis omettre. C'est la femme d'un poète du *Choren-Madalan*. Elle étoit depuis long-temps fort tourmentée du démon : quelquefois il lui prenoit des accès d'une folie qui n'avoit rien de naturel ; quelquefois cette folie se changeoit dans les transports de la plus violente fureur : d'autres fois elle perdoit tout à coup

l'usage de la parole, ou bien elle devenoit paralytique de la moitié du corps.

Son mari, qui l'aimoit tendrement, n'avoit rien épargné pour sa délivrance; il l'avoit promenée dans tous les temples les plus célèbres; il avoit fait une infinité de vers en l'honneur de ses dieux; il avoit chargé leurs autels d'offrandes et de présens; il avoit même distribué de grosses sommes aux *Gouroux* (docteurs) gentils, qui passoient pour avoir de l'empire sur les démons : tant de dépenses l'avoient presque réduit à la mendicité; cependant l'état de la malade empiroit tous les jours. Six ans se passèrent ainsi en vœux, en pélerinages et en offrandes inutiles. Les Chrétiens lui conseillèrent d'avoir recours au Dieu qu'ils adorent, et l'assurèrent que sa femme devoit en attendre une guérison parfaite, si elle promettoit d'un cœur sincère d'embrasser sa loi. Le poète qui avoit le christianisme en horreur, rejeta d'abord un conseil si salutaire : mais comme une disgrâce continuée ouvre peu à peu les yeux des plus opiniâtres, l'inutilité des remèdes qu'il avoit employés lui fit faire une attention sérieuse; son entêtement cessa, et il se détermina enfin à mener sa femme à l'église de Tanjaour, gouvernée alors par le père Carvalho.

Mais on fut bien surpris de trouver dans la femme encore plus de résistance que n'en avoit fait paroître le mari. Ce qui parut extraordinaire, c'est que ses jambes se roidirent tout à coup, et se collèrent si fortement contre les cuisses, qu'on fit de vains efforts pour les en détacher. Le poète ne se rebuta point; il crut au contraire que l'esprit malin ne faisoit naître cet obstacle que parce qu'il sentoit déjà la force du Dieu qu'on se mettoit en devoir d'implorer. Il fit mettre sa femme dans un *douli* (c'est une voiture moins honorable que le palanquin), et il la fit transporter à l'église.

Dès que le père Carvalho la vit approcher, il se disposa à réciter sur elle quelques prières. Il n'avoit pas encore commencé, qu'elle se leva tout à coup de dessus le *douli*, et marchant droit au père qui étoit assez loin, elle se jeta à ses pieds, sans pourtant prononcer aucune parole. Le mari qui la vit marcher d'un pas si ferme et si assuré, ne put retenir ses larmes : il se jeta comme elle aux pieds du père, et publia hautement la puissance du Dieu que nous invoquons. C'étoit un spectacle bien consolant pour le missionnaire, de voir le témoignage que le démon étoit forcé de rendre à la vérité de notre sainte foi. Il fit sur elle les exorcismes de l'Eglise, et le démon ne donna plus aucun signe d'obsession. Dès-lors elle se sentit comme déchargée d'un pesant fardeau ; elle avoua même qu'elle n'avoit jamais éprouvé une joie aussi pure que celle qu'elle goûtoit.

Ne pouvant résister à une conviction si forte de la vérité de notre religion, elle pressa extrêmement le père de l'admettre au rang des fidèles. Mais le missionnaire ne croyant pas devoir se rendre sitôt à ses empressemens, lui répondit qu'il ne falloit rien précipiter dans une affaire de cette conséquence, qu'elle devoit auparavant se faire instruire, et que si dans deux ou trois mois elle persévéroit dans sa résolution, il lui accorderoit la grâce qu'elle demandoit avec tant d'instance. En même temps il lui donna quelques médailles, en l'assurant qu'elle n'avoit rien à craindre des attaques du démon, pourvu qu'elle persistât dans les bons sentimens où il la laissoit. Cette réponse la désola ; elle obéit pourtant, et s'en retourna dans sa peuplade le cœur serré de la plus vive douleur.

Quelques mois après, son mari jugeant à ses manières que le démon ne l'avoit pas tout à fait abandonnée, me l'amena à Counampaty où j'étois. Je l'examinai de nouveau, et je la trouvai inébranlable

dans ses premiers sentimens. Cependant à son air interdit et effaré, je reconnus qu'elle étoit encore agitée de troubles intérieurs. Aussi m'avoua-t-elle, qu'à la vérité, depuis la première fois qu'elle étoit venue à l'église, elle n'étoit plus inquiétée de ces horribles fantômes, qui auparavant la tourmentoient presque à toute heure, mais qu'elle se sentoit de temps en temps saisie de certaines frayeurs subites dont elle ignoroit la cause; qu'outre cela des songes affreux troubloient son sommeil presque toutes les nuits, et qu'elle en demeuroit étonnée le jour suivant; mais qu'enfin elle espéroit être entièrement délivrée par le baptême, de tous ces restes de l'esclavage du démon. Comme elle étoit parfaitement instruite de nos mystères, je ne différai pas davantage à lui accorder la grâce après laquelle elle soupiroit depuis tant de mois. Il arriva une chose assez extraordinaire tandis que je faisois sur elle les exorcismes et les autres cérémonies du baptême; il lui prit tout à coup un balancement de tête à peu près semblable à celui du pendule d'une horloge qui est en mouvement. Je lui jetai aussitôt de l'eau bénite, et sur le champ ces balancemens cessèrent, et elle revint à sa première situation. J'achevai en repos le reste des cérémonies, et la néophyte donna des marques durables d'une grande tranquillité d'esprit.

La multitude des confessions et des autres affaires inséparables d'une grande mission, ne me permirent pas de donner à son mari tout le temps que j'aurois souhaité pour lui bien inculquer nos vérités saintes. Je le mis entre les mains des catéchistes, qui s'appliquèrent avec beaucoup de zèle à l'instruire durant les quatre jours qu'il demeura à Counampaty. Dans les divers entretiens qu'il eut avec eux, il leur avoua, qu'outre la force qu'il reconnoissoit évidemment dans notre sainte religion par l'entière délivrance de sa femme, deux choses le convain-

quoient mieux encore de sa vérité. La première étoit la vie austère et désintéressée des missionnaires. « Je m'imaginois, disoit-il, que vos docteurs étoient » semblables aux nôtres; qu'ils sauvoient les dehors, » mais qu'au fond ils s'abandonnoient à toutes sortes » de vices. J'ai voulu satisfaire ma curiosité; et » après une recherche exacte de leurs mœurs, j'ai » été extrêmement frappé de la vie innocente et » laborieuse qu'ils mènent. » La seconde chose qui le convainquoit de la vérité de la loi chrétienne, étoit qu'elle eût la force de changer les cœurs. Surtout il ne pouvoit comprendre comment ceux de la caste des voleurs, qui se faisoient Chrétiens, renonçoient absolument à leurs larcins et à leurs brigandages.

Ainsi cette seule marque de la religion que le prophète donna autrefois pour une des plus incontestables preuves de sa sainteté, *Lex Domini convertens animas* (Ps. XVIII.), fit une telle impression sur ce gentil, qu'il ne songea plus qu'à s'instruire de nos saintes vérités. Il fit transcrire avec soin l'abrégé de la doctrine que nous enseignons, surtout les six preuves que nous donnons de la Divinité, et l'explication des dix commandemens de Dieu. Il prit ensuite congé de moi avec sa femme, et ils me promirent tous deux de venir me trouver de temps en temps; ce qu'ils ont fait, et ce qu'ils font encore avec une exactitude qui me charme.

Ce fut environ vers ce temps-là qu'un autre gentil vint à mon église, et y trouva tout à la fois la santé de l'âme et du corps. Depuis quatre ans il se croyoit tourmenté du démon; le mauvais esprit, à ce qu'il disoit, lui suçoit tout le sang, à dessein d'arracher ensuite son âme qui ne tenoit presque plus à son corps. A le voir, on l'eût pris pour un squelette, tant il étoit décharné. Je jugeai que le prétendu démon étoit une vraie étisie qui le minoit peu à peu.

Cependant dans un corps si desséché, il conservoit un esprit vif et plein de bon sens. L'idée qu'il avoit de son démon buveur de sang, n'étoit pas en lui l'effet d'un cerveau troublé, mais de l'opinion commune à ces peuples, qui attribuent toutes leurs maladies aux démons ennemis du repos et du bonheur des hommes. Je le mis au rang des catéchumènes, et je lui donnai quelques remèdes qui pouvoient le soulager. Le Seigneur bénit mes petits soins, de sorte même qu'au bout d'une semaine, il fut en état de venir me voir, et de me réciter ce qu'il avoit retenu des instructions qu'on lui avoit faites. La surprise fut si grande dans son village, qu'un de ceux qui l'avoient apporté à l'église, persuadé que les remèdes humains n'avoient pu opérer une guérison si prompte, ouvrit les yeux à la vérité, et demanda le baptême. La femme du catéchumène fut plus opiniâtre dans son attachement aux idoles : ni l'exemple de son mari, ni ses pressantes sollicitations ne purent amollir la dureté de son cœur.

C'est ainsi que dans cette mission nous voyons s'accomplir à tout moment la parole du Fils de Dieu : tantôt le mari se convertit, et la femme demeure dans l'infidélité : tantôt la femme ouvre les yeux à la lumière, et l'homme vit et meurt dans l'aveuglement. *Unus assumetur, alter relinquetur* (Luc. XVII, 34). Notre catéchumène reçut enfin la grâce de la régénération à laquelle il s'étoit disposé avec tant de ferveur, et il s'en retourna d'un pas ferme dans sa peuplade, pour y publier la force et la sainteté de la religion. Son incommodité l'ayant repris au bout de six mois, il mourut entre les bras d'un catéchiste avec toutes les marques d'un prédestiné. La candeur de son âme, et la piété de ses sentimens, me font croire qu'il a conservé jusqu'à ce dernier instant l'innocence de so

Outre le grand nombre d'ad ni

les dernières semaines du carême, j'eus la consolation d'ouvrir la porte du ciel au fils même du seigneur de la peuplade, qui mourut peu de jours après avoir reçu le baptême. Le frère du même seigneur eut dans ce même temps deux enfans jumeaux, dont l'un fut baptisé par le catéchiste dans la maison même où il venoit de naître, et où il mourut le même jour. L'autre fut porté à l'église, où il reçut la même grâce. Il ne vécut que quinze jours. Ces trois enfans sont maintenant dans le ciel les protecteurs de cette Eglise naissante.

Les jours couloient pour moi bien doucement parmi de si saintes occupations. Tout le temps se passoit, ou à instruire les peuples, ou à leur administrer les sacremens. Mais au milieu de tant de fatigues, qu'on est consolé de voir la vie innocente que mène la plus grande partie de ces nouveaux fidèles! J'avoue que ce ne sont pas des gens d'une spiritualité bien recherchée; mais ils craignent Dieu, ils l'aiment de tout leur cœur, ils vivent hors d'une infinité d'occasions où les Chrétiens d'Europe perdent la grâce; ils la conservent au milieu de la gentilité avec plus de soin que ne font bien des fidèles dans le centre même des royaumes les plus catholiques. J'ai trouvé un grand nombre de filles qui, malgré l'extrême éloignement que ces peuples ont pour le célibat, imitent la généreuse résolution de tant de saintes religieuses d'Europe. Quelques-unes avoient eu à soutenir de rudes combats du côté de leurs parens, sans que les prières, les menaces, les mauvais traitemens eussent jamais pu leur faire changer la résolution qu'elles avoient prise de passer leur vie dans l'état parfait des vierges.

Une entr'autres m'édifia fort par sa constance et par sa modestie. Sa mère au désespoir de ce qu'elle ne vouloit pas se marier, me l'amena tout en colère, et me dit que sa fille ne refusoit de s'engager dans

le mariage, qu'afin de mener une vie plus licencieuse et plus déréglée. La fille, pénétrée de douleur de ce que sa propre mère lui attribuoit des intentions si criminelles, se tenoit dans un humble silence : il lui échappa seulement de dire qu'elle étoit contente de ce que Dieu seul connoissoit son innocence. C'étoit en effet une calomnie des plus noires : tous ses parens rendoient témoignage à sa vertu, et louoient surtout l'attrait particulier qu'elle avoit pour la solitude. La mère même ne fut pas long-temps sans se repentir de l'outrage qu'elle avoit fait à une fille si vertueuse; elle vint peu après les larmes aux yeux rétracter ce qu'elle avoit avancé si faussement, et elle me promit de ne plus inquiéter sa fille sur le parti qu'elle avoit eu le courage de prendre. Si la foi trouvoit autant d'accès chez les grands que chez les petits, et si quelque prince converti entreprenoit de fonder des monastères de religieuses, il est à croire qu'ils se peupleroient bientôt d'une infinité d'âmes choisies, qui embrasseroient dans toute leur étendue la pratique des conseils évangéliques.

Le peu de pluie qui étoit tombée l'année précédente, les chaleurs excessives qui se font sentir dès le mois de mars, et la multitude prodigieuse des fidèles qui venoient à Counampaty, avoient tari une partie de l'étang, qui est le seul endroit où ces peuples trouvent de l'eau. C'est ce qui me fit naître la pensée d'aller à Elacourrichi; mais une persécution qui venoit de s'élever contre les Chrétiens de Couttour, rompit toutes mes mesures. Jusque-là cette église, fondée autrefois par le vénérable martyr le père Jean de Brito, avoit été regardée comme le lieu le plus paisible de la mission. Les missionnaires n'y avoient jamais éprouvé les contradictions et les traverses auxquelles ils sont continuellement exposés ailleurs. Voici ce qui donna lieu à la persécution.

Le frère du prince dont relève Couttour, feignit de vouloir embrasser le christianisme, et pressa plusieurs fois le père Berthold de le baptiser. Le missionnaire qui se défioit de sa sincérité, crut ne devoir lui accorder la grâce qu'il demandoit, qu'après une longue épreuve; c'est pourquoi il lui répondit qu'il falloit attendre encore quelque temps, et obtenir l'agrément du prince son frère. En effet, on publioit que ce jeune seigneur n'avoit point la volonté de renoncer au paganisme, mais que l'amour dont il étoit épris pour une femme chrétienne, le portoit à faire cette démarche, dans l'espérance que son assiduité auprès du missionnaire, faciliteroit l'accomplissement de ses désirs.

Quoi qu'il en soit, le *Pradani* (premier ministre) du *Pandaratar* (c'est ainsi que s'appelle le prince qui a sur ses terres les églises de Couttour et de Coraly), le Pradani, dis-je, ancien ennemi de la religion chrétienne, prit de là occasion d'animer le prince contre les fidèles. Il lui représenta qu'il étoit honteux à sa famille, que son propre frère abandonnât la religion de ses ancêtres, pour se livrer à de nouveaux docteurs qu'il savoit certainement être *Pranguis*, c'est-à-dire, gens vils et infâmes, selon l'idée de la nation; que dans le besoin où il étoit d'argent, il lui seroit aisé de s'enrichir par le pillage de leur église; que les étrangers avoient cru y cacher sûrement toutes leurs richesses, parce que depuis son établissement, elle n'avoit été sujette à aucune révolution.

Le prince, flatté de l'espoir d'un gain considérable, donna tout pouvoir à son ministre. Le Pradani envoya ordre sur le champ au Maniagaren (gouverneur particulier) de la peuplade, d'arrêter le missionnaire, et de fouiller dans tous les recoins de sa maison, jusqu'à ce qu'il eut déterré les trésors qui y étoient cachés. Jamais ordre ne fût mieux

exécuté. Le Maniagaren choisit le dimanche, jour auquel les Chrétiens viennent en foule à l'église, et prit le temps que le père se disposoit à célébrer la sainte messe. Il commençoit déjà à se revêtir des ornemens sacerdotaux, lorsque tout à coup le Maniagaren et ses soldats vinrent fondre dans l'église : les uns se saisirent du père, le traînèrent vers sa maison, déchirèrent ses habits; les autres en plus grand nombre, se postant aux diverses avenues par où les Chrétiens pouvoient échapper, les dépouillèrent, les chargèrent de coups, leur arrachèrent les ornemens d'or qu'ils portent au cou et aux oreilles: tous se mirent à piller les maisons qu'ils avoient dans la peuplade. Celle du père fut toute renversée : ils creusèrent partout, ils démolirent les murailles; et après bien des recherches, ils trouvèrent environ soixante écus, qui étoient tout le fonds destiné à l'entretien des missionnaires et des catéchistes. Le Maniagaren recueillit avec soin cette somme, et tous les meubles de l'église qu'il envoya aussitôt au palais. Mais le prince qui s'attendoit à un grand butin, surpris de ce que le Pradani l'avoit engagé dans une entreprise si peu convenable à son rang et à sa dignité, ne put retenir son indignation.

Le bruit des violences qu'on exerçoit à Couttour, se répandit bientôt jusqu'à Coraly. Le père Joseph Carvalho, qui y fait sa résidence, se disposoit à recevoir les mêmes outrages : il prit seulement la précaution de faire transporter tout ce qu'il avoit dans sa maison au-delà du Coloran, et hors des dépendances du Pandaratar. Il ne se conserva que son crucifix et son bréviaire, attendant en paix le bienheureux moment auquel il devoit être emprisonné pour Jésus-Christ. Trois jours se passèrent sans qu'on pensât à troubler sa solitude : il jugea de là que la cour n'étoit pas si irritée qu'on se le figuroit: plein d'une sainte confiance, il prit le dessein d'

s'aller présenter au prince, pour lui demander la délivrance du père Berthold, qu'on détenoit dans une rude prison. Il crut pourtant devoir en avertir le frère cadet du prince, ennemi secret du Pradani, et protecteur déclaré des missionnaires. Ce seigneur, de concert avec sa sœur qui a beaucoup de crédit à la cour, engagea le prince à faire un bon accueil au docteur étranger, et à réparer, par quelques marques d'honneur, la démarche qu'il avoit faite par le conseil de son ministre, et qui avoit flétri la gloire que lui et ses ancêtres ont toujours eue de servir d'asile aux étrangers.

Le prince, gagné par de si puissantes intercessions, promit de faire justice à l'innocence de ces étrangers; et ayant appelé le Pradani: « Il faut, lui » dit-il en colère, ou que vous soyez bien imprudent d'avoir cru si légèrement les rapports qui » vous ont été faits de l'opulence des Sanias, ou » que vous ayez un grand fond de malignité, de » leur avoir suscité une persécution si cruelle et si » préjudiciable à ma réputation. » Le Pradani, pour se justifier, eut recours aux accusations ordinaires: « Ce sont, dit-il, des *Pranguis*, qui, sous prétexte » d'enseigner leur religion, tâchent de répandre » l'esprit de révolte parmi vos sujets, pour livrer le » pays aux Européens qui habitent les côtes. »

Ces calomnies ne firent aucune impression sur l'esprit du prince: il sait que depuis près de cent ans que la religion chrétienne s'est introduite dans les divers états de l'Inde méridionale, les missionnaires ont toujours inspiré aux peuples toute la soumission et la fidélité qu'ils doivent à leurs souverains. « Voilà, répondit le prince, voilà les chimères dont » vous autres ministres vous nous repaissez sans » cesse, pour nous animer contre cette nouvelle » loi; ce n'est pas là de quoi il s'agit maintenant: » je prétends que quand le Sanias viendra à l'au-

» dience, non-seulement vous vous abstiniez de
» tout reproche, mais que vous lui donniez encore
» les plus grandes marques de votre respect. » C'étoit un coup de foudre pour le Pradani, homme fier et hautain, comme le sont tous les noirs dès qu'ils ont quelque autorité.

Quelques jours après, le prince permit au père Carvalho de paroître en sa présence, et il le fit asseoir sur un siége couvert d'un tapis, honneur qu'il n'accorde à aucun de ses sujets. Voici à peu près le discours que tint le missionnaire : « L'accueil favorable
» dont vous m'honorez, seigneur, prouve assez
» que vous n'avez aucune part aux traitemens indi-
» gnes qu'on a faits au docteur de Couttour mon
» frère ; j'en connois les auteurs, je ne les accuse
» point de l'avoir chargé d'opprobres, et d'avoir
» déchiré ses vêtemens, ravagé sa pauvre cabane,
» profané son église, maltraité ses disciples. Je ne
» me plains pas même de ce qu'on le tient encore
» resserré dans une étroite prison, comme si c'étoit
» un rebelle ou un voleur public ; mais je me plains
» de ce qu'on ne m'a pas fait le même honneur. J'en-
» seigne comme lui la loi du vrai Dieu, et je m'es-
» timerois heureux de souffrir pour une si juste cause.
» Nous sommes venus de plus de six mille lieues
» pour instruire les peuples des grandeurs infinies
» du souverain Maître du ciel et de la terre ; nous
» avons prévu les diverses contradictions que nous
» souffrons maintenant, et ce sont ces contradic-
» tions-là mêmes qui nous ont attirés dans des régions
» si éloignées de notre patrie. Nous nous croyons
» bien payés de nos peines, quand nous avons le
» bonheur de souffrir pour la gloire du Dieu que
» nous servons. Je prie donc vos ministres, de me
» donner quelque part aux opprobres et aux souf-
» frances du docteur de Couttour. Néanmoins comme
» il y a de l'injustice à punir des innocens, je vous

» supplie d'examiner à fond notre conduite : si vous
» nous trouvez coupables des crimes qu'on nous
» impute, nous nous soumettons à toute la peine
» que vous voudrez nous imposer : si au contraire
» vous nous jugez innocens, ne permettez pas que
» l'innocence soit plus long-temps opprimée dans
» vos états. »

Ces paroles du missionnaire prononcées avec beaucoup de modestie et de gravité, touchèrent le prince : et comme le Pradani vouloit répliquer, il lui imposa silence ; il lui donna ordre de rendre au plutôt tout ce qui avoit été pris au docteur de Couttour et à ses disciples, de le remettre en liberté, et de châtier sévèrement le Maniagaren qui avoit commis de si grands excès. Se tournant ensuite vers le missionnaire : « Oublions le passé, lui dit-il d'un
» air gracieux ; ce qu'a fait mon ministre, est comme
» un nuage qui a obscurci pour quelques instans la
» lumière que vous répandez dans mes états ; mais
» ce nuage même n'a servi qu'à me faire mieux con-
» noître la sainteté de votre loi, et la pureté de vos
» mœurs. Désormais je donnerai de si bons ordres,
» qu'aucun de mes officiers n'aura l'audace de vous
» manquer de respect. »

Là-dessus il se fit apporter une belle pièce de toile peinte qu'il donna au missionnaire comme un gage de son amitié : il lui fit présent d'une autre à peu près semblable pour le père qui étoit prisonnier à Couttour. Il n'y eut pas jusqu'aux catéchistes qui n'eussent part aux libéralités du prince : non-seulement il leur donna de beaux *toupetis* (sorte de vêtement), il voulut encore qu'on les fît monter sur des éléphans richement enharnachés, et qu'on les promenât en triomphe par toute la ville, afin que personne n'ignorât qu'il les prenoit, eux et le reste des Chrétiens, sous sa protection. Tout cela fut exécuté le jour même ; on restitua au missionnaire tout ce qui

avoit été pillé à Couttour. Les ornemens d'or et de corail qui appartenoient aux fidèles, eurent un peu plus de peine à sortir des mains du Pradani; mais enfin après quelques sommations, tout ou presque tout fut rendu. C'est ainsi qu'à la gloire de notre sainte foi, et à la consolation des fidèles, la persécution de Couttour cessa bien plutôt que nous n'avions osé l'espérer. Trouvez bon, mon révérend père, que je mette fin aussi à cette lettre, qui n'est déjà que trop longue. Je continuerai dans la suite de vous faire un récit fidèle de tout ce qui pourra contribuer à votre édification. Je suis avec beaucoup de respect, etc.

SECONDE LETTRE

Du père Martin, missionnaire de la Compagnie de Jésus aux Indes, au père de Villette, de la même Compagnie.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

LA persécution suscitée contre les Chrétiens de Couttour me retenoit à Counampaty, ainsi que je vous l'ai mandé dans ma lettre précédente. L'affluence des peuples qui s'y rendirent pour célébrer la fête de Pâques fut si grande, que je désespérois d'y pouvoir suffire; et certainement il y auroit eu de quoi occuper plusieurs missionnaires. Dieu me donna la force de résister à cette fatigue.

Je tirois des catéchistes tous les secours que je pouvois; les uns étoient chargés de disposer les catéchumènes au baptême; les autres de faire en divers endroits de la cour des instructions aux nouveaux

fidèles : car si on ne leur fait souvent des explications de nos mystères, ils en perdent bientôt le souvenir. Je faisois lire chaque jour l'histoire de la passion de Jésus-Christ : j'y ajoutois diverses méditations fort touchantes, qu'un ancien missionnaire composa autrefois sur ce mystère. Ces méditations sont à la portée de nos Indiens, et ils les écoutent avec toute l'attention et toutes les marques d'un cœur attendri.

Au lever de l'aurore, vers le soir, et à cinq différentes heures du jour, nous faisions des espèces de stations, où nous chantions à genoux, sur des airs lugubres, les tourmens particuliers que le Sauveur a soufferts à chacune de ces heures. A la fin de chaque station, nous avions soin de prier pour les différentes nécessités de la mission; surtout nous recommandions à Dieu les églises de Coraly et de Couttour, désolées dans un temps si saint; et je ne doute point que les vœux ardens de tant de néophytes n'aient beaucoup contribué à faire cesser la persécution. Il y en avoit qui affligeoient leur corps par toutes sortes d'austérités : les ceintures de fer, les disciplines et les autres instrumens propres à macérer la chair, ne sont point inconnus à ces nouveaux fidèles. Quoique les souverains Pontifes les dispensent de beaucoup de jeûnes, à cause des ardeurs du climat et du peu de substance de leurs alimens, on en voit pourtant qui passent tout le temps du carême, en ne mangeant qu'une fois le jour du riz et des herbes mal assaisonnées : j'en sais qui, durant la semaine-sainte, demeuroient jusqu'à deux jours entiers sans prendre de nourriture. J'ai soin de leur défendre une abstinence si rigoureuse, parce qu'elle les fait tomber dans des défaillances dont ils ont bien de la peine à se remettre; mais je ne suis pas toujours le maître de modérer leur ferveur.

Ceux qui sont à leur aise font l'aumône chaque

jour du carême à un certain nombre de pauvres; les uns à cinq, en l'honneur des cinq plaies de Notre-Seigneur; les autres à trente-trois, en l'honneur des années qu'a duré la vie mortelle de Jésus-Christ; d'autres à quarante, en mémoire des quarante jours qu'il passa dans le désert. Ces aumônes consistent en du riz et des herbes cuites, dont ils remplissent de grands bassins, et qu'ils distribuent eux-mêmes avec beaucoup de piété. C'est par de si saints exercices que les Chrétiens se préparent à célébrer la fête de Pâques. Mais comme il s'agit principalement de les mettre en état de faire une bonne confession et d'approcher saintement de la table eucharistique, on n'omet rien de tout ce qui peut les y bien disposer.

Il est incroyable jusqu'où va la sensibilité de ces peuples, quand on est obligé de leur différer l'absolution. Il faut être bien sur ses gardes, pour ne pas se laisser fléchir à leurs prières et à leurs importunités. S'ils ne peuvent rien gagner sur nous, ils ne rougissent point de s'adresser au catéchiste, et de lui découvrir les fautes secrètes pour lesquelles ils ont été différés. En vain avertissons-nous les catéchistes de renvoyer les néophytes qui viennent ainsi s'ouvrir à eux; il s'en trouve toujours quelqu'un qui se fait honneur d'intercéder pour ces sortes de pénitens. Rien ne fait plus de peine aux missionnaires, surtout quand ces ouvertures se font à des catéchistes peu discrets, et qui ne sentent pas assez l'obligation étroite que le sceau de la confession impose.

La simplicité des Indiens va quelquefois plus loin; ce qu'on m'en a raconté est assez singulier. Une Chrétienne à qui le missionnaire avoit différé l'absolution pour de bonnes raisons, usa d'abord de toutes sortes d'artifices pour émouvoir sa pitié et extorquer de lui ce qu'il refusoit avec fermeté, mais cependant avec douceur. Voyant qu'elle ne pouvoi

rien gagner, elle se leva brusquement du confessionnal, et se tournant du côté des autres pénitens: « N'est-ce pas une chose plaisante, dit-elle, ce » Souamy me renvoie sans m'absoudre, parce que » j'offense Dieu depuis tant de mois; si je n'offensois » pas le Seigneur, aurois-je besoin de me présenter » au saint tribunal? Ne nous enseigne-t-on pas que » c'est pour les coupables que ce sacrement est ins- » titué? » Le père rougissoit pour elle, et eût bien voulu mettre son honneur à couvert; mais la crainte de trahir en quelque sorte un secret aussi inviolable que celui de la confession, l'obligea à se tenir dans le silence. Ce seul exemple fait voir quelle doit être la patience et la discrétion de ceux qui ont à traiter avec les Indiens; si on trouve parmi eux des gens pleins d'esprit et de bon sens, on en trouve une infinité d'autres dont l'ignorance et la stupidité fournissent souvent aux missionnaires de quoi exercer leur vertu.

Quelque désir qu'eussent les Chrétiens de participer aux sacremens, il me fut impossible, malgré tous mes efforts, de contenter la piété de plusieurs. Outre le temps qu'emportent les confessions, il faut encore baptiser les catéchumènes, apaiser les différends, prêcher les mystères de la passion et de la résurrection, faire les cérémonies de la semaine-sainte, autant qu'elles peuvent se pratiquer dans un pays idolâtre; car, par exemple, on n'ose garder le saint sacrement du jeudi au vendredi-saint, comme c'est la coutume en Europe: le père Bouchet est le premier qui l'ait fait cette année à Aour, parce que c'est l'endroit le plus sûr de la mission; mais je doute que d'autres osent imiter en cela son zèle.

La nuit du samedi au dimanche, je fis préparer un petit char de triomphe, que nous ornâmes de pièces de soie, de fleurs et de fruits. On y plaça l'image du Sauveur ressuscité, et le char fut conduit

en triomphe par trois fois autour de l'église, au son de plusieurs instrumens. Les illuminations, les fusées-volantes, les lances à feu, les girandoles et divers autres feux d'artifices où les Indiens excellent, rendoient la fête magnifique. Ce spectacle ne cessoit que pour laisser entendre des vers qui étoient chantés ou déclamés par les Chrétiens, en l'honneur de JÉSUS triomphant de la mort et des enfers.

La cour qui règne autour de l'église pouvoit à peine contenir la multitude, non-seulement des Chrétiens, mais encore des gentils qui étoient accourus en foule. On les voyoit à la faveur des illuminations, montés sur les branches des arbres dont la cour est environnée. C'étoient comme autant de Zachées que la curiosité élevoit au-dessus de la foule, pour voir en figure celui que cet heureux publicain mérita de recevoir en personne dans sa maison. Le seigneur de la peuplade avec toute sa famille et le reste des gentils qui assistèrent à la procession, se prosternèrent par trois fois devant l'image de JÉSUS ressuscité, et l'adorèrent d'une manière qui les confondoit heureusement avec les Chrétiens les plus fervens.

Je ne parle point d'un grand nombre de catéchumènes auxquels j'administrai le baptême. Parmi tant de conversions qu'il plut à Dieu d'opérer, une surtout me fit goûter une joie bien pure. L'oncle du seigneur de la peuplade vint avec sa femme, me prier de les admettre au rang des fidèles. Ils me dirent, les yeux baignés de larmes, qu'il y avoit long-temps qu'ils reconnoissoient la vérité de notre sainte religion, mais que le respect humain les avoit toujours retenus dans l'idolâtrie: enfin, qu'à cette fête ils avoient ouvert les yeux à la lumière, et qu'ils ne pouvoient plus résister à la voix intérieure qui les pressoit de se rendre.

Ce bon vieillard m'ajouta une chose qui

son bon sens, et la forte résolution où il étoit de vivre en parfait Chrétien. « Je crois, dit-il, que ce » qui a porté le Seigneur à jeter sur moi des regards » de miséricorde, c'est qu'il y a plus de quinze ans » qu'ayant ouï dire aux missionnaires et aux catéchistes que le larcin déplaisoit au vrai Dieu, j'en » ai demeuré si convaincu, que depuis ce temps-là » je n'ai commis aucun vol, ni par moi, ni par mes » esclaves, comme font les personnes puissantes » de notre caste. Je n'ai pas même voulu participer » aux larcins qu'ont faits mes enfans ou mes autres » parens, quoique la coutume parmi nous soit de » partager en commun ce que chacun a butiné en » particulier. On s'est souvent moqué de ma simplicité, mais j'ai toujours tenu ferme; et je crois » encore une fois que c'est pour n'avoir pas voulu » déplaire en cela au vrai Dieu, quoique je ne l'adorasse pas encore, que sa divine bonté m'ouvre » aujourd'hui son sein, pour m'y recevoir tout indigne que j'en suis. » L'air de sincérité dont il accompagna ces paroles me charma ; je l'embrassai tendrement, et je le mis au rang des catéchumènes.

Ce ne fut pas là le seul fruit que nous recueillîmes dans ces jours saints : tous les jours de l'octave nous furent précieux, par le nombre des gentils qui prenoient la place des catéchumènes que nous baptisions. Pour comble de joie, nous apprîmes la paix et la tranquillité que le Seigneur venoit de rendre à l'église de Couttour. Ce fut comme une seconde pâque pour les Chrétiens; ils se rassemblèrent dans l'église, et rendirent à Dieu de solennelles actions de grâces pour un bienfait si signalé.

Cependant, l'étang de Counampaty étant entièrement à sec, je ne songeai plus qu'à me rendre à Elacourrichy. Je voulus auparavant aller à Aour, pour y conférer avec les missionnaires sur quelques points qui me faisoient de la peine dans ces commen-

cemens. J'y trouvai les pères Bouchet et Simon Carvalho épuisés du travail dont ils étoient accablés depuis un mois. Jamais fête de Pâques ne s'étoit célébrée avec tant de magnificence, ni avec un si grand concours de peuples. Comme les Indiens sont fort amateurs de la poésie, le père Bouchet avoit fait représenter en vers le triomphe de David sur Goliath; c'étoit une allégorie continuée de la victoire que Jésus-Christ a remportée dans sa résurrection sur les puissances de l'enfer. Tout y étoit instructif et touchant.

Parmi la foule de peuples qui étoient accourus de toutes parts, il s'en trouva plusieurs d'une province voisine, ennemie déclarée du prince dont relève la peuplade d'Aour: ils étoient venus armés et avec grand cortége. Ce contre-temps et les efforts inutiles que ce seigneur avoit faits pour tirer de l'argent des missionnaires, aigrirent son esprit déjà mal disposé à l'égard des Chrétiens.

Quelques seigneurs des environs saisirent cette conjoncture pour l'animer encore davantage contre les fidèles. Ils lui écrivirent même avec menaces, et n'omirent aucun des motifs les plus capables de l'ébranler. « N'est-il pas honteux, lui disoient-ils,
» que vous reteniez sur vos terres un étranger qui
» n'a d'autre but que d'anéantir le culte de nos
» dieux? Il n'épargne ni soins, ni dépenses, ni
» fêtes pour élever sa religion sur les débris de la
» nôtre. Il semble vous faire la loi jusque chez vous
» par la multitude des disciples qu'il y attire; les
» gentils mêmes lui sont dévoués. A la dernière fête
» qu'il a célébrée, il lui est venu plus de monde
» qu'il n'en faut pour subjuguer tout un royaume.
» Au reste, le docteur étranger a fait un outrage
» manifeste à nos dieux. Quoi de plus insultant que
» d'exposer aux yeux d'une multitude innombrable
» de peuples, un jeune enfant qui tranche la tête

» à notre dieu *Peroumal?* Ceux mêmes de notre
» religion sont si infatués de cet étranger, qu'ils
» lui applaudissent, et battent des mains à la vue
» de leurs propres dieux déshonorés. Si vous avez
» la lâcheté de le souffrir plus long-temps sur vos
» terres, nous avons résolu de l'en chasser nous-
» mêmes à force ouverte. »

Ce qu'on proposoit à ce prince étoit fort conforme à ses inclinations, mais il trouvoit de la difficulté dans l'exécution. Il risquoit tout en usant de violence. Car, d'un côté il avoit à craindre le ressentiment du *Talavai*, qui protégeoit les missionnaires: d'un autre côté il étoit retenu par ses propres intérêts. S'il chassoit le missionnaire de sa peuplade, elle redevenoit un simple hameau; tous les Chrétiens qui étoient venus habiter ce lieu désert, ne manqueroient pas de suivre leur pasteur, et par-là il se frustroit lui-même de la meilleure partie de ses revenus. Ces raisons étoient pressantes pour un homme timide et intéressé. Cependant l'intérêt céda pour cette fois à la haine extrême qu'il portoit à la religion. Il envoya dire au missionnaire qu'il ne pouvoit plus tenir contre les instances et les menaces des seigneurs ses voisins, et qu'afin de leur complaire, il lui ordonnoit de sortir dans trois jours de ses terres.

Une sommation si brusque nous déconcerta. Nous fûmes quelque temps incertains sur le parti qu'il y avoit à prendre, et déjà nous penchions du côté de la retraite; mais il nous parut bien triste qu'un prince de si petite considération ruinât en un instant la plus belle et la plus florissante église de la mission. Le seul nom du Talavai étoit capable de faire impression sur l'esprit de notre persécuteur. Le père Bouchet faisoit une machine pour monter une horloge d'eau qu'il devoit présenter au Talavai. Il fit donc réponse au prince qu'il étoit inutile de lui

donner trois jours pour sortir de ses terres, qu'un quart-d'heure suffisoit; mais qu'ayant promis au Talavai quelques machines qu'il souhaitoit, il attendoit qu'elles fussent finies; qu'aussitôt après il iroit les lui présenter, et lui dire qu'étant tombé dans la disgrâce du prince de Catalour, qui le chassoit de toute l'étendue de ses états, il lui demandoit un petit coin dans le royaume pour s'y retirer, y bâtir une église, et former une peuplade de ses disciples, qui ne resteroient pas un instant dans Aour, après qu'il en seroit sorti. C'étoit en effet la résolution des Chrétiens. Il y en eut même cinq ou six des principaux qui furent trouver le prince, pour lui déclarer que n'étant venus peupler Aour, qui d'ailleurs est une terre fort ingrate, que pour avoir la consolation d'être auprès de leur pasteur, s'il le forçoit à se retirer, ils se retireroient avec lui, et que, par leur retraite, ils réduiroient la peuplade d'Aour à son premier état de hameau.

Cette déclaration, jointe à celle que le missionnaire lui envoya faire par ses catéchistes, fit rentrer le prince en lui-même; il craignit également la perte de ses rentes et la colère du Talavai. S'étant donc radouci, il fit réponse qu'il ne prétendoit pas que le missionnaire se retirât, mais qu'il le prioit de ne plus faire désormais de ces fêtes solennelles qui attiroient tant de peuple, et qui donnoient ombrage aux seigneurs ses voisins. La condition parut dure; cependant on jugea qu'on n'auroit pas de peine à lui faire révoquer dans la suite sa défense: ainsi, sans lui dire qu'on acceptoit cette condition, le père Bouchet continua d'exercer ses fonctions dans Aour comme auparavant.

Il arriva alors à un des catéchistes que le père avoit envoyés vers le prince, un accident dont nous fûmes alarmés. Il avoit marché durant la plus grande chaleur du jour, et se trouvant fort altéré, il eut

l'imprudence de boire sans prendre les précautions ordinaires. Dès le moment il se trouva attaqué de cette grande indigestion, qu'on appelle aux Indes *mordechin*, et que quelques-uns de nos Français ont appelée *mort de chien*, s'imaginant qu'elle se nomme ainsi, parce qu'elle cause une mort violente et cruelle. En effet, elle se fait sentir par les douleurs les plus aiguës et qui forcent la nature avec tant de violence, qu'il est rare qu'on n'y succombe pas, si l'on n'use d'un remède qui est fort en usage sur la côte, mais qui est moins connu dans les terres. Ce remède est si efficace, que de cent personnes attaquées de cette espèce de colique de *miserere*, il n'y en aura pas deux qu'il n'arrache des portes de la mort. Ce mal est bien plus fréquent aux Indes qu'en Europe; la continuelle dissipation des esprits, causée par les ardeurs d'un climat brûlant, affoiblit si fort la chaleur naturelle, que l'estomac est souvent hors d'état de faire la coction des alimens. Le catéchiste donc réduit à ne pouvoir plus se traîner, s'arrêta dans une peuplade à une lieue environ d'Aour, et nous envoya avertir du triste état où il se trouvoit.

Cette nouvelle ne vint qu'à neuf heures du soir; je volai sur le champ au secours du malade, je le trouvai étendu à terre presque sans connoissance, et agité des plus violentes convulsions. Tout le village étoit assemblé autour de lui, et chacun s'empressoit de lui donner différentes drogues plus propres à irriter son mal qu'à le soulager. Je fis allumer un grand feu; j'avois besoin pour mon remède d'une verge de fer; mais n'en trouvant point, je pris une faucille qui sert à couper le riz et les herbes. Je la fis bien rougir au feu; j'ordonnai qu'on lui appliquât le dos de la faucille toute rouge sous la plante du pied, à trois travers de doigt de l'extrémité du talon; et afin qu'ils ne se trompassent point dans une opération qu'ils n'avoient jamais vu faire, je

traçai avec du charbon, une raie noire à l'endroit sur lequel il falloit poser le fer ardent. Ils l'appliquèrent fortement contre le pied, jusqu'à ce que le fer pénétrant ces peaux moites, qui sont dans les Noirs extrêmement dures, parvînt jusqu'au vif, et se fît sentir au malade. Ce qu'on venoit de faire à ce pied-là, on le fit à l'autre avec la même précaution et avec le même succès. S'il arrive que le malade se laisse brûler, sans donner aucun signe de sentiment, c'est une marque que le mal est presque sans remède.

L'opération ainsi faite, je me fis apporter un peu de sel pulvérisé, au défaut duquel on peut prendre des cendres chaudes, et le répandant sur le sillon formé par le fer, je lui fis battre quelque temps ces deux endroits avec le dessous de ses souliers. Ceux qui étoient présens ne pouvoient comprendre quelle pouvoit être la vertu de ce remède; mais ils furent bien surpris, quand, en moins d'un demi-quart-d'heure, ils virent le malade revenir parfaitement à lui, et n'avoir plus de ces convulsions, ni de ces autres symptômes mortels qu'il avoit auparavant; il lui restoit seulement une grande lassitude et une soif pressante. Je fis bouillir de l'eau avec un peu de poivre et d'oignon que j'y fis jeter, et je lui en fis prendre. Ensuite, après l'avoir réconcilié, car il n'y avoit que peu de jours qu'il s'étoit confessé, je le laissai dans une situation fort tranquille, et je repris le chemin d'Aour. Il fut en état, dès le lendemain, de m'y venir trouver, et de rendre grâces à Dieu de sa guérison.

Peut-être ne serez-vous pas fâché d'apprendre un autre remède dont je n'ai pas fait l'expérience, mais qui m'a été enseigné par un médecin habile (M. Mancuchi, vénitien), venu d'Europe, qui s'est fait une grande réputation à la cour du grand Mogol, où il a demeuré quarante ans. Il m'a assuré que son remède est infaillible contre toute sorte de colique.

Il faut, dit-il, avoir un anneau de fer d'un pouce et demi ou environ de diamètre, et gros à proportion; le faire bien rougir au feu, et faisant étendre le malade sur le dos, lui appliquer l'anneau sur le nombril, en sorte que le nombril serve comme de centre à l'anneau; le malade ne tardera pas à en ressentir l'ardeur : il faut alors le retirer promptement; la révolution subite qui se fera dans le bas-ventre dissipera en peu de temps toutes les douleurs. Il se fait garant du prompt effet de ce remède, et m'assure qu'il s'en est toujours servi aux Indes avec succès.

Le trouble que le démon prétendoit exciter dans l'église d'Aour, ayant été apaisé dans sa naissance, j'en partis pour me rendre à Elacourrichy. Nandavanapaty fut la première peuplade que je trouvai sur ma route; il y avoit autrefois une fort belle église et une chrétienté florissante; les guerres ont ruiné l'église, mais la chrétienté subsiste encore, du moins en partie. J'y trouvai un grand nombre de fidèles qui avoient bâti une petite église, dans laquelle il n'y a que les *parias* (gens de la dernière caste) qui s'assemblent pour y faire leurs prières. Ils me supplièrent de rétablir l'ancienne église, mais mes petits fonds ne me permettoient pas d'en élever en tant d'endroits à la fois. Plusieurs gentils se joignirent aux fidèles pour m'accompagner assez loin hors de la peuplade.

L'*Ambalakaren* (c'est-à-dire capitaine), bon vieillard, qui se souvient encore des missionnaires qu'il y a vus, me combla d'honnêtetés, et m'offrit de travailler de concert avec les Chrétiens à rebâtir l'ancienne église. Il m'ajouta que si l'emplacement ne m'agréoit pas, il me donneroit celui que je trouverois le plus commode; qu'il s'engageoit même à me fournir une partie du bois et de la paille nécessaires pour la couvrir; qu'enfin, je n'avois qu'à

donner mon consentement, et qu'il se chargeoit de tout. A moins que de connoître le génie de ces peuples, on se laisseroit aisément surprendre par de si belles apparences. Je devois, ce semble, acquiescer à une proposition si avantageuse; c'est pourtant ce que je ne fis pas. Autant les Indiens sont libéraux quand il ne s'agit que de promettre, autant sont-ils ingénieux à trouver des prétextes de retirer leur parole, dès qu'ils ont su nous engager dans quelque dépense. Je le remerciai donc de sa bonne volonté, en l'assurant néanmoins que j'en profiterois dans la suite, que je reviendrois dans peu de mois, et qu'alors je prendrois avec lui les mesures nécessaires pour la construction d'une église encore plus belle que l'ancienne; que cependant je le priois de protéger toujours les Chrétiens de sa dépendance, et de penser lui-même qu'étant si près du tombeau, il devoit embrasser la religion qu'il reconnoissoit être la seule véritable, et que plusieurs de ses parens avoient déjà embrassée.

Après avoir marché quelque temps dans les bois, j'arrivai sur les bords du Coloran, que je traversai sans beaucoup de peine. Je côtoyai ensuite ce fleuve, et je me trouvai dans un petit bois, dont les arbres sont fort agréables à la vue. Ils étoient chargés de fleurs d'un blanc qui tire un peu sur le jaune, de la grandeur à peu près des fleurs d'orange. On me dit que ces fleurs étoient d'un goût exquis; j'en cueillis quelques-unes, et je leur trouvai en effet le goût sucré; mais peu après je fus atteint d'un tournoiement de tête qui dura quelque temps: c'est ce qui arrive, me dit-on, à tous ceux qui n'y sont pas accoutumés. Cette fleur est le fruit principal de l'arbre, et on en fait de l'huile qui est excellente pour les ragoûts.

Je continuai mon chemin en côtoyant toujours le Coloran, et j'arrivai sur le midi à Elacourrichy.

Le catéchiste y étoit fort occupé à achever l'église, qui consiste, comme presque toutes les autres, en une grande cabane assez élevée, couverte de joncs, à l'extrémité de laquelle il y a une séparation pour servir de retraite au missionnaire.

Le soir même de mon arrivée, j'appris par un exprès envoyé de Couttour, que le père Berthold y étoit fort mal d'une fluxion violente, qui lui étoit tombée sur les yeux et sur les oreilles; c'étoit le fruit des mauvais traitemens qu'il avoit soufferts durant un mois de prison. Je partis sur le champ pour aller le secourir. Il faisoit un beau clair de lune, mais il falloit toujours marcher dans les bois, et mes guides s'égarèrent si souvent, que je ne pus arriver que le lendemain matin à Couttour. Je trouvai le père dans un état de souffrance, qui me fit compassion. Le plus court remède eût été la saignée; mais ni le nom ni l'usage de la lancette n'est connu dans ce pays. Leur manière de tirer lo sang est assez plaisante; ils ne s'en servent que dans les maladies qui se produisent au-dehors; lorsque quelque partie est affligée, ils la scarifient avec la pointe d'un couteau; ensuite ils y appliquent une espèce de ventouse de cuivre, avec laquelle ils pompent l'air, et ils attirent ainsi le sang hors de la partie blessée, par les ouvertures que la scarification a faites.

Nos Indiens sont si ignorans, qu'ils ne mettent aucune différence entre l'artère et la veine. La plupart ne savent pas même si c'est une artère ou un nerf qui bat, ni quel est le ressort et le principe de ce battement. Cependant, comme ils se piquent d'avoir plus d'habileté qu'aucune autre nation, ils avoient déjà donné plusieurs remèdes au missionnaire; mais ces remèdes n'avoient fait qu'aigrir son mal. J'arrivai fort à propos pour son soulagement: Dieu bénit mes soins, et le père, au bout de trois jours, se trouva tout à fait délivré de ses douleurs.

Comme

Comme il n'avoit plus besoin de mon secours, je ne songeai plus qu'à me rendre à Elacourrichy, où ma présence devenoit nécessaire. Les Chrétiens que j'y avois laissés, et ceux qui y étoient venus depuis mon départ, auroient murmuré d'une plus longue absence.

Je passai par plusieurs villages, car ces bois en sont semés. J'eus la douleur de voir que dans tous ces endroits le nom du Seigneur est ignoré faute de catéchistes. Faut-il que notre pauvreté ne nous permette pas d'en entretenir un aussi grand nombre que le demanderoit une aussi vaste étendue de pays? j'en compte quatorze dans mon district, et il en faudroit cinquante; encore ne sais-je s'ils pourroient suffire.

Il n'y avoit presque aucun Chrétien choutre, ou de famille honorable dans Elacourrichy ni dans les autres peuplades des environs. Tous étoient parias. Leurs âmes n'en sont pas moins chères à Jésus-Christ; mais parce qu'aux yeux charnels de ces idolâtres, les parias sont gens vils, et dans le dernier mépris parmi eux, le grand nombre de Chrétiens de cette caste, loin d'être un motif d'embrasser la foi, est peut-être le plus grand obstacle qui arrête ceux des castes distinguées. Le reproche ordinaire qu'ils font aux nouveaux fidèles, c'est qu'ils sont devenus parias, et que par-là ils sont déchus de l'honneur de leur caste. Rien ne rend notre zèle plus inefficace auprès de ceux des hautes castes que cette idée du parianisme, qu'ils ont attachée à notre sainte religion.

La moisson fut abondante dans une autre peuplade située à l'ouest d'Elacourrichy, environ à une lieue de distance. La curiosité avoit attiré beaucoup de ces peuples à mon église : ils me demandèrent avec empressement un catéchiste pour les instruire : mais, hélas ! où en pouvois-je prendre un seul, qui ne fît ailleurs beaucoup plus de bien qu'il n'en

auroit fait dans cette peuplade ? J'en voulus tirer un de son district pour peu de temps ; les Chrétiens vinrent aussitôt me trouver, et m'exposèrent leurs besoins en termes si pressans, qu'il me fut impossible de leur résister. Je n'ai point de paroles qui puissent exprimer même une partie de la douleur que je ressentois de manquer d'une somme fort légère, qui eût suffi pour l'entretien d'un catéchiste : je laisse à ceux qui ont véritablement du zèle pour l'agrandissement de l'empire de Jésus-Christ, à s'en former une juste idée. J'avoue encore que parmi plusieurs autres qui me demandèrent le baptême, j'aurois fort souhaité qu'il s'en fût trouvé un plus grand nombre des castes distinguées ; rien ne serviroit davantage à accréditer la religion. Cependant si tous les parias vivoient aussi saintement que celui dont je vais vous parler, loin que la religion en fût avilie, elle en recevroit certainement beaucoup de lustre.

C'étoit autrefois un homme d'un libertinage outré. Son humeur brusque et impérieuse l'avoit rendu redoutable dans le pays ; mais Dieu changea tout à coup son cœur : on le vit remplacer les désordres d'une vie dissolue, par les rigueurs de la plus sévère pénitence. Après avoir obtenu le consentement de sa femme pour vivre séparé d'elle, il se bâtit une petite hutte dans un champ écarté ; il distribua tous ses biens à ses enfans, et ne se réservant d'autre fonds que celui de la Providence, il alloit de temps en temps ramasser des aumônes dans les villages d'alentour. Il n'en prenoit que la moindre partie pour sa subsistance ; le reste, il le partageoit entre les premiers pauvres qu'il trouvoit. Il passoit les jours entiers dans un lieu retiré vis-à-vis de l'église ; ses prières n'étoient interrompues que par l'abondance de ses larmes ; il se confessoit souvent, et tous les huit jours il approchoit de la sainte table avec une piété qui touchoit les plus insensibles. Souvent il

venoit me trouver, et me demandoit tout en pleurs : « Croyez-vous, mon père, que Dieu daigne me » faire miséricorde ? Croyez-vous qu'il oublie mes » iniquités passées ? Quelle autre pénitence pour- » rois-je faire pour le fléchir ? Je ne lui demande » pas qu'il me traite comme son enfant, j'en suis » indigne : je souhaite seulement qu'un Dieu si bon » et si miséricordieux ne soit plus en colère contre » moi. Que cette pensée est accablante ! J'ai offensé » un Dieu qui est la bonté même. »

C'étoit là le sujet ordinaire de ses méditations. Son air et ses discours faisoient juger qu'il ne perdoit jamais de vue la présence de Dieu. La haine qu'il se portoit à lui-même le conduisoit toutes les nuits dans le fond du bois, où il maltraitoit son corps par de longues et sanglantes disciplines. A l'exemple de saint Jérôme, dont il ne connoissoit ni le nom ni la pénitence, mais instruit par le même maître, il se frappoit rudement la poitrine d'un gros caillou ; à la longue, il s'y forma un calus qui ne le rendoit pas pourtant insensible à la douleur. Les rigueurs qu'il exerçoit sans cesse sur son corps, épuisèrent enfin ses forces, et lui causèrent de fréquentes défaillances. J'eus beau lui défendre ces excès, il obéissoit pendant quelque temps, mais bientôt après il se laissoit emporter à sa ferveur. Enfin, se sentant attaqué d'hydropisie, il vint me trouver à Tanjaour où il sut que j'étois ; il s'y confessa, et reçut Notre-Seigneur comme pour la dernière fois ; car, bien que son mal ne l'eût pas réduit à l'extrémité, il avoit un secret pressentiment que sa mort approchoit. O si cette église avoit un grand nombre de Chrétiens semblables, que la religion en seroit honorée !

Un autre Chrétien des premières castes ne me donna pas moins de consolation. Sa vie étoit un modèle de toutes les vertus. La prière et le soin qu'il

prenoit d'enseigner la doctrine chrétienne aux catéchumènes faisoient sa principale occupation : il ne vivoit que des aumônes que lui donnoient les fidèles; souvent il distribuoit aux pauvres tout ce qu'il avoit pu recueillir, et s'adressant ensuite ou au catéchiste ou à quelqu'un des Chrétiens : « Mon frère, lui » disoit-il, j'ai recours à votre charité, Jésus-Christ » a pris aujourd'hui et sa part et la mienne, donnez-» moi de quoi subsister. » Il étoit presque toujours ceint d'une méchante pièce de toile, afin d'engager ceux qui le voyoient à lui en fournir une meilleure; quand il en avoit reçu par aumône, à peine la portoit-il un ou deux jours; il en revêtoit aussitôt le premier pauvre qui se présentoit à lui, et alors il disoit en riant : *Jésus-Christ m'a dépouillé.*

Son humeur toujours égale l'avoit rendu comme inaccessible à toutes les passions. Il reprenoit avec une sainte hardiesse les fautes qu'il remarquoit, mais c'étoit d'une manière si aimable, qu'on se plaisoit même à souffrir ses réprimandes. Enfin sa vertu lui avoit attiré la vénération et l'amour de tous ceux qui le connoissoient. Si dans cette mission il y avoit plus d'ouvriers pour partager entr'eux le travail qui accable un si petit nombre de missionnaires, ils emploieroient plus de temps à cultiver chaque fidèle, et je suis persuadé que plusieurs de ces néophytes feroient les mêmes progrès dans la vertu.

Je célébrai la fête de l'Ascension à Elacourrichy avec un grand appareil, et avec une foule de peuple la plus grande que j'aie encore vue; le bois étoit aussi fréquenté que les plus grandes villes. Je baptisai près de trois cents cathécumènes; les confessions furent en si grand nombre, qu'il me fut impossible d'écouter tous ceux qui se présentoient.

Plusieurs qui, depuis long-temps, n'avoient pu participer aux sacremens, faute d'une église située dans un endroit commode, vinrent en foule s'ac-

quitter des devoirs de vrais fidèles et commencèrent une vie plus fervente. Quelques autres, que la crainte et le commerce des idolâtres avoient engagés dans des actions contraires à la pureté de notre sainte loi, vinrent se prosterner aux pieds des autels, pleurer leurs égaremens, et jurer au Seigneur une fidélité inviolable. J'aurois infailliblement succombé sous le poids du travail qu'il me fallut soutenir jour et nuit, si une nouvelle alarme ne m'eût procuré deux ou trois jours de repos.

Le Nabab du Carnate, conquis par le grand Mogol, songeoit à se faire payer par la force le tribut que refusoit le Chilianékan. Le bruit se répandit tout à coup que les troupes mogoles étoient déjà entrées dans les terres du prince d'Ariélour, frère du prince dont relève Elacourrichy; la peur saisit nos Chrétiens et les dispersa à l'instant. Les catéchistes eurent pourtant la précaution de cacher cette nouvelle aux catéchumènes que je baptisois. La cérémonie achevée, je sortis hors de l'église, et je fus fort étonné de la solitude où je me voyois; j'en demandai la cause au peu de fidèles qui ne m'avoient pas encore abandonné : ils me conjurèrent pour toute réponse de fuir au plus vîte. Quelques-uns même, sans me rien dire, retiroient les ornemens de l'église, et les transportoient dans le fond du bois. Ceux qui venoient de recevoir le baptême, n'eurent pas le temps de m'importuner, selon leur coutume, pour avoir des médailles et des chapelets; chacun fuyoit en hâte dans la peuplade.

Pour moi, je jugeai que c'étoit là de ces terreurs paniques auxquelles nos Indiens se laissent aisément surprendre. Cependant j'ordonnai à quatre ou cinq des moins timides de s'avancer du côté de l'ouest d'où partoit l'alarme, afin de s'instruire par eux-mêmes de la vérité de ces bruits. Ils partirent sur le champ; mais à leur contenance, on eût dit qu'à

chaque pas ils étoient sur le point de tomber parmi les lances et les sabres. Ils entrèrent dans plusieurs villages qu'ils croyoient réduits en cendre, et tout y étoit calme et tranquille; ils demandèrent des nouvelles de l'ennemi, et on leur demandoit à eux-mêmes de quel ennemi ils vouloient parler. Revenus de leur frayeur, ils ne jugèrent pas à propos d'aller plus avant; ils retournèrent sur leurs pas, bien confus d'avoir pris l'alarme si légèrement. J'envoyai dès le lendemain rassurer tous les Chrétiens qui s'étoient réfugiés au-delà du Coloran, et ils se rendirent en foule à mon église.

Les fêtes de la Pentecôte, de la très-sainte Trinité et du saint Sacrement, furent sanctifiées par une suite continuelle de confessions, de communions et de baptêmes; mais la consolation intérieure que je goûtois ne dura pas long-temps. J'appris que le prince de Catalour inquiétoit encore le père Bouchet dans son église d'Aour, que même les catéchistes n'osoient plus parcourir les villages de ses dépendances, ni rendre visite aux fidèles. L'unique moyen de le ramener à la raison, étoit de s'adresser au Talavai; ce seul nom le faisoit trembler d'effroi; on rapporte même qu'un jour ayant résolu de voir la capitale du royaume, séjour ordinaire du Talavai, il se mit en frais pour y paroître avec plus de distinction; mais qu'étant assez près de la ville, il n'eut jamais la hardiesse d'y entrer; il s'imagina que tout se disposoit pour le mettre aux fers et le dépouiller de son petit état. La frayeur qui le saisit fut si grande, qu'il rebroussa chemin à l'instant, et regagna Catalour avec une célérité qui surprit ses sujets. Il publia, pour sauver son honneur, qu'une maladie l'avoit contraint à un retour si précipité.

Ce prince fit réflexion que si le père portoit ses plaintes au Talavai, ce gouverneur, qui l'a toujours comblé d'amitié, ne manqueroit pas de lui faire jus-

tice de tant de vexations injustes. Il prit donc des mesures pour apaiser le missionnaire, quoiqu'il n'en fût pas moins déterminé à inquiéter les Chrétiens dans toutes les occasions. Le père qui ne songeoit qu'à procurer la paix à son église, crut devoir lui témoigner le peu de fond qu'il faisoit sur ses promesses. « C'en est trop, seigneur, lui dit-il, jus-
» qu'ici je n'ai rien omis pour gagner votre affection;
» la grande peuplade que ma présence a formée à
» Aour, a fort grossi vos revenus; vous tirez des
» droits considérables des marchands que le concours
» des Chrétiens attire sur vos terres; chaque fête que
» je célèbre est marquée par les présens que je vous
» envoie; c'est peu de chose, il est vrai, mais ce peu
» est conforme à la pauvreté dont je fais profession.
» Que pouvez-vous me reprocher? N'ai-je pas soin
» d'entretenir les peuples dans l'obéissance et la sou-
» mission qu'ils vous doivent? Y en a-t-il un seul
» parmi les Chrétiens dont vous ayez sujet de vous
» plaindre, et dans l'occasion ne sont-ce pas vos
» meilleurs soldats? Comment payez-vous tous ces
» services? N'avez-vous pas cherché tous les moyens
» de me chagriner? Si vous me souffrez dans vos
» états, n'est-ce pas par intérêt plutôt que par affec-
» tion? Vous me forcerez enfin d'éclater : le Ta-
» lavai est équitable, il saura rendre justice à qui
» elle est due. »

Cette réponse déconcerta le prince de Catalour; mais il fut désolé par une autre affaire qui lui survint au même temps, et qui étoit capable de le perdre, si le Talavai eût été moins désintéressé, ou s'il eût trouvé dans le père Bouchet un homme susceptible de sentimens de vengeance. A une lieue de Tichirapaly, s'élève une colline sur laquelle les gentils ont construit un temple dont ils ont confié la garde à un célèbre *Joghi* (pénitent gentil). Les dehors de sa vie austère lui ont associé un grand nombre d'autres

joghis qui vivent sous sa conduite. Quoiqu'on ait assigné pour leur entretien une vaste étendue de pays et un grand nombre de villages, le chef de ces pénitens, loin de partager avec eux ce qui est destiné à la subsistance commune, les envoie dans toutes les contrées voisines amasser des aumônes, et les oblige à lui apporter chaque mois une certaine somme qu'il consacre à l'idole. Ce sont de vrais brigands qui portent la désolation dans tous les villages, et qui s'enrichissent des extorsions et du pillage qu'ils font sur le peuple.

Deux de ces joghis entrèrent sur les terres du prince de Catalour; un soldat dont ils vouloient tirer quelque aumône par force, appela à son secours d'autres soldats de ses voisins; tous se jetèrent sur les deux mendians, et les renvoyèrent à leur montagne meurtris de coups. Le premier joghi se croyant insulté lui-même dans la personne de ses pénitens, forma le dessein d'en tirer une prompte vengeance. Sur le champ il fit arborer au haut du temple un drapeau qui se découvroit de tous les pays d'alentour. A ce signal, tous les joghis de sa dépendance s'attroupèrent au nombre de plus de mille, et se rangèrent autour de l'étendard. Ils se préparoient déjà à fondre sur les terres de Catalour, pour y mettre tout à feu et à sang.

La reine de Tichirapaly qui de son palais avoit aperçu l'étendard levé, voulut savoir de quoi il s'agissoit. Dès qu'elle en fut instruite, elle dépêcha des soldats vers le prince, et lui donna ordre de venir incessamment à la cour pour y rendre compte de l'attentat commis contre des hommes consacrés au culte de ses dieux. Cet ordre de la reine et les fureurs des joghis jetèrent le prince de Catalour dans une grande consternation. Il étoit perdu sans ressource, si le père Bouchet n'eût travaillé à le tirer de cette mauvaise affaire. Le missionnaire se transporta à la

cour, il adoucit d'abord l'esprit de la reine, ensuite il exposa le fait dans toutes ses circonstances en présence du Talavai, et il rendit un si bon témoignage de l'innocence du prince, qu'il fut pleinement justifié. La vérité ainsi éclaircie, le prince en fut quitte pour quelques présens qu'il fallut faire à la reine et au joghi montagnard, et ces présens achevèrent de conjurer la tempête. Il ressentit les obligations qu'il avoit au missionnaire, et charmé d'une générosité dont il n'avoit point vu d'exemple, il lui promit avec serment de ne plus le troubler dans l'exercice de ses fonctions. La paix rendue à l'église d'Aour donna le loisir au père Bouchet d'employer son zèle à apaiser d'autres troubles excités contre les Chrétiens de Chirangam. Un temple célèbre érigé au démon, rend cette île fameuse parmi les idolâtres. Le père Bouchet avoit fait élever une église dans le même lieu; c'étoit insulter au prince des ténèbres jusque sur son trône. On étoit surpris que cette église pût subsister parmi tant d'ennemis qui conjuroient sa ruine; elle subsistoit pourtant, et le nombre des fidèles qui croissoit chaque jour, faisoit espérer de voir bientôt le christianisme triompher de l'idolâtrie jusque dans ses plus forts retranchemens.

Le gouverneur de Chirangam animé par les prêtres des idoles, résolut d'éclater contre les néophytes. Un jour qu'ils étoient assemblés dans l'église, les soldats et les habitans de l'île fondirent pêle-mêle sur les serviteurs de Jésus-Christ, et les traînèrent dehors en vomissant mille blasphèmes contre le vrai Dieu. On enleva tout ce qu'ils avoient, jusqu'aux images et aux chapelets que ces néophytes conservent précieusement. Un jeune homme qui ne put souffrir l'outrage qu'on faisoit à la religion, eut le courage de reprocher vivement aux gentils les impiétés qu'ils venoient de commettre. Il reçut à l instant la récompense de son zèle. Ces furieux se jetèrent sur lui,

le traînèrent par toutes les rues, le chargèrent de coups, et lui procurèrent la gloire de verser beaucoup de sang pour la foi.

Le père Bouchet averti de l'oppression où étoit la chrétienté de Chirangam, porta ses plaintes à la cour. Le gouverneur y fut cité à l'instant, et après bien des reproches qu'on lui fit de son avarice et de sa cruauté, il eut ordre de rendre au plutôt aux néophytes tout ce qui leur avoit été pris. Rien n'est plus difficile que de tirer des Indiens les choses dont ils se trouvent une fois saisis. Le gouverneur ne put se résoudre à voir sortir sa proie de ses mains. Il comptoit sur la clémence du Talavai, persuadé qu'il n'en viendroit jamais aux extrémités de rigueur que méritoit son obstination.

Dieu fit voir alors qu'il vengeoit les intérêts de cette église désolée. Le ministre impie qui avoit profané le lieu saint et maltraité les fidèles, fut doublement puni. Sa fidélité par rapport au maniement des deniers publics devint suspecte, et on lui demanda ses comptes. Mais parce que parmi ces peuples, être recherché sur cette matière et être condamné, n'est qu'une même chose, il fut taxé à cinq mille écus qu'il devoit porter incessamment au trésor. Comme il différoit toujours, ses délais furent suivis d'un châtiment dont il lui fallut dévorer toute la honte. Un jour qu'il s'y attendoit le moins, des soldats armés entrèrent de grand matin dans sa maison, le saisirent, le conduisirent au palais; là on mit sur ses épaules une pierre d'une pesanteur énorme, qu'il fut contraint de porter jusqu'à ce qu'il eût satisfait au payement. Ce coup humilia son esprit superbe, mais il ne changea pas son mauvais cœur.

Peu de jours après il lui arriva une autre aventure qui flétrit à jamais sa réputation. Il étoit Brame, et venoit d'épouser une Bramine. Celle-ci avoit été mariée dès son bas âge à un autre Brame qui cou-

roit le monde, et dont on n'entendoit plus parler. Le jour même qu'on lui amena son épouse, et qu'il étoit le plus occupé de la fête, le premier mari arriva à Tichirapaly. Sur la nouvelle que sa femme avoit passé en d'autres mains, il court à la maison du nouvel époux, et lui reproche publiquement l'opprobre et l'infamie dont il venoit de se couvrir : car l'enlèvement d'une Bramine est parmi ces peuples un crime impardonnable. L'indignation que l'on conçut d'une action si infamante atterra le gouverneur; il vit bien que sa perte étoit certaine, si son ennemi demandoit justice; il n'omit rien pour le fléchir: larmes, prières, offres, tout fut mis en œuvre. Enfin, on parla d'accommodement; il fallut remettre la Bramine entre les mains du premier mari, et payer ce jour-là même au Brame, la somme de cinq cents écus dont ils étoient convenus ensemble.

Le Brame n'eut pas plutôt l'argent qu'il alla porter sa plainte au Talavai; « et afin que vous ne doutiez pas, seigneur, lui dit-il, qu'il est coupable du » crime énorme dont je l'accuse, voici la somme » qu'il m'a mise en main pour apaiser ma juste indignation. » Le Talavai, qui est Brame lui-même, ressentit toute la douleur d'une action qui déshonoroit sa caste : il assembla les principaux Brames de la cour, et cita le coupable en leur présence. Le crime étoit trop bien prouvé pour que l'accusation pût être rendue suspecte : ainsi ce malheureux seigneur ne songea plus qu'à implorer la miséricorde de ses juges. Il parut au milieu du conseil couvert d'un vieux haillon, les cheveux épars, se roulant sur le pavé, et poussant les plus hauts cris. Il eut à soutenir de sanglans reproches d'une action, dont la honte retomboit sur toute la caste des Brames; et l'on ne doutoit point qu'après une pareille flétrissure, il ne se bannît lui-même de son pays pour cacher sa confusion dans les régions les plus éloi-

gnées, et y traîner les restes d'une vie obscure. Mais le Talavai, bien plus porté à l'indulgence qu'à la sévérité, le fit revenir au palais, et lui parla d'une manière propre à le consoler de sa douleur. « Les » hommes ne sont pas impeccables, lui dit-il; » votre faute n'est pas sans remède, ne songez plus » qu'à contenter le Brame, et à réparer désormais, » par une conduite sage et modérée, le scandale » que vous avez donné à tout le royaume. »

Ces paroles rendirent la vie au gouverneur; il s'accommoda avec le Brame; il remplit les dures conditions qui lui furent imposées, et rentra ainsi dans l'exercice de sa charge. La nouvelle humiliation d'un persécuteur si déclaré des Chrétiens servit d'apologie à leur innocence : il n'y eut pas jusqu'aux gentils qui ne reconnussent que la main du vrai Dieu s'étoit appesantie sur lui. Les fidèles intéressés dans le pillage de Chirangam ne laissèrent pas d'en souffrir; il s'excusa toujours de rendre aux néophytes ce qu'il leur avoit ravi, sur ce que tout son bien avoit été employé à terminer sa malheureuse affaire. Il n'en demeura pas là; il se prévalut dans la suite de quelques troubles qui arrivèrent, pour chasser tout à fait les Chrétiens de leur église. Il usa pour cela d'un artifice qui lui réussit : il fit mettre dans le saint lieu l'idole qu'on nomme *Poullear*, convaincu que les fidèles n'oseroient plus s'y assembler. Il ne se trompoit pas : la profanation du temple saint porta la plus vive douleur dans le cœur des néophytes; le parti qu'ils prirent, fut de raser tout à fait l'église, à l'exemple de ces pieux Israélites, qui détruisirent l'autel que les gentils avoient profané par leurs sacrifices, et par l'idole qu'ils y avoient placée.

Pendant les deux mois que j'ai demeuré à Elacourrichy, j'ai eu beaucoup plus d'occupation que ne m'en auroient pu fournir les plus grandes villes. Il me falloit chaque jour administrer les sacremens, sou-

lager les malades qu'on apportoit à ma cabane, instruire les catéchumènes, recevoir les visites des gentils, faire à chacun quelque discours sur la religion, répondre aux questions qu'ils me proposoient, sans néanmoins entrer avec eux en dispute. L'expérience nous a appris que ces sortes de disputes, où ils ont toujours le dessous, ne servent qu'à les aigrir, et qu'à les aliéner de notre sainte religion. Il faut se faire à soi-même les objections qu'on voit qu'ils peuvent faire, et y donner aussitôt la solution : ils la trouvent toujours bonne, quand ils n'ont pas proposé eux-mêmes les difficultés auxquelles on répond.

Surtout il faut leur donner une grande idée du Dieu que nous adorons ; leur demander de temps en temps si les perfections que nous lui attribuons, ne sont pas dignes du vrai Dieu, et s'il peut y en avoir un qui ne possède pas ces qualités augustes ; sans entrer dans le détail des chimères et des infamies qu'ils racontent de leurs divinités. Ce sont des conséquences qu'il faut leur laisser tirer d'eux-mêmes, et qu'ils tirent en effet, avouant souvent, sans qu'on les en presse, que ces perfections si admirables ne se trouvent point dans les dieux qu'ils adorent. Quand même leur orgueil les empêcheroit de faire cet aveu, il faut bien se donner de garde de l'exiger par la force de la dispute ; il nous doit suffire de les renvoyer dans cette persuasion, que nous adorons un Dieu unique, éternel, tout-puissant, souverainement parfait, et qui ne peut ni commettre, ni souffrir le vice. Ils se retirent pleins de la grandeur de notre Dieu, pleins d'estime pour ceux qui l'adorent, et de respect pour ceux qui enseignent à l'adorer.

Outre tous ces exercices du ministère apostolique, il faut encore se précautionner contre la haine des idolâtres, entrer, malgré qu'on en ait, dans les affaires temporelles des néophytes, et accommoder la plu-

part de leurs différends, afin de les empêcher d'avoir recours aux juges gentils. Ce seul embarras auroit de quoi occuper un missionnaire tout entier : aussi pour n'y point perdre trop de temps, je renvoie la discussion de leurs procès à des Chrétiens habiles, dont je les fais convenir auparavant, et au jugement desquels ils promettent de s'en rapporter.

J'étois encore à Elacourrichy vers la mi-mai, qui est la saison où les vents commencent à souffler avec impétuosité : ils se déchaînent alors avec tant de fureur, et ils élèvent en l'air des nuées de poussière si épaisses, qu'elles obscurcissent le soleil; en sorte qu'on est quelquefois quatre à cinq jours sans l'apercevoir. Cette poussière pénètre partout, elle saisit le gosier, et cause sur les yeux des fluxions si violentes, qu'on en devient souvent aveugle. Il est alors presque impossible de marcher du côté de l'ouest d'où vient la tempête. Les Indiens y sont plus faits que les Européens; cependant ils en souffrent beaucoup, et c'est pour plusieurs une raison légitime de s'absenter de l'église.

Ces grands vents sont les avant-coureurs des pluies abondantes qui tombent vers la côte occidentale de l'Inde, et sur les montagnes de Malabar, d'où se forme le fleuve Coloran, qui porte la fertilité dans les royaumes de Maissour, de Maduré, du Tanjaour, et du Choren-Mandalam. Les peuples de l'Inde attendent ces pluies avec la même impatience que ceux d'Egypte soupirent après l'inondation du Nil.

On croyoit que le fleuve grossiroit cette année avant la saison ordinaire, parce que les vents avoient commencé à souffler bien plutôt que les années précédentes. Mon dessein étoit de partir d'Elacourrichy, dès que les eaux paroîtroient, afin de pénétrer du côté du midi, dans une province où l'on n'a jamais vu ni missionnaire ni catéchiste; mais les vents eurent

beau souffler, le fleuve demeuroit toujours à sec, et l'on étoit déjà dans l'appréhension d'une famine générale. Cependant les pluies étoient tombées dans leur temps, et les eaux qui descendent avec rapidité des montagnes, seroient entrées dans le Coloran plutôt même qu'à l'ordinaire, si le roi de Maissour n'en avoit arrêté le cours par une digue énorme qu'il avoit fait construire et qui occupoit toute la largeur du canal. Son dessein étoit de détourner les eaux par cette digue, afin que se répandant dans les canaux qu'il avoit pratiqués, elles vinssent arroser ses campagnes. Mais en même temps qu'il songeoit à fertiliser ses terres et à augmenter ses revenus, il ruinoit les deux royaumes voisins, celui de Maduré et celui de Tanjaour. Les eaux n'auroient commencé à y paroître que sur la fin de juillet, et le canal eût été tari dès la mi-septembre.

Les deux princes, attentifs au bien de leurs royaumes, furent irrités de cette entreprise : ils se liguèrent contre l'ennemi commun, afin de le contraindre par la force des armes, à rompre une digue si préjudiciable à leurs états. Ils faisoient déjà de grands préparatifs, lorsque le Coloran vengea par lui-même (comme on s'exprimoit ici) l'affront que le roi faisoit à ses eaux en les retenant captives. Tandis que les pluies furent médiocres sur les montagnes, la digue subsista, et les eaux coulèrent lentement dans les canaux préparés : mais dès que ces pluies tombèrent en abondance, le fleuve s'enfla de telle sorte, qu'il entr'ouvrit la digue, la renversa, et l'entraîna par la rapidité de son cours. Ainsi le prince de Maissour, après bien des dépenses inutiles, se vit frustré tout à coup des richesses immenses qu'il s'étoit promises. Le canal ne fut pas long-temps à se remplir, et la joie fut d'autant plus grande parmi ces peuples, qu'ils s'attendoient déjà à une stérilité prochaine. On les voyoit transportés

hors d'eux-mêmes courir en foule vers la rivière, afin de s'y laver, dans la persuasion ridicule où ils sont que ces premières eaux purifient de tous les crimes, de même qu'elles nettoient le canal de toutes ses immondices.

Comme le Coloran étoit encore guéable, je le traversai au plutôt, afin de me rendre à Counampati, et d'y attendre une occasion favorable de me transporter à Tanjaour. C'est dans ce royaume que la foi est cruellement persécutée; et c'est de cette persécution que je vous entretiendrai dans mes premières lettres. Vous jugerez assez par ce que j'ai l'honneur de vous écrire, que si nos travaux sont mêlés de bien des amertumes, Dieu prend soin de nous en dédommager par les fruits abondans qu'il nous fait recueillir.

LETTRE

Du père de Bourzes, missionnaire de la Compagnie de Jésus aux Indes, au père Etienne Souciet, de la même Compagnie.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

LORSQUE j'étois sur le point de m'embarquer pour les Indes, je reçus une de vos lettres, par laquelle vous me recommandiez de consacrer quelques momens à ce qui peut regarder les sciences, autant que me le permettroient les occupations attachées à l'emploi de missionnaire, et de vous communiquer en même temps les découvertes que j'aurois faites. Dans le voyage même, j'ai pensé à vous contenter; mais je manquois d'instrumens, et vous savez qu'ils sont absolument

absolument nécessaires, quand on veut faire quelque chose d'exact. C'est pourquoi je n'ai fait que de ces observations où les yeux seuls suffisent, sans qu'ils aient besoin d'un secours étranger.

Je commencerai par une matière de physique qui aura quelque chose de nouveau pour ceux qui n'ont jamais navigué, et peut-être même pour ceux qui ayant navigué ne l'ont pas observée avec beaucoup d'attention. Vous avez lu ce que disent les philosophes sur les étincelles qui paroissent durant la nuit sur la mer; mais peut-être aurez-vous trouvé qu'ils passent fort légèrement sur ce phénomène, ou du moins qu'ils se sont plus appliqués à en rendre raison conformément à leurs principes, qu'à le bien exposer tel qu'il est. Il me semble pourtant qu'avant que de se mettre à expliquer les merveilles de la nature, il faudroit s'efforcer d'en bien connoître toutes les particularités. Voici ce qui m'a paru le plus digne d'être remarqué sur la matière présente.

1.° Lorsque le vaisseau fait bonne route, on voit souvent une grande lumière dans le sillage, je veux dire, dans les eaux qu'il a fendues et comme brisées à son passage. Ceux qui n'y regardent pas de si près, attribuent souvent cette lumière, ou à la lune, ou aux étoiles, ou au fanal de la poupe. C'est en effet ce qui me vint d'abord dans l'esprit, la première fois que j'aperçus cette grande lumière. Mais comme j'avois une fenêtre qui donnoit sur le sillage même, je me détrompai bientôt, surtout quand je vis que cette lumière paroissoit bien davantage, lorsque la lune étoit sous l'horizon, que les étoiles étoient couvertes de nuages, que le fanal étoit éteint; enfin lorsqu'aucune lumière étrangère ne pouvoit éclairer la surface de la mer.

2.° Cette lumière n'est pas toujours égale. A certains jours il y en a peu, ou point du tout; quelquefois elle est plus vive, quelquefois plus languis-

des temps où elle est fort étendue, d'autres où elle l'est moins.

3.° Pour ce qui est de sa vivacité, vous serez peut-être surpris quand je vous dirai que j'ai lu sans peine à la lueur de ces sillons, quoiqu'élevé de neuf ou dix pieds au-dessus de la surface de l'eau. J'ai remarqué les jours par curiosité; c'étoit le 12 juin 1704, et le 10 juillet de la même année. Il faut pourtant vous ajouter que je ne pouvois lire que le titre de mon livre, qui étoit en lettres majuscules. Cependant ce fait a paru incroyable à ceux à qui je l'ai raconté : mais vous pouvez m'en croire, et je vous assure qu'il est très-certain.

4.° Pour ce qui regarde l'étendue de cette lumière, quelquefois tout le sillage paroît lumineux à trente ou quarante pieds au loin; mais la lumière est bien plus foible à une plus grande distance.

5.° Il y a des jours où l'on démêle aisément dans le sillage les parties lumineuses d'avec celles qui ne le sont pas : d'autres fois on ne peut faire cette distinction. Le sillage paroît alors comme un fleuve de lait qui fait plaisir à voir. C'est en cet état qu'il me parut le 10 de juillet 1704.

6.° Lorsqu'on peut distinguer les parties brillantes d'avec les autres, on remarque qu'elles n'ont pas toutes la même figure; les unes ne paroissent que comme des pointes de lumière, les autres ont à peu près la grandeur des étoiles telles qu'elles nous paroissent; on en voit qui ont la figure de globules d'une ligne ou deux de diamètre : d'autres sont comme des globes de la grosseur de la tête. Souvent aussi ces phosphores se forment en carrés de trois ou quatre pouces de long, sur un ou deux de large. Ces phosphores de différentes figures se voient quelquefois en même temps. Le 12 de juin, le sillage du vaisseau étoit plein de gros tourbillons de lumière, et de ces carrés oblongs dont j'ai parlé. Un autre jour que

notre vaisseau avançoit lentement, ces tourbillons paroissoient et disparoissoient tout à coup en forme d'éclairs.

7.° Ce n'est pas seulement le passage d'un vaisseau qui produit ces lumières, les poissons laissent aussi après eux un sillage lumineux, qui éclaire assez pour pouvoir distinguer la grandeur du poisson, et connoître de quelle espèce il est. J'ai vu quelquefois une grande quantité de ces poissons, qui en se jouant dans la mer, faisoient une espèce de feu d'artifice dans l'eau, qui avoit son agrément. Souvent une corde mise en travers suffit pour briser l'eau, en sorte qu'elle devienne lumineuse.

8.° Si on tire de l'eau de la mer, pour peu qu'on la remue avec la main dans les ténèbres, on y verra une infinité de parties brillantes.

9.° Si l'on trempe un linge dans l'eau de la mer, on verra la même chose quand on se met à le tordre dans un lieu obscur; et même quand il est à demi sec, il ne faut que le remuer pour en voir sortir quantité d'étincelles.

10.° Lorsqu'une de ces étincelles est une fois formée, elle se conserve long-temps: et si elle s'attache à quelque chose de solide, par exemple aux bords d'un vase, elle durera des heures entières.

11.° Ce n'est pas toujours lorsque la mer est le plus agitée, qu'il y paroît le plus de ces phosphores, ni même lorsque le vaisseau va plus vite. Ce n'est pas non plus le simple choc des vagues les unes contre les autres qui produit des étincelles, du moins je ne l'ai pas remarqué. Mais j'ai observé que le choc des vagues contre le rivage en produit quelquefois en quantité. Au Brésil, le rivage me parut un soir tout en feu, tant il y avoit de ces lumières.

12.° La production de ces feux dépend beaucou de la qualité de l'eau; et si je ne me trompe, gén ralement parlant, on peut avancer qu e étu

égal, cette lumière est plus grande, lorsque l'eau est plus grasse et plus baveuse; car en haute mer l'eau n'est pas également pure partout : quelquefois le linge qu'on trempe dans la mer revient tout gluant. Or, j'ai remarqué plusieurs fois que quand le sillage étoit plus brillant, l'eau étoit plus visqueuse et plus grasse, et qu'un linge mouillé de cette eau rendoit plus de lumière lorsqu'on le remuoit.

13.° De plus, on trouve dans la mer certains endroits où surnagent je ne sais quelles ordures de différentes couleurs, tantôt rouges, tantôt jaunes. A les voir, on croiroit que ce sont des sciures de bois: nos marins disent que c'est le frai ou la semence de baleine : c'est de quoi l'on n'est guère certain. Lorsqu'on tire de l'eau de la mer en passant par ces endroits, elle se trouve fort visqueuse. Les marins disent aussi qu'il y a beaucoup de ces bancs de frai dans le nord, et que quelquefois pendant la nuit ils paroissent tout lumineux, sans qu'ils soient agités par le passage d'aucun vaisseau, ni d'aucun poisson.

14.° Mais pour confirmer davantage ce que j'avance, savoir, que plus l'eau est gluante, plus elle est disposée à être lumineuse, j'ajouterai une chose assez particulière que j'ai vue. On prit un jour dans notre vaisseau, un poisson que quelques-uns crurent être une bonite. Le dedans de la gueule du poisson paroissoit durant la nuit comme un charbon allumé, de sorte que sans autre lumière je lus encore les mêmes caractères que j'avois lus à la lueur du sillage. Cette gueule étoit pleine d'une humeur visqueuse; nous en frottâmes un morceau de bois qui devint aussitôt tout lumineux; dès que l'humeur fut desséchée, la lumière s'éteignit.

Voilà les principales observations que j'ai faites sur ce phénomène : je vous laisse à examiner si toutes ces particularités peuvent s'expliquer dans le système de ceux qui établissent pour principe de cette

lumière, le mouvement de la matière subtile ou des globules, causé par la violente agitation des sels.

Il faut encore vous dire un mot des iris de la mer. Je les ai remarqués après une grosse tempête que nous essuyâmes au cap de Bonne-Espérance. La mer étoit encore fort agitée, le vent emportoit le haut des vagues, et en formoit une espèce de pluie où les rayons du soleil venoient peindre les couleurs de l'iris. Il est vrai que l'iris céleste a cet avantage sur l'iris de la mer, que ses couleurs sont bien plus vives, plus distinctes, et en plus grande quantité. Dans l'iris de la mer, on ne distingue guère que deux sortes de couleurs : un jaune sombre du côté du soleil, et un vert pâle du côté opposé. Les autres couleurs ne font pas une assez vive sensation pour pouvoir les distinguer. En récompense, les iris de la mer sont en bien plus grand nombre; on en voit vingt et trente en même temps, on les voit en plein midi et on les voit dans une situation opposée à l'iris céleste; c'est-à-dire, que leur courbure est comme tournée vers le fond de la mer. Qu'on dise après cela que dans ces voyages de long cours on ne voit que la mer et le ciel: cela est vrai; mais pourtant l'un et l'autre représentent tant de merveilles, qu'il y auroit de quoi bien occuper ceux qui auroient assez d'intelligence pour les découvrir.

Enfin, pour finir toutes les observations que j'ai faites sur la lumière, je n'en ajouterai plus qu'une seule, c'est sur les exhalaisons qui s'enflamment pendant la nuit, et qui en s'enflammant forment dans l'air un trait de lumière. Ces exhalaisons laissent aux Indes une trace bien plus étendue qu'en Europe. Du moins j'en ai vu deux ou trois que j'aurois prises pour de véritables fusées : elles paroissoient fort proches de la terre, et jetoient une lumière à peu près semblable à celle dont la lune brille les premiers jours de son croissant: leur chute étoit lente, et elles

traçoient en tombant une ligne courbe. Cela est certain au moins d'une de ces exhalaisons que je vis en haute mer, déjà bien éloigné de la côte de Malabar.

C'est tout ce que je puis vous écrire pour le présent. Je souhaite, mon révérend père, que toutes ces petites observations vous fassent plaisir. Grâces au Seigneur, je n'attends que le moment d'entrer dans le Maduré; c'est la mission qu'on me destine, et après laquelle vous savez que je soupire depuis tant d'années. J'espère que j'aurai occasion d'y faire des observations beaucoup plus importantes sur la miséricorde de Dieu à l'égard de ces peuples, et auxquelles vous vous intéresserez vous-même bien davantage. Je suis avec beaucoup de respect, etc.

LETTRE

Du père Etienne le Gac, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au père Charles Porée, de la même Compagnie.

A Chinnaballabaram, le 10 janvier 1709.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

Vous n'ignorez pas que depuis quelques années nous sommes entrés dans le royaume de Carnate, et que nous y avons formé une mission sur le plan de celle que les Jésuites portugais ont établie dans le Maduré. Les commencemens en sont à peu près semblables; nous y éprouvons aussi les mêmes difficultés qu'ils y eurent à surmonter, et peut-être encore de plus grandes. Tout récemment, il nous a fallu essuyer un des plus violens orages qui se soient encore

élevés contre cette mission naissante. Les Dasseris, qui font une profession particulière d'honorer *Vistnou* (divinité des Indiens), faisoient depuis longtemps sous main de vains efforts pour arrêter le progrès de l'évangile. Mais voyant que leurs trames secrètes devenoient inutiles, ils résolurent enfin d'éclater, se fiant sur leur grand nombre, et sur la facilité du prince à leur accorder tout ce qu'ils demandent.

Ce fut le jour de la Circoncision, lorsque les Chrétiens sortoient de l'église, que notre cour se trouva tout à coup remplie de monde. Un grand nombre de dasseris s'y étoient rassemblés avec quelques soldats du palais, et plusieurs personnes de toutes sortes de castes que la curiosité y avoit attirées. Les principaux d'entre ceux-ci demandèrent à parler au missionnaire. Le père de la Fontaine parut aussitôt en leur présence avec cet air affable qui lui est si naturel; et, faisant tomber le discours sur la grandeur de Dieu, il les entretint quelque temps de l'importance qu'il y avoit de le connoître et de le servir. Ceux que la passion n'avoit pas encore prévenus, témoignèrent être contens de cet entretien, et y applaudirent; mais pour ceux qui étoient envoyés de la part des *Gouroux Vistnouvistes* (prêtres de Vistnou), ils élevèrent leurs voix, et nous menacèrent de venger bientôt d'une manière éclatante, les divinités de leur pays, que nous rendions méprisables par nos discours. Le missionnaire répondit avec douceur qu'il enseignoit la vérité à tout le monde, et qu'il n'y avoit que ceux qui embrasseroient cette vérité, qui pussent espérer d'arriver un jour à la gloire à laquelle chacun d'eux avoit droit de prétendre.

Ainsi se termina cette assemblée. La rage étoit peinte sur le visage de la plupart, et ils ne nous menaçoient de rien moins que de nous chasser du

et de détruire nos églises. C'étoit la résolution que les prêtres gentils avoient prise à Chillacatta, petite ville éloignée d'ici d'environ trois lieues. Ils souffroient impatiemment la désertion de leurs plus zélés disciples, dont un grand nombre avoient déjà reçu le baptême. Leurs revenus diminuoient à mesure que diminuoit le nombre des adorateurs de Vistnou, et cela encore plus que le zèle pour le culte de leurs fausses divinités, les animoit contre notre sainte religion.

Le lendemain, 2 de janvier, nous apprîmes dès le matin que les dasseris s'attroupoient en grand nombre dans les places de la ville: les cris menaçans que poussoient ces séditieux, le bruit de leurs tambours et de leurs trompettes, dont l'air retentissoit de toutes parts, obligèrent le prince à nous envoyer deux Brames pour nous donner avis de cette émeute, et nous sommer de sortir au plutôt de la ville, sans quoi il lui seroit impossible d'apaiser une populace soulevée uniquement contre nous. Le père de la Fontaine répondit qu'il respectoit les moindres volontés du prince; mais qu'il le croyoit trop équitable pour ne lui pas rendre la justice qui lui étoit due.

A ce moment-là même les dasseris, suivis d'une foule incroyable de peuple, vinrent assaillir notre église. La cour et une grande place qui est vis-à-vis, ne pouvant en contenir la multitude, plusieurs grimpèrent sur les murailles et sur les maisons voisines pour être témoins de ce qui devoit arriver. Les dasseris armés crioient de toutes leurs forces que si nous refusions de sortir du pays, il n'y avoit qu'à nous livrer entre leurs mains. La populace mutinée leur répondoit par des injures atroces qu'elle vomissoit contre nous. Tout le monde s'acharnoit à notre perte; et parmi tant de personnes, il n'y en avoit pas une qui nous portât compassion, ou qui

prît nos intérêts. Nous aurions certainement été sacrifiés à la fureur des dasseris, si le beau-père du prince, qui tient après lui le premier rang dans le royaume, et qui a la direction de la police, n'eût envoyé des soldats pour contenir ces furieux, et s'opposer au désordre. Le tumulte ne finit qu'avec la nuit; ils se retirèrent en corps dans la forteresse; et là, pour intimider le prince, ils se présentèrent aux principaux officiers l'épée à la main, menaçant de se tuer eux-mêmes si l'on ne nous chassoit au plutôt de la ville. Les esprits étoient si fort aigris, que, dans la crainte d'un plus grand tumulte, on mit des gardes aux portes de la ville et de la forteresse.

J'admirai en cette occasion la protection particulière de Dieu sur nous; car bien que le soulèvement fût général, que le beau-père du prince fût du nombre des dasseris, et que le prince lui-même fût attaché au culte de ses fausses divinités jusqu'à la superstition; cependant les ordres se donnoient, et on veilloit à notre sûreté de la même manière que si nous avions eu quelque puissant intercesseur dans cette cour.

Ce n'est pas que l'on quittât le dessein de nous chasser de la ville : car nous reçûmes coup sur coup plusieurs avis du prince, qui nous conseilloit d'en sortir, du moins jusqu'à ce que la sédition fût apaisée, parce qu'il n'étoit plus le maître d'une populace révoltée, qui avoit conjuré notre perte. Nous fîmes remercier le prince de cette attention; mais nous ne crûmes pas devoir déférer à ses conseils : notre sortie eût entraîné la perte de cette chrétienté naissante, et nous perdions pour jamais l'espérance que nous avons d'avancer un jour vers le nord. D'ailleurs, si nous eussions une fois quitté notre église, on ne nous eût jamais permis d'y rentrer, et

on eût pris de là occasion de nous chasser pareillement de celle que nous avons à Devandapallé.

Ces considérations, et beaucoup d'autres, nous déterminèrent à souffrir plutôt toutes sortes de mauvais traitemens, que de consentir à ce qu'on nous proposoit. Ainsi nous répondîmes à ceux qui vinrent de la part du prince, que le Dieu que nous servions sauroit bien nous protéger contre les ennemis de son culte, s'il jugeoit que sa gloire y fût intéressée; que s'il permettoit que nous succombassions sous les efforts de nos persécuteurs, nous étions prêts à répandre notre sang pour la défense de sa cause; qu'enfin nous étions dans la résolution de n'abandonner notre église qu'avec la vie.

Cependant le tumulte continuoit toujours, et nous nous attendions à tout moment, ou à être livrés entre les mains des dasseris, ou à être chassés honteusement et par force de la ville : mais Dieu prit notre défense d'une manière visible, en nous suscitant des intercesseurs qui d'eux-mêmes firent notre apologie. Dès qu'on sut dans la ville que les dasseris se rassembloient de nouveau, un grand nombre des principaux marchands, des capitaines des troupes, et d'autres personnes considérables vinrent à notre église. La seule curiosité de nous voir les y avoit d'abord attirés; mais ils furent ensuite si satisfaits de l'entretien qu'ils eurent avec le père de la Fontaine, qu'en nous quittant, parmi plusieurs choses obligeantes qu'ils nous dirent, ils nous donnèrent parole de s'employer en notre faveur.

Dès-lors il se fit dans les esprits un changement si grand à notre égard, qu'on ne peut en attribuer la cause qu'à la divine Providence. On nous porta compassion; on cessa même de nous inquiéter; mais ce qui nous fut infiniment amer et sensible, c'est que nos ennemis tournèrent toute leur haine contre nos Chrétiens. Je dois rendre ici témoignage à la

vérité : au milieu de ce déchaînement universel, ce qui soutenoit notre courage et nous remplissoit de consolation, c'étoit la ferveur des néophytes, et le désir qu'ils faisoient paroître de souffrir quelque chose pour Jésus-Christ. Tous les Chrétiens sans en excepter un seul, ne parloient que de répandre leur sang, s'il en étoit besoin, en témoignage de leur foi; ils se trouvoient dans ces assemblées tumultueuses, et ne rougissoient pas de donner des marques publiques de la religion qu'ils professoient. Ils se retiroient le soir dans leurs maisons, où la meilleure partie de la nuit se passoit en prières; et ils demandoient sans cesse à Dieu les uns pour les autres, la force de résister aux épreuves auxquelles ils alloient se voir exposés.

Les prêtres gentils firent publier une défense de donner du feu ou de laisser puiser de l'eau à ceux qui viendroient à l'église : et par là, les Chrétiens étoient chassés de leurs castes; ils ne pouvoient plus avoir de communication avec leurs parens, ni avec ceux qui exercent les professions les plus nécessaires à la vie. Enfin, par cette espèce d'excommunication, ils étoient déclarés infâmes, et obligés de sortir de la ville. Rien ne nous affligea plus sensiblement que cette nouvelle, à cause des suites funestes qu'elle ne pouvoit guère manquer d'avoir pour la religion.

Le lendemain de la publication de cette défense, une Chrétienne qui venoit à l'église pour assister à la prière du soir, tomba dans un puits qui a bien trente-quatre à trente-cinq pieds de profondeur, et où il n'y a presque point d'eau. D'autres Chrétiens qui la suivoient de près, accoururent aux saints noms de JÉSUS et de MARIE, qu'elle invoquoit, et demandèrent du secours au voisinage; mais on fut bien surpris, quand on la vit monter d'elle-même à la faveur d'une corde qu'on lui avoit jetée, sans avoir reçu la moindre incommodité de sa chute. Les

gentils mêmes qui en furent témoins s'écrièrent qu'il n'y avoit que le Dieu des Chrétiens qui pût faire un tel prodige.

Cependant les Gouroux envoyoient leurs disciples par toutes les maisons, pour jeter l'épouvante parmi les Chrétiens. Plusieurs ont déjà été chassés de chez leurs parens, et demeurent inébranlables dans leur foi. Aidez-nous à prier le Seigneur qu'il donne à tous le courage et la force dont ils ont besoin pour persévérer; car au moment que je vous écris, cet orage n'est pas encore cessé. Je suis avec beaucoup de respect en l'union de vos saints sacrifices, etc.

LETTRE

Du père de la Lane, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au père Mourgues, de la même Compagnie.

A Pondichery, ce 30 janvier 1709.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

LA reconnoissance que je vous dois, et l'intérêt que vous prenez au succès dont Dieu bénit les travaux des missionnaires, sont pour moi deux grands motifs de vous informer de l'état présent du christianisme dans l'Inde, et de vous communiquer les observations que j'ai faites sur la religion et sur les mœurs d'un grand peuple, qui est peu connu en Europe. Vous savez que notre Compagnie a trois grandes missions dans cette partie de la presqu'île de deçà le Gange, qui est au sud de l'empire du grand Mogol. La première est la mission de Maduré,

qui commence au cap Comorin, et s'étend jusqu'à la hauteur de Pondichery vers le 12.e degré de latitude septentrionale. La deuxième est celle de Maissour, grand royaume, dont le roi est tributaire du Mogol; il est au nord de celui de Maduré, et presque au milieu des terres. Enfin, la troisième est celle où la Providence m'a destiné, et qui s'appelle la mission de Carnate. Elle commence à la hauteur de Pondichery, et n'a point d'autres bornes du côté du nord que l'empire du Mogol; du côté de l'ouest elle est bornée par une partie du Maissour.

Ainsi, par la mission de Carnate, on ne doit pas entendre seulement le royaume qui porte ce nom; elle renferme encore beaucoup de provinces et de différens royaumes, qui sont contenus dans une étendue de pays fort vaste; de sorte qu'elle comprend du sud au nord plus de trois cents lieues dans sa longueur, et environ quarante lieues de l'est à l'ouest dans sa moindre largeur, et dans les endroits où elle est bornée par le Maissour : car partout ailleurs elle n'a point d'autres bornes que la mer. Les principaux états que j'y connois sont les royaumes de *Carnate*, de *Visapour*, de *Bijanagaran*, de *Ikkeri*, et de *Golconde*. Je ne parle point d'un grand nombre de petits états qui appartiennent à des princes particuliers, dont la plupart sont tributaires du grand Mogol.

Le pays est fort peuplé, et on y voit un grand nombre de villes et de villages. Il seroit beaucoup plus fertile, si les Mores (mahométans sujets du Mogol) qui l'ont subjugué, ne fouloient pas les peuples par leurs continuelles exactions. Il y a environ cinquante ans qu'ils ont envahi toutes ces terres, et ils se sont enfin répandus jusqu'au bout de la presqu'île. Il n'y a que quelques états qui, quoique tributaires du Mogol, aient conservé la forme de leur ancien gouvernement, tels que le

royaume de Maduré, ceux de Maravas, de Trichirapali et de Gengi; tout le reste est gouverné par les officiers du Mogol, à la réserve pourtant de quelques seigneurs particuliers à qui ils ont laissé la conduite de leurs provinces; mais ces seigneurs payent de gros tributs, et ils sont dans une telle dépendance, que sur le moindre soupçon on les dépouille de leur souveraineté; de sorte qu'on peut dire qu'ils sont plutôt les fermiers des Mores, que les souverains de leur pays.

L'oppression où vivent les gentils sous une pareille domination, ne seroit point un obstacle à la propagation de la foi, si en même temps les Mores n'étoient les ennemis implacables du nom chrétien. Les idolâtres en sont toujours écoutés quand ils parlent contre nous. Ils leur persuadent aisément que nous sommes riches; et sur ces faux rapports, les gouverneurs nous font arrêter, et nous retiennent longtemps dans d'étroites prisons. Le père Bouchet, si célèbre par le grand nombre d'infidèles qu'il a baptisés, a éprouvé jusqu'où va leur avarice. Il avoit orné une petite statue de Notre-Seigneur de quelques pierres fausses. Des gentils qui s'en aperçurent rapportèrent au gouverneur de la province que ce père possédoit de grands trésors. Le missionnaire fut conduit aussitôt dans une rude prison, où, pendant plus d'un mois, il souffrit toutes sortes d'incommodités; et ses catéchistes furent cruellement fustigés, et menacés du dernier supplice, s'ils ne découvroient les trésors du missionnaire. Il est assez ordinaire dans cette mission de voir les prédicateurs de l'évangile emprisonnés et maltraités par l'avidité des Mahométans, qui sont déjà assez portés d'eux-mêmes à les persécuter par l'horreur naturelle qu'ils ont des Chrétiens. Cependant, comme ils sont les maîtres du pays, c'est à leurs yeux qu'il faut planter la foi.

Les Indiens sont fort misérables, et ne retirent

presque aucun fruit de leurs travaux. Le roi de chaque état a le domaine absolu et la propriété des terres ; ses officiers obligent les habitans d'une ville à cultiver une certaine étendue de terre qu'ils leur marquent. Quand le temps de la moisson est venu, ces mêmes officiers vont faire couper les grains ; et les ayant fait mettre en un monceau, ils y appliquent le sceau du roi, et puis ils se retirent. Quand ils le jugent à propos, ils viennent enlever les grains, dont ils ne laissent que la quatrième partie, et quelquefois moins, au pauvre laboureur. Ils les vendent ensuite au peuple au prix qu'il leur plaît, sans que personne ose se plaindre.

Le grand Mogol tient d'ordinaire sa cour du côté d'Agra, éloigné d'environ cinq cents lieues d'ici ; et c'est cet éloignement de la cour mogole qui contribue beaucoup à la manière dure dont les Indiens sont traités. Le Mogol envoie dans ces terres un officier qui a le titre de gouverneur et de général de l'armée. Celui-ci nomme des sous-gouverneurs ou lieutenans pour tous les lieux considérables, afin de recueillir les deniers qui en proviennent. Comme leur gouvernement ne dure que peu de temps, et qu'après trois ou quatre ans ils sont d'ordinaire révoqués, ils se pressent fort de s'enrichir. D'autres plus avides encore leur succèdent. Aussi ne peut-on guère être plus misérable que les Indiens de ces terres. Il n'y a de riches que les officiers mores ou les officiers gentils qui servent les rois particuliers de chaque état ; encore arrive-t-il souvent qu'on les recherche et qu'on les force, à grands coups de *chabouc* (gros fouet), de rendre ce qu'ils ont amassé par leurs concussions ; de sorte qu'après leur magistrature ils se trouvent aussi gueux qu'auparavant.

Ces gouverneurs rendent la justice sans beaucoup de formalités. Celui qui offre le plus d'argent, gagne presque toujours sa cause ; et par ce moyen, les

criminels échappent souvent au châtiment que méritent les crimes les plus noirs. Ce qui arrive même assez communément, c'est que les deux parties offrant à l'envi de grandes sommes, les Mores prennent des deux côtés, sans donner ni à l'une ni à l'autre partie la satisfaction qu'elles demandent. Mais quelque grande que soit d'ailleurs la servitude des Indiens sous l'empire du Mogol, ils ont la liberté de se conduire selon les coutumes de leurs castes; ils peuvent tenir leurs assemblées, et souvent elles ne se tiennent que pour rechercher ceux qui se sont faits Chrétiens, et pour les chasser de la caste s'ils ne renoncent au christianisme.

Vous n'ignorez pas l'horreur qu'ont les gentils pour les Européens, qu'ils appellent *pranguis*. Cette horreur, loin de diminuer, semble augmenter tous les jours, et met un obstacle presque invincible à la propagation de la foi. Sans cette malheureuse aversion qu'ils ont pour nous, et qui, par un artifice de l'enfer, s'étend jusque sur la sainte loi que nous prêchons, on peut dire que les Indiens ont d'ailleurs de favorables dispositions pour le christianisme. Ils sont fort sobres et n'excèdent jamais dans le boire ni dans le manger; ils naissent avec une horreur naturelle de toute boisson qui enivre; ils sont très-réservés à l'égard des femmes, du moins à l'extérieur, et on ne leur verra rien faire en public qui soit contre la pudeur ou contre la bienséance. Le respect qu'ils ont pour leur gourou est infini; ils se prosternent devant lui, et le regardent comme leur père. On ne voit guère de nation plus charitable envers les pauvres. C'est une loi inviolable parmi les parens de s'assister les uns les autres, et de partager le peu qu'ils ont avec ceux qui sont dans le besoin. Ces peuples sont encore fort zélés pour leurs pagodes; et un artisan qui ne gagnera que dix fanons par mois, en donnera quelquefois deux à l'idole. Ils

sont

sont outre cela fort modérés, et rien ne les scandalise tant que l'emportement et la précipitation. Il est certain qu'avec de si bonnes dispositions, plusieurs se feroient Chrétiens, sans la crainte qu'ils ont d'être chassés de leur caste ; c'est là un de ces obstacles qui paroît presque sans remède, et que Dieu seul peut lever par un de ces ressorts extraordinaires que nous ne connoissons pas. Un homme chassé de sa caste n'a plus d'asile ni de ressource ; ses parens ne peuvent plus communiquer avec lui, pas même lui donner du feu ; s'il a des enfans, il ne peut trouver aucun parti pour les marier. Il faut qu'il meure de faim, ou qu'il entre dans la caste des parias, ce qui, parmi les Indiens, est le comble de l'infamie.

Voilà cependant l'épreuve par où doivent passer nos Chrétiens. Malgré cela, on en voit plusieurs qui souffrent un abandon si affreux avec une fermeté héroïque. Vous pouvez croire que dans ces tristes occasions un missionnaire ne manque pas de partager avec eux le peu qu'il peut avoir, et c'est souvent ce qui lui fait souhaiter de recevoir des secours plus abondans des personnes charitables d'Europe.

Il faut maintenant vous donner quelque idée de la religion des Indiens. On ne peut douter que ces peuples ne soient véritablement idolâtres, puisqu'ils adorent des dieux étrangers. Cependant il me paroît évident, par quelques-uns de leurs livres, qu'ils ont eu autrefois des connoissances assez distinctes du vrai Dieu. C'est ce qu'il est aisé de voir à la tête du livre appelé *Panjangan*, dont voici les paroles que j'ai traduites mot pour mot : *J'adore cet Etre, qui n'est sujet ni au changement ni à l'inquiétude ; cet Être, dont la nature est indivisible ; cet Etre, dont la simplicité n'admet aucune composition de qualités ; cet Etre, qui est l'origine et la cause de tous les êtres, et qui les surpasse tous en excel-*

lence; cet Etre, qui est le soutien de l'univers, et qui est la source de la triple puissance. Mais ces expressions si belles sont mêlées dans la suite d'une infinité d'extravagances, qu'il seroit trop long de vous rapporter.

Il est aisé de conjecturer de ce que je viens de dire, que les poètes du pays ont, par leurs fictions, effacé peu à peu de l'esprit de ces peuples les traits de la Divinité. La plupart des livres indiens sont des ouvrages de poésie, pour lesquels ils sont fort passionnés, et c'est de là sans doute que leur idolâtrie tire son origine. Je ne doute pas non plus que les noms de leurs faux dieux, comme *Chiven, Ramen, Vistnou* et d'autres semblables, ne soient les noms de quelques anciens rois, que la flatterie des Indiens, et surtout des Brames, a divinisés, pour ainsi dire, ou par une apothéose, ou par des poèmes composés en leur honneur. Ces ouvrages ont été pris dans la suite pour des règles de leur foi, et ont effacé de leurs esprits la véritable idée de la Divinité. Les plus anciens livres, qui contenoient une doctrine plus pure, étant écrits dans une langue fort ancienne, ont été négligés peu à peu, et l'usage de cette langue s'est entièrement aboli. Cela est certain à l'égard du livre de la religion appelé *Vedam*, que les savans du pays n'entendent plus: ils se contentent de le lire, et d'en apprendre quelques endroits par cœur, qu'ils prononcent d'une façon mystérieuse, pour en imposer plus facilement au peuple.

Ce que je viens de dire sur l'origine de l'idolâtrie indienne se confirme par un exemple assez récent. Il y a environ cinquante ans que mourut le roi de Trichirapali. Ce prince faisoit de grandes largesses aux Brames, nation la plus flatteuse qu'on puisse voir. Par reconnoissance, ou pour exciter les autres rois à imiter l'exemple de celui-ci, ils lui ont bâti un temple, et élevé des autels où l'on

sacrifie à ce nouveau dieu. Il ne faut pas douter que dans quelques années on n'oublie le dieu Ramen lui-même ou quelque autre fausse divinité du pays, pour mettre à sa place le roi de Trichirapali. Il en sera apparemment de ce prince comme de Ramen, qu'on compte parmi les anciens rois, les livres indiens marquant son âge, le temps et les circonstances de son règne.

Outre Vistnou et Chiven qui sont regardés comme les deux principales divinités, et qui partagent nos Indiens en deux sectes différentes, ils admettent encore un nombre presque infini de divinités subalternes. Brama tient le premier rang parmi celles-ci. Selon leur théologie, les dieux supérieurs l'ont créé dans le temps, en lui donnant des prérogatives singulières. C'est lui, disent-ils, qui a créé toutes choses, et qui les conserve par un pouvoir spécial que la divinité lui a communiqué : c'est lui encore qui a comme l'intendance générale sur toutes les divinités inférieures ; mais son gouvernement doit finir dans un certain temps.

Les Indiens n'observent que les huit principaux rumbs de vent, qu'ils placent comme nous à l'horizon. Or, ils prétendent que dans chacun de ces endroits un demi-dieu a été posté par Brama, pour veiller au bien général de l'univers. Dans l'un est le dieu de la pluie, dans l'autre le dieu des vents, dans un troisième le dieu du feu, et ainsi des autres qu'ils appellent les huit gardiens. Divendiren, qui est comme le premier ministre de Brama, commande immédiatement à ces dieux inférieurs : le soleil, la lune, les planètes sont aussi des dieux. En un mot, ils comptent jusqu'à trois millions de ces divi subalternes, dont ils rapportent mille fables i tinentes.

Il est vrai que dans la conv . pl savans tombent d'accord qu'il

seul Dieu qui est pur esprit : mais ils ajoutent que Chiven, Vistnou, et les autres, sont les ministres de ce Dieu, et que c'est par leur moyen que nous approchons du trône de la divinité, et que nous en recevons des bienfaits. Néanmoins dans la pratique on ne voit aucun signe qui persuade qu'ils croient un seul Dieu : ce n'est qu'à Chiven et à Vistnou qu'on bâtit des temples et qu'on fait des sacrifices ; ainsi l'on peut dire qu'on ne sait guère ce que croient ces prétendus savans, qui sont en effet de véritables ignorans.

La métempsycose est une opinion commune dans toute l'Inde, et il est difficile de désabuser les esprits sur cet article, car rien n'est plus souvent répété dans leurs livres. A la vérité ils croient un paradis, mais ils en font consister la félicité dans les plaisirs sensuels, bien qu'ils se servent des termes d'union avec Dieu, de vision de Dieu, et d'autres semblables qu'emploie notre théologie, pour exprimer la félicité des saints. Ils croient aussi un enfer, mais ils ne peuvent se persuader qu'il dure éternellement. Tous les livres que j'ai vus supposent l'immortalité de l'âme ; je ne voudrois pas pourtant garantir que ce soit l'opinion de plusieurs sectes, non plus que de plusieurs Brames. Au fond ils ont des idées si peu nettes sur toutes ces choses, qu'il n'est pas aisé de bien démêler ce qu'ils pensent.

Pour ce qui est de leur morale, voici ce que j'en ai appris. Ils admettent cinq péchés qu'ils regardent comme les plus énormes : le Bramicide ou tuer un Brame, l'ivrognerie, l'adultère commis avec la femme de son *gourou*, le vol, quand la matière est considérable, et la fréquentatiou de ceux qui ont commis quelqu'un de ces péchés. Ils ont aussi des péchés capitaux, mais ils n'en comptent que cinq ; savoir, la luxure, la colère, l'orgueil, l'avarice et l'envie ou la haine. Ils ne condamnent pas la poly-

gamie, bien qu'elle soit plus rare parmi eux que parmi les Mores; mais ils ont horreur d'une coutume aussi monstrueuse que bizarre, qui règne dans le *Malleamen*. Les femmes de ce pays peuvent épouser autant de maris qu'elles veulent, et elles obligent chacun d'eux à leur fournir les diverses choses dont elles ont besoin : l'un des habits, l'autre du riz, et ainsi du reste.

En récompense, on voit parmi nos gentils une autre coutume qui n'est guère moins monstrueuse. Les prêtres des idoles ont accoutumé de chercher tous les ans une épouse à leurs dieux. Quand ils voient une femme à leur gré, soit mariée, soit libre, ils l'enlèvent ou la font venir adroitement dans la pagode; et là ils font la cérémonie du mariage. On assure qu'ils en abusent ensuite : ce qui n'empêche pas qu'elle ne soit respectée du peuple comme l'épouse d'un dieu.

C'est encore un usage dans plusieurs castes, surtout dans les plus distinguées, de marier leurs enfans dès l'âge le plus tendre. Le jeune mari attache au cou de celle qui lui est destinée, un petit bijou qu'on appelle *tali*, qui distingue les femmes mariées de celles qui ne le sont pas : et dès-lors le mariage est conclu. Si le mari vient à mourir avant que le mariage ait pu être consommé, on ôte le *tali* à la jeune veuve, et il ne lui est plus permis de se remarier. Comme rien n'est plus méprisable selon l'idée des Indiens que cet état de viduité, c'est en partie pour n'avoir pas à soutenir ce mépris, qu'elles se brûloient autrefois avec le corps de leur mari : c'est ce qu'elles ne manquoient pas de faire avant que les Mores se fussent rendus maîtres du pays, et que les Européens occupassent les côtes : mais à présent on voit peu d'exemples d'une coutume si barbare. Cette loi ne regarde point les hommes; un second mariage ne les déshonore ni eux ni leur caste.

Une des maximes de morale qui règne encore davantage parmi les Indiens idolâtres, c'est que pour être heureux, il faut enrichir les Brames, et qu'il n'y a guère de moyen plus efficace d'effacer ses péchés, que de leur faire l'aumône. Comme ces Brames sont les auteurs de la plupart des livres, ils y ont insinué cette maxime presque à toutes les pages. J'ai connu plusieurs gentils qui se sont presque ruinés pour avoir la gloire de marier un Brame, la dépense de cette cérémonie étant fort grande parmi ceux qui sont de bonne caste. Et voilà la source principale de la haine qu'ils portent aux prédicateurs de l'évangile : la libéralité des peuples diminuant à mesure que s'étend le christianisme, ils ne cessent de nous persécuter, ou par eux-mêmes, quand ils ont quelque autorité, ou par les Mores qu'ils animent contre nous. Il n'a pas tenu à eux que je ne fusse battu cruellement de plusieurs coups de *chabouc*, et chassé d'une église que j'avois auprès d'une grande ville appelée *Tarkolan*. Voici comment la chose se passa.

Un jeune Brame vint me demander l'aumône ; et comme il m'assura qu'il n'avoit ni père ni mère, et que si je voulois l'entretenir, il demeureroit volontiers avec moi, je le gardai afin de l'élever dans notre sainte religion, et d'en faire un catéchiste. Les Brames de Tarkolan ayant su que l'enfant étoit dans ma maison, et se doutant de mon dessein, s'assemblèrent et résolurent ma perte. Sur le champ ils vont chez le gouverneur de la province, et m'accusent d'avoir enlevé le jeune Brame, et de l'avoir fait manger avec moi, ce qui étoit, ajoutoient-ils, le dernier affront pour eux et pour leur caste. Là-dessus le gouverneur me fait saisir par ses gardes, qui, après m'avoir traité avec beaucoup d'inhumanité, me conduisirent en sa présence. Les accusations et les plaintes des Brames recommencèrent en

une langue que je n'entendois pas (car c'étoit la langue more), et je fus d'abord condamné à recevoir plusieurs coups de chabouc, sans qu'il me fût permis de rien dire pour ma défense. On se disposoit déjà à me donner le premier coup, lorsqu'un gentil me voyant près de subir un châtiment auquel je n'aurois pas la force de résister, fut si touché de compassion, qu'il se jeta aux pieds du gouverneur en lui remontrant qu'infailliblement je mourrois dans ce supplice. Le More se laissa attendrir, et me fit demander sous main quelque argent. Comme je n'avois rien à lui donner, il ne poussa pas plus loin les choses, et me renvoya. Cependant les Brames, pour purifier le jeune homme de leur caste de la souillure qu'il avoit, disoient-ils, contractée, en demeurant avec un *prangui*, firent la cérémonie suivante, qu'ils appellent purification. Ils coupèrent la ligne (1) au jeune homme, le firent jeûner trois jours, le frottèrent à plusieurs reprises avec de la fiente de vache, et l'ayant lavé cent neuf fois, ils lui mirent une nouvelle ligne, et le firent manger avec eux dans un repas de cérémonie.

C'est là un des moindres traits de la malice des Brames, et de l'aversion qu'ils ont pour nous. Ils n'épargnent rien pour nous rendre odieux dans le pays. S'il ne tombe point de pluie, c'est à nous qu'il faut s'en prendre; si l'on est affligé de quelque calamité publique, c'est notre doctrine, injurieuse à leurs dieux, qui attire ces malheurs. Tels sont les bruits qu'ils ont soin de répandre, et l'on ne sauroit dire jusqu'où va l'ascendant qu'ils ont pris sur l'esprit du peuple, et combien ils abusent de sa crédulité.

C'est pour cette raison qu'ils ont introduit l'astrologie judiciaire, cet art ridicule, qui fait dépendre le bonheur ou le malheur des hommes, le

(1) Cordon qui est la marque de noblesse.

bon ou le mauvais succès de leurs affaires, de la conjonction des planètes, du mouvement des astres, et du vol des oiseaux. Par-là, ils se sont rendus comme les arbitres des bons et des mauvais jours; on les consulte comme des oracles, et ils vendent bien cher leurs réponses. J'ai souvent rencontré dans mes voyages plusieurs de ces Indiens crédules, qui retournoient sur leurs pas, parce qu'ils avoient trouvé en chemin quelque oiseau de mauvais augure. J'en ai vu d'autres qui, à la veille d'un voyage qu'ils étoient obligés de faire, alloient le soir coucher hors de la ville, pour n'en pas sortir dans un jour peu favorable.

Les obstacles que nous trouvons du côté des Brames, à la prédication de l'évangile, nous affligeroient moins, s'il y avoit espérance de les convertir; mais c'est une chose moralement impossible, selon le cours ordinaire de la Providence. Il n'y a guère de nation plus orgueilleuse, plus rebelle à la vérité, ni plus entêtée de ses superstitions et de sa noblesse. Pour comble de malheur, ils sont répandus partout, principalement dans les cours des princes, où ils remplissent les premiers emplois, et où la plus grande partie des affaires passent par leurs mains.

Comme ils sont les dépositaires des sciences, peut-être ne serez-vous pas fâché de savoir l'idée qu'on doit avoir de leur capacité, ou pour mieux dire, de leur ignorance. A la vérité, j'ai lieu de croire qu'anciennement les sciences ont fleuri parmi eux; nous y voyons encore des traces de la philosophie de Pythagore et de Démocrite, et j'en ai entretenu qui parlent des atômes selon l'opinion de ce dernier. Néanmoins on peut dire que leur ignorance est extrême. Ils expliquent le principe de chaque chose par des fables ridicules, sans pouvoir apporter aucune raison physique des effets de la nature. Ce

que j'ai vu de plus raisonnable dans un cahier de leur philosophie, c'est une espèce de démonstration qu'on y emploie pour prouver l'existence de Dieu par les choses visibles. Mais après en avoir conclu l'existence d'un premier être, ils en font une peinture extravagante, en lui donnant une forme et des qualités qui ne peuvent lui convenir. Au reste s'il se trouve quelque chose de bon dans leurs livres, il y en a peu parmi les Indiens qui s'appliquent à les lire, ou qui en comprennent le sens.

Ils comptent quatre âges depuis le commencement du monde. Le premier, qu'ils nous représentent comme un siècle d'or, a duré, disent-ils, dix-sept cent vingt-huit mille ans. C'est alors que fut formé le dieu Brama, et que prit naissance la caste des Brames qui en descendent. Les hommes étoient d'une taille gigantesque; leurs mœurs étoient fort innocentes; ils étoient exempts de maladies, et vivoient jusqu'à quatre cents ans. Dans le deuxième âge, qui a duré douze cent quatre-vingt-seize mille ans, sont nés les *Rajas* ou *Kchatrys*, caste noble, mais inférieure à celle des Brames. Le vice commença alors à se glisser dans le monde : les hommes vivoient jusqu'à trois cents ans; leur taille n'étoit pas si grande que dans le premier âge. A celui-ci a succédé un troisième âge, qui a duré huit millions soixante-quatre mille ans : le vice augmenta beaucoup, et la vertu commença à disparoître, aussi n'y vécut-on que deux cents ans. Enfin suivit le dernier âge, qui est celui où nous vivons, et où la vie de l'homme est diminuée des trois quarts : c'est dans cet âge que le vice a pris la place de la vertu presque bannie du monde. Ils prétendent qu'il s'en est déjà écoulé quatre millions vingt-sept mille cent quatre-vingt-quinze ans. Ce qu'il y a de plus ridicule, c'est que leurs livres déterminent la durée de cet âge, et marquent le temps où le monde doit finir. Voilà une

partie des rêveries en quoi consiste la science des Brames, et qu'ils débitent fort sérieusement aux peuples.

Je ne sache pas qu'ils aient aucune connoissance des mathématiques, si l'on en excepte l'arithmétique, dans laquelle ils sont assez versés; mais ce n'est que dans ce qui regarde la pratique. Ils apprennent l'art de compter dès leur plus tendre jeunesse; et sans se servir de la plume, ils font, par la seule force de l'imagination, toutes sortes de comptes sur les doigts. Je crois pourtant qu'ils ont quelque méthode mécanique qui leur sert de règle pour cette manière de calculer.

A l'égard de l'astronomie, il est probable qu'elle a été en usage parmi nos Indiens : les Brames ont les tables des anciens astronomes pour calculer les éclipses, et ils savent même s'en servir. Leurs prédictions sont assez justes aux minutes près, qu'ils semblent ignorer, et dont il n'est point parlé dans leurs livres qui traitent des éclipses du soleil et de la lune; eux-mêmes, quand ils en parlent, ils ne font aucune mention de minutes, mais seulement de *gari*, de *demi-gari*, d'un quart et demi-quart de *gari*. Or un *gari* est une de leurs heures, mais qui est bien petite en comparaison des nôtres; car elle n'est que de vingt-neuf minutes et environ quarante-trois secondes.

Quoiqu'ils sachent l'usage de ces tables, et qu'ils prédisent les éclipses, il ne faut pas croire pour cela qu'ils soient fort habiles dans cette science. Tout consiste dans une pure mécanique, et dans quelques opérations d'arithmétique; ils en ignorent tout à fait la théorie, et n'ont nulle connoissance des rapports et des liaisons que ces choses ont entre elles. Il y a toujours quelque Brame qui s'applique à comprendre l'usage de ces tables; il l'enseigne ensuite à ses enfans, et ainsi par une espèce de tra-

dition, ces tables ont été transmises des pères aux enfans, et on a conservé l'usage qu'il en falloit faire. Ils regardent un jour d'éclipse comme un jour d'indulgence plenière : car ils croient qu'en se lavant ce jour-là dans l'eau de la mer, ils se purifient de tous leurs péchés.

Comme ils n'ont qu'un faux système du ciel et des astres, il n'y a point d'extravagances qu'ils ne disent du mouvement du soleil et des autres planètes. Ils tiennent, par exemple, que la lune est au-dessus du soleil, et quand on veut leur prouver le contraire par le raisonnement tiré de l'éclipse de cet astre, ils s'emportent par la seule raison que l'on contredit leurs principes. Ils croient encore que le soleil, après avoir éclairé notre hémisphère, va se cacher durant la nuit derrière une montagne. Ils admettent neuf planètes, en supposant que les nœuds ascendans et descendans sont des planètes réelles, qu'ils nomment pour cela *ragou* et *kedou*. De plus, ils ne peuvent se persuader que la terre soit ronde, et ils lui donnent je ne sais quelle figure bizarre. Il est vrai pourtant qu'ils reconnoissent les douze signes du zodiaque, et que dans leur langue ils leur donnent les mêmes noms que nous leur donnons; mais la manière dont ils divisent le zodiaque et les signes qui le composent, mérite d'être rapportée. Ils divisent la partie du ciel, qui répond au zodiaque, en vingt-sept constellations : chacune de ces constellations est composée d'un certain nombre d'étoiles qu'ils désignent comme nous par le nom d'un animal, ou d'une autre chose inanimée. Ils composent ces constellations du débris de nos signes, ou de quelques autres étoiles qui leur sont voisines. La première de leurs constellations commence au signe du belier, et renferme une ou deux de ses étoiles avec quelque autre du voisinage; et ils l'appellent *Achoüini*, qui veut dire

en leur langue, *cheval,* parce qu'ils croient y voir la figure d'un cheval. La seconde se prend ensuite en montant vers le signe du taureau, et s'appelle *barany,* parce qu'ils prétendent qu'elle a la figure d'un *éléphant,* et ainsi des autres.

Chaque signe renferme deux de ces constellations, et la quatrième partie d'une autre; ce qui fait justement vingt-sept constellations dans toute l'étendue du zodiaque. Ils subdivisent chacune desdites constellations en quatre parties égales, dont chacune est désignée par un mot d'une seule syllabe, et par conséquent toute la constellation est appelée d'un mot bizarre de quatre syllabes, qui ne signifie rien, et qui exprime seulement les quatre parties égales.

Ils divisent encore chaque signe en neuf quarts de constellation, qui font autant de degrés à leur mode, et qui en valent trois des nôtres, et vingt minutes de plus. Enfin, selon ces mêmes principes, ils divisent tout le zodiaque en cent huit de leurs degrés; de sorte que quand ils veulent marquer le lieu du soleil, ils nomment premièrement le signe, ensuite la constellation, et enfin le degré ou la partie de la constellation à laquelle répond le soleil: si c'est la première partie, ils mettent la première syllabe; si c'est la seconde, ils y mettent la seconde syllabe, et ainsi du reste.

Je ne puis vous donner une meilleure idée de la science de ces Brames, si respectés des Indiens, et si ennemis des prédicateurs de l'évangile. Malgré leurs efforts, le christianisme fait tous les jours de nouveaux progrès. Nous avons actuellement quatre missionnaires qui travaillent avec zèle à la conversion de ce grand peuple. Je faisois le cinquième; mais j'ai été obligé de venir passer quelques mois à Pondichery, pour y rétablir ma santé, extrêmement affoiblie par le genre de vie si extraordinaire qu'on est contraint de mener dans les terres. J'ai demeuré

trois ans à Tarkolan, ville assez considérable : je ne puis vous dire toutes les contradictions que j'ai eu à y essuyer, soit de la part des Indiens qui, malgré mes précautions, me prenoient toujours pour un prangui, soit de la part des Mores, dont le camp n'étoit éloigné que d'une demi-journée de mon église.

Le père Mauduit est le plus ancien et le supérieur des missionnaires de Carnate. Depuis qu'il est dans cette mission, les Brames et les Mores ne l'ont guère laissé en repos : ils l'ont souvent emprisonné et battu d'une manière cruelle; ils l'ont insulté dans ses voyages; ils lui ont enlevé ses petits meubles, et pillé plusieurs fois son église : mais son courage et son intrépidité l'ont mis au-dessus de toutes ces épreuves; il a baptisé et baptise encore tous les jours un grand nombre d'infidèles.

Le père de la Fontaine a travaillé dans le commencement avec beaucoup de succès, et a conféré le baptême à un grand nombre d'idolâtres; mais dans la suite, le bruit que firent courir les Brames, qu'il étoit de la caste des pranguis, lui suscita bien des contradictions, dont il s'est tiré par sa patience et par sa sagesse. Il s'est depuis avancé dans les terres du côté de l'ouest, où la foi commence à faire de grands progrès.

Le père le Gac, après s'être consacré quelque temps à la mission de Maduré, est allé joindre le père de la Fontaine. A peine étoit-il entré dans le Carnate, que les Mores le mirent en prison, où il eut beaucoup à souffrir pendant un mois : il en a été toujours persécuté depuis ce temps-là. Sa fermeté naturelle, et son zèle ardent pour la conversion des âmes, lui font dévorer toutes ces difficultés, et je ne doute point qu'il ne fasse de grands fruits dans cette nouvelle mission.

Enfin le père Petit se trouve dans un poste, où il

est un peu moins exposé à la fureur des gentils et des Mores, quoiqu'il ne laisse pas d'éprouver de temps en temps des contradictions de la part des uns et des autres. Son église est de tout le Carnate, celle qui a un plus grand nombre de Chrétiens, qu'il a presque tous baptisés.

Tel est l'état de cette chrétienté qui seroit encore plus nombreuse, si chaque missionnaire avoit un plus grand nombre de catéchistes. Il en coûte si peu pour leur entretien, et leur secours est si important pour l'avancement de la religion, que je me flatte qu'on s'empressera de contribuer à une si sainte œuvre. C'est surtout à vos prières que je recommande nos églises, en vous assurant du respect et de l'attachement avec lequel je suis, etc.

LETTRE

Du père Martin, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au père de Villette, de la même Compagnie.

Du Marava dans le Maduré, le 8 novembre 1709.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

VOICI la dixième année que je travaille à établir le christianisme dans le Maduré, et malgré les fatigues inséparables d'une mission si pénible, mes forces sont toujours les mêmes. A cela je reconnois la main de Dieu, qui m'a appelé à un ministère dont j'étois si indigne, et cette faveur doit être pour moi un nouvel engagement de m'employer tout entier à son service jusqu'au dernier soupir de ma vie.

J'ai recueilli cette année des fruits plus abondans, et j'ai eu beaucoup plus à souffrir que les années précédentes : aussi suis-je dans un champ bien plus fertile en ces sortes de moissons, c'est le Marava, grand royaume tributaire de celui de Maduré. Le prince qui le gouverne, n'est pourtant tributaire que de nom; car il a des forces capables de résister à celles du roi de Maduré, si celui-ci se mettoit en devoir d'exiger son droit par la voie des armes. Il règne avec un pouvoir absolu, et tient sous sa domination divers autres princes, qu'il dépouille de leurs états quand il lui plaît. C'est le seul de tous ceux qui règnent dans la vaste étendue de la mission de Maduré, qui ait répandu le sang des missionnaires : il fit trancher la tête, comme vous savez, au père Jean de Brito, portugais, célèbre par sa grande naissance et par ses travaux apostoliques. La mort du pasteur attira alors une persécution cruelle sur son troupeau ; mais elle est cessée depuis quelques années, et la mission du Marava est maintenant une des plus florissantes qui soient dans l'Inde. Le père Laynez, à présent évêque de Saint-Thomé, a cultivé cette chrétienté pendant quelque temps : il eut pour successeur le père Borghèse, de l'illustre famille qui porte ce nom : mais ce missionnaire, dont la santé étoit ruinée par de continuels travaux, fut contraint de se retirer, et c'est sa place que j'occupe depuis un an.

Cinq missionnaires suffiroient à peine pour cultiver une mission d'une si vaste étendue; mais le manque de fonds nécessaires pour leur entretien, joint à la crainte qu'on a d'irriter le prince par la multitude des ouvriers évangéliques, ont obligé nos supérieurs à charger un seul missionnaire de tout ce travail. En deux mois et demi de temps j'ai baptisé plus de onze cents infidèles, et j'ai entendu les confessions de plus de six mille néophytes. La famine et les maladies ont désolé ce pays, ce qui n'a pas

peu redoublé mes fatigues : car le nombre des malades et des mourans ne me permettoient pas de prendre un moment de repos.

Mais rien n'égaloit la vive douleur que je ressentois de voir que quelque peine que je me donnasse, quelque diligence que je fisse, il y en avoit toujours quelqu'un qui mouroit sans que je pusse lui administrer les derniers sacremens. Dans les continuels voyages qu'il me falloit faire pour visiter les Chrétiens, la disette qui est partout extrême, étoit pour moi un autre sujet d'affliction. Ces pauvres gens se croiroient heureux, s'ils trouvoient chaque jour un peu de riz cuit à l'eau avec quelques légumes insipides. Je me suis vu souvent obligé de m'en priver moi-même pour soulager ceux qui étoient sur le point de mourir de faim à mes yeux.

Rien de plus commun que les vols et les meurtres, surtout dans le district que je parcours actuellement. Il y a peu de jours, qu'arrivant sur le soir dans une petite bourgade, je fus fort étonné de me voir suivi de deux néophytes, qui portoient entre leurs bras un gentil, percé de douze coups de lance, pour avoir été surpris cueillant deux ou trois épis de millet. Je le trouvai tout couvert de sang, sans pouls et sans parole : quelques petits remèdes que je lui donnai, le firent revenir ; et lui ayant annoncé Jésus-Christ et la vertu du baptême, il me supplia de le lui conferer. Je l'y disposai autant que son état le permettoit, et je me hâtai ensuite de le baptiser, dans la crainte qu'il n'expirât entre mes bras. Il se trouva là par hasard un homme qui se disoit médecin ; je lui donnai quelques fanons, afin qu'il bandât les plaies de ce pauvre moribond, et qu'il en prît tout le soin possible. Je passai le reste de la nuit, partie à confesser un grand nombre de néophytes, partie à administrer les derniers sacremens à quelques malades. Je partis le lendemain de grand matin pour

un

un autre endroit dont le besoin étoit plus pressant. A peine fus-je arrivé, que ma cabane et la petite église furent environnées de quinze voleurs : comme elles étoient enfermées d'une haie vive très-difficile à forcer, et que d'ailleurs deux néophytes, qui s'y trouvèrent, firent assez bonne contenance, les voleurs se retirèrent, et j'eus le loisir de rassembler les Chrétiens d'alentour. Je visitai ceux qui étoient malades, et je célébrai avec les autres la fête de tous les Saints.

Je ne pus demeurer que deux jours parmi eux, ma présence étant nécessaire dans une autre contrée assez éloignée, où il y avoit encore plusieurs malades. Mais je fus bien surpris, lorsqu'en sortant de ma cabane, j'aperçus ce pauvre homme dont je viens de parler, et que je croyois mort de ses blessures. Ses plaies étoient fermées, et de tous les coups de lance qu'il avoit reçus, il n'y en avoit qu'un seul qui lui fît ressentir de la douleur. Il n'étoit venu me trouver dans cet état, que par l'impatience qu'il avoit de se faire instruire : mais ne pouvant le satisfaire moi-même, je le mis entre les mains d'un catéchiste, avec ordre de me l'amener dès que je serois de retour, afin de lui suppléer les cérémonies du baptême, que j'avois omises, à cause du danger extrême où il étoit.

Je partis donc pour pénétrer plus avant dans le pays des voleurs, car c'est ainsi que s'appelle le lieu que je parcours maintenant. Il me fallut traverser une grande forêt avec beaucoup de risque. Dans l'espace de deux lieues, on me montra divers endroits où s'étoient fait tout récemment plusieurs massacres. Outre la parfaite confiance qu'un missionnaire doit avoir en la protection de Dieu, je prends une précaution qui ne m'a pas été inutile ; c'est de me faire accompagner d'une peuplade à l'autre par quelqu'un de ces voleurs mêmes. C'est une loi inviolable parmi

ces brigands de ne point attenter sur ceux qui se mettent sous la conduite de leurs compatriotes. Il arriva un jour que quelques-uns d'eux voulant insulter des voyageurs accompagnés d'un guide, celui-ci se coupa sur le champ les deux oreilles, menaçant de se tuer lui-même, s'ils poussoient plus loin leur violence. Les voleurs furent obligés, selon l'usage du pays, de se couper pareillement les oreilles, conjurant le guide d'en demeurer là, et de se conserver la vie, pour n'être pas contraints d'égorger quelqu'un de leur troupe.

Voilà une coutume assez bizarre et qui vous surprendra: mais vous devez savoir que parmi ces peuples la loi du talion règne dans toute sa vigueur. S'il survient entr'eux quelque querelle, et que l'un, par exemple, s'arrache un œil ou se tue, il faut que l'autre en fasse autant, ou à soi-même, ou à quelqu'un de ses parens. Les femmes portent encore plus loin cette barbarie. Pour un léger affront qu'on leur aura fait, pour un mot piquant qu'on leur aura dit, elles iront se casser la tête contre la porte de celle qui les a offensées; et celle-ci est obligée aussitôt de se traiter de la même façon. Si l'une s'empoisonne en buvant le suc de quelque herbe venimeuse, l'autre qui a donné sujet à cette mort violente, doit s'empoisonner aussi; autrement on brûlera sa maison, on pillera ses bestiaux, et on lui fera toute sorte de mauvais traitemens, jusqu'à ce que la satisfaction ait été faite.

Ils étendent cette cruauté jusque sur leurs propres enfans. Il n'y a pas long-temps qu'à quelques pas de cette église d'où j'ai l'honneur de vous écrire, deux de ces barbares ayant pris querelle ensemble, l'un d'eux courut à sa maison, y prit un enfant d'environ quatre ans, et vint, en présence de son ennemi, lui écraser la tête entre deux pierres. Celui-ci, sans s'émouvoir, prend sa fille qui n'avoit que

neuf ans, et lui plonge le poignard dans le sein : *Ton enfant*, dit-il ensuite, *n'avoit que quatre ans, ma fille en avoit neuf, donne-moi une victime qui égale la mienne.* Je le veux bien, répondit l'autre; et voyant à ses côtés son fils aîné, qu'il étoit près de marier, il lui donne quatre ou cinq coups de poignard, et non content d'avoir répandu le sang de ses deux fils, il tue encore sa femme pour obliger son ennemi à tuer pareillement la sienne. Enfin, une petite fille, et un jeune enfant qui étoit à la mamelle furent encore égorgés; de sorte que dans un seul jour, sept personnes furent sacrifiées à la vengeance de deux hommes altérés de sang, et plus cruels que les bêtes les plus féroces.

J'ai actuellement dans mon église un jeune homme qui s'est réfugié parmi nos Chrétiens, blessé d'un coup de lance que lui avoit porté son père pour le tuer, et pour contraindre par-là son ennemi à tuer de même son propre fils. Ce barbare avoit déjà poignardé deux de ses enfans dans d'autres occasions et pour le même dessein. Des exemples si atroces vous paroîtront tenir plus de la fable que de la vérité: mais soyez persuadé que loin d'exagérer, je pourrois vous en produire bien d'autres qui ne sont pas moins tragiques. Il faut pourtant avouer qu'une coutume si contraire à l'humanité, n'a lieu que dans la caste des voleurs, et même que parmi eux plusieurs évitent les contestations, de crainte d'en venir à de si dures extrémités. J'en sais qui, ayant eu dispute avec d'autres prêts à exercer une telle barbarie, leur ont enlevé leurs enfans pour les empêcher de les égorger, et pour n'être pas obligés eux-mêmes de massacrer les leurs.

Ces voleurs sont les maîtres absolus de toute cette contrée: ils ne payent ni taille ni tribut au prince; ils sortent de leurs bois toutes les nuits, quelquefois au nombre de cinq à six cents personnes, et vont

piller les peuplades de sa dépendance. En vain jusqu'ici a-t-il voulu les réduire. Il y a cinq ou six ans qu'il mena contr'eux toutes ses troupes; il pénétra jusque dans leurs bois; et, après avoir fait un grand carnage de ces rebelles, il éleva une forteresse, où il mit une bonne garnison pour les contenir; mais ils secouèrent bientôt le joug. S'étant rassemblés environ un an après, ils surprirent la forteresse, la rasèrent, et ayant passé au fil de l'épée toute la garnison, demeurèrent les maîtres de tout le pays. Depuis ce temps-là ils répandent partout l'effroi et la consternation. A ce moment, on vient de m'apprendre qu'un de leurs partis a pillé, il y a quatre jours, une grande peuplade, et que les habitans s'étant mis en défense, le plus fervent de mes néophytes y fut tué d'une manière cruelle; et il n'y a guère qu'un mois qu'un de ses parens plein de piété, eut le même sort dans une bourgade voisine. On compte plus de cent grandes peuplades que ces brigands ont entièrement ravagées cette année.

Quoiqu'il soit difficile que la foi fasse de grands progrès dans un lieu où règnent des coutumes si détestables, j'y ai cependant un assez grand nombre de néophytes, surtout à Velleour, qui signifie en leur langue *peuplade blanche*. Ce qui m'a rempli de consolation dans le peu de séjour que j'y ai fait, c'est de voir qu'au centre même du vol et de la rapine, il n'y a aucun de ces nouveaux fidèles qui participe aux brigandages de leurs compatriotes.

J'y ai eu pourtant un vrai sujet de douleur. Un des idolâtres de cette grande peuplade me paroissoit porté à embrasser le christianisme; il n'a aucun des obstacles qui en éloignent tant d'autres de sa caste. Sa femme et ses enfans sont déjà Chrétiens; s'ils manquent à faire chaque jour leurs prières ordinaires, il leur en fait aussitôt une sévère réprimande; à force de les entendre réciter, il les a fort bien ap-

prises. Enfin, il n'adore point d'idoles, ni aucune des fausses divinités qu'on invoque dans le pays. Avec de si belles dispositions, je croyois n'avoir nulle peine à le gagner entièrement à Jésus-Christ. Cependant quand je lui parlai de la nécessité du baptême et de l'impossibilité où il étoit de faire son salut s'il ne se faisoit Chrétien, il me parut incertain et chancelant sur le parti qu'il avoit à prendre. Je l'embrassai plusieurs fois, en lui disant tout ce que je croyois pouvoir le toucher davantage; mes paroles arrachèrent quelques larmes de ses yeux; mais elles ne purent arracher l'irrésolution de son cœur.

J'oubliois de répondre à une question que votre révérence m'a faite; savoir, s'il y a des athées parmi ces peuples. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'à la vérité il y a une secte de gens qui font, ce semble, profession de ne reconnoître aucune divinité, et qu'on appelle *Nagastagher ;* mais cette secte a très-peu de partisans. A parler en général, tous les peuples de l'Inde adorent quelque divinité; mais, hélas! qu'ils sont éloignés de la connoissance du vrai Dieu! Aveuglés par leurs passions encore plus que par le démon, ils se forment des idées monstrueuses de l'Etre suprême, et vous ne sauriez vous figurer à quelles infâmes créatures ils prodiguent les honneurs divins. Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu dans l'antiquité d'idolâtrie plus grossière et plus abominable que l'idolâtrie indienne. Ne me demandez point quelles sont leurs principales erreurs, on ne peut les entendre sans rougir, et certainement vous ne perdez rien en les ignorant. Priez seulement le Seigneur qu'il me donne la vertu, le courage et les autres talens nécessaires au ministère dont il a daigné me charger, et qu'il m'envoye du secours pour m'aider à recueillir une si riche moisson. Je suis avec beaucoup de respect, etc.

LETTRE

Du père Papin, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au père le Gobien, de la même Compagnie.

A Bengale, le 18 décembre 1709.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

J'AI compris par la dernière lettre que j'ai reçue de votre révérence, que je lui ferois plaisir de lui communiquer les remarques que j'ai faites sur les diverses choses qui m'ont frappé dans ce pays; je voudrois que mes occupations m'eussent permis de vous satisfaire au point que vous le désirez. Ce que je vous en écris aujourd'hui n'est qu'un petit essai de ce que je pourrai vous envoyer dans la suite, si vous me témoignez que vous en soyez content.

Ce pays-ci est de tous ceux que je connoisse, celui qui fournit le plus de matière à écrire sur les arts mécaniques et sur la médecine. Les ouvriers y ont une adresse et une habileté qui surprend. Ils excellent surtout à faire de la toile; elle est d'une si grande finesse, que des pièces fort longues et fort larges pourroient passer sans peine au travers d'une bague. Si vous déchiriez en deux une pièce de mousseline, et que vous la donnassiez à raccommoder à nos rentrayeurs, il vous seroit impossible de découvrir l'endroit où elle auroit été rejointe, quand même vous y auriez fait quelque marque pour le reconnoître. Ils rassemblent si adroitement les morceaux

d'un vase de verre ou de porcelaine, qu'on ne peut s'apercevoir qu'il ait été brisé.

Les orfèvres y travaillent en filigrane avec beaucoup de délicatesse; ils imitent parfaitement les ouvrages d'Europe, sans que la forge dont ils se servent, ni leurs autres outils, leur reviennent à plus d'un écu.

Le métier dont se servent les tisserands ne coûte pas davantage; et avec ce métier, on les voit, accroupis au milieu de leur cour ou sur le bord du chemin, travailler à ces belles toiles qui sont recherchées dans tout le monde.

On n'a pas besoin ici de vin pour faire de l'eau-de-vie; on en fait avec du sirop, avec du sucre, avec quelques écorces et quelques racines, et cette eau-de-vie brûle mieux et est aussi forte que celle d'Europe.

On peint des fleurs et on dore fort bien sur le verre. Je vous avoue que j'ai été surpris en voyant certains vases de leur façon, propres à rafraîchir l'eau, qui n'ont pas plus d'épaisseur que deux feuilles de papier collées ensemble.

Nos bateliers rament d'une manière bien différente des vôtres; c'est avec le pied qu'ils font jouer l'aviron, et leurs mains leur servent d'*hypomochlion* (1).

La liqueur que les teinturiers emploient ne perd rien de sa couleur à la lessive.

Les laboureurs en Europe piquent leurs bœufs avec un aiguillon pour les faire avancer; les nôtres ne font simplement que leur tordre la queue. Ces animaux sont très-dociles; ils sont instruits à se coucher et à se relever pour prendre et pour déposer leur charge.

---

(1) Ce mot signifie *point d'appui*, ce qu'on met sous le levier pour le faire jouer.

On se sert ici, pour rompre les cannes de sucre, d'une espèce de moulin à bras, qui ne revient pas à dix sous.

Un émouleur fabrique lui-même sa pierre avec de la laque et de l'émeri.

Un maçon carrèlera la plus grande salle, d'une espèce de ciment qu'il fait avec de la brique pilée et de la chaux, sans qu'il paroisse autre chose qu'une seule pierre, beaucoup plus dure que le tuf.

J'ai vu faire une espèce d'auvent, long de quarante pieds, large de huit, et épais de quatre à cinq pouces, qu'on éleva en ma présence, et qu'on attacha à la muraille par un seul côté, sans y mettre aucun autre appui.

C'est avec une corde à plusieurs nœuds que les pilotes prennent hauteur; ils en mettent un bout entre les dents, et par le moyen d'un bois qui est enfilé dans la corde, ils observent facilement la queue de la petite ourse, qui s'appelle communément *l'étoile du nord* ou *l'étoile polaire*.

La chaux se fait d'ordinaire avec des coquillages de mer; celle qui se fait de coquilles de limaçon sert à blanchir les maisons, et celle de pierres, à mâcher avec des feuilles de betel. On en voit qui en prennent par jour gros comme un œuf.

Le beurre se fait dans le premier pot qui tombe sous la main: on fend un bâton en quatre, et on l'étend à proportion du pot où est la crême; ensuite on tourne en divers sens ce bâton par le moyen d'une corde qui y est attachée; et au bout de quelque temps le beurre se trouve fait. Ceux qui le vendent ont le secret de le faire passer pour frais, quand il est vieux et qu'il sent le rance. Pour cela on le fait fondre, on y jette ensuite du lait aigre et caillé, et huit heures après on le retire en grumeaux, en le passant par un linge.

Les chimistes emploient le premier pot qu'ils

trouvent pour revivifier le cinabre et les autres préparations du mercure; ce qu'ils font d'une manière fort simple. Ils n'ont point de peine à réduire en poudre tous les métaux; j'en ai été témoin moi-même. Ils font grand cas du talc et du cuivre jaune, qui consume, à ce qu'ils disent, les humeurs les plus visqueuses, et qui lève les obstructions les plus opiniâtres.

Les médecins sont plus réservés que ceux d'Europe à se servir du soufre; ils le corrigent avec le beurre; ils font aussi jeter un bouillon au poivre long, et font cuire le pignon d'Inde dans le lait. Ils emploient avec succès contre les fièvres, l'aconit corrigé dans l'urine de vache, et l'orpiment corrigé dans le suc de limon. Un médecin n'est point admis à traiter un malade, s'il ne devine son mal et quelle est l'humeur qui prédomine en lui; c'est ce qu'ils connoissent aisément en tâtant le pouls du malade. Et il ne faut pas dire qu'il est facile de s'y tromper, car c'est une science dont j'ai moi-même quelque expérience.

Les maladies principales qui règnent dans ce pays-ci sont, 1.° le *mordechin* ou le *colera-morbus:* le remède qu'on emploie pour guérir ce mal est d'empêcher de boire celui qui en est attaqué, et de lui brûler la plante des pieds; 2.° le *sonnipat* ou la léthargie, qui se guérit en mettant dans les yeux du piment broyé avec du vinaigre; 3.° le *pilhaï* ou l'obstruction de la rate, qui n'a point de remède spécifique, si ce n'est celui des *Joghis* (penitens indiens). Ils font une petite incision sur la rate, ensuite ils insèrent une longue aiguille entre la chair et la peau; c'est par cette incision qu'en suçant avec un bout de corne, ils tirent une certaine graisse qui ressemble à du pus.

La plupart des médecins ont coutume de jeter une goutte d'huile dans l'urine du malade: si elle se répand, c'est, disent-ils, une marque qu'il est fort

échauffé au-dedans; si au contraire elle demeure en son entier, c'est signe qu'il manque de chaleur.

Le commun du peuple a des remèdes fort simples. Pour la migraine ils prennent, en forme de tabac, la poudre de l'écorce sèche d'une grenade broyée avec quatre grains de poivre. Pour le mal de tête ordinaire, ils font sentir dans un nouet, un mélange de sel ammoniac, de chaux et d'eau. Les vertiges qui viennent d'un sang froid et grossier, se guérissent en buvant du vin où on a laissé tremper quelques grains d'encens. Pour la surdité qui vient d'une abondance d'humeurs froides, ils font instiller une goutte de jus de limon dans l'oreille. Quand on a le cerveau engagé et chargé de pituite, on sent dans un nouet le cumin noir pilé. Pour le mal de dents, une pâte faite avec de la mie de pain et de la graine de stramonia, mise sur la dent malade, en étourdit la douleur. On fait sentir la matricaire ou l'absinthe broyée, à celui qui a une hémorragie. Pour la chaleur de poitrine et le crachement de sang, ils induisent un giraumont (espèce de fruit) de pâte qu'ils font cuire au four, et boivent l'eau qui en sort. Pour la colique venteuse et pituiteuse, ils donnent à boire quatre cuillerées d'eau, où l'on a fait bouillir de l'anis et un peu de gingembre, à diminution de moitié. Ils pilent aussi l'oignon cru avec du gingembre, qu'ils prennent en se couchant, et qu'ils gardent dans la bouche pour en sucer le jus. La feuille de concombre broyée les purge et les fait vomir, s'ils en boivent le jus. La difficulté d'uriner se guérit ici en buvant une cuillerée d'huile d'olive bien mêlée avec une pareille quantité d'eau. Pour le cours de ventre, ils font torréfier une cuillerée de cumin blanc et un peu de gingembre concassé, qu'on avale avec du sucre. J'en ai vu guérir les fièvres qui commencent par le frisson, en faisant prendre au malade avant l'accès trois bonnes pilules faites de gingembre, de cumin

noir et de poivre long. Pour les fièvres tierces, ils font prendre, pendant trois jours, trois cuillerées de jus de *teucrium* ou de grosse germandrée, avec un peu de sel et de gingembre.

Ce n'est là, mon révérend père, qu'une ébauche des observations que j'ai faites sur les arts et la médecine de ce pays. Si vous en souhaitez de nouvelles, ou si vous voulez un plus grand éclaircissement sur celles que je vous envoie, vous n'aurez qu'à me l'écrire; je me ferai un plaisir de vous satisfaire, et de vous témoigner le respect avec lequel je suis, dans l'union de vos saints sacrifices, etc.

DEUXIÈME LETTRE

DU PÈRE PAPIN.

A Chandernagor de Bengale, en l'année 1711.

JE continue à vous faire part des remarques que j'ai faites sur la manière dont nos Indiens exercent la médecine. Leurs remèdes sont simples, et j'en ai vu souvent des effets extraordinaires. Pour soulager ceux qui sentent une grande douleur de tête avec des élancemens, nos médecins de Bengale mêlent une cuillerée d'huile avec deux cuillerées d'eau, et après avoir bien agité ces deux liqueurs, ils en mettent dans le creux de la main, et en frottent fortement la fontaine de la tête : ils disent que rien n'est plus propre à rafraîchir le sang. Ils donnent aussi la même dose à boire pour la rétention d'urine. Ils traitent les érysipèles de la tête en appliquant lès sa[illegible] et pour les faire mordre, ils les irritent [illegible] avec les doigts trempés dans du son moui[illegible]

La chaux éteinte est [illegible]

ils l'appliquent aux tempes pour le mal de tête qui vient de froideur. Ils l'appliquent pareillement sur les piqûres de scorpion, de frelons, etc. Mais pour tirer les humeurs froides des genoux enflés, du ventre, et les vents, ils la mêlent en petite quantité avec du miel, dont ils font une espèce d'emplâtre, qui tombe de lui-même quand il a fait son opération. Avant que d'appliquer ce liniment, ils oignent l'endroit avec de l'huile. Ils prétendent que le meilleur remède contre les vers du ventre, c'est un verre d'eau de chaux pris trois matins de suite. Pour les vers qui s'engendrent dans les plaies, ils mêlent un peu de chaux avec le jus de tabac. Le *cucuma* ou *terramerita*, n'est pas moins en usage que la chaux. Ils s'en frottent le front, le dedans des mains et le dessous des pieds pour en tirer la chaleur.

La feuille de haricots de Bengale broyée, mise dans un nouet, et sentie plusieurs fois le jour, guérit, à ce qu'ils prétendent, de la fièvre tierce. J'ai vu depuis un mois un de nos médecins qui donnoit dans un nouet la fleur entière et non froissée de *leukantemum* ou camomille blanche à sentir pour le même mal; et deux heures avant l'accès, il prenoit un nouet où il y avoit une herbe froissée avec les doigts, dont il touchoit légèrement le front, les tempes, la fontaine de la tête, l'endroit du bras où l'on a coutume de saigner, les poignets, le dedans et le dehors de la main, l'ombilic, les lombes, les jarrets, le dessus et le dessous des pieds et la région du cœur. L'accès fut médiocre, et la fièvre ne revint plus. Je crois que ce nouet étoit rempli de feuilles de haricots du pays, car ils n'emploient pas ceux de l'Europe.

Je ne sais pas où un chirurgien allemand, qui étoit sur les vaisseaux hollandais, avoit appris que les haricots sont très-utiles contre le scorbut. Il en ordonnoit le bouillon aux plus malades; aux autres, il

les faisoit manger fricassés avec de l'huile, et il les guérissoit.

Les habiles médecins jugent de la grandeur du mal par le pouls; le commun en juge par le froid ou par la chaleur extérieure. Ils prétendent que le froid occupe le dedans quand la chaleur domine au-dehors. Alors ils sont inexorables pour ne point permettre de boire, de crainte du *sannipat*, espèce de léthargie qui, sans troubler beaucoup la raison, cause la mort en peu de temps.

De toutes les fièvres, ils ne craignent que la double tierce. Pour celles qui commencent par le frisson et par le tremblement, ils font avaler une espèce de bouillie de riz, cuit avec une cuillerée de poivre entier et une tête d'ail concassée; ce remède fait suer les malades, et les délivre de la soif. Quand on a froid au corps et chaud aux mains et aux pieds, ils ordonnent de prendre trois matins de suite trois cuillerées du suc d'une petite herbe, que je crois être le *chamædris* rampant, avec du jus de gingembre vert: peut-être que le gingembre sec avec du sucre auroit le même effet que le vert.

Il y en a qui, pour décharger les poumons d'une pituite crasse et visqueuse, veulent qu'on fume, au lieu de tabac, l'écorce sèche de la racine de verveine. D'autres, pour inciser cette humeur dans la toux, font torréfier parties égales de clous de canelle et de poivre long qu'ils mêlent avec du miel corrigé par une tête de clou rougie au feu; cette composition étant faite, ils en mettent de temps en temps sur la langue.

J'ai vu des Persans qui, pour nettoyer les vaisseaux salivaires et les amygdales d'une humeur épaisse et gluante, se gargarisoient avec une décoction de lentilles, et ils s'en trouvoient bien.

Je connois un Indien qui a au milieu du front la cicatrice d'une profonde brûlure, qu'on lui fit à l'âge

de douze ans pour le guérir de l'épilepsie. On le brûla jusqu'à l'os avec un bouton d'or dans le paroxisme, et il fut parfaitement guéri. Ils ont encore un autre remède plus aisé. Dans le commencement du paroxisme, ils appliquent derrière la tête, dans l'endroit où les deux gros muscles qui la relèvent se séparent, deux ou quatre grosses sangsues; et si elles ne produisent rien, ils en ajoutent d'autres jusqu'à ce que le malade revienne à lui.

Quand on est travaillé d'un cours de ventre avec tranchées et glaires, ils donnent à boire le matin un verre d'eau, dans lequel ils ont mis dès la veille au soir une cuillerée de cumin blanc, avec deux cuillerées de poivre concassé et grillé comme du café. Si c'est un cours de ventre bilieux, ils mêlent de l'opium avec du miel, dont ils font un emplâtre qu'ils posent sur l'ombilic.

Ils froissent les écailles d'huître sur une pierre avec de l'eau, et ils en font un liniment, dont ils se servent pour l'enflure du scrotum : ils emploient le même remède pour toutes les fluxions froides.

Quand ils veulent faire suer un malade, ils le font asseoir sur un siége, ils lui couvrent tout le corps excepté la tête, et dessous ils mettent de l'eau chaude où l'on a fait bouillir le *stramonium*, la grosse germandrée, l'*erysimum*, etc.

Je crois qu'ils y mettroient du buis s'ils en avoient : car le buis épineux que nous avons à Bengale n'a pas la même vertu que le buis qui croît en Europe.

Il y a ici une maladie assez commune, accompagnée de sueurs extraordinaires qui causent la mort. Le remède est de donner des cordiaux et de semer dans le lit du malade quantité de semence de lin, laquelle, mêlée avec la sueur, fait un mucilage qui resserre les pores par sa froideur.

Pour guérir les dartres, ils mettent une larme d'encens mâle dans deux ou trois cuillerées de jus de

limon, et ils en bassinent l'endroit où est la dartre. On en est guéri en trois semaines; on sent de la fraîcheur en appliquant ce remède.

Ils guérissent le panaris fort aisément. Ils font mortifier sur la braise un morceau de la feuille d'une espèce de lis qui croît au Bengale : ils le mettent sur le mal deux fois le jour : au bout de trois jours le pus est formé. Ce remède cause beaucoup de douleur. Ils emploient le même remède pour résoudre les furoncles et les duretés, et pour les faire percer. Je m'en suis servi moi-même pour un abcès caché sous les muscles du bras : je le fis sortir avec un cataplasme d'oignons et de gingembre vert fricassés dans l'huile de moutarde. Quand l'abcès parut, les feuilles de lis le dissipèrent entièrement. Ce cataplasme se met sur les parties attaquées de la goutte, et sur le ventre pour la colique venteuse.

Le scorbut n'est pas inconnu dans ces contrées : on le nomme *jari*. Nos médecins purgent d'abord celui qui en est attaqué; après quoi ils lui font boire une liqueur composée de jus d'oignon, de gingembre vert et de grand basilic, parties égales. Leur gargarisme se fait avec du miel et du jus de limon. Ils prétendent que ce mal vient des ulcères qui sont dans les entrailles.

Il y a ici un autre mal fort commun, qu'on appelle *agrum*. La langue se fend et se coupe en plusieurs endroits : elle est quelquefois rude, et semée de taches blanches. Nos Indiens craignent beaucoup ce mal, qui vient, à ce qu'ils disent, d'une grande chaleur d'estomac. Pour remède, ils donnent à mâcher du basilic à graine noire, ou bien ils en font avaler le suc ferré avec la tête d'un clou. Quelquefois ils donnent à boire le jus de la grosse menthe.

Il y a encore ici une sorte d'ulcères, qu'ils appellent *fourmillière de vers* : et en effet, ce sont plusieurs ulcères qui se communiquent par de petits

canaux pleins de vers : l'un se guérit et l'autre s'ouvre. Pour prendre ces vers, il y en a qui appliquent sur la partie malade de petites lames de plomb percées en plusieurs endroits, et sur le plomb ils attachent des figues du pays bien mûres : les vers passent par les trous du plomb et se jettent dans le fruit qu'on ôte aussitôt, et alors l'ulcère se guérit.

Un chirurgien du pays m'a dit, il y a peu de jours, qu'il venoit de guérir un ulcère corrosif et très-infect qu'avoit un Indien au-dessus du pied, en lui mettant une couche de tabac grossièrement pulvérisé de l'épaisseur d'une pièce de quinze sous, et du sel pilé d'une égale épaisseur. On lui appliqua ce remède tous les matins, et il fut guéri en vingt jours.

LETTRE

Du père Faure, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au père de la Boësse, de la même Compagnie.

A la sortie du détroit de Malaca, dans le golfe de Bengale, à bord du Lys-Brillac, le 17 janvier 1711.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

JE suis parti de France dans le dessein d'aller à la Chine, où j'étois destiné par mes supérieurs; et vous n'ignorez pas l'attrait particulier que j'avois pour cette mission. Je me vois maintenant comme fixé dans les Indes orientales, m'étant engagé de travailler à la conversion d'un nouveau peuple qui habite un assez grand nombre d'îles dans le golfe de Bengale, et où l'on n'a pas pu encore porter la lumière de

de l'évangile. Ce changement vous surprendra, et peut-être ne serez-vous pas fâché de savoir ce qui a donné lieu à cette nouvelle entreprise.

Ce fut le 5 novembre 1708, que je m'embarquai avec le père Cazalets, sur *l'Aurore*, frégate du Roi, commandée par M. de la Rigaudière, officier d'un vrai mérite, et qui nous a comblés d'honnêtetés. Notre bâtiment étoit destiné à porter des ordres de la cour d'Espagne en divers endroits de l'Amérique. Nous allâmes d'abord à Carthagène, et ensuite à la Vera-Cruz. De là nous continuâmes notre voyage par terre jusqu'à Mexico, où nous nous joignîmes à plusieurs autres missionnaires qui étoient sur le point de partir pour les Philippines.

Nous mîmes à la voile le 30 mars 1709. Nous étions vingt-trois jésuites. Le 11 juin de la même année nous découvrîmes les îles Marianes, consacrées par le sang de plusieurs de nos martyrs, dont le plus illustre a été le vénérable père Diego Luiz de Sanvitores, fondateur de cette mission. Nous ne fîmes de séjour qu'autant qu'il étoit nécessaire pour y prendre quelques rafraîchissemens; mais nous n'en sortîmes pas en pareil nombre. Nous y laissâmes six de nos pères, dont on avoit un extrême besoin pour le soulagement des anciens missionnaires, la plupart cassés de vieillesse et hors d'état de vaquer aux fonctions de leur ministère.

Après avoir quitté les îles Marianes, il ne nous restoit plus que trois cents lieues à faire pour arriver aux Philippines. Les calmes qui nous prirent sur la fin de notre navigation déterminèrent les officiers et les pilotes à gagner le port de Palapa, où ils avoient dessein de rester jusqu'au commencement de la mousson. C'est ce qui nous obligea de sortir du vaisseau pour entrer dans de petits bâtimens, sur lesquels nous pouvions ranger la terre de fort près, et poursuivre notre voyage à couvert du vent.

Les habitans des Philippines nomment ces bâtimens *caracoas*. C'est une espèce de petite galère à rames et à voiles, ayant sur les côtés deux aîles faites de grosses cannes pour rompre les vagues de la mer et pour se soutenir sur l'eau. Triste et périlleuse manière de voguer, où durant trois semaines nous courûmes plus de risque de périr, que nous n'en avions couru en sept mois de temps que nous mîmes à traverser les vastes mers du Nord et du Sud. Car des trois caracoas sur lesquelles on avoit distribué toute la troupe des missionnaires, la plus grande fit naufrage, et sept jésuites qui y étoient, auroient été engloutis dans les eaux, sans les soins empressés que se donnèrent les Indiens pour les sauver à la nage. Les deux autres, dans l'une desquelles je me trouvois, ne furent pas épargnées de la tempête; de sorte que ne pouvant plus résister à la fureur du vent ni nous soutenir contre la violence du flot, nos pilotes firent vent arrière, et mirent notre cap sur un port que nous gagnâmes heureusement.

Nous continuâmes notre route par terre jusqu'à Carité, petite ville éloignée de trois lieues de Manille. Nous eûmes la consolation de passer par plusieurs paroisses de cette nouvelle chrétienté, qui me paroît la plus florissante de toute l'Inde. J'admirai plus d'une fois la ferveur de ces peuples nouvellement convertis à la foi, et la docilité avec laquelle ils obéissent à la voix de leurs pasteurs. La jeunesse de l'un et de l'autre sexe se rend constamment deux ou trois fois par jour à l'église pour s'instruire des principes de la religion, et pour y chanter les louanges de Dieu. Les chefs de famille se gouvernent dans leur domestique par l'avis des missionnaires, et de là vient qu'on ne voit guère de différends parmi eux, ou s'il en survient quelqu'un il se termine toujours sans procès, et pour l'ordinaire à la satisfaction des deux parties. Presque tous ces

insulaires sont partagés en huit cents paroisses que gouvernent différens missionnaires, dont les travaux sont bien récompensés par les grands exemples de vertu que donnent leurs néophytes.

Quand je pense à l'état florissant de cette mission, je le regarde comme l'effet du zèle et de la piété des rois d'Espagne, qui, en conquérant ces îles, ont bien plus envisagé les intérêts de la religion que leurs intérêts propres : si toutefois les intérêts d'un prince chrétien peuvent se séparer de ceux de la religion. Je l'attribue ensuite au mérite personnel des ecclésiastiques et des religieux qui ont cultivé jusqu'à présent, et qui cultivent encore cette portion de l'héritage de Jésus-Christ : car toutes les communautés qui sont à Manille, ont un soin particulier de ne fournir à cette mission que d'excellens sujets, dont le zèle a toujours été soutenu par une conduite si régulière, qu'elle a mérité à un fort grand nombre la glorieuse réputation de saint, et le précieux surnom d'apôtre.

Enfin, il me semble que ce qui a le plus contribué au bien de l'Eglise des Philippines, c'est le partage qu'on y a fait de toutes ces îles entre les prêtres séculiers et réguliers ; en sorte que les uns se trouvent les seuls pasteurs d'une province, sans que les autres y aient aucune part. De là naît une paix inaltérable entre tous les ouvriers évangéliques, qui, loin des disputes et des contestations, s'occupent uniquement de la sanctification des âmes qui leur ont été confiées, et qui sont aussi unis les uns avec les autres, que s'ils étoient tous du même ordre.

Rien ne m'a plus touché à Manille que le courage extraordinaire qu'a fait paroître M. l'abbé de Sidoti, qui vient de pénétrer heureusement dans le Japon pour y prêcher l'évangile. Les circonstances d'une action si généreuse sont trop édifiantes pour ne vous en pas faire le détail.

Il y a quelques années que ce digne ecclésiastique partit de Rome, dans l'intention de se rendre à Manille, d'où il espéroit ensuite passer plus aisément dans l'empire du Japon. Il demeura deux ans aux Philippines dans l'exercice continuel de toutes les vertus d'un homme apostolique. Aidé de la protection du gouverneur de Manille, il se fit construire un vaisseau des aumônes qu'il avoit ramassées, et par-là il se trouva en état d'exécuter son entreprise.

Ce fut au mois d'août 1709, qu'il partit de Manille avec Don Miguel de Eloriaga, capitaine fort expérimenté, qui s'étoit offert de le conduire; et il arriva à la vue du Japon le 9 d'octobre. Ils approchèrent des terres le plus près qu'ils purent. Ayant aperçu une barque de pêcheurs, ils furent d'avis d'envoyer quelqu'un dans la chaloupe pour prendre langue. On se servit pour cela d'un Japonais gentil, qui accompagnoit M. de Sidoti, et qui avoit promis à M. le gouverneur d'entrer avec le missionnaire dans le Japon, et de le tenir caché, s'il en étoit besoin. Le Japonais ayant abordé la barque des pêcheurs, leur parla quelque temps; mais il fut tellement intimidé de leur réponse, qu'il ne voulut jamais permettre aux Espagnols de s'approcher plus près des pêcheurs, quoique ceux-ci témoignassent par divers signes qu'il n'y avoit rien à craindre.

Le Japonais étant retourné au vaisseau, M. de Sidoti l'interrogea en présence des officiers espagnols. Toute sa réponse fut qu'ils ne pourroient entrer dans le Japon sans s'exposer à un danger manifeste d'être découverts; qu'ils n'auroient pas plutôt mis pied à terre, qu'on se saisiroit d'eux pour les mener devant l'empereur; et que ce prince étant cruel et sanguinaire, les feroit expirer sur le champ dans les plus affreux supplices.

Le trouble qui parut sur son visage, et quelques paroles qui lui échappèrent, firent juger qu'il avoit

communiqué aux pêcheurs Japonais le dessein de M. de Sidoti : sur quoi cet abbé se retira à l'écart pour prier le Seigneur de lui inspirer le parti qu'il avoit à prendre. Il récita son office avec beaucoup de tranquillité, et fit ensuite sa méditation.

Sur les cinq heures du soir, ses prières finies, il vint trouver le capitaine pour lui faire part de sa dernière résolution. « L'heureux moment est venu, lui » dit-il, après lequel je soupire depuis tant d'an» nées : nous voilà aux portes du Japon ; il est » temps de disposer toutes choses pour me mettre » dans une terre si désirée : vous avez eu la généro» sité de me conduire à travers une mer qui vous » étoit inconnue, et que tant de naufrages ont rendue » fameuse ; daignez achever votre ouvrage ; laissez» moi seul au milieu d'un peuple qui, à la vérité, » est ennemi du nom chrétien, mais que j'espère » soumettre au joug de l'évangile. Je m'appuie, non » sur mes propres forces, mais sur la grâce toute» puissante de Jésus-Christ, et sur la protection de » tant de martyrs, qui, dans le siècle passé, ver» sèrent leur sang pour la défense de son nom. »

Quoique don Eloriaga fût très-disposé à seconder les vœux de M. de Sidoti, il ne laissa pas de lui représenter qu'il jugeoit plus à propos de différer le débarquement de quelques jours ; qu'il étoit probable que son dessein étoit connu de ces pêcheurs, avec qui le Japonais gentil s'étoit entretenu ; qu'ils ne manqueroient pas de l'observer, afin de se saisir de sa personne, aussitôt qu'il auroit mis le pied sur les terres du Japon ; qu'enfin on ne couroit aucun risque de chercher un autre parage où il seroit plus sûr pour lui de débarquer. Toutes ces raisons ne firent aucune impression sur l'esprit de M. de Sidoti : il répondit, que le vent étant favorable, il falloit en profiter ; que plus on différeroit, plus on l'exposeroit à être découvert ; que son parti étoit pris

et qu'il le conjuroit de ne point mettre d'obstacle à l'œuvre de Dieu. Le capitaine se rendit aux instances du missionnaire, et fit disposer toutes choses pour le mettre à terre durant l'obscurité de la nuit.

Cependant M. de Sidoti écrivit plusieurs lettres : il récita le chapelet avec tous les gens de l'équipage, selon la coutume qui s'observe dans les vaisseaux espagnols : il leur fit ensuite une courte exhortation, à la fin de laquelle il demanda publiquement pardon à tous les assistans, des mauvais exemples qu'il avoit pu leur donner, et en particulier aux enfans, de ne les avoir pas instruits avec assez de soin des principes de la doctrine chrétienne. Enfin, il baisa les pieds des officiers, des soldats et des esclaves qui se trouvèrent dans le vaisseau. Il étoit près de minuit, lorsqu'il descendit dans la chaloupe avec le capitaine, et sept autres Espagnols qui voulurent l'accompagner. Il fut en oraison durant tout le trajet : enfin, il gagna la terre avec assez de peine, parce que la rive où il lui fallut aborder étoit fort escarpée.

Aussitôt qu'il fut sorti de la chaloupe, il se prosterna pour baiser la terre, et pour remercier Dieu de la grâce qu'il lui avoit faite de surmonter toutes les difficultés qui s'opposoient à son entrée dans le Japon. Ceux qui l'accompagnoient, voulurent le suivre un peu avant dans les terres. Don Carlos de Bonio qui étoit du nombre, et à qui on avoit confié le paquet de M. de Sidoti, eut la curiosité de voir ce qui y étoit contenu : il l'ouvrit, et il y trouva pour tout meuble une chapelle, une boîte qui renfermoit les saintes huiles, un bréviaire, l'imitation de Jésus-Christ, deux grammaires japonaises, quelques autres livres de piété, un crucifix du père Michel Mastrilly, jésuite, un portrait de la sainte Vierge, et diverses estampes de saints. (Voyez la note, fin de cette lettre.)

Après avoir marché quelque temps ensemble, il

fallut se séparer. Ce fut avec bien de la peine que don Eloriaga obligea M. l'abbé de Sidoti à recevoir par aumône quelques pièces d'or, dont il pourroit avoir besoin pour engager les Japonais à lui être favorables. Tandis qu'il avançoit dans les terres, les Espagnols regagnèrent le rivage, et entrèrent dans leur chaloupe. Ils ne joignirent leur vaisseau que vers les huit heures du matin; et après avoir couru quelques risques sur des pointes de rochers et sur des bancs de sable, ils arrivèrent enfin à Manille le 18 d'octobre.

Le même capitaine don Eloriaga partit le mois passé avec le père Sicardi et un autre missionnaire jésuite, pour aller découvrir les îles de *Los-Palaos*, qu'on appelle autrement les Nouvelles-Philippines. Le père Serrano, avec plusieurs autres Jésuites, se dispose à suivre ces deux missionnaires, pour travailler avec eux à la conversion d'un grand peuple qui habite ces îles nouvellement découvertes.

Je me flattois, en arrivant à Manille, de me voir bientôt à la Chine, où j'aspirois depuis si long-temps, et dont nous n'étions éloignés que de deux cent cinquante lieues. Quelques obstacles qui survinrent, me déterminèrent à prendre ma route par les Indes orientales, et à profiter de la commodité d'un vaisseau qui faisoit voile vers la côte de Coromandel. Je me séparai du père Cazalets, qui, de son côté, prit des mesures avec le père Nyel, pour s'embarquer sur les premiers vaisseaux qui iroient de Manille à la Chine.

En prenant ce parti, je m'engageois à faire encore plus de seize cents lieues; mais j'étois soutenu par l'espérance que mon voyage seroit terminé en moins d'un an. Il se termina en effet bien plutôt, et d'une autre manière que je n'espérois : car peu après mon arrivée aux Indes, je pris de nouveaux engagemens avec les supérieurs de ce pays-là, pour l'exécution

du projet qu'on avoit formé depuis long-temps d'annoncer Jésus-Christ aux infidèles qui habitent les îles de Nicobar.

Ces îles sont situées à l'entrée du grand golfe de Bengale, vis-à-vis l'une des embouchures du détroit de Malaca. Elles s'étendent depuis le 7.e degré jusque vers le 10.e de latitude nord. La principale de ces îles s'appelle *Nicobar*, et elle donne son nom à toutes les autres, quoiqu'elles aient outre cela un nom particulier. Comme c'est à celle-là que vont mouiller les vaisseaux des Indes, et que les peuples qui l'habitent paroissent plus traitables que ceux des autres îles, nous avons jugé à propos d'y faire notre premier établissement.

Voici ce que j'ai appris de ces îles sur le rapport de ceux qui en ont quelque connoissance. L'île de Nicobar n'est éloigné d'Achem que de trente lieues. Son terroir, de même que celui des autres îles, est assez fertile en diverses sortes de fruits : mais il n'y croît ni blé, ni riz, ni aucune autre sorte de grain; on s'y nourrit de fruits, de poissons et de racines fort insipides appelées *ignames*. Il y a pourtant des poules et des cochons en assez grande quantité : mais ces insulaires n'en mangent point; ils les échangent, lorsque quelque vaisseau passe, pour du fer, du tabac et de la toile. Ils vendent de la même manière leurs fruits, et leurs perroquets qui sont fort estimés dans l'Inde, parce qu'il n'y en a point qui parlent si distinctement. On y trouve encore de l'ambre et de l'étain, et c'est à quoi se terminent toutes leurs richesses.

Tout ce que j'ai pu connoître de la religion des Nicobarins, c'est qu'ils adorent la lune, et qu'ils craignent fort les démons dont ils ont quelque grossière idée. Ils ne sont point divisés en diverses castes ou tribus, comme les peuples de Malabar et de Coromandel. Les Mahométans même n'ont pu y pé-

nétrer, bien qu'ils se soient répandus si aisément dans toute l'Inde, au grand préjudice du christianisme. On n'y voit aucun monument public qui soit consacré à un culte religieux. Il y a seulement quelques grottes creusées dans les rochers, pour lesquelles ces insulaires ont une grande vénération, et où ils n'osent entrer de peur d'y être maltraités du démon.

Je ne vous dirai rien des mœurs, de la police et du gouvernement des Nicobarins, car personne n'a pénétré assez avant dans leur pays, pour en être bien instruit. Si je suis assez heureux pour en être écouté, j'aurai soin de vous informer exactement de tout ce qui les regarde.

Lorsque j'arrivai à Pondichery, on pensoit sérieusement aux moyens de travailler à la conversion de ces insulaires. Mais comme on ne vouloit pas ôter à la mission de Carnate, ni à celle de Maduré, les ouvriers qui y étoient nécessaires, on attendoit de nouveaux secours pour cette entreprise. L'ayant su, je m'offris aux supérieurs, je les pressai même, et ils se rendirent à mes instances. J'eus donc le bonheur d'être choisi avec le père Bonnet pour mettre la première main à une si bonne œuvre, dès qu'il se trouveroit une occasion de passer à ces îles.

Nous attendions avec impatience que quelques vaisseaux fissent voile vers le détroit de Malaca, lorsque tout à coup on en vit mouiller quatre, dont deux étoient destinés à aller croiser dans ce détroit. Cette petite escadre étoit commandée par M. Raoul, à qui nous fîmes l'ouverture de notre dessein. Il l'approuva, et nous accorda avec bonté la grâce que nous lui demandions, de nous recevoir dans quelqu'un de ses vaisseaux. J'entrai en qualité d'aumônier dans le *Lys-Brillac* que commandoit M. du Demaine. M. Raoul voulut avoir le père Bonnet avec lui dans le *Maurepas*.

Après deux mois employés en di ...s,

nous mîmes à la voile pour repasser devant Malaca, et doubler un cap appelé *Rachado*. Nous serons bientôt à la vue des îles Nicobar, où j'espère, avec la grâce du Seigneur, m'employer tout entier à la conversion de ce pauvre peuple qui m'est échu en partage. Dieu qui a toujours usé envers moi de ses grandes miséricordes, m'inspire une pleine confiance en sa toute-puissante protection : et c'est ce qui me fait envisager sans crainte les périls que nous allons courir au milieu d'une nation barbare.

Que je serois heureux, mon révérend père, si quand vous recevrez ma lettre, j'avois déjà été digne de souffrir quelque chose pour Jésus-Christ ! mais vous me connoissez trop bien, pour n'être pas persuadé qu'une pareille grâce est réservée à d'autres qui la méritent mieux que moi. Quoi qu'il en soit de mon sort à venir, vous apprendrez l'an prochain de mes nouvelles ou par mes propres lettres, si je suis encore en vie, ou par les lettres de nos pères de Pondichery, si je ne suis plus en état de vous écrire moi-même. Je suis avec respect dans l'union de vos saints sacrifices, etc.

Voici ce qu'on a appris depuis le débarquement des deux missionnaires dans les îles de Nicobar. Au retour du détroit de Malaca, les deux vaisseaux passèrent, par sept degrés de la ligne, à la vue d'une des îles que M. du Demaine alla ranger. Il fit aussitôt équiper sa chaloupe pour mettre les pères à bord de cette île. La séparation ne se put faire sans beaucoup de larmes. Tout l'équipage fut attendri de voir avec quelle joie les deux missionnaires alloient se livrer à la merci d'un peuple féroce, dans des îles si peu pratiquées, et tout à fait dépourvues des choses nécessaires à la vie. Le vaisseau mit en panne, et tout le monde conduisit des yeux la chaloupe qui côtoya l'île fort long-temps, sans pouvoir trouver

d'endroit où débarquer, en sorte même que l'officier qui commandoit la chaloupe, songeoit déjà à retourner à son vaisseau. Les pères le conjurèrent avec instance de ne point perdre courage : ils côtoyèrent donc l'île encore quelque temps ; et enfin on trouva un lieu assez commode, où l'on fit débarquer les missionnaires, avec un petit coffre où étoit leur chapelle et un sac de riz dont M. du Demâine leur avoit fait présent. Aussitôt qu'ils se virent dans l'île, ils se mirent à genoux, firent leur prière et baisèrent la terre avec respect, pour en prendre possession au nom de Jésus-Christ. Ensuite après avoir caché leur chapelle et leur sac de riz, ils s'enfoncèrent dans les bois, pour y aller chercher les insulaires. Nous n'apprendrons quel aura été leur sort, que par les premiers vaisseaux qui passeront par-là. On a su seulement ces particularités de M. du Demaine, qui a ajouté qu'avant que de débarquer les missionnaires, il avoit aperçu un de ces barbares, les flèches en main, qui, après les avoir regardés fièrement et assez long-temps, s'étoit ensuite retiré dans le fond du bois.

NOTE.

Ce fut dans la grande île Nicobar appelée *Chambolan*, la plus près d'Achem, que débarquèrent d'abord les deux missionnaires. Ils employèrent environ deux ans et demi à y prêcher l'évangile ; mais on ne peut pas dire au juste quel fut le fruit de leurs prédications.

De là ils passèrent aux autres îles, et principalement à celle qui s'appelle *Nicobary*, laquelle est située par les 8 degrés 30 minutes de latitude nord. Ces insulaires sont doux, affables et beaucoup plus traitables que les peuples des îles voisines. Pendant dix mois de séjour que les missionnaires firent dans cette île, ils y donnèrent une si haute idée de leur vertu, que les habitans ne les virent partir qu'avec un regret extrême. Ces pauvres gens représentèren

ment aux deux pères le risque qu'ils alloient courir de leur vie en s'abandonuant à des peuples féroces et inhumains. Ils ne purent rien gagner sur leur esprit, et ils furent contraints, pour ne leur pas déplaire, de les conduire contre leur gré à Chambolan, ou à quelqu'autre île voisine, car on n'a pas pu vérifier ce fait.

Les missionnaires y furent à peine quinze jours qu'ils y finirent leur vie, sans doute par une mort violente et cruelle, comme l'ont reproché dès-lors, et comme le reprochent encore aujourd'hui les habitans de Nicobary à ceux de Chambolan, et ceux-ci ne s'en défendent que par de mauvaises défaites.

Il semble même que l'image de leur crime est toujours présente à leurs yeux : la frayeur les saisit à la vue du pavillon blanc, lorsqu'un de nos brigantins parut dans le canal de Saint-Georges qui passe auprès de cette île. Ils furent même plus d'une heure sans vouloir donner à bord, criant de leurs pirogues et priant en mauvais portugais qu'on ne leur fît point de mal.

Nos gens qui ne savoient point encore ce qu'ils apprirent depuis dans les îles voisines, n'eurent pas de peine à leur promettre une sûreté entière ; mais la contenance de ces barbares, lorsqu'on leur demanda des nouvelles des missionnaires, fit juger que ces pères avoient été massacrés. Le chef des Indiens répondit en tremblant qu'il n'en avoit nulle connoissance, un autre le tira par le bras, tous parurent déconcertés et consternés.

C'est vers 1715 que nos Français quittèrent l'île de Chambolan, et passèrent à Nicobary, où ils apprirent tout ce que nous venons de rapporter.

Seconde note.

Jean-Baptiste Sidoti, prêtre, né à Palerme en Sicile, s'étant dès sa plus tendre jeunesse appliqué à apprendre à Rome la langue du Japon, obtint du Pape une mission pour cet empire, et partit en 1702 pour se rendre par l'Arabie aux Indes orientales. Il arriva après beaucoup de peines et de fatigues à Manille ; de là il fut transporté de nuit par une chaloupe espagnole à Jaconissa sur les côtes du Japon.... Sidoti fut pris immédiatement après avoir débarqué, et conduit à Nangasaki, où l'on pria les Hollandais du comptoir de se trouver à l'interrogatoire que ce captif devoit subir...

Ils virent un grand homme sec, âgé d'environ quarante ans, les fers aux mains, mais qui lui furent ôtés, pâle, les cheveux noirs, retroussés mal-proprement, à la manière

des Japonais..... Il portoit un habit de soie à la japonaise par-dessus une chemise blanche, avec une petite chaîne d'or au cou, au bout de laquelle pendoit une grande croix d'un bois brun avec un Christ doré ; il tenoit à la main son chapelet et deux livres sous le bras. Dans un sac bleu qu'on lui avoit ôté, se trouvoit tout ce qui étoit nécessaire pour dire la messe, les saintes huiles, un morceau de la vraie croix, des ornemens, des médailles bénites, etc. Enfin le bref du Pape, signé par le cardinal de saint Clément.....

Les réponses de Sidoti à son interrogatoire, loin de marquer le moindre égarement d'esprit, portoient au contraire l'empreinte d'un jugement sain et d'une constance singulière. Lorsqu'on lui demanda s'il avoit déjà parlé de la religion chrétienne aux Japonais, il répondit en leur langue, qu'il parloit avec une extrême facilité : Certainement, puisque c'est là le but de mon voyage..... S'étant aperçu au milieu de son interrogatoire que les Japonais prenoient dans leurs mains plusieurs des pièces qui se trouvoient dans le sac bleu, il les pria de ne point toucher à ces choses sacrées, ce qui lui fut d'abord accordé. Les gouverneurs eurent même la bonté de lui faire donner des habits plus convenables à la saison rigoureuse qui s'approchoit, après quoi il fut envoyé de Nangasaki à Jedo, où il resta quelques années en prison, et s'occupa constamment de la propagation de la foi ; il baptisa même plusieurs Japonais qui le vinrent voir, ce qui étant parvenu à la connoissance du gouvernement, on mit à mort tous les nouveaux convertis, et Sidoti fut muré dans un trou de quatre à cinq pieds de profondeur, où on lui donnoit à manger par une petite ouverture, jusqu'à ce qu'il mourût enfin de l'infection et de la pourriture. Voyez *les Recherches historiques sur l'état de la religion chrétienne au Japon, relativement à la nation hollandaise, par le baron Onno-Swier de Haren. A Paris, chez Couturier père, aux galeries du Louvre, année* 1778.

LETTRE

Du père de Sant Jago, missionnaire de la Compagnie de Jésus dans le royaume de Maissour aux Indes orientales, au père Manoël Saray, provincial de la province de Goa.

A Capinagari, le 8 d'août 1711.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

LE père Dacunha est le premier missionnaire que votre révérence ait envoyé dans la mission de Maissour, depuis qu'elle gouverne la province. Il a cultivé cette nouvelle vigne pendant trois ans, avec un zèle infatigable, au milieu de plusieurs persécutions, et il vient enfin de mourir des blessures qu'il a reçues pour la défense des vérités de la foi. Je puis mieux que personne vous instruire des circonstances de sa mort, puisque j'ai été témoin oculaire de bien des choses, et que d'ailleurs j'en ai entendu beaucoup d'autres de la bouche même du missionnaire, et de ceux qui ont été les fidèles compagnons de ses travaux et de ses souffrances.

L'ancienne église que le père Dacunha avoit sur les terres du roi de Cagonti, ayant été brûlée par les Mahométans, il forma le dessein d'en construire une plus vaste, et qui pût contenir un plus grand peuple : car le christianisme faisoit chaque jour de nouveaux progrès. Il n'eut pas de peine à en obtenir la permission du chef de la bourgade ; ainsi dès qu'il eut trouvé un lieu et une situation convenables, il commença la construction de l'édifice.

Comme il n'avoit pas encore de maison pour loger, il se retiroit dans un bois sous un arbre, où les Chrétiens lui avoient dressé une petite hutte de feuillage, pour y être avec plus de décence et moins d'incommodité. Là une foule de gentils venoient visiter le missionnaire. Ils y étoient attirés en partie par le bien qu'ils avoient entendu dire de lui, en partie parce qu'ils étoient charmés de ses discours sur la religion. Plusieurs en furent touchés, et promirent d'embrasser le christianisme. Quelques-uns même donnèrent à leurs enfans la permission de recevoir le baptême.

Plusieurs *Dasseris* (disciples du *gourou*, qui est le chef de la religion auprès du roi de Cagonti), vinrent de sa part trouver le missionnaire pour entrer avec lui en dispute. La dispute roula sur deux articles : ils combattoient l'unité de Dieu, et ils prétendoient qu'il avoit un corps. Il ne fut pas difficile au missionnaire de les confondre, et leur confusion fut salutaire à plusieurs gentils des autres sectes qui étoient présens : la plupart en furent touchés, et pressèrent le missionnaire de les instruire. Cependant les dasseris si fiers avant la dispute, se retirèrent tout interdits, et menacèrent le père de venger bientôt l'affront qu'eux et leurs divinités venoient de recevoir.

Les Chrétiens attentifs à la conservation de leur pasteur, le conjurèrent d'aller passer les nuits dans son ancienne église, quoiqu'il n'y eût plus que des murailles à demi brûlées ; il leur paroissoit qu'étant dans le bourg, il y seroit plus en sûreté ; mais le père ne fut point intimidé par ces menaces. Il se rassuroit principalement sur la réception gracieuse que lui avoit faite le *Delavay* (le général des troupes du royaume), et sur les assurances qu'il lui avoit données de sa protection.

Sa nouvelle église étant donc achevée, il songea

à y célébrer la fête de l'Ascension, et compta pour rien les complots que les dasseris ne cessoient de tramer secrètement. Les Chrétiens s'y étant rassemblés, il commença la messe : ce fut la première et la dernière qu'il dit dans cette église.

Pendant la messe, on vit arriver quarante dasseris, portant des bannières et faisant sonner des timbales et des hautsbois. Le magistrat du lieu qui avoit permis l'ouverture de l'église, envoya querir un des Chrétiens qui assistoit à la messe, et le fit partir en diligence pour la cour. Il portoit au *Delavay* la nouvelle de ce qui se passoit, et devoit en rapporter des ordres. Le père, de son côté, après la messe, fit une courte exhortation aux Chrétiens, afin de les encourager à tout souffrir pour la cause de Jésus-Christ.

Déjà une partie des dasseris étoient arrivés, et s'étoient placés devant la porte de l'église, pour observer le missionnaire de peur qu'il n'échappât. Le père connut qu'il n'y avoit pas moins de péril pour lui à sortir qu'à demeurer : il craignit de plus d'exposer les Chrétiens à la merci de leurs ennemis : ainsi il prit le parti de rester dans l'église, et d'y attendre la réponse du *Delavay*.

Avant qu'elle fût venue, plus de soixante dasseris, suivis d'un grand nombre de Brames, se présentèrent à la porte de l'église, et ne trouvant point d'obstacle, ils coururent au père. Un Brame lui donna un coup de bâton sur les reins : ce premier coup fut suivi de bien d'autres qu'on déchargea sur lui. Les uns le frappèrent à la tête, les autres sur les bras : ceux-ci avec des bâtons, ceux-là du bout de leurs lances, ou avec des épées. Ceux qui n'avoient point d'armes le maltraitèrent de paroles, et le chargèrent d'outrages. Sans un Brame qui avoit assisté à la dispute sur l'unité de Dieu, et qui prit le parti du père, on lui auroit arraché la vie au pied

de

de l'autel. Ce Brame n'étoit pas de la secte des dasseris, et peut-être avoit-il reconnu la vérité.

Enfin, tout couvert du sang qui couloit des plaies qu'il avoit reçues sur la tête, et d'un coup d'épée à la main droite, le père fut traîné devant le gourou. Celui-ci étoit assis sur un tapis, et faisoit paroître autant d'orgueil et de colère, que le missionnaire montroit de constance et d'humilité. Le gourou parla d'abord au père en des termes de mépris; puis il lui demanda qui il étoit, d'où il étoit, quelle langue il parloit, et dans quelle caste il étoit né: le père ne lui fit aucune réponse, et le gourou attribuant ce silence à sa foiblesse, interrogea le catéchiste qui étoit à côté du père. Celui-ci répondit que le père étoit *Xchatri* (c'est la deuxième caste des Indiens). De là le gourou passa à des questions sur la religion. Qu'est-ce que Dieu, demanda-t-il au catéchiste? C'est un Souverain d'une puissance infinie, répondit le catéchiste. Qu'entendez-vous par ces mots, reprit le gourou? Le catéchiste tâcha de le satisfaire. Ils demeurèrent quelque temps dans ces sortes d'interrogations et de réponses mutuelles. Enfin, le catéchiste vint à dire que Dieu étoit le Seigneur de toutes choses. Qu'est-ce, encore une fois, dit le gourou, que ce Seigneur de toutes choses? Le père prit alors la parole, et dit : C'est un Etre par lui-même, indépendant, pur esprit, et très-parfait. A ces mots le gourou fit de grands éclats de rire; puis il ajouta : Oui, oui, bientôt je t'enverrai savoir si ton Dieu n'est qu'un pur esprit. Le père répondit que s'il vouloit l'apprendre, il seroit aisé de le lui démontrer. Le gourou n'ignoroit pas le succès des disputes passées, et il craignit de s'engager dans une dispute nouvelle qui auroit tourné infailliblement à sa confusion; ainsi il se contenta de demander si Brama de Tripudi étoit dieu : (c'est une idole fort révérée dans le pays). Non, répondit

le père. A ces mots, le gourou se livra à toute sa colère, et prit à témoin le magistrat de la bourgade. Il eût sans doute fait mourir le père sur le champ; mais quelques gentils, touchés de compassion, le conjurèrent avec larmes d'épargner ce reste de vie qu'avoit encore le missionnaire, et de ne pas souiller ses mains du peu de sang qui lui restoit dans les veines.

Le père seul dans l'assemblée paroissoit intrépide. Il se consoloit intérieurement de voir que ses travaux n'étoient pas vains, puisqu'ils aboutissoient à confesser et à glorifier le nom du vrai Dieu. Sa consolation fut encore augmentée par la générosité d'un de ses néophytes. Le gourou lui ayant demandé s'il ne vouloit pas se ranger au nombre de ses disciples: non, lui dit-il. Du moins, ne serez-vous pas des disciples de votre propre frère? non, dit encore le néophyte, ou plutôt je n'en sais rien, car peut-être se fera-t-il chrétien. Mais pourquoi renoncer à la doctrine de votre père, reprit le gourou, pour en suivre une autre? c'est que jusqu'ici mon père ne m'a point appris le chemin du salut, qui m'a été enseigné par ce missionnaire.

Deux anciens Chrétiens firent paroître pour le père un attachement aussi louable. Tandis qu'il étoit en présence du gourou, ils vinrent se jeter au cou de leur pasteur, et s'offrirent à défendre les intérêts de la religion. On ne les tira de ces tendres embrassemens qu'avec violence et à grands coups. Le catéchiste qui ne le quitta point, reçut un coup de sabre sur les côtes. Il avoit une ardeur inexprimable de mourir avec son pasteur.

Cependant le chef des dasseris voyant que le peuple et que ceux des Brames qui n'étoient pas de sa secte, portoient compassion au missionnaire, lui ordonna tout à coup de sortir du pays. Le catéchiste fit son possible pour obtenir que le père de-

meurât encore cette nuit-là, afin qu'on pût le panser; ce fut en vain. Le père de son côté fit instance, et demanda qu'il lui fût permis de guérir les plaies des Chrétiens, dont il étoit plus touché que des siennes. Le gourou rejeta avec fierté sa demande, et le fit partir dès ce soir-là même. Pour s'assurer mieux de sa sortie, il lui donna des gardes, avec ordre de ne le point quitter qu'ils ne l'eussent mis hors du royaume. Le père voyant qu'il ne pouvoit plus différer, et que le néophyte qu'on avoit envoyé à la cour ne revenoit pas, regarda tendrement son église, dit adieu à ses Chrétiens qui fondoient en larmes, et partit à pied.

Il marcha toute la soirée jusqu'à une bourgade où il y avoit des Chrétiens, et où il passa la nuit. Alors ses douleurs se firent sentir plus vivement; il en fut si abattu et si accablé, qu'il ne pouvoit plus se remuer. Son bras gauche étoit estropié des coups qu'il avoit reçus; son bras droit étoit encore plus maltraité; il s'en étoit servi pour parer les coups qu'on lui déchargeoit sur la tête. Enfin il se trouva dans un état où il ne pouvoit plus se soutenir, et ce ne fut qu'avec bien de la peine qu'on le transporta jusqu'à Capinagati, le principal lieu de sa résidence.

Les Chrétiens de cet endroit m'envoyèrent un exprès pour m'avertir du danger où étoit leur pasteur. Je partis sur le champ pour aller le secourir, et je le trouvai bien plus mal que je ne croyois. Je vis ses plaies, dont quelques-unes étoient assez profondes. Les douleurs qu'il ressentoit ne le laissoient reposer ni jour ni nuit : elles lui avoient causé la fièvre, accompagnée de dégoûts et de vomissemens. Au milieu de ces maux je le trouvai dans une résignation parfaite à la volonté de Dieu, content dans ses peines, et les mettant au nombre des bienfaits du Ciel.

Quatre jours après mon arrivée, se sentant beaucoup plus mal, il me pria de lui administrer les sa-

cremens. Il se prépara pendant deux heures à sa confession : il me fit lire ensuite un chapitre de l'imitation de Jésus-Christ, tenant à la main un crucifix qu'il baignoit de ses larmes; puis il me fit une confession générale de toute sa vie, avec tant de douleur, qu'après l'avoir entendue, je ne pus pas moi-même retenir mes larmes. Alors il tomba dans un délire qui m'ôta toute l'espérance que j'avois de sa guérison; il y demeura jusqu'au jour suivant, qu'il eut encore un intervalle de raison, pendant lequel je lui donnai le viatique. Ses actes furent aussi fervens qu'au temps de sa confession générale. Mais peu de temps après il retomba dans son premier état : tous ses rêves n'étoient que du martyre; il ne parloit que de préparer ses habits pour aller se présenter aux juges. Quand je lui disois de prendre un peu de nourriture : il n'en est pas besoin, me répondoit-il, vous et moi nous allons au ciel; l'arrêt de notre condamnation est déjà porté.

Le lendemain son délire cessa, mais il sortit tant de sang de ses blessures, que le chirurgien qui le pansoit en fut effrayé, et désespéra tout à fait du malade. Je l'avertis que sa mort approchoit : lui qui avoit mis à profit pour le ciel tous les momens qu'il avoit eu de libres, demanda à renouveler sa confession. Il répéta ses actes de foi, d'espérance et d'amour de Dieu. Ses entretiens avec le Sauveur furent tendres et affectueux. Enfin il connut lui-même l'heure de sa mort; il prononça le saint nom de Jésus, et m'ayant embrassé avec une parfaite connoissance, il s'endormit dans le Seigneur, dix-huit jours après les mauvais traitemens qu'il avoit reçus des brames et des dasseris de Cangonti.

Le père Dacunha n'a pu me dire combien il avoit reçu de coups; mais j'ai su des gentils mêmes, qu'on l'avoit mis dans un état à ne pouvoir échapper à la mort. Son catéchiste qui ne l'abandonna point, assure

qu'il reçut plus de deux cents coups. Il est étonnant qu'un homme aussi foible que lui, surtout depuis qu'il étoit venu dans cette mission, ait pu survivre tant de jours à ses blessures.

Le Delavay a été extrêmement touché de la mort du père Dacunha : il a même fait emprisonner le gourou qui en étoit l'auteur, avec ordre de ne lui point donner à manger de trois jours. On dit qu'il s'est tiré de la prison par l'intercession de certains Brames qui sont en faveur, et après avoir payé soixante pagodes. Absous à la justice des hommes, il n'a pu échapper à celle de Dieu : en rentrant dans sa maison, il trouva son fils expirant. Il étoit tombé dans un puits avec d'autres enfans ; les autres furent tirés du péril, le fils seul du gourou y perdit la vie. A l'égard des dasseris, complices de l'assassinat du missionnaire, on les condamna à des amendes applicables à la guérison des Chrétiens qui avoient été blessés : on ne sait si elles furent levées, mais les Chrétiens n'en ont ressenti aucun soulagement.

Le Delavay a fait encore annoncer de sa part aux Chrétiens, qu'un autre frère du défunt viendroit prendre sa place à Cangonti, et que non-seulement il lui en donnoit la permission, mais de plus qu'il prenoit la chose à cœur. Le père supérieur pourra y faire un tour, et je crois qu'il sera bien reçu des seigneurs du pays, et d'une grande partie du peuple, qui souhaitent ardemment d'y voir un missionnaire. Pour moi, je me sacrifierai volontiers à cette mission, quand je serai plus habile dans la langue du pays. Je vous supplie de demander à Dieu qu'il m'accorde les forces nécessaires pour suivre les traces du père Dacunha, jusqu'à répandre mon sang comme lui pour les intérêts de la Religion.

LETTRE

Du père Bouchet, missionnaire de la Compagnie de Jésus, à M. Cochet de Saint-Vallier, président des requêtes du palais, à Paris.

MONSIEUR,

La paix de N. S.

Il est bien consolant pour un missionnaire qui s'est relégué aux extrémités du monde pour travailler au salut des infidèles, d'être dans le souvenir d'un magistrat de votre réputation et de votre mérite, et d'apprendre que non-seulement vous ne le perdez point de vue dans des lieux si éloignés, mais encore que vous vous intéressez à ses travaux, et que vous voulez être informé des succès dont Dieu bénit son ministère. L'avancement de la religion que vous avez si fort à cœur, est sans doute ce qui a contribué plus que toute autre chose à cette amitié dont vous m'honorez, et dont vous m'avez donné tant de preuves. C'est aussi ce qui vous a fait souhaiter d'être instruit plus en détail de la persécution que les Chrétiens de Tarcolan ont soufferte presque au moment que la foi leur a été annoncée. Un mot dit en passant dans un recueil de nos lettres, a piqué votre curiosité; et le journal que je fis alors de tout ce qui m'arriva, me met en état de vous satisfaire, et de vous donner cette légère marque de mon estime et de ma reconnoissance.

Les gentils de la ville de Tarcolan, capitale du royaume de Carnate, ne pouvoient souffrir les heureux commencemens de la religion chrétienne, qui faisoit chaque jour de nouveaux progrès dans le pays.

Les principaux d'entre eux tinrent de fréquentes assemblées pour concerter notre perte, et pour détruire le christianisme dans sa naissance. Le moyen dont ils s'avisèrent, fut de me déférer à Sexsaeb, gouverneur de toute la province, et d'exciter son avidité, en lui persuadant que je savois faire de l'or, que j'avois des richesses immenses, et que s'il s'assuroit de ma personne, en me renfermant dans une étroite prison, il pouvoit s'enrichir en peu de temps, lui et toute sa famille. Les autres accusations étoient trop foibles; tout ce qu'on avoit pu dire à ce gouverneur de notre mépris pour les dieux de la nation, n'avoit fait jusque-là qu'une légère impression sur son esprit; comme il étoit *More*, il se moquoit lui-même des superstitions païennes.

Il arriva en ce temps-là une chose qui détermina les gentils à presser l'exécution du dessein qu'ils avoient formé de nous perdre. C'est une coutume établie parmi eux de faire au commencement de chaque année un sacrifice solennel au soleil; ce sacrifice est suivi de festins, auxquels ils s'invitent les uns les autres; leurs proches parens et leurs amis ne manquent jamais de s'y trouver.

Le *cramani* (premier juge) de Tarcolan, nouvellement chrétien, consulta mes catéchistes sur la conduite qu'il devoit tenir dans cette occasion; ils lui répondirent, ce qu'il savoit bien, qu'il ne pouvoit pas assister au sacrifice des gentils, mais qu'il lui étoit permis de donner le festin, et d'y inviter ses parens et ses amis; que les Chrétiens de Maduré, afin de n'être pas supçonnés d'imiter les cérémonies païennes, prévenoient les gentils de trois ou quatre jours; qu'avant que de commencer la fête, ils chantoient des cantiques de piété, et qu'ensuite ils faisoient une aumône générale à tous les pauvres qui s'y trouvoient.

Le cramani prit le même parti, et il voulut que

la fête fût magnifique. Il fit faire un grand *pandel* (espèce de salle) qu'on tapissa de toiles peintes; les catéchistes dressèrent au milieu un autel qu'ils ornèrent de fleurs; ils posèrent sur l'autel une statue de la très-sainte Vierge, avec plusieurs cierges allumés, et diverses cassolettes remplies de parfums; on fit venir les tambours et les trompettes de la ville; on chanta avec beaucoup de piété les litanies de Notre-Dame, après quoi l'on fit une décharge de quelques boîtes.

Une grande partie de la ville se rendit devant la porte du cramani, où tous les Chrétiens s'étoient assemblés. Les catéchistes voyant cette multitude de peuple, profitèrent de cette occasion pour leur annoncer les vérités du christianisme; chacun d'eux fit un discours très-touchant; ils parlèrent surtout avec beaucoup de force contre le sacrifice du soleil; ils firent voir que ce n'étoit qu'au Créateur du soleil et de tout l'univers qu'on devoit rendre ses adorations; ils s'étendirent ensuite sur les grandeurs de Dieu et sur la sainteté de la loi qu'il a donnée aux hommes. La plupart des auditeurs parurent émus; mais quelques gentils, les plus acharnés contre le christianisme, ne purent retenir leur rage; ils la déployèrent ouvertement, jusqu'à engager dans leur parti les principaux parens du cramani; et de concert ensemble, ils le privèrent des honneurs qu'on a coutume de lui rendre comme au premier de la ville, et ils le déclarèrent déchu des priviléges de la caste. C'étoit tout ce qu'ils pouvoient faire par eux-mêmes pour témoigner leur ressentiment. Voici maintenant ce qu'ils tramèrent secrètement contre lui et contre les Chrétiens, par l'entremise des Mores.

Ce fut vers ce temps-là que Sexsaeb se rendit à Tarcolan. Dès le lendemain de son arrivée, on lui fit le portrait le plus odieux des Chrétiens, et en même temps on lui insinua qu'il ne devoit pas laisser échapper le moyen sûr qu'il avoit de s'enrichir en

m'arrêtant prisonnier. Ces représentations flattoient trop l'avarice du gouverneur pour qu'il pût s'en défendre. Ce jour-là même il fit venir quelques-uns des gardes de la ville, et il leur donna ordre d'être attentifs à toutes mes démarches, et de se saisir de moi au premier mouvement que je ferois pour sortir de Tarcolan : il les rendoit responsables de ma fuite, au cas que j'échappasse à leur vigilance.

Le lendemain les gardes vinrent, sous différens prétextes, dans le *Topo* (c'est un bois près de Tarcolan, où est mon église), et ils ne me perdirent point de vue jusqu'au jour que je fus pris. Pour avoir quelque raison de me rendre visite, et pour ne pas me laisser entrevoir leur mauvais dessein, deux d'entr'eux feignirent de vouloir embrasser le christianisme. Ils assistoient régulièrement à mes instructions, et ils faisoient paroître beaucoup plus d'ardeur que les autres catéchumènes. J'étois charmé de leur ferveur, dont il ne m'étoit pas possible de prendre le moindre ombrage, lorsque j'appris que le père de la Breuille et le père Petit étoient sur le point d'arriver à Tarcolan. Je pris la résolution d'aller les recevoir à Carouvapondi, et j'avertis un de mes catéchistes de se préparer à m'accompagner dans ce petit voyage. Un des gardes étant venu le soir assez tard, s'aperçut de quelque mouvement, qui lui donna des soupçons de mon départ ; il courut aussitôt en avertir ceux que Sexsaeb avoit laissés pour me garder. Cette nouvelle les déconcerta, parce que le capitaine, dont ils devoient recevoir les ordres, n'étoit pas alors à Tarcolan : il lui dépêchèrent un exprès à minuit pour hâter son retour. Le capitaine monta sur le champ à cheval avec tous ses soldats, et dès la pointe du jour il se rendit dans le bois de Tarcolan. Il commença par faire investir à petit bruit ma cabane, et il commanda à ceux de ses soldats qui étoient pourvus de mousquets, de se

tenir prêts à tirer au premier ordre, au cas qu'on voulût faire quelque résistance. Ayant ainsi disposé son monde, il me fit avertir que s'en allant à Arcarou, il souhaitoit m'entretenir avant de continuer son voyage. J'allai le trouver à l'instant même. Après quelques paroles assez obligeantes, il me dit qu'il étoit fâché de m'apprendre que Sexsaeb étoit mal content de ma conduite sur quelques rapports qui lui avoient été faits; et en finissant ces paroles, il ordonna aux soldats de dépouiller les fidèles et les catéchistes.

Comme je vis qu'on se mettoit en devoir d'exécuter ses ordres, je lui représentai qu'il m'étoit facile de nous justifier de ces accusations injustes, par lesquelles on avoit tâché de nous noircir dans l'esprit de Sexsaeb; que je n'ignorois pas quel étoit le motif de ces calomnies; que les gentils n'avoient que trop fait éclater la haine qu'ils portoient à la loi sainte que j'enseignois à mes disciples; qu'on faisoit bien peu de cas de la permission que le grand *Pacha* (l'empereur du Mogol) nous avoit donnée d'en faire une profession ouverte dans ses états; qu'au reste, si l'on usoit de violence, il devoit s'attendre que j'en porterois mes plaintes à Daourkan, son lieutenant général, et que j'avois lieu d'espérer qu'il nous rendroit justice. Ensuite, me tournant vers ceux que je savois être les auteurs de cette persécution: « Vous » croyez, leur dis-je, qu'en excitant de pareils » troubles, vous mettez quelque obstacle au progrès » du christianisme; vous vous trompez. Sachez au » contraire, qu'outre les peines que vous attirera » une entreprise de cette nature, loin de réussir dans » votre projet, tout ce que vous faites pour étouffer » le christianisme dans sa naissance, ne servira qu'à » lui donner de nouveaux accroissemens. Voyez ces » branches de palmier; plus vous les baissez vers la » terre, plus elles s'élèvent vers le ciel: il en est de

» même de la loi sainte que je vous annonce; elle
» prendra de nouvelles forces, à mesure que vous
» ferez des efforts pour la détruire. »

Je n'eus point d'autre réponse que celle qui me fut faite par le capitaine, qui est un *rajapoutre* gentil : Je suis officier de Sexsaeb, me dit-il assez sèchement, je dois obéir à ses ordres. Un de mes catéchistes, qui parla alors avec une fermeté vraiment chrétienne, fut rudement maltraité des soldats qui lui déchargèrent sur le corps de grands coups de *chabouc* (espèce de fouet). Il les souffrit avec constance; et loin de se plaindre : « Arrachez-moi la vie,
» leur disoit-il, je suis prêt à la sacrifier pour la
» cause de Jésus-Christ. »

Ils prirent aux Chrétiens tout ce qu'ils avoient : puis ils les traînèrent avec violence dans l'église, où ils les renfermèrent. Pour moi, j'entrai dans ma cabane, et comme je vis qu'ils se disposoient à prendre le peu qu'il y avoit, je me saisis de mon bréviaire, et je me retirai à l'écart sous un arbre, où je commençai mon office en leur présence. Dieu permit que tout le mouvement qu'ils se donnoient ne me causât aucun trouble; ils en étoient étonnés, et je les entendois qui se disoient les uns aux autres : « Voilà
» un étrange homme! il est aussi peu ému, que si
» nous mettions au pillage la maison d'un de ses
» ennemis; il ne nous regarde seulement pas. » On enleva les ornemens qui me servoient à l'autel, quelques bagatelles d'Europe, et une petite boîte où étoit le reste des aumônes que j'avois reçues de France pour mon entretien et pour celui des catéchistes.

Après avoir achevé tranquillement mon office, je m'approchai du capitaine, et je lui demandai deux petites statues, l'une de Notre-Seigneur, l'autre de la sainte Vierge. Elles étoient ornées de quelques pierres colorées, qu'il avoit pris d'abord pour des pierres précieuses; mais s'étant détrompé, il n'eut

pas de peine à me les rendre, non plus que quelques livres de piété qui m'ont été fort utiles dans ma prison.

Le cramani vint alors me témoigner la part qu'il prenoit à ma disgrâce; je lui fis un petit discours en présence des idolâtres, pour l'animer à souffrir constamment la perte de ses biens et même de sa vie, s'il étoit nécessaire, pour la défense de la foi. Je m'entretenois encore avec lui, lorsque le capitaine monta à cheval; c'étoit le signal qu'il avoit donné pour m'arrêter. Les soldats et les gardes m'environnèrent aussitôt, et se saisirent de moi pour me conduire en prison.

La trompette n'eut pas plutôt sonné, que tous les habitans de Tarcolan sortirent de leurs maisons pour être témoins de ce spectacle. Tout le chemin jusqu'à la ville, et toutes les rues de Tarcolan étoient bordées de gentils. Je n'entendois tout autour de moi que des cris de triomphe, des reproches, des invectives. « Le voilà, s'écrioient-ils, le voilà, celui qui parle » mal de nos dieux; ho! qu'il mérite bien ce qu'on » lui fait souffrir! si la religion qu'il enseigne étoit » véritable, lui feroit-on un si sanglant affront? » A-t-on jamais vu un *Sanias* aller en prison au » milieu des acclamations de tout un peuple? » D'autres au contraire paroissoient touchés, et disoient que leur ville étoit menacée de quelque grand malheur, puisqu'on commettoit un crime si énorme.

On me conduisit au milieu de ces clameurs dans un *chaveri* public (espèce de halle). On crut que le capitaine alloit me mettre sur la sellette pour me faire les interrogations accoutumées; mais on se trompa; son dessein étoit de me donner plus longtemps en spectacle à tout ce grand peuple. Au sortir du chaveri, on me fit traverser une grande rue, au bout de laquelle est la forteresse, où, par la grâce de Dieu, j'entrai avec un visage tranquille et serein.

Un grand *Mandaban* de pierre (c'est une maison voûtée qui ne reçoit de jour que par la porte), étoit la prison qu'on m'avoit destinée.

Peu de temps après je vis arriver plusieurs Chrétiens: je ne savois pas qu'on voulût aussi les faire prisonniers. Touché des misères auxquelles ils alloient être exposés, je dis à l'officier qui les conduisoit, qu'il suffisoit de m'arrêter moi seul, et que je répondois pour tous les autres: il fut inflexible à mes prières. Nous étions en tout vingt-quatre personnes enfermées dans la forteresse. Je dois rendre ce témoignage à la fermeté de ces fervens Chrétiens, que non-seulement ils n'ont point chancelé dans leur foi, mais qu'ils ont fait paroître une force digne des fidèles de la primitive Église.

Agréez, Monsieur, que je vous fasse connoître quelques-uns de ces généreux néophytes. Je suis persuadé que vous serez édifié de leur constance, et que vous bénirez le Seigneur du courage qu'il leur a inspiré. Il y avoit trois *Brames* et une *Bramenati*. Le plus âgé de ces Brames avoit été autrefois un des plus ardens défenseurs de l'idolâtrie. Son zèle l'avoit porté à s'engager par vœu de faire bâtir un temple aux faux dieux qu'il adoroit: mais comme il n'avoit pas l'argent nécessaire pour accomplir sa promesse, il prit la résolution de parcourir le pays en habit de *Pundaron* (pénitent des Indes), et de s'attirer, par l'austérité de sa vie, des aumônes abondantes. Pour cela il se fit mettre au cou deux grandes plaques de fer, percées aux deux côtés de l'ouverture, et attachées par des clous qu'il avoit fait river, pour s'ôter à lui-même le pouvoir de les arracher. Ces plaques avoient deux coudées de longueur, et une coudée de largeur. Il ne pouvoit reposer la nuit, à moins qu'on ne lui mît un gros coussin pour lui soutenir la tête. Il courut ainsi plusieurs provinces, accompagné de trois ou quatre Brames et de cinq ou six

Choutres qui recevoient les aumônes. Il avoit déjà amassé sept cents écus, lorsqu'il arriva à Cottati, où il trouva le père Maynard et le père Martin. Cottati est une ville célèbre par le séjour qu'y fit autrefois saint François-Xavier, et par les merveilles qu'il y opère encore aujourd'hui. Notre Brame eut plusieurs conférences avec les missionnaires et avec les catéchistes, et après diverses disputes, où il fut parfaitement convaincu de la fausseté des divinités païennes, il commença à ouvrir les yeux à la lumière, et reconnut enfin que le Dieu des Chrétiens étoit le seul qu'il falloit adorer. Il n'eut pas de peine à comprendre quelle étoit l'inutilité, ou plutôt l'extravagance de la vie qu'il avoit menée jusqu'alors; il se déchargea de ce poids affreux qu'il portoit sur ses épaules en vue d'attendrir les peuples par la rigueur de sa pénitence, et d'agrandir l'empire du démon; et, après s'être fait suffisamment instruire des vérités du christianisme, il demanda le baptême.

Les missionnaires ne jugèrent pas à propos de lui accorder sitôt cette grâce; ils crurent qu'il falloit l'éprouver pendant quelque temps pour s'assurer davantage de sa persévérance, et ils le renvoyèrent dans son propre pays pour voir de quelle manière il s'y comporteroit. Le bruit s'y étoit déjà répandu qu'il songeoit à se faire Chrétien. Quand les Brames surent son arrivée, ils allèrent au-devant de lui et le comblèrent de caresses, s'imaginant lui faire changer le dessein qu'il avoit de suivre la loi de Jésus-Christ. Mais voyant qu'il ne faisoit nul cas de leurs discours, ils en vinrent aux plus indignes traitemens. Ils l'accusèrent auprès du *Maniagarin* (intendant de la province), d'avoir volé cinq cents écus des aumônes qu'on lui avoit faites pour la construction d'un temple. Sa maison fut aussitôt abandonnée au pillage. Sa femme, qui avoit mis en dépôt chez un ami quelques bijoux d'or et d'argent, fut trahie, et tout fut

livré au gouverneur. Le catéchumène fut emprisonné, et on lui fit souffrir divers tourmens pour l'obliger à rendre l'argent que les Brames l'accusoient faussement d'avoir pris.

Les Brames, avant que de se porter à ces extrémités, avoient fait venir leur gourou de Trichirapali, pour tâcher d'ébranler la constance du catéchumène. La conférence qu'il eut avec le gourou ne servit qu'à aigrir davantage l'esprit des Brames; il révéla publiquement certaines pratiques honteuses qui sont en usage dans quelques-unes de leurs cérémonies, qu'il étoit de l'intérêt des Brames de tenir secrètes. C'est aussi ce qui les engagea à le tourmenter d'une manière cruelle, et à le chasser enfin de sa peuplade, lui, sa femme et ses enfans. Ces pauvres gens, dénués de toutes choses, se retirèrent dans une autre peuplade où on les reçut avec charité. Aussitôt que les Brames en furent avertis, ils députèrent un d'eux pour les en faire chasser. Le catéchumène ne sachant plus où trouver un asile contre la rage de ses persécuteurs, fit réflexion que sa femme avoit des parens à Tirouvelveli, qui est à l'autre extrémité du royaume de Maduré; il s'y retira: mais les Brames le poursuivirent encore jusque-là. L'un d'eux étant venu à mourir sur ces entrefaites, on accusa le catéchumène de lui avoir ôté la vie par sortiléges. Le déchaînement devint plus grand que jamais par cette nouvelle calomnie, et il fut contraint de sortir au plutôt de la province.

Nhanapragajaayen (c'est le nom du catéchumène), prit la fuite vers le Cholomandalam. Il se reposoit sous un grand arbre au bord d'un ruisseau, lorsqu'il vit arriver son beau-père, qui venoit chercher sa fille, et la délivrer des disgrâces continuelles que lui attiroit la compagnie de son mari. *Nhanapragajaayen*, vivement touché des maux que sa femme souffroit à son occasion, eut moins de peine à se

séparer d'elle. Les enfans suivirent la mère, et le catéchumène se vit tout à coup, comme un autre saint Eustache, dépouillé de ses biens, abandonné de sa femme et de ses enfans, et persécuté partout où il portoit ses pas. Il arriva enfin chez le père Simon Carvalho, ancien missionnaire de Maduré, qui le reçut comme un zélé confesseur de Jésus-Christ, et qui lui conféra le saint baptême.

Ce fut vers ce temps-là que je m'adressai aux missionnaires de Maduré, pour avoir quelques Brames qui pussent faire la fonction de catéchistes. On jeta les yeux sur le néophyte dont je parle. A peine eut-il passé quinze jours dans ma mission, qu'il fut fait prisonnier et conduit avec moi dans la forteresse. Il ne manquoit plus que cette épreuve pour achever de couronner ce grand serviteur de Dieu, qui marqua en cette occasion, comme dans toutes les autres, beaucoup de fermeté et de courage.

Le second Brame étoit un jeune homme de quinze à seize ans que j'avois élevé à Aour dès son bas âge. Sa mère est une vraie sainte; si elle persévère dans les exercices de piété qu'elle pratique depuis plusieurs années, il y a lieu de croire qu'elle portera au tombeau l'innocence de son baptême. J'avois donné ce jeune Brame au père de la Fontaine, qui me l'envoya peu de jours avant ma détention. Il tomba malade à son arrivée, et il avoit actuellement une grosse fièvre, lorsqu'on l'arrêta prisonnier. On eut la cruauté de le faire marcher à pied dans des terres brûlantes, sans avoir égard à l'état de langueur où il se trouvoit. Il tomba évanoui à l'entrée de la prison, et peu après il fut à l'extrémité. J'admirai plus d'une fois le mépris qu'il faisoit de la vie, et le désir ardent qu'il avoit de s'unir à Jésus-Christ.

J'avois baptisé le troisième Brame à Tarcolan avec sa mère, qui est un exemple de ferveur et de piété. Elle n'a jamais donné le moindre signe de foiblesse,

et

et elle exhortoit même ses compagnes à souffrir avec constance les rigueurs de la prison et la mort même, si Dieu leur accordoit une aussi grande grâce que celle de perdre la vie pour la défense de la foi.

Le plus ancien de mes catéchistes, qui étoit aussi prisonnier, a donné dès sa plus tendre jeunesse des marques d'une foi vive. Il a pareillement une mère dont la patience a été mise aux plus rudes épreuves. Son mari lui fit pendant plusieurs années toutes sortes de mauvais traitemens, pour l'obliger à quitter sa religion. Il lui fit d'abord couper les cheveux, ce qui est un des plus grands affronts qu'on puisse faire aux femmes indiennes. De temps en temps il lui mettoit une lampe allumée sur la tête, ce qui est encore une autre sorte d'affront dans le pays. Un jour il la fit descendre elle et son fils dans un puits qui étoit à sec, et il les y retint cinq jours entiers. Enfin, il n'y eut point d'artifices ni de cruautés qu'il ne mît en usage pour la pervertir. Mais elle opposa toujours une patience héroïque à toutes ces indignités. C'est sans doute à ses prières que Dieu accorda dans la suite la conversion de son mari. Une fièvre continue l'avoit tellement abattu, qu'on n'attendoit plus que l'heure de sa mort. Sa femme le voyant dans cet état, se sentit inspirée de lui dire que s'il souhaitoit de vivre, il n'avoit qu'à adorer le véritable Dieu et implorer son secours avec confiance; qu'elle lui promettoit de sa part le recouvrement de sa santé. L'amour de la vie fit impression sur le mari, et il fit appeler un catéchiste. Les deux ou trois premières exhortations lui donnèrent du goût pour la religion chrétienne, et il demanda avec instance le baptême: on le lui accorda sur l'heure, à cause du danger pressant où il étoit. La fièvre le quitta le jour même qu'il fut baptisé; ses forces se rétablirent insensiblement, et en peu de temps il fut parfaitement guéri. Il a persévéré jusqu'à la mort dans la pratique des

vertus chrétiennes, et il n'a pas cessé de pleurer son aveuglement et les inhumanités qu'il avoit exercées sur sa femme et sur son fils. C'est ce fils qui a essuyé plusieurs persécutions de la part des idolâtres, et qui, par son exemple et par ses discours, a rempli dans la prison les fonctions du plus zélé missionnaire. Il faisoit tous les jours des exhortations aux femmes chrétiennes, auxquelles je n'avois pas la liberté de parler.

Le troisième catéchiste qui étoit fort jeune, a fait paroître dans les tourmens un courage au-dessus de ses forces et de son âge. La plupart des autres prisonniers étoient nouvellement baptisés, quelques-uns même étoient encore catéchumènes : tous ont souffert les rigueurs et les incommodités de la prison avec une fermeté inébranlable.

Une femme, qui étoit au nombre de ces catéchumènes, et qui avoit échappé à la vigilance des gardes, a eu le courage de nous visiter constamment deux fois le jour, et de nous apporter les aumônes qu'on lui faisoit pour nous. Tous les prisonniers la regardoient comme leur mère, et elle regardoit tous les prisonniers comme ses enfans. La charité qu'elle eut pour nous ne lui coûta pas seulement des peines et des fatigues; elle eut encore à essuyer de fréquens outrages de la part des gentils, et de sanglans reproches du côté de ses parens. Toutes les fois qu'elle entroit dans la prison, sa présence me rappeloit le souvenir de ces saintes dames romaines, qui, dans les premiers siècles de l'Eglise, prenoient soin des Chrétiens prisonniers pour Jésus-Christ. Elle se servoit de son mari pour porter mes lettres aux missionnaires qui étoient à Carouvapondi, et pour en rapporter les réponses. Les gardes qui entrèrent en défiance, la menacèrent plusieurs fois de la tuer, si elle s'avisoit de porter des lettres; ces menaces ne l'intimidèrent point, et elle eut l'adresse de tromper leur

attention, et de nous remettre en main tous les paquets qui lui étoient confiés, sans qu'ils s'en aperçussent.

Enfin, le cramani, dont j'ai parlé au commencement, me consola infiniment par la résolution qu'il fit paroître. Loin de se retirer, comme il pouvoit le faire au moment que je fus arrêté, il fut toujours à mes côtés, tandis qu'on me conduisoit dans la ville au milieu des malédictions dont les idolâtres me chargeoient. Aussitôt que je fus en prison, on mit des gardes à sa porte et dans l'intérieur de sa maison; sa femme en fut si effrayée, qu'elle passa par-dessus la muraille de son jardin pour se sauver, et elle se pressa si fort, qu'elle tomba, et se blessa assez dangereusement. Ses parens renouvelèrent à cette occasion tous leurs efforts pour obliger le cramani à renoncer à la foi; ce fut en vain; il me visitoit souvent dans la prison, ce qu'il ne pouvoit faire sans courir beaucoup de risques. Je lui faisois alors quelque exhortation pour l'affermir de plus en plus dans la foi; et cette divine semence tombant dans un cœur bien préparé, produisoit chaque jour de nouveaux fruits de bénédiction. Je ne finirois point si j'entrois dans le détail de toutes les actions par lesquelles ces nouveaux fidèles signalèrent leur zèle pour la religion; ainsi je passe à ce qui arriva durant tout le temps de ma prison.

C'étoit pour moi une mission presque continuelle. Le matin nous nous assemblions en deux endroits différens. L'on faisoit d'abord la prière, ensuite on récitoit le rosaire à deux chœurs; après quoi je faisois une exhortation à ceux qui étoient auprès de moi, et j'envoyois un catéchiste en faire de même dans l'endroit où étoient les femmes. Le reste du temps, je me retirois pour vaquer à l'oraison et réciter mon office. Le catéchiste venoit de temps en temps m'informer de ce qui se passoit, ou je faisois venir

quelqu'un des prisonniers, pour lui donner en particulier les avis que je croyois convenables à la situation où il se trouvoit. Les exercices de piété étant finis, chacun s'occupoit à arracher de petites plantes qui se trouvoient dans la cour de la forteresse; ils les faisoient sécher au soleil, et comme nous n'avions point de bois, cela servoit pour faire cuire le riz qu'on donnoit aux prisonniers. L'après-dînée se passoit dans diverses pratiques de piété.

L'abstinence que gardèrent nos néophytes fut des plus rigoureuses; ils ne faisoient qu'un repas par jour, et le peu qu'ils prenoient n'étoit pas capable de les soutenir; en peu de jours ils ne furent plus reconnoissables, et lorsqu'on les délivra de prison, ils ressembloient plutôt à des cadavres qu'à des hommes vivans.

Pour moi, je crus que je devois m'abstenir même du riz ordinaire, et me contenter seulement d'un peu de lait et de quelques poignées d'*avel* (1). C'est ainsi que vivent les grands pénitens aux Indes quand ils sont prisonniers. Il est certain que je n'aurois jamais pu mener si long-temps ce genre de vie sans une protection toute particulière de Dieu. A la fin pourtant je contractai une toux sèche qui me faisoit beaucoup souffrir, et qui sans doute auroit terminé mes jours, si ma prison eût été plus longue.

Les gardes qu'on nous avoit donnés nous incommodèrent fort, dans la crainte où ils étoient que je ne vinsse à m'échapper de leurs mains, s'ils me perdoient de vue. On leur avoit persuadé que j'étois sorcier, et que par la vertu magique je pouvois m'élever en l'air, et passer par-dessus les murailles de la forteresse. Ces bonnes gens furent long-temps dans cette erreur, et ils ne se désabusèrent qu'après

(1) C'est du riz rôti avec l'écorce, et pilé.

m'avoir fort importuné nuit et jour par leurs assiduités.

Le deuxième jour de ma prison, le capitaine de la forteresse vint m'avertir qu'il avoit ordre de me mettre les fers aux pieds. Je lui répondis que c'étoit le plus grand honneur qui pût m'arriver pendant ma vie, et que mes fers deviendroient pour moi des ornemens plus précieux que l'or et les diamans. Il fut si étonné de cette réponse, qu'il s'écria tout à coup : « Non, rien ne pourra me porter à commettre un » si grand crime, quand même je devrois perdre » ma fortune : eh ! quelles gens sont-ce donc que » ces Chrétiens, poursuivit-il en se retirant, qui re- » gardent comme un honneur d'être enchaînés ! » Cependant cet ordre me fit juger que ma prison seroit rigoureuse, et qu'il falloit me préparer à la mort : je n'y eus nulle peine par la grâce de Dieu.

Le troisième jour un Brame, un Raja et un Rajapoutre vinrent me trouver dans le dessein de m'effrayer par leurs menaces : ils me parlèrent effectivement en des termes bien capables de m'intimider. « Croyez-vous, leur dis-je, que je n'aie pas prévu » tout ce qui m'arrive maintenant ? Quand je suis » venu prêcher l'évangile dans votre pays, igno- » rois-je les obstacles que j'aurois à surmonter ? Ne » savois-je pas l'aversion qu'on y a pour les ministres » de Jésus-Christ, et pour la religion qu'ils en- » seignent ? Les outrages, les prisons, la mort même » dont vous me menacez, c'est ce que je souhaite » avec le plus d'ardeur, c'est la récompense que j'at- » tends de mes travaux. Vous avez coutume de dire » que toute l'eau de la mer ne vient qu'aux genoux » d'un homme qui ne craint pas la mort : or, sachez » que, loin d'appréhender la mort, le comble du » bonheur pour moi seroit de verser jusqu'à la der- » nière goutte de mon sang pour la cause [illegible] » Christ. Vous me demandez où j'ai cac[illegible]

» sors. Hé quoi! ne m'avez-vous pas pris le peu que » j'avois sur la terre? Je n'ai point d'autres trésors » que ceux qui me sont réservés dans le ciel : je les » posséderai dès le moment que vous m'aurez arra- » ché la vie. »

Ces paroles, que Dieu me fit la grâce de prononcer avec force, transportèrent le Rajapoutre de rage et de colère. « A la bonne heure, me répondit-il, » nous vous laisserons la vie, mais ce sera pour vous » faire souffrir des tourmens mille fois plus affreux » que la mort. » Il me fit ensuite le détail de tous les supplices qu'on me préparoit, et il finit ainsi : « Si » ce n'est pas assez, nous vous enfoncerons des ai- » guilles entre la chair et les ongles, nous vous en- » velopperons les mains de linges, sur lesquels on » versera de l'huile bouillante, et nous verrons si » votre constance sera à l'épreuve de ces supplices. »

J'avoue que ce Raja, qui avoit dans l'air je ne sais quoi de hideux et de féroce, me parla d'un ton si ferme, qu'il me persuada en effet qu'on en useroit ainsi avec moi. Je me contentai de lui dire que plus il me feroit souffrir de tourmens ici-bas, plus il me procureroit de gloire dans le ciel. Comme ils virent qu'ils ne retiroient rien de moi, ils passèrent à l'endroit où étoient les femmes : « Votre gourou, leur » dirent-ils, est résolu à expirer dans les tourmens; » mais pourquoi vos maris et vos enfans mourroient- » ils? Si vous savez le lieu où il a mis ses trésors, » indiquez-le nous; sauvez-lui la vie, sauvez-la à » vos maris, sauvez-la à vos enfans. » La réponse qui leur fut faite ne les satisfaisant point, ils se retirèrent plus résolus que jamais à nous bien tourmenter.

A peine furent-ils sortis, que j'assemblai les Chrétiens pour fortifier leur foi et leur courage. « Vous » savez, leur dis-je, que les idolâtres ne nous ont » livrés entre les mains de Sexsaeb, que par la

» haine qu'ils portent à la loi de Jésus-Christ. Le » mépris que nous faisons de leurs dieux n'eût pas » été capable d'engager un sectateur de Mahomet à » nous persécuter; il a fallu chercher d'autres motifs » plus conformes à ses passions. L'espérance d'un » gain considérable pouvoit seule animer contre » nous un homme avide d'argent; c'est pour cela » que les gentils, tout convaincus qu'ils sont de notre » indigence, nous ont fait passer dans son esprit » pour être fort riches. Vous vivriez tranquilles dans » vos maisons, et votre pauvreté ne seroit pas con» testée, si vous aviez eu le malheur de fermer les » yeux à la lumière qui vous a éclairés; mais vous » êtes maintenant doublement heureux, et d'avoir » suivi Jésus-Christ, et d'être persécutés pour la dé» fense de son nom. » Je leur fis ensuite l'éloge du martyre, et je fus bien consolé de voir qu'à la fin de mon discours ils s'encourageoient les uns les autres à souffrir.

Le même jour, sur les huit heures du soir, trois catéchistes et un nouveau chrétien furent appelés par les soldats qui venoient leur mettre les fers aux pieds. Ces généreux fidèles se prosternèrent aussitôt, et me demandèrent ma bénédiction. La joie qui étoit peinte sur leur visage étoit un signe non suspect de la consolation qu'ils goûtoient intérieurement, et un présage certain de leur constance future. On les attacha deux à deux à la même chaîne. « C'est main» tenant, leur dis-je alors, que je vous regarde comme » des confesseurs de Jésus-Christ », et je me jetai à mon tour à leurs pieds, que je baisai tendrement, aussi bien que leurs fers.

Cependant le Rajapoutre porta à Sersaeb l'argent qu'on nous avoit pris. Un des gardes de la ville qui l'accompagnoit nous rapporta que ce gouverneur, à la vue d'une somme si légère, dit, en se mordant le bras de fureur : « Hé quoi ! il n'y a pas là de

» payer un soldat? Que sont devenues ces grandes » richesses dont on m'avoit flatté? Où sont ces perles, » ces pierres hors de prix, dont les Chrétiens, di- » soit-on, avoient fait un amas prodigieux? Faut-il » que pour si peu de chose je me sois décrié dans » toute la province? Je connois les délateurs, et j'en » ferai justice. »

Cette réponse, que l'on publia par toute la ville, jeta l'épouvante dans le cœur de nos ennemis, et les anima encore davantage contre nous, dans l'espérance qu'à force de tourmens ils découvriroient enfin nos prétendus trésors. Deux jours après un Rajapoutre, qui paroissoit être entré plus qu'aucun autre dans cette affaire, m'envoya un Badagas qui a de l'esprit; celui-ci parut d'abord s'intéresser à mon malheur; il s'offrit même à se faire caution pour nous. « Hé quoi! me répétoit-il souvent, n'êtes- » vous pas touché des affronts et des supplices qu'on » va vous faire souffrir? » Je lui fis réponse que la loi que j'enseignois nous apprend que lorsqu'on souffre avec patience les injustices qui nous sont faites, nous en sommes éternellement récompensés dans le ciel; que comme il n'étoit point éclairé des lumières de la foi, je ne m'étonnois point qu'il regardât comme une infamie, ce qui faisoit la gloire et le bonheur des Chrétiens. Le Badagas me coupa la parole; et s'adressant aux catéchistes, il leur exposa, d'une manière vive, à quels supplices ils devoient s'attendre: « Et ce sera dès aujourd'hui, leur » ajouta-t-il, qu'on vous arrachera par la voie des » tourmens, ce que nos prières et nos exhortations » n'ont pu tirer de vous. »

En effet, il n'étoit encore que deux heures après midi, lorsque nous entendîmes le son de la trompette qui avertissoit de l'arrivée du capitaine dans le chaveri public. Il fit asseoir auprès de lui deux Brames avec quelques Rajapoutres, qui devoient

être nos juges. On appela d'abord deux catéchistes; on leur demanda qui j'étois, et où étoient mes trésors. Comme ils faisoient les mêmes réponses qu'ils avoient déjà faites à de semblables demandes, on commença à les tourmenter, et on leur serra les mains entre deux pièces de bois qu'on pressoit avec violence. La question qu'on leur donna aux pieds fut encore plus cruelle. Le Rajapoutre, qui m'avoit fait tant de menaces, croyant qu'ils ne souffroient pas encore assez, se mit lui-même à tirer les cordes de toutes ses forces, pendant plus d'une demi-heure. Cette torture est très-violente, et plusieurs de ceux qu'on y applique, expirent de douleur; c'est pourquoi on desserra un peu les cordes pour leur donner quelque relâche. Deux autres catéchistes furent traités avec la même rigueur, et eurent une constance égale. Cependant on fit venir un *Kollen* (c'est celui qui fait les ouvrages de fer), et on lui ordonna de mettre au feu de grandes tenailles qu'il avoit apportées, pour faire souffrir aux catéchistes un autre genre de tourment encore plus rigoureux.

Nous ne savions rien dans la prison de tout ce qui se passoit au-dehors, et nous étions en prières lorsque les gardes vinrent me chercher à mon tour. Les Chrétiens ne doutèrent pas que ce ne fût pour me livrer aux tourmens, et ils vouloient absolument me suivre pour participer à mes souffrances. Un jeune homme, nommé *Ajarapen*, et parent du cramani, se distingua parmi les autres. Bien qu'il fût malade, il me conjuroit avec larmes de lui permettre de partager avec moi le bonheur que j'allois avoir de souffrir pour Jésus-Christ. Je fus inexorable, et je lui défendis comme au reste des Chrétiens de sortir de la prison; je les priai seulement de demander au Seigneur la force dont j'avois besoin dans cette nouvelle épreuve.

Le bruit s'étant répandu dans la ville que j'étois

appelé au chaveri, toutes les rues se trouvèrent remplies de monde à mon passage. Quelques-uns me portoient compassion; d'autres, et c'étoit le plus grand nombre, me chargeoient d'injures, et disoient que je méritois toute sorte de châtimens pour avoir méprisé leurs dieux. En arrivant, je trouvai mes catéchistes étendus par terre; ils avoient les pieds violemment pressés entre de grosses pièces de bois attachées avec des cordes : et ils ne pouvoient remuer les mains, quoiqu'on les eût un peu desserrées. Deux Indiens avoient en main un long chabouc prêt à les frapper de nouveau au moindre signe. Le Kollen faisoit rougir au feu ses tenailles, et faisoit grand bruit avec de gros soufflets qu'il agitoit continuellement. Les Brames et les Rajapoutres étoient assis sur un lieu élevé; on me fit arrêter debout en leur présence. Le plus ancien des Brames prit la parole : « Enfin, voilà, me dit-il, où ont abouti » toutes tes prédications; tu as cru t'élever au- » dessus de Brames par ta science et par ta loi, et » te voilà maintenant abattu et humilié à leurs » pieds : tu as méprisé nos dieux, et tu es tombé » entre les mains de Sexsaeb, qui les vengera » de tes mépris. Regarde les instrumens de ton » supplice. »

Je répondis à ce Brame qu'il me faisoit plaisir de me déclarer le motif des mauvais traitemens qu'il me faisoit; que puisqu'il y étoit porté par la haine de la religion que je prêchois, plus il exerceroit sur moi de rigueurs, plus il augmenteroit la récompense que j'attendois dans le ciel. « Hé quoi! » me dit sur cela le Brame, crois-tu aller toi seul au » Ciel avec tes disciples? Prétends-tu que tous tant » que nous sommes, qui ne suivons pas ta loi, » nous devions être damnés! » Il n'y a de salut, lui répondis-je, que pour ceux qui suivent la loi que je prêche. Comme je voulois continuer, le capi-

taine m'imposa silence, et dit au Brame, en langue more, de ne plus toucher cette matière.

Aussitôt le Brame changea de langage, et me répéta ce qu'on m'avoit déjà dit tant de fois, que je ne pouvois me soustraire qu'à force d'argent aux supplices qui m'étoient préparés. « Sur quoi fondé, » lui dis-je, me demandez-vous de l'argent? Si » c'est une peine que vous m'imposez, dites-moi » quel est mon crime, faites venir mes accusa- » teurs. Quoi! vous me condamnez à vous donner » ce que je n'ai pas; et, si je le refuse, vous me » menacez des tourmens les plus cruels! Où est la » justice, où est la raison? Mais, reprit le Brame, » n'enseignes-tu pas la loi en promettant de l'argent » à ceux qui l'écoutent? Citez-moi, lui dis-je, » un seul homme qui ose soutenir ce que vous » avancez, j'avouerai que j'ai tort. Mille gens le » disent, répondit le Brame. Quoi! lui répliquai- » je, de mille personnes, vous n'en sauriez pro- » duire une seule? C'est de l'argent qu'il nous faut, » reprit le Brame, autrement tes disciples vont être » tourmentés de nouveau en ta présence, et ensuite » on te tourmentera toi-même. » Comme je ne répondois rien, il fit battre les catéchistes. Les coups redoublés de chabouc faisoient un bruit effroyable; et rien n'égaloit la douleur que je ressentois d'être le témoin de leurs souffrances. Quand on fut las de les frapper, le Brame m'adressa encore la parole, et m'ordonna de jeter les yeux sur les tenailles toutes rouges que le Kollen venoit de tirer du feu. Je ne fis, ou plutôt je ne parus faire nulle attention à ce qu'il me disoit : sur quoi il me commanda d'avancer : je crus alors, à n'en pouvoir douter, qu'on m'alloit brûler peu à peu avec ces tenailles ardentes; grâces au Seigneur qui me soutenoit, je sentis en moi une force que je n'avois pas encore éprouvée; mais je fus bien surpris lorsque, m'étant

approché du Brame, il m'ordonna simplement de le suivre.

Il étoit accompagné de deux Brames et d'un Rajapoutre ; ils me menèrent dans une maison voisine du chaveri. Après m'avoir fait asseoir au milieu d'eux, le plus ancien me dit d'un air touchant, qu'il avoit été obligé malgré lui de me maltraiter de paroles en public, dans la crainte qu'on ne l'accusât auprès de Sexsaeb, de n'avoir pas assez ménagé ses intérêts ; mais que dans le fond, il étoit affligé de la situation où je me trouvois : qu'il me conjuroit de donner quelque argent pour me tirer d'un si mauvais pas. « C'est tout de même, lui dis-» je, que si vous m'ordonniez de voler dans les » airs, quoique je n'aie point d'ailes. Cette compa-» raison le frappa. Du moins, me dit-il, promettez » quelque chose ; je me ferai votre caution jusqu'à » ce que vous ayez payé. » Je lui fis réponse que je n'avois rien, et qu'ainsi je ne pouvois rien promettre. « Mais, reprit un autre Brame, ne pouvez-vous » pas engager vos disciples à vous assister dans un » besoin si pressant ? » Lui ayant répondu que nous nous étions fait une loi de ne rien demander à nos disciples : « Hé bien ! continua-t-il, il faut donc » vous résoudre à souffrir les tourmens que vous » méritez. Y pensez-vous ? Si vous aviez affaire à » des Badages nés dans ces terres, vous auriez » quelque espérance de les fléchir ; mais savez-vous » que vous avez à traiter avec des barbares, avec » des Mores, avec des gens détestables par leur » cruauté et par leur avarice ? » Et il ajouta, presque en pleurant : « Quoi ! un étranger en proie aux plus » cruelles douleurs ! quoi ! un Sanias ! Mais, que » faire ? C'est vous-même qui vous perdez ; levez-» vous donc, et suivez-nous. » Enfin, ces Brames me dirent tant de choses touchantes, et leurs paroles étoient si étudiées, que bien qu'il y ait plu-

sieurs années que je sois accoutumé à leurs artifices, ils me persuadèrent qu'on m'alloit brûler les mains, me tenailler et me livrer aux autres supplices dont ils me menaçoient. Je les suivis dans cette pensée, me déterminant à tout ce qu'ils ordonneroient de moi; mais le capitaine ayant appris que rien ne pouvoit m'ébranler, et que je persistois toujours à assurer que je n'avois nulle ressource, il ordonna simplement qu'on me conduisît en prison avec mes catéchistes.

Le capitaine de la forteresse vint me voir aussitôt; et après quelques démonstrations d'amitié, il m'envoya chercher du lait, et donna ordre qu'on m'apportât à manger. Je lui répondis que j'acceptois volontiers le lait qu'il me donnoit, mais que je le remerciois du reste, voulant persévérer jusqu'à la fin dans la pénitence que j'avois commencée. Un Chrétien vint peu après m'avertir que ce Raja craignoit que je ne me tuasse; et que pour prévenir cet accident, il avoit ordonné qu'on me gardât à vue toute la nuit. Il est vrai que les Indiens se donnent la mort pour de moindres sujets, et l'on croyoit m'avoir traité d'une manière assez indigne, pour avoir lieu de craindre que je n'en vinsse à cette extrémité. Les gardes me veillèrent donc toute la nuit : ils allumèrent une grande lampe auprès de moi; ils firent du feu; ils se mirent à chanter et à battre sans cesse du tambour, pour ne pas s'endormir; enfin, ils eurent continuellement les yeux attachés sur moi, et je fus obligé de souffrir tout ce tintamare, qui ne me permit pas de prendre un moment de repos.

Cependant on rendit compte à Sexsaeb de tout ce qui venoit de se passer. Quelques-uns se déchaînèrent contre les auteurs de la persécution qui nous avoit été suscitée; d'autres, au contraire, lui écrivirent qui si l'on nous délivroit de prison, il falloit

absolument nous chasser de Tarcolan. Les menaces recommencèrent comme auparavant de la part de ceux-ci ; et ils me disoient sans cesse qu'on n'avoit fait que suspendre pour peu de temps les supplices auxquels j'étois destiné.

Quand il me fut permis de parler à mes catéchistes, je leur demandai s'ils avoient été tourmentés avec ces tenailles ardentes, qu'on avoit fait rougir en ma présence. Ils me répondirent que plusieurs fois on les leur avoit portées au visage, mais qu'à chaque fois un Raja empêchoit qu'on ne les brûlât. Ils ressentoient de vives douleurs aux pieds et aux mains, qu'ils ne pouvoient remuer, et ils avoient encore les fers aux pieds. Je cherchois l'occasion de leur procurer quelque soulagement; et elle se présenta d'elle-même, lorsque je m'y attendois le moins.

J'étois si foible, que je ne pouvois presque me soutenir. Le capitaine de la forteresse en étant informé, vint me voir sur le champ, pour m'exhorter à prendre quelque nourriture solide. Il me répéta plusieurs fois que les plus grands pénitens de ces terres, après deux ou trois jours d'abstinence, se faisoient apporter du riz et en mangeoient; que je devois les imiter, et qu'il me fourniroit ce qui m'étoit nécessaire; que je pouvois même passer une partie de la journée dans le jardin qui joignoit la forteresse, et qu'il m'en donnoit la permission.

Je lui répondis qu'étant *Carana-Gouroukel*, c'est-à-dire, cherchant le véritable profit de mes disciples, je devois les instruire encore plus par mes exemples que par mes discours; qu'après avoir passé le jour agréablement dans un jardin, il me siéroit mal de les exhorter le soir à la patience; qu'il falloit commencer par les délivrer de leurs fers, et qu'ensuite j'accepterois volontiers l'offre qu'il me faisoit. Il me donna de belles paroles; cependant il ne fit rien ce jour-là. Le lendemain il vint encore me voir;

il m'apporta de l'avel, et me pria d'en manger. Je lui fis la même réponse que je lui avois faite le jour précédent, et il me fit les mêmes promesses. J'attendis jusqu'à huit heures du soir pour voir s'il tiendroit sa parole; comme il ne vint personne de sa part, je lui renvoyai son avel. Il en fut si touché, qu'il partit sur l'heure avec un kollen, qui ôta les fers à mes catéchistes. J'acceptai aussitôt l'avel qu'il me présentoit; mais j'eus bien de la peine à en faire usage, mon estomac s'étant extrêmement rétréci par la longue abstinence que j'avois faite.

Une abstinence si extraordinaire toucha singulièrement les gentils. L'un d'eux, qui s'étoit le plus déclaré contre le christianisme, donna un fanon pour m'acheter du lait, afin de participer par cette aumône, au mérite de la vie austère que je menois: (il m'a fait dire depuis qu'il pensoit sérieusement à sa conversion). « Si ce Sanias étoit prangui, disoient » les autres, auroit-il pu vivre de la sorte seulement » pendant quatre jours? Que devons-nous donc » penser après un mois entier d'une si rude pénitence? On nous assuroit qu'il faisoit bonne chère; » la fausseté de ces bruits qu'on semoit pour le décrier est manifeste; car enfin, on ne passe pas » ainsi d'une extrémité à l'autre. »

Un des principaux de la ville me rendit de fréquentes visites tant que dura cette persécution. Il ne pouvoit comprendre comment on avoit pu en user ainsi à notre égard. « Hé quoi! me disoit-il, vous » n'avez commis aucune faute qui mérite ce châtiment, vous ne vous occupez que de la prière ou » des exercices de charité, vos catéchistes vivent » d'une manière irrépréhensible; comment donc se » peut-il faire que ce malheur vous soit arrivé? Vous » avez beau nier la transmigration des âmes; vous » ne m'ôterez jamais de l'esprit l'opinion où je suis » qu'il y a eu sans doute une autre génération,

» dans laquelle votre âme et celle de vos disciples se
» sont attiré les disgrâces présentes. »

Un de mes catéchistes lui répondit que l'homme n'est jamais exempt de fautes, du moins légères, et que le moindre péché, par exemple, une distraction volontaire dans la prière, ou d'autres fautes de cette nature qui offensent la Majesté divine, méritent des peines encore plus grandes que celles que nous avions souffertes : mais que cette vérité n'entroit pas dans l'esprit des idolâtres, parce qu'ils n'avoient nulle idée des perfections infinies de l'Etre suprême. Le Brame parut embarrassé de cette réponse; il le fut encore davantage, lorsque j'ajoutai qu'il ne falloit pas s'imaginer que les peines passagères de cette vie, que Dieu permet souvent pour notre plus grand bien, fussent toujours jointes au péché; qu'il s'est trouvé des âmes innocentes, qui néanmoins ont beaucoup souffert ; que les souffrances sont d'un grand mérite auprès de Dieu, et font pratiquer plusieurs vertus qui nous seroient inconnues, si nous jouissions de toutes les douceurs de la vie présente; que je n'avois garde de me mettre au rang de ces âmes saintes, moi qui avois tant de raison de m'humilier; mais que je prétendois seulement le désabuser de l'erreur grossière dans laquelle il avoit vécu jusqu'alors.

Au reste, je crois devoir donner ici un conseil à ceux que la Providence destine à ces missions, c'est de ne jamais parler d'eux-mêmes en présence des idolâtres. Un missionnaire ayant dit, par un sentiment d'humilité, qu'il étoit un grand pécheur, un gentil qui l'écoutoit, alla aussitôt le redire à tous ses compatriotes : « Et il faut bien que cela soit vrai,
» ajoutoit-il, car il l'avoue lui-même. »

Le père Martin ayant appris la nouvelle de ma détention, partit à l'instant de sa mission de Maduré pour venir à notre secours : il fit une diligence incroyable,

incroyable, et se rendit en peu de jours au palais de Sexsaeb. C'étoit s'exposer lui-même à une rude prison, que de se présenter à ce gouverneur dans de pareilles conjonctures. Son zèle et son courage lui firent oublier ses propres intérêts, et mépriser toutes les raisons de prudence qui sembloient devoir le détourner de la démarche qu'il vouloit faire. Il entre chez le gouverneur, et il lui dit avec un air modeste, mais d'un ton ferme et assuré, qu'ayant su que son frère aîné avoit été emprisonné, il apportoit sa tête pour mourir avec lui, s'il étoit coupable; mais que s'il étoit innocent, il demandoit qu'on le mît en liberté. Sexsaeb fut d'abord surpris : cependant il fit des honnêtetés au missionnaire; et après une demi-heure d'entretien qu'il eut avec lui, il lui accorda sa demande.

Le père Martin se mit donc en chemin pour Tarcolan avec une lettre qui contenoit les ordres de Sexsaeb. Aussitôt qu'il y fut arrivé, il se rendit au chaveri public, et présenta la lettre du gouverneur. Le capitaine étoit à une grande lieue de là, dans une peuplade où il fait sa demeure. En attendant que la lettre lui fût portée, le missionnaire demanda la permission de me voir, et on la lui accorda. La joie fut grande de part et d'autre, et nous l'exprimâmes réciproquement par les embrassemens les plus tendres. Ce cher père avoit de la peine à me reconnoître, tant j'avois le visage have et défiguré. Quelques heures que nous passâmes ensemble, me dédommagèrent de toutes mes peines passées.

Cependant on n'avoit point de nouvelles du capitaine, ce qui fit soupçonner que la lettre du gouverneur n'étoit pas peut-être aussi favorable que le père Martin se l'étoit imaginé. Nous fûmes rassurés sur le soir : le son de la trompette se fit entendre, et peu de temps après le capitaine arriva à la forteresse. Il me dit d'abord qu'il avoit ordre de m'élargir, et

de rendre à mes disciples tout ce qui leur avoit été pris. Cet ordre s'exécuta à l'heure même. On fit venir les tambours et les trompettes ; on me mit dans un palanquin, et le même capitaine qui m'avoit fait prisonnier, me conduisit avec honneur jusqu'à mon église.

Je voulois retenir quelques jours avec moi le père Martin, à qui nous devions notre délivrance ; les Chrétiens qui avoient été les compagnons de ma prison l'en conjuroient instamment : mais son zèle ne lui permit pas de nous donner cette satisfaction ; il étoit dans l'impatience de retourner à sa chère mission, qu'il avoit abandonnée à cause de nous ; et après les adieux réciproques, il prit le chemin de Maduré.

Voilà, Monsieur, comment s'est dissipé ce premier orage, que les gentils avoient élevé contre les nouveaux Chrétiens de Tarcolan. Il n'a servi, grâces à Dieu, qu'à confondre les ennemis de la religion, qu'à confirmer dans la foi ces premiers fidèles, qu'à faire éclater leur constance et leur zèle pour la défense des vérités chrétiennes, et qu'à augmenter de plus en plus le nombre des adorateurs de Jésus-Christ.

J'espère vous donner bientôt des nouvelles de l'église des trois Rois, que vous avez fondée dans le royaume de Carnate. On m'a fait part d'une relation succincte de Joseph Somera, sur la seconde tentative faite par les Espagnols, pour la découverte des îles Palaos, appelées autrement les Nouvelles-Philippines, et on a accompagné cette relation d'une carte fort exacte. Je vous envoie l'une et l'autre, et je souhaite que vous en soyez content. (*Cette relation se trouve dans le tome VIII de cette édition*).

LETTRE

Du père Taillandier, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au père Willard, de la même Compagnie.

A Pondichery, ce 20 février 1711.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

COMME c'est, après Dieu, à vous seul que je suis redevable du bonheur que j'ai de consacrer le reste de mes jours à la conversion des infidèles, je me fais un devoir de vous informer de ce qui me regarde, et de vous marquer en détail ce que j'ai vu ou appris d'une manière sûre, dans le long voyage qu'il m'a fallu faire pour me rendre aux Indes. Ce fut le 5 septembre 1707, que je partis de Saint-Malo avec le père Bonnet, sur le *Saint-Esprit*, vaisseau de trente pièces de canon et de cent quarante hommes d'équipage. Après environ un mois de navigation, où il ne se passa rien d'extraordinaire, nous aperçûmes le cap Finistère en Galice; et le 8 d'octobre nous mouillâmes dans la rade de Sainte-Croix de l'île de Ténériffe.

Les richesses de cette île, son grand commerce et l'excellent vin de Malvoisie qu'elle produit, la rendent la plus considérable des îles Canaries. Elle a dix-huit lieues de longueur et environ cinq de largeur. Au milieu de l'île s'élève cette fameuse montagne, qu'on nomme le *Pic-de-Ténériffe*. On l'aperçoit, à ce qu'on m'a dit, de plus de cinquante lieues. Elle a la figure d'un cône, dont la base est fort

grande ; ce qu'on raconte dans quelques relations de sa hauteur, du froid qui y règne, du temps qu'il faudroit mettre pour arriver jusqu'au sommet, n'est guère conforme à la vérité. J'ai entretenu des personnes qui ont eu la curiosité d'y monter, et j'ai conclu de leur rapport, que le chemin pouvoit se faire en sept heures. Il est vrai qu'il semble qu'elle s'élève au-dessus des nues ; il y tomba de la neige, tandis que dans la plaine nous étions fort incommodés de la chaleur. Quoique les instrumens dont je me servis pour mesurer sa hauteur, ne fussent pas fort exacts, je jugeai pourtant qu'elle n'étoit guère que de treize cents toises.

Le petit bourg de Sainte-Croix est au nord-est de l'île. Nous en partîmes le 10 ; et, après une lieue de mauvais chemin que nous fîmes sur une montagne stérile, nous arrivâmes à la Lagune, petite ville assez bien bâtie et capitale de l'île. On trouve au-delà une plaine de deux lieues, d'où l'on aperçoit la mer du côté de l'ouest. Là, commencent ces beaux coteaux de vignes entremêlées d'orangers, de citronniers et d'autres arbres de l'Amérique. Nous marchâmes deux lieues sur ces collines, d'où l'on découvre toujours la mer, et, après avoir passé par les villages de la Matança et de Santa-Vittoria, nous arrivâmes à l'Arotave, seconde ville de l'île, où les Jésuites de la province d'Andalousie ont un collége. On célébroit alors la naissance du prince des Asturies ; ce n'étoit partout que fêtes et divertissemens. C'étoit aussi le temps auquel on vendange le *malvoisie*. Ce raisin est d'une espèce particulière ; on cueille ses grappes avec attention, et on ne prend que celles qui sont parfaitement mûres pour les porter au pressoir. Quand le vin est tiré, on y mêle de la chaux vive, afin qu'il se conserve lorsqu'il se transporte dans les divers climats du monde. L'île a encore du vin rouge et du vin blanc d'une autre espèce. Il

s'y trouve aussi des pierres fort poreuses, à travers lesquelles on filtre l'eau qu'on veut boire.

Le dimanche 30 octobre, sur le soir, nous appareillâmes de la rade de Sainte-Croix, et le lendemain nous vîmes l'île de la Palme, puis celle de Fer. L'eau n'est pas bonne dans cette dernière, et c'est une fable que ce qu'on rapporte d'un arbre qui s'y trouve, dont les feuilles sont autant de sources d'où l'eau découle continuellement. C'est de quoi les habitans mêmes de l'île de Fer n'ont jamais entendu parler.

Le 19 novembre, à huit heures du soir, nous vîmes tomber, à une portée de fusil, une exhalaison qui éclaira tout le vaisseau : elle me parut d'un pied de diamètre ; elle se partagea ensuite, et se dissipa quelques toises au-dessus de la mer.

Le 25, nous fûmes pris de calme, et nous vîmes plusieurs *souffleurs*. Ces poissons monstrueux passèrent assez près de nous, pour juger sûrement qu'il y en avoit de trente pieds; on ne doit pas en être surpris, si l'on fait réflexion que dans le nord se voyent des baleines qui ont plus de soixante pieds.

Nous entrâmes, le 4 décembre au soir, dans le port du Cap-Français de l'île de Saint-Domingue. Nous avions fait plus de quatre-vingts lieues en côtoyant la partie du nord de cette belle île. Deux bancs de rochers, entre lesquels il faut passer, rendent l'entrée du port difficile. Les Français possèdent plus de cent lieues de côte au nord, à l'ouest et au sud. Les Espagnols sont dans la partie du sud-est. Nous eûmes bien de la joie de nous revoir dans une terre française, et au milieu de nos pères qui ont le soin des paroisses répandues dans le nord de cette grande île. Le père le Breton, habile botaniste, me fit voir des plantes qui croissent autour de notre maison, qu'il m'assura être tout à fait semblables au thé de la Chine. J'en pris quelques-unes, et je les fis sécher à l'ombre. Quand je fus à Manille, je les com-

parai avec du thé de la Chine. Un chirurgien français qui y a demeuré cinq ans, à qui je les montrai, jugea comme moi que c'étoit effectivement du thé, et qu'il étoit aussi bon que celui qu'on apporte de la Chine. J'ai su depuis qu'on a découvert de semblables plantes au Pérou, et que quelques personnes s'en servent à Lima.

Nos vaisseaux firent voile le 10 décembre. Nous passâmes au nord de l'île de Cuba, afin d'éviter les vaisseaux de guerre de la Jamaïque. Cette île a deux cent cinquante lieues de longueur. Il est presque impossible de croiser pendant l'hiver dans ce canal, parce qu'on trouve au sud plusieurs rochers le long de la grande île de Cuba, et au nord le Pracel, où il y a de petites îles fort basses. Le passage en quelques endroits n'a pas quatre lieues de largeur.

Il n'y a plus d'Indiens dans les îles de Saint-Domingue et de Cuba. Celle-ci est peuplée d'Espagnols qui y ont plusieurs villages. Elle a un évêque qui fait sa résidence ordinaire à la Havane, capitale de toute l'île; il est suffragant de l'archevêque de Saint-Domingue. C'est principalement dans l'île de Cuba que croît cet excellent tabac, qu'on apporte en poudre et en feuilles en Espagne, et qu'on vend dans toute l'Europe sous le nom de tabac d'Espagne.

Le 16 décembre, nous entrâmes dans le port de la Havane, en rangeant le fort du More à demi-portée de pistolet; ce château a plus de soixante canons de fonte. L'autre passe est au milieu, entre le fort du More et un autre fort qui a trente-six pièces de grosse artillerie de fonte; le canon porte d'un fort à l'autre. Quand on approche de la ville, on se trouve à la portée des canons d'un troisième fort plus petit que les deux autres; il ne peut passer qu'un seul vaisseau dans chaque passe, le reste de l'entrée étant semé de rochers à fleur d'eau. Ce port, ou plutôt cette baie s'enfonce une lieue au sud, et forme comme

différens bras à l'ouest et à l'est. Le mouillage en est bon, et l'on y est en sûreté contre les vents les plus violens.

La ville est bien fortifiée; elle a, du côté de la terre, plusieurs bastions avec leurs courtines; sa figure est presque ronde, et il faut environ une heure pour en faire le tour. Il y a trois paroisses, six maisons de différens ordres, et trois monastères de religieuses. Un pilote espagnol, que nous avions pris à Ténériffe, nous fit attendre plusieurs jours dans le port, afin d'éviter les vents de nord qui règnent en hiver dans le golfe du Mexique, qu'il nous assuroit être plus violens en certains quartiers de la lune. Nous appareillâmes enfin le 23 décembre, et à peine fûmes-nous sortis du port, que notre pilote voulut nous y faire rentrer, s'imaginant qu'une tempête du nord étoit sur le point de nous accueillir; mais sa prédiction se trouva fausse.

Le 4 janvier 1708 on sonda sur le soir, et au fond qu'on trouva, on reconnut que nous étions à trente lieues au nord-nord-ouest du cap de Catoche. Ce cap, qui est à l'est de la province d'Iucatan, a été ainsi nommé, parce que don Fernand de Cordoue y étant descendu au mois de mars 1517, les Indiens lui répétoient sans cesse ces mots : *Con escatoch*, ce qui signifie en leur langue : *Venez à nos maisons.* Le pilote espagnol nous fit prendre notre route sur la sonde de Campêche, en laissant au nord les petites îles de *las Arcas*, *Triangolo* et *Alacranas*. Nous essuyâmes d'abord trois coups de vent de nord en trois jours différens; ils avoient soufflé entre le nord-est et le nord. Alors ils ne sont pas d'ordinaire fort violens, et les Espagnols les appellent, *Norte chocolatero*, parce qu'ils n[illegible]s empêchent pas de battre leur chocolat. Comme il[illegible]ent guère que vingt-quatre heures.

Le no[illegible], le matin à

huit heures, entre l'île de Triangolo et celles d'Arenas. Le soir à quatre heures et demie, on trouva soixante-neuf brasses à la sonde, et à six heures on ne trouva plus le fond. Nous vîmes le 11 une grande troupe de bonites se promener sur l'eau, s'élancer, et se poursuivre. Après-midi un calme soudain succéda au vent de sud, et le soir un furieux vent de nord s'éleva tout à coup. Nous fûmes toute la nuit et le lendemain à la cape. Ce jour là sur le soir, le vent cessa en un instant; mais la mer, qui étoit encore fort agitée, nous fit rouler extraordinairement toute la nuit.

Le 13, nous aperçûmes deux navires qui nous vinrent reconnoître. C'étoient *la Diane*, frégate du Roi, armée au Havre-de-Grâce, de l'escadre de M. du Casse, et *la Paix*, armée au Port-Louis. Nous apprîmes que les roulis de la nuit précédente les avoient presque contraints de démâter.

Le 14, notre petite escadre fut augmentée d'un vaisseau espagnol qui étoit parti de Campêche pour la Vera-Crux. Ce soir-là le ciel parut fort couvert; des nuées noires occupoient tous les bords de l'horizon: on aperçut en même temps des nuages verdâtres près de la mer du côté du septentrion. Ces indices, joints à un calme plat, nous firent juger que nous allions être assaillis d'une furieuse tempête. Nous ne fûmes pas long-temps à l'attendre. Le nord se déclara tout à coup avec furie; chaque vaisseau prit son parti comme il put; le navire espagnol, après s'être soutenu quelques heures, s'abandonna au gré du vent, et nous le vîmes courir vent arrière sous la misaine; les deux vaisseaux français nous quittèrent.

Le lendemain 15, la mer fut plus agitée que jamais. Quand notre navire se trouvoit entre deux lames, il nous sembloit être dans une vallée à perte de vue, entre deux montagnes d'eau, qui nous cachoient même le haut des mâts du *Saint-Jean-Baptiste*,

autre vaisseau dont nous n'étions éloignés que de trois portées de fusil. Le soir, pendant le souper, une vague plus forte que les autres ayant fait extrêmement pencher notre vaisseau, les plats, les mets, tout fut renversé; et bien que chacun tâchât de s'accrocher à tout ce qu'il rencontroit, il nous fallut enfin tomber les uns sur les autres. Un oiseau, de la grandeur et de la forme d'une bécassine, fut porté sur notre bord par la violence du vent.

Le 19, nous rencontrâmes les deux vaisseaux français dont la tempête nous avoit séparés, et nous arrivâmes ensemble le même jour à la Vera-Crux. C'est là que finit notre première navigation de deux mille deux cents lieues. La Vera-Crux est à 19 degrés et 10 minutes, et à sept heures de différence du méridien de Paris, selon l'observation et l'estime de nos pilotes.

Je ne sais si l'on doit donner le nom de port à la rade de la Vera-Crux. Les vaisseaux mouillent à l'abri du fort de Saint-Jean-Dulua. Ce fort a été construit dans une petite île, que la marée couvre entièrement, lorsqu'elle est haute. Ce fut le vendredi-saint de l'année 1519 que Fernand Cortès débarqua près de Saint-Jean-Dulua, et c'est à l'occasion de ce saint jour qu'il donna le nom de *Vera-Crux* à la ville, qu'il fonda cinq lieues plus au nord que la petite île Dulua. On l'appelle à présent *Vieja Vera-Crux*, pour la distinguer de celle où est maintenant le port, qu'on nomme la *Nueva Vera-Crux*. C'est le seul port qui soit dans le golfe de Mexique. Cette ville n'est que le tiers de la Havane; elle n'est considérable que par le séjour qu'y font les vaisseaux marchands qui viennent de Cadix et qui s'en retournent chargés d'argent, de cacao, d'indigo, et de cochenille.

Nous en partîmes le 3 février. Nous perdîmes de vue la mer, pour continuer sur terre notre voyage. Comme la sécheresse étoit grande, nous prîmes un chemin qu'on a fait depuis quelques années, et qui

est beaucoup plus commode que l'ancien, qu'on est obligé de suivre pendant la saison des pluies. A une grande lieue de la Vera-Crux, on voit à la droite du chemin un petit village nommé *Buena-Vista;* trois lieues après, on passe la rivière Xamaca, qui entre dans la mer à huit lieues de la Vera-Crux. La journée est ensuite de dix lieues, qu'on fait dans des terres incultes, quoique le terroir paroisse assez bon en plusieurs endroits, et on arrive au village de Cotasta, situé auprès d'une rivière du même nom. Nous marchâmes le lendemain sur des collines qui ne sont point cultivées. Après cinq lieues de chemin, nous trouvâmes quelques cabanes d'Indiens, et nous entrâmes dans une plaine, où est le village de Saint-Jean, à huit lieues de Costata.

Le 5 février, nous nous trouvâmes dans un pays plus tempéré et plus agréable à la vue. Nous passâmes dans des vallons fertiles, chargés d'arbres fruitiers et ensemencés de maïs : on voyoit de toutes parts une infinité d'oiseaux de toute espèce, et tout à fait différens de ceux d'Europe. Il y a surtout quantité de perruches bleues, plus petites que des grives, et d'une couleur fort vive. Après deux lieues de chemin, on trouve le village de Saint-Laurent. Ce sont des Noirs qui l'habitent. Ils descendent de plusieurs familles des Noirs d'Afrique, qui s'étant enfuis de la maison de leurs maîtres, obtinrent leur liberté, à condition qu'ils peupleroient ce pays.

A trois lieues au-delà de ce village, nous nous arrêtâmes à la ville de Cordua, où il y a plusieurs familles espagnoles. Les maisons y sont bâties à l'européenne; on pourroit la comparer à un de nos plus gros bourgs de France. Cette journée, qui est de neuf grandes lieues, se termine en arrivant à la ville d'Orissava, un peu plus grande que Cordua. On se trouve alors auprès de cette fameuse montagne d'Orissava, que nous avions aperçue de vingt-

cinq lieues en mer, et dont le sommet est toujours couvert de neige, quoique sous la zone torride. Elle est beaucoup plus haute que le pic de Ténériffe. Ce soir-là, deux marchands espagnols nous abordèrent fort civilement. L'un d'eux fit paroître beaucoup de joie, quand il apprit que nous étions français : il nous rendit une visite particulière, pour nous dire qu'il étoit né comme nous sujet du plus grand roi de l'univers, mais qu'il avoit été élevé à Cadix depuis l'âge de dix ans. Bien que sa langue naturelle lui fût devenue comme étrangère, il ne laissa pas de nous faire comprendre qu'il avoit le cœur aussi français que la naissance.

Le 6 février, après deux lieues de marche dans la plaine d'Orissava, qui étoit toute couverte d'orge prête à moissonner, nous grimpâmes une montagne, ou plutôt une forêt de chênes fort touffus. Nous descendîmes ensuite dans une vallée entourée de montagnes extrêmement hautes. Au milieu de cette plaine, qui a bien une lieue de diamètre, est situé le village de Maltrata, habité par des Indiens. Le soir nous mîmes deux heures et demie à gagner une montagne toute couverte de pins de deux espèces; et nous finîmes cette journée, qui fut de dix lieues, en traversant une plaine de sable, où l'on trouve beaucoup de palmiers sauvages, de la même espèce que ceux qui croissent dans les sables de Pondichery.

Le 7, nous découvrîmes un des plus fertiles pays de l'Amérique. Je ne crois pas qu'il y ait sous le ciel un climat plus doux et plus tempéré; tous les fruits de l'Europe et de l'Amérique y croissent, et s'il y a peu de vignes et d'oliviers, il faut l'attribuer à l'indolence des habitans, ou aux sages lois de la monarchie espagnole, dont le dessein est de conserver ce nouveau Monde dans la dépendance de l'Espagne. On y voit de très-belles plaines remplies de villages, dont les maisons sont bâties de briques

cuites au soleil. On sème tous les ans du blé dans ces terres, qui sont arrosées par des canaux pratiqués exprès, ou bien par l'eau qui descend des collines voisines, d'où il sort beaucoup de sources.

Le 8, nous arrivâmes à la *Puebla de los Angeles*, ville la plus considérable de ce royaume après la capitale. Elle est à peu près de la grandeur d'Orléans : les rues en sont fort droites, et les maisons assez belles. Elle est partagée en quatre paroisses. On y compte neuf monastères de religieuses, et un plus grand nombre de communautés d'hommes. Les églises sont magnifiques, et principalement la cathédrale.

En sortant de cette ville, on marche, pendant huit lieues, dans une charmante plaine fort peuplée et très-fertile. A une lieue à la droite du chemin est le bourg de Cholala, où Fernand Cortès pensa périr par la trahison des habitans. A quatre lieues sur la gauche est la ville et la république de Tlascala, qui fut d'un si grand secours au même Cortès pour s'emparer de Mexico. Là, on voit trois montagnes couvertes de neige. Une de ces montagnes est un volcan, qui, pendant neuf ans, avoit discontinué de jeter de la fumée ; mais il avoit recommencé depuis trois mois, et la fumée qu'il poussoit en l'air étoit si épaisse, qu'on l'apercevoit même de Mexico.

Le lendemain nous entrâmes dans une forêt de pins, où l'on trouve quantité de faisans, de coqs d'Inde et toute sorte de gibier. Dès que nous commençâmes à descendre, nous découvrîmes le lac du Mexique, et le troisième jour depuis notre départ de la Puebla, nous arrivâmes sur le midi à la ville de Mexico, éloignée de vingt-deux lieues de la Puebla, et de quatre-vingts de la Vera-Crux.

Cette fameuse ville, la plus belle et la plus considérable du nouveau Monde, est située dans une grande plaine, environnée d'un cercle de montagnes

de plus de quarante lieues. Dans la saison des pluies, qui commencent vers le mois de mai, on ne peut y entrer que par trois chaussées, dont la plus petite a une grande demi-lieue de longueur : les deux autres sont d'une lieue et d'une lieue et demie. Mais dans les temps de sécheresse, le lac au milieu duquel la ville est située, diminue considérablement. Les Espagnols se sont efforcés de faire écouler les eaux à travers les montagnes qui environnent cette grande plaine ; mais après bien des frais et des travaux immenses, ils n'ont réussi qu'en partie dans l'exécution de leur projet. Néanmoins ils ont remédié par-là aux grandes inondations dont la ville étoit souvent menacée.

Mexico est bâti fort régulièrement. Il est traversé de quelques canaux, lesquels se remplissent des eaux qui viennent du lac ; on en pourroit creuser dans toutes les rues. Il est beaucoup plus grand que la Puebla. Quelques Espagnols y comptent deux cent mille âmes ; mais si l'on veut examiner les choses sans préjugé, on n'y en trouvera pas plus de soixante mille. Il y a dix mille blancs dans cette ville : le reste des habitans est composé d'Indiens, de noirs d'Afrique, de mulâtres, de métis et d'autres peuples qui descendent du mélange de ces diverses nations entre elles et avec les Européens : ce qui a formé des hommes de couleurs si différentes depuis le blanc jusqu'au noir, que parmi cent visages, à peine en trouve-t-on deux qui soient de la même couleur.

Les maisons y sont belles, et les églises magnifiques. Il y a un grand nombre de communautés religieuses. On y voit rouler beaucoup plus de carrosses qu'en aucune ville de France, si l'on en excepte Paris. Le climat y est charmant. On peut être toute l'année habillé de drap d'Espagne, quoiqu'environ à 20 degrés de latitude nord. Dans le fort de l'été, on n'a qu'à se tenir à l'ombre pour se garantir de

l'incommodité que cause la chaleur. C'est ce qui donna lieu à la réponse que fit autrefois à Charles V un Espagnol nouvellement arrivé du Mexique. Ce prince lui ayant demandé combien de temps il y avoit au Mexique entre l'été et l'hiver : « autant de temps, » Sire, lui répondit-il, qu'il en faut pour passer du » soleil à l'ombre. » Les pluies qui commencent au mois de mai, et qui ne finissent qu'après l'été, contribuent beaucoup à modérer les grandes chaleurs.

Enfin, si l'on considère la quantité d'argent qui s'apporte chaque jour des mines dans cette ville, la magnificence des églises et des autres édifices, le grand nombre de carrosses qui roulent continuellement dans les rues, et les richesses immenses de plusieurs Espagnols, on se formera l'idée d'une des premières et des plus riches villes du monde. Mais, d'un autre côté, quand on voit que les Indiens qui font la plus grande partie du peuple, sont mal vêtus, qu'ils vont sans linge et nu-pieds, on a de la peine à se persuader que cette ville soit effectivement si opulente.

Le 11 mars, nous commençâmes un nouveau voyage pour nous rendre à la mer du Sud. En prenant la route d'Acapulco, on fait d'abord quatre lieues dans une plaine bien cultivée, après quoi on monte pendant une heure sur une montagne que les Espagnols appellent *la Subida del Arenal*, à cause des sables qu'on y trouve. On passe dans une forêt de pins qui dure cinq lieues, et on descend pendant trois lieues pour se rendre à Cornavacca, petit bourg situé dans un terroir fertile, et dont le climat est beaucoup plus ardent que celui des environs du Mexique.

Le pays qu'on rencontre après ce bourg est rempli de villages d'Indiens, et coupé de rivières et de ruisseaux qu'on passe à gué dans des temps de sécheresse. On ne trouve que de petites plaines, des

collines, des vallons jusqu'à la Subida-del-Passarito, qu'on descend par un fort mauvais chemin qui est de plus d'une lieue. Demi-lieue après, on s'arrête à Pueblo nuevo, village d'Indiens, situé sur les bords d'un lac qui a une lieue de longueur, et trois quarts de lieue de largeur. Ce village est éloigné de vingt-une lieues de Cornavacca. Nous n'en partîmes qu'à quatre heures du soir, pour éviter la grande chaleur; et après six lieues de marche, nous nous arrêtâmes à un autre village nommé *Palula*.

Le lendemain, nous fîmes encore six lieues entre des collines chargées de ces arbrisseaux que les Espagnols nomment *organum*, et que les Français appellent *cierges épineux*. On diroit, à les voir de loin, que c'est une infinité de flambeaux de cire verte. Nous passâmes la rivière de las Balsas, de la même manière qu'on la passoit avant la conquête du Mexique. Un carré de foibles roseaux d'environ dix pieds, sous lequel on attache des callebasses, sert de bateau : on vous fait asseoir sur la selle d'une mule, ou sur un ballot, qu'on place au milieu de cette machine, afin que le poids l'empêche de tourner. Un Indien tenant un des angles d'une main, et nageant de l'autre, vous conduit à l'autre bord de la rivière. C'est du nom de *balsas* que les Espagnols donnent à cette espèce de radeau, que la rivière a pris son nom. Ils devroient plutôt l'appeler la rivière des Mosquites. On y est assailli d'une nuée de ces insectes, lesquels ne sont pas plus gros que nos plus petits moucherons, et dont les piqûres laissent des marques qui durent souvent un mois entier. C'est pour éviter leur persécution, qu'on prend le temps de la nuit, pour faire les neuf lieues qu'il y a jusqu'au village de Sompango.

Tout ce pays est désert. On n'y trouve qu'une misérable cabane, bâtie sur le chemin pour la commodité des voyageurs; mais comme elle étoit

inhabitée, nous ne jugeâmes pas à propos d'y entrer, dans la crainte d'y être mordus des serpens ou des scorpions. Nous aimâmes mieux prendre notre repos sur la terre, pendant les deux ou trois heures que nous avions à donner au sommeil. Les mauvaises hôtelleries du Mexique nous avoient accoutumés à nous passer de lit, et de toutes les autres douceurs qu'on a dans les voyages de France.

Deux lieues après Sompango, on passe dans un bourg de quatre cents familles, dont plusieurs sont espagnoles; il se nomme *Cilpacingo.* Ce bourg est situé dans une plaine de deux lieues de longueur, assez fertile, et environnée de collines. Elle est terminée par un gros village d'Indiens. A une lieue au-delà, on passe par un autre village, après lequel on fait huit lieues sur des montagnes fort escarpées, et toutes semées de rochers. Il faut continuellement monter et descendre. Deux chevaux ne sauroient passer de front dans certains endroits, où le chemin est creusé entre deux roches. Nous couchâmes dans un petit village qu'on nomme *Los dos Caminos*, et le lendemain, qui étoit dimanche, nous y dîmes la sainte messe. Ces bons Indiens vinrent l'entendre. Ils n'avoient pas eu ce bonheur depuis un mois, parce que leur curé demeuroit à douze lieues de leur village, et avoit à visiter plusieurs hameaux fort écartés. Pour nous remercier, ils nous apportèrent quelques oranges et des guirlandes de fleurs. Depuis ce village jusqu'à Acapulco, on fait vingt-une lieues sans trouver aucun village. De trois en trois lieues, sont de méchantes cabanes qui servent d'hôtelleries.

A quatre lieues de los dos Caminos, nous passâmes la rivière de los Papagaios (des perroquets). C'est, après celle de las Balsas, la plus considérable depuis Mexico jusqu'à la mer. Nous montâmes ensuite pendant une heure et demie par une montagne fort escarpée, à laquelle on a donné, comme à la rivière, le

le nom de *Papagaios*, apparemment à cause des perroquets qu'on y voit. Ils sont de la grosseur d'une poule, ils ont le haut de la tête jaune, tout le reste du corps est vert : ils apprennent facilement à parler.

Parmi les différentes sortes d'arbres qui croissent sur cette montagne, on y trouve celui dont on se sert en Europe pour les teintures, et qu'on appelle *bois de campêche* : il ne croît pas fort haut, les feuilles en sont petites, et ressemblent assez à celles du trèfle.

Le dixième jour de notre voyage nous arrivâmes à Acapulco. Ce bourg est à quatre-vingt-sept lieues de Mexico, et à 16 degrés 45 minutes de latitude nord, selon les observations des pilotes. Les marchands de Mexico y ont des maisons, où ils mettent les marchandises qu'on apporte de Manille. Tandis que le vaisseau des Philippines est dans le port, on y voit quantité de marchands ; mais à peine est-il parti, que chacun se retire. Les habitans, même les moins riches, vont passer l'été plus avant dans les terres, pour éviter le mauvais air d'Acapulco pendant les chaleurs, qui y sont excessives.

Le port est bon et sûr, mais le château n'est pas fort : il a pourtant une belle artillerie de fonte. Les vaisseaux des Philippines y arrivent d'ordinaire vers le mois de décembre ou de janvier, et ils en partent depuis le commencement de mars jusqu'aux premiers jours d'avril. S'ils partoient plus tard, ils ne trouveroient pas les *brises* assez fortes pour leurs pesans galions ; et au-delà des îles Marianes, ils auroient infailliblement à essuyer des vents d'ouest, qui commencent à la fin de juin, et qui leur sont entièrement contraires. Il arrive souvent des tremblemens de terre à Acapulco : pendant le peu de séjour que nous y fîmes, nous en ressentîmes deux, mais ils ne furent pas violens.

Le 30 mars nous mîmes à la voile. Le vaisseau

étoit de deux cent soixante hommes d'équipage de toutes les différentes nations du monde. Le plus grand nombre des matelots étoient des Philippines. Le duc d'Albuquerque, vice-roi du Mexique, avoit nommé le père Bonnet pour aumônier du vaisseau. La langue espagnole nous servit à entendre les confessions et à instruire tout l'équipage. Nous eûmes d'abord des vents foibles, et des calmes qui durèrent pendant douze jours; ils ne cessèrent que quand nous fûmes à cent lieues de terre. On fait le sud-ouest jusqu'à ce que l'on soit par les 13 degrés de latitude nord. Alors on a des *brises* très-fortes jusqu'aux îles Marianes.

Cette navigation est très-douce: on n'a point à craindre de vents contraires, et le vent qui souffle étant toujours frais, tempère la chaleur. Mais autant que le voyage est facile depuis Acapulco jusqu'à Manille, autant le retour de Manille à Acapulco est-il dégoûtant et dangereux. Il faut s'élever jusqu'au-delà de 30 degrés, et quelquefois jusqu'au 39.e de latitude nord, pour éviter les *brises* qui règnent toujours auprès des tropiques.

Comme c'est dans l'hiver que se fait cette dernière navigation, on a de rudes tempêtes à essuyer, sans pouvoir relâcher dans la route. Le navire qui nous porta aux Philippines, avoit demeuré sept mois dans cette traversée. L'amiral fut obligé de relâcher à l'entrée des Philippines, après avoir reçu un coup de mer qui mit tout le navire sous l'eau. Une partie de ses vivres fut gâtée, et sept hommes furent emportés dans la mer. Il y en eut deux qui furent rejetés dans le vaisseau par un autre coup de mer. Nous vîmes chaque jour des oiseaux, ce qui ne nous étoit pas arrivé dans la traversée des Canaries jusqu'à Saint-Domingue, quoiqu'elle soit beaucoup plus forte.

Le 13 juin, nous mouillâmes à l'île de Guhan, la

principale des îles Marianes, après avoir fait en soixante-quinze jours deux mille cent soixante-quinze lieues qu'on compte depuis Acapulco. Cette île s'étend du sud-ouest au nord-est, depuis 13 degrés 5 minutes, jusqu'à 13 degrés 35 minutes. Le lendemain j'eus le bonheur de dire la messe dans cette terre arrosée du sang de plusieurs de nos pères, qui ont baptisé tous ces infidèles. On les a rassemblés dans les trois îles principales de Guhan, de Sarpan et de Saïpan.

Je saluai don Joseph de Quiroga, sergent-major des îles, dont la vertu et le zèle ont beaucoup contribué à l'entière conversion de ces idolâtres. Le même zèle l'a porté à établir une bonne discipline parmi les soldats. Ils vivent en commun. La prière se fait régulièrement soir et matin, et ils participent souvent aux sacremens. Je trouvai parmi ces soldats un Français d'Oleron. Le gouverneur nous envoya, selon la coutume, des rafraîchissemens. Je m'embarquai sur un canot du pays pour aller à terre et pour revenir à bord: je n'ai point vu de bâtiment si léger, ni qui aille mieux au plus près du vent: je les ai vus pincer le vent à deux quarts de rumbs; un vent arrière leur est moins favorable qu'un vent au plus près.

Nous appareillâmes le 14, et le 1.er juillet nous découvrîmes les Philippines, qui sont à trois cent trente-six lieues des Marianes. Nous eûmes quelques grains assez violens; mais, excepté une fois qu'on se laissa surprendre, on se tint toujours sur ses gardes, pour amener les voiles à propos. Le détroit entre les îles Philippines jusqu'à Manille a environ cent lieues de longueur. La navigation y est difficile, soit à cause des courans rapides, soit parce qu'il y a très-peu d'endroits où l'on puisse mouiller. On a au nord la grande île de Luçon où est la ville de Manille, et au sud, plusieurs îles de différente grandeur.

Le 1.er juillet nous entrâmes dans le détroit. Bien

qu'un vent frais nous fit faire une lieue et demie par heure, nous eûmes beaucoup de peine à nous soutenir contre la marée, qui nous étoit contraire. Mais aussitôt qu'elle nous fut devenue favorable, nous en profitâmes dans le calme même. On mit la chaloupe au-devant du navire pour le faire gouverner; en cinq ou six heures nous fîmes huit lieues sans aucun vent; mais cette manœuvre pensa nous coûter cher; car le courant nous ayant porté au milieu de plusieurs petites îles que les Espagnols appellent *los Naranios*, à cause des orangers dont elles sont couvertes, notre vergue de civadière toucha un rocher fort escarpé d'une de ces îles. Par bonheur il y avoit assez de fond pour ne pas échouer, et le courant nous ayant fait pirouetter, nous jeta au milieu de cette espèce de port, où nous mouillâmes pour attendre le vent, qui nous tira enfin d'un si mauvais pas.

Nous employâmes quinze jours à passer ce détroit, appréhendant sans cesse d'avoir un vent d'ouest, qui peut-être nous eût obligés à débouquer. Le 17 juillet nous arrivâmes à Cabite: c'est un port qui se trouve dans la baie de Manille, à trois lieues de cette ville. Deux jours après s'éleva un vent d'ouest qui dura douze jours. Il y eut pendant dix-huit jours une pluie continuelle, qui ne cessoit que par intervalle, et pour peu de temps. Ces pluies recommencent ainsi à plusieurs reprises jusqu'au mois de novembre, et quelquefois jusqu'en décembre. Alors toutes les plaines sont inondées; on se promène en canot dans les campagnes semées de riz, lesquelles de loin paroissent des prairies agréables. Ce sont ces pluies abondantes qui modèrent la chaleur, et qui, étant causées par le vent d'ouest, rendent le climat de Manille fort humide. L'acier le mieux poli se couvre de rouille en une nuit.

Les forêts de ces îles sont pleines de buffles sauvages, de cerfs et de sangliers d'une espèce particu-

lière. Les Espagnols y ont fait venir d'Amérique des vaches, des chevaux et des brebis; mais ces animaux ne peuvent y vivre à cause de l'humidité et des inondations. Il y a de la cire en quantité, et du coton de différente sorte. Le riz y est excellent; le froment croît en quelques endroits; on y trouve aussi de l'ébène, du bois de campêche, de l'indigo, une espèce de cannelle sauvage, des noix muscades, des figuiers et des bananiers de plusieurs espèces, qui ne sont point en Amérique. Enfin, on y voit quantité d'arbres différens, et dont le fruit est particulier. Il y a surtout un grand nombre d'arbres propres à la construction et à la mâture des vaisseaux. Les rivières sont pleines de caïmans, qui dévorent les animaux, et les hommes mêmes. On en prit un auprès de nos terres qui avoit dévoré treize personnes. Il avoit dix-huit pieds de longueur; sa machoire seule avoit cinq pieds. Ces îles sont entre le 19.e et le 5.e degré de latitude nord.

Outre la grande île de Luçon, les Espagnols possèdent neuf îles considérables, et plusieurs autres plus petites, avec une partie de Mindanao. Le gouvernement est divisé en vingt alcadies; dont il y en a douze dans la seule île de Luçon. L'archevêque de Manille a trois évêques suffragans: celui de Cagaïan, dans le nord de l'île de Luçon; celui de Camarinez, dans la partie orientale; et celui de Cebu, dans une autre île du même nom, dont dépendent les autres îles voisines. C'est dans l'île de Cebu que Magellan fut tué. Il y a dans ces quatre diocèses sept cents paroisses et plus d'un million de chrétiens, beaucoup mieux instruits qu'on ne l'est communément dans plusieurs paroisses de l'Europe. Ces paroisses sont desservies, la plupart, par des Augustins, par des religieux de saint François et par des Jésuites qui ont converti tous ces peuples à la foi de Jésus-Christ, et qui les ont soumis à la monarchie espagnole.

On trouve encore dans les montagnes et dans les forêts, un peuple barbare, noir, et d'une taille fort petite, qu'on attire peu à peu à la connoissance du vrai Dieu. Outre la langue de ces noirs, qu'on croit être les anciens habitans de ces îles, ceux qui sont convertis, dont le nombre est bien plus grand, parlent trois langues principales : la *tagale*, celle de la *Pampanga* et celle de *Bissaïas*. La tagale, dont on se sert à Manille et aux environs, est la plus polie. Ces langues ont un grand rapport entr'elles et avec la langue malaie, qu'on parle à Borneo, Java, Sumatra, et dans la péninsule de Malaque ; ce qui fait juger que ce sont des Malais qui ont conquis ces îles, et qui ont obligé les anciens insulaires à se réfugier dans les montagnes. D'ailleurs, tout ce qui les distingue si fort des Européens, les rend tout à fait semblables aux Malais ; ils ont le même tour de visage, le nez petit, les yeux grands, et la couleur du corps d'un jaune olivâtre. Enfin, ils s'habillent de la même façon, et bâtissent comme eux leurs cabanes de bamboux sur le bord des rivières. Ils sont d'un naturel fort doux, en cela seul différens des Malais, dont le génie est cruel et féroce.

Tous ces insulaires sont fort affectionnés aux Espagnols, et mettent volontiers leurs enfans à leur service, en quoi ils sont bien différens des Américains, qui n'ont pu s'accoutumer jusqu'ici à la domination de leurs conquérans. Il est vrai que les Philippinois se sont soumis d'eux-mêmes à l'évangile et au gouvernement espagnol, la force des armes ayant eu très-peu de part à la conquête de ces îles. Car bien que Magellan les ait découvertes (en 1521), et que depuis ce temps-là on ait fait diverses tentatives pour les conquérir, on ne s'y établit pourtant qu'en 1565. Ce fut don Miguel Lopès de Legaspi, biscayen, qui fonda la ville de Cebu. Manille ne fut fondé qu'en 1571.

Lorsque Magellan débarqua dans une île voisine de Cebu, un Indien, envoyé pour examiner les Espagnols, s'étant caché derrière des bambous, et les ayant vus de loin prendre leur repas, rapporta aux principaux du pays que ces nouveaux venus étoient d'étranges hommes, qu'ils étoient blancs, qu'ils avoient le nez fort long, qu'ils couvroient d'habits blancs les tables sur lesquelles ils servoient leurs mets, qu'ils mangeoient des pierres, et qu'ils terminoient leur repas en mangeant du feu. C'étoit ainsi qu'il s'étoit représenté le biscuit de mer et le tabac qui se prend en fumée. Un autre Indien député de la petite province de Pampanga, vers l'île de Luçon, pour engager ses compatriotes à se soumettre à la domination espagnole, voulant leur exprimer l'effet et le bruit du canon: ces gens-là, leur dit-il, ont des armes semblables à la foudre; elles vomissent avec la flamme un globe de fer fort pesant, lequel une fois sorti avec impétuosité, ne cesse de voler de montagne en montagne, jusqu'à ce qu'il ait trouvé quelqu'un à qui il puisse porter le coup de la mort.

Il y a dans les Philippines plus de sept mille Chinois qui y sont venus des provinces de Canton et de Fokien: ils demeurent, la plupart, dans un faubourg de Manille, qu'on appelle le *Parian*. Les Espagnols sont environ quatre mille; il y a beaucoup plus de métis, nés d'Européens, d'Indiens et de Chinois.

La ville de Manille, capitale de toutes les îles, est sur une grande baie de l'île de Luçon; elle est fortifiée de dix bastions, avec une petite citadelle qu'on nomme *San-Yago*. Elle a au nord une rivière, et la mer à l'ouest; elle est entourée de plusieurs gros faubourgs d'Indiens, où l'on assure qu'il y a cinquante mille âmes. En remontant jusqu'à quatre lieues la rivière, on trouve une si grande quantité de hameaux et de villages sur ses bords et sur les

divers canaux qu'elle forme ou qui viennent s'y rendre après avoir arrosé cette belle plaine, qu'on s'imagineroit presque que cet amas de maisons, répandues dans ce vaste espace, ne compose qu'une seule ville.

Il y a dans Manille quatorze églises très-propres, dont plusieurs seroient admirées dans les premières villes de France. Les églises des villages sont bien ornées, et le service divin s'y fait avec beaucoup de majesté. Il n'y a point de paroisse à la campagne qui n'ait au moins huit ou dix musiciens; le roi d'Espagne les exempte du tribut que les Indiens sont tenus de payer.

On ne peut dire jusqu'où va la libéralité des rois catholiques, quand il s'agit d'établir l'empire de Jésus-Christ dans les lieux de leur domination. Le zèle dont ils sont animés pour le progrès de la religion, leur inspire toutes sortes de moyens de faire adorer le vrai Dieu à leurs nouveaux sujets. On envoie chaque année du Mexique cent mille écus, dont soixante-dix mille sont destinés à l'entretien des autels et des missionnaires. Les autres sommes qu'on fournit pour une si sainte œuvre sont encore plus considérables. Mais aussi, quelle consolation pour ces pieux monarques de voir par leurs soins l'idolâtrie détruite dans ces vastes contrées, où il n'y a pas deux cents ans qu'on sacrifioit au démon un nombre infini de victimes humaines.

Après avoir demeuré sept mois dans ces îles, qui sont le plus beau pays, le mieux boisé et le plus agréable à la vue que j'aie encore trouvé, nous nous embarquâmes sur un bâtiment espagnol qui alloit à Malaque, dans l'espérance d'y trouver quelque vaisseau qui fît voile vers la côte de Coromandel.

Ce fut le 17 février 1709 que nous appareillâmes à l'entrée de la baie de Manille, et le lundi 11 mars, nous mouillâmes dans la rade de Malaque. Nous

primes, dans cette traversée, plusieurs de ces oiseaux qu'on nomme *fous ;* on les appelle ainsi apparemment à cause de la facilité avec laquelle ils se laissent prendre. Ils viennent se poser sur les mâts au milieu de l'équipage, et quelquefois même sur les bras des matelots, et on les prend sans qu'ils pensent à s'envoler que lorsqu'ils se sentent pris.

Je n'avois point vu encore la mer aussi tranquille qu'elle le fut pendant tout ce trajet. Un canot auroit pu faire avec nous ces quatre cent soixante-quinze lieues sur une mer qui est terrible lorsque les vents d'ouest soufflent. Il ne nous falloit plus qu'un mois pour nous rendre à Pondichery, si nous fussions arrivés quelques jours plutôt, avant que les vaisseaux portugais ou Arméniens partissent pour la côte de Coromandel; mais nous fûmes obligés de nous mettre sur un navire more, ce qui fut pour nous une source de travaux et de disgrâces. Permettez-moi, mon révérend père, de vous décrire un peu plus au long cette dernière traversée : jusqu'ici, je ne vous ai rapporté que des événemens assez ordinaires à ceux qui voyagent aux extrémités du monde; ce que j'ai encore à vous dire vous fera connoître de quelle manière Dieu éprouve quelquefois les missionnaires, avant que de les employer à son service.

Le navire étoit petit et n'avoit qu'un pont. Il étoit si plein de marchandises, que le capitaine même couchoit souvent à l'air, ainsi que le reste de l'équipage. Représentez-vous deux missionnaires, et un prêtre portugais avec deux valets noirs chrétiens qui le servoient, au milieu de cent Mores ou gentils tous noirs, qui nous regardoient avec plus d'horreur que les gens les plus polis n'en ont d'ordinaire en Europe de vivre avec des nègres. Cependant, quand ils eurent embarqué leur chaloupe, ils nous y logèrent comme dans un des endroits le plus commode. Une natte de jonc nous défendoit des ardeurs

du soleil dans ce climat brûlant; encore falloit-il l'ôter, lorsque le vent n'avoit pas assez de force pour enfler et pour soutenir la voile. Nous eûmes plusieurs jours de calme, et le soleil à plomb sur la tête. Nous essuyâmes aussi des grains violens qui paroîtroient des tempêtes à ceux qui n'ont point vu encore la mer dans sa fureur. La pluie qui les accompagnoit, nous incommodoit fort dans notre chaloupe, et il nous falloit lutter sans cesse avec le vent qui nous arrachoit des mains la natte dont nous étions couverts.

Après un mois d'une ennuyeuse et pénible navigation, nous découvrîmes *Achem*, qui n'est qu'à cent cinquante lieues de Malaque. Nos pilotes étoient si habiles, qu'il crurent que nous étions aux îles de Nicobar, qui sont deux degrés plus nord; et ils étoient si prudens que, quoique nous fussions sur le point de manquer d'eau et de vivres, ils vouloient nous exposer à une traversée de trois cents lieues, sans faire de nouveaux rafraîchissemens. Les marchands et les passagers contraignirent le capitaine à mouiller devant un village, à trois lieues d'Achem: on ne fit qu'une chaloupée d'eau, et on prit quelques provisions.

Le quinze nous appareillâmes, et nous nous vîmes obligés de mouiller le soir même devant Achem, parce que le vent nous manqua, et que la marée nous devint contraire. La verdure et les belles forêts d'Achem et de Malaca ne surprennent point les yeux d'un voyageur qui a vu les Philippines. La nuit on mit à la voile, et on ne perdit la terre de vue que le 18. Les calmes ordinaires en cette saison causèrent beaucoup d'inquiétude à nos pilotes ignorans : ils eurent recours à mille superstitions pour obtenir un vent favorable; tantôt c'étoit un petit navire chargé de riz qu'on jetoit à la mer, au milieu des acclamations de l'équipage; tantôt c'étoit une cassolette de parfums qu'on mettoit aux amures; d'autres fois le

songe qu'avoit eu un matelot ou un esclave les portoit à jeter de l'eau sur les mâts, à laver le navire ou à faire courir sur le pont une figure de cheval. Enfin, ils se recommandoient à nos prières, et nous leur répondions qu'ils devoient renoncer à leurs cérémonies superstitieuses, pour ne s'adresser qu'à Dieu seul. Cependant on ne nous donnoit plus qu'un verre d'eau par jour, et on voyoit la fin du peu de vivres que nous avions achetés à Achem. La disette d'eau fut si grande le 4 mai, que nous fûmes contraints de faire rôtir un peu de riz dans un pot de terre, et de le manger ainsi. Dans cette extrémité, nous nous adressâmes au Seigneur avec toute la ferveur dont nous étions capables : notre prière fut écoutée; cette nuit-là même il s'éleva un bon vent, et il tomba de la pluie. On la recueillit dans des nattes et dans des voiles, et elle fut si bien ménagée, que nous ne buvions qu'autant qu'il falloit pour ne pas mourir. Nous nous estimions heureux d'avoir une cuillerée d'eau pour modérer les ardeurs du soleil qui nous brûloit.

Le 6 mai, un grain violent nous fit courir vent arrière sous une seule voile : le feu Saint-Elme parut au bâton d'enseigne et sur la hune du grand mât. Le 9, jour de l'Ascension, nos deux mâts de hune se rompirent dans un gros roulis. Le 10, l'eau nous manqua absolument : nous priâmes le Seigneur avec la même confiance, et il nous exauça avec la même miséricorde; il plut pendant la nuit, et on amassa de l'eau pour toute la semaine suivante. Le feu Saint-Elme parut encore sur les haubans.

Nonobstant la situation malheureuse où nous nous trouvions, nous ne pûmes nous empêcher de rire, lorsque le prêtre portugais nous expliqua les injures que les matelots vomissoient contre ce prétendu démon : car c'est l'idée qu'ils se formoient du feu Saint-Elme. *Que viens-tu faire en notre bord*, disoit

l'un d'eux ? *nos marchandises ne sont point à toi, elles n'ont point été volées, elles nous appartiennent, nous les avons bien payées. Cherche*, lui disoit un autre, *cherche les corsaires et les forbans, qui ont pillé tout ce qu'ils ont dans leur vaisseau, tourmente-les, fais-les périr, mais laisse les marchands en paix. Va-t-en*, s'écrioit un autre, *va corriger tes parens ; ton père est un voleur ; ta mère, tes sœurs se sont décriées par leur mauvaise conduite ; tes frères ont mérité la mort pour leurs crimes.* Puis ils s'armoient de bâtons, couroient sur le pont, grimpoient sur les haubans, et poussoient de grands cris, sans oser pourtant approcher du prétendu démon. Enfin, lorsque le feu Saint-Elme eut disparu, ils se félicitèrent les uns les autres, comme d'une grande victoire qu'ils venoient de remporter.

Le 19, jour de la Pentecôte, nous nous trouvâmes dans une entière disette d'eau : nous eûmes recours, selon notre coutume, à la divine Providence, et deux heures après il tomba une pluie si abondante, qu'en ménageant l'eau comme on faisoit, on en eut pour plus de trois semaines. Le 24, un vent d'ouest s'étant levé, on mit d'abord à la cape pour ne point nous éloigner de terre. Au commencement de la nuit le vent augmenta, et un coup de mer prenant le vaisseau en travers, remplit d'eau une partie de la chaloupe où nous étions logés. Il fallut incessamment faire vent arrière pour ne point être coulé à fond par les ondes hautes qui auroient bientôt rempli et submergé notre vaisseau. Nous nous abandonnâmes à la Providence, qui nous avoit sauvé tant de fois des portes de la mort.

Nonobstant l'abstinence rigoureuse que nous avions faite, il ne nous restoit de vivres que pour peu de jours ; et cependant il nous falloit repasser ces trois cents lieues de traversée qui nous avoient déjà coûté tant de peines et de fatigues. Mais ce n'étoit pas là

ce qui touchoit le plus nos matelots : ils ne pensoient qu'au danger présent : la mer étoit fort grosse ; les lames élevées, courtes et brisantes, nous poursuivoient et nous menaçoient à chaque instant de la mort : une seule eût suffi pour nous engloutir. Il falloit être extrêmement attentif à gouverner, afin que le navire ne les reçût point par son travers. Cette nuit-là, le lendemain 25 et la nuit suivante, l'air retentissoit sans cesse des cris lamentables que poussoient les faquirs tour à tour, tandis que nous étions tranquilles, et disposés à tout ce qu'il plairoit à Dieu d'ordonner de notre sort. Nous éprouvâmes alors combien la confiance en Dieu, que le christianisme inspire, est différeute de la fausse sécurité du mahométisme.

Le 26, la mer s'apaisa, et le vent nous devenant favorable pour retourner du côté d'Achem, nous fîmes en sept jours cette longue traversée. Le 3, nous passâmes entre les îles de Nicobar, qui sont à 7 degrès de latitude au nord d'Achem, et ce jour-là le riz manqua tout à fait dans le vaisseau. On donna à ces insulaires de la toile et du tabac, et ils nous donnèrent en échange des cocos et des ignames : ce sont des racines fort insipides.

Le 5 juin on mouilla près des îles de *Pulopinam* et de *Lancari*, qui ne sont pas éloignées de la terre ferme. Le calme vint, et nous fûmes réduits à deux cocos par jour pour quatre personnes. Il fallut mettre la chaloupe en mer pour aller querir des provisions. Ainsi, pendant neuf jours que dura le calme, nous n'eûmes plus de quoi nous garantir des ardeurs brûlantes du soleil : les Mores mêmes nous portoient compassion, sachant bien qu'étant nés dans des pays froids, nous devions souffrir beaucoup plus qu'eux. *Pourquoi*, nous disoient-ils, *vous appliquez-vous si constamment à la prière? Ne souffrez-vous pas assez de la faim et de la chaleur? Laissez là vos*

livres ; vous direz toutes ces prières quand vous vous serez reposés quelque temps à terre.

La chaloupe qu'on avoit envoyée chercher des vivres revint la nuit du 14 au 15. Le peu de provisions qu'elle apporta rendit la vie et les forces à l'équipage. Nous admirâmes la bonté du Seigneur, qui nous procuroit ce soulagement, lorsque nous n'avions plus qu'un coco et un verre d'eau. Le 16, nous entrâmes dans la rivière de Parlis du petit royaume de Queda. C'est, dit-on, la même rivière où se donna cette bataille miraculeuse des Portugais contre les Achenois, qui fut prédite par saint François-Xavier aux habitans de Malaca. Le père Bonnet partit dans un canot pour nous préparer une maison à Queda. Comme le navire ne pouvoit remonter la rivière qu'avec les marées, ce père vint nous prendre en parau (c'est une sorte de bateau fait d'un seul tronc d'arbre). Nous arrivâmes le 19 juin à la ville, où un marchand mahométan de Surate nous avoit fait trouver une maison.

Le royaume de Queda est tributaire du roi de Siam. La ville a sept à huit mille habitans, et tout le royaume environ vingt mille. L'entrée de la rivière est à 6 degrés 10 minutes de latitude nord. On voit au nord-est de l'entrée, à deux ou trois lieues dans les terres, la montagne de l'*Eléphant*. Elle est ainsi appelée, parce que de loin elle a la figure de cet animal. Il n'y a que des vaisseaux médiocres qui puissent passer la barre, sur laquelle il n'y avoit que deux brasses et demie de haute mer. Dans la rivière jusqu'auprès de Queda on trouve quatre brasses d'eau de haute mer.

Les habitans sont Malais : ils suivent tous la secte mahométane des Turcs et des Mogols. Leurs maisons sont bâties de bamboux, et élevées sur des piliers à quatre ou cinq pieds de terre, à cause de l'humidité. Le roi et quelques-uns des plus riches ont des mai-

sons de planches. Leurs vêtemens sont semblables à ceux des Malais de Malaca, de Jor et de Sumatra. Ils ont presque tous les cheveux longs; une pièce de toile ou de soie leur entoure la tête, sans la couvrir entièrement. Ils portent toujours sur eux leur cri; c'est un poignard fort tranchant, long de quinze à dix-huit pouces, et large de deux pouces: plusieurs sont faits en figure d'onde, et ont des poignées d'or. Ils ont aussi des zagayes et quelques mousquets. Leurs boucliers sont ronds et forts légers; ils ont deux pieds et quelques pouces de diamètre; ils sont à l'épreuve du sabre et du pistolet. Il y a dans le pays plusieurs familles venues de la côte de Coromandel: il est aisé de les distinguer, parce qu'ils sont plus noirs et plus timides que les Malais. On y trouve aussi quelques Chinois qui y sont venus de Siam par terre.

Ce royaume n'est pas peuplé : il est plein de grandes forêts, où l'on voit quantité de buffles sauvages, d'éléphans, de cerfs et de tigres. On y prend les éléphans comme dans le royaume de Siam, et c'est un des principaux revenus du Roi. Le plus grand que j'y aie vu avoit six coudées et demie de hauteur. Les plaines sont coupées de plusieurs canaux qui les rendent fertiles en différentes espèces de riz. Outre les fruits ordinaires qui viennent dans les Indes, la terre y produit d'elle-même plusieurs fruits excellens inconnus aux autres parties du monde, parmi lesquels le mangoustan et le durion sont les plus estimés même des Européens.

Le Roi ne lève aucun tribut sur ses sujets : il a des mines d'un étain qui est aussi blanc que celui d'Angleterre, mais qui n'en a pas la solidité; il en fait fabriquer des pièces de monnaie qui pèsent une livre, et qui ne valent que sept sous. Il fait battre aussi de petites pièces d'or rondes, de bas aloi, d'une ligne et demie de diamètre, sur lesquelles sont gravées des lettres arabes; on en donne cinq pour un

écu d'Espagne. Une petite monnaie de cuivre, qui ne vaut qu'un de nos deniers, a cours parmi le peuple. Les vivres y sont fort bons et à vil prix. Les marchands de Surate viennent y charger de l'étain qu'on appelle *le calin* aux Indes; ceux de la côte de Coromandel y portent des toiles de coton, et ils en rapportent du calin, de l'or en poudre et des éléphans.

Quand nous arrivâmes à Queda nous apprîmes que depuis environ deux ans, un Français nommé Martin, y avoit souffert la mort pour la religion catholique. Il étoit pilote d'un petit bâtiment sorti de Bengale, dont le capitaine étoit Anglais. Après avoir passé à Achem et à Batavia, il tua son capitaine, et s'empara de toutes les marchandises du vaisseau. Dans l'appréhension que son crime ne fût découvert, il pensa à se délivrer de ceux dont il avoit plus de raison de se défier. Dans ce dessein il abandonna dans une île déserte, sur la côte de Java, cinq matelots chrétiens, qu'il y avoit envoyés, sous prétexte d'y faire de l'eau; mais peu après ayant été obligé de relâcher à Queda, un esclave du capitaine tué l'accusa auprès du Roi, qui confisqua le bâtiment, et condamna le coupable à la mort. Comme on le conduisoit au lieu du supplice, on vint de la part du prince lui offrir la vie et mille écus, s'il vouloit embrasser le mahométisme; il aima mieux mourir que de renoncer sa foi. Il expira le crucifix à la main, en prononçant ces paroles de l'oraison dominicale : *Votre nom soit sanctifié*. Nous avons su ces particularités d'un Portugais, de quelques Métis portugais, d'un Malais qui lui servit d'interprète jusqu'au dernier soupir, et des Mahométans mêmes de Surate, tous témoins oculaires de sa constance et de sa fermeté. Je ne pus m'empêcher d'admirer l'ineffable conduite de la Providence, qui ne se lasse point de nous attendre, et qui, d'un pécheur coupable de

tant

tant de crimes, en fait en un instant un martyr de Jésus-Christ.

Nous fûmes obligés de passer sept mois au milieu de ces barbares pour attendre la mousson. Je laisse à penser ce qu'ont à souffrir des missionnaires qui se voient contraints de vivre parmi des hommes pervers, sans espérance d'en convertir un seul, et privés de la seule consolation qui leur reste en ce monde, le saint sacrifice de la messe. Je ne compte point parmi nos peines celle de se rendre les services qu'on attend des autres pour l'entretien de la vie; nous ne trouvâmes pas un seul More qui voulût nous aller chercher de l'eau à la rivière; outre cela, Dieu nous affligea, le père Bonnet et moi, d'une maladie assez ordinaire aux Européens quand ils séjournent dans un climat aussi brûlant. Nous eûmes pourtant le bonheur d'aider à tirer d'esclavage un Chrétien de Macao, qui, depuis quatre ans, n'avoit pu obtenir sa délivrance : Hé! que sais-je, si ce n'étoit pas pour secourir ce fervent catholique, que le Seigneur avoit permis tous les contre-temps qui nous avoient fait relâcher à Queda!

Il y avoit long-temps que nous demandions à Dieu d'être délivrés de cette terre barbare. Il exauça notre prière lorsque nous nous y attendions le moins. Trois navires de Saint-Malo n'ayant pu se rendre à Mergui pour hiverner, furent obligés de se radouber à l'île de Janselon. M. de la Lande, qui s'étoit embarqué à Pondichery pour procurer à ces vaisseaux les rafraîchissemens nécessaires, conduisit le plus petit navire à Queda pour y acheter des vivres. A peine le navire eut-il mouillé à l'entrée de la rivière, que des marchands mores de Surate nous en vinrent féliciter.

Nous nous disposions à aller voir ces Messieurs à bord, lorsqu'ils arrivèrent : nous leur offrîmes notre maison, et ils nous firent le plaisir de l'accepter. Ils furent fort bien reçus du Roi, et ils obtinrent tout

ce qu'ils demandèrent. J'allai en canot prendre le capitaine, qui étoit incommodé; nous l'avions connu sur le navire *le Saint-Esprit*, où il étoit lieutenant, et où il nous avoit comblés d'honnêtetés.

Je remarquai encore mieux la beauté de la rivière. Ses bords, en plusieurs endroits, sont tout couverts d'arbres, sur lesquels nous voyions, matin et soir, des singes sauter en foule de branche en branche. Nous vîmes aussi beaucoup de crocodiles qui se reposoient sur le sable. Il en passa un auprès de notre canot qui avoit bien vingt pieds de longueur; on lui tira un coup de fusil; je crois que ce fut inutilement. M. de la Lande en blessa un de douze pieds, qui étoit sur le bord de la rivière; nous vîmes les traces de son sang, et il eut de la peine à faire deux ou trois pas pour se jeter à l'eau.

Le vaisseau mit à la voile le 10 janvier 1710. Le 24 nous passâmes près des îles de Nicobar de 8 degrés. Les insulaires vinrent dans quatorze canots nous apporter des ignames, des cocos et quelques poules, pour les échanger contre du tabac en feuilles. Ils sont presque nus, leur couleur est d'un basané jaunâtre; parmi les noirs ils pourroient passer pour blancs. Ils font une espèce de pâte de racines qui leur tient lieu de pain; car il ne croît dans leurs îles ni riz ni blé.

Le 2 février nous mouillâmes à la rade de Pondichery. J'ai eu depuis la douleur de me voir séparé du père Bonnet, avec qui Dieu m'avoit uni d'une manière toute particulière. Vous avez appris sans doute avec quel courage, lui et le père Faure, sont entrés le 16 janvier de cette année 1711, dans les îles de Nicobar, pour annoncer Jésus-Christ aux peuples barbares qui les habitent; il seroit inutile de vous redire ici des particularités qu'on a déjà mandées en France. Ainsi je me contenterai, en finissant cette lettre, de vous communiquer quelques observations

que j'ai faites dans le cours de ce long voyage, et je m'estimerai heureux si elles vous font plaisir.

La déclinaison de l'aiguille aimantée, qui est du côté du nord-ouest en France, diminue peu à peu jusqu'à ce qu'on se trouve entre les îles Canaries et les premières îles de l'Amérique. Dans ce parage il n'y a point de déclinaison. Mais en avançant vers l'Amérique, l'aiguille décline vers le nord-est, et cette déclinaison augmente jusqu'à la Vera-Crux, où elle est de six degrés.

A Acapulco, sur la mer Pacifique, elle n'est que de trois degrés et cinq minutes nord-est; elle augmente jusqu'à ce qu'on se trouve auprès des bancs de Saint-Barthelemi, qui sont à 17 degrés de longitude, avant que d'arriver aux îles Marianes. Nous la trouvâmes en cet endroit de quatorze degrés; elle a été de seize degrés sept ou huit années auparavant, quoi qu'en dise M. Dampierre dans son voyage autour du monde, où il assure qu'il n'y a point de déclinaison considérable depuis Acapulco jusqu'aux Philippines. Depuis ces bancs de Saint-Barthelemi, elle diminue considérablement en avançant vers les Philippines. Aux îles Marianes, elle étoit l'année 1708 de huit degrés et quarante minutes. A l'*Embocadero de San Bernardino*, qui est à 17 degrés et quelques minutes de longitude plus à l'ouest que les îles Marianes, la déclinaison n'est plus que de deux degrés nord-est. A Manille, qui est à 14 degrés 30 minutes de latitude nord, et à 8 heures 4 minutes de différence du méridien de Paris, je ne crois pas qu'elle soit considérable. Lorsqu'on va de Manille à Malaca, la déclinaison devient nord-ouest.

Dans toutes les grandes mers qui sont vers la zone torride, auprès des tropiques, les vents ne viennent jamais de l'ouest; ils soufflent toujours depuis le nord et le nord-est, jusqu'au sud-est et sud. Les courans portent aussi à l'ouest. Dans les mers des Indes orien-

tales, de la Cochinchine, de la Chine, des Philippines, jusqu'aux îles Marianes, ils changent régulièrement, selon les différentes saisons de l'année; c'est ce qu'on appelle *mousson*.

On sait que dans les plus fortes tempêtes, comme dans les vents médiocres, il y a toujours, après un certain nombre de vagues, trois lames plus élevées que les autres; elles reviennent ainsi de temps en temps; je ne me souviens point d'avoir lu nulle part quelque raison précise de ce phénomène. Dans les tempêtes, lorsqu'on est obligé de courir vent arrière, quoiqu'on fasse souvent avec une seule voile plus de deux lieues par heure, les lames qui poursuivent pour ainsi dire le navire, le frappent et le devancent; on les voit passer au-delà avec une grande vîtesse, et cependant si l'on jette dans la mer une pièce de bois, elle restera bien loin derrière le vaisseau. Je ne sais si l'on ne pourroit pas expliquer ceci par l'exemple des ondulations que produit une pierre jetée dans un bassin : ces ondulations s'avancent vers le bord, sans emporter avec elles ce qui surnage dans le bassin. Ainsi, l'on voit à quarante et cinquante lieues des côtes, des débris de mâts qui sont dans la mer peut-être depuis plus de vingt ans, sans que les vents violens de plusieurs jours les aient portés à la côte.

J'ai remarqué que les chaleurs de la zone torride ne sont pas excessives au point qu'on nous les représente dans plusieurs relations: quoiqu'elles soient fort grandes, on s'y accoutume aisément. Il y a même sous la zone torride des pays assez tempérés, comme, par exemple, le Brésil, le Pérou, Siam, la péninsule de Malaca, et principalement les environs de la ville de Mexico. Généralement parlant, plus on est près de la ligne, moins on souffre de la chaleur, à cause des pluies fréquentes, et parce que le soleil passe fort vîte auprès du zénith. Au contraire, sous le tro-

pique il est deux mois sans s'éloigner de plus de trois degrés et demi du zénith.

Je souhaite, mon révérend père, que ce détail, dans lequel je suis entré, vous soit agréable, et j'espère que vous voudrez bien vous souvenir dans vos saints sacrifices de la personne du monde qui est avec le plus de reconnoissance et de respect, etc.

FIN DU TOME SIXIÈME.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU TOME SIXIÈME.

